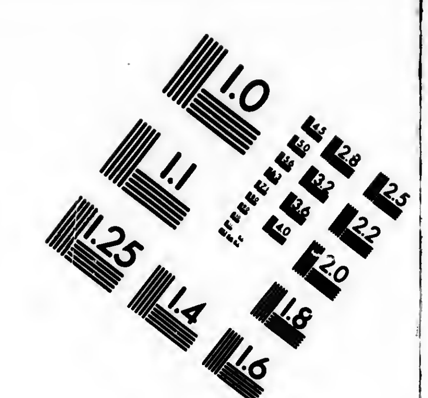
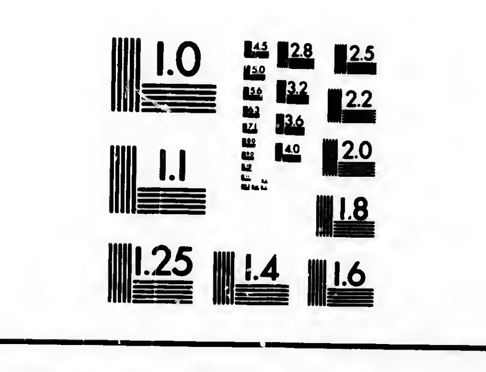


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Various pagings.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
														✓								

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

VIE
DU
CAPITAINE COOK,

TRADUITE de l'Anglois du Docteur KIPPIS, Membre de la Société Royale de Londres.

PAR M. CASTERA.



A PARIS;

Rue des Poitevins, Hôtel de Thou.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

LETTRE
DU TRADUCTEUR
DE LA VIE
DU CAPITAINE COOK,
A MONSIEUR GARAT,

Professeur d'Histoire au Lycée.

L'OUVRAGE, dont je vous envoie la traduction, mon cher Garat, est dédié au Roi d'Angleterre, & moi je le dédie à l'amitié. Ce n'est pas que je n'eusse pu l'offrir convenablement à un Souverain. Notre généreux Monarque y avoit même des droits assez naturels, lui qui daigna se rendre le protecteur du capitaine Cook, lui qui fournit au Monde un si grand exemple de bienfaisance & d'humanité, par l'ordre à jamais mémorable, qu'il fit donner à tous les Commandans de ses vaisseaux, de respecter au milieu des fureurs d'une guerre générale, le Navigateur qui s'étoit dévoué au ser-

vice des ſciences, & au bonheur du genre humain. Mais mon hommage n'ajouteroit rien à la gloire d'un Roi ; mes foibles travaux ne doivent point diſtraire ſes regards dans un tems où la choſe publique les fixe tout entiers, & d'ailleurs il y a long-tems que je veux acquitter avec vous une dette de mon cœur.

C'EST donc à vous, mon ami, que j'offre cet Ouvrage. Je vais en même-tems vous ſoumettre quelques idées qui y ont rapport. Je vais m'entretenir un moment avec vous & de l'effet des découvertes, & des nations éloignées & encore bien peu connues, qui viennent de paroître ſur la ſcène du Monde ; car à qui peut-on mieux s'addreſſer pour parler des peuples nouveaux qu'à l'écrivain, qui a ſi bien débrouillé le chaos hiſtorique des peuples anciens, & qui, après avoir peint d'un crayon ſimple & rapide les premiers habitans de la Syrie, de la Phénicie & de l'Egypte, a ſu par un mélange de traits heureux embellir encore les arts de la Grèce, & repréſenter ſous les plus mâles couleurs, les vertus romaines ?

VOUS connoiſſez beaucoup les Voyages du ca-

pitaine Cook ; eh ! qui ne les connoît pas ? Toute l'Europe attentive à ses découvertes, en a lu les longues relations avec le plus grand intérêt. On aime à le voir affronter ces mers de glace, où nul mortel avant lui n'avoit pénétré. On le suit avec non moins d'admiration dans ces vastes contrées, où la civilisation a fait si peu de progrès. On se plaît sur-tout à visiter le peuple enfant qui couvre les isles délicieuses de la mer du Sud. Presque partout où nous conduit ce brave Navigateur, nous semblons assister au spectacle d'une création nouvelle, & nous pouvons, si j'ose m'exprimer ainsi, contempler le genre humain au sortir du berceau.

MAIS ces tableaux si attachans, épars dans les nombreux volumes, qui composent le Journal des Voyages du capitaine Cook, avoient besoin d'être réunis sous un même point de vue, & dégagés des détails nautiques, qui intéressent les seuls marins : c'est ce qu'à fait l'historien de sa vie. On trouve dans cet Ouvrage tout ce qu'il y a de plus important & de plus curieux dans les expéditions du Marin anglois. On y apprend à mieux distinguer le voyageur intrépide, le vrai savant, le chef toujours

digne de commander : on voit avec une ſatisfaction mêlée d'étonnement, le fils d'un humble valet de charrue, d'abord mouſſe, matelot, & paſſant par tous les emplois les plus obſcurs & les plus pénibles de la Marine, acquérir de lui-même des connoiſſances tranſcendantes en Aſtronomie, devenir le plus illuſtre navigateur de ſa nation, & l'un des plus grands hommes de ſon ſiècle.

Divers voyages dans la mer du Sud, furent exécutés long-tems avant ceux du capitaine Cook. Le célèbre portugais Magellan; les Eſpagnols, Juan Fernandez, Quiros & Mendaña; les Hollandois, Lemaire, Schouten, Roggewein & Taſman; les Anglois, Byron, Wallis & Carteret, & enfin, nos compatriotes, Bouvet, Marion, de Bougainville & Kerguelen, ont rendu leurs noms illuſtres dans l'hiſtoire des découvertes autour du Monde. Cependant tous les efforts, toutes les recherches de ces navigateurs, laiſſoient à réſoudre des problêmes importans, ſur leſquels le capitaine Cook a pleinement ſatisfait les géographes, en diſſuadant les philoſophes ſpéculateurs.

Il a vérifié que la Nouvelle-Zélande, & la

Nouvelle-Hollande ou Nouvelle Province de Galles, ne ſont que de très-vaſtes isles. Il a prouvé de la manière la plus certaine que dans l'immenſité de l'Océan Pacifique, il n'exiſte point ce continent auſtral, que pluſieurs ſavans croyoient néceſſaire à l'équilibre du globe, ou que du moins, s'il exiſte, il eſt caché ſous les glaces du pôle ſud, & ſans doute inaceſſible à jamais. Il a enfin reconnu qu'on ne peut trouver de paſſage ſeptentrional de la mer du Sud dans l'Atlantique.

En ouvrant un nouveau champ à la ſcience de l'homme, par la découverte de tant de divers peuples, tous plus près de la nature que nous, il a auſſi réculé les bornes des champs de la Botanique & du règne animal. Ses voyages ont procuré la conquête de plus de douze cents plantes nouvelles, & d'un grand nombre d'animaux juſqu'alors inconnus.

Mais je n'ai pas beſoin de vous annoncer ici, tout ce que ce Marin célèbre a fait encore d'étonnant & d'utile. Je n'ai pas beſoin de citer d'avance la manière dont il s'y eſt pris pour conſerver la ſanté des matelots, pendant ſes longs & pénibles

voyages. Je ne détaillerai point les nombreuſes contrées qu'il a découvertes, & le giſſement de tant d'autres terres, qui n'étoit qu'indiqué ſur les mappemondes, & qu'il a ſavamment déterminé. Tous ces travaux ſont décrits dans ſa vie, & ils démontrent invinciblement combien toute une Nation doit ſouvent de gloire & d'avantages à un ſimple citoyen.

PERSONNE n'a encore conteſté les rares talens du capitaine Cook. Perſonne n'a nié les grands ſervices qu'il a rendus à toutes les ſciences, & principalement à la Navigation, & à la Géographie, quand il a déchiré le voile qui couvroit encore il n'y a que quinze ans, preſque la moitié du globe. Cependant il eſt des eſprits chagrins, des miſantropes ardens, qui lui diſputent un autre mérite, & qui, égarés par leur haine contre les arts, ou par de faux principes d'humanité, prétendent que les voyages autour du Monde, ſont plus nuiſibles qu'utiles au bonheur de l'eſpèce humaine, en général, & ſur-tout à celui des peuples nouvellement découverts. Cette opinion inſidieuſement préſentée, peut même ſembler ſpécieuſe, & comme elle tient au paradoxe qui ſoutient qu'il vaut

mieux pour l'homme, vivre dans un état ſauvage, que dans un état de civiliſation, paradoxe qui a ſéduit tant d'écrivains éloquens! j'eſſaierai, mon cher Garat, de la diſcuter briévement avec vous, & je vous prendrai pour juge dans cette intéreſſante cauſe.

Examinons d'abord ſi les découvertes ont été utiles aux peuples qui les ont faites, & quelle influence elles ont pu avoir ſur les lumières, les richeſſes & les mœurs de l'Europe.

Il eſt inconteſtable que depuis que Chriſtophe Colomb a trouvé l'Amérique, & que Vaſco de Gama s'eſt rendu aux Indes Orientales en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, les ſciences & les arts ont fait des progrès rapides. La Géographie n'a, pour ainſi dire, commencé qu'alors à être connue. La Navigation, long-tems timide & bornée, eſt devenue ſavante & audacieuſe, & en empruntant le ſecours de l'Aſtronomie, elle l'a aidée elle-même à porter encore plus loin ſes recherches, & à briller d'un nouvel éclat. La Méchanique, la Géométrie, l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, la chaîne de toutes les ſciences enfin, a reçu à la fois une impul-

ſion ſemblable à ces commotions électriques qui ſe font ſentir avec la même force dans toutes les parties du fil de métal dont un ſeul point a été frappé.

L'HOMME, ſur-tout, a pu être mieux connu. La naïve ſimplicité des Sauvages, nous a laiſſé appercevoir le caractère primitif de la nature humaine, & en riant des grimaces qu'on fait dans les pagodes ou dans les morais, nous ſommes devenus plus capables d'apprécier beaucoup de nos cérémonies.

LES bornes de l'eſprit humain ſe ſont donc réculées avec celles du monde.

QUANT à nos richeſſes, on ne peut nier que le commerce de l'Amérique & des Indes, ne leur ait procuré un accroiſſement immenſe; non-ſeulement par l'or & l'argent qu'on retire ſans ceſſe des mines du Mexique & du Pérou; par les perles, par tous les foſſiles brillans, qu'on nous porte de l'Orient & du Bréſil; par la culture induſtrieuſe du ſucre, du café, de l'indigo, qu'on a établie aux Antilles; par les ſuperbes étoffes & les végétaux précieux,

précieux, qu'on va chercher au-delà du Gange, mais encore par l'étendue & le débouché de nos propres manufactures, & d'une grande partie de nos denrées, avec lesquelles nous payons les biens nouveaux qui, des extrémités du monde, viennent refluer chez nous.

Cette activité, que communiquèrent à toutes les nations de l'Europe, la découverte de l'Amérique & la nouvelle route des Indes, partagea entre ces nations l'empire du commerce, dont les Italiens, les Juifs & quelques villes anséatiques, étoient seuls en possession: aussi dès-lors toutes les commodités de la vie, toutes les jouissances de l'opulence & du luxe, purent être connues des dernières classes des citoyens.

Il faut à présent considérer si, en augmentant les lumières & les richesses des Européens, la fréquentation de tant de pays au-delà des mers a perfectionné nos mœurs, ou si elle leur a nui.

La conquête du nouveau Monde alluma dans le cœur des Espagnols la soif de l'or & la soif du sang. Elle leur inspira cette avidité qui donne tous

les vices, & cette férocité qui commet tous les crimes; paſſions terribles, qui des Eſpagnols ſe répandirent bientôt chez les autres peuples navigateurs. Tandis que l'eſclavage s'aboliſſoit en Europe, on l'établit dans le nouveau Monde. On commença cette traite des Négres, qui, à la honte de l'humanité, s'exerce encore avec fureur, & qui finira par épuiſer l'Afrique de ſes habitans, comme les tyrans eſpagnols ont épuiſé des ſiens la plus belle partie de l'Amérique. Or, on ſait que partout, où il y a des tyrans & des eſclaves, les mœurs ſont bientôt corrompues. Les grandes richeſſes, ſurtout les richeſſes acquiſes trop rapidement, ne les corrompent pas moins, & portent toujours les hommes, étonnés de leur fortune, à ſe livrer à tous les excès. Cette révolution ſe fait ſentir chez les Nations, comme chez les particuliers. Dans les tems modernes, deux fois la même cauſe a eu les mêmes effets.

QUAND d'innombrables Barbares, ſortis du Nord comme un torrent, vinrent inonder l'Europe, & s'emparèrent des richeſſes des Romains, ils en jouirent en Barbares, & ils portèrent bientôt la peine des vices & des excès monſtrueux, auxquels ils s'étoient abandonnés.

Quand leurs descendans, non moins barbares qu'eux, ont conquis le nouveau Monde, & qu'ils y ont trouvé en abondance l'or & l'argent, signes représentatifs de toutes les richesses, ils ont violemment joui comme leurs pères, & ils ont été corrompus comme eux. Tous les vices, tous les crimes sont venus d'abord à la suite de la fortune, qui les paie & les rend faciles.

Il me paroît donc, en rassemblant les résultats de mes observations, que l'influence des premiers voyages & des découvertes, a été très-avantageuse pour les lumières & l'accroissement des richesses des Européens, mais très-funeste pour leurs mœurs.

Reste enfin à examiner les effets qu'ont eu, ou que peuvent avoir, les voyages & les découvertes, sur les naturels des pays qu'on découvre.

Il est malheureusement trop vrai, que les premiers voyageurs ont fait infiniment plus de mal que de bien aux nations nouvelles qu'ils ont fréquentées. Les cruautés horribles que les Espagnols & les Portugais ont exercées en Amérique, feront à

jamais frémir l'humanité. Les crimes, dont d'autres Européens se sont souillés, en armant des Sauvages les uns contre les autres & en leur donnant la passion des liqueurs fortes, sont également impardonnables: mais il ne faut point imputer à nos Navigateurs contemporains les fautes de leurs devanciers, ni croire qu'un abus est la règle qu'on doit toujours suivre.

Ne jugeons que d'après les Voyages entrepris de nos jours, si on a tort de chercher à connoître ces hommes, que la Providence a séparés de nous par une étendue immense de mers; & voyons si nous ne pouvons pas les mettre à même de se féliciter de nous avoir connus.

Les Apologistes de la vie sauvage, n'ont pas manqué de représenter l'homme sortant des mains de la nature, doux, paisible, toujours prêt à jouir des biens innocens qui lui sont offerts, exempt de vains desirs & libre de toute inquiétude. Mais ces peintres enthousiastes d'un bonheur idéal, se sont vus sans cesse démentir par les faits. L'attestation de tous les observateurs judicieux de la nature humaine, prouve, que plus l'homme est rapproché

de l'état ſauvage, plus il eſt malheureux & facilement criminel ; qu'en guerre avec tous les animaux, comme avec les autres hommes, il ſe tient ſans ceſſe armé, méditant une attaque, ou veillant à ſa propre défenſe, qu'il ne reconnoit de droit, que le droit barbare de la force, que la pitié, l'humanité, & tous les autres ſentimens moraux, ſi chers aux ſociétés que l'éducation a perfectionnées, ne ſe font preſque jamais entendre dans ſon cœur féroce ; & qu'enfin il n'eſt occupé, ainſi que le reſte des brutes, qu'à ſacrifier tout pour ſatisfaire ſes appetits groſſiers.

Après avoir conſidéré cet horrible état, dans lequel vivent toutes les tribus repandues dans le nord de l'Amérique, ſur la côte de Van Diemen, & dans la Nouvelle-Zélande, c'eſt-à-dire les Peuples les plus ſauvages de la terre, ſi l'on porte ſes regards ſur les habitans des iſles de la mer du Sud, qu'un plus doux climat favoriſe, & qui ont fait quelques pas vers la civiliſation, ne voit-on pas encore parmi eux l'injuſtice & l'inhumanité combattre ſouvent les vœux de la nature & les ſuperſtitions remplacer la férocité ? Les Inſulaires de

Tongataboo (*a*), ne maſſacrent pas une peuplade entière pour lui arracher les peaux de quelque gibier, comme le font ſouvent les Américains du Canada & de la baie d'Hudſon; mais à Tongataboo, des Nobles ſtupides, s'emparent, ſans aucune raiſon, des propriétés de leurs compatriotes, nés dans un rang inférieur, & aſſomment à leur gré ces eſclaves abrutis. Les Otahitiens (*b*) ne mangent pas de la chair humaine comme les nouveaux Zélandois; mais ils immolent ſans ceſſe des hommes à leurs divinités barbares. Le capitaine Cook fut, malgré lui, témoin d'un de ces ſacrifices; & quarante-neuf crânes humains, dégoûtans encore de ſang, & appendus autour du Morai, où il en vit attacher un cinquantième, prouvent la fréquence de ces actes d'une atroce piété.

Or, quel eſt l'homme raiſonnable, qui pourra de ſang froid préférer les mœurs & l'ignorance imbécille de ces peuples, aux mœurs & aux

---

(*a*) La principale des iſles des Amis. L'Archipel des Amis, contient environ cent cinquante iſles.

(*b*) Otahiti eſt l'une des iſles de la Société, qui ſont au nombre de ſept ou huit.

inſtitutions d'un peuple vertueux & éclairé ? quel eſt celui, ſur-tout, qui réfléchiſſant avec impartialité, à la perfectibilité & à la dégradation dont l'eſpèce humaine eſt ſuſceptible, oſera ſoutenir qu'il croit la condition des Algonquins ou des Eskimaux, d'autant meilleure, qu'elle eſt plus ſauvage ? Aucun, ſans doute, tant qu'il ſera de bonne foi : mais que celui, qui, oubliant ſa raiſon, ſe laiſſe emporter par l'envie de ſoutenir un faux ſyſtême, ne calcule pas ſeulement tous les maux & tous les vices des peuples policés pour les mettre en balance avec le petit nombre d'avantages, dont jouiſſent les peuples ſauvages ; car aux Sauvages, il ne faut point oppoſer les ſociétés dépravées, mais les ſociétés les moins imparfaites.

JEUNE encore, j'ai parcouru diverſes contrées de l'Amérique. J'y ai vu des nations civiliſées & des nations ſauvages. Or, je le demande, & aux voyageurs qui les ont contemplées de près comme moi, & aux lecteurs qui en ont eu des relations fidèles, peut-on comparer l'état des naturels ſanguinaires de la Floride, & des bords de l'Ohio, avec celui des paiſibles, bons & libres cultivateurs des champs de la Penſilvanie ou de la Caro-

line? Sages defcendans de ces proteftans réfugiés, à qui les perfécutions de l'Europe apprirent à chérir la tolérance ! & vous fur-tout, vertueux Quakers! peuple fimple & bienfaifant, qui par un trop grand attachement au fens littéral de l'évangile, avez paru ridicule à quelques efprits légers; vous dont la fimple atteftation vaut un ferment, & la promeffe verbale un écrit; vous, qui croyez tous les hommes égaux par leur naiffance, qui ne rendez des honneurs qu'à Dieu feul, & qui n'admettez d'autre nobleffe, d'autre diftinction que celle du mérite; fi le bonheur habite fur la terre, c'eft fans doute parmi vous: mais il eft encore moins à la portée des hordes fauvages, qui infeftent vos frontières, que les fociétés, que trop de raffinement a perverties.

Qu'on ne dife pas encore que les Sauvages font plus heureux que nous, en ce que ne connoiffant pas nos jouiffances, ils ne peuvent les défirer, & qu'ils font en même tems privés des peines multipliées qui nous tourmentent : car fi cela étoit, on pourroit répondre, comme l'a obfervé M. de Buffon, qu'il feroit plus doux de végéter que de vivre; de ne rien défirer, que de fatisfaire fon appétit; de dormir

dormir d'un ſommeil apathique, que d'ouvrir les yeux pour voir & pour ſentir ; & il faudroit conſentir alors à laiſſer notre ame dans l'engourdiſſement, notre eſprit dans les ténèbres, à ne nous jamais ſervir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-deſſous des animaux, à n'être enfin que des maſſes de matière brute attachées à la terre (*a*).

Tous ceux qui chériſſent les ſciences & l'humanité doivent être bien éloignés d'adopter une conſéquence auſſi barbare ; & au lieu de louer les mœurs des Sauvages, ils feront ſans doute des vœux pour les voir adoucis & éclairés. Eh ! qui voudroit nier qu'en leur ôtant leur horrible coutume de manger leurs ennemis, celle de baigner de ſang humain les autels de leurs idoles, & l'eſclavage déteſtable, qui rend la plus grande partie des Inſulaires de l'Océan Pacifique, victimes de quelques nobles aveuglément orgueilleux & cruels : qui voudroit nier, dis-je, qu'on ne contribuât à la félicité de ces Peuples ?

Un deſſein ſi généreux entroit dans les vues des

(*a*) Hiſtoire naturelle de l'Homme.

derniers navigateurs, qui ont fait le tour du Monde. Le capitaine Cook, ſur-tout, ne ſe contentoit pas de répandre parmi les nations qu'il découvroit, des inſtrumens utiles, des graines de fruits & de plantes, propres à augmenter le nombre de leurs alimens & de leurs richeſſes, & pluſieurs eſpèces de ces animaux bienfaiſans, qui étendent l'empire & le bonheur de l'homme; il donnoit ſans ceſſe à ces nations des préceptes & des exemples d'équité, qui manquoient rarement de faire impreſſion ſur leur eſprit. Eh! pourquoi ne pas eſpérer que ces premières lueurs ont aſſez pénétré dans l'ame de ces peuples, pour y produire une clarté, qui leur montre enfin tous les avantages d'une raiſon perfectionnée? Pourquoi ne pas eſpérer qu'ils parviendront au même degré de ſupériorité, où nous voyons tant de nations aujourd'hui admirées, & jadis plus barbares qu'eux.

Ils ont preſque tous déjà ſenti le prix des inventions de nos arts, & le beſoin du négoce. Le commerce des pelleteries, que les Anglois viennent d'entreprendre ſur la rive oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, découverte par le capitaine Cook, excitera l'induſtrie des pareſſeux habitans de cette

côte ; l'établissement formé à la baie Botanique, deviendra sans doute utile aux naturels sauvages de la Nouvelle-Hollande, ainsi qu'aux malheureux Européens, qu'il arrache au crime & aux supplices; & l'on ne peut enfin prédire quel sera, dans la durée des âges, l'effet de nos premières liaisons, avec les peuples nouvellement découverts.

J'AJOUTERAI encore une observation, qui paroît avoir été oubliée par tous les Ecrivains, & qui non-seulement justifie les voyages que les Européens ont fait aux isles de la mer du Sud ; mais qui doit ce me semble, les encourager à en tenter de nouveaux, même par rapport aux Indiens. L'exemple de tous les peuples, prouve que l'homme n'est point fait pour vivre sans cesse dans un état sauvage, & qu'au contraire il est de son essence de chercher à se civiliser, à inventer des arts, & à établir des loix politiques & religieuses, qui rendent toujours les plus forts ou les plus adroits tyrans des foibles & des ignorans. De l'état sauvage, il faut donc qu'on passe d'abord à un état de barbarie & de superstition, quelquefois pire qu'une incivilisation absolue, & ce n'est qu'après des siècles accumulés de crime & de malheurs, que les sociétés parviennent

à s'éclairer assez pour rejetter une partie de ce que leurs institutions ont de plus vicieux, & pour tendre vers une douce égalité, qui est le plus beau droit de l'homme & qui peut seule assurer son bonheur. Or, si cette marche semble constamment nécessaire dans la formation des sociétés privées de tout secours étranger; si en restant livrées à elles-mêmes, elles sont condamnées à languir long-tems dans les ténèbres désastreuses des préjugés & de l'erreur, n'est-il donc pas vraisemblable que les lumières, communiquées par les Européens aux habitans de la mer du Sud, peuvent leur épargner des maux sans nombre, dont tous les autres peuples de la terre ont été les victimes? S'ils reçoivent jamais notre Religion & nos loix, nous ne leur porterons, ni ces momeries fanatiques & superstitieuses, ni cette féodalité absurde & barbare, qui ont pesé sur nous pendant plusieurs siècles, & dont les progrès lents de la raison ont enfin affoibli l'empire.

Eh! quel seroit encore le bonheur des Insulaires de la mer du Sud, si un homme de génie, tel que les hommes qui ont fait le Télémaque, l'Esprit des Loix, ou le Contrat Social, alloit vivre chez

ces peuples nouveaux ! Si après avoir aſſez bien étudié leur naturel & leurs ſimples uſages, après avoir aſſez bien appris leur langue pour y être éloquent, il les menoit d'idée en idée, de ſentiment en ſentiment, à ces pures lumières, à ces notions ſublimes de vertu, qui ſe perdent dans nos livres ; ſi enfin, ce que nous avons dans la tête, il le gravoit au fond de leur cœur ! ces Indiens ne deviendroient-ils pas alors le peuple le plus intéreſſant de la terre ? Ne nous forceroient-ils pas nous-mêmes de prendre d'eux les exemples d'une ſageſſe, dont nous leur aurions fourni les préceptes ?

MAIS ces vœux vont trop loin pour qu'on oſe ſe flatter de les voir accomplis. Ne demandons pour les Inſulaires de l'Océan Pacifique, qu'un progrès plus borné, mais plus sûr : ils ont droit de l'attendre. Si les Européens qui vont les viſiter, ne ſont ni des Fénélon, ni des Monteſquieu, ni des Rouſſeau, ils ne donneront pas du moins à ces peuples, lieu de s'affliger d'avoir été découverts.

Non, il n'eſt plus ce tems où les grandes expéditions maritimes n'avoient d'autre objet que de chercher des nations nouvelles pour leur ravir

leurs richeſſes & leur liberté ; où les Cortez & les Pizares, égarés par l'ambition & par une ſuperſtition aveugle, croyoient pouvoir, ſans crime, immoler tout ce qui n'étoit pas chrétien, & faire périr dans les chaînes ou dans les ſouterreins des mines, les malheureux Indiens que l'avarice avoit ſauvés du maſſacre. Les navigateurs qui cherchent des contrées inconnues, ſont animés par un eſprit plus noble ; ils ont des deſſeins plus généreux. Ils ne parcourent le monde que pour y répandre des bienfaits, & ils ne viſitent les ſauvages que comme des frères & des amis. Ce que nous venons d'apprendre du Voyage des frégates françoiſes la Bouſſole & l'Aſtrolabe, montre que MM. de la Pérouſe & de l'Angle ont dignement imité le Capitaine Cook, dans ſa bienfaiſance envers les Indiens, & qu'ils ont beaucoup ajouté à ſes travaux par la découverte de pluſieurs iſles inconnues, & même d'une grande terre dans le nord de l'Océan Pacifique (*a*).

(*a*) Voici ce que nous liſons dans la Gazette de France du 28 Octobre 1788.

Le ſieur de Leſſeps, Vice Conſul de Cronſtadt, qui étoit employé dans l'expédition du Comte de la Pérouſe, en qualité d'Interprête du

Mais s'il eſt encore des Marins dont la proue ſe tourne vers des côtes moins éloignées pour y por-

---

Roi en langue Ruſſe, eſt arrivé à Verſailles le 17 de ce mois, & a eu l'honneur, le même jour, d'être préſenté à Sa Majeſté par le Comte de la Luzerne, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine. Il avoit été chargé d'apporter en France les dépêches, les journaux & les cartes qui lui avoient été remis le 30 Septembre 1787, par le Comte de la Pérouſe, au port d'Avatska, ou Saint-Pierre & Saint-Paul, ſitué à l'extrémité méridionale de la preſqu'iſle de Kamſchatka. Le navire que la Ruſſie expédie chaque année d'Okotskoï à Avatska, ayant manqué ſon voyage l'année dernière, le ſieur de Leſſeps ſe décida à contourner, par terre, toute la mer d'Okots ou Pengina, pour gagner le grand continent d'Aſie; mais les mauvais tems & les fréquens ouragans le retinrent ſur la preſqu'Iſle juſqu'au 27 Janvier ſuivant. Ce ne fut qu'à cette époque qu'il put entreprendre ſa route le long des côtes du Kamſchatka. Arrivé à l'Iſthme, qui joint cette terre au continent, il ſuivit la côte orientale de la mer de Pengina, paſſa par Ingiga; &, après beaucoup de difficultés & de dangers, il parvint, le 5 Mai, à Okotskoï. Cette partie de ſon voyage a été faite ſur des traîneaux, tirés par des chiens Kamſchadales, ou par des rennes, ſuivant l'uſage de chaque pays qu'il a traverſé.

Le débordement des rivières, à cette époque du dégel, l'a forcé de ſéjourner à Okotskoï, juſqu'au 8 de Juin. Auſſi-tôt que la Lena a été navigable, il s'y eſt embarqué, & a remonté juſqu'à Irskoutsk, où il eſt arrivé dans les premiers jours d'Août. Il en eſt reparti le 11. Il a paſſé par Tomsk, Tobolsk, Catherinebourg, Kaſan, Nyneï-Novogorod, Moſcou, Tuer, Novogorod Velikoï, & a traverſé toutes les grandes rivières de la Sibérie. Il a fait ce voyage en kibitk, ou voiture Ruſſe non ſuſpendue; & il a été rendu, le 21 Septembre,

ter le ravage & la désolation, ils ne tarderont pas à s'en écarter, ou ils n'y aborderont que sous de

---

à Saint-Pétersbourg, d'où il est reparti le 26, à deux heures du matin, chargé des dépêches du Comte de Ségur, Ministre plénipotentiaire du Roi près l'Impératrice de Russie. La jeunesse & le zèle du sieur de Lesseps l'ont soutenu jusqu'au terme, contre les fatigues & les dangers inséparables d'un voyage de 4000 lieues, à travers des pays peu habités & peu fréquentés; & il est arrivé heureusement à Versailles, le 17 Octobre, à trois heures après midi. Il se loue infiniment de toutes les facilités & de tous les secours qu'il a reçus des Commandans Russes, dans les lieux où il a été à portée de les réclamer.

Extrait des dépêches du Comte de la Pérouse, apportées par le sieur de Lesseps.

Les frégates du Roi, la Boussole & l'Astrolabe; la première, commandée par le Comte de la Pérouse, Capitaine de vaisseau, commandant en Chef l'expédition; la seconde, par le Vicomte de Langle, Capitaine de vaisseau, avoient appareillé de la rade de Brest, le premier Août 1785, pour un voyage de découvertes. Aprés avoir touché aux isles de Madère & de Ténériffe, pour s'y pourvoir d'un supplément de vin; à celles de Martin Vas & de la Trinité, pour en fixer la position géographique; à celle de Sainte-Catherine du Brésil, pour se procurer des rafraîchissemens; le Comte de la Pérouse fit quelques recherches dans l'Océan méridional, passa le Détroit de le Maire, le 25 Janvier 1786, 69 jours après son départ de la dernière isle; &, le 9 Février, il naviguoit dans le grand Océan, appellé communément *Mer du Sud* ou *Mer Pacifique*. Le 24 du même mois, il relâcha à la baie de la Conception du Chili, & en repartit le 19

plus

plus doux auſpices. Quand tous les intérêts balancés permettront de faire ceſſer un commerce qui

---

Mars. Le 8 Avril, il eut connoiſſance de l'Iſle de Pâques, où il aborda. Le 28 Mai, il étoit à vue de l'iſle d'Owhyhée, une des Sandwich, où le Capitaine Cook, après avoir agrandi le monde, termina ſi malheureuſement la plus glorieuſe carrière. Le Comte de la Pérouſe s'eſt particulièrement attaché à reconnoître celles de ces iſles que le célèbre Navigateur Anglois n'avoit pu viſiter. Il les quitta le premier Juin, prit ſa route ſur l'Amérique ſeptentrionale, & y atterrit, le 23 du même mois, à la hauteur du Mont-Saint-Elie, à 60 degrés de latitude. Il a reconnu & relevé la partie de côte compriſe entre ſon point d'atterrage & le port de Monterey, à 36 degrés deux tiers de latitude. Le capitaine Cook, contrarié par les vents, n'avoit pu en reconnoître que quelques portions, de diſtance en diſtance ; & il n'étoit deſcendu que juſqu'au 43 dégré. Le Comte de la Pérouſe a lié ſes découvertes à celles du Navigateur Anglois, & aux reconnoiſſances qui ont été faites par terre & par mer, par les Eſpagnols de la Californie. Il partit du port de Monterey le 24 Septembre, traverſa le grand Océan, pour ſe rendre au continent d'Aſie, & découvrir, dans cette traverſée, quelques iſles inhabitées. Le 15 Décembre, il eut connoiſſance de l'Aſſonſong, une des iſles Mariannes ; & il mouilla, le 3 Janvier 1787, à Macao. Il en partit le 6 Février ; & relâcha le 28 à Cavita, dans la baie de Manille, où il ſe pourvut de rafraîchiſſemens & de vivres pour ſa navigation ultérieure. Il quitta Manille le 9 d'Avril ; &, après avoir paſſé à l'eſt de Formoſe, il a dirigé ſa route entre les iſles du Japon & la Corée, a reconnu & viſité les côtes orientales de cette preſqu'iſle, & s'eſt élevé juſqu'au 52e dégré de latitude ; par un canal aſſez étroit, inconnu aux Navigateurs Européens, & formé par les côtes de la Tar-

dégrade encore plus les Nations d'Europe que les Africains qu'elles achetent comme un vil bétail,

---

tarie Orientale, d'une part, & de l'autre, par deux grandes iſles, a relevées & viſitées en partie. L'extrémité ſeptentrionale de ce canal ſe trouvant obſtruée par des bancs qui en rendent le paſſage impraticable, il a repris ſa route au ſud; &, en continuant ſes recherches, il a découvert, à 46 dégrés de latitude, un détroit qui l'a conduit dans la mer ſituée à l'oueſt des iſles Kurilles, à travers leſquelles il a trouvé un paſſage, d'où il s'eſt rendu au port d'Avatska, à la partie méridionale de la preſqu'iſle du Kamſchatka: il y a mouillé le 6 de Septembre. Cette navigation, de cinq mois dans une mer inconnue, au milieu des brumes preſque continuelles, a été auſſi pénible que périlleuſe; mais elle ſervira à éclaircir un point intéreſſant de Géographie; elle nous donnera une connoiſſance exacte d'une Grande-Terre, dont l'exiſtence même étoit conteſtée; & ces découvertes ſe lieront à celles que les Ruſſes ont faites dans cette partie ſeptentrionale du globe. Les peuples qui habitent les Iſles que le Comte de la Pérouſe a viſitées, n'avoient aucune idée des Européens, non plus que des autres habitans du grand Continent: ils ſont humains & hoſpitaliers; mais leur terre ne préſente aucune production qui puiſſe y appeller les Nations commerçantes.

Au départ du ſieur de Leſſeps, le 30 Septembre 1787, les Officiers & les équipages des frégates la Bouſſole & l'Aſtrolabe jouiſſoient de la meilleure ſanté; &, quoique ces bâtimens tinſſent la mer depuis plus de deux ans, le ſcorbut ne s'y étoit point manifeſté. Les ſoins conſtans & paternels du Comte de la Pérouſe & du Vicomte de Langle, pour la conſervation des compagnons de leurs travaux, doivent faire

nos Souverains éclairés s'empresseront de se rendre aux vœux de la philosophie & de l'humanité; & alors sans doute, alors les plus ardens dépréciateurs de la sociabilité n'oseront plus en méconnoître les avantages; ils n'oseront plus, surtout, condamner des voyages dont le but glorieux est l'instruction & la félicité du monde entier.

C'EST à vous, mon ami, dont la voix éloquente a tant de fois & si dignement loué la sagesse des anciens Gouvernemens; c'est à vous à combattre les vices des Gouvernemens modernes. En vous chargeant d'une si pénible tâche, en éclairant nos contemporains sur leurs crimes & leurs foiblesses, vous rendrez aussi hommage à tout ce qu'ils ont fait de grand & d'utile; & cette

---

espérer qu'ils les préserveront, jusqu'au terme de leur voyage, des maladies qui ajoutent un danger de plus aux longues navigations.

Le Comte de la Pérouse, après avoir fait quelques provisions à Avatska, se proposoit de reprendre la mer le premier Octobre, pour se livrer aux recherches qui lui restent à faire dans l'hémisphère Austral; on présume qu'il pourra être de retour en France dans le mois de Juillet ou d'Août 1789.

nouvelle preuve de votre talent ajoutera, s'il eſt poſſible, à l'amitié qui m'unit à vous dès l'enfance, par le charme éternel des arts & de la vertu.

CASTERA.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR ANGLOIS.

QUOIQUE j'aie déja publié plusieurs Ouvrages de littérature, je ne me suis jamais senti aussi embarrassé qu'en entreprenant celui-ci. L'exécution m'en paroît extrêmement difficile. L'histoire du Capitaine Cook consiste principalement dans le récit des voyages & des découvertes de cet illustre Navigateur; dans le tableau simple & frappant des obstacles & des dangers qu'il eut à vaincre. Les détails les plus intéressans de sa vie privée, avec quelque soin qu'on les recueille, n'ont rien de comparable à ce qu'il a fait comme Chef de trois fameuses expéditions. Ce sont ces expéditions qui font connoître en lui le grand homme, parce qu'elles lui fournissent les moyens de déployer son ame & toute la supériorité de son caractère. Or, son Historien n'a rien de mieux à faire que de s'attacher à ces événemens importans. Cependant un tel choix offre encore beaucoup de difficultés. Il n'est pas aisé de savoir jusques à quel point on doit étendre ou borner la narration de ses voyages. D'un côté, il y a du danger à redire longuement les faits qui sont déja connus; & de l'autre, on court risque de les défigurer par une esquisse abrégée, de passer trop légérement sur des circonstances importantes, & de tromper enfin l'attente du lecteur. Mais de ces deux inconvéniens, le dernier est sans doute celui qu'on doit éviter avec le plus de soin; puisqu'à moins de parler des entreprises dont le capitaine Cook a été

chargé, & de raconter tous ſes périlleux travaux, on ne feroit connoître qu'imparfaitement l'hiſtoire de ſa vie. Il me ſemble donc qu'on doit prendre un juſte milieu, en détaillant les choſes auxquelles il a eu le plus de part, & en gliſſant ſur les autres.

Il eſt impoſſible d'éviter le récit préliminaire des circonſtances les plus frappantes qui ont rapport aux diverſes contrées & aux nations nombreuſes que le capitaine Cook a découvertes; puiſque ce ſont ces circonſtances qui font connoître l'avantage qu'on a retiré de ſes entrepriſes; mais il ne m'appartient pas de décider ſi j'ai toujours été heureux dans mon choix. Quoique j'aie vivement déſiré de faire le mieux poſſible, je n'ai pas toujours été ſatisfait moi-même de la manière dont j'ai réuſſi, & je ne ſerois pas ſurpris que beaucoup d'autres perſonnes en fuſſent mécontentes. Tout ce que je pourrois dire alors pour ma juſtification, c'eſt que mes efforts n'ont pas été épargnés. Enfin, j'oſe me flater que l'Ouvrage que je préſente au public n'eſt pas tout-à-fait ſans mérite. Ceux qui connoiſſent le mieux les expéditions du capitaine Cook, ne doivent pas être fâchés de les retrouver ici ſous une forme plus reſſerrée, & de voir raſſemblés dans un ſeul point de vue les faits les plus intéreſſans, qui ſont épars & entremêlés d'une foule de détails nautiques, dans les longues relations de ſes voyages; & quant aux lecteurs qui, par haſard, n'ont qu'une connoiſſance imparfaite des entrepriſes de ce marin célèbre, ils ne ſe plaindront sûrement pas que ma narration eſt trop longue.

On trouvera beaucoup de faits nouveaux dans cet Ou-

vrage; & plusieurs choses déja connues du public, mais mal connues, sont ici présentées sous un jour plus vrai. On s'en appercevra aisément, je l'espère, dans le premier, le troisième, le cinquième & le septième Chapitre.

Je ne dois pas manquer d'observer que tout ce que je rapporte de nouveau est puisé dans les sources les plus sûres; & j'ai à cet égard bien des obligations à plusieurs personnes. Les dates & les faits relatifs aux différentes promotions du capitaine Cook, sont fidèlement extraits des livres de l'Amirauté. Le noble Lord, qui est à la tête de ce Bureau, & M. Stéphens ont bien voulu me les fournir; & je saisis avec joie cette occasion de témoigner ma reconnoissance à Lord Howe. J'ai, en outre, reçu de M. Stephens beaucoup d'autres renseignemens. Il s'est employé de tout son pouvoir à hâter la publication de mon Ouvrage.

Le Comte de Sandwich, l'un des premiers protecteurs du capitaine Cook, & le principal moteur de ses grandes entreprises, m'a instruit de beaucoup de choses relatives à notre marin, & principalement des circonstances qui précédèrent son dernier voyage.

Sir Hugh Palliser qui chérit la mémoire de son ami, comme il chérissoit sa personne, m'a communiqué un grand nombre de faits qu'on lira dans le cours de cette histoire, & sur-tout au commencement. L'Amiral Graves & le Docteur Douglas, Evêque de Carlisle & Auteur de la belle Introduction au Voyage dans l'Océan Pacifique, m'ont aussi aidé dans mes recherches. La veuve du capitaine Cook, si

digne de l'estime de tous les amis de son époux, m'a elle-même informé de diverses circonstances particulières.

Je manquerois de gratitude si j'oubliois ici le nom de M. Samwell. Quoique le morceau que j'ai copié d'après lui, ait déja été publié, il l'avoit écrit à la sollicitation de mon ami le Docteur Grégory, pour mon instruction particulière; & c'est moi-même qui priai M. Samwell de le faire imprimer séparément. Les autres personnes qui m'ont aidé dans mon entreprise seront nommées à leur place.

Mais celui, je l'avoue, à qui je dois le plus, est sir Joseph Banks, Président de la Société Royale. Il a pris le plus vif intérêt à la publication de l'histoire du capitaine Cook. C'est lui qui m'a fortifié dans l'idée de lui donner la forme qu'elle a maintenant. Son amitié ne s'est pas démentie un seul instant. Il a revu mon Ouvrage dans toutes ses parties; & grace à ses soins, il est sans doute plus complet & plus intéressant. Enfin le zèle que sir Joseph Banks a montré dans cette occasion, est le même qui l'anime toutes les fois qu'il s'agit de servir la cause des sciences & celle de l'humanité.



VIE



VIE
DU
CAPITAINE COOK.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du Capitaine Cook, avant son premier Voyage autour du Monde.

Le Capitaine Cook n'eut aucun droit de s'enorgueillir de l'éclat de sa naissance. Son père, *Jacques Cook*, qu'on pouvoit juger, d'après son langage, être né dans le nord de l'Angleterre, vivoit dans l'humble état de domestique à la campagne, où il épousa une fille nommée *Grace*, servant aussi dans une ferme. L'un & Chap. I. Ann. 1728.

CHAP. I. ANN. 1741. l'autre s'étoient rendus recommandables dans leur voisinage par leur honnêteté, leur sobriété, & leur zèle pour le travail. Ils s'établirent d'abord dans le petit village de Morton, & bientôt après ils allèrent demeurer à Marton, autre village de la Province de Yorck, situé sur la route de Gisbrough, à Stockton, dans le comté de Durham, & à six milles de distance de chacune de ces Villes.

27 Octob.

C'EST à Marton, que le Capitaine Cook naquit, le 27 Octobre 1728. Il étoit l'un des neuf enfans qui composoient la famille de Cook, dont il ne reste en ce moment qu'une fille, mariée à un pêcheur de Redcar. Le jeune Cook commença à recevoir son éducation à Marton, où il apprit à lire de la Dame Walker, maitresse d'école du village. A peine il avoit atteint l'âge de huit ans, quand son père devint premier domestique d'une ferme appartenant à M. Thomas Skottow, avancement qu'il dut à sa bonne conduite & à son intelligence. Alors Cook (*a*) le père se transporta, avec toute sa famille, dans cette ferme, nommée *Airy-Holme*, près du grand Ayton; & M. Skottow envoya, à ses dépens, le fils à l'école d'Ayton, où il apprit à écrire.

1741.

LE jeune Cook n'étoit pas encore entré dans sa treizième année, qu'on le mit en apprentissage chez un Mercier, nommé *Williams Sanderson*, à Staith, ville considérable par ses pêcheries, à dix milles au nord de

(*a*) Jacques Cook le père a passé les derniers tems de sa vie près de sa fille, à Redcar, & il n'est mort qu'à l'âge de 85 ans.

Whitby. Ce métier convenoit cependant très-peu à ses inclinations. Il tournoit sans cesse ses regards vers la mer; & sa passion ne pouvoit pas manquer d'être augmentée par la situation de la Ville où il étoit, & le genre de vie des personnes qu'il voyoit fréquemment. Quelques mécontentemens étant survenus entre son maître Mercier & lui, il obtint son congé; & bientôt après, il s'engagea lui-même pour sept ans, avec les Quakers John & Henry Walker, de Whitby, propriétaires de deux vaisseaux, destinés au commerce du charbon. Presque tout le tems de son apprentissage fut employé sur l'un de ces vaisseaux, nommé *le Free-Love;* & après que son apprentissage fut fini, il continua à naviguer en qualité de simple matelot, jusqu'à ce qu'enfin M. Walker lui donna la place de contre-maître, ou Patron, d'un de ses navires. Ces premières années de la navigation de Cook ne nous offrent aucune particularité remarquable, quoiqu'on ne puisse pas douter qu'il n'acquît dès-lors de grandes connoissances dans les détails de la marine, & qu'un esprit aussi attentif, & aussi rempli de sagacité que le sien, ne mît à profit beaucoup d'observations, qui lui ont été très-utiles dans le cours de sa vie.

Au printems de 1755, la guerre fut déclarée entre l'Angleterre & la France. Il y eut une presse de matelots. Le navire où étoit Cook, se trouva par hasard dans la Tamise. Cook commença par se cacher; mais, réfléchissant ensuite qu'il lui seroit presque impossible d'échapper à la presse, il se détermina à entrer volontairement au service de sa patrie, & à attendre sa fortune de la Marine Royale.

Chap. I. Ann. 1751.

Peut-être eut-il alors quelque pressentiment secret que, par son activité & par son application, il pourroit s'élever au point où il est parvenu depuis. En conséquence, il marcha droit à Wapping, où étoit un rendez-vous de marins; & il s'adressa à un officier de l'*Aigle*, vaisseau de guerre de soixante canons, commandé par le capitaine Hamer. Au mois d'Octobre 1755, ce même vaisseau passa sous le commandement de Sir Hugh Pallifer. Quand Sir Hugh en fut le capitaine, il ne tarda pas à distinguer Cook. Il trouva en lui un homme de mer intelligent, actif & brave. Tous les officiers en rendoient un bon témoignage, & enfin le capitaine Pallifer l'encouragea de tout son pouvoir.

Peu de tems après, Sir Hugh reçut une lettre de M. Osbaldelston, membre du Parlement, pour Scarborough, dans laquelle il lui disoit que plusieurs de ses voisins l'avoient prié de lui écrire en faveur du jeune Cook. Ils avoient appris que Sir Hugh distinguoit la bonne conduite de leur compatriote, & ils desiroient que M. Osbaldelston pût, avec l'agrément du capitaine, travailler à l'avancement de Cook. Sir Hugh Pallifer rendit justice au mérite de Cook; mais il répondit qu'il étoit trop récemment au service, pour pouvoir obtenir encore une place d'officier. Il ajouta qu'il valoit mieux d'abord lui procurer une commission de maître d'équipage, parce que, dans ce poste, il seroit à même de faire connoître sa capacité, & toute la confiance qu'il méritoit (*a*).

(*a*) Ces sollicitations volontaires de tous les habitans d'un village pour un matelot leur compatriote, prouvent combien le jeune Cook & sa famille s'étoient rendus dignes d'estime.

Il obtint donc cette commission, le 10 Mai 1759, pour le sloop *le Grampus*, mais le premier maître du Grampus ayant voulu par hasard y rester, la commission de Cook fut inutile. Quatre jours après, il fut nommé maître de *la Guirlande*, & il ne put pas encore en profiter, attendu que cette frégate étoit déja en mer. Le lendemain, 15 Mai, il eut une nouvelle commission pour le vaisseau *le Mercure* (*a*). Toutes ces nominations rapides prouvent qu'on prenoit à cœur les intérêts de Cook, & qu'on avoit réellement intention de le servir.

Le Mercure étoit destiné pour le Canada, où il joignit l'escadre commandée par Sir Charles Saunders, qui, d'accord avec le général Wolfe, avoit entrepris le fameux siège de Quebec. Pendant ce siège, les Anglois eurent besoin de faire sonder le canal du fleuve Saint-Laurent, entre l'Isle d'Orléans & la rive septentrionale, précisement vis-à-vis du camp de Montmorency & de Beauport, où l'armée Françoise s'étoit fortifiée. L'amiral vouloit, par ce moyen, savoir s'il pourroit placer des vaisseaux pour attaquer les batteries françoises, afin de couvrir l'armée de l'intrépide Wolfe, qui devoit surprendre le camp. Le capitaine Pallifer, qui connoissoit l'habileté & le courage de Cook, le proposa pour sonder le fleuve. Il ne pouvoit exécuter cette entreprise que la nuit : il y travailla donc sept nuits de suite. A la fin, il fut découvert par les François, qui rassemblèrent plusieurs canots, avec

(*a*) Tiré des livres de l'Amirauté.

CHAP. I. ANN. 1759.

un grand nombre de sauvages, pour l'attaquer, & l'arrêter. Il est certain qu'il eut beaucoup de peine à leur échapper. Obligé de forcer de rames, il alla s'échouer sur le rivage de l'Isle d'Orléans, près de la garde de l'hôpital des Anglois. Plusieurs sauvages s'élançoient dans sa chaloupe par un bout, tandis qu'il sautoit à terre par l'autre, & ils s'emparèrent de la chaloupe, qu'ils ramenèrent en triomphe. Cependant, Cook porta à l'amiral une carte du canal, aussi exacte & aussi complette que s'il l'avoit sondé après que les Anglois furent maîtres de Quebec. Sir Hugh Palliser étoit bien instruit qu'avant ce tems-là, Cook n'avoit jamais manié le pinceau, & qu'il ne savoit pas même dessiner; mais telle étoit l'aptitude de notre Marin, qu'il réussissoit promptement dans tout ce qu'il vouloit entreprendre.

COOK rendit encore aux Anglois un autre service important, pendant que l'escadre resta dans le fleuve Saint-Laurent. La navigation du fleuve est extrêmement difficile & dangereuse: elle l'étoit encore plus pour les Anglois, qui, jusqu'alors étrangers à cette partie de l'Amérique, n'avoient aucune carte exacte, à laquelle ils pussent se fier. L'amiral ordonna que Cook fût employé à examiner les passages de la rivière, audessous de Quebec, qui offroient trop d'écueils aux navigateurs. Cook exécuta cette opération avec la même activité & la même intelligence que la première. Quand il eut terminé son entreprise, la carte du fleuve Saint-Laurent fut publiée, avec les instructions nécessaires pour y naviguer sans péril. Ce qui prouve l'exactitude & l'utilité de cette carte, c'est qu'on n'a pas jugé nécessaire depuis d'en graver d'autre;

car, celle qui a paru en France, n'eſt qu'une copie de celle de Cook, réduite à plus petit point. Chap. I.

Ann. 1759.

Après l'expédition de Quebec, Cook reçut une commiſſion de Lord Colwill, pour paſſer en qualité de maître d'équipage à bord du Northumberland, vaiſſeau de guerre que montoit ce Lord, déja honoré du titre de commodore & du commandement d'une eſcadre, en ſtation à Hallifax. Pendant cette campagne, la conduite de Cook ne manqua pas de lui mériter l'eſtime & l'amitié du commodore; & le loiſir de l'hiver lui laiſſa le tems d'acquérir des connoiſſances, qui lui ont beaucoup ſervi depuis. C'eſt à Hallifax, qu'il commença à lire Euclide, & à s'appliquer de lui-même à l'étude de l'Aſtronomie. Il avoit peu de livres; mais ſon eſprit le rendoit capable de ſuppléer à beaucoup de choſes, & à faire des progrès bien au deſſus de ceux qu'on pouvoit attendre de la gêne où il étoit. 22 Sept.

Pendant que Cook étoit maître d'équipage du Northumberland, ſous le commandement de lord Colwill, ce vaiſſeau ſe rendit à Terre-Neuve, au mois de Septembre 1762, pour aider le lieutenant-colonel Amherſt à reprendre cette Isle, dont les François s'étoient emparés. 1762.
Après que l'Isle fut repriſe, la flotte Angloiſe ſéjourna quelque-tems à Placentia, pour fortifier cet endroit. Cook fut chargé de lever le plan du hâvre & des hauteurs de la Place; & la manière dont il s'en acquitta, attira ſur lui l'attention de l'amiral Graves, commandant de l'*Antelope*, & gouverneur de Terre-Neuve. Cet amiral ayant eu plu-

CHAP. I. ANN. 1762. 21 Déc.

ſieurs entretiens avec Cook, relatifs à la commiſſion dont celui-ci avoit été chargé, conçut la plus haute idée de ſon habileté. Par-tout où alloit Cook, il portoit une attention continuelle ſur tous les objets qui avoient quelque rapport à la navigation & à la connoiſſance des côtes; & l'eſtime de l'amiral Graves pour lui, fut encore augmentée par ce qu'on lui dit de ſon caractère.

VERS la fin de 1762, M. Cook retourna en Angleterre; & le 21 Décembre de la même année, il épouſa, à Barking, dans le comté d'Eſſex, Miſs Eliſabeth Batts, femme aimable, & digne de la tendre affection qu'il eut toujours pour elle: mais ſon genre de vie, & les devoirs auxquels il s'étoit conſacré, ne lui ont pas permis de goûter les douceurs du mariage, ſans de longues interruptions.

1763. AU commencement de l'année 1763, après que la paix fut conclue, on réſolut de renvoyer l'amiral Graves, gouverneur à Terre-Neuve. Comme cette Isle eſt très-intéreſſante pour le commerce, & qu'elle a long-tems été un objet de querelle entre l'Angleterre & la France, le gouverneur demanda une commiſſion pour faire lever le plan des côtes, commiſſion qu'il obtint avec beaucoup de difficulté, parce que l'importance en étoit peu connue en Angleterre. D'après ſon projet, l'amiral Graves jugea que M. Cook lui ſeroit très-néceſſaire; & quoiqu'il fût marié récemment, il lui propoſa de le ſuivre: ce que M. Cook accepta. Il partit donc avec l'amiral en qualité d'Ingénieur-géographe, & il fut d'abord employé à lever le plan de Saint-Pierre & de Miquelon, qui avoient été cédés aux François

Chap. I. Ann. 1763.

François par le traité de paix, & dont ils devoient prendre possession à une époque fixe, quand bien même le gouverneur Anglois ne seroit pas encore arrivé. Lorsque l'amiral Graves fut rendu à sa destination, il y rencontra une frégate Françoise & plusieurs bâtimens, qui portoient M. d'Anjac, gouverneur de Miquelon, ainsi que sa famille, & un grand nombre de colons. On trouva cependant le moyen de les retenir, dans cette situation désagréable, pendant un mois, dont M. Cook eut besoin pour remplir sa commission; & après qu'il eut achevé, les François furent mis dans une entière & paisible possession des deux Isles.

Vers la fin de la belle saison, M. Cook revint en Angleterre, mais il n'y demeura pas long-tems. Au commencement de 1764, son ancien ami & premier protecteur, Sir Hugh Pallifer, fut nommé commodore & gouverneur de Terre-Neuve & du Labrador. Il desira d'emmener M. Cook, avec le même titre qu'il avoit eu sous l'amiral Graves. Certainement personne n'étoit plus propre que M. Cook à achever le travail qu'il avoit commencé l'année précédente. Les cartes des côtes de cette partie de l'Amérique étoient toutes remplies d'erreurs: il étoit donc nécessaire au commerce & à la navigation Angloise, qu'on en publiât de plus correctes.

M. Cook fut nommé Ingénieur de la Marine pour Terre-Neuve & le Labrador, sous les ordres du commodore Pallifer, & il s'embarqua, en cette qualité, dans le vaisseau *le Gréenville*. Tous les marins savent avec quelle exactitude M. Cook a rempli sa commission. Les cartes

1764. 18 Avril.

CHAP. I. ANN. 1764.

qui ont été publiées d'après ses plans, prouvent assez sa capacité. On n'ignore pas qu'elles ont beaucoup servi à nos Ministres dans le dernier traité de paix, relativement à Terre-Neuve. M. Cook fit plusieurs découvertes dans l'intérieur de l'Isle. En s'avançant beaucoup plus loin que personne n'avoit fait avant lui, il trouva les divers lacs, qu'on a marqués depuis sur la carte générale : enfin, il fut constamment employé à ce service, depuis 1764, jusqu'en 1767, excepté la saison de l'hiver, qu'il venoit passer en Angleterre. On ne doit pas oublier que, pendant qu'il remplit sa place à Terre-Neuve, il eut une occasion de donner à la Société Royale, une preuve de ses progrès dans l'étude de l'Astronomie. Il écrivit un Mémoire, qu'on trouve dans le cinquante-septième volume des *Transactions Philosophiques*, sous le titre, « d'Observation » d'une éclipse de soleil, à l'Isle de Terre-Neuve, » le 5 Août 1766, avec la longitude du lieu de l'obs- » ervation, calculée d'après cette éclipse ». L'observation avoit été faite dans l'une des Isles Burgeo, près du cap Ray, située, par le 47e degré 36′ 19″ de latitude, au sud-ouest de Terre-Neuve. Le Mémoire de M. Cook ayant été communiqué par le docteur Bewis, à M. Witehell, M. Witehell le compara avec une observation faite à Oxford, par le docteur Hornsby. Après cela, il calcula la différence de longitude, relative aux deux places d'observation, conformément au parallaxe & à la courbe sphéroïdale de la terre ; & il parut, par son résultat, que M. Cook étoit déja bon Astronome.

CHAPITRE II.

Continuation de l'Histoire du Capitaine Cook, jusqu'à la fin de son premier Voyage autour du Monde.

Chap. II. Ann. 1766.

Rien n'est plus propre à satisfairenotre curiosité naturelle, que ce qu'on nous raconte des pays éloignés, & des nations nouvellement découvertes; & certainement ce plaisir n'est point vain. Il étend la sphère de nos connoissances; les divers objets qui sont mis sous nos yeux, peuvent nous servir de leçons, & contribuer au bonheur du monde. A cet égard, sans doute, les modernes l'emportent de beaucoup sur les anciens. Les anciens étoient loin de pouvoir poursuivre leurs recherches, avec la même exactitude & la même étendue que nous. Leur manière de voyager par terre avoit trop d'inconvéniens & de danger; & leur navigation, qui ne permettoit jamais de s'éloigner des côtes, bornoit nécessairement leurs entreprises.

L'Invention moderne de la boussole, jointe à cette ardeur de s'illustrer, qui a embrâsé plusieurs hommes de mérite, a produit des découvertes étonnantes. Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, & en ouvrant une nouvelle route pour se rendre aux Indes, nous mit à portée de bien mieux connoître cette partie de la terre. Colomb découvrit un nouveau Monde; & enfin, Magellan exécuta le premier l'entreprise difficile de faire le

CHAP. II. ANN. 1767.

tour du globe. Divers navigateurs ont depuis imité Magellan ; mais il est inutile de parler ici de leurs voyages.

LE goût des découvertes, qui régnoit vers la fin du quinzième siècle & pendant le seizième, diminua bientôt après. Les grands voyages n'étoient déterminés que par la guerre ou par l'avarice, & non par le noble & généreux desir de s'instruire. Mais, de nos jours, ce desir s'est ranimé ; nos navigateurs ont eu pour but le bonheur des hommes.

TELS furent les deux voyages entrepris sous le règne de George II ; l'un par le capitaine Midleton, & l'autre par les capitaines Smith & Moore, dans l'espérance de trouver un passage au nord-ouest de la baie d'Hudson ; mais il étoit réservé au règne de George III, de porter l'esprit des découvertes à son plus haut point de gloire. Nos marins ont cherché des contrées nouvelles, non pour ruiner ou détruire les habitans; mais pour les rendre meilleurs & plus heureux, en leur portant nos arts & nos sciences.

DÈS 1763, le Roi s'occupa d'un dessein si noble ; & deux voyages autour du Monde furent exécutés, avant que le capitaine Cook commençât le sien. Le capitaine, depuis amiral Byron, fit le premier ; le second fut entrepris par les capitaines Wallis & Carteret, dans deux vaisseaux, qui revinrent par des routes différentes. Ils firent plusieurs observations très-avantageuses pour la Géographie & la Navigation ; cependant, comme ils avoient quelque mission particulière dans la mer du Sud, la route qu'ils furent

obligés de tenir en s'en retournant par les Indes orientales, les empêcha de pouvoir nous donner une connoissance étendue du vaste Océan pacifique.

LES capitaines Wallis & Carteret n'étoient pas encore de retour en Angleterre, qu'on avoit résolu d'entreprendre un autre voyage pour des observations astronomiques. On avoit jugé que le passage de Venus sur le disque du soleil, annoncé pour l'année 1769, ne pouvoit être bien observé que dans la mer du Sud, aux Isles Marquises, ou sur l'une de ces Isles, que Tasman avoit appellées *Amsterdam*, *Rotterdam* & *Midlebourg*, & qui sont aujourd'hui bien mieux connues sous le nom d'*Isles des Amis*. Cet objet paroissant de la plus grande importance pour l'Astronomie; & les nations étrangères s'en occupant ainsi que la nôtre, la Société Royale y mit ce zèle qui l'a toujours animée dans les entreprises, qui peuvent être utiles aux sciences. Le quinze Février 1768, elle adressa au Roi un Mémoire sur les avantages d'un tel dessein, & sur l'intérêt dont il avoit paru aux différentes Cours de l'Europe; & elle demanda qu'on armât, aux frais de la nation, un vaisseau, pour porter les astronomes, qui iroient observer le passage de Venus, dans l'une des Isles de la mer du Sud. Lord Shelburne, l'un des premiers secrétaires d'Etat, présenta ce Mémoire au Roi, qui soudain annonça aux Lords de l'Amirauté, tout le plaisir qu'il auroit à voir exécuter cette entreprise. Le 3 Avril suivant, M. Stephens informa la Société Royale, qu'un vaisseau alloit être armé, & qu'elle n'avoit qu'à nommer les observateurs qui devoient s'embarquer.

CHAP. II. ANN. 1768.

M. Alexandre Dalrymple, membre de la Société Royale, fut d'abord choisi pour chef de l'expédition. Il étoit célèbre, non seulement par ses grandes connoissances en Astronomie, mais par ses recherches géographiques sur la mer du Sud, & pour avoir publié un Recueil de divers voyages dans cette partie du monde. M. Dalrymple, sentant la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de conduire, dans des mers inconnues, un vaisseau, dont l'équipage ne seroit pas commandé par des officiers de la Marine royale, dit qu'il ne partiroit qu'autant qu'on lui donneroit une commission de capitaine de vaisseau, pareille à celle qu'on avoit autrefois accordée au docteur Halley; mais Sir Edouard Hawke, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, & qui avoit bien plus l'esprit de sa profession, que le goût des sciences, refusa la demande de M. Dalrymple. Il déclara que sa conscience ne lui permettroit jamais de confier un vaisseau du Roi, à un homme qui n'étoit point marin; & quand on le pressa davantage, il jura qu'il se laisseroit plutôt couper la main droite, que de signer une pareille commission. Son opiniâtreté étoit en quelque sorte justifiée par l'exemple de l'équipage de Halley. Cet équipage avoit refusé d'obéir à l'astronome-capitaine, & cette mutinerie avoit eu de fâcheuses conséquences. D'un autre côté, M. Dalrymple paroissoit absolument résolu à obtenir ce qu'il avoit demandé. Les choses en demeuroient là, lorsque M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, qui, par sa place, étant à portée de traiter avec des hommes de divers caractères, a donné depuis longtems, & sous plusieurs Ministres, des preuves de sa haute capacité, & de son dévouement aux intérêts de la patrie, remarqua

que, puisque Sir Edouard Hawke & M. Dalrymple étoient également inébranlables, il étoit nécessaire de choisir un autre commandant pour le voyage projetté. Il ajouta qu'il connoissoit M. Cook; & que M. Cook ayant été maître d'équipage dans les vaisseaux du Roi, & ingénieur-géopraphe à Terre-Neuve, il le croyoit propre à remplir les vues de la Société royale & de l'Amirauté. Il dit en outre qu'on pouvoit demander des renseignemens sur M. Cook, à Sir Hugh Palliser, gouverneur de Terre-Neuve. Sir Hugh Palliser fut enchanté de l'occasion qui se présentoit de servir son ami. Il appuya de tout son pouvoir la recommandation de M. Stephens, en assurant qu'il étoit particulièrement instruit de l'habileté & du mérite de M. Cook. M. Cook fut donc nommé à la place de M. Dalrymple, par les lords de l'Amirauté, avec le rang de Lieutenant de vaisseau. Sa commission est datée du 25 Mai 1768.

DÈS que cette commission fut expédiée, on s'occupa de se procurer un vaisseau propre à faire le voyage. Sir Hugh Pallifer en fut chargé; & ayant pris avec lui M. Cook, ils visiterent ensemble divers navires, qui se trouvoient alors dans la Tamise, parmi lesquels ils en choisirent un de trois cent soixante-dix tonneaux, qu'ils nommèrent l'*Endéavour* (*a*).

PENDANT l'armement de ce vaisseau, le capitaine Wallis arriva de son voyage autour du Monde. Le comte de Morton, président de la Société royale, avoit chargé

(*a*) L'Entreprise.

CHAP. II.
ANN. 1768.

ce capitaine à son départ, de chercher un lieu propre à observer le passage de Venus ; & le capitaine Wallis ayant découvert dans la mer du Sud, une Isle, qu'il avoit appellée l'*Isle George*, & qu'on a su depuis être nommée, par les naturels du pays, *Otahiti*, il assura qu'un port de cette Isle convenoit aux observations de M. Cook. La Société royale, se conformant à cette idée, envoya sa réponse aux lords de l'Amirauté, qui l'avoient priée de désigner le lieu où elle vouloit qu'on fît les observations.

M. Charles Green, qui avoit long-tems travaillé avec le docteur Bradley, à l'Observatoire royal de Greenwich, fut joint à M. Cook, pour la partie astronomique du voyage; après quoi, ils reçurent ensemble les instructions de la Société royale, sur la méthode qu'ils devoient suivre dans leurs recherches. M. Cook fut aussi accompagné par le docteur Solander, & Sir Joseph Banks, qui, dès le printems de sa vie, se dérobant aux douceurs de la société & à ses amis, prodigua son bien, & s'exposa à tous les dangers d'une navigation longue & pénible, dans l'espoir d'acquérir de nouvelles connoissances, & de contribuer à l'instruction & au bonheur des nations sauvages.

QUOIQUE l'observation du passage de Venus fût le principal objet du voyage de Cook, il n'en étoit point le seul. Notre navigateur fut également chargé de visiter avec soin l'Océan pacifique, & d'y tenter de nouvelles découvertes.

L'ÉQUIPAGE du vaisseau montoit à quatre-vingt-quatre hommes,

hommes, ſans compter M. Cook. Il fut approviſionné pour dix-huit mois; & on lui donna dix canons d'affut & douze pierriers, avec toutes les munitions néceſſaires.

Enfin, le 27 Mai 1768, M. Cook entra en poſſeſſion du commandement de l'*Endéavour*, dont on commença l'armement. Ce vaiſſeau étoit alors dans le baſſin de Deptford. Le 30 Juillet, il deſcendit la Tamiſe; le 13 Août, il alla mouiller à Plymouth. Le vent étant favorable le 26 du même mois, M. Cook mit à la voile; & le 13 Septembre, il arriva à Funchiale, dans l'Isle de Madère. 27 Mai. 30 Juillet. 13 Août. 26. 13 Sept.

Pendant que M. Cook ſéjourna dans cette Isle, il fut très-bien traité, ainſi que ſon Etat-major, par M. Cheap, conſul Anglois, l'un des plus riches négocians de Funchiale, qui les reçut dans ſa maiſon, & leur fournit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils furent également accueillis, avec beaucoup d'affection, par le docteur Thomas Heberden, premier médecin de l'Isle, & frère du ſavant & eſtimable M. Heberden, de Londres. Le docteur Heberden aida de tout ſon pouvoir MM. Banks & Solander dans leurs recherches botaniques.

Les Anglois qui réſidoient à Madère, ne furent pas les ſeuls qui s'empreſsèrent à témoigner de la bienveillance à M. Cook & à ſes amis. Les Pères Franciſcains leur donnèrent des marques d'une honnêteté, qu'on ne devoit pas naturellement attendre de moines Portugais; & dans une viſite que nos voyageurs firent au couvent des Religieuſes, ils furent reçus avec beaucoup de politeſſe. Les

CHAP. II. ANN. 1768.

bonnes Sœurs leur témoignèrent le plaisir qu'elles avoient de les voir; &, ayant ouï dire qu'il y avoit de grands philosophes parmi les Anglois, elles les accablèrent de questions, & leur donnèrent une assez plaisante preuve de leur intelligence : elles les prièrent sérieusement de leur dire quand est-ce qu'il devoit tonner? Ensuite, elles leur demandèrent, si elles ne pourroient pas trouver dans l'enceinte de leur couvent, une source de bonne eau, dont elles avoient besoin; mais quel que fût le savoir de nos philosophes, ils se trouvèrent un peu embarrassés pour répondre à ces questions.

M. Cook s'étant pourvu de bœuf frais, d'eau & de vin, partit de Madère dans la nuit du 18 Septembre, & continua sa route. Le 7 Novembre suivant, commençant à voir diminuer ses provisions, il résolut de relâcher à Rio-Janeiro. Il préfera cet endroit à tous les autres ports du Brésil, même aux Isles de Falkland, croyant qu'il y trouveroit plus facilement les choses dont il manquoit, & qu'il y seroit bien reçu.

En allant de Madère à Rio-Janeiro, nos voyageurs eurent occasion de résoudre une question philosophique. La nuit du 29 Octobre, ils virent une partie de la mer en-
29 Octob. flammée, comme l'ont souvent apperçue d'autres marins, qui ont attribué ce phénomène à diverses causes. Des traits de lumière, semblables à de petits éclairs, jaillissoient des ondes: on en voyoit quelquefois huit ou dix dans le même moment. M. Cook & ses compagnons pensèrent que ces clartés étoient produites par des poissons phosphoriques, & l'expérience le leur confirma.

M. Cook étant arrivé à Rio-Janeiro, le 13 Novembre, n'y reçut point l'accueil favorable auquel il s'étoit attendu. Son séjour fut employé en altercations continuelles avec le vice-Roi, qui ne se montra pas peu jaloux du projet des Anglois. Toute la bonne volonté de M. Cook devint inutile. Le vice-Roi étoit un homme fort peu instruit, fort peu soucieux des sciences, & incapable de comprendre le principal objet de l'expédition de M. Cook. Quand on voulut lui expliquer que les Anglois étoient envoyés dans la mer du Sud pour observer le passage de Venus sur le disque du soleil, tout ce qu'il put concevoir, c'est que l'étoile du nord alloit passer au pôle sud.

M. Cook se conduisit alors avec beaucoup de modération & de sagesse. Le 1 Décembre, ayant enfin à son bord l'eau & les autres provisions qu'on n'avoit pu lui refuser, il envoya demander un pilote au vice-roi; mais le vent s'opposant à son départ, il fut obligé de demeurer plus long-tems dans le port. Pendant ce tems-là un paquebot Espagnol étant mouillé à Rio-Janeiro, & portant des dépêches de Buenos-Ayres en Espagne, le commandant dom Antonio de Montenegro-y-Velasco offrit honnêtement aux Anglois de se charger de leurs lettres : M. Cook l'accepta. Il envoya aux lords de l'amirauté, un détail de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le vice-roi, & il en laissa une copie au vice-roi lui-même, afin qu'il pût de son côté la faire passer à Lisbonne, s'il le jugeoit à propos.

5 Déc.

Le 5 Décembre, pendant un calme profond, nos

CHAP. I. ANN. 1759. voyageurs levèrent l'ancre pour sortir de la baie ; mais à leur grand étonnement, quand ils furent vis-à-vis du fort de Santa-Cruz, la principale batterie du port, on leur tira deux coups de canon à boulet. M. Cook mouilla l'ancre tout de suite, & envoya demander la raison de cette conduite. On lui répondit que le commandant n'avoit point été prévenu par le vice-roi, de laisser sortir les Anglois, & que, sans un ordre exprès, aucun vaisseau ne devoit passer sous le fort. Il fallut donc envoyer savoir du vice-roi, pourquoi il n'avoit pas donné l'ordre ; ce qui paroissoit d'autant plus extraordinaire, que les Anglois l'avoient averti de leur départ, & qu'il avoit alors écrit une lettre assez polie à M. Cook, en lui souhaitant un bon voyage. Sa nouvelle réponse fut que l'ordre avoit été écrit depuis plusieurs jours, mais qu'on ne l'avoit pas fait passer au commandant du fort, par pure négligence. Ce ne fut enfin que le 7 Décembre, que l'*Endéavour* remit à la voile. 7 Déc.

PARMI les observations que M. Cook fit sur Rio-Janeiro, & sur le Brésil en général, il en est une bien affligeante pour l'humanité : c'est la quantité immense de nègres qui périt dans l'exploitation des mines d'or. Plus de quarante mille de ces malheureux sont achetés tous les ans par le roi de Portugal, & les Anglois apprirent qu'en 1766, les pertes d'esclaves avoient été si considérables au Brésil, qu'il avoit fallu en tirer vingt mille de plus de Rio de la Plata.

M. COOK étant parti de Rio-Janeiro, & ayant poursuivi

Chap. II. Ann. 1769.

sa route, entra dans le détroit de Lemaire, le 14 Janvier 1769. La marée étoit alors si forte, que l'eau s'élevoit jusqu'au-dessus du cap San-Diego ; & le vaisseau, poussé avec violence, eut long-tems son beaupré sous les flots. Le lendemain, on jetta l'ancre dans un petit hâvre, qu'on reconnut pour le port Maurice, & bientôt après on alla mouiller dans la baie de *Bon-Succès*. Pendant que l'*Endéavour* étoit là, il arriva une singulière & fâcheuse aventure à MM. Banks & Solander, au docteur Green, à M. Monkhouse, chirurgien du vaisseau, & aux personnes de leur suite. Ils s'étoient acheminés vers une montagne pour chercher des plantes ; & pendant qu'ils la gravissoient, un froid si vif vint les surprendre, qu'ils furent tous en danger de périr. Le docteur Solander éprouva un engourdissement total. Deux domestiques nègres moururent sur la place : enfin, ce ne fut qu'au bout de deux jours, que ces Messieurs purent se rendre au vaisseau, où ils se félicitèrent de leur délivrance, avec une joie qui ne peut être sentie que par ceux qui ont échappé à des dangers semblables, tandis que M. Cook témoignoit aussi le plaisir de voir cesser les inquiétudes que lui avoit causé leur absence. Cet événement leur donna une preuve de la rigueur du climat. C'étoit alors le milieu de l'été pour cette partie du monde ; & le commencement du jour où le froid les surprit, avoit été aussi chaud, que le mois de Mai l'est ordinairement en Angleterre.

A leur passage dans le détroit de Lemaire, nos voyageurs eurent plusieurs occasions d'examiner les habitans du pays. Ils y observerent la nature humaine dans sa con-

Chap. II. Ann. 1769.

dition la plus déplorable. Les malheureux sauvages de ces contrées vivent dans un état de stupidité absolue, & sont dépourvus de toutes les commodités de la vie. Ils passent leur tems à errer dans d'affreux déserts. Leurs cabanes, faites avec des bâtons & des herbes, ne peuvent les abriter ni contre le vent, ni contre la neige & la pluie, qui tombent presque sans cesse. Ils vont presque tout nuds; & ils ont si peu d'industrie, qu'ils ne possèdent pas même le moindre ustensile pour apprêter leur grossière nourriture : cependant ils paroissent fort peu soucieux d'être mieux à leur aise. Parmi les choses que les Anglois leur offrirent, ils préférèrent les colliers & les bracelets, qui ne pouvoient leur servir que d'un vain ornement. Le docteur Haukesworth conclut de l'indifférence de ces peuples, qu'ils ne sont pas moins heureux que nous; mais cette conséquence ne doit pas être si légèrement admise. Il est sans doute admirable, dans l'ordre de la Providence divine, que les sauvages, habitans de la terre, qui vivent dans les climats les plus rigoureux, paroissent peu touchés de leurs désavantages; mais il n'en est pas moins vrai que leur bonheur est bien au-dessous de celui qu'on peut goûter dans une société perfectionnée par l'esprit, les arts & la morale.

Un des points les plus importans des voyages dans l'Océan pacifique, est de savoir quel est le meilleur passage pour y entrer. On sait que les premiers navigateurs ont éprouvé pour cela des difficultés prodigieuses. Le passage du cap de Horn offre tant de dangers, qu'on a cru long-tems qu'il valoit mieux passer par le détroit de Magellan; mais M. Cook a prouvé que c'étoit une erreur. Il ne demeura que trente trois

Chap II.
Ann. 1769.

jours à faire le tour de la terre de feu, depuis son entrée dans le détroit de Lemaire, jusqu'à ce qu'il se fût avancé douze degrés à l'ouest de ce détroit, & trois degrés & demi au nord de celui de Magellan, & pendant cette route, le vaisseau fut très-peu tourmenté; au lieu que s'il avoit passé par le détroit de Magellan, il y auroit mis au moins trois mois. Son équipage se seroit bien plus fatigué, & les agrès de son vaisseau auroient été bien plus endommagés. M. Cook eut donc le bonheur d'éviter ces inconvéniens, en doublant le cap de Horn; & par la manière exacte dont il a fixé la longitude & la latitude des endroits où il passa, & par les instructions qu'il a laissées pour les navigateurs à venir, il a rendu un des plus grands services à la marine.

Le 26 de Janvier, il partit du cap de Horn. Depuis ce tems, jusqu'au premier Mars, dans l'espace de six cent soixante lieues de mer qu'il traversa, il ne s'apperçut d'aucun courant; ce qui prouve qu'il fut toujours très-éloigné des grandes terres, puisque les courans ne se font sentir qu'aux environs des côtes.

Cependant, avant d'arriver à Otahiti, M. Cook découvrit plusieurs Isles, auxquelles il donna le nom d'*isle du Lagoon*, du *Bonnet*, de l'*Arc*, des *Groupes*, des *Oiseaux*, & de *la Chaîne*. Il y a apparence que la plupart de ces Isles étoient habitées; la verdure, les boccages, les bois, dont elles paroissoient couvertes, offroient l'aspect d'un paradis terrestre à des hommes, qui, depuis si long-tems, n'avoient vu que le ciel & les eaux, ou les côtes horribles de la terre de feu.

Chap. II.
Ann. 1769.

Le 11 Juin, l'*Endéavour* arriva à la vue d'Otahiti ; & le 13, il mouilla dans le port royal de cette Isle, nommé *Matavai* par les habitans. Comme le séjour des Anglois devoit être long, & que M. Cook vouloit être sûr de la manière dont on se conduiroit avec les naturels du pays, il donna à son équipage des loix sages & courtes, en défendant expressement de les transgresser (*a*).

Une des premières choses qui l'occupèrent ensuite, fut de se préparer à remplir sa commission astronomique. S'étant avancé vers l'occident, & n'ayant point trouvé de port plus commode que celui où son vaisseau étoit d'abord

---

(*a*) Voici quelles étoient ces loix; 1°. de s'efforcer, par toute sorte de moyens, de gagner l'amitié des Indiens, & de les traiter toujours avec la plus grande humanité.

2°. Qu'une ou plusieurs personnes seroient nommées pour acheter des Indiens, les provisions, les fruits, &c., & que les officiers, matelots, ou autre personne dépendante du vaisseau, ne pourroient entreprendre aucune espèce d'échange, sans une permission expresse.

3°. Que chaque personne employée à terre, ne pourroit s'écarter de son poste; & que si les soldats, les ouvriers ou les marins, se laissoient, par négligence, dérober leurs armes, ou leurs outils, non seulement le prix en seroit retranché sur leur paie, conformément aux ordonnances de la marine, mais ils seroient punis suivant l'exigence des cas.

4°. Qu'il y auroit une amende pour tous ceux qui gêneroient les échanges, ou qui toucheroient, pour échanger, aux objets appartenans au vaisseau.

5°. Enfin, qu'aucune espèce de quincaillerie, de vêtemens, ou d'objets de pareille nécessité, ne pourroient être échangés que pour des provisions. *Signé*, J. Cook.

entré,

entré, il se détermina à mettre à terre, & à choisir un lieu protégé par les canons de l'Endéavour, & où il pût établir une espèce de fort, dans lequel les instrumens nécessaires aux observations fussent en sûreté. Il prit donc avec lui un certain nombre d'hommes, & il descendit sur le rivage, accompagné par MM. Banks, Solander & Green. Ils eurent bientôt trouvé l'endroit qui leur convenoit, & cet endroit étoit à une distance considérable des habitations des Indiens.

PENDANT que nos voyageurs traçoient l'enceinte du terrein qu'ils vouloient occuper, un grand nombre de naturels du pays se rassembla autour d'une petite tente, qu'avoit fait dresser M. Banks. Ils ne témoignèrent cependant aucune intention hostile; ils n'avoient même parmi eux aucune espèce d'arme: toutefois, M. Cook défendit que les Indiens passassent la ligne marquée par les Anglois, excepté celui d'entr'eux qui paroissoit être chef; & un autre Indien, nommé *Owhaw*, qui s'étoit déja attaché à M. Cook, & qui avoit autrefois témoigné beaucoup de bonne volonté au capitaine Wallis. M. Cook tâcha de faire entendre à ces deux Indiens, que le terrein où il étoit, ne lui serviroit que pour coucher quelques nuits, & qu'après cela il l'abandonneroit. Il ne fut cependant pas bien certain qu'ils eussent compris ce qu'il venoit de leur dire; mais le peuple se conduisit avec bien plus de respect & de douceur qu'on n'en attendoit. Tous les Indiens s'assirent en-dehors de la ligne, silencieusement attentifs au travail des Anglois, qui dura environ deux heures.

CE travail fini, M. Cook commit à la garde des tentes

CHAP. II. ANN. 1769.

treize soldats de marine, commandés par un officier, & lui & ses compagnons allèrent faire une légère excursion dans le pays. A peine ils venoient de s'éloigner, qu'ils furent rappelés par un événement très-désagréable. L'un des Indiens, qui rodoient autour des tentes, surprit lestement la sentinelle, & s'empara de son fusil. L'officier qui commandoit les soldats de marine, leur ordonna soudain de faire feu. Sans aucune justice, ou plutot sans aucune humanité, les soldats tirèrent au milieu de la foule, qui consistoit en une centaine de personnes; & ayant vu que le voleur n'étoit pas tombé, ils le poursuivirent, & l'étendirent roide mort. Heureusement qu'on fut depuis qu'il avoit été le seul tué, & qu'il n'y avoit même pas eu d'autre personne blessée.

M. Cook, qui étoit très-fâché de la conduite de son officier, fit tout ce qu'il put pour dissiper les terreurs que cette action avoit inspirées aux Indiens; mais il n'y réussit pas tout de suite. Le lendemain, on ne vit que fort peu d'habitans sur le rivage, & nul d'eux ne vint à bord du vaisseau. Ce qui affligea sur-tout les Anglois, c'est que Owhaw, qui leur avoit été si constamment attaché, & qui la veille avoit fait ses efforts pour tâcher de rétablir la paix, ne reparut pas. Cependant le soir, M. Cook & ses amis se rendirent à terre dans un canot, & alors trente ou quarante Indiens se rapprochèrent d'un air amical, & troquèrent des noix de Coco & d'autres fruits.

Le 17 Avril, MM. Cook & Green, firent dresser une tente sur le rivage, & passèrent la nuit à terre, dans le

dessein d'observer l'éclipse du premier satellite de Jupiter : mais ils ne purent rien voir, parce que le tems étoit trop chargé de brouillards. Le lendemain M. Cook, avec une partie de son équipage, commença à travailler au fort. Les Indiens étoient si éloignés de s'opposer au dessein des Anglois, qu'ils les aidoient avec joie, en transportant les piquets & les fascines, qu'on avoit coupés dans le bois. Cependant M. Cook, étoit si scrupuleux en touchant à leur propriété, qu'il leur payoit tout ce qu'il prenoit, & qu'il ne souffroit pas qu'on touchât à un arbre, sans qu'ils eussent donné leur consentement.

LE 26 Avril, M. Cook, fit monter six pierriers autour du fort, & il vit, avec inquiétude, que cette précaution allarmoit beaucoup les Indiens. Quelques pêcheurs, qui vivoient à la pointe de la baye, allèrent s'établir très-loin. Owhaw, informa alors par signe, les Anglois, que l'appréhension de ses compatriotes, étoit de voir dans quatre jours, tirer les canons. 26 Avril.

M. COOK donna le lendemain une preuve de son amour pour la justice, & de ses soins pour empêcher que les Indiens fussent maltraités. Il fit punir sévérement le boucher de l'*Endeavour*, qui avoit osé attenter à la vie d'une Indienne, épouse de Tubourai-Tomaïde, l'un des chefs, les plus attachés aux Anglois. Le boucher avoit voulu troquer avec elle un clou, contre une petite hache de pierre : mais elle s'étoit absolument réfusée à ce marché. Alors lui arrachant sa hache, & jettant le clou par terre, il menaça cette femme de la poignarder, si elle faisoit la moindre

CHAP. II.

ANN. 1769.

résistance. M. Bancks s'étant bien instruit de cette affaire, & le boucher ne pouvant rien dire pour sa justification, on en fit le rapport à M. Cook. M. Cook attendit que T[illegible]aïde & sa femme, avec beaucoup d'autres Indiens, fussent à bord du vaisseau. Alors il fit venir l'offenseur en leur présence ; & rappellant son crime, & toutes les preuves qui étoient contre lui, il ordonna qu'il fût puni sur le champ. Pendant qu'on le dépouilloit, & qu'on l'attachoit autour du mât, les Indiens gardèrent le plus profond silence ; mais dès qu'on lui donna le premier coup de fouet, ils s'empressèrent à témoigner leur pitié, & à demander la grace du coupable. M. Cook ne crut pas devoir la leur accorder ; & eux, voyant leurs prières inutiles, exprimèrent leur compassion par leurs larmes.

1 Mai.

L'OBSERVATOIRE fut achevé au premier de Mai, & on transporta à terre tous les instrumens astronomiques. Le lendemain, quand MM. Cook & Green descendirent pour placer leur grand octan, ils furent non moins surpris qu'allarmés de ne pas le trouver. Il avoit été déposé dans une tente reservée pour M. Cook, & où personne n'avoit couché. Il n'avoit point encore été déballé. Il étoit d'un poids considérable. Aucun autre instrument ne manquoit. Enfin, il y avoit eu une sentinelle pendant toute la nuit, à cinq pas de la tente. Ces considérations engageoient à penser que quelqu'un de l'équipage l'avoit volé, croyant peut-être que la boîte ne contenoit que des clouds, ou d'autres objets propres à troquer avec les Indiens. Les recherches les plus exactes furent faites, & on promit une forte récompense à celui qui rapporteroit

l'inſtrument : mais ce fut en vain. Dans cette circonſtance, M. Banks devint d'un grand ſecours. Comme il s'étoit acquis plus de crédit que perſonne ſur les naturels du pays, il ſe mit en cherche parmi eux, & ayant pénétré dans les bois, il eut le bonheur de retrouver la boîte égarée. Ce ſuccès cauſa d'autant plus de plaiſir que le principal but du voyage en dépendoit.

CHAP. II. ANN. 1769.

UN autre événement, mais à la vérité d'une moins grande importance, cauſa le même jour quelque inquiétude à M. Cook. Un officier avoit imprudemment gardé à bord Tootaha, un des chefs amis. M. Cook, qui avoit recommandé qu'on ne gardât aucun Indien, fut très-étonné de cette tranſgreſſion de ſes ordres, & il fit ſoudain mettre Tootaha, en liberté. Le pauvre Indien avoit eu tant de peur qu'on ne voulût le tuer, qu'il fut impoſſible de lui perſuader le contraire, juſqu'à ce qu'on l'eût conduit hors du fort. Sa joye fut alors ſi grande, qu'il la témoigna par des marques de générosité, dont les Anglois ne crurent pas devoir profiter. Cependant les Indiens avoient été effrayés de la détention de leur chef; peu d'entre eux parurent ce jour-là, & le marché manqua des choſes les plus néceſſaires; mais enfin, la conduite de M. Cook, de M. Banks & du docteur Solander, regagna Tootaha & ramena le peuple à une reconciliation parfaite. Dès que les Indiens ſurent que leur chef étoit allé volontairement à bord du vaiſſeau, les cocos, le fruit pain, & les autres proviſions reparurent en abondance.

M. COOK, & ſes compagnons, avoient eu juſqu'alors la 8 Mai.

Chap. II Ann. 1769. prudence de ne troquer que des bracelets & des colliers pour des provisions : mais le marché devenant moins abondant, ils commencèrent, le 8 de Mai, à faire paroître leurs clous ; & l'effet de cette nouvelle marchandise fut tel, que les Indiens donnoient pour un clou de quatre pouces, jusqu'à vingt noix de coco & du fruit pain à proportion.

10 Mai. Ce ne fut que le dix de Mai, que nos voyageurs apprirent que l'isle où ils étoient s'appelloit Otahiti, nom qu'on lui a conservé depuis.

14 Mai. Le dimanche suivant on eut un exemple de l'indifférence des Indiens pour notre religion. M. Cook avoit voulu que le service divin fût célébré dans le fort, & que quelques-uns des principaux Otahitiens y fût présent. En conséquence, M. Banks invita Tubourai-Tomaïde & sa femme Tomio, espérant qu'après cela ils feroient quelques questions, & qu'on pourroit commencer à les instruire. Pendant le service, les deux Indiens furent très-attentifs au maintien de M. Banks. Ils imitèrent tous ses gestes, s'agenouillèrent, s'assirent comme lui, & parurent bien sentir que l'occupation des Anglois étoit très sérieuse : mais ensuite ils ne firent aucune demande sur ce qu'ils avoient vu, & ne voulurent pas même écouter la moindre explication.

Le moment d'exécuter le principal objet du voyage, approchoit. M. Cook resolut, d'après les conseils qu'il avoit reçus du comte de Morton, d'envoyer des obser-

vateurs en deux endroits différens, afin que si on commettoit quelques erreurs dans l'observation d'Otahiti, on fût à même de les corriger. Il fit partir, le jeudi premier Juin, pour *Eimeo*, l'une des isles voisines, M. Gore, premier lieutenant, M. Moukhouse, chirurgien, & M. Sporing, secrétaire de M. Banks. M. Banks, lui-même, desira être de cette expédition, & il fut accompagné par Tomaïde, Tomio, & quelques autres Indiens. Le lendemain matin M. Cook dépêcha dans un autre chaloupe, MM. Hicks, Clerke, Pickersgill & Saunders, en leur ordonnant de choisir à l'orient de l'isle un endroit commode & assez éloigné du fort, pour observer le passage de *Vénus*.

Chap II.
Ann. 1769.

Ils appréhendoient tous également que le tems ne fut pas favorable à leur dessein. La nuit qui précéda l'expérience, se passa dans l'inquiétude; mais le 3 de Juin, au lever du soleil, les craintes furent entiérement dissipées: la matinée étoit très-belle, & le reste du jour il ne parut pas le moindre nuage dans l'air. L'observation put s'exécuter par-tout; mais dans le fort on eut bien plus d'avantage qu'ailleurs; le Télescope du docteur Solander, sur-tout, l'emportoit de beaucoup sur celui de M. Cook, sur celui de M. Green : ils virent tous une espèce de brouillard ou de nuage, qui environnoit l'orbe de la planète dans les momens du contact, & principalement lorsqu'elle fut dans le centre; mais ils différèrent dans leurs rapports, bien plus qu'on n'auroit dû s'y attendre. Voici celui de M. Green:

CHAP. II.
ANN. 1769.

Le premier contact extérieur, ou la première apparence de Venus sur le soleil....	9h. 25′ 42″		MATIN.
Le premier contact intérieur, ou l'immersion totale	9. 44. 4.		
Le second contact intérieur, ou le commencement de l'émersion.	3h. 14′ 8″		APRÈS MIDI.
Le second contact extérieur, ou émersion totale.	3. 32. 10.		

D'APRÈS ce calcul, la latitude de l'Observatoire est à 17° 29′ 15″ sud; & la longitude, à 149° 32′ 30″ à l'ouest de Greenwich.

UN détail plus étendu de cette importante observation, se trouve dans le soixante-unième volume des Transactions Philosophiques, & atteste la munificence du Roi, & la protection que sa majesté daigne accorder aux sciences.

LA satisfaction qu'avoit eu M. Cook, ainsi que ses amis en remplissant leur principale commission, fut un peu troublée par la conduite de quelques gens de l'équipage, qui profitant du moment où les officiers observoient le passage de Vénus, enfoncèrent la porte d'une chambre où étoient les marchandises, & volèrent environ un quintal de clous. Ce vol pouvoit avoir des suites dangéreuses; parce que si ces clous avoient été repandus parmi les Indiens, on auroit certainement vu diminuer le prix des instrumens

inſtrumens de fer, la plus utile reſſource des Anglois. L'un des voleurs fut découvert ; mais on ne lui trouva que ſoixante-dix clous ; & quoiqu'on lui infligeât un châtiment de vingt-quatre coups de verge, il ne voulut déclarer aucun de ſes complices. Chap. II. Ann. 1769.

L'absence des officiers, qui étoient allés obſerver le paſſage de Vénus, dans l'Iſle voiſine, & à l'orient d'Otahiti, fut cauſe qu'on ne célèbra le jour de la naiſſance du Roi, que le 5 de Juin, au lieu du 4 ; cette fête fut d'autant plus agréable, que la joie étoit augmentée par le ſuccès que venoit d'obtenir la généroſité du Monarque. 5 Juin.

Le 12 de Juin, M. Cook fut obligé d'exercer la rigueur de la diſcipline. Quelques Indiens ſe plaignirent que deux matelots leur avoient pris de force leurs arcs, leurs fléches, & quelques cordons de cheveux : ce crime étant prouvé, les coupables furent ſévérement punis. 12.

Le même jour, on reconnut que les habitans d'Otahiti, avoient, ainſi que les nations dont la ſociété eſt plus perfectionnée, leurs poëtes & leurs joueurs d'inſtrumens. M. Banks, en ſe promenant le matin, rencontra quelques Indiens ; & en les interrogeant, il apprit qu'ils étoient muſiciens voyageurs. S'étant informé où ils devoient ſe trouver le ſoir, les Anglois ne manquèrent pas de s'y rendre. La muſique étoit compoſée de deux flutes & de trois tambours ; les tambours s'accompagnoient de la voix, & les Anglois ne furent pas peu étonnés de voir qu'ils étoient eux-mêmes le ſujet des chanſons-inpromptu qu'on chan-

CHAP. II. ANN. 1769.

toit. Ces muſiciens ſe rendent continuellement d'un lieu dans un autre ; le maître de la maiſon & tous ceux qui vont les entendre, ont ſoin de les récompenſer.

LES vols que commettoient les Indiens, inquiétoient ſouvent M. Cook ; & les précautions qu'il prit contre ce déſordre, prouvent ſa ſageſſe & ſa bonté. Il voulut mettre fin à tous les vols, en eſſayant d'intéreſſer les Indiens eux-mêmes à les prévenir. Il avoit déjà donné les ordres les plus ſévères pour empêcher qu'on tirât ſur eux, lors même qu'ils ſeroient ſurpris à dérober. Il penſoit que les ſentinelles ne devoient pas diſpoſer à leur gré de la vie de ces malheureux, & que les petits vols que les Otahitiens pouvoient commettre, ne les rendoient jamais dignes de mort. Les Otahitiens n'étoient point nés ſous les loix de l'Angleterre, & ils n'avoient point demandé à être civiliſés, à condition qu'ils ſeroient contraints de s'abſtenir de dérober, ou obligés de perdre la vie. Non-ſeulement M. Cook ne conſentoit point que les Indiens fuſſent expoſés à des coups de fuſil chargés, mais encore qu'on tirât ſur eux ſeulement avec de la poudre ; ce qui étant ſans danger, auroit été bientôt mépriſé. Enfin, un vol aſſez conſidérable ayant été commis, M. Cook ſaiſit une occaſion qui lui donna l'eſpoir de faire ceſſer les pillages. Une vingtaine de canots d'Otahiti avoient été à la pêche, & revenoient chargés de poiſſon ; M. Cook s'en empara, & les ayant fait conduire ſous le fort, il déclara que ſi les Indiens ne rapportoient pas les choſes volées, il alloit brûler leurs canots. Il leur fit cette menace, ſans avoir deſſein de l'effectuer ; mais penſant que ce qu'on lui avoit

CHAP. II. ANN. 1769.

pris, feroit foudain rendu, puifque l'intérêt général dépendoit de cette reftitution. Cependant il fe trompoit, on ne rapporta qu'un petit fourgon de fer. Alors tous les Indiens infiftèrent pour qu'on relachât lescanots. M. Cook demeura inflexible. Le lendemain il fut bien furpris de voir que rien ne paroiffoit encore. Cependant le peuple avoit befoin de poiffon. Celui qui étoit dans les canots alloit fe gâter, & M. Cook fe vit dans la défagréable alternative, ou de manquer à fa parole en relâchant les canots, ou de nuire beaucoup en les retenant, à des gens qui étoient peut-être innocens. Il crut devoir prendre un jufte milieu, en laiffant enlever le poiffon & en gardant les canots; mais ceci eut encore un plus mauvais effet. Il étoit impoffible de diftinguer les propriétaires du poiffon, & il fut pillé par ceux qui y avoient le moins de droit. Après cela les prières de rendre les canots furent vivement renouvellées. M. Cook, ayant tout lieu de croire que les objets dérobés n'étoient plus dans l'Ifle, ou que du moins les Indiens qui fouffroient de fa punition, n'avoient pas pu déterminer les voleurs à les rapporter, confentit enfin à relâcher les canots, quoique bien fâché de fon mauvais fuccès.

DANS le même tems, un autre accident faillit brouiller nos voyageurs avec les Indiens. M. Cook avoit envoyé une chaloupe pour prendre du left. L'officier qui la commandoit, voyant des pierres qui fervoient à enclore un endroit où les Indiens dépofoient leurs morts, commença à charger fa chaloupe de ces pierres. Les Indiens s'y opposèrent violemment; un meffage en ayant porté la nouvelle

Chap. II. Ann. 1769. au fort, M. Banks se rendit soudain à la chaloupe; & il eut bientôt mis fin à cette contestation, en faisant ramasser dans la rivière les pierres dont les Anglois avoient besoin. Les Otahitiens parurent plus sensibles à l'offense faite à leurs morts, qu'à celle qu'on pouvoit adresser aux vivans. Ce fut la seule occasion, où ils s'opposèrent aux pojets des Anglois; & nos voyageurs n'avoient sûrement pas eu l'intention d'insulter aux préjugés religieux d'un peuple qui les avoit si bien accueillis.

26 Juin. Dans l'espoir d'étendre les connoissances de la navigation & de faire des découvertes, projet qui n'abandonnoit jamais M. Cook, il s'embarqua dans la grande chaloupe le 26 de Juin, pour faire le tour de l'Isle. M. Banks l'accompagna dans cette expédition, qui pouvoit leur être très funeste, par les risques qu'ils coururent de perdre leur chaloupe sur des rochers. Cependant ce voyage leur servit à connoître les divers districts d'Otahiti, les chefs qui y commandoient, & une foule de particularités concernant les mœurs & les coutumes des habitans. Le premier de Juillet MM. Cook & Banks furent de retour au fort de Matavai, ayant trouvé que l'isle étoit d'environ trente lieues de tour, en comprenant ses deux péninsules.

1 Juillet.

Le voyage autour d'Otahiti fut suivi par une autre excursion de M. Banks. Il voulut remonter la rivière qui traverse la vallée, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Il distingua dans sa route plusieurs traces d'un volcan. Les pierres, semblables à celles de Madère, montrent

qu'elles ont été brûlées, & l'argile qui couvre la montagne, porte les mêmes empreintes. CHAP. II. ANN. 1769.

M. Banks s'occupa auſſi à planter une grande quantité de graines de melons d'eau, d'oranges, de limons, & d'autres fruits, qu'il avoit recueillis à Rio Janeiro. Il prépara pour cela du terrein de chaque côté du fort, & il choiſit le ſol le plus convenable à chaque plante. En outre, il donna beaucoup de graines de fruits & de jardinage aux Indiens, & il en mit dans différentes parties du bois.

Cependant M. Cook ſe prépara à ſon départ. Le 7 de Juillet, les charpentiers commencèrent à enlever les portes & les paliſſades du fort, & au bout de deux jours il fut entiérement démantelé. M. Cook & ſes amis eſpéroient beaucoup de quitter Otahiti, ſans faire aucune offenſe & ſans en recevoir: mais malheureuſement ils ſe trompoient. M. Cook venoit d'appaiſer ſagement une diſpute élévée entre deux matelots & quelques Indiens, quand il ſe vit tout-à-coup entraîné dans une querelle, qu'il lui fut impoſſible d'éviter. Dans la nuit du 8 au 9 de Juillet, Clément Webb & Samuel Gibſon, ſoldats de marine ſortirent ſecretement du fort. Comme on ne les trouva pas le matin, M. Cook penſa que leur intention étoit de reſter dans l'Iſle: mais ne voulant point rompre la paix avec les Indiens, il ſe détermina à attendre une journée entière le retour des déſerteurs. Cependant ils n'étoient point encore revenus le 10 Juillet; M. Cook en ayant demandé des nouvelles aux Indiens, ceux-ci convinrent que les deux 10 Juillet. ſoldats prétendoient s'établir dans l'isle, & avoient déja

CHAP. II. ANN. 1769.

pris chacun leur femme. Après avoir délibéré, deux Indiens proposèrent à M. Cook, de conduire les personnes qu'il voudroit dans l'endroit où s'étoient retirés les déserteurs; ce que M. Cook accepta. Il envoya avec les guides, un officier & le caporal des soldats de marine; & comme il étoit de la plus grande importance de recouvrer promptement les fugitifs, on annonça à Tubourai-Tomaïde, à Tomio, à Oberea, & à divers autres chefs, qui se trouvoient alors dans le fort, qu'on ne les laisseroit point sortir jusqu'à ce que les Anglois eussent reparu. M. Cook eut le plaisir de voir que cette précaution ne les allarmoit pas, & qu'ils assuroient au contraire que les envoyés seroient bientôt de retour. Pendant ce tems-là il chargea M. Hicks d'aller prendre, avec la chaloupe Tootaha, & de le conduire au vaisseau. Il ne doutoit pas que si les Indiens étoient fidèles à leur promesse, les deux soldats ne lui fussent ramenés avant le soir. Trompé dans cette attente, ses soupçons augmentèrent. Il ne crut pas sûr, quand la nuit approcha, de laisser dans le fort les personnes qu'il avoit gardées en ôtage, & il les fit transporter à bord de l'*Endeavour*, ce qui repandit une allarme générale. Les femmes sur-tout firent entendre leurs plaintes & leurs gémissemens. Vers les neuf heures du soir, Webb fut ramené par quelques Indiens, qui déclarèrent que Gibson, l'officier & le caporal, ne seroient rendus que lorsqu'on auroit mis Tootaha en liberté. M. Cook vit alors que les choses étoient tournées contrelui; mais s'étant trop avancé pour pouvoir reculer, il dépêcha dans le canot M. Hicks & un fort parti de monde, pour reprendre les prisonniers. Il engagea en même tems Tootaha

à charger quelques-uns de ses sujets d'accompagner M. Hicks. Tootaha en donna soudain l'ordre, & les prisonniers furent rendus sans la moindre opposition. Le lendemain on mit les chefs Indiens à terre. Ainsi se termina une affaire, qui avoit causé beaucoup d'inquiétude à M. Cook. Il y a apparence que les mesures qu'il prit alors, étoient d'une nécessité absolue, & que si on n'avoit pas arrêté les chefs indiens, on n'auroit plus revu les déserteurs. L'amour avoit séduit ces deux soldats. Ils s'étoient tellement attachés à deux jeunes filles du pays, qu'ils avoient resolu de se cacher jusqu'après le départ du vaisseau, & de demeurer à Otahiti.

CHAP. II. ANN. 1769.

11 Juillet

UN Indien, nommé Tupia, montra beaucoup de zèle pour les Anglois. Pendant leur séjour à Otahiti, il les quitta rarement. Dans le temps qu'Obérea jouissoit du souverain pouvoir, ce Turpia avoit été son premier Ministre, & il étoit encore grand-prêtre de toute l'Isle. A la connoissance des loix & des cérémonies religieuses de son pays, il joignoit beaucoup d'expérience dans la navigation. Il avoit visité toutes les isles adjacentes. Cet Indien témoignoit souvent le desir de suivre nos voyageurs. Quand ils furent prêts à partir, il vint à leur bord avec un enfant de treize ou quatorze ans, & il les pria de les prendre tous deux dans le vaisseau ; ce que M. Cook accepta avec plaisir.

ENFIN le 13 de Juillet on leva l'ancre. Dès que l'Endeavour fut sous voile, on congédia les Otahitiens qui se 13.

CHAP. II.
ANN. 1769.

trouvoient à bord ; ils se retirèrent en pleurant & avec un silence plein de mélancolie & de tendresse. Le seul Tupia se sépara de ses compatriotes avec beaucoup de courage ; car quoiqu'il versât des larmes, les efforts qu'il faisoit pour les cacher, prouvoient la force de son ame.

Les Anglois avoient demeuré à Otahiti l'espace de trois mois. Leur séjour fut presqu'entiérement employé à cultiver l'amitié des habitans, & dans un commerce de bienveillance réciproque. Les petites querelles élevées de tems en tems, avoient beaucoup affecté M. Cook & ses amis, toujours jaloux de les éviter. La principale cause de ces querelles étoit la disposition des Indiens pour le vol ; disposition dont on ne pouvoit pas toujours prévenir les effets. Cependant il est heureux qu'il n'y ait eu qu'une seule occasion où le crime ait été funeste au voleur. Cet exemple servit à M. Cook pour prendre des moyens sûrs d'éviter par la suite de semblables accidens : il désiroit beaucoup que pendant son séjour parmi les Otahitiens, le sang de ce bon peuple ne fût jamais répandu.

Le commerce qu'on avoit fait avec les Indiens, pour des provisions & des rafraîchissemens, étoit sous les ordres de M. Banks, & on y voyoit autant de tranquillité que dans le marché le mieux réglé de l'Europe. Les hâches, les clous, les couteaux, les miroirs, les bracelets, étoient les meilleurs articles pour traiter avec les Otahitiens ; avec cela on se procuroit tout ce que l'Isle produisoit de

de meilleur. Les Indiens aimoient beaucoup, à la vérité, la belle toile blanche ou peinte : mais une hache d'un écu, avoit plus de prix à leurs yeux, qu'une pièce de toile d'une guinée. Chap II. Ann. 1769.

Il n'entre point dans le plan de notre ouvrage de donner une description très-détaillée des habitans, des mœurs, des usages & des productions des pays qu'a visités M. Cook; ni de rapporter toutes les observations nautiques, geographiques & astronomiques qu'il a faites. Ces choses sont décrites fort au long dans les relations de ses voyages. Il nous suffit de dire ici qu'il ne quitta point Otahiti, sans avoir pris tous les renseignemens qu'il fut à portée d'acquérir.

Pendant que l'Endeavour voguoit paisiblement, Tupia apprit à M. Cook que les quatres isles voisines se nommoient *Huaheine*, *Ulietea*, *Otaha*, & *Bolabola*, & qu'il pourroit s'y pourvoir abondamment de porcs, de volailles, & d'autres provisions, qui, dans les derniers tems, étoient devenues un peu rares à Otahiti. Cependant M. Cook préféra de visiter une isle nommée *Tethuroa* qui se présentoit au nord. Il s'en approcha beaucoup : mais s'étant apperçu qu'elle étoit petite & basse, & ayant appris que les Indiens n'y formoient point d'établissement fixe, il se mit en cherche de *Huaheine* & d'*Ulietea*, qu'on disoit aussi bien peuplées qu'Otahiti.

Le 15 de Juillet le tems étant devenu brumeux, & de 15 Juillet.
égers coups de vent & des calmes profonds se succédant

Chap. II. Ann. 1769.

alternativement, Tupia montra qu'en qualité de prêtre, il unissoit l'adresse à la superstition. Il addressoit des prières à son *Tane*, pour en obtenir du vent; & il se vantoit alors d'un prompt succès, bien sûr que de la manière dont il s'y prenoit, il ne pouvoit pas lui manquer, car il observoit les momens où la brise alloit se lever, & soudain il invoquoit sa divinité, jusqu'à ce que le vent se fût approché du vaisseau.

16 Juillet. Le 16 l'Endeavour navigeant dans la partie nord-ouest de Huaheine, il arriva plusieurs canots, dans l'un desquels étoient le Roi & sa femme. Les Indiens semblèrent d'abord effrayés; mais dès qu'ils reconnurent Tupia, leurs craintes diminuèrent, & d'après les pressantes assurances d'amitié qu'on leur donna, le Roi & sa femme, avec plusieurs autres Indiens, montèrent à bord. Ils paroissoient dans le plus grand étonnement à la vue de tout ce qu'on leur montroit. Cependant leur curiosité ne s'étendoit jamais jusqu'aux choses dont on ne leur parloit pas. Quand ils se furent un peu familiarisés, on apprit que le Roi s'appelloit Orée: il proposa pour marque d'amitié, à M Cook, de changer de nom. M. Cook y consentit; & pendant tout le tems qu'ils furent ensemble, le commandant Anglois se nomma Orée, & le prince Indien, Cookée. L'après-midi l'Endeavour jetta l'ancre dans un port étroit, mais excellent, à l'ouest de l'isle. Cet endroit s'appelloit Owharre. M. Cook se rendit à terre, accompagné de MM. Banks, Solander, Mouckhouse, Tupia & les Indiens, qui avoient été à bord dans la matinée. Les deux jours suivans, nos voyageurs continuèrent à parcourir

l'iſle; ils reconnurent que le peuple d'Huaheine, avoit une parfaite reſſemblance avec celui d'Otahiti, pour les manières, les habits, & le langage, & que les productions du pays étoient les mêmes.

CHAP. II
ANN. 1769.

DANS le commerce qu'on entreprit avec ces Indiens, ils montrèrent d'abord une méfiance & une lenteur, qui rendirent les échanges pénibles & ennuyeux. C'eſt pourquoi, dès le 19, les Anglois firent voir des haches, eſpérant que c'étoit la première fois qu'il en paroiſſoit dans une iſle, où jamais les Européens n'avoient mis le pied; auſſi par ce moyen on ſe procura trois cochons. Lorſque l'après midi on voulut mettre à la voile, Orée & divers Indiens, vinrent prendre congé. M. Cook fit préſent à Orée d'une petite planche d'étain, où on avoit gravé: « Le vaiſſeau de Sa Majeſté Britannique, » l'Endeavour, commandé par le lieutenant James Cook, » Huaheine, le 16 Juillet 1769. » On lui donna auſſi pluſieurs jettons, reſſemblant aux monnoies d'Angleterre, & portant la date de 1761. Il promit de garder tout avec le plus grand ſoin, & particuliérement la plaque d'étain. M. Cook penſa que ce ſeroit un témoignage plus durable que tout autre, de ce que les Anglois avoient les premiers découvert cette iſle; & ayant renvoyé les Indiens très-contens de ſes bienfaits, il fit voile pour Ulietea, où il jetta l'ancre le jour ſuivant dans une baye commode.

TUPIA ſembloit craindre, que ſi nos voyageurs deſcendoient dans cette iſle, ils ne fuſſent attaqués par les habitans de Bolabola, qui en avoient récemment fait la conquête, & qu'il repréſentoit comme des guerriers

CHAP. II. ANN. 1769. formidables. Mais ſes appréhenſions n'empêcherent pas MM. Cook, Banks, Solander, & leurs amis, de ſe rendre à terre. Tupia étoit avec eux ; & après qu'il eut fait avec les Indiens d'Ulietea, les mêmes cérémonies qu'il avoit employées avec ceux de Huaheine. M. Cook planta un pavillon Anglois, & il prit, au nom du Roi de la grande-Bretagne, poſſeſſion d'Ulietea & des trois iſles voiſines, Huaheine, Otaha & Bolabola, qu'on voyoit facilement d'où il étoit.

21 Juillet. LE 21 Juillet, M. Cook envoya le maître d'équipage dans le grand canot, pour examiner la côte au ſud de l'iſle, & un des contre-maîtres fut employé à ſonder la baye, où l'Endeavour étoit mouillé. En même tems M. Cook alla lui-même, avec ſa chaloupe, viſiter la partie nord d'Ulietea. M. Banks ſe rendit à terre, avec quelques autres perſonnes, pour trafiquer avec les Indiens, & faire des recherches ſur les productions & ſur les curioſités du pays, mais ils ne découvrirent rien de remarquable, que quelques mâchoires d'homme, leſquelles, comme les crânes parmi les ſauvages du Canada, ſervoient de trophée de guerre, & avoient été ſuſpendues, par les habitans de Bolabola, en mémoire de leur conquête.

L'AIR étant devenu brumeux, & le vent ſoufflant avec violence, du 22 au 23, M. Cook ne voulut pas haſarder
24. de remettre en mer ; mais le 24, quoique la briſe fût toujours variable, il leva l'ancre, & fit voile vers le nord, voulant ſortir du port par un paſſage beaucoup plus large que celui par où il étoit entré. Cette précaution faillit le

mettre dans un danger imminent de périr sur les rochers. Le maitre d'équipage, qui, par l'ordre de M. Cook, avoit toujours été la sonde àla main, cria tout-à-coup, deux brasses ». Quoique M. Cook sût bien que le vaisseau ne tiroit pas plus de quatorze pieds, il fut vivement alarmé; mais heureusement, ou le maître s'étoit trompé, ou l'Endéavour avoit passé près d'un des bancs de Corail qui sont si communs dans le voisinage de ces isles, & qui ressemblent à des murailles.

APRÈS une lente navigation de quelques jours, durant laquelle on envoya le canot à Otaha, & on découvrit plusieurs petites isles, M. Cook retourna à Ulietea, mais dans une partie de l'isle qu'il n'avoit pas encore visitée. Il entra dans un port, à l'ouest, le 1 Août. Ce relâche étoit nécessaire, non seulement pour fermer une voie d'eau qui s'étoit déclarée sous la soute à poudre, mais pour prendre un peu plus de lest; car on avoit reconnu que le vaisseau étoit trop léger pour bien porter la voile avec un bon vent. L'endroit où l'Endéavour mouilla l'ancre, se trouva fort commode pour se procurer du lest & de l'eau.

M. BANKS, le docteur Solander, & quelques autres, se rendirent à terre, où ils furent accueillis d'une manière très-favorable. On leur témoigna le plus grand respect, & la conduite des Indiens montroit autant de crainte des Anglois, que d'éloignement à les offenser. Pendant le cours de quelques journées, que le vaisseau resta à Ulietea, on eut le tems de reconnoître que ce que Tupia avoit dit des

Chap. II. Ann. 1769.

guerriers de Bolabola, étoitfondé. Cependant, Opoony, le redoutable roi de cette dernière isle, traita nos voyageurs avec beaucoup de considération. Se trouvant à Ulietea, le 5 Août, il envoya à M. Cook trois cochons, quelques volailles, & différentes pièces d'étoffe d'une grandeur rare, avec une forte quantité de bananes, de noix de coco, & d'autres fruits. Ce présent fut suivi par un message, qui annonça que le lendemain Opoony viendroit lui-même. En conséquence M. Cook resta à bord pour attendre cette importante visite: mais le roi ne parut point. Il se contenta d'envoyer trois jolies ambassadrices pour demander le prix de son présent. L'après-midi, comme le grand Roi n'avoit pas voulu venir voir les Anglois, les Anglois se déterminèrent à se rendre auprès de lui. D'après son titre de chef des guerriers de Bolabola, & de conquérant d'Ulietea, d'après la terreur qu'il avoit répandue dans les autres isles, & tout ce qu'on disoit de sa valeur, les Anglois croyoient voir en lui un homme jeune & vigoureux, d'une contenance fière, & portant sur son front les marques d'un esprit courageux & entreprenant; mais au lieu de cela, ils ne trouvèrent qu'un vieillard décrépit, foible, à demi aveugle, & si paresseux, si stupide, qu'il paroissoit même privé de l'intelligence la plus commune. Otaha étoit l'isle où il faisoit son principal séjour. Il s'y rendit le lendemain avec nos voyageurs. M. Cook pensoit que par son moyen on obtiendroit quelques provisions; il fit même présent d'une hache à ce roi, afin qu'il déterminât son peuple à traiter avec les Anglois: malgré cela, on fut obligé de partir sans avoir rien obtenu.

Le travail des charpentiers pour fermer la voie d'eau de l'Endéavour, ayant pris plus de teme, qu'on n'avoit prévu, M. Cook, abandonna le deſſein de deſcendre à Bolabola, jugeant d'ailleurs qu'on y auroit trop difficilement accès. Les principales iſles, que les Anglois virent après leur départ d'Otahiti, & autour deſquelles ils paſsèrent environ trois ſemaines, ſont au nombre de ſix; Ulietea, Otaha, Bolabola, Huaheine, Tubai, & Maurua (1). Comme elles ſont très-rapprochées, M. Cook leur donna le nom d'*iſles de la Société*, & ne jugeant pas à propos de changer le nom particulier de chaque iſle, il leur laiſſa celui que leur ont donné leurs habitans. Chap. II. Ann. 1769.

Ce fut le 7 d'Août que l'Endeavour fut prêt. M. Cook ayant embarqué les proviſions qu'on avoit achetées à Ulietea, profita d'un bon vent d'eſt, pour mettre à la voile. Tupia pria alors inſtamment M. Cook de tirer un coup de canon ſur Bolabola. Quoiqu'ils fuſſent à ſept lieues de diſtance, M. Cook lui accorda ce qu'il demandoit. Le deſſein de Tupia étoit, ſans doute, de donner au peuple de cette iſle une marque de ſon reſſentiment, & de lui faire ſentir le pouvoir de ſes nouveaux alliés. 7 Août.

Nos Voyageurs pourſuivirent leur route, ſans ren-

(a) Ces Iſles ſont ſituées entre la latitude de 16° 10', 16° & 55' au ſud; & entre la longitude de 150°, 57' & 152° à l'oueſt du méridien de Greenwich. Les petites Iſles découvertes dans le voiſinage d'Otahiti & des iſles de la Société, ſont Tethuroa, Eimeo, Topoamanao, Oataha, Opururu, Tamou, Toahoutu, & Whemuaia.

Chap. II. Ann. 1769.

contrer rien de remarquable, jusqu'au 13 Août, qu'ils découvrirent une terre au sud-est. Tupia leur apprit que c'étoit une isle, nommée Oheteroa. Le lendemain M. Cook envoya la chaloupe à terre, avec le lieutenant Gore, pour s'informer des Indiens, si le vaisseau ne pourroit pas mouiller l'ancre avec sûreté, dans une baie qu'on appercevoit. Il le chargea aussi de savoir, quelle étoit la terre qui se prolongeoit au sud. M. Gore fut accompagné dans cette expédition par MM. Banks & Solander, & par Tupia, qui employa envain toute son adresse pour gagner les habitans, & pour les engager à traiter les Anglois en amis. Après avoir fait le tour de l'isle, voyant qu'on ne trouvoit pas un seul port commode, & que d'après les dispositions hostiles des Indiens, on ne pourroit pas aborder sans repandre du sang, M. Cook, avec non moins de sagesse que d'humanité, renonça à satisfaire une curiosité, qui ne méritoit pas qu'on risquât la vie de quelqu'un.

Tupia apprit à nos navigateurs, qu'il y avoit plusieurs autres isles peu éloignées d'Ohéterea, entre le sud & le nord-est; & que celle qui étoit au nord-est, se nommoit Manna, l'isle des oiseaux. Il dit qu'il falloit à-peu-près trois jours pour s'y rendre: mais il parut desirer qu'on se rendît plutôt vers l'ouest, où étoient, disoit-il, plusieurs isles, qu'il avoit déjà visitées. D'après la description qu'il en faisoit, il y a apparence que c'étoient les isles Keppel & Boscaven, découvertes par le capitaine Wallis. L'isle la plus éloignée que Tupia connût dans le sud, étoit, suivant lui, à deux journées d'Oheterea, & s'appelloit Moutou. Mais il ajoutoit que son père lui avoit

raconté

raconté qu'il y avoit beaucoup d'autres isles dans cette partie. Enfin, M. Cook se déterminant à faire voile au sud, pour y chercher un continent, ne voulut pas s'amuser plus long-tems à découvrir des isles, à moins qu'il n'en trouvât sur sa route. CHAP. II. ANN. 1769.

Nos Voyageurs quittèrent Ohéterea le quinze d'Août, 15 Août. & le vingt-cinq du même mois, ils célébrerent l'anniversaire 25. de leur départ d'Angleterre. Le 30, ils apperçurent 30. une comète à l'orient, & un peu au-dessus de l'horison. Il étoit alors une heure du matin. A quatre heures & demi, elle avoit passé le méridien ; & sa queue soutendoit un angle de quarante-deux degrés. Tupia, qui étoit un de ceux qui virent cette comète, s'écria soudain que dès qu'elle seroit apperçue par les habitans de Bolabola, ils attaqueroient ceux d'Ulietea, & que ceux-ci ne pourroient sauver leur vie, qu'en se cachant dans les montagnes.

Le 6 d'Octobre, on découvrit une grande terre. Le 6 Octob. lendemain qu'on put la voir plus distinctement, elle parut encore bien plus considérable. On y distinguoit quatre ou cinq rangs de montagnes, au-dessus desquelles s'élevoit une chaîne d'autres montagnes d'une prodigieuse hauteur. On disputa alors vivement dans le vaisseau sur ce que pouvoit être cette terre. La plupart des officiers croyoient que c'étoit la terre désignée sur les cartes par le nom de *Terra Australis incognita*. Mais ce n'étoit qu'une partie de la nouvelle Zelande, où la mauvaise

CHAP. II. ANN. 1769.

volonté des habitans rendit si désagréable le premier accès des Anglois.

8 Octob. M. COOK ayant mouillé l'ancre le 8, dans une baie, à l'entrée d'une petite rivière, il descendit à terre, avec sa chaloupe & son canot, accompagné de MM. Banks & Solander, & d'un parti d'hommes assez considérable. Voulant converser avec quelques Zelandois qu'il apperçut de l'autre côté de la rivière, il entra dans le canot pour s'y rendre, & il ordonna à la chaloupe de rester à l'embouchure. Dès que le canot s'approcha des Indiens, ceux-ci se mirent à fuir. Alors les Anglois laissèrent quatre matelots à la garde du canot, & ils s'acheminèrent vers quelques hutes, qu'ils apperçurent à deux ou trois cens pas de là. A peine ils venoient de s'éloigner, que quatre hommes armés de longues lances, s'élancèrent de la forêt, & coururent vers le canot, dont ils se seroient sans doute emparés, s'ils n'avoient pas été vus par les gens de la chaloupe, qui crièrent aux gardiens du canot de pousser au large. Les gardiens obéirent à l'instant : mais ils étoient poursuivis de si près, que le conducteur de la chaloupe, étant aussi chargé de veiller sur le canot, se crut obligé de tirer un coup de fusil pardessus la tête des Indiens. Soudain ils s'arrêterent & regarderent autour d'eux. Mais bientôt leur frayeur se dissipant, ils brandirent leurs lances d'une manière menaçante & recommencèrent leur poursuite. Le bruit d'un second coup de fusil ne fut seulement pas remarqué par eux. Enfin, l'un d'eux étant prêt à lancer son javelot dans le canot, un troisième coup de fusil l'éten-

dit roide mort. A cet aspect ses trois compagnons demeurent immobiles & semblerent pétrifiés. Revenus de leur étonnement, ils se retirèrent, en traînant le corps de celui qui avoit été tué, & qu'ils abandonnèrent bientôt pour n'être pas retardés dans leur fuite. M. Cook & ses amis, qui s'étoient un peu éloignés les uns des autres, avoient entendu le premier coup de fusil, & repris soudain le chemin de la rivière. Après l'avoir traversée, ils virent le corps de l'Indien mort; & quand ils furent de retour au vaisseau, ils entendirent une foule immense de peuple assemblé sur le rivage, & parlant tumultueusement.

CHAP. II. ANN. 1769.

MALGRÉ l'accident qui étoit arrivé, M. Cook desiroit beaucoup de se lier avec ces Indiens. Le lendemain il fit remplir trois canots de matelots & de soldats de marine, & il s'avança vers le rivage, avec MM. Banks & Solander, ses officiers & Tupia. Environ cinquante Indiens sembloient veiller leur arrivée, & s'étoient assis à terre de l'autre côté de la rivière. Cette attitude fut prise par les Anglois pour un signe de crainte; c'est pourquoi MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia seulement, s'avancèrent vers les Zelandois; mais à peine M. Cook avoit fait quelques pas, que tous les Indiens se levèrent, en montrant chacun une longue pique, ou un petit sabre d'une espèce de talc verd. Envain Tupia leur parla dans la langue d'Otahiti. Ils ne repondirent qu'en présentant leurs armes, & en faisant signe aux Anglois de se retirer. Un coup de fusil ayant été tiré très-loin d'eux, leurs menaces cessèrent. Alors M. Cook, qui s'étoit sagement reculé, jusqu'à ce que les soldats de marine fussent à terre,

CHAP. II. ANN. 1769.

s'avança de nouveau, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia ; & MM. Green & Monkhouſe ſe joignirent à eux. Tupia parla une ſeconde fois aux Indiens ; & les Anglois virent avec plaiſir, qu'il en étoit fort bien compris. La langue de ces peuples & celle de Tupia étoit la même, ou elles ne différoient que très-peu. Tupia leur dit que les Anglois ne demandoient que de l'eau & des proviſions, & qu'ils leur donneroient en échange du fer, dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il le pût. Quoique les Indiens paruſſent conſentir à ces échanges, Tupia crut appercevoir dans le cours de leur entretien, qu'ils avoient ſecretement de mauvaiſes intentions; & il en avertit pluſieurs fois M. Cook. Enfin, vingt ou trente de ces Indiens furent engagés à paſſer la rivière. On leur fit préſent de quelques inſtrumens de fer, & de quelques colliers; mais ils parurent en faire très-peu de cas, particuliérement du fer, dont ils ne comprirent nullement l'uſage. Auſſi ne donnèrent-ils en retour que quelques plumes. A la vérité ils offrirent de changer leurs armes pour celles des Anglois, & ſur le refus de ceux-ci, ils firent divers efforts pour les leur arracher des mains. On chargea Tupia de leur dire qu'on feroit forcé de les tuer, s'ils employoient encore la moindre violence. Malgré cela, l'un d'entre eux profita de l'inſtant où M. Green ſe retournoit, & lui enlevant ſon coureau de chaſſe, il ſe retira à quelque diſtance, avec de grandes marques de joie; en même tems ſes camarades ſe montrèrent plus inſolens, & une autre troupe paſſa la rivière pour ſe joindre à eux. Il étoit tems de les réprimer. M. Banks tira un coup de fuſil, chargé avec du petit plomb, ſur le voleur du couteau de chaſſe,

qui étoit à une quinzaine de pas ; mais bien que le plomb l'eût attrapé, il ne rendit point l'arme, au contraire, il continua de la faire tourner par dessus sa tête en se retirant lentement. M. Monkhouse lui tira alors un coup de fusil à balle, qui le jetta par terre. Cependant les Indiens étoient si peu épouvantés, que la principale troupe, qui au premier coup de fusil s'étoit placée sur un rocher au milieu de la rivière, commença à revenir, & M. Monkhouse eut beaucoup de peine à recouvrer le couteau de chasse. La foule entière des Indiens, marchant droit aux Anglois, ceux-ci leur tirèrent trois coups de fusil avec du petit plomb. Cette dernière décharge les arrêta. Ils regagnèrent l'autre bord de la rivière, & l'on s'apperçut que deux ou trois d'entre eux étoient blessés. Enfin, pendant qu'ils se retiroient, M. Cook & ses gens se rembarquèrent dans leurs canots.

M. Cook, ayant vu qu'il étoit malheureusement impossible de traiter alors avec ces Indiens, & que l'eau de la rivière étoit salée, s'avança avec ses canots vers la pointe de la baie, pour chercher de la bonne eau. D'ailleurs il avoit dessein de surprendre quelques Indiens, & de les conduire à bord, pour les déterminer, à force de bons traitemens, à engager leurs compatriotes dans un commerce amical avec les Anglois. Mais une houle très-forte battoit le rivage, & empêcha de mettre à terre dans l'endroit où il desiroit. En même tems, M. Cook apperçut deux canots Indiens qui revenoient de la mer, l'un à la voile, & l'autre avec des pagayes. Il crut cette occasion favorable pour exécuter son projet, & il se disposa à

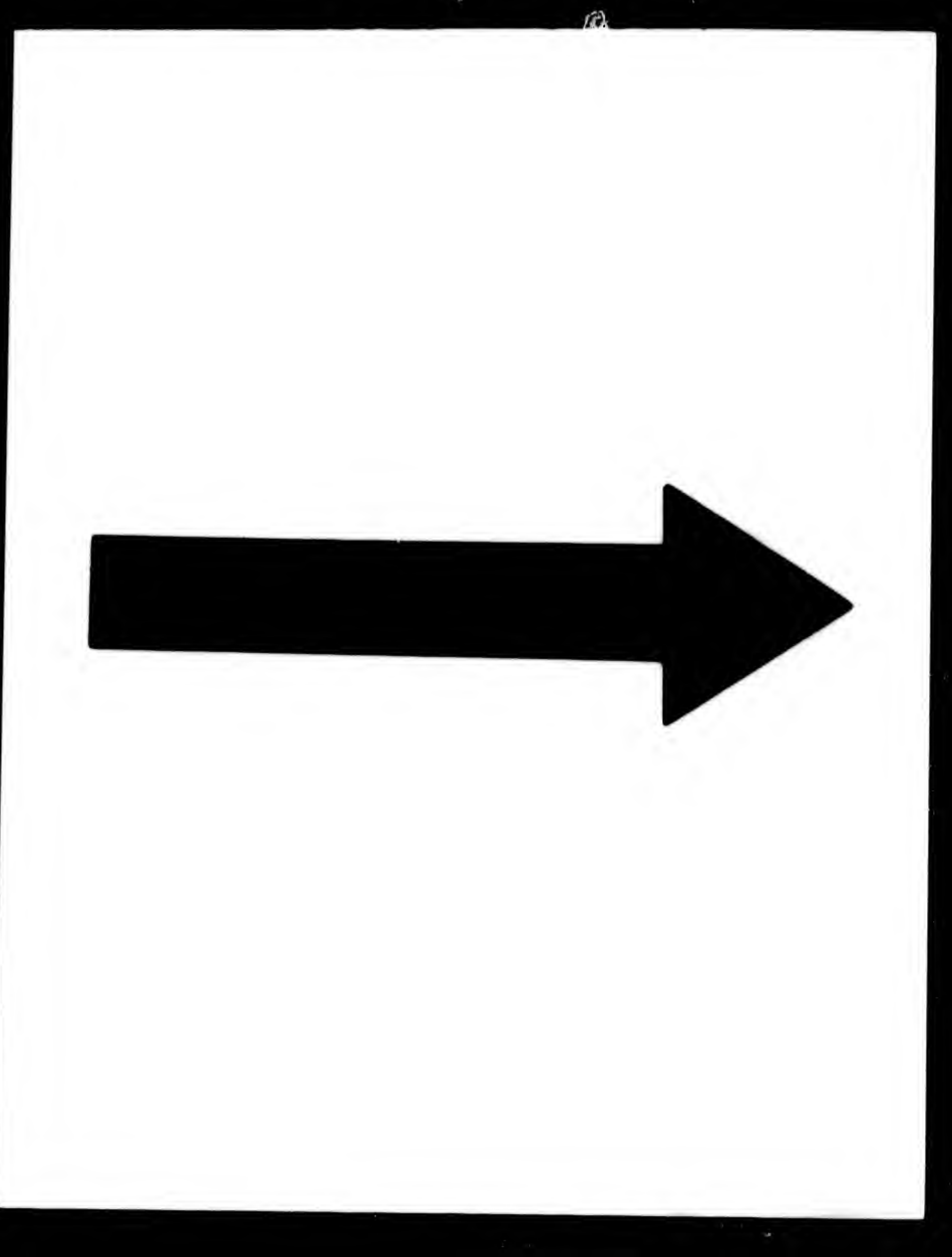
CHAP. II.
ANN. 1769.

intercepter le passage des Indiens. Ceux qui étoient dans le canot armé de pagayes, manœuvrèrent avec une vigueur incroyable dès qu'ils virent qu'on vouloit les prendre, & ils se sauvèrent sur le rivage voisin. Mais le canot, qui étoit à la voile, ne distingua les Anglois que lorsqu'il fut au milieu d'eux. Tout-à-coup les Indiens laissèrent tomber leur voile, & prirent leurs pagayes, dont ils se servirent avec tant d'adresse, qu'ils alloient plus vite que ceux qui les poursuivoient. Alors Tupia les appella, & leur dit d'approcher, en les assurant qu'on n'avoit aucune intention de les insulter. Cependant ayant plus de confiance en leurs pagayes, qu'aux promesses de Tupia, ils continuoient à fuir de toute leur force, quand M. Cook usant du moyen, qu'il croyoit seul propre à réussir, donna ordre de tirer un coup de fusil par-dessus leur tête. Il s'imaginoit qu'ils se rendroient, ou que du moins ils se jetteroient à la mer; mais les Indiens, qui étoient au nombre de sept, formèrent soudain la résolution, non de s'enfuir, mais de combattre. Dès qu'on eut atteint leur canot, ils commencèrent vigoureusement l'attaque, tant avec leurs pagayes, qu'avec des pierres & d'autres armes. Ils devinrent même si terribles, que les Anglois furent obligés de tirer sur eux pour se défendre. Quatre Indiens furent malheureusement tués; les trois autres, qui étoient des jeunes gens, dont le plus vieux avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune onze, sautèrent soudain dans l'eau & tâchèrent de se sauver à la nage; mais enfin, on les prit quoique avec peine.

IL est impossible de réfléchir à la conduite que M. Cook

tint alors, sans en être vivement affligé. Il s'en repentit lui-même, quand il eut le tems de s'examiner; & il sentit combien il seroit désapprouvé par tous ceux à qui les droits de l'humanité sont chers. Son ame étoit sans doute si irritée par tous les événemens désagréables qu'il avoit essuyés ce jour-là, & par la violence imprévue des Indiens, qu'il perdit en ce moment ce pouvoir de se maîtriser lui-même, qui distinguoit si éminemment son caractère. Il est juste cependant que je rapporte ici ce qu'il dit dans son Journal, non pour se disculper entiérement; mais pour alléger sa faute; & je me servirai de ses propres paroles, telles que le docteur Hawkesworth nous les a transmises.

« CERTAINEMENT les Indiens ne méritoient pas de » mourir pour n'avoir pas voulu se confier en mes pro- » messes & venir à bord de mon canot, quand bien même » ils n'auroient soupçonné aucun danger; mais ma mission » exigeoit que je prisse connoissance de leur pays, ce que » je ne pouvois effectuer que de deux manières, par force, » ou en gagnant leur bienveillance. J'avois déjà essayé le » pouvoir des présens, mais envain; mon seul desir » étoit d'éviter toute espèce d'hostilité, & de mener quel- » ques Indiens à mon bord, comme un moyen propre à les » convaincre que nous ne voulions leur faire aucun mal, » & que nous pouvions contribuer à leur bonheur. Mes » intentions n'étoient donc point criminelles. A la vérité, » dans cette querelle, que je ne prévoyois nullement, » nous eussions pu obtenir une victoire complète, sans



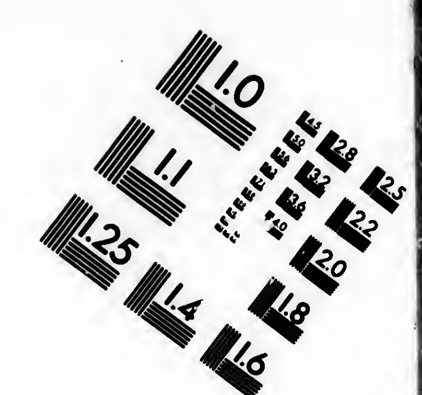
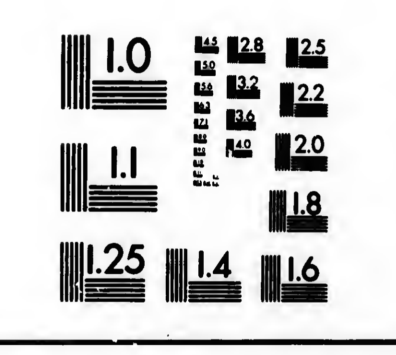


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Chap. II. Ann. 1769.

» répandre autant de ſang; mais auſſi en pareille occaſion, » quand l'ordre de faire feu a été donné, perſonne ne » peut en borner le danger, ni en preſcrire les effets ».

Nos voyageurs réuſſirent parfaitement à ſe concilier l'amitié des trois jeunes Zelandois, & en cela Tupia leur fut d'un grand ſecours. Quand les craintes de ces Indiens furent diſſipées, & qu'ils eurent repris leur gaîté, ils chantèrent une chanſon, avec tant de goût, qu'ils étonnèrent les Anglois. L'air, ſemblable à celui de nos pſeaumes, étoit lent & grave, & il contenoit beaucoup de notes & de ſemi-tons.

On fit de nouvelles tentatives pour établir quelque commerce avec les habitans. Le 10, M. Cook & ſes amis ſe rendirent à terre dans ce deſſein : mais ne pouvant réuſſir, ils ſe rembarquèrent, de peur qu'un plus long ſéjour n'occaſionnât de nouvelles diſputes, & ne coutât la vie à quelques autres Indiens. Le jour ſuivant M. Cook leva l'ancre & s'éloigna de ce lieu funeſte & barbare. (11 Octob.) Comme il n'avoit pû s'y procurer rien de ce qu'il deſiroit, excepté du bois, il lui donna le nom de *Baie de la Pauvreté*. Ses habitans la nomment *Taonoroa*, ou longue arêne. Je ne prétends point ſuivre pas-à-pas M. Cook autour de la nouvelle Zelande, voyage qui lui coûta près de ſix mois, & durant lequel il étendit beaucoup les progrès de la navigation & de la géographie. En faiſant preſque le tour de la nouvelle Zelande, il s'aſſura qu'elle formoit deux grandes iſles; & il n'y a point de préjugé qui

qui puisse détruire ses preuves: il parvint aussi à connoître assez les divers habitans de ce pays, lesquels sont certainement tous antropophages. C'est d'eux principalement que je parlerai; & laissant de côté tout ce qui concerne les remarques purement nautiques, je vais m'attacher aux faits, qui ont un rapport plus particulier à M. Cook, & aux nations qu'il a découvertes.

Chap. II. Ann. 1769.

Les bonnes façons qu'on avoit eues à bord de l'Endéavour pour les trois jeunes Indiens, & la manière amicale & généreuse dont on les avoit congédiés, adoucit un peu les habitans du pays voisin. Plusieurs d'entr'eux se rendirent à bord l'après-midi. Pendant que le vaisseau étoit en calme, ils firent beaucoup de signes d'amitié, & invitèrent les Anglois à rentrer dans la première baie, ou à mouiller l'ancre dans une petite rade, qui étoit beaucoup plus près. Cependant M. Cook aima mieux continuer sa route, étant fondé à croire qu'il trouveroit quelque port meilleur que ceux qu'il avoit déja vus.

Pendant que le vaisseau passoit au sud d'une petite isle, que M. Cook avoit nommée *Portland*, d'après sa parfaite ressemblance avec l'isle Portland, qui est sur les côtes d'Angleterre, on se trouva tout-à-coup sur un fond élevé & très-inégal. La sonde n'étoit jamais deux fois de même, donnant tantôt onze brasses, tantôt sept; mais pourtant toujours sept brasses au moins. En peu de tems, on fut hors de danger, & on navigua sur une mer profonde. Tout le tems que l'Endéavour avoit paru en détresse, les habitans, assis en grand nombre sur les rochers

Chap. II. Ann. 1769.

blancs qui couvrent le rivage, ne manquèrent pas de s'appercevoir de ce qui se passoit à bord. Contens du trouble des Anglois, ils sembloient tout prêts à profiter de leur situation. Cinq canots, remplis d'hommes couverts d'armes, mirent promptement à la mer. Ils vinrent même si proche du vaisseau; ils montroient de si mauvaises dispositions en criant, en brandissant leurs lances, en faisant toutes sortes de gestes menaçans, que M. Cook fut un peu en peine pour son petit canot, qui sondoit au-devant du vaisseau. Un coup de fusil, qu'on tira par-dessus leur tête, parut plutôt les animer, que leur causer des alarmes; mais un coup de canon de quatre livres, chargé à plomb, & tiré loin d'eux, eut un meilleur effet. A ce bruit, les Indiens se levèrent tous à la fois, & jettèrent un grand cri. Puis, au lieu de continuer leur poursuite, ils consultèrent un moment entr'eux, & se retirèrent paisiblement.

14 Octob. Le 14 d'Octobre, M. Cook ayant fait mettre la chaloupe & le grand canot à la mer, pour aller chercher de l'eau, on vit partir du rivage plusieurs longues pirogues remplies d'Indiens. Bientôt après, cinq de ces pirogues, portant au moins de quatre-vingt à quatre-vingt-dix hommes, s'avancèrent vers le vaisseau, tandis que quatre autres les suivoient à peu de distance, comme pour soutenir l'attaque. Dès que les cinq premières furent arrivées à environ cent pas de l'Endéavour, leurs guerriers entonnèrent leur chanson de guerre, & soulevant leurs piques, ils se préparèrent au combat. Comme M. Cook ne vouloit pas absolument retomber dans la malheureuse nécessité d'user de fusils contre ces Indiens, il ordonna à Tupia de

les avertir que les Anglois possédoient des armes, qui, semblables à la foudre, les écraseroient dans un moment; qu'on alloit les en convaincre, en dirigeant l'effet de ces armes loin d'eux; mais que s'ils persistoient dans leur résolution, ils tomberoient sous les coups de ces armes redoutables. Un canon chargé avec du gros plomb, fut alors tiré bien loin des canots, & ce moyen eut par bonheur un prompt succès. Le bruit, le feu, & sur-tout le plomb qui tomba au loin sur les flots, causa tant de terreur aux Indiens, qu'ils s'enfuirent en pagayant de toute leur force. Cependant, à la sollicitation de Tupia, ceux qui étoient dans une des pirogues, revinrent, posèrent leurs armes, & s'étant approchés du vaisseau, ils reçurent divers présens.

CHAP. II. ANN. 1769.

LE jour suivant fit voir combien les habitans de la nouvelle Zélande étoient prompts à abuser de la confiance de nos navigateurs. Dans une grande pirogue armée, qui marchoit courageusement à côté du vaisseau, étoit un homme couvert d'une fourrure noire, assez semblable à une peau d'ours. M. Cook desirant de savoir ce qu'étoit en effet cette peau, offrit à l'Indien de la troquer pour une pièce de flanelle rouge. L'Indien se dépouilla soudain de la fourrure, & l'éleva; mais il ne voulut point la livrer, qu'il ne tînt la flanelle. M. Cook voyant alors qu'il ne pouvoit pas y avoir d'échange, si la méfiance étoit réciproque, donna l'étoffe à l'Indien, qui s'en étant emparé, la plia tranquillement avec sa fourrure, serra le tout dans un panier, sans s'émouvoir des remontrances de M. Cook, &

15 Octob.

gagna le large avec ſa pirogue. M. Cook étoit trop généreux pour ſe venger de cette inſulte.

Chap. II.

Ann. 1769.

Dans un moment où l'on achetoit du poiſſon d'un canot Indien, Tayeto, le petit camarade de Tupia, étoit ſur le bord du vaiſſeau pour aider les gens de l'équipage à prendre ce qu'on avoit acheté. Un Zélandois profitant de cette occaſion, ſaiſit l'enfant, & le jetta dans le canot. Deux autres le firent ſoudain paſſer ſur le devant, & le reſte des Indiens ſe mit à pagayer avec la plus grande célérité. Une action auſſi atroce fut cauſe qu'on ordonna ſoudain aux ſoldats qui étoient ſur le pont, de faire feu. On dirigea les coups loin de l'endroit où étoit Tayeto, parce qu'on ne vouloit pas le toucher, & qu'on aimoit mieux manquer les pagayeurs, que de bleſſer l'enfant. Cependant, un Zélandois tomba. Les autres lâchèrent alors Tayeto, qui s'élança dans la mer, & nagea vers le vaiſſeau. Pendant ce tems-là, une longue pirogue s'étoit miſe à ſa pourſuite, & ne ſe détourna que lorſqu'on lui eut tiré pluſieurs coups de fuſil & un coup de canon. On mit ſoudain un canot à la mer, & le pauvre enfant fut repris ſans avoir été bleſſé. Les officiers, qui obſervoient avec leurs lunettes les pirogues des Indiens, s'accordèrent à dire qu'ils avoient vu traîner ſur le rivage trois hommes qui paroiſſoient morts, ou du moins dangéreuſement bleſſés.

18 Octob. Le 17 Octobre, l'Endeavour ſe trouvoit près de l'isle Portland, vis-à-vis d'une péninſule nommée *Terakako*.

Deux Indiens, qu'on jugeoit être des chefs, prirent tant de confiance en M. Cook, & furent ſi ſatisfaits de ſa bienveillance, qu'ils ne voulurent s'en retourner du vaiſſeau, que le lendemain matin. M. Cook fut un peu fâché de cela, & le leur témoigna ; mais il ne put changer leur réſolution. Alors il conſentit qu'ils demeuraſſent, à condition que les gens de leur ſuite entreroient dans le vaiſſeau, & qu'on y hiſſeroit leur pirogue. La phyſionomie d'un de ces chefs étoit ſi ouverte & ſi prévenante, que M. Cook ne pouvoit ſoupçonner aucun deſſein ſiniſtre de ſa part. En effet, ces Indiens ſe conduiſirent fort tranquillement; mais le lendemain, quand on les mit à terre, ils ne pouvoient ſe laſſer d'exprimer leur ſurpriſe d'être ſi loin de leur habitation.

Chap. II. Ann. 1769.

Le Lundi, 23 Octobre, M. Cook deſcendit ſur le rivage pour chercher un endroit propre à faire de l'eau, & il en trouva un très-commode. Son canot aborda dans un port, où il n'y avoit pas la moindre houle. L'eau étoit excellente & bien ſituée, à côté d'un bois touffu : enfin, les habitans ſembloient dans des diſpoſitions auſſi favorables qu'on pouvoit le deſirer. Le lendemain matin, M. Cook envoya le lieutenant Gore avec un aſſez grand nombre d'hommes, pour prendre de l'eau, & couper du bois, & les ſoldats de marine pour veiller à la ſûreté des travailleurs. Bientôt après, il ſe rendit lui-même auprès d'eux, & il y paſſa la journée. M. Banks & le docteur Solander, qui étoient auſſi deſcendus, trouvèrent, dans leur promenade, diverſes choſes remarquables. En s'avançant vers le fond d'une vallée, entourée de montagnes très-

23 Octob.

Chap. II. Ann. 1769.

hautes, ils découvrirent une curiosité naturelle fort extraordinaire. C'étoit un rocher percé d'outre en outre, de manière qu'il formoit une arche, dont l'ouverture faisoit face à la mer. Cette ouverture avoit soixante-dix pieds de long, vingt-sept de large, & quarante-cinq de hauteur. Elle donnoit d'un côté la vue sur la baie, & de l'autre sur la montagne; de sorte qu'elle produisoit un effet bien supérieur à ce que l'art peut inventer.

28 Octob.

Le 28 du même mois, l'Endéavour s'arrêta près d'une isle, à gauche de l'entrée de la baie de Tolaga. C'est là qu'étoit la plus forte pirogue que les Anglois eussent encore vue à la nouvelle Zélande. Elle avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois pieds six pouces de haut. Dans cette même isle, ils trouvèrent aussi la plus grande maison, mais on ne l'avoit pas achevée, & elle étoit encore remplie de copeaux.

1 Novemb.

Quand le vaisseau entra dans la baie de Hiks, les habitans de la côte voisine parurent être dans des dispositions hostiles; ce qui affligea nos navigateurs. Ils pensoient déja que la réputation de leur pouvoir & de leur clémence s'étoit étendue beaucoup plus loin; mais ils se trompoient. Le 25 Novembre, à la pointe du jour, ils comptèrent quarante-cinq canots partis du rivage, pour aborder l'Endéavour. Ces canots étoient suivis par beaucoup d'autres, qui venoient encore de plus loin. Quelques-uns des Indiens trafiquèrent honnêtement; mais plusieurs arrachèrent ce qu'on leur présenta, sans donner rien en retour, joignant même la dérision à la fraude. La hardiesse d'un

d'entr'eux fut fur-tout très-remarquable. On avoit fuſpendu du linge, pour le faire fecher à côté du vaiſſeau. L'Indien, fans aucune conſidération, le détacha, & le mit dans ſon paquet. Soudain on lui ordonna de le rendre; mais, au lieu d'obéir, il laiſſa ſon canot dériver à la poupe du vaiſſeau, & en s'écartant, il ſe mit à ſe moquer des Anglois. Un coup de fuſil tiré, par deſſus ſa tête, ne lui en impoſa point. Un ſecond coup, chargé avec du petit plomb, le fit un peu grimacer: mais le plomb, qui frappa ſur ſes épaules, n'eut pas plus de pouvoir ſur lui, qu'un léger coup de rotin n'en auroit eu, & il continua gaiement à arranger le linge qu'il avoit volé. Soudain tous les autres canots paſsèrent à la poupe, & les Zélandois ſe mirent à entonner leur chanſon de guerre, qui dura juſqu'à ce qu'ils fuſſent éloignés d'environ cent pas. Comme ils ne paroiſſoient pas dans l'intention de commencer l'attaque, M. Cook ne voulut pas leur faire le moindre mal; penſant en outre que leur retraite, avec leur bravade, auroit pour eux le plus mauvais effet à terre. Cependant, pour les convaincre qu'ils étoient encore en ſon pouvoir, quoique hors de la portée de armes qui leur étoient connues, il ordonna qu'on tirât un canon de quatre livres de balle, de manière à paſſer près d'eux. Le plomb frappa l'eau, & ſe releva pluſieurs fois à une grande diſtance au-delà de leurs canots. Les Indiens furent alors ſi épouvantés, qu'ils ſe mirent à pagayer de toute leur force, ſans oſer tourner la tête.

Chap. II.
Ann. 1769.

En allant de la petite iſle de Mowtuhora vers l'oueſt, le vaiſſeau paſſa tout-à-coup de dix-ſept braſſes d'eau à dix. M. Cook ſavoit qu'il n'étoit pas éloigné de quelques

CHAP. II.
ANN. 1769.

illets ou bancs de rochers, qu'il avoit apperçus avant l'obscurité, & qu'il s'étoit d'abord proposé de passer dans la soirée; ne les ayant pas encore atteints, il jugea à propos de revirer de bord, & de rester pendant la nuit sous Mowtuhora, où il n'y avoit point de danger. Cette précaution fut heureuse : car au point du jour, les Anglois découvrirent dans leur route, une immense quantité de recifs, dont plusieurs s'élevoient jusqu'à la surface des eaux, tandis que les autres demeuroient plus cachés. Si le vaisseau avoit traversé ces écueils pendant les ténèbres, il ne pouvoit pas manquer de s'y briser, puisqu'en passant entre eux & la terre, on trouva seulement dix & même sept brasses d'eau.

DANS les environs d'une isle, que M. Cook avoit nommée l'isle du Maire, les Indiens montrèrent beaucoup de mal-veillance, & commirent plusieurs vols dans les échanges qu'ils firent avec nos navigateurs. M. Cook ayant besoin de rester cinq ou six jours parmi eux, pour observer le passage de Mercure, il fut nécessaire de les convaincre que les Anglois ne pouvoient pas être maltraités impunément : on tira donc un coup de fusil avec du petit plomb, sur un voleur extrêmement audacieux, & d'un autre coup à balle, on perça son canot : il se retira alors à une centaine de pas de distance; mais au grand étonnement de nos navigateurs, quoique ses camarades lui vissent perdre beaucoup de sang, ils n'en parurent pas émus; & ils revinrent trafiquer au vaisseau avec la plus grande indifférence. Alors les échanges se firent avec plus d'honnêteté de la part des Indiens. Mais enfin un d'eux

se

se sauva tout-à-coup, avec deux pièces d'étoffe, qui lui avoient été données pour une de ses armes. Quand il se crut assez loin pour être à l'abri de toute punition, on lui tira un coup de fusil, qui frappa le canot au ras de l'eau, & lui fit deux trous considérables. Ce coup effraya tellement les Indiens, que toutes les pirogues s'éloignèrent promptement. M. Cook ordonna qu'on fît une décharge générale; mais les nouveaux Zélandois ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent rendus au rivage. Chap. II. Ann. 1769.

Le 9 de Novembre, après avoir déjeuné, très à bonne heure, MM. Cook & Green, descendirent à terre, avec les instrumens propres à observer le passage de Mercure. M. Banks & le docteur Solander les accompagnoient. L'air étoit depuis quelque tems fort épais; il pleuvoit souvent: mais cette journée devint très-belle, & aucun nuage ne dérangea nos astronomes. L'entrée de Mercure fut observée par M. Green seul, M. Cook étant occupé pendant ce tems-là à prendre la hauteur du Soleil, pour fixer l'heure (*a*). 9 Nov.

(*a*) Le passage eut lieu à 7 heures 20 m. 58″, suivant M. Green, le contact intérieur arriva à 12 h. 8′, 54″, & le contact extérieur à 12 h. 9′, 55″, P. M.

Suivant M. Cook, le contact intérieur arriva à 12. h. 8′, 54″, & l'extérieur à 12 h. 9′, 48″; la latitude du lieu de l'observation, étoit à 36°, 48′, 5″ ½, — La latitude observée à midi, à 36°, 48′, 28″; la moyenne de cette latitude, & de celle qu'on avoit trouvée le jour précédent, donna 36°, 48′, 28″, sud, pour le lieu de l'observation. La variation de la boussole, étoit de 11°, 9′ est.

Le jour précédent M. Cook avoit observé le méridien avec un octan astronomique, qui donna 36°, 47′, 43″ au sud de l'entrée de la Baie de Mercure.

CHAP. II. ANN. 1769.

DANS le tems que M. Cook & ses amis, s'occupoient à terre à faire leurs observations astronomiques, ils entendirent tirer du vaisseau un coup de canon qui les allarma, & à leur retour, M. Gore, second lieutenant, qu'on avoit laissé chargé du commandement, leur apprit ce qui l'avoit déterminé à tirer. Pendant qu'on faisoit quelques échanges, avec des petits canots, qui étoient venus à bord, deux grandes pirogues chargées d'Indiens, s'approchèrent; une seule contenoit quarante-sept hommes. Ils étoient tous armés de piques, de lances, de pierres, & sembloient méditer une attaque. Cependant peu-après, ils voulurent trafiquer; plusieurs d'entre eux offrirent leurs armes, & l'un présenta une de ces pièces d'étoffes quarrées, qui leur servent de parure & qu'ils nomment haahow, M. Gore l'ayant accepté, il lui envoya le prix de l'étoffe; mais dès que l'Indien eut ce prix, il ne voulut plus livrer la marchandise, & poussa sa pirogue au large. Menacé par les Anglois, lui & ses compagnons entonnèrent leur chanson de guerre, & brandirent leurs armes. Cependant, quoiqu'ils n'eussent point commencé l'attaque, mais seulement défié M. Gore, celui-ci, fut si irrité de leur insolence, qu'il prit un fusil, & pendant que le voleur élevoit l'étoffe, en se moquant, il l'étendit roide mort. Alors les Indiens s'éloignèrent un peu, mais en gardant une contenance, qui fit craindre qu'ils ne voulussent combattre; & pour assurer la retraite du canot de l'Endeavour, qui étoit à terre, on fit une décharge générale par dessus leur tête. Cet expédient eut plus d'effet: ils s'enfuirent tous avec vîtesse. M. Cook fut cependant très-affligé de ce que le lieutenant Gore, ne s'étoit pas contenté, pour

punir le voleur, de se servir de petit plomb, toujours assez efficace, en pareille circonstance.

CHAP II. ANN. 1769.

10 Nov. Le vendredi, 10 de Novembre, M. Cook, accompagné de M. Banks, & de ses autres amis, se rendit à terre avec deux canots, pour examiner une grande rivière, dont l'embouchure est dans la baie de Mercure. Cet endroit abondoit en choses nécessaires : aussi M. Cook eut soin de le remarquer pour l'utilité des navigateurs à venir. Si un vaisseau avoit, par hasard, besoin d'y faire un long séjour, même d'y passer l'hiver, il seroit aisé de placer des tentes sur la pointe d'une péninsule assez spacieuse. On pourroit s'y rendre imprénable à toutes les forces du pays ; car le plus habile ingénieur de l'Europe, n'inventeroit pas une situation plus heureuse, pour qu'un petit nombre d'hommes se défendit contre de grandes armées. Parmi les divers agrémens qu'eurent les Anglois dans la baie de Mercure, ils trouvèrent plusieurs bancs d'huîtres, aussi excellentes que celles de Colchester, & à-peu-près de la même grandeur. Elles étoient en outre, si abondantes, qu'on auroit pu en charger, non-seulement le canot, mais le vaisseau tout entier.

15. Le mercredi suivant, M. Cook quitta la baye de Mercure, nom qu'il donna à ce lieu, en mémoire du passage de la planète qu'on y avoit observée. La rivière où les huitres avoient été trouvées, fut aussi nommée la *rivière des Huitres*. Il y a encore une autre rivière à la pointe de la baye, très-commode & très-sûre pour le séjour d'un

Chap. II.
Ann. 1769.

vaisseau ; & d'après le nombre d'arbres qui la bordoit ; M. Cook la nomma *rivière des Mangliers* (*a*). En différents endroits de la baye, les Anglois remarquèrent beaucoup de sable ferrugineux, charié par tous les ravins qui traversent le pays ; preuve certaine qu'il y a des mines de fer peu éloignées. Cependant, aucun nouveau Zélandois n'avoit paru connoître l'usage de ce métal. Au contraire, ils en faisoient très-peu de cas. Avant le départ de l'Endeavour, M. Cook fit graver sur un grand arbre, qui étoit près de la rivière, le nom de son vaisseau & le sien. Il déploya, en outre, le pavillon anglois, & prit possession du pays, au nom de sa Majesté Britannique, George III.

Au départ des Anglois de la baie de Mercure, plusieurs canots sortirent de différents endroits de la côte, & s'avancèrent tous à la fois vers le vaisseau. Deux d'entre eux, qui portoient environ soixante hommes armés, s'approchèrent à portée de la voix ; & les Indiens commencèrent à chanter leur chanson de guerre ; mais voyant qu'on faisoit peu d'attention à eux, ils se mirent à jetter des pierres aux Anglois ; après quoi ils pagayèrent du côté du rivage. Bientôt, cependant, ils revinrent à la charge, résolus en apparence à combattre nos voyageurs, & s'animant entr'eux par leur chanson. Tupia, sans être excité par personne, leur adressa quelques reproches, & leur dit que les Anglois avoient des armes en état de les foudroyer dans l'instant. Mais ils répondirent en propres termes : « Venez à terre,

(*a*) Mangrove River.

» & nous vous tuerons tous. — A la bonne heure, dit » Tupia : mais pourquoi venez-vous nous insulter pen- » dant que nous sommes en mer ? Nous ne désirons pas » de combattre, & nous n'acceptons pas votre défi ; » parce qu'il n'y a entre vous & nous aucun sujet de que- » relle. La mer ne vous appartient pas plus qu'elle n'appar- » tient à notre vaisseau. » Une éloquence si simple & si juste n'avoit point été suggérée à Tupia ; aussi surprit-elle beaucoup M. Cook & les autres Anglois. Cependant, comme de pareils discours avoient peu de pouvoir sur l'ame des Indiens, & qu'ils recommençoient leur attaque, on tira un coup de fusil a travers un de leurs canots ; argument qui réussit mieux, & qui leur fit soudain prendre la fuite.

CHAP. II. ANN. 1769.

20 Nov.

TANDIS que M. Cook étoit dans la baie des isles, il eut une occasion favorable de parcourir l'intérieur du pays, & d'en examiner les productions. Le 20 de Novembre, à la pointe du jour, il partit dans sa chaloupe, & suivi par son canot, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia. Ils trouvèrent que le passage dans lequel ils entrèrent aboutissoit à une rivière à neuf milles du lieu où étoit le vaisseau. Ils donnèrent à cette rivière le nom de la *Tamise* ; & ils la reconnurent jusqu'à quatorze milles au-dessus de son embouchure. Il étoit alors près de midi. M. Cook voyant que le pays étoit toujours à peu près de même ; que la rivière conservoit sa largeur, & qu'on ne pouvoit guère espérer d'en atteindre la source, il fit aborder sur la rive ouest, pour voir de près les beaux arbres qui ornoient la plage. Ces arbres étoient de la même espèce que ceux

CHAP. II. ANN. 1769. qu'on avoit vus dans la baye de la Pauvreté & dans la baye de Hawke ; mais plus clair semés. Quand nos voyageurs eurent pénétré cent pas ou environ, dans le bois, ils virent un arbre, qui, à six pieds au-dessus de terre, avoit dix-neuf pieds de circonférence. M. Cook, ayant avec lui son octan, prit la hauteur de cet arbre, depuis le pied jusqu'aux premières branches, & elle se trouva de quatre-vingt-dix pieds. L'arbre étoit, en outre, aussi droit qu'une flèche; mais d'une tige peu proportionnée à sa grande élévation. M. Cook jugea enfin que cet arbre pouvoit fournir trois cens cinquante-six pieds de bois équarri, sans compter ce qu'on tireroit des branches. En avançant, ils apperçurent plusieurs autres arbres encore plus considérables, & ils en abatirent un jeune, dont le bois, pesant & solide, n'auroit pas pu servir pour la mâture des vaisseaux, mais auroit donné les plus belles planches possibles. Le charpentier de l'Endeavour, qui coupa cet arbre, dit que le bois ressembloit à celui du pin, qu'on allege en le perçant, pour en faire découler la résine. Or, s'il étoit vrai que ce moyen de percer les arbres, put alléger ceux de la nouvelle Zélande, ils fourniroient sûrement des mats supérieurs à ceux qu'on trouve en Europe. Le terrein étant marécageux, les Anglois n'allèrent pas plus loin. Mais ils virent beaucoup d'autres gros arbres, de diverses espèces inconnues, & ils trouvèrent plusieurs curiosités, dont ils ramassèrent une partie.

22 Nov. LE vingt-deux de Novembre, il se passa une affaire, dans laquelle l'officier qui commandoit à bord, ne se conduisit pas avec autant de prudence & de modération que

se feroit conduit M. Cook. Pendant que M. Banks étoit dans la grand'chambre avec quelques Zélandois, un jeune Indien vola sur le pont une petite lunette, & fut apperçu dans le tems qu'il l'emportoit. M. Hicks, indigné de cette hardiesse, donna soudain ordre qu'on le punît, par douze coups de corde. Mais tous les Indiens qui étoient à bord, voyant leur camarade saisi, voulurent l'arracher des mains des Anglois, & y trouvant de la résistance, ils demandèrent leurs armes qui étoient restées dans leurs pirogues. Elles leur furent non-seulement données, mais ceux qui étoient dans une des pirogues tentèrent de monter à l'abordage de l'Endeavour. Le tumulte s'étant fait entendre en bas, M. Banks & Tupia vinrent sur le pont. Les Indiens s'adressèrent alors à Tupia, pour le prier d'interposer ses sollicitations. Cependant M. Hicks resta inexorable; & tout ce que put faire Tupia, ce fut d'assurer les Indiens que la vie de leur camarade ne couroit aucun risque, & qu'il étoit juste que son crime fût puni. Cette explication parut les satisfaire. Quand la punition eut été infligée, un vieillard, qui paroissoit être le père du jeune Zélandois, le battit rudement & le renvoya dans sa pirogue. Toutefois les Indiens étoient en secret fort mécontents de la manière dont on avoit traité leur compatriote. Leur confiance & leur gaité avoient disparu; & quoiqu'ils promissent à leur départ, de revenir avec du poisson, les Anglois ne les virent plus.

Le 29 du même mois, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, se trouvèrent dans une situation allarmante. Ils étoient descendus dans une isle, aux environs du cap 29 Nov.

CHAP. II. ANN. 1769.

Bret, quand ils furent tout-à-coup entourés par deux ou trois cens Indiens. Ces Indiens étoient tous armés, mais leur marche confuse & désordonnée, sembla d'abord annoncer qu'ils n'avoient point intention d'attaquer les Anglois. Pour ceux-ci, ils étoient bien déterminés à ne pas commencer les hostilités. Les Indiens demeurèrent quelque tems tranquilles; mais tenant leurs armes levées, & prêtes à frapper; & paroissant plutôt irrésolus que paisibles. Tandis que nos voyageurs se trouvoient dans cet état d'inquiétude, un nouveau parti de Zélandois arriva. Le courage de ces barbares parut augmenté par ce renfort. Ils se mirent tous ensemble à chanter & à danser, préludes ordinaires de leurs combats. Quelques-uns d'eux essayèrent même de s'emparer des deux canots qui avoient porté les Anglois; & cette tentative étoit sans doute le signal d'une attaque générale. M. Cook crut alors nécessaire d'employer la force. Il tira un coup de fusil, chargé avec du petit plomb, sur l'un des attaquants les plus avancés. M. Banks & deux autres Anglois en firent autant. Soudain les Zélandois reculèrent confusément; mais à vingt pas delà, un de leurs chefs eut la hardiesse de les rallier, & les encourageant d'une voix forte, il les ramena au combat. Immédiatement le docteur Solander déchargea son fusil sur ce champion, qui s'arrêta tout-à-coup; & bientôt après s'enfuit avec sa troupe. Cependant, les Indiens ne se dispersèrent pas encore. Ils se retirèrent sur une monticule, où ils sembloient n'attendre qu'un chef pour revenir à la charge. Voyant qu'ils étoient hors de la portée du plomb, les Anglois leur tirèrent quelques coups à balle; mais ils ne les attrapèrent pas, & leur armée

ne

ne changea pas de place. Durant l'espace d'un quart d'heure, qu'avoit duré cet accident, on voyoit du vaisseau bien plus d'Indiens sur le rivage, que M. Cook & ses amis n'en avoient pu distinguer; aussi l'officier, qui commandoit à bord, fit tirer un coup de canon à plomb par-dessus la tête des Zélandois; & dès-lors ils se dispersèrent entièrement. Dans cette escarmouche, il n'y eut que deux Indiens blessés, même assez légérement. Mais le massacre eût, sans doute, été considérable, si M. Cook n'avoit pas contenu ses gens, qui, par crainte, ou par ardeur de vengeance, montroient autant d'envie de tuer les Indiens, que les chasseurs en ont à tuer le gibier.

Le même jour, M. Cook fut obligé de donner un nouvel exemple de discipline. Quelques hommes du vaisseau, qui, dès que les Indiens étoient surpris en fraude, ne manquoient pas de montrer une sévérité digne de Lycurgue, jugèrent à propos d'entrer dans une plantation Zélandoise, & d'y dérober beaucoup de patates. M. Cook les condamna à douze coups de verge. Deux d'entr'eux les reçurent tranquillement; mais le troisième soutint que ce n'étoit point un crime pour un Anglois, que de piller les plantations des Indiens. La méthode que M. Cook jugea convenable pour répondre à ce casuiste, fut de l'envoyer à fond de cale, & de ne pas permettre qu'il en sortît jusqu'à ce qu'il eût consenti à recevoir six coups de plus.

Le cinq de Décembre, l'Endeavour courut le plus grand risque de faire naufrage. A quatre heures du matin,

CHAP. II. ANN. 1769.

on navigeoit avec un petit vent; mais ce vent devenant variable, & des calmes fréquens lui succédant, la marche fut rallentie. Depuis le matin jusques dans l'après midi, on ne fit que le tour de la baie; & vers les dix heures du soir, le vaisseau se trouva tout-à-coup en calme; de sorte qu'il ne put ni continuer sa route, ni rester exactement à la même place. Au contraire, le courant étoit si fort, qu'avant qu'on eût eu le tems de prendre aucune mesure pour sauver l'Endeavour, il dériva si près de terre, qu'il touchoit présque aux brisants. On trouvoit pourtant encore treize pieds d'eau; mais le fonds étoit si vaseux, que les Anglois n'osoient pas jetter l'ancre. Ils s'empressèrent de mettre la chaloupe à la mer, pour pouvoir touer le vaisseau. Les matelots, effrayés de leur danger, agirent avec tant de vigueur, qu'à l'aide d'une petite brise, qui se leva de terre, nos navigateurs virent, avec la joie la plus vive, qu'ils échappoient au naufrage. Ils en avoient été, en effet, si proche, que Tupia, ignorant le risque qu'on couroit, causoit pendant tout ce tems-là avec les Indiens qui étoient sur la plage; & on entendoit distinctement leur voix, malgré le bruit que faisoient les vagues en se brisant sur les rochers. Cependant les Anglois se croyoient tout-à-fait hors de péril, lorsqu'environ une heure après, & dans l'instant où le matelot qui sondoit, venoit de crier, dix-sept brasses, le vaisseau toucha, & le même homme rejettant la sonde, cria cinq brasses. La consternation reparut; mais heureusement le rocher contre lequel on avoit frappé, étoit sous le vent. Le vaisseau n'éprouva aucun dommage; il retrouva bientôt une mer profonde, & il vogua avec sécurité.

M. Cook trouva la baye des Isles beaucoup plus peuplée que les autres quartiers de la Nouvelle Zélande où il avoit déja été. Les habitans n'y paroissent obéir à personne ; & quoiqu'ils aient des villes fortifiées, ils semblent vivre dans une parfaite amitié. Chap. II. Ann. 1769.

Le 9 de Décembre, l'Endeavour se trouva en calme dans la *Baie Douteuse*. L'occasion fut favorable pour questionner les Indiens sur leur pays. On apprit d'eux, à l'aide de Tupia, qu'à trois journées de navigation de leurs canots, étoit une pointe appellée *Moore Whennua*, où la terre se prolongeoit au sud, & cessoit de s'étendre dans l'ouest. Les Anglois conclurent que c'étoit l'endroit découvert par Tasman, & nommé *Cap Maria Van Diemen*. M. Cook voyant ces Indiens si bien instruits, leur demanda, s'il n'y avoit pas plus loin quelqu'autre pays différent du leur. Ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais vu d'autres ; mais qu'ils tenoient de leurs ancêtres, qu'une très-grande terre éloignée gissoit du nord au nord-ouest, ou nord nord-ouest, qu'on la nommoit *Ulimaroa* ; que plusieurs de leurs compatriotes s'y étoient rendus dans une grande pirogue ; & qu'au bout d'un mois, il n'en étoit revenu que quelques-uns, qui avoient raconté que les habitans de ce pays-là se nourrissoient de chiens. 9 Déc.

Le 30 de Décembre, nos navigateurs arrivèrent à cet endroit dont les Indiens leur avoient parlé, qu'ils jugèrent être le *Cap Maria Van Diemen*. Le lendemain ayant vu le Mont-Camel, ils furent convaincus, que là où ils étoient, la nouvelle Zélande n'avoit pas plus de deux ou trois milles 30.

de largeur. Dans ce tems-là, il arriva deux choses très-re-
Chap. II. marquables; premièrement, au trente-cinquième dégré de
Ann. 1769. latitude sud, & dans le milieu de l'Eté, M. Cook eut des vents contraires excessivement forts : il fut trois semaines pour faire dix lieues à l'ouest, & cinq semaines pour faire cinquante lieues. Ensuite, pendant la durée des bour-
1 Janv. rasques, heureusement que nos navigateurs se tinrent très-loin de la terre; sans quoi, il est probable qu'ils ne seroient jamais venus nous raconter leurs aventures.

Le canal de la reine Charlotte, où l'Endeavour arriva
14. le 14 de Janvier, forme différentes rades, dans l'une desquelles M. Cook résolut d'entrer. Son vaisseau étoit fort sale & un peu endommagé. Il voulut le carener, & se pourvoir d'eau & de bois. Le lendemain, au point du jour, il se mit en quête d'un passage, & à huit heures il l'eut trouvé. Une heure après, le vent souffloit peu, il étoit même très-variable, & l'Endeavour fut emporté par le courant à deux cables de distance de la rive nord-ouest, où il y avoit pourtant cinquante-quatre brasses d'eau. On l'en retira avec les canots ; & à deux heures après midi on mouilla l'ancre, dans un port commode & sûr. Bientôt M. Cook & ses amis mirent pied à terre. Ils trouvèrent une côte agréable, de l'excellente eau & du bois en abondance ; car une immense forêt couvre cette partie du pays. Ils avoient fait porter leur seine. On pêcha près de trois quintaux de poisson, de différentes espèces, qu'on distribua aux gens de l'équipage.

Quand MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia

& quelques autres, defcendirent à terre, le 16 du même mois, ils rencontrèrent une famille Zélandoife, qui leur fournit une preuve nouvelle de l'horrible coutume qu'ont ces Indiens de manger de la chair humaine. Mais pour ne pas nous occuper plus long-tems d'un fujet fi affligeant, bornons-nous à dire encore une fois, que nos voyageurs virent fouvent des exemples de cet ufage barbare.

LE jour fuivant un objet plus attachant fixa l'attention des Anglois. Ils étoient ancrés à un quart de mille du rivage, & ils furent réveillés par la mufique délicieufe d'un nombre infini d'oifeaux, qui fembloient exercer leur gofier harmonieux à l'envi les uns des autres. Cette mélodie étoit bien fupérieure à tout ce que nos voyageurs avoient jamais pu entendre en ce genre, & fembloit formée de fons argentins. Il eft probable que l'éloignement & la mer fur laquelle le chant des oifeaux retentiffoit, favorifoit beaucoup leur concert. Les Anglois apprirent depuis que ces oifeaux commençoient toujours leur ramage vers deux heures après minuit, & qu'au lever du foleil ils fe taifoient pour le refte de la journée ; femblables en cela aux roffignols d'Europe.

M. Cook partit dans fa chaloupe, le 18 du même mois, pour vifiter la baie. Il la trouva d'une grande étendue, & remplie de rades & de ports commodes. Il avoit dirigé fa courfe vers l'oueft ; mais la côte fur laquelle il defcendit, étoit couverte d'une forêt fi impénétrable, qu'on ne put rien obferver à terre. A fon retour, M. Cook trouva un Indien feul, qui pêchoit dans une pirogue. Les

CHAP. II. ANN. 1770. Anglois ramèrent vers lui; mais, à leur grand étonnement, il ne fit pas la moindre attention à eux. Lorſqu'ils furent même à côté de ſon canot, il continua ſa pêche, & ne les regarda pas plus que s'ils euſſent été inviſibles. Cette indifférence n'étoit pourtant l'effet, ni de ſa mauvaiſe humeur, ni de ſa ſtupidité; car, dès qu'on lui dit de lever ſon filet, pour qu'on pût l'examiner, il obéit promptement, & il montra que ſa manière de pêcher étoit ſimple & ingénieuſe.

19 Janv. LE 19 ſuivant, la forge fut montée, & tout l'équipage employé à la carêne du vaiſſeau. Quelques Indiens apportèrent une grande quantité de poiſſon, qu'ils troquèrent pour des clous. Ce fut la première occaſion où l'on s'apperçut qu'ils commençoient à connoître l'uſage du fer; ce qui peut être conſidéré comme une preuve des lumières & de l'avantage qu'ils ont dû à la fréquentation des Anglois.

22. LE 22, tandis que MM. Banks & Solander s'occupoient, le long du rivage, de leurs recherches botaniques, M. Cook prit un matelot avec lui, & grimpa ſur une des montagnes voiſines. Quand il fut au ſommet, il découvrit facilement le fond du paſſage, qu'il avoit en vain cherché peu de tems avant avec ſa chaloupe. Il vit que ce paſſage étoit intercepté par des montagnes encore plus hautes que celle où il étoit alors, & par des bois impénétrables. Cependant il fut récompenſé de ſa peine; car, il apperçut la mer dans l'eſt de la nouvelle Zélande, & un paſſage de l'eſt à l'oueſt, un peu par l'eſt de l'entrée du lieu où l'on carenoit le vaiſſeau. La terre qui ſe trouve au

ſud-eſt de cette entrée, paroît une chaîne de hautes montagnes formant la côte ſud-oueſt du détroit. Sur la côte oppoſée, la terre s'étend dans l'eſt auſſi loin que les yeux peuvent atteindre, & M. Cook diſtingua une ouverture à la mer, qui baignoit la rive eſt. Il apperçut auſſi dans l'eſt du paſſage pluſieurs petites isles, qu'il avoit d'abord cru faire partie de la grande terre. En retournant au vaiſſeau, il examina les mouillages, & tous les ports qui ſont derrière ces isles. Enfin, le jour ſuivant, fut encore employé à des découvertes du même genre. 23 Janv.

PENDANT une viſite qu'on rendit aux Indiens, le 24, Tupia obſerva qu'ils parloient continuellement & des canons & des hommes qui lançoient la mort. Les Anglois n'y firent pas d'abord grande attention; mais après avoir formé diverſes conjectures, ils apprirent que trois jours avant, un de leurs officiers, ſous prétexte d'aller à la pêche, s'étoit rendu droit à un hippah, ou village Indien; qu'alors deux ou trois canots, voulant venir à ſon bord, la peur lui avoit fait croire qu'il alloit être attaqué par eux, & qu'il leur avoit tiré trois coups de fuſil, un à plomb, & deux à balle; ce qui avoit fait retirer les Indiens avec précipitation. Il eſt pourtant très-probable qu'ils alloient vers l'officier ſans mauvais deſſein, puiſqu'avant cette affaire, & même depuis, la conduite des habitans de cette baie fut toujours amicale; mais l'action de cet officier Anglois prouve combien quelques perſonnes de la ſuite de M. Cook imitoient peu l'humanité, la modération, & la ſageſſe de leur commandant. 24.

CHAP. II. ANN. 1770. 26 Janv.

DANS la matinée du 26, MM. Cook, Banks & Solander, se rendirent avec le canot, dans une des baies situées à l'est, du passage. Ils désiroient d'examiner de nouveau le détroit qui joint la mer de l'est à celle de l'ouest. Etant débarqués dans un endroit agréable, ils gravirent sur une des plus hautes montagnes; & de là ils contemplerent à leur aise le détroit avec le rivage opposé qu'ils jugèrent à environ douze lieues de distance. Comme le tems étoit un peu brumeux, ils ne purent pas porter leur vue plus loin dans le sud-est: mais M. Cook en apperçut assez, pour se déterminer à chercher un passage avec le vaisseau, dès qu'il seroit en état de mettre en mer. Les Anglois trouvèrent sur le sommet de la montagne, des pierres éparses, avec lesquelles ils élevèrent une petite pyramide; ils mirent dessus des balles de fusil, du plomb, des grains de collier, & tout ce qu'ils avoient sur eux, en état de résister aux injures du tems. Ces différens objets ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, furent destinés à servir de témoignage aux Européens, qui viendroient par hasard en ce lieu, que d'autres peuples d'Europe y étoient déjà venus. Après cela M. Cook & ses amis marchèrent vers une Ville, dont les Indiens leur avoient parlé, & qui semblable à une autre qu'ils avoient déjà vue, étoit bâtie sur une petite isle, ou plutôt sur un rocher d'un très-difficile accès. Aussi c'est au péril de leur vie qu'ils satisfirent leur curiosité. Là, comme dans toutes les visites rendues aux habitans de cette baie, ils furent reçus très-affectueusement; on les fit promener dans la ville, & on leur montra tout ce qu'elle renfermoit de curieux. Cet endroit contenoit

contenoit de quatre-vingt à cent maisons ; & il n'avoit qu'une seule place d'armes. MM. Cook, Banks & Solander avoient dans leurs poches quelques clous, quelques rubans & quelques papiers, qu'ils donnèrent aux Indiens ; ce peuple fut si charmé d'un tel présent, que lorsque le canot anglois partit, on le remplit de poisson sec, très-commun sans doute en cet endroit. CHAP. II. ANN. 1770.

Le bruit se répandit qu'il étoit mort un des hommes, injustement fusillés par l'officier de l'Endéavour, qui étoit allé quelques jours avant au Hippah, sous prétexte de pêcher ; mais M. Cook eut la consolation d'apprendre bientôt après que cette nouvelle étoit fausse. Le 29 Janvier, il se rendit à terre, sur la pointe ouest de l'entrée du détroit ; & grimpant sur une montagne très-élevée, il observa la côte qui est au nord-ouest. La terre la plus éloignée qu'il pût voir dans cette partie, est une isle, à environ dix lieues de distance d'où il la regardoit, mais rapprochée de la côte. Entre cette isle & lui, il découvrit plusieurs autres isles qui bordent le rivage, & qui forment diverses baies, très-propres à recevoir des vaisseaux. Enfin, après avoir achevé ses observations, il éleva, avec des pierres, une autre pyramide, sur laquelle il déposa une pièce de monnoie d'argent, des balles de fusil, des grains de collier, & un morceau de pendant d'oreille. 29 Janv.

Le 30, on nomma, avec les cérémonies accoutumées, la baie où étoit le vaisseau, & on y éleva un monument du séjour des Anglois. Le charpentier ayant préparé deux poteaux, M. Cook y fit inscrire le nom de l'En- 30 Janv.

Chap. II. Ann. 1770.

deavour, & la date du mois & de l'année; enſuite il en fit placer un au bord de la rivière, avec le pavillon d'union, & l'autre ſur une iſle que les Indiens nomment *Motuara*. M. Cook étoit allé avant, avec M. Monckhouſe & Tupia, au village le plus voiſin, d'où il amena un vieillard, qui avoit toujours paru aſſez attaché aux Anglois. Il expliqua à ce vieillard, & à quelques autres Indiens, par l'entremiſe de Tupia, qu'il alloit placer, ſur l'iſle, un poteau, pour que, ſi quelqu'autre navire venoit par haſard en cet endroit, ils lui montraſſent que les Anglois y étoient déjà abordés. Les Indiens y conſentirent avec joie, & promirent de ne jamais abattre le poteau. Alors M. Cook donna quelque préſent à chacun des aſſiſtans; & il donna au vieillard une petite pièce avec des clous d'argent, ſur la tête deſquels l'effigie du Roi étoit empreinte, jugeant que c'étoit les objets les plus propres à être long-tems conſervés. Après quoi, ayant fait planter le poteau ſur le lieu le plus élevé de l'iſle, & y déployant le pavillon d'union, il donna à ce lieu le nom de la *Reine Charlotte*, & il en prit poſſeſſion, ainſi que des pays adjacens, au nom de George III. Toutes ces formalités achevées, les Anglois burent une bouteille de vin à la ſanté de Sa Majeſté. Puis, ils laiſsèrent la bouteille vuide au vieillard qui les avoit accompagnés ſur la montagne, & qui parut très-content de ce cadeau.

Un philoſophe pourroit demander, peut-être, quel droit avoit M. Cook de prendre poſſeſſion, au nom du roi d'Angleterre, d'un pays déja habité par des hommes, dont les ancêtres s'y étoient établis depuis long-tems? La

meilleure réponse qu'on auroit à faire à une pareille question, c'est que M. Cook ne fit point sa cérémonie par rapport aux Indiens seuls, ni dans l'intention de les dépouiller d'aucuns de leurs droits naturels ; mais pour prevenir les invasions des navigateurs Européens qui viendroient après lui, & qui, pour l'avantage de leurs Etats respectifs, voudroient s'arroger des droits, dans lesquels ils ne seroient point fondés par une première découverte. Chap. II. Ann. 1770.

Nos voyageurs ayant coupé leur bois & rempli leurs pièces d'eau, le 31 de Janvier, M. Cook envoya un détachement à la pêche, & un autre chercher des balais. Le soir, le vent souffla très-fort du nord-ouest ; la pluie tomba abondamment. Le tems étoit si mauvais, que les petits musiciens emplumés, qui avoient coutume de faire retentir le rivage, cessèrent cette nuit de se faire entendre. Le lendemain le vent renforça, la tempête étoit horrible, des tourbillons partoient du haut de la montagne. Le cable de l'ancre qui tenoit au rivage se cassa. On fut obligé d'en placer un nouveau. Enfin, vers minuit, le vent s'appaisa; mais la pluie tomboit encore avec tant de violence, que le ruisseau où l'on avoit pris de l'eau, déborda. Dix petits tonneaux, qui étoient sur le rivage, furent emportés, & quelques recherches qu'on fît, on ne put pas les ravoir.

31 Janv.

1 Fév.

Le lundi, 5 de Février, l'Endeavour mit à la voile ; mais le vent manquant tout-à-coup, on fut obligé de jetter l'ancre un peu au-dessus de Motuhara. M. Cook désirant 5 Fév.

CHAP. II.
ANN. 1770.

de prendre d'autres informations, pour savoir si on avoit conservé, dans la Nouvelle Zélande, le souvenir de Tasman, profita du moment où le vieillard, dont nous avons déja parlé, étoit venu à bord dire adieu aux Anglois; & il chargea Tupia de lui demander, s'il avoit jamais entendu raconter qu'un vaisseau, pareil au leur, fût venu dans son pays. Il répondit que non; mais qu'on lui avoit dit autrefois qu'un petit bâtiment, portant quatre hommes seulement, & parti d'une terre éloignée, nommée *Ulimaroa*, étoit venu sur leur côte, & qu'à leur arrivée, les quatre hommes avoient été tués. On lui demanda alors, où étoit située la terre d'Ulimaroa, & il montra le nord. M. Cook avoit déja appris quelque chose concernant Ulimaroa. Les habitans de la Baie des Isles lui avoient rapporté que leurs ancêtres y étoient allés. Tupia en avoit aussi quelques notions confuses; mais on ne pouvoit rien conclure de certain, d'après les traditions de Tupia, ni d'après celles du vieillard Zélandois.

QUELQUE tems après que le vaisseau fut à l'ancre, MM. Banks & Solander, qui s'étoient rendus à terre pour y faire quelques observations relatives à l'histoire naturelle, rencontrèrent, par hasard, la plus agréable famille d'Indiens qu'ils eussent encore vue. Ils eurent alors la meilleure occasion possible de remarquer la subordination qui règne chez ce peuple. Toute la famille traita nos deux voyageurs avec attention & affabilité, & ne témoigna pas la moindre crainte. Aussi les Anglois regrettèrent-ils beaucoup de ne l'avoir pas plutôt connue; puisqu'ils auroient, par son moyen, acquis plus de connoissance des mœurs & du ca-

raćtère des habitans, en un seul jour, qu'ils n'en avoient recueilli depuis leur arrivée sur la côte.

CHAP. II. ANN. 1770. 6 Fév.

Le six de Février, M. Cook étant sorti de la baie, fit voile vers l'est, dans l'espérance de trouver l'entrée du détroit facile, avant le reflux de la marée. A sept heures du soir, deux petites isles qui sont en-dehors du cap Koamaroo, au sud-est du canal de la Reine Charlotte, parurent déja à l'est du vaisseau, & à environ quatre milles de distance. Le vent étoit calmé, le reflux commençoit, & l'Endéavour fut en fort peu de tems, entraîné par la rapidité du courant jusques auprès d'une de ces isles, où des rochers très-pointus, s'élevoient du fond de la mer. A chaque instant le danger augmentoit. Un seul moyen pouvoit empêcher le vaisseau de se briser contre le rocher. On le tenta. Le vaisseau n'étoit éloigné de cet écueil que de la longueur d'un cable, & il avoit soixante-quinze brasses d'eau; mais en jetant un ancre, & en filant environ cent brasses de cable, on se sauva. Cet expédient n'auroit cependant pas suffi, si le courant qui alloit de l'est au sud, n'eût pas, en frappant contre l'isle, changé de direćtion, & porté au sud-est; ce qui entraîna le vaisseau au-delà de l'écueil. Il étoit pourtant toujours très-près des rocs, & le courant étoit de cinq milles à l'heure. Les Anglois demeurèrent dans cette cruelle situation pendant la force de la marée, c'est-à-dire, depuis sept heures & demie du soir jusqu'à minuit, alors le flux diminua, & le vaisseau commença à se relever. A trois heures du matin, la brise du nord-ouest soufflant, nos navigateurs dirigèrent leur route vers la côte est. Cependant ils firent

CHAP. II. ANN. 1770.

peu de chemin, par la difficulté qu'ils trouvèrent à vaincre le courant; mais peu après, le vent ayant augmenté, & paſſant au nord nord-eſt, & le reflux venant les favoriſer, ils furent en peu de tems dans la partie la plus reſſerrée du détroit, & ils s'avancèrent du côté de la terre la plus ſud qui ſe préſentoit. Ils découvrirent ſur cette terre une montagne prodigieuſement haute & couverte de neige. La partie la plus reſſerrée du détroit, où l'Endéavour paſſa avec tant de rapidité, eſt ſituée entre le cap Tiérawitte, ſur la côte d'Eaheinomauwe & le cap Koamaroo. M. Cook jugea que la largeur d'une rive à l'autre étoit de quatre à cinq lieues. Malgré les difficultés qu'offrent les courants, maintenant que leur force eſt connue, le détroit peut être paſſé ſans danger.

QUELQUES officiers prétendirent que Eaheinomauwe, n'étoit pas une iſle, & que la terre devoit s'étendre au ſud-eſt, depuis le cap Turnagain & le cap Palliſer, puiſqu'on trouvoit déja un eſpace de douze à quinze lieues de côte qu'on n'avoit pas encore apperçu. Mais M. Cook penſa tout le contraire. Les remarques qu'il avoit faites depuis le jour où il découvrit le détroit, & diverſes circonſtances, qui ne lui étoient point échappées, fortifièrent ſon opinion. Cependant il réſolut de ne pas laiſſer le moindre doute ſur cet important objet; & il dirigea ſa navigation de manière à en être bientôt éclairci. Après deux jours de route, appellant tous les officiers ſur le pont, il leur demanda, s'ils croyoient enfin, que, Eaheinomauwe fût une iſle. Ils repondirent que oui. Ainſi les doutes ayant ceſſé, M. Cook abandonna des recherches inutiles.

PENDANT l'examen long & détaillé que fit M. Cook de la côte de la Nouvelle Zélande, il donna des noms aux baies, aux caps, aux promontoires, aux isles, aux rivières, & généralement à tous les endroits qu'il visita, excepté lorsqu'il put apprendre les noms que leur donnoit les Indiens. Quant aux noms qu'il créoit lui-même, ils étoient tirés du rapport caractéristique des lieux, & des circonstances qui y étoient survenues, ou bien ils étoient conférés en l'honneur des amis de M. Cook, & sur-tout de ceux qui servoient dans la marine. CHAP. II. ANN. 1770.

LA certitude que la Nouvelle Zélande étoit une isle, ne suffit point à M. Cook. Il voulut achever de connoître la nature, la situation & l'étendue du pays. Il poursuivit donc sa navigation, en rangeant la côte est de Poennamoo, depuis le cap Turnagain, autour du cap Sud, 9 Fév.
& revint à l'ouest de l'entrée du détroit, qu'il avoit passé, & qui a été très-justement nommé le *détroit de Cook*. Je ne prétends point détailler ici scrupuleusement ce voyage. Je me contenterai de continuer à rapporter les événemens qui conviennent mieux au dessein de mon Ouvrage.

L'APRÈS midi du 14 Février, M. Banks étoit allé, 14.
avec le petit canot, s'amuser à chasser. Tout-à-coup nos voyageurs virent, avec leurs lunettes d'approche, quatre doubles pirogues, contenant cinquante-sept hommes armés, qui étoient partis du rivage, & qui s'avançoient vers M. Banks. M. Cook inquiet pour la sûreté de son ami, lui fit faire soudain plusieurs signaux de revenir

à bord ; mais le soleil empêchoit M. Banks de rien voir. Cependant, on découvrit peu après que son canot ramoit vers le vaisseau ; & il fut à bord avant l'arrivée des Indiens, qui, peut-être, ne l'avoient pas distingué. Le vaisseau sembloit fixer toute leur attention. Ils s'en approchèrent jusqu'à la distance d'un jet de pierre. Puis, ils s'arrêtèrent, en contemplant les Anglois, avec l'air du plus grand étonnement. Tupia employa en vain toute son éloquence pour les engager à venir plus près. Après avoir examiné quelque tems l'Endéavour, ils partirent & pagayèrent vers le rivage. Nos voyageurs eurent alors une nouvelle occasion de remarquer combien les divers habitans de la Nouvelle Zélande différoient dans les dispositions que leur inspiroit le premier aspect du vaisseau. Ceux-ci se tenoient écartés, avec une sorte de crainte & d'admiration, d'autres avoient commencé par des hostilités. L'homme qu'on avoit trouvé occupé à pêcher dans un canot, sembloit croire que les Anglois n'étoient pas dignes de son attention. Quelques Indiens, enfin, s'étoient rendus à bord, à la première invitation, & avec un air de confiance & d'amitié. La conduite de ceux qu'on venoit de voir, fut cause que M. Cook donna à leur terre, qui avoit l'apparence d'une isle, le nom de *Regardeurs* (*a*).

CHAP. II. ANN. 1770.

On découvrit bientôt après une autre isle, située à cinq lieues de la côte de Tovi-Poennamoo, & elle fut nommée l'isle de *Banks*. Cette isle fut apperçue dans la direction

(*a*) Lookers-on

de

de l'oueſt au ſud. Quelques perſonnes crurent alors voir une terre portant au ſud-ſud-eſt, & du ſud-eſt à l'eſt. M. Cook étoit auſſi ſur le pont, & il leur dit qu'il penſoit que cette prétendue terre n'étoit qu'un nuage qui ſe diſſiperoit au lever du ſoleil. Cependant, pour ne laiſſer aucun doute à cet égard, il donna ordre de gouverner droit à la terre ſuppoſée ; mais ayant ſuivi cette route l'eſpace de vingt-huit milles, & n'appercevant plus rien, il fit revirer de bord, & gouverner vers le ſud, dans l'intention de vérifier ſi Poennammoo étoit une iſle ou un continent.

DANS la nuit du 9 Mars, on paſſa ſur quelques rochers, & on reconnut le matin que l'Endéavour avoit couru le plus grand danger. Il ne ſe ſauva que par un haſard très-heureux. Auſſi M. Cook donna le nom *des Trapes* à ces rochers, qui ſemblent placés pour arrêter les navigateurs trop confians. Le même jour, il vit une pointe de terre, qu'il nomma le *Cap Sud*, parce qu'il ſuppoſa dès lors, comme il l'a vérifié depuis, que c'étoit l'extrémité la plus ſud de la Nouvelle Zélande. 9 Mars.

EN faiſant voile, le mercredi 14 de Mars, on paſſa près d'un petit enfoncement de terre, qui ſembloit offrir un port commode & sûr, défendu par une iſle, ſituée à l'eſt de cet enfoncement. Le derrière eſt rempli de hautes montagnes, dont le ſommet étoit couvert de neiges nouvellement tombées. Auſſi nos voyageurs avoient ſenti beaucoup de froid depuis deux jours. De chaque côté du port, la côte de l'entrée eſt taillée perpendiculairement, 14.

Chap. II. Ann. 1770

& s'élève à une étonnante hauteur; ce qui empêcha M. Cook de s'y arrêter. Il jugea qu'il falloit un vent favorable pour entrer & pour sortir du port; & il ne crut pas devoir séjourner dans un lieu d'où l'on ne pouvoit partir qu'avec un vent qu'il avoit jusqu'alors vu souffler un jour par mois seulement. Mais quelque prudente que parût cette résolution, elle ne fut pas généralement approuvée. Quelques personnes témoignèrent un ardent désir d'entrer dans le port, oubliant qu'un moment de satisfaction ne doit pas être acheté au risque des plus grands désagrémens.

27 Mars. Le 27 du même mois, M. Cook eut achevé le tour de Tovi-Poennammoo, & il arriva à la vue de l'isle dont nous avons parlé plus haut, & qui est située à neuf lieues de l'entrée du canal de la Reine Charlotte. Ayant alors trente barriques à eau, vuides, il crut nécessaire de les remplir avant de poursuivre sa route. Il fit donc le tour de l'isle, pour entrer dans une baie qui se trouve entre le canal de la Reine Charlotte & l'isle, & il donna à cette nouvelle baie, le nom de *Baie de l'Amirauté*.

30. Les provisions d'eau & de bois étant à bord le 30, & le vaisseau prêt à remettre à la voile, il fallut se déterminer à retourner en Angleterre, & à choisir la route la plus utile au service de la patrie. M. Cook voulut pour cela, prendre le conseil des officiers. Il avoit lui-même un violent désir de repasser par le cap de Horn, afin de vérifier s'il existe, ou non, un continent sud; mais il ne pouvoit pas accomplir son projet, parce qu'il se feroit trouvé au milieu de

l'hiver, dans une latitude ſud trop haute, avec un vaiſſeau qui n'étoit pas en état de faire un pareil voyage. La même raiſon lui fut préſentée encore avec plus de force, contre le deſſein d'aller droit au cap de Bonne-Eſpérance, d'autant qu'on ne pouvoit s'attendre à faire aucune découverte dans cette route. Enfin, on réſolut de s'en revenir par les grandes Indes; & d'après ce projet, il fut décidé qu'on gouverneroit à l'oueſt, juſqu'à ce qu'on eût attrapé la côte eſt de la Nouvelle Hollande; & qu'alors on ſuivroit la direction de cette côte au nord juſqu'à ſon extrémité; mais que ſi ce chemin étoit impraticable, on eſſayeroit de trouver la terre ou les iſles qui ont été découvertes par Quiros.

PENDANT ſix mois que M. Cook employa à l'examen de la Nouvelle Zélande, il fit beaucoup d'obſervations utiles à la géographie & à la navigation. Le pays avoit été d'abord découvert en l'année 1642, par le Hollandois Abel Janſen Taſman. Ce navigateur viſita la côte eſt, par la latitude de 34° 43′, & il entra dans le détroit, maintenant nommé *Détroit de Cook;* mais étant attaqué par les Indiens, dès qu'il eut jetté l'ancre dans un endroit qu'il appella la *Baie des Aſſaſſins*, il ne deſcendit jamais à terre. Cependant il s'attribua une ſorte de droit ſur ce pays, en l'appellant la *Terre des États*, nom qu'il lui donna en l'honneur des États-Généraux; mais qui ne lui eſt point reſté. Cette contrée eſt à préſent déſignée ſur les mappemondes & ſur les cartes géographiques par le nom de *Nouvelle Zélande.* Le pays entier, excepté la côte que Taſman avoit vu d'abord de ſon vaiſſeau, étoit

CHAP. II. ANN. 1770.

demeuré abſolument inconnu juſqu'au voyage de l'Endéavour. Pluſieurs perſonnes avoient penſé qu'il faiſoit partie d'un continent ſud ; mais M. Cook a prouvé que ce n'étoit que deux grandes iſles, ſéparées par un détroit de quatre ou cinq lieues de large. Ces iſles giſſent entre le 34° & le 48° de latitude ſud ; & entre le 181° & le 194° de longitude oueſt ; ſituation que M. Green à déterminée avec la plus grande exactitude, d'après des obſervations innombrables du Soleil & de la Lune, & le paſſage de Mercure ſur le diſque du Soleil. La plus nord de ces iſles, eſt appellée par ſes habitans Eaheinomauwe, & la plus ſud Tovy, ou Tovai-Poennammoo. Cependant il n'eſt pas ſûr que l'iſle ſud, ſoit compriſe toute entière ſous ce dernier nom.

TOVY-POENNAMMOO eſt remplie de montagnes, & elle paroît aſſez ſtérile. Les ſeuls habitans, ou ſignes d'habitans, que les Anglois découvrirent alors dans cette iſle, ſont ceux du canal de la Reine Charlotte ; ceux qui s'approchèrent du vaiſſeau près des montagnes neigeuſes ; & quelques feux qui furent apperçus du côté du cap Saunders.

EAHEINOMAUWE ſemble être bien meilleure. Il y a des montagnes & des collines, mais ces montagnes & ces collines ſont couvertes de bois ; & chaque vallée eſt arroſée par quelque ruiſſeau. Les plaines ſont en partie dégarnies de bois, mais le ſol en paroît léger & très-fertile. MM. Banks & Solander, ainſi que tous leurs compagnons, penſoient que tous les fruits & toutes les plantes d'Eu-

rope, réuffiroient merveilleufement à Eaheinomauwe. Il y a même lieu de croire, d'après les végétaux qu'on y a trouvé, que l'hyver y eft plus doux qu'en Angleterre, & l'été que nos voyageurs y pafsèrent, ne leur fembla pas auffi brûlant, quoique la chaleur y fut plus égale qu'elle ne l'eft pendant nos Etés. Ainfi, fi des Européens s'établiffent dans cette partie de la nouvelle Zélande, ils pourront, avec un peu d'induftrie, fe procurer bientôt en abondance, non-feulement les chofes néceffaires, mais toutes les commodités de la vie.

IL n'y a d'autres quadrupèdes à Eaheinomauwe, que des chiens & des rats; du moins ce font les feuls que nos voyageurs virent; encore n'apperçurent-ils que peu de rats. Les efpèces d'oifeaux, y font auffi en petit nombre, & tout-à-fait différentes de celles d'Europe.... Enfin, les infectes même y paroiffent fort rares.

MAIS la mer dédommage abondamment, du peu d'animaux que fournit la terre. Toutes les baies, tous les ports, font remplis de diverfes efpèces de poiffons, non-feulement très-fains, mais délicieux. Toutes les fois que l'Endeavour jettoit l'ancre, ou que le vent lui faifoit faire peu de chemin, le poiffon qu'on prenoit avec les hameçons, fuffifoit pour nourrir les Anglois; & quand on jettoit la feine, on étoit sûr d'une bien plus forte pêche. Une des chofes, fur-tout, qui paroiffoit la plus excellente, c'étoit une efpèce d'écreviffe de mer.

PARMI les végétaux que produit cette contrée, les arbres

Chap. II. Ann. 1770.

méritent ſans doute, d'être les plus remarqués : là ſont des forêts immenſes, où l'on peut faire de très-beau bois de charpente. MM. Banks & Solander n'y trouvèrent pas un grand nombre d'eſpèces de plantes, mais du moins elles leur étoient inconnues. Hormis quatre cents eſpèces ou environ, celles qu'ils virent, n'avoient point encore été décrites par les Botaniſtes; il y en a une ſur-tout, qui ſert de chanvre aux Indiens, & qui eſt bien ſupérieure à toutes celles, qu'on emploie au même uſage dans les autres pays.

M. Cook jugea que, ſi jamais la grande Bretagne fondoit quelque colonie à la nouvelle Zélande, l'endroit le plus propre à l'établiſſement principal, étoit le rivage de la Tamiſe, ou le territoire des environs de la baie des iſles. Chacun de ces lieux poſsède un port excellent; par le moyen de la rivière, les établiſſemens pourroient s'étendre, & la communication deviendroit facile avec l'intérieur du pays. D'ailleurs, on pourroit y bâtir des vaiſſeaux, avec du bois plus beau qu'on n'en voit ailleurs, & à peu de frais.

Cependant je ſemble m'oublier, j'entre dans des détails que je me ſuis déjà interdits; mais il eſt difficile de s'arrêter, quand des deſcriptions auſſi curieuſes ſe préſentent ſous la plume, & je prie mes lecteurs de permettre que je leur rapporte encore deux ou trois particularités intéreſſantes. Une choſe bien digne de remarque, c'eſt la ſanté parfaite, dont jouiſſent conſtamment les habitans de la nouvelle Zélande. Dans les différentes viſites que

nos voyageurs firent aux villes Indiennes, ils étoient toujours environnés de vieillards, d'enfans & de femmes, & ils ne s'apperçurent jamais qu'il y eut un seul malade. Les Zélandois étoient souvent nuds : mais leur peau n'offroit pas une trace de la moindre éruption ; & ce qui prouve encore la pureté de leur sang, c'est l'extrême facilité avec laquelle leurs blessures se cicatrisent. Un Indien, qui avoit été blessé d'un coup de fusil à balle, dans la partie charnue du bras, fut si promptement guéri, que si M. Cook n'avoit pas été sûr qu'on n'y avoit rien mis, il n'eût pas manqué de chercher à connoître les herbes médicinales & l'art chirurgical du pays. Un autre exemple de la santé des Zélandois, c'est le grand nombre de vieillards qu'on voit parmi eux. Plusieurs par la perte de leurs cheveux & de leurs dents, montrent qu'ils ont acquis un grand âge ; mais ils ne sont jamais décrépits, & quoique moins forts & moins agiles que leurs jeunes gens, ils ne leur cèdent ni en gaîté, ni en vivacité.

L'EAU est la seule boisson de ce peuple, du moins nos voyageurs ne leur en virent jamais employer d'autres. Il est donc bien à desirer que le commerce des Européens ne change point à cet égard le bonheur dont jouissent les habitans de la nouvelle Zélande, & n'y apporte point cette fureur des liqueurs spiritueuses, qui est devenue si fatale aux Sauvages de l'Amérique septentrionale.

M. COOK & ses amis trouvèrent une grande ressemblance, entre les habitans de la nouvelle Zélande & ceux des isles de la mer du sud. Cette ressemblance annonce qu'ils

CHAP. II. ANN. 1770.

ont une commune origine ; mais ce qui le prouve indubitablement, c'eſt la conformité de leur langage. Dès que Tupia parla aux Indiens de Eaheinomauwe, & de Pœnnammoo, il fut tout de ſuite bien entendu. Il ne parut même pas aux Anglois que la langue d'Otahiti différât plus de celle de la nouvelle Zélande, en général, que la langue de Pœnnammoo ne diffère de celle de Eaheinomauwe.

JUSQU'A préſent la navigation de M. Cook a été contraire à l'opinion qu'on avoit de l'exiſtence d'un continent ſud. Ses recherches ont détruit, au moins, les trois quarts des eſpérances qu'on s'étoit formées à cet égard, & ont prouvé que les terres vues par Taſman, Juan Fernandez, l'Hermite, le commandant de la flotte hollandoiſe, Quiros & Reggewein, ne ſont point partie de ce continent. M. Cook a également détruit les raiſonnemens de ces théoriciens, qui prétendoient qu'un continent ſud étoit néceſſaire au maintien de l'équilibre entre les deux hémiſphères. Cependant, comme à l'époque dont nous parlons, ſes découvertes ne s'étoient étendues dans le nord, que juſqu'au 40° de latitude ſud, il n'eut droit de rien aſſurer encore concernant les terres qui pouvoient exiſter plus loin. Auſſi deſiroit-il vivement de faire de nouvelles recherches ; & c'eſt enfin à lui qu'a été depuis réſervé l'honneur de mettre fin à cette importante queſtion.

31 Mars. LE ſamedi 31 de Mars, M. Cook partit du *Cap Farewell* (*a*), dans la Nouvelle Zélande, & dirigea ſa route

(*a*) Le Cap Farewell, ou le Cap des Adieux, eſt par les 40°, 33' de latitude ſud, & par les 186° de longitude oueſt.

route vers l'oueſt. Le 19 Avril, il eut connoiſſance de la Nouvelle Hollande, qu'on nomme à préſent la *Nouvelle Province de Galles*, & le 28 du même mois, il mouilla dans la baie Botanique. Lejour précédent, le vaiſſeau, n'étant qu'à un mille & demi du rivage, éprouva un calme ſubit qui riſqua de lui être funeſte. Les courans l'emportoient ſur des recifs; mais heureuſement la briſe ſe releva bientôt après, & ſauva le vaiſſeau.

CHAP. II. ANN. 1770. 28 Avril.

L'APRÈS midi on mit les canots à la mer. M. Cook s'y embarqua avec ſes amis & Tupia. Ils projettoient de deſcendre dans un lieu où ils avoient apperçu quelques Indiens. Ils eſpéroient que comme ces Indiens avoient paru s'inquiéter fort peu de voir entrer le vaiſſeau dans la baie, ils ne feroient pas plus d'attention à l'arrivée des Anglois à terre; cependant ils ſe trompèrent. Dès que ces Indiens virent les canots s'approcher, deux d'entr'eux s'avancèrent pour leur diſputer l'abordage, & les autres s'enfuirent. Les deux champions, qui étoient armés de lances d'environ dix pieds de long, apoſtrophèrent nos navigateurs d'un ton de voix très-haut, & dans un langage rude & diſſonant, dont Tupia même ne comprit pas un ſeul mot. En même temps ils brandiſſoient leurs armes, & ils ſembloient réſolus de défendre courageuſement la côte, quoiqu'ils ne fuſſent que deux hommes contre quarante. M. Cook, qui, non-ſeulement admiroit la vaillance de ces Indiens, mais qui étoit bien éloigné de vouloir commencer un combat ſi inégal, ordonna à ſes rameurs de s'arrêter. Alors il parla lui-même à ces Indiens par ſignes, & pour obtenir leur bienveillance, il leur jetta

N

Chap. II. Ann. 1770.

des clous, des grains de collier, & quelques autres bagatelles; ce qui parut leur plaire beaucoup. Après cela, il essaya de leur faire entendre qu'il manquoit d'eau, & qu'il n'avoit aucun dessein de leur nuire. Le mouvement de leurs mains parut alors inviter les Anglois à s'approcher; mais dès que le canot fut prêt d'aterrir, les deux Indiens s'y opposèrent encore. L'un de ces hommes avoit environ dix-neuf ou vingt ans; l'autre étoit dans toute la force de l'âge. La seule ressource de M. Cook fut de faire tirer un coup de fusil en l'air. A ce bruit, le plus jeune des Indiens laissa tomber un faisceau de lances sur le rocher; mais se rassurant bientôt, il les ramassa vivement. Une pierre fut alors lancée aux Anglois; M. Cook ordonna qu'on tirât un coup de fusil, avec du petit plomb : le plomb toucha la jambe du plus âgé des assaillans, qui courut soudain du côté d'une cabane éloignée d'environ cent pas. M. Cook crut la querelle terminée, & il débarqua avec sa suite : mais tout-à-coup l'Indien reparut. Il n'avoit abandonné la place, que pour aller chercher son bouclier; dès qu'il fut de retour, lui & son camarade lancèrent chacun un javelot au milieu de nos navigateurs, qui heureusement n'en furent point atteints. Au bruit d'un troisième coup de fusil, un des Indiens jetta encore un dard, ensuite ils s'enfuirent tous deux. Les Anglois s'avancèrent alors vers les huttes, & jettèrent aux enfans, qui y étoient, des bracelets des colliers, & quelques étoffes, espérant que ces choses leur gagneroient les habitans. Mais le lendemain quand ils revinrent au même lieu, ils virent que leurs présens n'avoient pas été touchés, & ils ne trouvèrent pas un seul Indien.

Le 30 du même mois, ils en apperçurent quelques-uns; mais rien ne put les engager à lier quelque commerce avec les Anglois; ils s'approchoient à une certaine distance; ensuite ils se mettoient à crier à plusieurs reprises, & ils se sauvoient dans le bois. Une fois M. Cook les suivit très-loin lui seul, sans armes, mais en vain. Ils ne voulurent jamais s'arrêter (*a*). 30 Avril.

Le premier Mai, M. Cook se détermina à pénétrer dans le pays. M. Banks, le docteur Solander, & plusieurs autres Anglois, l'accompagnèrent dans cette expédition. Ils se rendirent d'abord du côté des cabanes, qui étoient sur le bord de la rivière, où les Indiens avoient coutume de se montrer. Quoique les petits présens qu'ils y avoient jettés la première fois, fussent encore à la même place, ils y en ajoutèrent de plus considérables, tels que des étoffes, des bracelets, des peignes, des miroirs. Ensuite ils parcoururent un pays agréablement varié par un mélange de bois & de prairies. Le sol leur parut tantôt gras, tantôt sablonneux (*b*). 1 Mai.

La culture de cette contrée ne seroit point gênée par les arbres, qui sont très-élevés, très-droits, d'une tige légère, & d'ailleurs clair semés. Entre ces arbres la terre est couverte d'une herbe épaisse. Nos voyageurs rencontrèrent

(*a*) Ce jour-là M. Green prit la hauteur du Soleil, un peu au sud de l'entrée de la Baie, & il détermina sa latitude à 34°, 5'.

(*a*) Dans une autre partie du pays, qu'on a examiné depuis, le sol fut trouvé encore meilleur, le terrein étoit noir & profond, & M. Cook le jugea propre à produire toute espèce de grains.

Chap. II. Ann. 1770.

plufieurs cabanes d'Indiens: mais les habitans s'enfuyoient toujours à l'approche des Anglois. Cependant par-tout, où les Anglois paffoient, ils laiffoient des préfens, penfant qu'enfin ils pourroient s'attirer la confiance de ce peuple. Ils apperçurent plufieurs traces d'animaux. Les arbres étoient couverts d'oifeaux de différentes efpèces, dont plufiéurs étoient d'une merveilleufe beauté, & voloient par troupes nombreufes autour de nos voyageurs.

Pendant que M. Cook & fes amis parcouroient le pays, le lieutenant Gore, qui avoit été draguer des huîtres, ayant achevé fa pêche, renvoya fon canot, & prenant un pilotin avec lui, il s'achemina pour aller joindre les matelots, qui rempliffoient les tonneaux d'eau. Il rencontra une troupe de vingt-deux Indiens, qui fe mirent à le fuivre, & qui fouvent n'étoient pas à plus de vingt pas de lui. Quand M. Gore les voyoit fi près, il s'arrêtoit & leur faifoit face. Les Indiens s'arrêtoient auffi. Quand M. Gore recommençoit à marcher, ils le fuivoient de nouveau; mais quoiqu'ils fuffent armés de lances, ils ne combattirent point; & M. Gore & le pilotin, fe rendirent fans accident à la rivière. Dès que les Indiens avoient vu le parti des Anglois qui puifoit de l'eau, ils avoient fait halte à un quart de mille de diftance, & ils étoient reftés là tranquillement. M. Monckhoufe & deux ou trois matelots, marchèrent alors vers eux: mais voyant qu'ils les attendoient, ils eurent une terreur panique, qui les porta à faire une prompte retraite. Cette fuite augmenta le danger qu'ils vouloient éviter; car auffi-tôt quatre Indiens coururent fur leurs pas, &leur lancèrent leurs dards

avec une telle force, que ces armes outre-pafsèrent de bien loin les Anglois. Les Anglois reprenant courage, s'arrêtèrent pour ramaffer les lances. Alors les affaillans fe retirèrent. Dans le même inftant MM. Cook, Banks, le docteur Solander & Tupia, qui arrivoient, voulant convaincre les Indiens qu'ils ne les craignoient, ni n'avoient envie de leur faire du mal, marchèrent vers eux, effayant par fignes de les engager à fe lier avec les Anglois : mais leur peine fut perdue. Chap. II. Ann. 1770.

D'après le courage que le peuple avoit montré à l'arrivée de nos voyageurs, & la frayeur qui, depuis, s'étoit emparé de lui, il paroît qu'il redoutoit fuffifamment nos armes à feu. Il n'y a pourtant pas lieu de croire qu'aucun des Indiens eût été bleffé par le petit plomb qu'on leur tira la première fois qu'on defcendit à terre ; mais apparemment qu'ils avoient vu à travers le bois, l'effet des coups de fufil fur les oifeaux. Tupia qui étoit devenu excellent tireur, s'écartoit fouvent pour chaffer aux perroquets. Une fois, il rencontra neuf Indiens ; mais ils n'eurent pas plutôt apperçu qu'il les voyoit, qu'ils prirent l'allarme, & s'enfuirent confufément.

Le 3 de Mai, tandis que M. Banks ramaffoit des plantes auprès de la rivière, M. Cook, le docteur Solander & M. Monckhoufe fe rendirent au fond de la baie, dans le deffein d'examiner le pays, & d'effayer de nouveau s'ils ne pourroient pas faire connoiffance avec les habitans. Dans cette excurfion, ils acquirent de nouvelles lumières fur la nature du fol & fur les moyens de l'établir ; mais leurs 27 Mai.

CHAP.II. ANN. 1770.

tentatives pour se lier avec les Indiens, furent encore inutiles. Le lendemain, plusieurs partis d'Anglois, envoyés pour le même dessein, n'eurent pas plus de succès. L'après-midi, M. Cook alla lui-même sur la côte nord, qu'il trouva sans bois & très-ressemblant au pays marécageux d'Angleterre. Le terrein est à la vérité couvert d'une espèce de buissons, mais dont la hauteur ne passe pas le genou. Le bord de la mer est garni de montagnes basses, derrière lesquelles il y en a plusieurs rangs, qui s'élèvent en amphithéâtre, & qui sont tous séparés par des marais profonds. Parmi les différentes sortes de poissons que les Anglois pêchèrent là, on doit distinguer la raie bouclée. Un seul de ces poissons pesoit, après qu'on l'eût vidé, trois cent trente-six livres.

La grande quantité de plantes que MM. Banks & Solander trouvèrent dans cette baie, engagea M. Cook à lui donner le nom de *Baie botanique*. Elle est située au 34° de latitude sud, & au 208° 37′ de longitude ouest, & elle offre un mouillage aisé, sûr & très-vaste. L'Endéavour étoit à l'ancre, du côté de la rive sud, à environ un mille de l'entrée. M. Cook jugea d'abord cet endroit le plus commode pour sortir avec un vent de sud, & pour être à portée de remplir les tonneaux d'eau ; mais ensuite il trouva, sur le rivage nord, un ruisseau très-limpide, avec une jolie embarcadaire, dont le fond n'est que du sable, où un vaisseau peut mouiller sans danger, jusqu'à toucher la terre, & se procurer du bois & de l'eau en abondance: cependant, quoique le bois soit très-commun dans le pays, M. Cook n'en vit que de deux sortes propres à faire du bois de charpente.

LES premiers habitans qu'on apperçut, & tous ceux qu'on découvrit depuis, étoient absolument nuds. Nos voyageurs ne purent connoître que très-imparfaitement les mœurs de ce peuple, puisqu'il ne leur fut pas possible de former la moindre liaison avec lui. Il ne leur parut même pas qu'il fût nombreux, ni qu'il vécût en société. Les hommes étoient là, comme les autres animaux, épars le long du rivage, ou dans les forêts. Aucun des objets qu'on mit dans leurs huttes, ou dans les autres endroits qu'ils fréquentoient, ne furent ramassés par eux; tant ils sentent peu le prix des petites commodités & des ornemens qui séduisent presque toujours les habitans les plus sauvages de la terre!

PENDANT que M. Cook demeura en cet endroit, il fit déployer chaque jour le pavillon Anglois sur le rivage, & il eut soin, avant de partir, de faire inscrire le nom du vaisseau sur l'un des arbres qui étoient auprès de la rivière; il y joignit la date de son séjour.

AU point du jour, le dimanche 6 de Mai, nos voyageurs quittèrent la baie Botanique. M. Cook donna, pendant sa sortie, les noms qui sont portés sur la Carte, aux différentes baies, caps, pointes, montagnes, qui frappèrent successivement sa vue. Le 14, à mesure que le vaisseau s'avançoit dans le nord, par le 30° 22′ de latitude sud, & par le 206° 39′ de longitude ouest, la terre s'élevoit davantage; de sorte qu'elle paroissoit tout-à-fait montagneuse. Entre cette latitude & la baie Botanique, on découvre un nombre considérable de monts, de côteaux, 6 Mai.

Chap. II. Ann. 1770.

de vallées, agréablement interpofés, & couverts de bois, de la même efpèce que M. Cook avoit déja vu. Le terrein du rivage eft en général très-bas & fablonneux, excepté les pointes, où on voit des rochers, fouvent même des montagnes fort élevées, qui, à leur premier afpect, reffemblent à des isles.

Le jour fuivant, le vaiffeau côtoyoit la terre à environ une lieue de diftance. On découvrit de la fumée fur la côte. Soudain les Anglois prirent leurs lunettes d'approche, & ils diftinguèrent une vingtaine d'hommes, portant chacun un gros paquet fur les épaules. Ces paquets fembloient être des feuilles de palmier, dont les Indiens fe fervent pour couvrir leurs cabanes. Nos navigateurs fuivirent des yeux, environ une heure, la troupe chargée, qui marchoit le long de la mer, & qui peu-après gagna un fentier de la montagne. Il eft à remarquer qu'aucun Indien ne s'arrêta, ni même ne fe détourna pour regarder le vaiffeau. Ils continuèrent leur route, fans la moindre apparence d'étonnement ou de curiofité; cependant, il étoit impoffible qu'ils ne difcernaffent pas l'Endéavour, qui sûrement étoit l'objet le plus furprenant & le plus extraordinaire qui eût frappé leurs yeux.

17 Mai. Le 17 de Mai, nos voyageurs étoient dans une baie, que M. Cook nomma *la baie Moreton*. La terre étoit peu vifible. Quelques perfonnes à bord obfervant que la mer devenoit plus blanchâtre que de coutume, crurent qu'une rivière couloit dans le fond de la baie; mais M. Cook ne penfoit pas qu'il y eût lieu de le croire. L'Endéavour avoit

avoit trente-quatre brasses d'eau, sur un fond de sable fin. Cela lui paroissoit suffisant pour occasionner le changement qu'on observoit dans la couleur de la mer; & bien que la terre ne fût pas visible dans le fond de la baie, il ne croyoit pas que c'en fût assez pour y supposer une rivière. La plage étant très-basse là, comme dans cent endroits différens de cette côte, il n'en falloit pas davantage pour qu'on ne pût pas la distinguer de l'endroit où étoit le vaisseau. M. Cook auroit cependant vérifié la chose, si le vent eût été favorable à ce dessein; mais il n'en eut pas la possibilité. Il n'eut que le tems de faire des remarques importantes pour les navigateurs, qui auront occasion de décider la question. CHAP. II. ANN. 1770.

LE 22 du même mois, les Anglois, poursuivant leur route le long de la côte, après avoir passé la baie d'Harvey, découvrirent plusieurs palmiers à choux. C'étoient les premiers arbres de la même espèce qu'ils avoient vus depuis qu'ils étoient sortis des isles qui sont entre les tropiques. Ils apperçurent aussi sur le rivage deux hommes qui faisoient fort peu d'attention au vaisseau, suivant la coutume des Indiens de ce pays-là. A huit heures du soir, on jetta l'ancre dans un endroit agréable, où il n'y avoit que cinq brasses d'eau, sur un fond de sable très-fin. Le lendemain, à l'aube, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, avec Tupia, & un parti de soldats, partirent dans l'intention d'examiner le pays. Le vent souffloit très-fort; & il faisoit tant de froid, que dans le trajet qu'ils firent pour se rendre du vaisseau ~~à terre,~~ leurs manteaux leur devinrent fort utiles. Quand ils débarquèrent, ils 22 Mai.

CHAP. II. ANN. 1770.

trouvèrent un canal qui conduisoit dans un grand lac. M Cook examina, avec son exactitude ordinaire, & le lac & le canal. Il trouva aussi en cet endroit une petite rivière très-pure, & un abri sûr pour quelques vaisseaux. Auprès du lac, croît le vrai manglier, tel qu'il existe dans les isles de l'Amérique, & le premier de son espéce que nos navigateurs eussent rencontré dans ce voyage. Sur les bancs des rochers & sur les dunes qui s'étendent le long de la côte, on voyoit un grand nombre d'oiseaux, dont plusieurs étoient pareils à ceux de la baie Botanique; c'est-à-dire de l'espèce des pélicans; mais ils étoient si farouches qu'ils ne se laissoient presque jamais approcher à portée du mousquet. On tua cependant une outarde, de la grosseur d'une poule d'inde, & pesant dix-sept livres & demie. Nos voyageurs s'accordèrent à dire que c'étoit l'oiseau le plus délicat qu'ils eussent mangé depuis leur départ d'Angleterre. En conséquence, ils appellèrent l'endroit où il avoit été tué, la *Baie de l'Outarde* (a). Sur les bords du lac, & au pied des mangliers, sont en abondance des huitres de différente espèce, & particulièrement des huitres à marteau & des huitres à perle. Si dans les endroits où l'eau est plus profonde, les mêmes huitres croissent en proportion, il y a apparence, d'après le jugement de M. Cook, qu'on pourroit y établir une pêche de perles très-avantageuse.

LES Anglois qui étoient demeurés à bord, racontèrent

(a) Bustard Bay. Elle se trouve par 4° 4′ de latitude sud & 208° .18. de longitude ouest.

à M. Cook, à son retour, que tandis qu'il parcouroit le pays, une vingtaine d'Indiens étoient venus sur la plage, regarder le vaisseau, & qu'après l'avoir considéré quelque tems, ils s'étoient retirés. Aucun d'eux ne fut vu par M. Cook, ni par ses amis, quoique la fumée, le feu, les restes d'alimens épars çà & là, leur prouvassent que le pays étoit habité. On trouvoit des traces fréquentes de pieds d'hommes; mais jamais aucun vestige de maison, ni de cabane. D'après cela, M. Cook fut porté à croire que ce peuple ne connoissoit pas plus l'usage des demeures stables que des vêtemens, & que semblable à tous les autres enfans brutes de la nature, il passoit la nuit en plein air, ou sous le premier abri qu'il rencontroit. Tupia lui-même, frappé d'une condition en apparence si malheureuse, & secouant sa tête, avec un air de compassion, disoit en parlant de ces Indiens: « *Taata Enos*, les pauvres infor- » tunés! »

LE 25 Mai, l'Endéavour arriva à un mille de terre, vis à-vis d'une pointe, que M Cook trouva être justement sous le Tropique du Capricorne, c'est pourquoi il la nomma le *Cap Capricorne*. Le lendemain, pendant que le vaisseau étoit ancré, à quatre lieues de ce Cap, la marée monta & descendit de sept pieds. Le flux portoit à l'ouest, & le reflux à l'est; ce qui étoit précisément le contraire de ce qu'on avoit éprouvé pendant qu'on étoit mouillé dans l'est de la baie de l'Outarde.

25 Mai.

26.

L'ENDEAVOUR remit à la voile le même jour. Il navigeoit au milieu d'une foule d'isles qui sont près de la

Chap. II. Ann. 1770. grande terre. Tout-à-coup on ne trouva que trois brasses d'eau. M. Cook fit jeter l'ancre; & il envoya le maître d'équipage pour sonder un canal, qui passe entre l'isle la plus nord & la côte. Quoique ce canal soit très-large, M. Cook le jugeoit très-peu profond, & il ne se trompoit pas. Le maître rapporta à son retour qu'il n'y avoit pas plus de deux brasses & demi d'eau en divers endroits. Le vaisseau en avoit alors seize pieds, c'est-à-dire deux pieds seulement de plus qu'il ne tiroit. Tandis que le maître sondoit, M. Banks s'amusoit de la fenêtre de la grand'chambre, à pêcher à l'hameçon. Il prit deux sortes de crabes inconnues. L'une d'elles étoit parée d'un bleu aussi beau que l'outremer. Ses pattes & son dos étoient brillamment colorés, tandis que l'écaille de son ventre, d'un blanc très-poli, ressembloit à la plus superbe porcelaine. L'autre crabe étoit peinte de même sur la tête & sur les pattes, d'un bleu d'outremer, mais moins vif; & elle portoit sur son dos trois marques noires d'une singulière beauté.

27 Mai. Le lendemain, à bonne heure, M. Cook ayant trouvé
28. un passage entre les isles, cingla vers le nord; & le jour suivant il rejeta l'ancre à environ deux milles de distance de terre. Il étoit encore environné d'un grand nombre d'autres isles, qu'on distinguoit facilement, bien qu'elles fussent éloignées du vaisseau. Le vingt-neuf il envoya son
29. maître d'équipage, avec deux canots, sonder l'entrée d'une baie, où il vouloit séjourner, pour attendre la pleine lune, & pour examiner l'intérieur du pays. Le reflux de la marée s'étant fait considérablement sentir quand l'Endéavour fut mouillé à l'entrée de la baie, M.

Cook penſa qu'il devoit y avoir-là une rivière qui remontoit loin dans les terres. Eſpérant alors qu'il y trouveroit un endroit commode pour nétoyer la quille & tout le deſſous du vaiſſeau, il alla, avec le maître pour en faire la recherche. MM. Banks & Solander l'accompagnèrent dans cette expédition. Quand les Anglois furent débarqués, ils eurent beaucoup de peine à marcher. Le ſol étoit couvert d'une herbe épaiſſe, barbue & remplie de graines piquantes. A chaque pas ces graines s'attachoient à leurs vêtemens, & elles avoient bientôt pénétré juſqu'à la chair; ce n'étoit même pas le ſeul inconvénient qu'éprouvaſſent nos voyageurs. Des nuages de maringouins venoient inceſſamment les aſſaillir & les piquer. Ils eurent bientôt trouvé pluſieurs endroits commodes pour placer le vaiſſeau; mais il leur fut impoſſible de découvrir de l'eau. En parcourant le pays, pluſieurs gommiers s'offrirent à leur vue. Cependant la gomme étoit en petite quantité. De pareils arbres avoient été vus dans d'autres parties de la Nouvelle Hollande. Des nids de fourmis, gros comme des boiſſeaux, pendoient aux branches de ces gommiers; & les fourmis qui rempliſſoient les nids étoient blanches & très-petites. Sur une autre eſpèce de gommier on voyoit des fourmis noires qui perçoient tous les bourgeons, & quand elles avoient ôté la gomme, elles en occupoient elles-même l'enveloppe. Malgré cela, les branches ſur leſquelles ſe ſont établis ces innombrables inſectes, portent des feuilles & des fleurs, & paroiſſent en bon état. Les papillons étoient ſi multipliés en cet endroit, que ce qu'on en raconte ſemble incroyable. L'air en étoit chargé autour de nos voyageurs,

Chap. II. Ann. 1770.

& tous les arbres & toutes les plantes en étoient couverts. Les Anglois virent auſſi ſur cette côte un petit poiſſon d'une eſpèce extraordinaire; il avoit une nageoire très-forte de chaque côté. On le trouvoit dans des endroits preſque ſecs, où le reflux ſembloit l'avoir laiſſé. Cependant il n'en étoit pas plus affoibli. Dès qu'on s'approchoit de lui, il s'élançoit avec la vivacité d'une grenouille; mais il ne paroiſſoit pas plus aimer l'eau que la terre.

Quoique ces divers objets amuſaſſent la curioſité de M. Cook & de ſes amis, ils étoient mécontens de ſe trouver fruſtrés de leur principale eſpérance, une ſource de bonne eau. Une ſeconde excurſion qu'ils firent, l'après midi, ne fut pas plus heureuſe. M. Cook ſe détermina alors à ſéjourner peu de tems en cet endroit. Toutefois obſervant d'une hauteur que la baie étoit très-profonde, il prit le parti d'en faire le tour dès le lendemain. Le mercredi 30 de Mai, au lever du ſoleil, il retourna à terre. Il examina toute la côte, avec les iſles qui l'environnent, & il en obſerva la direction; car il avoit eu ſoin de ſe munir d'une bouſſole; mais il trouva que l'aiguille varioit toujours d'une trentaine de dégrés, plus ou moins. Une fois même, elle différa de deux points, dans une diſtance de quatorze pieds. M. Cook ramaſſa alors quelques pierres, & les approcha de l'aiguille de ſa bouſſole; mais elles ne produiſirent aucun effet. Delà il conclut que les montagnes voiſines renfermoient des mines de fer. Il en avoit d'ailleurs remarqué déja pluſieurs traces. Après avoir achevé ſes obſervations ſur le côteau, il s'avança, avec

le docteur Solander, dans l'enfoncement de la baie. Il étoit parti avec le commencement de la marée, & il avoit fait huit lieues avant la pleine mer. La largeur du passage où il étoit entré, étoit de deux milles en quelques endroits, & de cinq milles en quelques autres, dans sa direction du sud au sud-ouest ; mais bientôt cette largeur augmenta considérablement, & présenta un vaste lac qui communiquoit à la mer, par le côté nord-ouest. Non-seulement M. Cook contempla la mer dans cette direction ; mais il vit le flux de la marée monter avec force de ce côté-là. Il remarqua aussi qu'un bras du lac s'étendoit dans l'est ; & il en inféra que ce lac devoit avoir une autre communication avec la mer, par le fond de la baie, qui est à l'ouest du cap désigné sur la carte par le nom de *Cap Townshend*. Le côté sud du lac est bordé d'un rang de hautes montagnes, sur lesquelles M. Cook avoit grande envie de grimper ; mais la marée alloit descendre. Le jour étoit avancé, l'air obscur & pluvieux. On pouvoit s'embarrasser sur les hauts fonds pendant la nuit. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à reprendre soudain la route du vaisseau. Dans ce trajet, deux Indiens furent apperçus. Ils suivirent même assez long-tems le canot, le long du rivage ; mais M. Cook, obligé de profiter de la marée, ne pût pas les attendre. Plusieurs feux d'un côté, de la fumée de l'autre, prouvèrent encore à nos voyageurs que le pays étoit habité.

PENDANT que MM. Cook & Solander étoient remontés dans le lac, M. Banks, suivi d'un autre parti d'Anglois, avoit entrepris une excursion différente. Mais

Chap. II. Ann. 1770.

à peine il se fut enfoncé dans les terres, qu'il se trouva arrêté par un marais rempli de mangliers. Cependant il tenta de le passer, & il réussit avec beaucoup de peine. Après cela, lui & son parti, arrivèrent dans un endroit où ils trouvèrent les restes de quatre petits feux, avec des coquilles & des arêtes de poisson qu'on avoit rôti. Autour de ces feux on voyoit aussi sept ou huit tas d'herbes qui paroissoient avoir servi de lit aux Indiens. Dans un autre endroit, M. Gore remarqua les traces de quelqu'animal très-gros. On y vit aussi plusieurs outardes; mais nul autre oiseau, excepté quelques beaux loriquets semblables à ceux de la baie Botanique.

Cette partie de la nouvelle Hollande, ou nouvelle Province de Galles, est en général sablonneuse, stérile, & dépourvue de tout ce qui convient à l'établissement d'une Colonie. D'après l'inutilité des recherches de M. Cook pour se procurer de l'eau douce, il nomma le canal, où le vaisseau étoit, le *Canal Altéré*. Non-seulement l'eau y manque, mais nos voyageurs ne purent s'y procurer aucune autre espèce de rafraîchissement (*a*).

31 Mai. M. Cook n'ayant plus aucun motif de s'arrêter, leva l'ancre le 31 Mai, & fit voile. Quand l'Endeavour fut sous le cap Upstart, le 4 de Juin, au coucher du Soleil, la déclinaison de la boussole étoit de 9° est, & le lendemain

(*a*) Le Canal Altéré est au 22°, 10' de latitude sud, & au 210°. 18' de longitude ouest.

matin

matin au soleil levant, elle n'étoit que de 5° 55'. De cette
variation rapide, nos navigateurs conclurent qu'il y avoit dans Chap. II.
le voisinage quelque mine de fer, ou quelqu'autre matière Ann. 1770.
puissamment magnétique. Dans l'après-midi du 7, ils virent 7 Juin.
sur une isle des arbres semblables à des cocotiers. Des noix de coco leur eussent alors fait grand plaisir. Aussi M. Cook envoya le lieutenant Hicks, pour tâcher de s'en procurer; MM. Banks & Solander l'accompagnèrent. A son retour, M. Hicks rapporta, que les arbres qu'on avoit pris pour des cocotiers, n'étoient que des palmiers à choux, d'une petite espèce, dont il n'avoit pu cueillir que quatorze ou quinze choux bons à manger.

Le 8 du même mois, l'Endeavour voguoit au milieu 8.
d'un Archipel immense de petites isles. Les Anglois distinguèrent alors sur l'une des isles la plus proche, une trentaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans, qui tous regardoient le vaisseau avec beaucoup d'attention. C'étoit la première fois que les habitans de la Nouvelle-Hollande avoient montré la moindre curiosité. Ceux-ci étoient entiérement nuds; ils avoient les cheveux courts, & la couleur comme ceux de leurs compatriotes qu'on avoit déjà vu ailleurs.

Le long de cette côte, qui est remplie de bancs de sable, de hauts fonds, d'écueils difficilement apperçus, de rochers saillans du fond de la mer comme des pyramides, M. Cook avoit heureusement conduit son vaisseau pendant un espace de vingt-deux dégrés de latitude, c'est-à-dire, plus de treize cents mille; mais le 10 Juin, en deçà d'une

Chap. II. Ann. 1770.

baie, nommée la *baie de la Trinité*, l'Endeavour se trouva tout-à-coup dans un danger aussi éminent qu'en puisse offrir l'histoire de la navigation, histoire féconde en situations périlleuses, & en aventures, où le salut tient souvent du prodige. Le vaisseau navigeoit alors près de la latitude assignée aux isles qu'a découvertes Quiros, & que quelques Géographes ont cru, mal-à-propos, jointes à la grande terre de la Nouvelle-Hollande. Le vent étoit bon, & le clair de lune très-beau. Depuis les six heures du soir jusqu'à neuf heures, on avoit trouvé de quatorze à vingt-une brasses d'eau: mais pendant le souper, la sonde rendit moins. On n'eut que douze, dix, & enfin huit brasses; diminution qui se fit en très-peu de minutes. M. Cook ordonna immédiatement que chacun fût à son poste; & tout étoit prêt pour jetter l'ancre, quand l'eau devint un peu plus profonde. On en conclut que le vaisseau avoit passé sur la pointe des bancs de sable, apperçus avant le coucher du soleil, & on se flatta que le danger étoit dissipé. Cette idée fut même bientôt confirmée par les nouvelles sondes. Elles donnoient vingt & vingt-une brasses. Aussi M. Cook & ses amis quittèrent tranquillement le tillac, & allèrent se coucher. Cependant, un peu avant onze heures, l'eau diminua de nouveau; de vingt brasses, elle passa à dix-sept, & avant qu'on eût eu le tems de rejetter la sonde, le vaisseau toucha & fut arrêté. Le mouvement des vagues le faisoit en même tems battre contre les pointes du roc, où il étoit échoué. Dans l'instant tout le monde fut sur le pont, & parut avec une contenance proportionnée à la situation horrible, où l'on se trouvoit. On savoit, d'après la brise qui avoit soufflé dans la soirée, qu'on

ne pouvoit pas être loin du rivage ; & on jugeoit que le vaiſſeau avoit donné ſur un roc de corail ; ſorte d'écueils qui, par les pointes & les rugoſités de leur ſurface, ſont toujours les plus dangereux. En ſondant la profondeur de la mer autour du vaiſſeau, les Anglois reconnurent bientôt que leur malheur n'étoit pas moins grand qu'ils ne l'avoient appréhendé ; l'Endeavour avoit été enlevé pardeſſus le bord du rocher, & maintenant il ſe trouvoit dans un creux de cet écueil, qui en quelques endroits donnoit trois ou quatre braſſes d'eau, & dans d'autres deux ou trois pieds ſeulement. Pour comble de détreſſe, on voyoit à la clarté de la Lune, les planches du doublage du vaiſſeau, même la fauſſe quille, briſées, & flottant à l'entour ; de ſorte que tous nos navigateurs, s'attendoient à chaque inſtant à ſe voir engloutis. On pouvoit un peu s'alléger : mais ce ſecours devenoit malheureuſement inutile ; parce que l'Endéavour s'étoit échoué à mer haute, & que la marée deſcendant alors, on n'en auroit pas plus flotté en s'allégeant. Le ſeul eſpoir qui reſtoit aux Anglois, c'eſt que le reflux laiſsât le vaiſſeau plus tranquille, & qu'enſuite la pleine mer, l'aidât à ſe dégager, quoiqu'en même tems la violence dont les vagues le battoient, & le bruit du frottement de la quille contre le roc, fît douter qu'il pût réſiſter, juſqu'à ce que la marée remontât. Cependant la terreur ne ſuſpendoit pas le travail. Il n'y avoit pas de moment à perdre, l'eau qui étoit entrée dans la cale, fut pompée avec force. Six canons, les ſeuls qu'on eût ſur le pont, beaucoup de fer, du leſt, des tonneaux pleins, des tonneaux vuides, des douves

Chap.II. Ann.1770.

en paquet, des jarres d'huile, & beaucoup d'autres choses, furent soudain jettées par dessus bord. Chacun travailla, non-seulement sans mécontentement, sans murmure, mais avec une ardeur, qui approchoit de la joie. Néanmoins l'équipage, qui connoissoit toute l'étendue du danger, ne fit pas entendre le moindre jurement: l'infâme habitude de blasphémer fut alors suspendue par la crainte du châtiment, qui devoit suivre une mort presque inévitable.

10 Juin.

Tandis que les Anglois continuoient leur travail, l'aube du onze de Juin vint leur montrer toute l'horreur de leur situation. Ils virent la terre à environ huit lieues de distance, sans aucune isle intermédiaire, sur laquelle, si le vaisseau s'entr'ouvroit, ils pussent se sauver, en attendant que les canots les portassent à la grande terre les uns après les autres. Cependant peu-à-peu le vent s'appaisa; & long-tems avant midi on eut un calme profond; chose rare & heureuse dans l'ordre de la Providence! Car si la brise avoit soufflé, comme de coutume, l'Endéavour étoit immanquablement brisé. On attendoit la pleine mer à onze heures. Tout étoit prêt pour essayer de dégager le vaisseau; mais au grand étonnement de nos navigateurs, la marée du jour ne leur servit pas plus que celle de la nuit. Quoiqu'ils se fussent débarrassés de plus de cinquante tonneaux de poids, ils n'avoient gagné qu'un pied & demi de flot. Il fut donc nécessaire de s'alléger davantage. On jetta à la mer toutes les choses dont on pouvoit rigoureusement se passer. Jusques-là il n'étoit pas entré beaucoup d'eau dans la cale; mais quand la marée descendit,

l'eau entroit avec tant de violence, qu'on eut beaucoup de peine à empêcher une immersion totale. Deux pompes alloient sans cesse. La dernière espérance étoit dans la marée de minuit. Rien ne fut épargné pour en tirer avantage. Vers les cinq heures, le jusan commença; mais en même-tems la voie d'eau s'accrut au point le plus allarmant. On établit deux pompes nouvelles, dont une ne put malheureusement point servir. Les trois autres qui alloient, secoururent l'Endéavour, & à neuf heures du soir, il fut un peu soulevé. Cependant sa crevasse s'étoit si fort aggrandie qu'on trembloit qu'il ne s'enfonçât tout-à-fait, dès que le roc cesseroit de le supporter. Aussi les Anglois se trouvoient dans la cruelle expectative de hâter la sortie de leur vaisseau de dessus l'écueil, non pour le voir sauver, mais pour le voir achever de périr. Ils n'ignoroient pas que leurs canots ne suffisoient pas pour les porter tous ensemble au rivage. D'ailleurs, dans un moment si funeste, toute autorité, toute subordination cesse. On se dispute avec violence l'avantage de se sauver. Les malheureux qui périssent s'acharnent les uns contre les autres; & les fureurs du désespoir ajoutent à l'infortune du naufrage. Que dis-je? Ceux qui auroient pu arriver à la grande terre, n'auroient-ils pas encore eu plus à souffrir, en y périssant lentement, que ceux qui auroient trouvé dans les flots une mort prompte? A terre, ils ne se seroient pas défendus long-tems contre les Indiens. Ils n'auroient même pas résisté à la faim, dans un pays où les armes à feu & les filets donnent à peine de quoi subsister. Mais supposons qu'il y eussent pu vivre, combien ils auroient été à plaindre de se voir condamnés à languir le reste de

CHAP. II. ANN. 1770.

leurs jours, dans une contrée affreuſe, loin de toutes les conſolations de leur famille & de leurs amis, privés même entièrement du commerce des hommes, excepté de ces malheureux ſauvages qui parcourent nus, les déſerts pour y chercher leur proie, & qui ſont peut-être les plus brutes & les plus inſociables de tous les habitans de la terre.

CEPENDANT l'inſtant fatal qui devoit décider du ſort de nos navigateurs approchoit. Chacun d'eux voyoit ſur le viſage de ſes compagnons la peinture de ſes propres craintes. Malgré cela, M. Cook ne déſeſpérant jamais, donna ordre qu'on mît au cabeſtan, tous les bras qui n'étoient pas indiſpenſables à la pompe; & le vaiſſeau ayant flotté à dix heures vingt minutes, on fit les derniers efforts; il fut bientôt en pleine eau. Ce n'étoit pas une petite conſolation que de voir que la voie d'eau ne rendoit pas plus alors que ſur le rocher. Il y avoit trois pieds neuf pouces d'eau dans la cale, & les pompes continuoient d'aller, ce qui empêchoit qu'elle n'augmentât. Mais l'équipage avoit enduré tant de fatigue de corps & d'eſprit, pendant vingt-quatre heures, & avec ſi peu d'eſpérance d'un ſuccès complet, qu'il commença enfin à ſe rallentir. Les matelots ne pouvoient plus travailler que cinq ou ſix minutes de ſuite; après quoi ils ſe jettoient, totalement épuiſés, ſur le pont, quoiqu'il y coulât ſans ceſſe trois ou quatre pouces d'eau que rendoient les pompes. Quand ceux qui travailloient actuellement avoient fini leur tâche, ils ſe couchoient à leur tour, & les premiers ſe relevoient pour les remplacer. Tandis qu'ils ſe ſuccédoient ainſi alternativement, un accident nouveau parut devoir

mettre fin à tous leurs efforts. Les planches qui doublent le fond du vaisseau, & qu'on nomme le *lambris*, ont, entr'elles & les planches du dehors, un espace de dix-huit pouces. C'est de ce lambris seulement que l'homme qui avoit, jusqu'à fond, sondé la cale, donnoit la mesure; mais étant relevé, celui qui le remplaça, sonda jusqu'aux planches du dehors, & cria dix-huit pouces de plus; ce qui fit croire que la voie d'eau avoit augmenté tout d'un coup. Cependant la méprise fut bientôt reconnue. L'accident, qui paroissoit d'abord si redoutable, devint au contraire avantageux. La joie que chaque homme ressentit en particulier, de se trouver dans une situation moins périlleuse qu'il ne l'avoit craint, eut un puissant effet, & il sembloit qu'ils n'étoient plus menacés d'aucun danger. Une confiance, une espérance nouvelle, leur donna une nouvelle vigueur. Leurs efforts redoublèrent; les travailleurs s'animèrent tellement, qu'avant huit heures du matin, les pompes avoient presque étanché le vaisseau. On s'occupa soudain d'entrer dans un port, parce qu'on ne doutoit plus d'y réussir ; & les matelots qu'on put ôter des pompes, furent employés à préparer les ancres. Il avoit été impossible de sauver le petit ancre. On l'avoit coupé avec son cable entier : & le cable de l'ancre à touer, étoit demeuré dans les rochers. Mais dans ces circonstances, nos navigateurs regardoient ces pertes comme des bagatelles peu dignes de leurs regrets. La voile du petit perroquet & la misène, furent hissées ; & la brise se levant à onze heures, l'Endéavour vogua vers la terre.

CHAP. II. ANN. 1770.

MALGRÉ cela, les Anglois étoient encore bien loin

Chap. II. Ann. 1770.

d'un état de sécurité. Ils ne purent pas soutenir long tems le travail forcé qui avoit donné tant de succès aux pompes; & comme l'endroit où étoit la voie d'eau, ne fut pas découvert, il fallut renoncer à l'espoir de la fermer par le dedans du vaisseau. Alors M. Monckhouse, l'un des pilotins, vint proposer à M. Cook un expédient qu'il avoit vu employer à bord d'un vaisseau marchand qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure; & qui pourtant s'étoit heureusement rendu de la Virginie à Londres. M. Cook l'accepta, & le jeune homme se mit à même d'employer ce moyen, qu'on nomme *assourager le vaisseau*, & que nous allons décrire. Il prit une basse voile, & ayant mêlé beaucoup d'étoupes & de laine, il les cousut aussi légérement qui lui fut possible, sur la voile. Puis il y répandit la fiente des moutons & tout le fumier qui étoit dans le vaisseau. La voile étant ainsi préparée, on la hala par-dessous le vaisseau, avec des cordes, qui la tinrent bien étendue. Quand elle fut vis-à-vis de la voie d'eau, le suintement y attira la laine & les étoupes qui couvroient la voile; mais ailleurs l'eau n'étoit pas assez agitée pour les emporter. Ce secours réussit au-delà de toutes les espérances. La voie d'eau fut si bien réduite, qu'au lieu de trois pompes, on n'en eut plus besoin que d'une; & la consolation fut si grande que les Anglois n'auroient pas paru plus contens, s'ils avoient été déjà dans le port. Il n'y a qu'un moment que le principal objet de leur espérance étoit d'atteindre le rivage, ou de la grande terre, ou de quelqu'isle, pour y bâtir, des débris du vaisseau, un petit navire qui pût les transporter aux Indes orientales. Mais déja ils ne songent plus qu'à chercher le long de la côte,

un

un endroit commode pour y réparer l'Endéavour, & poursuivre leur voyage, comme si aucun accident ne leur étoit arrivé. M. Cook a rendu justice à tout l'équipage, ainsi qu'aux passagers, en nous assurant qu'au milieu du plus grand danger, bien qu'ils connussent leur situation, aucun d'eux ne s'oublia ni en gestes, ni en paroles. « Chacun paroissoit maître de son ame. Chacun » s'employoit de tout son pouvoir, avec une patience & » une sérénité, également éloignée de l'empressement » étourdi de la terreur & du sombre abattement du dé- » sespoir (*a*) » Mais, quoique M. Cook n'ait rien dit de lui-même, on sait assez que son sang-froid, son courage & son activité ne l'abandonnèrent pas en cette occasion.

POUR terminer le récit de cette conservation miraculeuse, il est nécessaire de rapporter une circonstance dont on ne s'apperçut que lorsque le vaisseau fut mis en carêne. Parmi les crevasses qu'il avoit, on en trouva une qui eût suffi, seule, pour le faire périr, quand il y auroit eu huit pompes au lieu de quatre, si, par le plus grand bonheur, cette crevasse n'avoit pas été bouchée en partie avec un fragment du roc même qui l'avoit faite; & c'est enfin à un si singulier secours, que nos voyageurs dûrent leur salut.

JUSQU'ALORS aucun des noms donnés par M. Cook aux différens endroits qu'il visita, n'annonçoit le souvenir

(*a*) Voyage d'Hawkesworth, p. 544.

CHAP. II. ANN. 1770. du malheur ; mais l'inquiétude & le danger qu'il venoit d'éprouver, ainſi que ſes compagnons, le détermina à nommer un point, à la vue de l'écueil, & qui eſt dans le nord de la côte, le *Cap de la Tribulation*.

APRÈS ce cruel événement, on ne s'occupa plus que de découvrir un port, où l'on pût raccommoder le vaiſ-
14 Juin. ſeau ; heureuſement le 14 de Juin, il s'en préſenta un petit, abrité & parfaitement convenable au deſſein des Anglois. Il eſt même à remarquer que dans le cours entier de leur voyage, ils n'avoient pas rencontré un endroit où ils euſſent pu être auſſi bien, dans l'état où ils ſe trouvoient. Cependant il ne leur fut pas poſſible d'y entrer tout de ſuite; & malgré la joie que leur cauſoit leur délivrance, ils ſe ſouvenoient de tems-en-tems qu'il ne ſe trouvoit que quelques flocons de laine entr'eux & la mort.

DANS ce tems-là, le ſcorbut commença à ſe faire ſentir d'une manière épouvantable parmi nos navigateurs. Tupia, ſur-tout, en étoit ſi affecté, que tous les remèdes preſcrits par le Chirurgien, n'arrêtoient pas les progrès de la maladie. M. Gréen, l'aſtronome, en éprouvoit auſſi de violentes attaques. Leur état, & divers autres accidens, rendoient plus fâcheux le retard qui empêchoit le vaiſſeau
17. de gagner le rivage. Le 17 dans la matinée, quoique le vent ne fît que commencer à ſouffler, M. Cook ſe haſarda à vouloir entrer dans le port, dont le paſſage formoit un canal très-étroit. La tentative ne fut pas heureuſe. Deux fois le vaiſſeau s'échoua. La première, il ſe

releva facilement; mais la feconde, il refta attaché fur un haut fond. Néanmoins avec le travail néceffaire, & à l'aide de la marée, on le retira, & une heure après midi, il fut conduit dans le Havre. Le jour fuivant, on éleva deux tentes fur la rive. On débarqua les provifions & les agrès, & on prépara tout ce qui étoit néceffaire pour réparer le dommage qu'on avoit fouffert. Pendant ce tems-là, M Cook étant allé fur une montagne des environs, jouit d'une prefpective étendue. Là les terreins enfoncés qui bordent la rivière font garnis de mangliers, & baignés par les eaux de la mer, toutes les fois que la marée monte; mais les terreins hauts font pierreux & ftériles. M. Banks alla fe promener d'un autre côté. Il rencontra plufieurs débris de cabanes, que les Indiens paroiffoient n'avoir pas fréquentées depuis long-tems, mais où il reftoit encore des coquilles & des arêtes de poiffons. Le canot qu'on avoit envoyé pour feiner, afin de procurer quelque rafraîchiffement aux malades, revint fans rien rapporter. Tupia fut moins malheureux; il effaya de pêcher à l'hameçon; il prit affez de poiffon pour fe nourrir, & il eut une prompte convalefcence; mais M. Gréen, au grand regret de fes amis, ne recouvroit point fa fanté.

CHAP. II.

ANN. 1770.

LE 19 du même mois, M. Banks traverfa la rivière, pour prendre une plus grande connoiffance de cette contrée, qu'il trouva remplie de montagnes fablonneufes : il vit encore quelques maifons, qui avoient été très-récemment habitées; & il apperçut de grandes troupes de pigeons

19 Juin.

& de corneilles. Les pigeons étoient extrêmement beaux.
CHAP. II. Il en tua plusieurs: mais les corneilles, exactement semblables à celles d'Angleterre, étoient si farouches, qu'elles
ANN. 1770. ne s'approchèrent jamais à la portée du fusil.

22 Juin. Ce ne fut que le 22 de Juin, que le reflux laissa l'Endeavour assez à sec sur le rivage pour permettre à nos voyageurs d'examiner la voye d'eau. Enfin on la trouva, & on vit que le roc avoit percé quatre planches, même les membres de la carcasse, qui étoient vis-à-vis de ces planches. Trois autres encore étoient endommagées, d'une manière assez singulière. Il n'y avoit pas le moindre éclat de bois, il sembloit au contraire que les ouvertures avoient été taillées avec un outil, & bien polies. Par bonheur les membres & les chevrons étoient très-rapprochés en cet endroit; sans cela il y a tout lieu de croire que le vaisseau auroit infailliblement péri. On découvrit aussi ce fragment de rocher, dont nous avons déjà parlé, & qui bouchant en partie la voie d'eau, fut une des causes du salut des Anglois.

Le même jour quelques personnes, qui avoient été envoyées à la chasse des pigeons pour les malades, rapportèrent qu'elles avoient vu plusieurs cabanes d'Indiens, un ruisseau d'un eau très-claire, & enfin un animal de la grandeur d'un levrier; mais d'une forme plus déliée, de la couleur d'une souris, & très-léger à la course. M. Cook en vit un pareil, en se promenant le surlendemain, à peu de distance du vaisseau, d'après la description qu'il

en donna, & d'après une vue imparfaite qu'en eut auſſi M. Banks, ce dernier jugea que l'eſpèce en étoit encore inconnue aux naturaliſtes. CHAP. II. ANN. 1770.

TANDIS qu'on raccommodoit le vaiſſeau, la poſition dans laquelle on le mit, faillit priver le monde des découvertes botaniques que M. Banks avoit faites avec tant de dépenſe, de travaux & de périls: car pour que ſa collection fût plus en ſûreté, on l'avoit placée dans la chambre à pain. Cette chambre eſt dans le derrière du vaiſſeau; & le vaiſſeau étant ſoulevé ſur le devant, lorſqu'on fermoit ſa crévaſſe, le derrière fonçoit néceſſairement dans l'eau. Perſonne n'avoit ſongé au danger des plantes de M. Banks, quand on les trouva toutes mouillées. Cependant à force d'attention, & de ſoins, elles furent en grande partie ſéchées & conſervées.

LE 29 de Juin, à deux heures dix-huit minutes cinquante-trois ſecondes, MM. Cook & Green obſervèrent l'émerſion du premier Satellite de Jupiter: il donna la longitude du lieu à 214°, 42′, 30″ oueſt, & la latitude à 15°, 26′ ſud. 29 Juin.

LE lendemain matin M. Cook chargea quelques jeunes officiers de lever le plan du port, tandis que lui-même ſe rendit ſur une montagne pour obſerver la mer dans le lointain. Il contempla, tout à ſon aiſe, le lieu fatal où il avoit échoué. Il vit, avec crainte, tout le long de la côte une multitude innombrable de bancs de ſable & de hauts fonds, dont pluſieurs s'étendoient auſſi loin qu'il pouvoit 30.

Chap. II. Ann. 1770.

le diſtinguer avec ſa lunette d'approche, & ne s'élevoient qu'à la ſurface de l'eau. Il y avoit dans le nord une apparence de paſſage, le ſeul par où M. Cook eſpéra de pouvoir ſuivre ſa route, parce que, comme le vent ſouffloit conſtamment du ſud-eſt, il auroit été impoſſible, ou du moins extrêmement difficile de s'en retourner par le ſud. Ce jour-là & le précédent, les pêcheurs furent très-heureux à la ſeine ; ils prirent tant de poiſſon, que M. Cook put en faire diſtribuer deux livres & demi à chaque homme. Il avoit auſſi ordonné qu'on fît bouillir, avec les pois, de bons herbages qu'on recueilloit en grande quantité ; & ce double rafraîchiſſement devint une nourriture très-agréable & très-ſalutaire pour les Anglois (*a.*)

2 Juillet.

Le 2 de Juillet, au point du jour, M. Cook envoya le maître d'équipage dans la chaloupe, pour ſonder les hauts fonds, & chercher un canal dans le nord. Le même jour on fit deux tentatives inutiles pour relever le vaiſſeau. Le lendemain le maître revint, & dit qu'il avoit trouvé un paſſage entre les bancs de ſable & les récifs. Sur l'un de ces récifs de corail où il avoit débarqué, parce qu'ils étoient ſecs à mer baſſe, le maître avoit trouvé des pétoncles d'une telle grandeur, qu'un ſeul ſuffiſoit pour le repas de deux hommes. Il y avoit auſſi beaucoup d'autres eſpèces de coquillages, dont le maître

(*a*) Le premier de Juillet le Thermomètre, qui étoit à l'ombre monta à 87e, ce qui étoit le point le plus haut où nos navigateurs l'euſſent vu, depuis qu'ils étoient ſur la côte de la Nouvelle-Hollande, ou nouvelle Province de Galles.

apporta une grande quantité. A la haute mer, on essaya encore de remettre l'Endéavour à flot, & on y réussit parfaitement; mais comme on remarqua qu'il manquoit des planches dans l'entrepont, il fut nécessaire de le ramener à terre. M. Cook désirant de connoître entièrement l'état de son vaisseau, chargea un des charpentiers, en qui il pouvoit se confier, de plonger par dessous la quille, & d'examiner l'endroit où le doublage avoit été enlevé. Ce charpentier rapporta que trois plaques, d'environ huit pieds de long, manquoient, & que la principale planche avoit été un peu froissée; ce qui étoit exactement au compte qu'en avoient rendu le maître d'équipage & les autres personnes qui avoient d'abord visité le dégât. M. Cook eut de plus la consolation d'entendre son charpentier l'assurer que c'étoit de peu de conséquence. Le reste ayant été réparé, le vaisseau fut de nouveau mis à flot; tout le monde travailla à rembarquer ce qui étoit à terre, & à se préparer à poursuivre le voyage. M. Cook donna alors au Havre où il étoit le nom de *Rivière de l'Endéavour*. CHAP. II. ANN. 1770.

DANS la matinée du 6 de Juillet, M. Banks partit avec le Lieutenant Gore & trois matelots, dans un petit canot, pour employer quelques jours à remonter la rivière, & à prendre connoissance de l'intérieur du pays. Dans cette expédition, il ne négligea rien de ce qui pouvoit intéresser l'histoire naturelle, & sur-tout celle des habitans de la Nouvelle Hollande. Mais quoiqu'il eût souvent des preuves indubitables que des Indiens n'étoient pas loin de lui, il ne lui fut jamais possible d'en appercevoir un 6 Juillet.

Chap. II. Ann. 1770.

ſeul. Enfin, ayant jugé que cette contrée ne lui fourniroit pas de plus grands avantages, par des recherches plus étendues, il ſe rembarqua dans ſon canot, avec ſes compagnons, & il revint le 8 au vaiſſeau. Pendant ce petit voyage, ils avoient tous couché à terre, avec la plus grande ſécurité, & ſans réfléchir une ſeule fois au danger qu'ils couroient, ſi les Indiens les avoient ſurpris endormis.

M. Cook n'avoit point été ſatisfait du paſſage que le maître d'équipage avoit ſondé entre les écueils. Il le renvoya une ſeconde fois à la découverte. Son rapport fut différent. Ayant été juſqu'à ſept lieues en mer, le maître demeura dans l'opinion que le paſſage, dont il avoit d'abord parlé, n'exiſtoit pas. Cependant, quoique cette expédition fût ſans ſuccès à cet égard, elle avoit quelqu'avantage. Sur le même rocher où le maître avoit vu les gros petoncles, il trouva beaucoup de tortues, & malgré qu'il n'eût d'autre inſtrument qu'un harpon, il en prit trois, qui peſoient enſemble ſept cents quatre-vingt-onze livres. Une tentative qui fut faite le lendemain, pour attraper d'autres tortues, ne réuſſit point, par la faute du même homme qui venoit d'être ſi heureux.

Jusqu'alors les Indiens avoient ſoigneuſement évité de ſe lier avec nos navigateurs; mais à la longue, la manière dont M. Cook agiſſoit, rendit les habitans un peu moins farouches. Quatre d'entr'eux parurent le 10 de
10 Juillet. Juillet, dans un canot, occupés à prendre du poiſſon. Quelques perſonnes du vaiſſeau voulurent aller vers eux; mais

mais M. Cook ne le souffrit point, parce qu'il avoit reconnu plusieurs fois que ce moyen, loin d'engager les Indiens à s'approcher, ne servoit qu'à les écarter. Il usa donc d'une méthode toute différente. Il essaya de voir ce qui arriveroit en les laissant seuls & en faisant semblant de ne s'occuper nullement d'eux. Son projet réussir. Car après quelques signes, ils vinrent le long du vaisseau, sans témoigner ni crainte, ni défiance. L'entrevue dura avec beaucoup de cordialité jusques au dîner. Alors les Anglois leur ayant proposé de monter à bord pour partager leur repas, ils refusèrent, & poussèrent leur canot au large. Un de ces Indiens avoit l'air d'être dans la maturité de l'âge. Les trois autres sembloient jeunes. Ils étoient d'une taille ordinaire; mais ils avoient les membres extrêmement menus, la couleur très-brune, les cheveux noirs & lisses, & tous les traits fort agréables. Leurs yeux étoient vifs & brillans, leurs dents excessivement blanches, les sons de leur voix doux & mélodieux. Ils avoient même tant de flexibilité dans leurs organes qu'ils répétoient très-facilement les mots prononcés par les Anglois.

LE lendemain matin, nos voyageurs reçurent une seconde visite des Indiens. Trois d'entr'eux avoient été vus la veille; mais le quatrième étoit un étranger, à qui les autres donnoient le nom de *Yaparico*, & qui se distinguoit par un ornement singulier. C'étoit un os d'oiseau, presque aussi gros que le doigt d'un homme, & de cinq ou six pouces de long. Il le portoit dans un trou qu'il s'étoit fait au cartilage qui sépare les narines. Pareille

Chap. II. Ann. 1770.

chose avoit été vue une fois à la nouvelle Zélande. Mais les Anglois remarquèrent ici que tous les Indiens avoient le nez percé, ainsi que les oreilles; & qu'ils portoient des bracelets de cheveux tressés au haut de leurs bras. Ainsi ce peuple enfant se pare des ornemens de l'amour, & il ignore l'usage de toute espèce de vêtement!

12 Juillet. Le 12 du même mois, trois Indiens se hasardèrent à entrer dans la tente de Tupia; & ils furent si contens de l'accueil qu'il leur fit, qu'un d'entr'eux alla soudain avec un canot chercher deux autres de ses camarades qui n'avoient point encore été vus des Anglois. A son retour, il présenta ces deux nouveaux venus, en les nommant; cérémonie à laquelle ce peuple ne manque jamais en pareille occasion. Après une plus longue connoissance avec les Indiens, on reconnut que leur couleur étoit moins foncée, qu'on ne l'avoit d'abord cru; qu'ils avoient tous les membres très-délicats, & qu'ils étoient excessivement vifs & agiles. Leur langage parut alors un peu plus rude que celui des habitans de la mer du sud.

14 Juillet. Le 14 le lieutenant Gore eut l'avantage de tuer un de ces animaux, dont nous avons parlé plus haut, & qui a été le sujet de beaucoup de conjectures. Les Indiens le nomment *Kanguroo*, & il est excellent à manger. On peut remarquer qu'alors les Anglois vivoient chaque jour splendidement. Ils pêchoient des tortues en abondance, d'un goût meilleur que celles qu'on mange en Angleterre; ce qu'ils attribuoient à la facilité de les manger au moment où

on venoit de les prendre; c'est-à-dire avant que leur graisse fût dissipée, & leur saveur perdue par la diete qu'on fait souffrir en Europe à ces animaux, en les charriant dans des caisses. La plupart de ces tortues étoit de l'espèce qu'on nomme *tortues vertes*; elles pesoient de deux à trois quintaux. CHAP. II. ANN. 1770.

TANDIS que l'équipage continuoit à préparer le vaisseau pour le départ, M. Cook monta, dans la matinée du 16 Juillet, sur une des hauteurs qui sont du côté nord de la rivière. De là il porta facilement sa vue dans la campagne qu'il trouva agréablement variée par des vallées, des montagnes, des vastes plaines; & en beaucoup d'endroits, richement couverte d'arbres. Dans la soirée, il observa, avec M. Green, une émersion du premier satellite de Jupiter, qui donna 214° 53′ 45″ de longitude. L'observation du 29 Juin, avoit donné 214° 48′ 30″ & la moyenne étoit 214° 48′ 7 ½″, longitude du lieu de l'observation, à l'ouest de Greenwich. 16 Juillet.

LE 17 M. Cook envoya encore le maître d'équipage, & un des contre-maîtres dans la chaloupe, pour chercher un canal au nord. Après cela, accompagné par MM. Banks & Solander, il s'enfonça dans le bois, de l'autre côté de la rivière. Dans cette excursion, ils eurent une nouvelle facilité de se rapprocher des Indiens qui, par dégrés, devinrent si familiers, que plusieurs d'entr'eux montèrent le lendemain à bord du vaisseau. Cette fois-là M. Cook les laissa, pour visiter le pays plus à son aise avec M. Banks, & sur-tout pour satisfaire l'inquiete curiosité 17.

Chap. II. Ann. 1770.

qu'il avoit d'examiner de nouveau la mer ; où il désiroit ardemment, quoique avec peu d'apparence, de découvrir un passage facile. Quand ils eurent marché le long du rivage sept ou huit milles du côté du nord, ils grimpèrent sur une très-haute montagne ; mais la vue dont ils jouirent ne leur donna que de tristes appréhensions. De tous côtés ils n'apperçurent que des rochers & des bancs de sable. La seule sortie qui s'offroit à leurs yeux, étoit à travers un canal tortueux, où l'on ne pouvoit naviger sans beaucoup de difficultés & de risque ; aussi le courage de M. Cook & de son compagnon n'étoit pas beaucoup ranimé par leur promenade.

19 Juillet.

Le 19, nos voyageurs furent visités par dix Indiens. On en apperçut, à quelque distance, six ou sept autres qui étoient pour la plupart des femmes, nues comme les hommes. Il y avoit alors un grand nombre de tortues sur le pont. Les Indiens en voulurent prendre une, & quand on la leur refusa, ils témoignèrent beaucoup de chagrin & de mauvaise humeur. Bien plus, ils tentèrent plusieurs fois de l'enlever de force ; mais voyant que c'étoit inutile, ils sautèrent soudain dans leur canot, & avec un transport de dépit & de rage, ils pagayèrent vers la terre. MM Cook & Banks, avec cinq ou six matelots, les suivirent promptement, parce qu'il y avoit à terre plusieurs Anglois occupés à différens travaux. Au[illegible] que les Indiens eurent débarqué, ils saisirent le[illegible] [illegible] qui étoient cachées dans un arbre ; puis prenan[illegible] u[illegible] [illegible] qui étoit sous une chaudière de gaudron qu'o[illegible] fai[illegible] [illegible]illir, ils firent un circuit autour des choses qui app[illegible]ient aux

Anglois, & avec une étonnante rapidité, ils mirent le feu à l'herbe. L'herbe, aussi sèche que du chaume, avoit sept ou huit pieds de hauteur au moins, & s'enflamma avec fureur. La tente de M. Banks auroit été brûlée, si, aidé par quelques matelots, il ne l'avoit pas traînée lui-même d'un autre côté. Tout ce qu'il y eut de brulable dans l'attelier du forgeron, fut consumé. Cette action fut suivie d'une autre toute semblable. Malgré les prières & les menaces qu'on leur adressa, les Indiens coururent dans un autre endroit, où des matelots faisoient la lessive, & où étoient étendus la seine, les autres filets, & beaucoup de linge qui séchoit, & ils mirent encore le feu à l'herbe. L'audace de cette nouvelle attaque obligea les Anglois de leur tirer un coup de fusil avec du petit plomb. L'un d'eux ayant été blessé, ils prirent tous ensemble la fuite. Dans le dernier endroit où le feu avoit été mis, il fit peu de progrès; mais au premier, il s'étendit au loin dans le bois. Les Indiens demeurant encore à la vue de M. Cook, il voulut les convaincre que, quoique éloignés de lui, ils n'étoient pas hors de son pouvoir. Il tira donc un coup de fusil à balle contre un manglier, qui étoient auprès d'eux; ce qui rendit leur course bien plus rapide, & ils disparurent. On s'attendoit, d'après cela, à n'être plus troublé par eux; mais bientôt on entendit leur voix dans la forêt, & on s'apperçut qu'ils s'approchoient de plus en plus. M. Cook, M. Banks, & trois ou quatre autres personnes partirent pour aller à leur rencontre; & g[illegible] à la prudence & à la douceur de M. Cook & de son ami, le résultat de l'entrevue fut une parfaite réconciliation. Lorsque les Indiens se retirèrent, les bois étoient en

CHAP. II. ANN. 1770.

flamme, jusqu'à la distance de plus de deux milles. Si cet accident fût arrivé plutôt, il pouvoit avoir des effets désastreux; car il y avoit peu de jours qu'on avoit mis la poudre à bord, & la tente des marchandises ne venoit que d'être rembarquée, ainsi que toutes les choses importantes qu'elle contenoit. D'après la promptitude avec laquelle l'herbe s'enflamme dans ces brûlans climats, & la difficulté d'éteindre le feu, nos voyageurs résolurent de ne plus s'exposer à un pareil danger; mais bien de nétoyer la terre autour d'eux, si par hasard ils avoient encore besoin de dresser leurs tentes sur aucun autre rivage.

DANS la soirée tout étoit déja à bord, & le vaisseau en état de faire voile, quand le maître d'équipage revint avec la désagréable assurance qu'il n'y avoit point de sortie par le nord. Le lendemain matin, M. Cook lui-même sonda, examina attentivement la barre. Alors toutes les montagnes des environs étoient en feu, dans l'espace de plusieurs milles; & ce spectacle avoit paru, pendant la nuit, non moins majestueux que terrible.

23 Juillet. LE 23 de Juillet, M. Banks ayant été se promener pour recueillir des plantes, il trouva tous les vêtemens qu'on avoit donnés aux Indiens, rassemblés en un tas. Ces vêtemens, ainsi que les colifichets dont on leur faisoit présent, leur paroissoient sans doute inutiles. Aussi attachoient-ils fort peu de prix à tout ce que possédoient les Anglois, à l'exception des tortues; mais les tortues étoient un bien dont nos voyageurs ne pouvoient pas se priver.

COMME le vent empêchoit M. Cook de hasarder son départ, MM. Banks & Solander continuèrent pendant le 24, leurs recherches botaniques. Ils avoient déja couru une partie de la journée, lorsqu'en traversant le soir une profonde vallée, ils apperçurent à terre plusieurs noix marquetées, *l'anacardium orientale*. Encouragés par l'espérance de trouver l'arbre où elles avoient muri, espèce d'arbre que peut-être aucun Botaniste européen n'a jamais vu, ils se mirent à le chercher avec beaucoup d'attention & de peine, mais en vain. Le 26 M. Banks herborisoit encore dans la plaine, & il fut assez heureux, pour prendre un animal de la famille de l'*Opossum*, avec deux de ses petits; car c'étoit une femelle. Quoiqu'elle ressemblât à l'animal singulier que M. de Buffon a décrit sous le nom du *Phalanger*, elle n'étoit pourtant pas absolument pareille.

CHAP. II. ANN. 1770. 24 Juillet.

DANS la matinée du 29, le tems étoit beau, & une légère brise venoit de se lever, quand M. Cook envoya un canot pour examiner comment la marée étoit à la barre. Depuis long-tems tout étoit prêt pour le départ. Mais l'officier ayant rapporté qu'il n'y avoit à la barre que treize pieds d'eau, le navire en calant treize & demi, & la brise du large soufflant tout-à-coup, il fallut encore rester au port. Le tems devint plus favorable le 31. M. Cook se proposa de touer le vaisseau hors du Havre. En conséquence il alla lui même dans un canot observer l'état de la mer; mais le vent soufflant encore trop fort, il n'osa pas exécuter son projet. Le lendemain on apprit une fâcheuse nouvelle. Le charpentier s'apperçut, en visi- 29.

CHAP. II. ANN. 1770.

tant les pompes, qu'elles étoient fort mauvaifes. L'une, fur-tout, étoit fi pourrie, qu'en la levant elle s'en alloit en morceaux. Les autres ne valoient guère mieux. La principale confiance de nos navigateurs étoit donc maintenant dans la bonté du vaiffeau, qui fort heureufement ne faifoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

LE 3 d'Août, au lever du foleil, on fit encore un inutile effai pour touer l'Endéavour hors du port; mais le lendemain, à bonne heure, les efforts de nos navigateurs réuffirent enfin. Le vaiffeau mit à la voile avec un petit vent de terre qui ceffa bientôt, & qui fut fuivi d'une brife du large venant du fud-fud-eft. Cette nouvelle brife ne n'empécha pas de pourfuivre la route eft par nord, ayant toujours devant lui la chaloupe qui fondoit fans interruption. Un peu avant midi, M. Cook fit jetter l'ancre par quinze braffes d'eau fur un fonds fablonneux. La raifon qu'il en avoit, c'eft qu'il ne croyoit pas prudent de courir au milieu de tant d'écueils, jufqu'à ce qu'il les eût obfervés à mer baffe du haut de fon grand mât pour pouvoir juger alors définitivement quel chemin il devoit prendre. Le choix étoit important & difficile. M. Cook étoit encore incertain s'il falloit paffer par le fud, à travers les hauts fonds, ou chercher une fortie par l'eft ou par le nord. Il étoit également impoffible de dire laquelle de ces deux routes préfenteroit plus d'obftacles & de dangers.

L'IMPARTIALITÉ & la bonté de M. Cook dans la diftribution des provifions, ne doivent pas être oubliées. Dès qu'on pêchoit ou des tortues ou du poiffon, tout étoit

étoit également partagé entre ceux qui étoient à bord. Le dernier matelot, le moindre mousse en recevoit une portion égale à celle de M. Cook lui-même : ce chef prudent avoit justement remarqué qu'un capitaine est intéressé à ne jamais s'écarter d'une pareille règle dans un semblable voyage.

Chap. II. Ann. 1770.

Il se présenta bien des difficultés quand on fut sorti de la rivière de l'Endéavour. Le 5 d'Août, M. Cook n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il vit de toutes parts des hauts fonds, qui l'obligèrent vers le soir de rejetter l'ancre; le lendemain matin le vent fut si fort, qu'on ne put pas appareiller. Quand la marée fut basse, M. Cook monta au haut du mât, ainsi que plusieurs de ses officiers, pour examiner s'ils ne découvriroient pas un passage. Mais rien ne frappa leur vue que les brisans, qui s'étendoient du sud à l'est, & du nord ouest, aussi loin que la vue pouvoit porter. Il ne leur sembla pourtant pas que ces brisans fussent l'effet d'un seul banc de récifs, mais de plusieurs très-distincts. Sur celui qui paroissoit le plus éloigné dans l'est, la mer se brisoit avec plus d'impétuosité que sur les autres : aussi M. Cook jugea que c'étoit le dernier; il demeura alors convaincu qu'il n'y avoit d'autre chemin de ce côté là pour se rendre à la mer, qu'à travers le labyrinthe de ces écueils; & en même tems il étoit encore incertain sur la route qu'il devoit suivre, quand le tems lui permettroit de lever l'ancre. L'opinion du maître d'équipage, étoit qu'il falloit reprendre le chemin du sud; comme le vent souffloit très-fort & constamment de cette partie

5 Août.

Chap. II. Ann. 1770.

là, cette entreprise sembloit devoir être sans fin. Cependant s'il n'y avoit point de passage dans l'est, il étoit indispensable de s'y resoudre. Pendant toutes ces incertaines délibérations, la brise du sud continua, augmenta même jusqu'au 10 dans la matinée. Dès que le vent fut un peu plus modéré, M. Cook navigea vers la terre. Il avoit absolument résolu de chercher une sortie le long du rivage dans le nord.

10 Août.

En poursuivant cette route, l'Endeavour arriva vers midi, entre la pointe la plus éloignée qu'on avoit en vue, & trois isles qui étoient à quatre ou cinq lieues de cette pointe dans le nord. Là nos navigateurs crurent voir devant eux un chemin exempt d'écueils, & ils espérèrent qu'ils alloient être enfin hors de danger; mais leur espérance fut bientôt évanouie. C'est pourquoi M. Cook nomma la pointe de terre, qui l'avoit trompé, *le Cap de la Flatterie* (*a*).

Après qu'on eut gouverné quelque tems le long de la côte, où l'on croyoit trouver un chemin libre, l'officier, qui étoit en vigie au haut du grand mât, cria très-fort qu'il voyoit une continuation de terre, qui s'étendoit autour des trois isles, & qu'entre la terre & le vaisseau, il y avoit un large récif; soudain M. Cook monta lui-même au grand mât. Il distingua pleinement le récif qui alloit si loin sous le vent, qu'on ne pouvoit pas le doubler; mais ce que

(*a*) Le cap de la Flatterie est au 14° 54', de latitude sud, & au 214°, 43' de longitude ouest.

l'officier suppofoit une prolongation de la grande terre, M. Cook le jugea une fuite d'ifles très-rapprochées. Le maître d'équipage & quelques autres qui montèrent auffi au grand mât, étoient d'une opinion toute différente. Ils foutinrent tous que la terre en face étoit non une fuite d'ifles, mais la grande terre; & leur affertion, devenoit d'autant plus inquiétante, qu'ils ajoutoient que des brifans paroiffoient de tous les côtés. Dans une fituation fi alarmante, fi cruelle, M. Cook chercha un fond un peu élevé, & y fit mouiller l'ancre, afin d'obferver plus paifiblement la mer de cet endroit, qu'il nomma le *Point des Chercheurs ;* & là, il fe confirma dans fa première idée, dont la jufteffe fournit un des nombreux exemples de la fupériorité de fon jugement & de fa fagacité pour tout ce qui concerne la navigation.

Désirant alors d'obferver plus diftinctement les écueils & le canal qui étoit entr'eux, M. Cook fe détermina à vifiter la plus nord & la plus confidérable des trois ifles qui avoit devant lui. Sa hauteur & fa fituation à cinq lieues en mer la rendoient très-propre au deffein de notre marin. Le lendemain matin il partit donc dans la chaloupe pour s'y rendre, accompagné de M. Banks que fon courage & fon efprit, avide de connoître, engageoient à partager toutes les entreprifes de fon ami. Le maître d'équipage avoit été en même-tems expédié pour fonder la mer entre les baffes ifles & la grande terre. MM. Cook & Banks arrivèrent à l'ifle nord à une heure après-midi. Soudain, avec une efpérance mêlée de crainte, ils s'acheminèrent vers la plus haute montagne. Là, dès que M. Cook jetta la vue autour

Chap. II.
Ann. 1770.

de lui, il découvrit en-dehors des isles, & à la distance de deux ou trois lieues, un banc de rochers contre lequel la mer se brisoit d'une manière épouvantable, & qui se prolongeoit au-delà de la portée de la vue. Entre ces rochers & l'isle où il étoit, il ne paroissoit pas de haut fond. Il apperçut même plusieurs intervalles dans les premiers récifs qu'on avoit vus du vaisseau; & il espéra enfin de pouvoir sortir par-là. Mais quelque désir, quelque raison qu'il eût de se fortifier dans cette espérance, les brouillards qui se levèrent ne lui permirent pas d'obtenir alors une satisfaction complète. Il se détermina à coucher dans l'isle, se flatant que le lendemain lui seroit plus favorable. En conséquence, lui & son ami s'établirent sous un arbrisseau qui croissoit sur le rivage; mais ils n'y consacrèrent pas beaucoup de tems au sommeil. A trois heures du matin M. Cook reprit le chemin de la montagne, où il eut la mortification de trouver le tems encore plus brumeux que la veille. Il avoit déja envoyé sa chaloupe avec un des contre-maitres pour sonder la mer entre l'isle & les récifs, & bien examiner le lieu où il sembloit y avoir un passage à travers ces récifs: le vent souffloit très-fort; le contre-maître n'osa pas se hasarder à pénétrer dans ce passage; il se contenta de venir dire à M. Cook qu'il étoit fort étroit. Cependant M. Cook, qui jugea d'après la description du lieu, qu'il avoit été mal observé, ne perdit point courage.

Tandis que M. Cook persévéroit dans ses examens, M. Banks, toujours occupé d'enrichir l'histoire naturelle, ramassa un grand nombre de plantes inconnues. Les lézards

étoient les seuls animaux qu'il y eût dans l'isle ; ce qui la fit nommer par nos voyageurs, l'*Isle des Lézards*. En s'en retournant au vaisseau, ils abordèrent sur une des isles basses & sablonneuses, où il croissoit des arbres, & où il y avoit une quantité incroyable d'oiseaux, principalement de poules de mer. Ils y trouvèrent aussi un nid d'aigle & le nid d'un autre oiseau, dont ils ne purent pas distinguer l'espèce ; mais qui certainement doit être un des plus grands qui existent ; du moins si on en juge par son nid qui étoit fait à terre avec des bâtons ou des branches d'arbres, & qui avoit vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de haut (a). Nos voyageurs nommèrent cette dernière isle, l'*Isle de l'Aigle*.

LORSQUE M. Cook fut à bord, il délibéra de nouveau très-sérieusement sur la route qu'il devoit suivre. D'après le rapport du maître, d'après ce qu'il avoit vu lui-même, il craignoit qu'en persistant à longer la côte, il ne fût arrêté par les récifs, & il ne se vît enfin forcé de retourner en arrière pour chercher un autre passage. Le délai que devoit occasionner un pareil retour, auroit certainement empêché nos navigateurs d'arriver assez tôt aux grandes Indes ; & il leur étoit non-seulement important, mais d'une nécessité absolue d'éviter ce retard. Ils n'avoient plus à bord que pour trois mois de provisions. M. Cook déclara donc à ses officiers que d'après son opinion & ses

(a) Dans le vingtième volume des Transactions Philosophiques, pag. 361, il y a une courte relation de la Nouvelle Hollande, où l'on parle d'un nid plus grand que celui que virent MM. Cook & Banks.

CHAP. II. ANN. 1770.

différentes remarques, le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de s'éloigner entièrement de la côte jusqu'à ce qu'on pût s'en rapprocher avec moins de danger. Ses officiers l'approuvèrent unanimement.

13 Août.

D'APRÈS cette résolution, on remit à la voile le 13 Août au matin; & bientôt on passa par une ouverture ou canal que M. Cook avoit apperçu de l'isle des Lézards, dans le récif extérieur. Quand le vaisseau fut en-dehors des brisants, on ne trouva plus de fond avec une sonde de cent cinquante brasses; mais bien une vaste mer, dont les vagues se déployoient du sud-est; signe certain qu'il n'y avoit plus de ce côté-là ni terres, ni écueils.

UN si heureux changement de situation se fit vivement sentir. L'ame des Anglois en étoit remplie, & leur contenance annonçoit leur satisfaction. Ils avoient été près de trois mois continuellement menacés de périr. Quand ils passoient la nuit à l'ancre, ils entendoient autour d'eux une mer impétueuse qui se brisoit contre les rochers, & ils savoient que si malheureusement la corde de l'ancre cassoit, ils n'échapperoient point au naufrage. Ils avoient parcouru trois cens soixante milles, obligés d'avoir sans cesse un homme occupé à jetter le plomb & à sonder les écueils à travers lesquels ils navigeoient; chose, dont aucun autre vaisseau ne pourroit peut-être pas fournir un aussi long exemple. Mais maintenant nos navigateurs viennent de trouver une mer libre & profonde; & la joie qu'ils en ressentent est proportionnée aux dangers qu'ils ont éprouvés. Cependant les vagues qui leur montroient qu'il n'y avoit

plus auprès d'eux, ni des rochers, ni des bancs de sable, leur firent connoître en même-temps qu'ils ne pouvoient pas se confier en leur vaisseau, comme ils le faisoient, avant qu'il eût heurté contre les rocs. Les flots, en le frappant, fatiguèrent sa voie d'eau quoiqu'on l'eût bien racommodée, & il entroit dans le vaisseau neuf pouces d'eau par heure. Si les Anglois n'avoient pas été depuis peu dans le danger le plus imminent, en considérant le mauvais état des pompes, l'eau que faisoit l'Endéavour, & la route qui leur restoit à parcourir, ils auroient été encore plus inquiets. Chap. II. Ann. 1770.

Le canal par où l'Endeavour passa à travers les récifs pour gagner la haute mer, est au 14° 32′ de latitude sud; il sera toujours reconnoissable par la position des trois isles, auxquelles, conséquemment à l'utilité dont elles peuvent être aux voyageurs, M. Cook donna le nom *d'isles de la Direction*.

Il n'y avoit pas long-tems que nos marins jouissoient de la satisfaction de se croire à l'abri des écueils, ils poursuivoient tranquillement leur course pendant la nuit du 15 d'Août, la sonde étoit jettée fréquemment, mais avec cent quarante brasses de ligne, elle ne donnoit pas de fond. Cependant à quatre heures du matin le 16, on entendit distinctement le mugissement des flots qui battoient un rocher, & dès que l'aube le permit, on contempla l'écume qui s'élevoit à une prodigieuse hauteur. Il étoit tout au plus à un mille de distance : les vagues entraînoient rapidement le vaisseau de ce côté-là. Cependant 16 Août.

Chap. II. Ann. 1770.

on ne pouvoit pas attraper le fonds avec une ancre ; & il n'y avoit pas assez de vent pour porter la voile. Dans cette affreuse situation, les canots pour touer le vaisseau, étoient la seule ressource; car malheureusement on racommodoit la chaloupe ; enfin, par le secours du grand & du petit canot, on parvint à gagner un peu dans le nord; il étoit déjà six heures du soir : nos navigateurs n'étoient pas à cent pas du rocher, sur lequel se brisoit avec impétuosité la même lame qui baignoit le côté du vaisseau. L'intervalle qui séparoit les Anglois du naufrage, n'étoit que d'une seule vague, & on ne pouvoit atteindre avec les sondes la profondeur de cette vague terrible ; le charpentier ayant précipitamment arrangé la chaloupe, on la mit à la mer & elle aida les canots à touer le vaisseau. Mais leur secours eût été inutile, si, par le plus grand bonheur, un léger vent ne s'étoit pas levé à l'instant où nos voyageurs alloient périr. Ce vent étoit si foible, qu'en tout autre tems on ne l'auroit pas remarqué : mais alors il suffit pour changer la balance, & avec le travail des rameurs qui étoient dans les canots, il écarta l'Endeavour loin des récifs. L'espoir ranima un peu les Anglois : mais avant dix minutes le vent cessa tout-à-fait, les courans reprirent leur force, & le vaisseau fut encore emporté à deux cens pas des brisans. Cependant le petit vent se leva de nouveau, & dura dix minutes de plus. Pendant ce tems-là, on découvrit une ouverture à travers les rochers. Immédiatement M. Cook envoya un des contre-maîtres pour l'examiner; il revint dire que l'ouverture n'avoit pas plus de largeur que le vaisseau n'étoit long, mais que la mer y étoit paisible; on eut soudain l'espoir de se sauver en franchissant ce passage.

On

On en fit même l'essai; mais sans y réussir. Dès qu'à l'aide de la brise & du touage des canots, les Anglois furent vis-à-vis de l'ouverture, ils trouvèrent la mer haute; & à leur grand étonnement, le reflux commença à sortir & à venir vers eux par ce passage, comme l'eau qui court par l'écluse d'un canal de moulin. Contre leur attente cet accident leur fut de quelque avantage. Le même courant qui les empêchoit de franchir le passage du rocher, les en écarta d'environ un quart de mille, & ensuite les toueurs furent si bien favorisés par le reflux, qu'avant midi ils eurent gagné deux milles de chemin; malgré cela leur délivrance étoit incertaine, parce que, quand bien même le vent qui avoit calmé eût soufflé encore, le flux recommençant, ils alloient être de nouveau ramenés vers les récifs. Tous leurs efforts n'auroient pu les en garantir; mais une autre ouverture fut apperçue à environ un mille dans l'ouest. Soudain M. Cook chargea M. Hicks, son premier lieutenant, d'aller l'observer. Pendant ce tems-là les Anglois se débattoient avec la marée, tantôt lui résistant, tantôt entraînés par elle; & dans ce pénible travail, chacun remplissoit son devoir, avec autant d'exactitude & de tranquillité, que s'il n'y avoit point eu de péril. Enfin, M. Hicks rapporta que l'ouverture, quoique étroite & dangereuse, pouvoit être passée. Cette simple possibilité suffit; on se disposa à la tenter. Le danger qu'elle offroit étoit moins cruel que de demeurer dans une situation si horrible; un vent léger qui se leva heureusement, le travail des canots & le flux conduisirent le vaisseau devant l'ouverture, à travers laquelle il passa avec une épou-

CHAP. II. ANN. 1770.

vantable rapidité. La force de ce torrent empêcha l'Endéavour de dériver d'aucun côté du canal, qui n'avoit pourtant pas plus d'un quart de mille de large, & dont la profondeur étoit extrêmement inégale, donnant tantôt trente brasses, tantôt sept, d'un fond sale.

AUSSI-TÔT que nos navigateurs furent hors des récifs, ils mouillèrent l'ancre. Leur joie étoit excessive quand ils regagnèrent cette douce sécurité, qu'ils venoient de perdre après en avoir joui trois jours avec tant de satisfaction. Les rochers, les hauts fonds si dangereux pour les marins, même quand ils sont connus & marqués sur les cartes, le deviennent bien davantage dans des mers où l'on n'a point encore navigué. D'ailleurs, dans la partie du globe où étoit alors M. Cook, il y a d'autant plus de péril à les approcher, qu'ils sont ordinairement de corail, qu'ils s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer, & que leur surface est toujours couverte par la marée montante. Enfin là les vagues énormes de la vaste mer du Sud, rencontrant tout-à-coup l'obstacle de ces rochers, se brisent contre eux avec une inconcevable violence, & présentent à l'œil épouvanté du navigateur, une agitation des flots que les écueils ni les tempêtes ne peuvent jamais produire dans notre Océan. Un vaisseau fatigué, peu de provisions, beaucoup d'autres causes se joignoient aux périls de la mer pour effrayer nos voyageurs. Cependant l'homme est si courageux, la gloire de faire des découvertes est si flatteuse & si brillante, que M. Cook & ses compagnons bravoient gaiement les dangers, & se soumettoient à tous les inconvéniens. Ils aimoient mieux

encourir le risque d'être taxés d'imprudence & de témérité, que d'abandonner un pays qu'ils avoient découvert, sans en achever l'examen, ou que de s'exposer à l'humiliante accusation de manquer de courage & de persévérance. Il n'est pourtant pas inutile de remarquer que c'étoit principalement l'ardeur & la magnanimité du Chef qui inspiroient de tels sentimens à ses dignes compagnons.

M. COOK ayant passé les récifs, se détermina à se rapprocher de la côte, quelles qu'en fussent les conséquences, & de la suivre en faisant route vers le nord. Sa raison étoit qu'en sortant des écueils, il pouvoit bien avoir été entraîné assez loin de la terre pour n'être plus en état d'assurer si la Nouvelle-Hollande se joint, ou non, à la Nouvelle-Guinée; question qu'il avoit résolu de décider, depuis le premier instant que cette terre s'étoit offerte à ses regards. Cependant pour témoigner sa reconnoissance de la grace que l'Être suprême venoit de faire aux Anglois, en leur offrant un passage à travers le banc de rochers, M. Cook donna à ce passage le nom de *Canal de la Providence.*

DANS la matinée du 17 Août, les canots furent envoyés à la recherche de quelques rafraîchissemens. L'après-midi, ils revinrent avec deux cens quarante livres de coquillages, principalement de petoncles. Quelques-uns de ces petoncles étoient si bien attachés au roc qu'il falloit deux hommes pour les faire remuer, & le poisson qui étoit dedans pesoit jusqu'à vingt livres. M. Banks qui 16 Août.

CHAP. II. ANN. 1770. avoit fait une petite excursion, dans son canot avec le docteur Solander, rapporta beaucoup de coquilles très-curieuses & plusieurs coraux.

19 Août. LE 19 du même mois, nos voyageurs se trouvèrent environnés de rochers & de bancs de sable. Mais comme ils avoient été récemment exposés à de plus grands dangers, & que ces sortes d'objets leur étoient devenus familiers, ils les regardoient assez indifféremment.

21. LE 21 il eurent deux points de vue, entre lesquels ils ne purent appercevoir de terre, & soudain ils conçurent l'espérance d'avoir enfin trouvé le passage pour se rendre dans la mer des Indes. Cependant, M. Cook qui pouvoit porter son jugement avec non moins de certitude que ses compagnons, se détermina, avant de rien prononcer, à débarquer sur une isle qui se présentoit au sud-est de ce passage. Il y alla donc dans un canot avec MM. Banks & Solander, & accompagné d'un parti de soldats. Au moment qu'ils voulurent mettre pied à terre, quelques Indiens qui étoient sur le rivage, semblèrent disposés à empêcher le débarquement; mais bientôt ils se retirèrent avec tranquillité. Les Anglois gagnèrent immédiatement la plus haute montagne, d'où ils ne purent voir aucune terre entre le sud-ouest & l'ouest sud-ouest. Ainsi M. Cook ne douta plus de trouver un canal pour passer à la nouvelle Guinée. Comme il étoit prêt à quitter la côte de la nouvelle Hollande qu'il avoit parcourue depuis le 38° de latitude jusques au 10°, & qu'il étoit bien sûr qu'aucun Européen ne l'avoit vue avant lui, il y déploya encore

le pavillon Anglois. Il avoit deja pris possession de divers endroits ; mais alors il en prit une plus entière de toute la côte est, ainsi que des baies, des ports, des rivières qui y sont, & des isles adjacentes, depuis le 38° de latitude jusqu'au 10° ½ sud, pour le roi George III, & sous le nom de la nouvelle province de Galles. Les soldats qui étoient avec M. Cook firent trois décharges de leur mousqueterie, & les canons du vaisseau leur répondirent trois fois. Quand cette cérémonie fut achevée, les Anglois nommèrent l'isle où ils étoient l'*Isle de la Possession*. Ensuite ils s'acheminèrent vers le vaisseau, où ils eurent beaucoup de peine à se rendre à cause du reflux qui avoit beaucoup de rapidité.

23 Août.

LE 23 le vent tourna au sud-ouest. Il souffloit peu, mais la mer étoit grosse de ce côté-là ; ce qui, avec quelques autres circonstances, confirma M. Cook dans l'idée qu'il avoit atteint l'extrémité nord de la Nouvelle-Hollande, & qu'il ne restoit devant lui qu'une mer libre à l'ouest. Cette découverte lui causa beaucoup de satisfaction, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage sembloient prêts à finir ; mais parce qu'il ne douta plus que la Nouvelle-Guinée & la Nouvelle-Hollande ne fussent deux isles séparées. L'entrée du détroit est par le 10° 39' de latitude sud, & par le 218° 36' de longitude ouest. Le passage est entre la grande terre & un amas d'isles au nord-ouest, que M. COOK nomma les *Isles du Prince de Galles*, & qui peuvent probablement s'étendre aussi loin que la Nouvelle-Guinée. Leur différence est très-grande en circonférence & en hauteur. Plusieurs sont couvertes

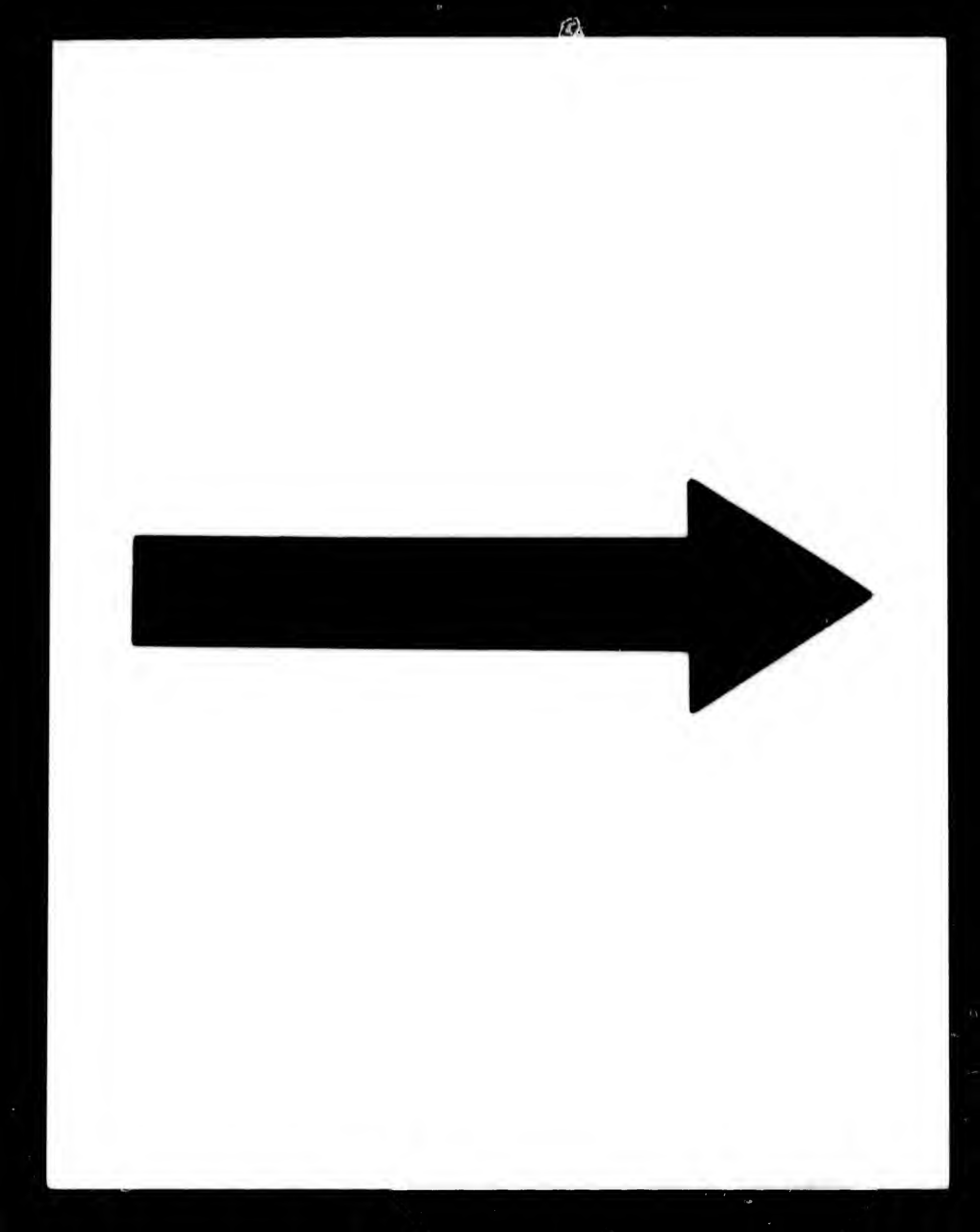
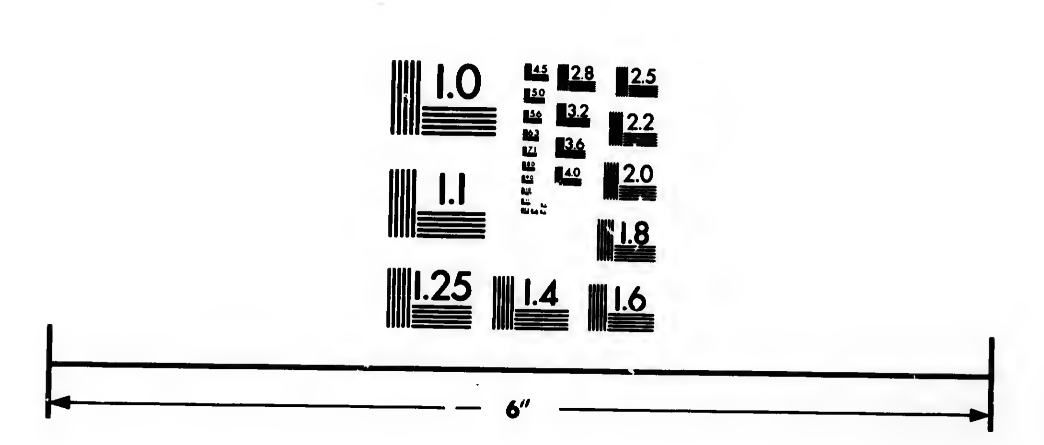
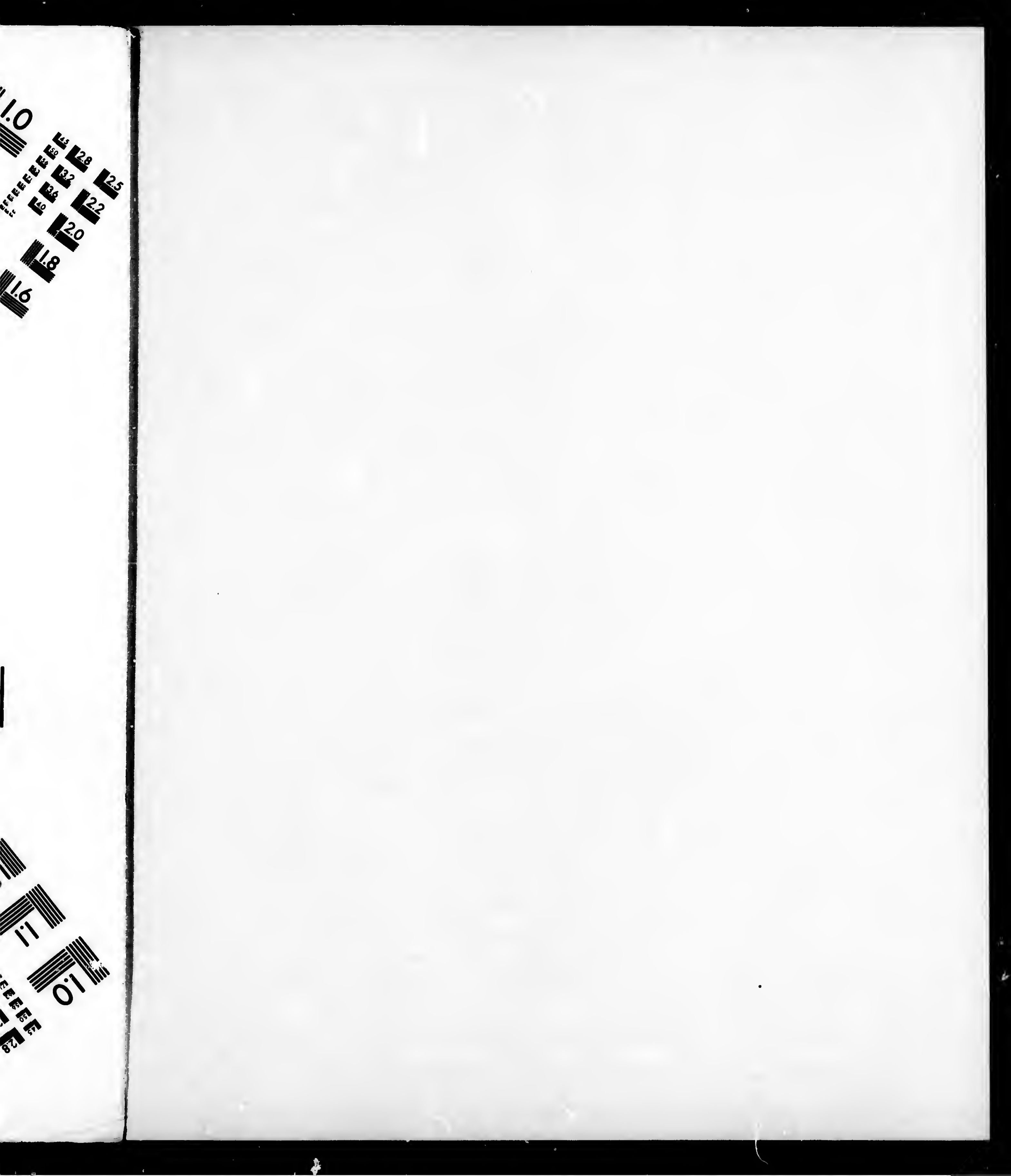


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Chap. II. Ann. 1770.

d'herbes & de bois ; & tout prouve qu'elles ſont habitées. M. Cook ne doutoit pas qu'il n'y eût un paſſage à travers ces iſles, auſſi facile que celui qu'il ſuivoit alors, & peut-être moins périlleux. Il n'auroit pas laiſſé à d'autres marins l'honneur de le vérifier ; il l'auroit tenté lui-même, s'il avoit eu un équipage moins haraſſé & un vaiſſeau en meilleur état. Il donna au canal où il paſſoit alors, le nom de *Détroit de l'Endéavour*.

La Nouvelle-Hollande, ou la côte eſt, appellée par M. Cook, *Nouvelle Province de Galles*, eſt le plus vaſte pays du monde connu, qu'on ne place pas au rang des continents. La longueur de la côte, que ſuivirent nos navigateurs, comprend en ligne droite 27° de latitude ; ce qui fait près de deux mille *milles* d'Angleterre. La ſurface quarrée de l'iſle entière eſt plus grande que toute l'Europe. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici une deſcription très-détaillée, qui ſe trouve déja dans les relations de M. Cook. Nous nous bornerons à en parler d'une manière générale.

Nous obſerverons d'abord, relativement aux Indiens, que leur nombre eſt bien peu proportionné à la vaſte étendue de leur pays. Les Anglois n'en ont vu qu'une fois trente enſemble. C'eſt lorſqu'ils étoient à la baie Botanique ; & même quand les Indiens paroiſſoient déterminés à attaquer les Anglois, ils n'avoient guere parmi eux que quatorze ou quinze combattans. Ce qu'on rencontra de leurs hangars ou de leurs cabanes raſſemblées, n'en pouvoit pas admettre un plus grand nombre. A la vérité nos

voyageurs ne virent que la côte eſt, entre laquelle, & la côte de l'oueſt, eſt une immenſe contrée entièrement inconnue; mais il eſt évident que, d'après l'état inculte du pays que les Anglois ont vu, cette contrée eſt abſolument déſerte, ou moins peuplée que le rivage de la mer. Les habitans de la Nouvelle-Hollande, ne connoiſſant aucune eſpèce de trafic, ne voulurent jamais ſe prêter aux échanges que leur propoſoient les Anglois. Les choſes qu'on leur donnoit étoient bien acceptées; mais dès qu'on leur propoſoit de donner quelqu'une de leurs armes en retour, ils avoient l'air de ne pas entendre. Il n'y a aucune raiſon de croire qu'ils mangent la viande crue; mais comme ils n'ont aucune eſpèce d'uſtenſile pour faire bouillir de l'eau, ils ne peuvent que rôtir leurs mets ſur des charbons, ou les pétrir entre deux pierres chaudes, comme les Inſulaires de la mer du ſud. Ils ſavent allumer du feu avec une extraordinaire facilité, & ils l'étendent d'une manière étonnante. Pour l'allumer, ils prennent deux pièces de bois, dont une eſt ronde, de ſept ou huit pouces de long, & l'autre applatie. Ils taillent la pointe de la première en pointe un peu arrondie. Enſuite l'appuyant ſur l'autre, ils la tournent légérement & rapidement entre leurs mains. En faiſant cela, ils lèvent ſouvent leurs mains & les repoſent ſoudain comme pour preſſer davantage. Par ce moyen, ils font du feu en moins de deux minutes; & avec la plus petite étincelle, ils en ont bientôt la quantité qu'ils veulent.

LES Anglois demeurèrent trop peu de tems chez ce peuple, pour pouvoir apprendre ſon langage; cependant

Chap. II. Ann. 1770.

comme cet objet eſt important pour les ſavans, & peut être fort utile dans les recherches ſur l'origine des diverſes nations d'Indiens nouvellement découvertes, M. Cook & ſes amis recueillirent quelques mots qui peuvent ſervir dans ces recherches juſqu'à un certain point. M. Cook ne manqua pas non plus de faire des obſervations les plus exactes ſur les courants & ſur les marées de la Nouvelle-Hollande; obſervations très-avantageuſes pour ceux qui entreprendront comme lui ce périlleux voyage. L'irrégularité des marées eſt très-remarquable ſur cette côte.

23 Août. Les Anglois partirent le 23 d'Août de la Nouvelle-Hollande ou nouvelle Province de Galles, pour ſe rendre
25. à la côte de la Nouvelle-Guinée. Le 25 ils donnèrent ſur un dangereux haut fond; le vaiſſeau avoit ſix braſſes d'eau: mais en ſondant tout autour, on n'en trouvoit que deux à la diſtance d'un demi cable. Ce haut fond étoit d'une ſi grande étendue, prenant de l'eſt par le nord, & allant de l'oueſt au ſud-oueſt, qu'il n'y avoit pas d'autre méthode pour s'en préſerver, que de retourner en arrière; encore y avoit il bien peu d'eſpoir par ce côté-là. La marée étoit haute, & les vagues courtes & briſées, prouvoient, que ſi le vaiſſeau touchoit quelque rocher, il ſeroit bientôt en pièces. Enfin, ſa ſituation devint ſi périlleuſe, que ſi ſa courſe avoit été portée tant ſoit peu, plus ou moins, à droite ou à gauche, il auroit frappé les écueils, avant qu'on eût eu le tems de les ſignaler.

M. Cook avoit deſſein de diriger ſa courſe au nord-oueſt, juſqu'à ce qu'il eût atteint la côte de la Nouvelle-Guinée:

Guinée : même il vouloit y relâcher, si cela étoit praticable ; mais les hauts fonds lui firent changer de route, dans l'espoir de trouver un canal plus sûr & une mer plus profonde. Cet espoir ne fut point vain. Le 26 d'Août, à midi, le fond augmenta par dégrés jusqu'à vingt-six brasses. Le 28 on vit la mer couverte d'une écume épaisse & noire, semblable à celle que les matelots appellent du fray de poisson. Dès que M. Cook vit cette écume, il eut quelque crainte de se retrouver encore parmi les écueils ; mais la profondeur de la mer qu'on sonda dans les endroits où flottoit l'écume, étoit la même qu'aux environs. La même chose avoit été observée sur les côtes du Brésil & de la Nouvelle-Hollande ; & alors on n'étoit pas bien loin de terre. MM. Banks & Solander examinèrent soigneusement l'écume : mais ils ne purent pas dire positivement ce que c'étoit ; il leur sembla seulement qu'elle contenoit quelque semence végétale. Bientôt on en apperçut davantage. Les matelots cessèrent de la prendre pour du fray, & inventant un nouveau nom, ils l'appellèrent de la sciure de mer.

CHAP. II.
ANN. 1770.
26 Août.
28.

L'AUBE du 3 de septembre fit voir à nos navigateurs la Nouvelle-Guinée. Ils continuèrent de s'en approcher avec un bon vent jusqu'à neuf heures du matin qu'ils ne trouvèrent plus que trois brasses d'eau. Ils étoient pourtant encore à trois ou quatre milles de la terre. On mit soudain la chaloupe à la mer, & M. Cook s'embarqua dans son canot avec M. Banks, le docteur Solander, le domestique de M. Banks, & quelques autres formant tous en- 3 Sept.

CHAP. II.
ANN. 1770.

semble un parti de douze hommes bien armés. Auſſitôt qu'ils furent à terre, ils virent des traces de pieds d'hommes, imprimés récemment dans le ſable. Penſant bien que les habitans n'étoient pas éloignés, & voyant un bois vaſte & épais, à une centaine de pas du rivage, ils crurent néceſſaire de ſe conduire prudemment, pour qu'en cas d'attaque, leur retraite vers le canot ne fût point coupée. Ils marchèrent le long du bois, & ils trouvèrent bientôt un boſquet de cocotiers, ſur leſquels ils portèrent des regards de complaiſance & de déſir; mais ne croyant pas qu'il fût ſage d'y grimper, ils continuèrent leur chemin, ſans toucher un ſimple coco. Ils étoient à peine à un quart de mille du canot, que trois Indiens s'élancent du bois en jettant un cri horrible, & en courant vers les Anglois. Le premier de ces Indiens lança alors à côté de lui quelque choſe qu'il tenoit dans ſa main, & qui brûla comme de la poudre à canon, mais ſans bruit. Les deux autres tirèrent ſoudain leurs fleches. Les Anglois ſe virent donc dans la néceſſité de faire uſage de leurs fuſils, d'abord avec du petit plomb, enſuite à balle, & bientôt les Indiens s'enfuirent avec beaucoup d'agilité. Comme M. Cook ne ſe ſoucioit point d'envahir ce pays, & qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit rien à obtenir de bonne volonté, il retourna promptement, avec ſes compagnons, vers le canot. Dès qu'ils furent embarqués, ils ramèrent en paſſant devant les Indiens qui étoient alors accourus ſur la plage au nombre d'environ ſoixante ou quatre vingt. Ils paroiſſoient reſſembler beaucoup aux nouveaux Hollandois. Leur ſtature eſt la même; ils ont également

les cheveux courts ou tondus. De plus, ils font aussi absolument nus ; mais la couleur de leur peau n'est pas aussi brune ; ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils font plus propres. Pendant que les Anglois les regardoient, ils faisoient des défis, & ils lançoient leurs feux, souvent même quatre ou cinq à la fois. Les Anglois ne purent jamais comprendre ni ce que c'étoit que ces feux, ni à quoi ils pouvoient être bons. Ceux qui les déchargeoient tenoient en main un petit bâton, qu'ils lançoient à côté d'eux, & immédiatement il en sortoit du feu & de la fumée, comme d'un coup de fusil. Les personnes qui étoient à bord du vaisseau, voyant cet étonnant phénomène, crurent que les Indiens avoient des armes à feu. Du canot même il sembloit que c'étoit des salves de mousqueterie qui ne retentissoient point.

LE lieu où M. Cook étoit alors, se trouve à 6° 15′ de latitude sud, à environ soixante-cinq lieues au nord est du port Saint-Augustin, ou Cap Welche, & près de celui qui est nommé sur les cartes, *Cap de la Colta de San Bonaventura.* Cette côte est de toutes parts richement couverte d'herbes & de bois. Les cocotiers, les arbres à pain & les bananiers y abondent. En outre, on y voit beaucoup d'arbres & de plantes semblables à ceux des isles de la mer du sud, de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Hollande.

DÈS que les Anglois furent tous à bord du vaisseau, ils firent voile vers l'ouest, M. Cook ayant résolu de ne s'arrêter pas plus long-tems sur la côte où il venoit de

Chap. II. Ann. 1770.

débarquer. Cette résolution plut beaucoup à la plus grande partie de l'équipage ; mais quelques officiers désiroient au contraire qu'on renvoyât à terre un parti d'hommes pour cueillir des noix de coco. M. Cook le refusa absolument, parce qu'il regardoit une pareille entreprise comme injuste & cruelle. Il étoit certain, d'après ce qu'avoient déja fait les Indiens, que si on eût voulu attenter à leur propriété, ils l'eussent vaillamment défendue. Dans ce cas, la vie de plusieurs d'entr'eux eût été sacrifiée ; peut-être même quelques Anglois auroient succombé. M. Cook auroit été très-fâché d'avoir une querelle avec les Indiens, quand bien même il y auroit été forcé pour des choses de première nécessité : mais il lui sembloit vraiment criminel de s'y exposer, pour obtenir la satisfaction passagère de manger quelques noix de coco. Le même inconvénient se présentoit dans tous les endroits de cette côte, soit au nord, soit à l'ouest. Il y avoit par-tout des habitans guerriers. D'ailleurs, il eût fallu que le vaisseau pût approcher assez de la terre pour que les canots protégeassent le débarquement en cas de besoin. Et avant de trouver un tel endroit, nos navigateurs auroient été si loin dans l'ouest, qu'ils se seroient vus forcés de se rendre à Batavia, dans le nord de Java. Ce qui, suivant M. Cook, n'étoit pas aussi exempt de péril, que de passer au sud de Java par le détroit de la Sonde. Une autre raison qu'il avoit de se rendre promptement à Batavia, c'étoit la voie d'eau de son vaisseau qui lui faisoit craindre d'être obligé de carener à son arrivée dans ce port. Enfin, il n'espéroit de faire aucune découverte, dans des mers déja fréquentées & décrites par les Géographes Espagnols, & sur-tout par

les Hollandois. Le seul avantage qu'il reclamoit, c'étoit d'avoir prouvé, sans réplique, un fait important; savoir, que la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée, sont deux pays séparés. CHAP. II. ANN. 1770.

AINSI, sans s'arrêter davantage sur la côte de la Nouvelle-Guinée, l'Endéavour partit le même jour, en dirigeant sa route vers l'ouest. Pendant ce voyage, M. Cook eut occasion de rectifier les erreurs des premiers navigateurs. Le 6 de septembre, avant le jour, les Anglois passèrent près d'une petite isle, située au nord-nord-ouest. Comme le jour commençoit, ils en virent une autre fort basse & fort grande, qui s'étendoit de ce quartier au nord-nord-est. M. Cook seroit descendu sur cette dernière isle pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas soufflé trop fort. A moins que ces deux isles ne soient comprises dans les isles d'Arrou, elles n'ont point de place sur les cartes géographiques; & si c'est des isles d'Arrou qu'elles sont partie, elles sont placées trop loin de la Nouvelle-Guinée (a). Quelques autres terres, vues le même jour, doivent, par leur distance, appartenir aux isles d'Arrou; mais s'il falloit en croire les premières cartes, elles seroient un dégré plus loin dans le sud. 6 Sept.

LE 7 du même mois, nos voyageurs étoient au 9° 30′ de

(a) M. Cook trouva la partie sud de ces isles, au 7° 6′ sud, de latitude & 225° ouest de longitude.

Chap. II. Ann. 1770.

latitude fud, & au 229° 34′ de longitude oueft. Ils auroient dû voir les ifles de Weafel qui font portées fur les cartes à vingt ou vingt cinq lieues de la nouvelle Hollande ; mais comme on n'apperçut rien, M. Cook jugea que ces ifles étoient indiquées par les Géographes, d'une manière erronée. Ceci ne doit nullement furprendre. Non-feulement ces ifles, mais toute la côte qui borne la vafte mer où elles font fituées, ont été parcourues à plufieurs reprifes & par différentes perfonnes qui n'avoient point les connoiffances néceffaires pour tenir des journaux auffi exacts qu'on les tient aujourd'hui. D'ailleurs les nombreufes découvertes des premiers navigateurs ont été tracées fur la carte géographique par d'autres que par eux, & peut-être plus de cent ans après qu'elles ont été faites.

En pourfuivant leur route, nos voyageurs pafsèrent près des ifles de Timor, de Timor Lavet & de Seman. Pendant qu'ils étoient aux environs des deux dernières, le 16 feptembre à 10 heures du foir, ils apperçurent dans le ciel un phénomène pareil, à quelques égards, à une aurore boréale, mais à d'autres, fort différent. Il formoit une lumière rouge & épaiffe qui s'élevoit à environ vingt dégrés au-deffus de l'horifon ; & quoiqu'il variât dans fon étendue, il ne comprenoit jamais moins de huit ou dix points de compas. A travers la lumière principale, & en-dehors de cette lumière, partoient de tems-en-tems des rayons d'une couleur plus brillante qui reffembloient affez à ceux d'une aurore boréale, mais entièrement exempts des éclats & des vibrations qu'ont ceux de ces fortes

d'aurores. Ce grand corps de lumière étoit au ſud-ſud-eſt du vaiſſeau. Il dura, ſans aucune diminution, juſqu'à minuit, & probablement plus long-tems; mais M. Cook & ſes amis ceſsèrent de l'obſerver. CHAP. II. ANN. 1770.

LE même jour, M. Cook ayant paſſé toutes les différentes iſles déſignées ſur les cartes, entre Timor & Java, ne s'attendoit pas à en rencontrer d'autres dans le même endroit; mais le lendemain matin il en vit une portant à l'oueſt-ſud-oueſt; & il crut d'abord qu'il avoit fait une nouvelle découverte. Dès que nos voyageurs l'eurent approchée par le côté nord, ils eurent le plaiſir de voir des maiſons riantes, des cocotiers; & ce qui les ſurprit bien plus agréablement encore, de grands troupeaux de moutons qui paiſſoient ſur le rivage. Une partie de l'équipage de l'Endéavour étoit alors en aſſez mauvaiſe ſanté. On étoit fâché que M. Cook n'eût point voulu s'arrêter à Timor. Auſſi M. Cook ſaiſit avec plaiſir l'occaſion de relâcher dans un lieu qui ſembloit ſi propre à fournir les proviſions, dont on avoit beſoin, & à ſoulager les malades & les mécontens. Ce lieu étoit l'iſle de Savu, nouvellement établie par les Hollandois.

LE principal deſſein de M. Cook, fut de s'y procurer des proviſions, qu'il n'obtint pas ſans un peu de jalouſie de la part de M. de Lange, le réſident du Comptoir. Il eut en tout neuf jeunes buffles, ſix moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, pluſieurs douzaines d'œufs, quelques cocos, des limons, un peu d'ail &

CHAP. II. ANN. 1770.

plusieurs centaines de gallons de sirop de palme (a). Ces choses ne coutèrent qu'un prix très-raisonnable. Les Anglois furent en cela favorisés par un vieillard indien, qui paroissoit jouir d'une grande considération sous le Roi de l'isle. M. Cook & ses amis furent un jour très-bien régalés par le Roi lui-même, quoique la royale étiquette empêchât cette majesté de prendre part au repas qu'elle leur donna.

L'ISLE de Savu est en général si peu connue, que M. Cook n'avoit jamais vu de carte géographique, où elle fût exactement placée. Le centre de cette isle, est par la latitude de 10°, 35' sud, & par la longitude de 237° 30' ouest. Elle présentoit au vaisseau une perspective, dont la beauté ne peut être égalée; la verdure de ses champs bien cultivés, les montagnes richement couvertes de bois, & qui s'élèvent doucement & insensiblement; la hauteur majestueuse des arbres droits & verdoyans, tout enfin, ce que la nature a prodigué à cette isle délicieuse, l'orne à un point, que l'imagination la plus brillante ne peut concevoir. Quant à ce qui concerne les habitans, & les diverses productions de l'isle, M. Cook n'en fut guère informé que par M. de Lange.

CE qu'on raconte de la morale des Indiens de Savu, est sur-tout bien extraordinaire, & a bien droit de plaire aux ames vertueuses. Leur caractère, leur conduite est

(a) Un gallon contient à-peu-près quatre bouteilles de France.

toujours irréprochable, & digne du chriſtianiſme le plus
épuré. Quoiqu'il ſoit permis aux hommes d'avoir pluſieurs Chap. II.
femmes, il eſt infiniment rare qu'ils en prennent plus d'une. Ann. 1770.
Le vol n'eſt preſque pas connu parmi eux; & loin d'uſer
jamais de vengeance, ſi par h ſard il ſurvient entre eux
quelque différend, ils le ſoumettent tout de ſuite de bonne
volonté à la déciſion de leur Roi: car ils ont pour principe
de ne jamais diſputer, de peur de faire naître quelque
reſſentiment ou quelque malveillance. Leur propreté
dans les vêtemens, leur délicateſſe en tout, eſt proportionnée
à une morale ſi ſage. D'après quelques exemples
de leur langage, il paroît qu'il a beaucoup de conformité
avec celui des iſles de la mer du ſud: ils ont pluſieurs mots
Otahitiens; les termes numériques, ſur-tout dérivent de la
même origine.

Le 21 de ſeptembre, nos navigateurs remirent à la 21 Sep.
voile; & le 1 octobre, ils arrivèrent à la vue de l'isle de Java. 1 Octob.
Pendant la route de Savû à Java, M. Cook eſtimoit vingt
minutes par jour de différence pour le courant de l'oueſt,
& ſur la côte de Java, il le jugea beaucoup plus fort.
Il ſe trouva que ſon eſtimation étoit le juſte équivalent des
effets du courant ſur le vaiſſeau; car telle étoit la ſagacité
de M. Cook pour tout ce qui concerne la navigation, que
rarement il ſe trompoit.

Le 2 octobre, deux vaiſſeaux Hollandois étant mouillés 2 Octob.
en-dehors de la pointe d'Anger, M. Cook envoya le
lieutenant Hicks à bord d'un de ces vaiſſeaux, pour avoir

CHAP. II. ANN. 1770.

quelques nouvelles d'Angleterre, dont nos navigateurs étoient privés depuis si long-tems. M. Hicks rapporta que le *Swallow*, capitaine Carteret, avoit été à Batavia deux

5 Octob. ans auparavant. Dans la matinée du 5, une chaloupe vint auprès de l'Endéavour; elle portoit un officier Hollandois, qui envoya à M. Cook un papier imprimé en Anglois, & en diverses autres langues. Ce papier, bien signé par un secrétaire, au nom du gouverneur & du conseil des Indes, contenoit neuf questions mal exprimées. M. Cook jugea à propos de ne répondre qu'à deux; savoir, à celles qui regardoient le nom & la nation du vaisseau, & sa desti-

9. nation. Le 9, nos navigateurs entrèrent dans la rade de Batavia, où ils trouvèrent le Harcourt, vaisseau de la compagnie des Indes Angloise, qui arrivoit de Londres, deux navires marchands Anglois, & beaucoup de vaisseaux Hollandois. Immédiatement un canot vint près de l'Endéavour; & l'officier s'étant informé & du nom du vaisseau & de sa destination, il s'en retourna porter les réponses au commandant. En même tems, M. Cook envoya un de ses lieutenans apprendre son arrivée au gouverneur, & lui dire les raisons qui avoient empêché les Anglois de saluer; car M. Cook crut devoir se dispenser de cette cérémonie, parce qu'il ne pouvoit faire usage que de trois canons & de ses pierriers, qui n'auroient pas été entendus.

COMME on s'accordoit universellement à penser que l'Endéavour ne pouvoit pas partir avec sécurité pour l'Europe, sans qu'on eût préalablement examiné sa quille, M. Cook se détermina à demander l'agrément de le faire

mettre à terre à Batavia. Il présenta pour cela une requête au gouverneur & au conseil, qui fut promptement appointée, avec l'offre de fournir aux Anglois tout ce qui leur seroit nécessaire. Chap. II. Ann. 1770.

Dans la soirée du 10, il y eut à Batavia une tempête horrible. Les éclairs & le tonnerre se mêloient aux vents & à la pluie. Un vaisseau de la compagnie des Indes Hollandoise eut son grand mât brisé, & jeté sur le pont. Le grand perroquet & le petit perroquet furent mis en pièces par la foudre. Le coup avoit été probablement attiré par une baguette de fer, qui étoit au bout du petit perroquet. Comme ce vaisseau étoit auprès de l'Endéavour, l'Endéavour auroit vraisemblablement eu le même sort, si, par bonheur, le conducteur du pare-à-tonnerre n'avoit pas été placé. La foudre suivit ce conducteur, & tomba hors du vaisseau; mais en même tems, on sentit le même ébranlement que dans un tremblement de terre, & la chaîne du conducteur parut toute en feu. M. Cook saisit cette occasion pour recommander l'usage des conducteurs électriques à bord des vaisseaux, & il espéra que les marins qui apprendroient cette aventure, se tiendroient en garde contre les barres de fer, qu'on met souvent au bout des mâts. 10 Octob.

Les voyageurs Anglois avoient pris leur logement dans un hôtel ou taverne établi par ordre du Gouvernement. Là ils étoient fort chèrement & fort mal traités; chose trop commune dans les auberges pour surprendre; mais ils ne purent pas s'y soumettre long-temps. A force de remontrances, ils obtinrent une table un peu mieux servie.

Chap. II. Ann. 1770.

Peu de jours après, M. Banks loua une petite maison pour lui & pour sa suite; & aussi-tôt qu'il y fut, il envoya chercher Tupia qui étoit resté malade à bord. Quand on le porta du vaisseau dans le canot, il étoit si languissant & si abattu, qu'il sembloit prêt à expirer; mais dès qu'il entra dans Batavia, il se ranima un peu. Un spectacle si nouveau, si extraordinaire pour lui, le remplissoit d'étonnement. Les maisons, les rues, les voitures, le peuple, & une infinité d'autres objets, se présentant tout-à-coup à lui, produisirent dans son esprit une espèce d'enchantement. Son petit compagnon, Tayeto, exprimoit son admiration & son plaisir avec encore plus de transport. Il dansoit le long des rues, emporté par une sorte d'extase, examinant chaque objet avec une impatiente curiosité, & courant incessamment d'une chose à l'autre. Tupia considéroit principalement les différentes parures des personnes qui l'entouroient; & quand il fut informé que ces personnes portoient des habillemens suivant la mode particulière de leur nation, il désira de se vêtir, lui, à la façon d'Otahiti. En conséquence, on lui envoya du vaisseau des habits otahitiens, & il se para avec beaucoup de promptitude & de dextérité.

M. Cook imaginoit qu'il trouveroit facilement à Batavia l'argent dont il avoit besoin pour faire racommoder son vaisseau; mais il se trompoit. Aucun particulier ne voulut fournir la somme nécessaire. Dans cette circonstance, M. Cook demanda par écrit au gouverneur lui-même, l'argent qu'il lui falloit; & le Gouverneur donna ordre qu'on le lui fournît du trésor de la Compagnie.

QUAND nos voyageurs eurent été neuf jours à Batavia, ils commencèrent à sentir les funestes effets du climat. Tupia, après le premier moment de joie qui l'avoit ranimé, devint plus malade. Le petit Tayeto fut attaqué d'une inflammation au poumon. MM. Banks & Solander eurent les fièvres; & en peu de tems, presque tous les Anglois, tant à bord qu'à terre, furent en mauvaise santé. Cet état les affectoit beaucoup, & l'avenir étoit encore plus décourageant. Tupia désira de jouir d'un air plus libre que celui qu'il respiroit au milieu des nombreuses maisons de Batavia. Soudain on lui fit dresser une tente sur la petite isle Cooper. M. Banks l'y accompagna, & continua à soigner lui-même ce pauvre Indien, jusqu'à ce que sa propre maladie lui en ôtat le pouvoir.

CHAP. II. ANN. 1770.

LE 5 de Novembre, M. Monckhouse, le Chirurgien du vaisseau, homme non moins estimable qu'habile, fut la première victime que ce fatal pays coûta aux Anglois. Leur situation fut encore aggravée par la perte d'un tel homme. Le 9 le petit Tayeto mourut; & Tupia, qui chérissoit cet enfant avec toute la tendresse d'un père, accablé d'une perte si douloureuse, ne lui survécut que peu de jours.

5 Novemb. 9.

LA maladie de M. Banks & celle du docteur Solander, s'accrurent à un tel point, que le médecin déclara qu'il n'y avoit d'autre moyen de sauver leur vie, qu'en les transportant à la campagne. On leur loua une maison à deux milles de la ville. Là, un air plus pur, & les soins de deux femmes Malaises qu'ils avoient prises pour les servir, les aidèrent à se rétablir peu-à-peu. Enfin, M. Cook tomba malade lui-

CHAP. II. ANN. 1770.

même; & il ne reſtoit plus que dix hommes du vaiſſeau qui puſſent agir.

CEPENDANT, au milieu de tant de maux, M. Cook étoit toujours attentif aux réparations de l'Endéavour. Quand on en viſita le fond, on le trouva en bien plus mauvais état qu'on ne l'avoit craint. La fauſſe quille & la quille même étoient fort endommagées; il manquoit une grande partie du doublage. Parmi les diverſes planches qui étoient gâtées, deux entières & la moitié d'une troiſième, étoient ſi uſées dans une longueur de ſix pieds, qu'il ne leur reſtoit pas un huitième de pouce d'épaiſſeur; & dans ce même endroit, les vers avoient pénétré juſqu'aux membres du vaiſſeau. En cet état, l'Endéavour avoit pourtant parcouru bien des centaines de lieues, dans une partie du globe où la navigation eſt extrêmement pénible & dangereuſe. Il fut alors heureux pour nos voyageurs de ne pas connoître tout le péril; parce qu'ils n'auroient, ſans doute, pas pu s'empêcher d'être très-inquiets, s'ils avoient ſu qu'une grande partie du fond de leur vaiſſeau n'étoit pas plus épais que la ſemelle d'un ſoulier, & qu'une auſſi foible barrière défendoit ſeule leur vie contre une mer impétueuſe & profonde.

LE prompt radoub de l'Endéavour ſatisfit beaucoup M. Cook; auſſi a-t-il rendu juſtice à cet égard aux Hollandois, en déclarant qu'il n'y a pas de chantier au monde où un vaiſſeau puiſſe être placé d'une manière plus commode, plus sûre, plus expéditive, & carené avec plus d'intelligence & d'adreſſe qu'à Batavia. Il fut, ſur-tout,

très-content de la façon dont on éleva le vaisseau avec deux mâts ; méthode qu'il préféra à la méthode angloise ; car il n'étoit sûrement pas de ces hommes, qui, attachés aux vieilles coutumes, s'opposent toujours aux inventions dictées par la raison ou par l'expérience. CHAP. II. ANN. 1770.

Le 8 de Décembre, la carêne fut entièrement achevée. Depuis ce jour jusqu'au 24, les Anglois s'occupèrent à se procurer de l'eau, des provisions, & tout ce qui leur manquoit. Ils se pourvurent aussi de nouvelles pompes. Mais les maladies de l'équipage rendirent ces opérations un peu longues. 8 Déc. 24.

Dans l'après-midi du 24 M. Cook prit congé du Gouverneur de Batavia, & de plusieurs autres personnes avec qui il s'étoit lié, & dont il avoit reçu de bons offices. Pendant ce tems-là, il arriva un événement qui faillit avoir des suites désagréables. Un matelot déserta d'un vaisseau Hollandois qui étoit en rade, & se sauva à bord de l'Endéavour. Il fut soudain reclamé comme sujet de la Hollande. M. Cook, qui étoit à terre, dit que si effectivement le matelot étoit Hollandois, il le rendroit sans difficulté. Cependant l'ordre en fut envoyé au lieutenant Hicks qui commandoit à bord ; & M. Hicks refusa d'y accéder, parce que ce matelot, né en Irlande, étoit sujet de Sa Majesté Btitannique. En cela M. Hicks se conduisit conformément aux intentions de M. Cook. Alors le capitaine du vaisseau Hollandois redemanda, par un message du Gouverneur général, le matelot, qu'il dit être sujet du Dannemarck. M. Cook lui repliqua qu'il y avoit, sans doute,

CHAP. II. ANN. 1770.

une méprife dans le meffage, attendu que le Général ne reclameroit certainement pas un Danois, dont le feul crime étoit de préférer le fervice de l'Angleterre à celui de la Hollande. Il ajouta, en même-tems, que pour montrer combien il défiroit d'éviter les difcuffions, fi le matelot étoit vraiement Danois, il le rendroit par politeffe; mais que s'il étoit fujet des Anglois, il le garderoit, au rifque de tous les événemens. Bientót après, une lettre de M. Hicks confirma indubitablement que le matelot étoit Irlandois; & M. Cook envoya cette lettre au Gouverneur, en l'affurant qu'il ne confentiroit, fous aucun prétexte, à rendre le matelot. Une conduite auffi ferme, auffi décidée, produifit l'effet défiré. On n'entendit plus parler de cette affaire.

25 Déc. LE 25, au foir, M. Cook & M. Banks fe rembarquèrent, ainfi que tous les Anglois qui avoient réfidé conftamment à terre. Les convalefcens étoient encore loin d'avoir repris toute leur fanté. Il y avoit encore quarante malades à bord, & le refte de l'équipage étoit bien foible. Il eft à remarquer que tous les Anglois avoient été incommodés, excepté le voilier feul, qui étoit un vieillard de foixante-dix à quatre-vingts ans, & qui s'enivra tous les jours pendant le tems qu'il fut à Batavia. Trois matelots & le domeftique de M. Green moururent, ainfi que M. Mouckhoufe, Tupia & Tayeto. Ce n'eft point l'air ftagnant & mal fain du pays qui fut feul caufe de la mort du pauvre Tupia. Comme il avoit été accoutumé, dès l'enfance, à fe nourrir de végétaux, & principalement de bons fruits, il contracta bientôt les maladies qu'occafionnent les alimens qu'on

qu'on a à la mer ; & il auroit probablement ſuccombé à ce changement de vie avant d'arriver à Londres, quand bien même le vaiſſeau n'eût pas été obligé de relâcher à Batavia. CHAP. II. ANN. 1770.

Nos navigateurs ne ſéjournèrent point dans cette iſle, ſans acquérir beaucoup de connoiſſances relatives aux productions du pays, ainſi qu'aux mœurs, aux coutumes des habitans. Ce qu'ils en apprirent eſt pleinement détaillé dans l'ouvrage du docteur Hamkeſworth, & ajoute beaucoup à ce qu'on ſavoit déja ſur le même ſujet.

Le mardi 27 de Décembre, l'Endéavour mit en mer. Le 5 de Janvier 1771, il s'arrêta au ſud-eſt de l'iſle du Prince. On vouloit y prendre de l'eau & du bois. On avoit auſſi beſoin de rafraîchiſſemens pour les malades, dont pluſieurs empiroient chaque jour, depuis le départ de Batavia. Auſſitôt que le vaiſſeau fut bien amaré, MM. Cook, Banks & Solander ſe rendirent à terre. A leur débarquement, ils furent conduits par quelques Indiens qu'ils rencontrèrent, vers un homme qu'on leur dit être le Roi du pays. Après quelques complimens faits à ce Roi, les Anglois s'occupèrent de leurs affaires; mais ils ne purent pas, tout de ſuite, acheter des tortues qu'ils déſiroient, à cauſe de leur cherté. Ils furent plus heureux, dans leurs recherches, pour de l'eau. Ils en trouvèrent qui étoit ſituée commodément pour eux, & qui paroiſſoit très-bonne. Lorſqu'ils voulurent ſe retirer, quelques Indiens leur vendirent trois tortues, ſous la condition expreſſe que le Roi n'en ſeroit point informé. 27 Déc. 1771. 5 Janv.

Chap. II. Ann. 1771.

Le jour suivant, le commerce fut établi avec les Indiens, aux termes que les Anglois voulurent. Ainsi ils achetèrent des tortues en abondance. Les trois qu'on avoit eues la veille, furent préparées pour l'équipage, qui, depuis près de quatre mois, n'avoit mangé que des viandes salées. M. Banks alla le soir rendre visite au Roi, qui étoit alors dans son palais, situé au milieu d'un champ de ris. Sa Majesté étoit très-occupée à faire cuire, elle-même, son souper; mais cela ne l'empêcha pas de recevoir gracieusement M. Banks. Le lendemain les échanges se continuèrent; les habitans apportèrent alors au marché, non-seulement des tortues, mais de la volaille, du poisson, des singes, des petits daims & des végétaux.

11 Janv. Dans l'après-midi du 11, M. Cook étant descendu à terre pour visiter les travailleurs qui coupoient du bois, ou qui remplissoient les tonneaux d'eau, il apprit qu'on avoit dérobé une hache. Il étoit important de prévenir les autres vols que cet exemple pourroit produire. Ainsi il résolut de ne pas le négliger, & d'en obtenir justice du Roi. Après quelque altercation à ce sujet, Sa Majesté promit que la hache seroit rendue le lendemain; ce qui fût exactement accompli.

15. Le 15, l'Endéavour leva l'ancre, & remit à la voile (a). L'isle du Prince, où il s'arrêta dix jours, étoit autrefois très-fréquentée par les vaisseaux des diverses nations qui

(a) La pointe de Java, d'où M. Cook partit, est au 6° 49′ de latitude sud, & au 253° 12′ de longitude ouest.

commercent dans l'Inde, & principalement par les Anglois: mais elle a été abandonnée, sous prétexte que l'eau y est mauvaise. Cette idée, cependant, ne vient que d'un défaut d'examen du ruisseau où on la puise. Il est effectivement saumâtre du côté de son embouchure; mais dans le haut, l'eau est excellente. M. Cook pensoit avec raison, que l'isle du Prince est infiniment préférable pour la relâche des vaisseaux & à l'isle Nord & à la nouvelle Baye, attendu que dans ces derniers endroits on ne peut pas se procurer une aussi grande quantité de rafraîchissemens que dans le premier.

PENDANT que l'Endéavour voguoit vers le Cap de Bonne-Espérance, les maladies qui avoient commencé à Batavia, augmentoient d'une manière affreuse, & réduisoient nos navigateurs à l'état le plus triste. Le vaisseau étoit alors semblable à un hôpital, où ceux qui pouvoient marcher avoient peine à suffire au service des malades. De peur que l'eau, qu'on avoit prise à l'isle du Prince, n'eût part à ce fléau, M. Cook ordonna qu'on la purifiât avec des limons, & pour prendre encore plus de précautions contre la putridité, il eut soin de faire arroser les entreponts avec du vinaigre. Mais la maladie avoit jetté de trop profondes racines, pour être promptement emportée. M. Banks en fut si accablé, qu'on désespéra de sa vie, & tous les autres étoient dans un si funeste état, que presque chaque nuit on jettoit un cadavre à la mer. C'est ainsi que furent ensévelis, en moins de six semaines, M. Sporing, l'un des aides de M. Banks, M. Parkinson, son peintre d'Histoire naturelle; M. Green, l'astro-

nome (*a*); le bosseman, le charpentier, l'aide-charpentier, le pilotin Monckhouse, un autre pilotin, le premier

(*a*) M. Charles Green, étoit le plus jeune des fils de M. Josué Green de Swinton, près de Rotherham en Yorkshire, l'un des plus considérables fermiers & franc-tenanciers de son Comté. M. Charles Green, nâquit en 1735; il dut la principale partie de son éducation à M. John Green, son frère aîné, qui étoit maître d'Ecole à Londres, & qui prit bientôt le jeune Green pour son aide; celui-ci s'appliqua alors à l'Astronomie, & y fit tant de progrès, qu'à la fin de l'année 1760, il devint le collaborateur du docteur Bradley, à l'observatoire royal de Greenwich. Il succéda dans cette place à M. Charles Mason, parti pour le Cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'observer le passage de Vénus en 1761. Le docteur Bradley étant mort en 1762, & M. Bliss l'ayant remplacé, M. Green continua à aider M. Bliss, qui tres-valétudinaire, & résidant presque toujours à Oxford, le laissoit chargé de la plupart des observations astronomiques. En 1763 M. Green fut choisi, conjointement avec le docteur Maskelyne, pour suivre aux Barbades l'expérience de l'instrument de M. Harrison, pour mesurer les longitudes, & l'on mit un autre assistant à Greenwich jusqu'à son retour. Il revint à cet observatoire, & y demeura jusqu'à la mort de M. Bliss, & la nomination de M. Maskelyne à la place d'Astronome royal en 1764. M. Green fut alors employé par une Compagnie, qui avoit formé le projet de faire venir de l'eau de la rivière de Coln, en la prenant au-dessous d'Unbridge, & la conduisant à Marybone; mais M. Green, ayant prouvé par son nivellement, qu'il y auroit un défaut de chûte, si l'eau étoit prise au-dessous du dernier moulin de cette rivière, & les propriétaires des moulins s'opposant à ce qu'on la prit au-dessus, le projet manqua. Le choix que la Société royale fit de M. Green, pour aller observer, avec M. Cook, le passage de Vénus, a déja été mentionné dans cet Ouvrage. Il suffit d'ajouter que ce jeune Astronome périt victime du mauvais air de Batavia; parce que, quoiqu'il ne soit mort que douze jours après avoir quitté cet endroit, la dyssenterie qu'il y avoit prise, l'emporta le 29 Janvier 1771.

M. Green étoit fort versé dans différentes parties des Mathématiques & dans plusieurs autres sciences. Les recherches Métaphysiques, étoient particuliérement de son goût. Il se montroit plus jaloux de déployer ses connoissances dans cette partie, que de profiter de celles qui pouvoient lui être

voilier, le second voilier, le cuisinier, le caporal des soldats de marine, deux calfats, & neuf matelots, ce qui completoit le nombre de vingt-trois personnes, indépendamment de sept qui étoient morts à Batavia. Il est probable que ces calamités faisant une forte impression sur l'ame de M. Cook, lui firent alors porter ses pensées avec plus d'ardeur, vers les moyens de conserver la santé des gens de mer, moyens qu'il a employés depuis avec tant de succès.

Le vendredi, 15 de Mars, l'Endéavour arriva au Cap de Bonne-Espérance. Aussitôt que le vaisseau fut à l'ancre, M. Cook se rendit auprès du Gouverneur, qui l'assura 15 Mars.

---

utiles. Il aimoit sincérement ses amis; mais son inclination pour la plaisanterie lui en fit souvent des ennemis. Il étoit excellent Astronome, & le docteur Maskelyne, en demeuroit si bien convaincu, que quoiqu'ils se fussent brouillés aux Barbades, & qu'ils continuassent à vivre froidement ensemble, ce fut lui qui le proposa à la Société royale, comme la personne la plus capable d'observer le passage de Vénus, & il soutint ses intérêts contre l'opposition de quelques membres de la Société. Les Observations de M. Green, relativement au passage de Vénus, sont imprimées avec celles de M. Cook: mais ses Observations particulières vont bientôt être publiées, par les soins des commissaires de longitudes. M. Green fut employé quelque tems avec le docteur Scott, recteur de Simonburn, M. Falconer, l'auteur du *Naufrage*, & quelques autres Ecrivains, à la composition d'un *Dictionnaire des Sciences;* mais il ne put les aider que jusqu'à moitié de l'Ouvrage. En recompense de son voyage aux Barbades, il fut nommé commissaire des vivres de la frégate l'Aurore, qui depuis fut destinée à porter aux Indes M. Vansittart & les autres Directeurs de la Compagnie anglaise; mais M. Green étant absent avec M. Cook, M. Falconnet demanda qu'on le tirât de Bristol, dont il étoit lui-même le Commissaire, pour l'employer dans l'Aurore. En conséquence il a eu le malheur de périr avec cette frégate, & d'être englouti dans la mer à peu-près dans le même tems que M. Green.

qu'on lui fourniroit tout ce qu'il y avoit de meilleur
CHAP. II. dans le pays. Son premier soin fut de rechercher un endroit
ANN. 1771. pour débarquer ses nombreux malades. Une maison commode fut bientot trouvée, & on les y logea & nourrit au prix de deux schellings par jour chacun.

La route de Java au Cap de Bonne-Espérance, ne fournit pas beaucoup de remarques utiles aux voyageurs; cependant M. Cook recueillit avec soin tout ce qui lui parut digne d'être observé, ne voulant pas omettre la moindre circonstance qui pourroit contribuer à la sécurité ou à la facilité de la navigation.

Le Cap de Bonne-Espérance a été si souvent décrit, que quand il entreroit dans le dessein de mon Ouvrage de donner une relation détaillée des pays qu'a visité M. Cook, j'omettrois pourtant tout ce que répète le docteur Hawkesworth sur le Cap de Bonne-Espérance. Il suffit donc de dire qu'après avoir demeuré au Cap le tems nécessaire pour la guérison des malades, pour réparer un peu le vaisseau, & pour faire de nouvelles provisions,
14 Avril. M. Cook repartit le 14 d'Avril, & dirigea sa route vers
29. Londres. Le 29 du même mois, au matin, il passa la ligne, ayant alors fait le tour du globe, dans la direction de l'est à l'ouest. La conséquence de ceci étoit qu'il avoit
1 Mai. perdu un jour; ce qu'il arrangea à Batavia. Le premier de Mai, il arriva à Sainte-Helène, où il resta jusqu'au 4, pour faire rafraîchir l'équipage. Pendant ce tems-là, M. Banks fit le tour de l'isle, & visita les endroits les plus dignes d'observation.

On ne peut parler, ſans indignation, de la manière dont les eſclaves ſont traités dans cette iſle. Ils n'ont pour s'aider, dans leurs différens travaux, ni les animaux, ni les machines qu'on emploie ailleurs. Les charriots, les brouettes qui y ſeroient d'un grand avantage, n'y ſont pas connus. Quoique tout ce qu'on y charrie, ne ſoit porté que par des eſclaves, ils n'ont ſeulement pas la commodité d'une bricole. Les fardeaux les plus peſants ſont placés ſur leur tête. Ces malheureux ne paroiſſent aux colons de Sainte-Hélène qu'une race mépriſable, faite pour les travaux exceſſifs & les châtimens. M. Cook obſerva avec peine que les exemples de cruauté étoient bien plus fréquens parmi nos Anglois de Sainte-Hélène, que chez les Hollandois de Batavia & du Cap de Bonne-Eſpérance, à qui on reproche tant de manquer d'humanité; & il eſt impoſſible à une ame honnête & ſenſible de ne pas être bleſſée, lorſque de pareilles taches ſouillent des hommes qui ont l'avantage de porter le nom Anglois. Il ſeroit à déſirer que la cenſure de M. Cook eût été adreſſée aux créoles de Sainte-Hélène, par quelqu'un des voyageurs qui viſiterent cette iſle avant lui, puiſqu'on dit que cette cenſure a produit quelque bon effet. Si l'eſclavage ſubſiſte encore, quand la religion, l'humanité, & même la ſaine politique le condamnent, on doit du moins faire tout ce qu'il eſt poſſible pour en adoucir les horreurs.

L'Endéavour partit de Sainte-Hélène avec le Portland, vaiſſeau de guerre, & douze vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, & il continua à les ſuivre juſqu'au dix. Mais alors M. Cook s'appercevant que ſon vaiſſeau

CHAP. II. ANN. 1771.

portoit plus pesamment la voile que les autres, & qu'il ne pourroit pas arriver aussitôt qu'eux, fit un signal au Portland. Le capitaine Elliot vint lui-même à bord de l'Endéavour. M. Cook lui donna ses livres de Lock, & les journaux de quelques officiers. Malgré cela l'Endéavour navigea en compagnie de la flotte jusqu'au 23, qu'il ne vit plus aucun vaisseau. Le même jour, le premier Lieutenant, M. Hicks, mourut; & son corps fut jetté à la mer avec les cérémonies ordinaires. M. Charles Clerke, jeune homme plein de qualités estimables, & dont le nom reviendra souvent dans la suite de cet Ouvrage, reçut ordre de M. Cook de remplacer M. Hicks.

23 Mai.

LES agrès & les voiles du vaisseau étoient devenus si mauvais, que quelque chose manquoit incessamment. Cependant nos navigateurs poursuivirent leur route avec assez de sécurité. Le 10 de Juin l'isle du Lézard fut apperçue par Nicolas Young, le même mousse, qui, le premier, avoit découvert la terre de la Nouvelle-Zélande. Le 11 M. Cook remonta le canal. Le lendemain à 6 heures du matin il passa *Beachyhead;* l'après midi, il mouilla l'ancre aux Dunes, & il descendit à Déal.

10 Juin.

AINSI finit le premier voyage de M. Cook autour du monde; voyage dans lequel il éprouva tant de dangers, il découvrit tant de pays, & il montra tant de fois qu'il possédoit une ame supérieure, & digne des périlleuses entreprises & des efforts courageux auxquels il s'étoit exposé.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis la fin de ſon premier Voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du ſecond.

LA manière dont M. Cook avoit exécuté ſon voyage autour du globe, lui donna juſtement droit à la protection du Gouvernement & à la faveur du Monarque. Le 29 d'Août, il eut une commiſſion pour commander dans la marine royale. D'après un noble ſentiment de ſon propre mérite, il ne ſe trouvoit pourtant pas aſſez récompenſé. Il déſiroit fortement le grade de Capitaine; mais lord Sandwich, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, ne put pas adhérer à la demande de M. Cook, quelqu'eſtime qu'il eût pour lui, attendu qu'une pareille condeſcendance auroit bleſſé l'ordre du ſervice naval. La différence étoit ſeulement dans le titre, non dans les avantages. Un Commandant a les mêmes appointemens qu'un Capitaine; & quand il eſt employé, ſon pouvoir eſt le même. Mais la diſtinction qu'on met entr'eux, eſt un dégré néceſſaire pour parvenir aux premiers honneurs de cette profeſſion. 29 Août.

ON ne doit pas douter que le Préſident & le Conſeil de la Société Royale ne fuſſent très-ſatisfaits de l'exactitude avec laquelle le paſſage de Vénus avoit été obſervé. Les calculs de M. Cook & de M. Gréen, relatifs à cette

Z

CHAP. III. ANN. 1771. observation, furent confiés aux ſoins de l'Aſtronome royal, pour qu'il en fît l'examen, & qu'il pût tirer les conſéquences importantes qui en réſultent pour les ſciences ; & ce travail a été exécuté depuis avec autant d'attention que d'habileté.

21 Mars, LE 21 de Mars 1771, le Capitaine Cook communiqua à la Société Royale, dans une lettre adreſſée au docteur Maſkeline, une table des marées de la mer du Sud, d'après les obſervations faites à bord de l'Endéavour.

Le Capitaine Cook avoit déja acquis une grande réputation par le voyage qu'il venoit d'exécuter. Le public déſiroit vivement de connoître tant de ſcènes extraordinaires, tant d'objets nouveaux, qu'on a depuis expoſés à ſes regards. Auſſi on chercha à ſatisfaire la curioſité générale, par divers eſſais informes. Bientôt parut un Ouvrage intitulé : *Journal d'un Voyage autour du Monde.* Ce Journal étoit effectivement celui de quelqu'un qui avoit ſuivi le Capitaine Cook ; & quoique très-imparfait, il réveilla l'attention publique. Le Journal de Sidney Parkinſon, deſſinateur de M. Banks, à qui ce Journal appartenoit, parce qu'il l'avoit chèrement acheté, fut également imprimé ſur une copie dérobée. Cependant une injonction de la Chancellerie en arrêta quelque tems la vente. Cet Ouvrage, quoique injuſtement publié, eſt recommandable par ſes gravures. Mais celui qui a le plus dignement rempli l'attente du public, c'eſt la relation du voyage de M. Cook, rédigé par le docteur Hawkeſworth. Cette relation fut écrite d'après le Journal de M. Cook

lui-même & les papiers de ſir Joſeph Banks. Elle eut en outre l'avantage d'être enrichie d'une grande quantité d'excellentes cartes & de gravures, fournies par le Gouvernement. L'immenſe prix que les libraires payèrent cet Ouvrage, & l'avidité avec laquelle il fut lu, prouvent l'ardent déſir que la nation avoit d'être pleinement informée de tout ce qui concernoit les découvertes de notre navigateur.

Le Capitaine Cook avoit, pendant ſon voyage, parcouru l'Océan pacifique, dans pluſieurs de ces latitudes où l'on ſoupçonnoit un continent Sud. Il avoit vérifié que ni la Nouvelle-Zélande, ni la Nouvelle-Hollande, ne ſont partie de ce continent. Malgré cela, il n'avoit point entièrement déterminé qu'il n'y en eût pas un; il n'oſoit même rien aſſurer à cet égard, quoiqu'il eût détruit pluſieurs raiſons ſur leſquelles on fondoit l'idée de l'exiſtence de ce continent. On ſait aſſez avec quelle ſatisfaction beaucoup de ſavans avoient adopté, depuis près de deux ſiècles, la créance des *Terres Auſtrales inconnues.* Ils la ſoutenoient par beaucoup d'argumens philoſophiques très-plauſibles, & par divers faits qui favoriſoient leurs raiſonnemens. Celui qui écrit cet Ouvrage, ſe rappelle combien ſon imagination avoit été captivée dans les premières années de ſa vie, par cette brillante hypothèſe. Il il s'en occupoit avec tranſport; il liſoit avec délices les Auteurs qui vouloient que le continent Auſtral exiſtât, & qui déployoient les grandes conſéquences que la découverte en devoit produire. Quoique ſon ſavoir fût, ſans doute, bien inférieur à celui de pluſieurs hommes

Chap. III.
Ann. 1771.

illuſtres qui avoient embraſſé un parti contraire, il étoit loin de leur céder; car il aimoit mieux écouter ce qui flattoit ſes eſpérances. Cependant, dans tout ce qui a rapport à la philoſophie, on doit ne jamais croire l'imagination, mais bien s'en rapporter à l'expérience. Ici, ſur-tout, elle méritoit d'être employée. L'objet eſt de la plus haute importance, & digne de l'attention d'un grand Prince & d'une grande Nation.

Heureusement le moment d'exécuter les plus ſavans projets étoit arrivé pour l'Angleterre. La protection qu'on accorde aux ſciences, & qui fait tant d'honneur aux ſouverains, avoit été trop négligée par pluſieurs de nos rois; mais George III aime à illuſtrer ſon règne par les encouragemens qu'il donne & à la philoſophie & à la littérature. Ce qu'il avoit fait à la fin du premier voyage de M. Cook, étoit donc un juſte garant de ce qu'il devoit faire encore. Les diſpoſitions de Sa Majeſté étoient ardemment ſecondées par le lord placé à la tête de l'amirauté. Le comte de Sandwich, doué d'un eſprit capable de concevoir & de ſoutenir les entrepriſes les plus propres à étendre la navigation & les découvertes, deſiroit particulièrement qu'on fît une expédition qui achevât de déterminer l'incertitude où l'on étoit ſur l'exiſtence d'un continent ſud. Quiros ſemble avoir été le premier qui a eu l'idée de ce continent: il fut le premier du moins qui partit dans le deſſein de vérifier s'il exiſtoit. Il ne put pas réuſſir; & les tentatives de divers autres navigateurs qui l'ont imité, ſont également été ſans ſuccès.

Dès qu'on eut résolu d'accomplir ce dessein, en 1771, on s'empressa d'y travailler. Personne n'étoit jugé aussi capable que le capitaine Cook pour le conduire de manière à porter aussi loin qu'il soit possible les connoissances géographiques, & celles qui sont particulières à la navigation. On crut que l'entreprise réussiroit mieux, si on armoit deux vaisseaux : on les choisit, & on les équipa avec la plus grande attention. Après une mûre délibération des chefs de la marine, dans laquelle ils déférèrent beaucoup à la sagesse & à l'expérience du capitaine Cook, il fut jugé que les navires les plus propres à faire des découvertes dans des mers inconnues, étoient ceux qui étoient bâtis dans la forme de l'Endéavour. Une opinion, si conforme à celle de lord Sandwich, fut donc cause qu'on choisit deux vaisseaux d'une construction pareille. Ces deux vaisseaux avoient été bâtis à Whitby, par la même personne qui avoit bâti l'Endéavour, & ils furent achetés du capitaine Hammond de Hull. Il y avoit quinze ou seize mois qu'ils étoient faits; &, suivant le capitaine Cook, ils convenoient aussi parfaitement au voyage projeté, que s'ils avoient été construits exprès. Le plus grand, qui portoit quatre cent soixante-deux tonneaux, fut nommé *la Résolution*; & on appella l'autre, qui étoit de trois cens trente-six tonneaux, l'*Aventure*. Le 28 de novembre 1771, M. Cook eut le commandement du premier. Vers le même tems, M. Tobias Furneaux obtint le commandement du second. L'équipage de la Résolution, en comprenant les officiers, fut de cent douze hommes. Celui de l'Aventure, de quatre-vingt un; & dans

CHAP. III. ANN. 1771.

28 Nov.

CHAP. III. ANN. 1771.

l'armement de ces deux vaiſſeaux ; on ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à leur ſuccès. On leur donna une ample proviſion d'agrès & de vivres, & généralement tous les articles qui pouvoient non ſeulement leur être utiles, mais agréables. Lord Sandwich, animé d'un zèle infatigable, viſita lui-même ſouvent ces vaiſſeaux, pour être aſſuré que l'équipement répondoit à ſes vues, & à la ſatisfaction de ceux qui devoient s'embarquer. Les fourniſſeurs de la marine, en donnant les meilleures proviſions, eurent ſoin de les faire préparer conformément au voyage qu'on alloit entreprendre. En outre, on y ajouta beaucoup d'articles anti-ſcorbutiques, de la drèche, de la ſourkrout, des choux ſalés, du bouillon en tablettes, du ſagou, de la moutarde, de la marmelade de carotes, du moût de bière, & de la bière.

LES ſoins furent les mêmes pour tout ce qui concernoit les ſciences. L'amirauté engagea M. Williams Hodges, peintre & deſſinateur, à faire le voyage, afin d'avoir des tableaux & des deſſins de tous les objets, que la plume des voyageurs ne pourroit pas aſſez particulièrement décrire. M. John Reynold & ſon fils furent choiſis pour la partie de l'hiſtoire naturelle, & le Parlement leur accorda une ſomme conſidérable: enfin, pour que rien ne manquât, le Bureau des longitudes chargea M. Williams Wales & M. Williams Bayley des obſervations aſtronomiques. M. Wales s'embarqua dans la Réſolution ; & M. Bayley, dans l'Aventure. Le même Bureau leur fournit tous les inſtrumens néceſſaires, avec quatre pendules à

longitude, dont trois construites par M. Arnold, & une par M. Kendal, d'après les principes de M. Harrison.

Chap. III. Ann. 1772.

Quoique le capitaine Cook eût été chargé du commandement de la Résolution, depuis le 28 novembre 1771, les apprêts d'un si long & si important voyage, & les retardemens qui sont presque toujours inévitables, ne lui permirent de mettre à la voile que le 9 avril 1772, & il ne quitta *Long-Reach*, que le 10 de mai. En descendant 10 Mai. la Tamise, il jugea à propos d'entrer dans le port de Shéerness, pour faire quelques changemens dans le grément de ses hautes mâtures. Les officiers du chantier furent chargés immédiatement d'y pourvoir. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliser s'y rendirent, pour que l'exécution en fût plus prompte & plus sûre. Le vaisseau étant enfin prêt le 22 de juin, il partit de Shéerness; & le 3 de 22 Juin juillet, il joignit l'Aventure dans la rade de Plymouth. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliser, qui y étoient venus la veille pour visiter les chantiers, rencontrèrent la Résolution, en s'en retournant. Ils prirent soudain un canot, & allèrent à bord pour voir encore M. Cook, & savoir si son vaisseau étoit entièrement équipé à sa satisfaction.

Le capitaine Cook reçut ses instructions à Plymouth. Sans entrer dans un détail minutieux, il suffit de dire qu'il fut chargé du projet le plus étendu qui soit connu dans l'histoire des découvertes & de la navigation. Il étoit engagé non seulement à faire le tour du globe, mais à le faire dans les plus hautes latitudes sud, passant, de tems à

Chap. III. Ann. 1772.

autre, dans chaque coin de l'Océan pacifique, qui n'avoit point encore été examiné, pour pouvoir résoudre finalement & efficacement la question tant de fois agitée sur l'existence d'un continent sud, & découvrir toutes les parties de l'hémisphère austral, où les plus courageux efforts pourroient lui donner accès.



CHAP. IV.
ANN. 1772.

CHAPITRE IV.

Contenant l'Histoire du capitaine Cook, pendant son second voyage autour du Monde.

Le capitaine Cook leva l'ancre le 13 de Juillet; & ayant perdu bientôt Plymouth de vue, il arriva le 29 du même mois, à Funchiale, dans l'isle de Madère. Là, il prit de l'eau, du vin, & quelques autres provisions; ensuite, il remit à la voile, en dirigeant sa route vers le sud. Il essaya alors de faire préparer trois futailles de mout épaissi de bière, & il réussit parfaitement. La liqueur fut très-potable. La chaleur & l'agitation du vaisseau avoient jusqu'alors tenu ce moût dans une continuelle fermentation, malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour l'empêcher; & il est certain que si on pouvoit trouver un moyen de prévenir cette fermentation, le moût de bière épaissi seroit un des articles qui conviendroit le mieux à la mer. 13 Juillet. 29.

Le capitaine jugeant que l'eau qu'il avoit, ne lui suffiroit pas pour se rendre au cap de Bonne-Espérance, à moins de diminuer les rations, prit le parti de relâcher à San-Jago, l'une des isles du cap Verd. Il y alla donc, & mouilla dans le port de Praya, le 10 d'août. Il y prit de l'eau, ainsi que d'autres rafraîchissemens, & il repartit le 14. Il profita de l'occasion que lui fournissoit son passage à San-Jago, pour faire une description du port de Praya, 10 Août.

& des ſecours qu'on peut y trouver ; deſcription intéreſſante pour les navigateurs.

CHAP. IV.
ANN. 1772.

20 Août. LE 20 du même mois, la pluie tomba en torrens. Le vent étoit en même tems très-fort & très-variable; ce qui fut cauſe que les gens de l'équipage, étant obligés de ſe tenir tour-à-tour ſur le pont, furent tous inondés. Cette circonſtance eſt rapportée pour démontrer le ſoin qu'avoit le capitaine COOK de préſerver ſes matelots des maladies auxquelles ils étoient expoſés par l'humidité. Il ſavoit combien les ſuites de la pluie ſont funeſtes dans les pays chauds; & pour en prévenir les effets, il profita des conſeils qui lui avoient été donnés par Sir Hugh Palliſer & par le capitaine Cambell. Il prit ſoin de faire circuler l'air dans les entre-ponts, & d'y faire allumer du feu : il fit fumer tous les endroits humides. En outre, les matelots eurent ordre de mettre leurs hamacs à l'air, & de bien ſecher leurs hardes. Le réſultat de ces précautions fut qu'il n'y eut pas un ſeul homme malade à bord.

8 Sept. Le 8 de ſeptembre, le capitaine Cook paſſa la ligne, dans la longitude de 8° oueſt. Il ne vit rien de remarquable juſqu'au 11 d'octobre, qu'à 6 h. 24′ 12″, ſuivant la montre de M. Kendal, la lune, en ſe levant, parut éclipſée des quatre cinquièmes. Bientôt le capitaine, M. Forſter, M. Wales, M. Pickersgill, M. Gilbert & M. Hervey obſervèrent la fin de l'éclipſe.

LE capitaine Cook avoit été averti, avant de quitter l'Angleterre, qu'il partoit dans une ſaiſon défavorable, &

qu'il trouveroit beaucoup de calme sous la ligne; mais, quoique ce calme se fasse sentir ordinairement à une certaine époque, il ne faut pas croire que cela arrive tous les ans. Le capitaine Cook eut, au contraire, dans ces parages, un fort vent de sud-ouest. Il eut également le bonheur d'être exempt de ces ouragans, dont les navigateurs ont tant parlé. Le 29 octobre, à 9 heures du soir, non loin du cap de Bonne-Espérance, la mer parut toute en feu. Le capitaine avoit été convaincu, à son premier voyage, par MM. Banks & Solander, que ces sortes d'illuminations étoient produites par des insectes. Cependant, M. Forster sembloit disposé à adopter une opinion différente. Pour résoudre la question, on fit pendre quelques vases d'eau à côté du vaisseau, qu'on trouva remplis d'un nombre innombrable d'insectes globuleux, pas plus gros qu'une tête d'épingle, & tout-à-fait transparens. Quoiqu'en les ôtant de l'eau, on les vît privés de mouvement, il n'y a point de doute qu'ils ne soient des animaux vivans, lorsqu'ils restent dans l'élement qui leur est propre, & M. Forster resta bien persuadé qu'ils étoient la cause de la clarté, dont brilloit alors la mer.

CHAP. IV. ANN. 1772. 29 Octob.

Le 30, la Résolution & l'Aventure mouillèrent au Cap de Bonne-Espérance. Soudain le capitaine Cook se rendit à terre, accompagné par le capitaine Furneaux & MM. Forster. Ils allèrent ensemble rendre visite au baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, qui les reçut avec beaucoup d'honnêteté, & leur promit de faire tout ce qui seroit en son pouvoir pour leur procurer les choses dont ils avoient besoin. M. Cook apprit alors que deux vaisseaux

30 Octob.

CHAP. IV. ANN. 1772. françois, partis de l'isle Maurice depuis huit mois, avoient découvert une terre au 48° de latitude sud; qu'ils l'avoient longée l'espace de quarante milles, qu'ils étoient à même d'entrer dans une baie, lorsqu'ils furent emportés & séparés par un coup de vent; & qu'avant ce malheur, ils avoient perdu quelques-uns de leurs canots, avec les hommes qui sondoient la baie. Le baron de Plettemberg apprit encore à M. Cook, que deux autres vaisseaux françois, partis aussi de l'isle Maurice, avoient touché au Cap le mois de Mars, en se rendant dans la mer du sud, où ils alloient tenter des découvertes, sous le commandement du capitaine Marion.

LA santé, le bon état des équipages de la Résolution & de l'Aventure, avoit décidé le capitaine Cook à faire très-peu de séjour au Cap de Bonne-Espérance; mais il lui fallut plus de tems qu'il n'avoit prévu pour compléter ses provisions; & il y demeura au moins trois semaines. On profita de cette occasion pour calfeutrer & peindre les vaisseaux & pour les remettre absolument dans le même état où ils étoient en partant d'Angleterre.

22 Novemb. LE 22 de Novembre, ils remirent à la voile, & ils continuèrent leur voyage pour passer dans la mer du Sud. En perdant la terre de vue, ils se dirigèrent vers le Cap de la Circoncision. Jugeant alors qu'il seroit bientôt dans les climats froids, M. Cook ordonna qu'on donnât de grandes culottes aux matelots qui en manquoient; & que chaque homme fût pourvu des gros gilets & des caleçons accordés par l'Amirauté. Le 29, le vent qui

souffloit de l'ouest nord-ouest, renforça au point qu'il fut bientôt tempêtueux, & il dura presque toujours de même jusqu'au 6 de Décembre (*a*). Pendant cette tempête, il tomba beaucoup de grêle & de pluie, & le vent étoit quelquefois si violent, que les vaisseaux ne pouvoient pas porter une seule voile. Aussi furent-ils entraînés dans l'est, loin de leur route; & il n'y eut plus d'espoir d'attraper le Cap de la Circoncision. Un plus fâcheux accident fut la perte d'une grande partie des moutons, des cochons & des oies qui étoient à bord. Le passage rapide du chaud au froid, & l'humidité du tems étoient si cruellement sentis par les matelots, qu'il fallut augmenter leurs rations d'eau de vie, & leur en donner de tems en tems quelque coup pour les exciter au travail. CHAP. IV. ANN. 1772. 6 Déc.

Le 10 de Décembre nos navigateurs commencèrent à rencontrer des isles de glaces (*b*). Mais une de ces isles leur étoit si bien cachée par les brumes, le verglas & la neige qui tomboient, qu'ils gouvernoient droit à elle, & qu'ils ne l'apperçurent que lorsqu'ils en furent à environ un mille de distance. Le capitaine Cook estima que cette isle avoit environ cinquante pieds de haut & un demi-mille de tour. Elle étoit applatie vers le sommet, & la mer battoit avec violence ses bords coupés perpendiculairement. Les brouillards continuant, le capitaine Cook fut 10.

(*a*) Par la latitude de 48° 41′ sud, & au 18° 24′ de longitude est.

(*b*) Au 50°, 40′ de latitude sud, & au 2e 0′ est, du Cap de Bonne-Espérance.

CHAP. IV. obligé de naviger avec précaution parmi ces isles dangereuses. Le 12 il en avoit déja passé six, qui avoient au moins deux milles de circuit & soixante pieds de haut chacune. Cependant la mer étoit si agitée, qu'en se brisant, elle s'élevoit par-dessus ces isles. Un tel spectacle frappe d'abord l'ame d'admiration. Mais à ce sentiment succéde bientôt l'horreur qu'inspire le danger; car si le vaisseau avoit heurté une de ces isles, il ne pouvoit pas manquer d'être mis en pièces.

ANN. 1772. 12 Déc.

14. Le 14 nos voyageurs furent arrêtés par une immense étendue de glace, dont on ne voyoit la fin d'aucun côté. En différentes parties de cette espèce de plaine s'élevoient des montagnes de glace, pareilles à celles qu'on avoit déja rencontrées flottant sur la mer. Quelques personnes de la Résolution crurent voir la terre sous la glace; M. Cook lui-même fut de cette opinion. Mais après avoir examiné de plus près ces montagnes, & les différentes perspectives qu'elles offrent, vues à travers les brouillards, il changea de sentiment.

18. LE 18 au matin, les vaisseaux se trouvèrent tout-à-fait renfermés dans une espèce de champ de glace. Cependant ils sortirent à la fin; mais ils furent entraînés en même-tems vers les isles qui se succédoient perpétuellement l'une à l'autre, & qui sembloient toutes également dangereuses. Les Anglois eurent beaucoup de peine à les éviter. Néanmoins quelque périlleux qu'il fût de naviger avec d'épais brouillards, parmi ces rochers flottans, comme les a judicieusement appellés M. Cook, tous les inconvéniens

qu'ils offroient, étoient pourtant préférables au malheur de se trouver enchaîné au milieu des champs de glace Dans le dernier cas, il est sur-tout à craindre de chercher à se dégager trop vîte. La précipitation augmenteroit le péril.

L'OPINION généralement reçue, c'est que ces glaces, telles que nous venons de les décrire, se forment dans des baies ou des rivières. D'après cela nos voyageurs pensèrent que la terre n'étoit pas éloignée, & devoit se trouver au sud derrière la glace. Après avoirlongé cette glace une trentaine de lieues, sans trouver un passage au sud, le capitaine Cook résolut de courir trente ou quarante lieues à l'est, & ensuite d'essayer de pénétrer encore plus avant vers le pôle. Il se proposoit en outre, si cette tentative ne lui faisoit pas découvrir la terre, ou ne lui offroit pas quelque nouvel obstacle, de s'enfoncer par derrière les glaces, & d'avoir ainsi la solution qu'il cherchoit. Le froid se faisoit alors sentir bien plus vivement qu'il n'étoit marqué dans les thermomètres (*a*). Tout l'équipage s'en plaignoit beaucoup. Pour que les matelots y résistassent plus facilement, le Capitaine fit allonger les manches de leurs vestes avec de la flanelle. Il leur donna de plus un bonnet de la même étoffe, renforcé d'une bonne toile. Aussi ces précautions contribuèrent beaucoup à les animer. Il faut remarquer que, malgré que l'air fût aussi froid où étoient nos voyageurs le 25 de Décembre, qu'il pût l'être

(*a*) Il étoit de 3° à 40°.

dans le même tems en Angleterre, c'étoit le milieu de
Chap. IV. l'été pour cette partie du monde. Quelques personnes
Ann. 1772. paroissant alors avoir des symptômes de scorbut, on leur fit prendre chaque jour du moût de bière préparé, sous l'inspection des Chirurgiens.

29 Déc. Le 29, nos navigateurs furent assurés que le champ de glace, le long duquel ils avoient navigué, n'étoit joint à aucune terre, comme ils l'avoient d'abord cru. Alors le capitaine Cook se détermina à courir dans l'est, aussi loin que le méridien du cap de la Circoncision, à moins qu'il ne fût arrêté par quelque nouvel obstacle. Pendant qu'il exécutoit ce projet, il se leva un vent si fort, & la mer fut tellement agitée, qu'il y avoit un danger imminent à voyager parmi ces glaces; le péril s'accrut même d'autant plus, qu'on découvrit dans le nord un champ de glace à perte de vue. Comme nos navigateurs n'étoient qu'à deux ou trois milles de ce champ, & qu'ils se voyoient environnés d'autres glaces flottantes, ils ne leur restoit point de tems à perdre en délibérations, ils se tournèrent vers le sud; & quoiqu'ils fussent assez heureux pour se sauver, d'immenses pièces de glaces, heurtèrent souvent les vaisseaux.
1773. 1 Janv. Le vendredi, premier de Janvier 1773, le vent calma. Le lendemain, dans l'après midi, les Anglois eurent le plaisir de voir la lune, qu'ils n'avoient apperçu qu'une seule fois depuis leur départ du Cap de Bonne-Espérance.

(a) Les Anglois étoient en 59° 12′ de latitude, & au 19° 1′ de longitude est, c'est-à-dire trois dégrés de plus que quand ils avoient découvert le champ de glace.

On

On peut juger par-là quelle espèce de tems ils avoient éprouvé. Au lever de la lune le capitaine Cook saisit ardemment l'occasion de faire des observations & sur cet astre, & sur le soleil (*a*).

LA Résolution étoit alors près de la longitude qui est assignée au Cap de la Circoncision, & environ quatre-vingt-quinze lieues au sud de la latitude de ce même Cap. L'air étoit en même-tems si clair, qu'on auroit pû voir une terre à quatorze ou quinze lieues de distance. De là le capitaine Cook conclut que ce que M. Bouvet prit pour la terre, n'étoit que quelques montagnes de glace. Les Anglois eux-mêmes avoient d'abord eu une semblable méprise, en pensant que la terre étoit derrière le champ de glace. Mais ils avoient vu que leur conjecture, quoique plausible, étoit cependant très-fausse. Enfin, il n'y avoit plus pour eux aucune raison de croire qu'ils pussent rencontrer la terre sous ce méridien, entre la latitude de 55 & de 59°, où beaucoup de personnes l'ont supposée.

LES embarras qu'occasionnoient les glaces à nos navigateurs avoient pourtant un avantage, c'est de fournir de l'eau fraîche. Quoiqu'il faille un certain tems pour faire fondre la glace & remplir les tonneaux, cette manière de se pourvoir d'eau est encore la plus prompte, & l'eau qu'elle produit est pure & d'un très-bon goût. Il y a sur

(*a*) La longitude que ces observations donnèrent est 9° 34' 30" est. — La latitude 58° 53' 30" sud.

les isles de glace beaucoup de pingouins, d'Albatrosses & d'autres oiseaux. On dit que ces oiseaux ne s'écartent jamais guère de la terre, & que leur rencontre est un présage sûr de son peu d'éloignement; mais si cette opinion est fondée quant aux endroits où il n'y a point d'isles de glace, l'expérience doit convaincre qu'elle est fausse là où sont ces isles.

CHAP. IV. ANN. 1773.

17 Janv. Le dimanche 17 Janvier, le capitaine Cook arriva au 67° 15' de latitude sud, & là il fut forcé de s'arrêter. Alors la glace fermoit le passage du sud, dans toute l'étendue de l'est au ouest-sud-ouest, sans la moindre apparence d'interruption. D'après cela M. Cook ne jugea pas qu'il fût prudent de poursuivre plus long-tems sa route dans la même direction, d'autant que la moitié de l'été étoit écoulée, & qu'il y avoit peu d'espoir de croire qu'on pût faire le tour de la glace. Il se détermina donc à rechercher, sans plus de retard, la terre nouvellement découverte par les François. Comme le tems étoit fort beau, les deux vaisseaux se séparèrent à la distance de quatre milles l'un de l'autre, pour pouvoir faire une perquisition plus étendue & plus sûre. Le premier de Février nos voyageurs furent par les 48° 30' de latitude sud, & par les 38° 7' de longitude ouest; ce qui est presque le méridien de l'isle Saint-Maurice. La terre découverte par les François étoit supposée devoir se trouver là: mais comme elle ne paroissoit point, le capitaine Cook s'avança dans l'est. Le capitaine Furneaux l'informa le même jour qu'il avoit vu floter un monceau d'herbes marines, & tout autour plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *Plongeons*.

1 Fév.

C'étoit un ſigne certain du voiſinage de la terre, quoiqu'on ne pût pas juger ſi elle étoit à l'eſt ou à l'oueſt. M. Cook forma alors le deſſein de gagner cinq ou ſix dégrés de longitude dans l'oueſt, en conſervant la même latitude, & de pourſuivre de là ſes recherches à l'eſt; mais les vents d'oueſt & de nord-oueſt, qui régnoient depuis quelques jours, l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Toutefois il étoit convaincu, par la groſſe mer qu'il avoit continuellement rencontré, qu'une grande étendue de terre ne pouvoit pas être dans l'oueſt. CHAP. IV. ANN. 1773.

LE lendemain, pendant que le capitaine Cook gouvernoit à l'eſt, le capitaine Furneaux lui fit dire qu'il croyoit que la terre étoit au nord-oueſt de leurs vaiſſeaux; parce qu'il avoit obſervé une fois la mer fort paiſible, lorſque le vent ſouffloit dans cette direction. Cette obſervation n'étoit nullement conforme aux remarques qu'avoit faites M. Cook lui-même. Cependant, toujours prêt à profiter des avis, il réſolut de pénétrer dans l'oueſt, ſi le vent le lui permettoit. Le vent en effet tournant au nord, lui laiſſa prendre cette route; & le réſultat de ſes recherches dans l'oueſt, fut que, s'il y avoit quelque terre, ce ne pouvoit être qu'une très-petite iſle. 2 Fév.

TANDIS que le capitaine Cook parcourut cette partie de l'Océan auſtral, il fut très-attentif, ainſi que les ſavans qui étoient avec lui, à la variation de la bouſſole, qu'ils virent paſſer de 27° 50′ à 30° 26′. Probablement le milieu des deux extrêmes, 29° 4′ étoit le plus proche de la vérité, parce qu'il ſe rapportoit aux variations obſervées

Chap. IV. Ann. 1773. à bord de l'Aventure. Une chose inconcevable & bien digne de remarque, quoiqu'elle soit souvent arrivée, c'est que quand le soleil étoit à stribord du vaisseau, la variation étoit moindre, & qu'elle étoit toujours beaucoup plus forte quand il étoit à babord.

8 Fév. Le 8 Février, l'Aventure ne répondant point aux signaux, le capitaine Cook craignit qu'elle ne se fût écartée. Il l'attendit deux jours. Il fit tirer plusieurs coups de canon. Il fit allumer des feux la nuit. Rien ne réussit. L'Aventure ne se rapprocha pas, & la Résolution continua seule sa route. Dans ce tems-là, des pingouins & d'autres oiseaux pareils furent vus en grand nombre. Cette rencontre fit croire à nos navigateurs que la terre n'étoit pas éloignée, & occasionna diverses conjectures sur sa position. Cependant l'expérience leur prouva bientôt qu'on ne doit rien statuer sur un pareil espoir. Ils furent si souvent trompés par les oiseaux marins, qu'ils virent bien que dans ces hautes latitudes, ils n'étoient jamais un signe certain du voisinage de la terre.

17. Dans la matinée du 17, entre minuit & trois heures, il parut dans les cieux une clarté semblable à celles qu'on appelle dans le nord *aurores boréales*. Le capitaine Cook n'avoit jamais entendu dire qu'on eût vu une aurore Australe. L'officier de quart observa que de tems en tems il en partoit des rayons en forme spirale & circulaire; & qu'alors sa clarté augmentoit & la faisoit paroître extrêmement belle. Elle sembloit n'avoir aucune direction. Au contraire, immobile dans les cieux, elle en remplissoit de

tems en tems l'étendue, en verſant ſa lumière de toutes parts.

Chap. IV. Ann. 1773.

Le 20 nos navigateurs s'imaginèrent voir la terre au ſud-oueſt. Ils en furent même ſi bien perſuadés qu'ils firent tous leurs efforts pour s'y rendre. Le tems étoit favorable à leur deſſein. Le vaiſſeau voguoit à pleines voiles. Cependant ce qu'ils avoient pris pour la terre ſe trouva n'être qu'un nuage, qui, le ſoir, en diſparoiſſant de l'horiſon, ne laiſſa plus diſtinguer que des iſles de glace. Dans la nuit l'aurore auſtrale qui reparut, fut encore plus lumineuſe & plus belle. Elle commença à ſe lever dans l'eſt, & bientôt elle couvrit le firmament. 20 Fév.

Pendant la nuit du 23, le tems devint tempêtueux, l'air étoit chargé de brouillards, de pluie & de neige, & les vaiſſeaux ſe trouvoient de toutes parts environnés du danger. Ils étoient alors au 61° 52' de latitude ſud, & au 95° 2' de longitude eſt. 23.

Dans une ſi fâcheuſe ſituation ils deſiroient le jour; mais le jour qui ſe leva, ne fit qu'augmenter leurs craintes, en leur découvrant les énormes montagnes de glace, que les ténèbres leur avoient dérobées. Ces circonſtances concoururent, avec l'avancement de la ſaiſon, à faire renoncer le capitaine Cook au projet qu'il avoit eu de traverſer encore une fois le cercle antarctique. Ainſi, le 24 au matin 24.
il cingla vers le nord avec un bon vent & une groſſe mer, qui ſervoient à briſer & à faire écrouler les iſles de glace: mais l'écroulement de ces iſles, loin de favoriſer

Chap. IV. Ann. 1773.

nos navigateurs, les embarraſſoit davantage, en multipliant les morceaux contre leſquels ils pouvoient ſe heurter. Les morceaux de glace ſont d'ailleurs plus dangereux que des iſles entières, parce qu'on les voit difficilement; au lieu que les iſles s'apperçoivent de loin, à moins que le tems ne ſoit très-brumeux. Toutefois ces ſortes de périls devinrent ſi familiers aux Anglois, que les appréhenſions qu'ils leur cauſoient, n'étoient jamais de longue durée. Il ſe mêloit même alors à leurs craintes quelque plaiſir. Les iſles de glace, non-ſeulement leur fourniſſoient de l'eau très-fraîche, mais elles leur préſentoit un ſpectacle ſombre & romantique. Les vagues écumeuſes en ſe briſant contre les flancs caverneux de ces iſles, dont les ouvertures étoient biſarrement découpées, rempliſſoient l'ame de terreur & d'admiration; & leur effet ſembloit vraiment digne d'être peint par la main d'un habile artiſte.

25 au 28 Février.

Du 25 au 28, le vent ſouffla très-fort, & les vagues étoient très-allongées; ce qui confirma M. Cook dans l'idée qu'il n'y avoit point de terre un peu grande à plus de cent, ou cent cinquante lieues de l'eſt au ſud-oueſt. Quoique ce fût le milieu de l'été pour les parages où naviguoient nos voyageurs, le froid étoit alors ſi violent, qu'une truye ayant fait neuf petits dans la matinée, ils furent tous morts avant quatre heures du ſoir, quelque ſoin qu'on prît pour les tenir chaudement. Le capitaine Cook, & pluſieurs perſonnes de l'équipage, eurent leurs doigts couverts d'angelures. Peu de tems après le froid diminua beaucoup; mais on ne pouvoit pas dire qu'il faiſoit une chaleur d'été, d'après l'idée qu'avoit le Capitaine, de

l'été, dans l'hémisphère nord, jusqu'au 60° de latitude, qui étoit le point le plus loin où il fût encore allé. CHAP. IV. ANN. 1773.

TANDIS qu'il poursuivoit sa route, depuis le 28 de Février au 11 de Mars, la grosseur de la mer & diverses autres circonstances, lui prouvèrent qu'il n'y avoit point de terre au sud, à moins qu'elle ne fût à une très-grande distance. 28 Fév. au 11 Mars.

L'AIR s'étant éclairci le 14 Mars, M. Wales put faire quelques observations du soleil & de la lune; & le résultat fut qu'à midi la Résolution étoit au 58° 22' de latitude sud & au 136° 22' de longitude est. Les pendules de M. Kendal & de M. Arnolds, marquoient l'une & l'autre 134° 42, & c'est la première & l'unique fois qu'elles aient été d'accord ensemble. Cependant la plus grande différence entre elles depuis que nos voyageurs avoient quitté le Cap de Bonne-Espérance n'étoit jamais de plus de deux dégrés. 14 Mars.

D'APRÈS le tems doux & agréable qu'il faisoit depuis deux ou trois jours, le capitaine Cook étoit fâché de n'avoir pas gagné quelques dégrés de plus dans la latitude sud, & il inclinoit beaucoup à y diriger sa course. Mais le froid qui succéda l'eut bientôt convaincu qu'il avoit été assez loin, & que le tems approchoit où l'on ne pouvoit pas naviger dans ces mers sans souffrir beaucoup. A mesure qu'il avançoit dans sa route, il voyoit de nouvelles preuves qu'il n'avoit point laissé de terre derrière lui, dans la direction de l'ouest-sud-ouest; & qu'il n'y en avoit pas

CHAP. IV. ANN. 1773.

non plus du même côté portant au sud par les 60° de latitude.

17 Mars. Il résolut donc le 17 de Mars (a) d'abandonner ces hautes latitudes sud, & de se rendre à la Nouvelle-Zélande pour rafraîchir son équipage, & pour chercher l'Aventure. Il eut aussi quelque désir de visiter la côte est de la terre de Van-Diemen, pour vérifier si elle ne se joignoit pas à la Nouvelle-Hollande. Cependant le vent s'opposant à ce dessein, il fut obligé d'aller tout droit
25. à la Nouvelle-Zélande, où il arriva le 25. Le lendemain il mouilla l'ancre dans la baie Dusky. Il avoit été en mer cent soixante & dix jours de suite, pendant lesquels il fit trois mille six cens soixante lieues, sans voir une seule fois la terre.

Après un si long voyage, dans une si haute latitude sud, on devoit s'attendre que plusieurs personnes de l'équipage seroient attaquées du scorbut. Cependant il n'en étoit rien. Les salutaires effets du moût de bière, & de quelques autres provisions, sur-tout les soins qu'on avoit d'adoucir & de purifier l'air du vaisseau, furent tels, qu'il n'y eut à bord qu'un seul homme scorbutique; encore étoit-ce plutôt dû à son tempérament, & à d'autres incommodités, qu'au voyage.

Comme le capitaine Cook n'aimoit point l'endroit où

(a) La Résolution étoit alors au 59° 7′ de latitude sud, & au 146 53′ de longitude.

il

il étoit à l'ancre, il chargea le lieutenant Pickerſgill d'aller dans le ſud-eſt de la baie, pour tâcher d'en découvrir un meilleur. Le Lieutenant trouva en effet un port très-commode. Dans le même tems, le canot qu'on avoit envoyé à la pêche, revint avec une aſſez grande quantité de poiſſon, pour fournir à ſouper à tout l'équipage. Le lendemain matin on en prit autant pour le dîner. D'après cela on conçut l'eſpoir qu'on en auroit tous les jours abondamment. Le rivage & les bois paroiſſoient remplis de gibier. Ainſi les Anglois jouirent d'avance du plaiſir de ſe procurer ce qu'ils pouvoient appeller les douceurs de la vie. Cela engagea le capitaine Cook à ſéjourner quelque tems dans cette baie pour l'examiner avec le même ſoin qu'auroit pu le faire un autre navigateur qui ne ſeroit jamais abordé dans aucune partie de la Nouvelle-Zélande.

LE 27 le vaiſſeau entra dans le port de Pickerſgill, ainſi appellé du nom du Lieutenant qui l'avoit découvert le premier. On commença, immédiatement après qu'on eut mouillé l'ancre, à couper le bois à brûler & le bois de conſtruction dont on avoit beſoin. On profita auſſi d'une rivière qui couloit à cent pas du port, & on remplit les tonneaux d'eau. Nos voyageurs étant ainſi heureuſement ſitués, s'occupèrent à faire préparer des endroits pour les obſervations aſtronomiques, pour placer des forges & pour dreſſer les tentes des voiliers, ainſi que les tentes des tonnelliers. Le capitaine Cook eſſaya auſſi de faire braſſer de la bière avec des bourgeons & des feuilles d'un arbre qui reſſemble parfaitement au ſpruce ou ſapin noir de l'Amérique ſeptentrionale. Il penſoit, 27 Mars.

d'après l'examen de cet arbre, & d'après sa ressemblance avec le spruce, qu'avec l'addition du moût de biere épaissi & des melasses, il produiroit une liqueur salubre & propre à suppléer aux végétaux dont la contrée est dépourvue. Il ne se trompa point. Le 28 on vit quelques Indiens qui parurent fort peu prendre garde aux Anglois, & qui, d'ailleurs sembloient être d'un accès difficile. Le Capitaine ne chercha point à se lier par force avec eux. Il savoit déja par expérience, que la meilleure méthode pour les engager à s'approcher étoit de leur en laisser l'option. Pendant ce tems-là, il profitoit de toutes les occasions pour prendre connoissance des diverses parties de la baie.

6 Avril. Le 6 Avril, il étoit sorti dans ce dessein, lorsqu'il découvrit un port très-vaste & très-agréable, où coule une rivière de belle eau. Dans l'ouest de ce port se précipitent plusieurs cascades argentées, & les rochers d'où elles sortent sont coupés d'une manière si perpendiculaire, qu'elles pourroient tomber d'aplomb dans le vaisseau. Quatorze canards, ainsi que quelques autres oiseaux, ayant été tués dans cet endroit, on lui donna le nom de *Port des Canards*. A son retour, le capitaine Cook rencontra trois Indiens, un homme & deux femmes. Il eut bientôt dissipé leurs frayeurs, & il parvint même à lier avec eux une conversation qui fut assez mal entendue des deux côtés. La plus jeune des femmes avoit une volubilité de paroles qu'il seroit impossible d'égaler; & elle amusa les Anglois par sa danse.

INSENSIBLEMENT le Capitaine obtint la bonne volonté & la confiance de ce peuple. Cependant ses premiers

préfens furent reçus très-indifféremment, excepté les clous & les petites haches. Le 12, une famille d'Indiens étoit venue le voir. Il s'apperçut qu'ils s'approchoient du vaiffeau avec une certaine crainte. Il étoit alors lui-même dans un canot, & le quittant foudain, il entra dans leur pirogue. Malgré cela il ne put les engager à monter à bord de la Réfolution; mais ils defcendirent fur le rivage, ils s'affirent vis-à-vis du vaiffeau; & ils lièrent familièrement converfation avec quelques officiers & quelques matelots. Dans cette converfation, ils montrèrent beaucoup plus de refpect pour quelques-uns des Anglois qu'ils prirent probablement pour des femmes, qu'ils n'en témoignèrent aux autres. Enfuite ils commencèrent fi bien à fe réconcilier avec nos voyageurs, qu'ils s'établirent à une centaine de pas de la rivière où on puifoit de l'eau pour le vaiffeau. Dans la première entrevue que le capitaine Cook avoit eue avec eux, il fit jouer pour eux de la cornemufe & du fifre, & battre du tambour. Ils ne parurent pas fe foucier des deux premiers inftrumens; mais le tambour leur plut beaucoup.

Chap. IV. Ann. 1773. 12 Avril.

Le 18 Avril, un chef, dont les Anglois avoient déja fait la connoiffance, fut engagé avec fa fille, à fe rendre à bord de la Réfolution. Avant d'y aller, il préfenta à M. Cook une pièce d'étoffe, avec une petite hache de talc verd. Il donna une autre pièce d'étoffe à M. Forfter; & fa fille en fit auffi préfent d'une à M. Hodges. Quoique cette manière de faire des préfens, avant d'avoir rien reçu, foit commune parmi les habitans de la mer du fud, c'étoit

18 Avril.

CHAP. IV. ANN. 1773. alors la première fois que M. Cook le voyoit pratiquer dans la Nouvelle-Zélande. Une autre chose que fit encore le chef Zélandois, avant d'entrer dans le vaisseau, ce fut de prendre dans sa main une légère branche verte, dont il frappa plusieurs fois le bord de la Résolution, en prononçant un discours ou une prière; la coutume d'offrir la paix est également en usage chez les Insulaires de l'Océan Pacifique. Quand le chef descendit dans les chambres du Capitaine & des Officiers, il admira tout avec surprise. Mais il ne fut pas possible de fixer son attention sur aucun objet particulier. Les Ouvrages de l'art étoient à ses yeux comme ceux de la nature. Il ne comprenoit pas mieux les uns que les autres; mais ce qui le frappoit le plus, ainsi que sa fille, c'étoit le nombre des appartemens du vaisseau.

TANDIS que le capitaine Cook continuoit à parcourir la baie, il rencontroit de tems-en-tems divers autres Indiens, envers lesquels il usoit toujours de la même prévenance. Avril. Le 20 d'Avril, le chef qui avoit été dans une plus grande intimité avec nos navigateurs, que le reste de ses compatriotes, disparut, ainsi que sa famille, & ils ne revinrent plus. Cette conduite étoit d'autant plus extraordinaire, que dans toutes leurs visites, on leur avoit fait quelques présens. Ils avoient reçu de différens Officiers neuf petites haches & trois ou quatre fois autant de ciseaux à menuiserie, avec beaucoup d'autres choses: & comme ces objets sont mis au rang des premières richesses dans la Nouvelle-Zélande, le chef qui les possédoit étoit indu-

blablement devenu un des hommes les plus puiſſans du pays.

CHAP. IV. ANN. 1773

UNE des principales occupations de nos voyageurs, pendant qu'ils ſéjournoient dans la baie Dusky, c'eſt la chaſſe des veaux marins. Ces animaux leur ſervoient de trois manières différentes. Leur graiſſe étoit brûlée dans les lampes, & leur chair étoit un aſſez bon mêts. Le 24 d'Avril le capitaine Cook ſe rendit dans un petit port, où il fit lacher cinq oies qui lui reſtoient de ſa proviſion du Cap de Bonne-Eſpérance; & il donna à cet endroit le nom de *Port aux Oies*. Il mit ces oies dans ce lieu, parce qu'il n'y avoit point d'habitans qui puſſent les troubler, & parce qu'il y croiſſoit beaucoup de nourriture propre à ces ſortes d'oiſeaux. Il ne douta point qu'elles n'y couvaſſent, & que par la ſuite elles ne fuſſent multipliées de manière à devenir avantageuſes au pays où il les dépoſoit. Quelques jours après, tous les objets du vaiſſeau étant rembarqués, le capitaine fit mettre le feu dans un coin du bois. Après l'avoir nétoyé & préparé, il y ſema diverſes graines de jardinage. Le terrein ne promettoit pas beaucoup de ſuccès: mais c'étoit le meilleur qu'on pût trouver dans cette contrée.

LE 25 du même mois, les Anglois jouiſſoient d'un beau tems depuis huit jours, quoiqu'il y ait tout lieu de croire que c'étoit aſſez rare dans la baie Dusky, ſur-tout en pareille ſaiſon. Ce tems leur fut d'autant plus favorable, qu'ils complétèrent promptement l'eau & le bois dont ils avoient beſoin, & qu'ils mirent tout de ſuite le vaiſſeau

25 Avril.

Chap. IV. Ann. 1773.

en état de partir; mais dans la soirée du 25, il commença à tomber de la pluie. Bientôt après le tems devint très-variable, humide, froid, tempêtueux : néanmoins rien ne suspendit les recherches de M. Cook, relativement à la baie. Il continua à la parcourir avec son attention & sa constance ordinaires ; & comme il y a peu d'endroits dans la Nouvelle-Zélande, aussi propres à fournir en abondance les rafraîchissemens qui conviennent aux navigateurs, le capitaine Cook s'est attaché à décrire la baie, ainsi que la contrée des environs, de manière à rendre sa description utile, & il a justement observé que quoique ce pays soit, bien éloigné des lieux où règne maintenant le commerce, on ne doit rien statuer sur l'usage, dont peuvent être aux siècles à venir les découvertes du siècle présent.

Les différens coins de la baie Dusky, où l'on peut mouiller l'ancre, sont marqués dans la carte du capitaine Cook, & les plus convenables sont particuliérement détaillés dans sa relation. Non-seulement dans cette baie; mais dans toute la partie sud de la côte occidentale de Tavai-Poenammoo, le pays est extrêmement montueux. On voit rarement une perspective aussi rude, aussi escarpée. Dans l'intérieur du pays sont des montagnes d'une épouvantable hauteur, couvertes de rochers stériles, où ne croît aucun arbre, aucune plante, & dont les sommets paroissent souvent chargés de neige ; mais les terreins qui bordent la mer sont, jusqu'à toucher l'eau, garnis de bois épais, & il en est de même pour les isles adjacentes. Il y a des arbres de beaucoup d'espèces différentes, dont le bois convient presque à toutes sortes d'ouvrages. Le capitaine Cook

n'avoit encore guère trouvé de bon bois de charpente à la Nouvelle-Zélande, excepté près de la rivière appellée *Tamise*; d'ailleurs la plus grande partie est du spruce, nom qu'il donna à l'arbre dont le feuillage ressemble au spruce américain, mais dont le bois est bien plus pesant, & a du rapport avec le pin résineux. La plupart de ces spruces pourroient servir à faire de grands mâts de vaisseaux de cinquante canons. Parmi le grand nombre d'arbustes qui croissent dans la baie Dusky, il n'y en a pas un seul qui porte des fruits bons à manger. Mais quant au sol, aux productions végétales, aux animaux de cette côte, je ne répéterai point ici la description détaillée qu'on en trouve dans le voyage du capitaine Cook. J'observerai seulement que les Anglois ne trouvèrent pas le pays aussi dépourvu de quadrupèdes qu'ils l'avoient d'abord imaginé.

SI la baie Dusky présenta tant d'avantages à nos navigateurs, ils y éprouvèrent aussi quelques petits désagrémens. Ils y trouvèrent une grande quantité de mouches noires qui se logent dans le sable, & qui sont excessivement incommodes. Ils y eurent des pluies presque continuelles, qui interrompoient souvent les travaux. Ces pluies pouvoient, à la vérité, n'être qu'un effet de la saison; mais il est plus probable qu'elles étoient occasionnées par l'excessive hauteur des montagnes voisines, qui doivent rendre la baie très-humide dans tous les tems de l'année. Il est nécessaire de remarquer que la pluie qui mouilla si souvent les Anglois, ne leur occasionna pas la moindre maladie. Au contraire, ceux qui avoient quelque disposition à devenir malades en entrant dans la baie,

CHAP. III. ANN. 1773

furent bientôt en bon état; & tout l'équipage y jouit d'une santé parfaite. On ne peut attribuer cela qu'à la salubrité de l'air, & aux provisions fraîches dont une des plus importantes est la bière de spruce.

LES habitans de la baie Duski sont de la même race que les autres Zélandois. Ils parlent le même langage. Ils ont les mêmes coutumes. Ils mènent une vie errante; & bien qu'ils soient peu nombreux, on ne remarque point que les différentes familles soient unies par l'amitié ou par le besoin de s'aider mutuellement.

PENDANT que la Résolution étoit dans la baie, M. Wales fit beaucoup d'observations relatives à la latitude, à la longitude, à la variation de la boussole, à la différence des marées (*a*).

EN partant de la baie Dusky, le capitaine Cook dirigea sa route vers le canal de la Reine Charlotte, où il espéroit de trouver l'Aventure. C'étoit alors le 11 de Mai.
11 Mai. Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 17, que le vent
17. calma tout-à-coup, l'air devint ténébreux, & tout sembla présager la tempête. Bientôt on distingua six trombes; quatre s'élevoient entre le vaisseau & le rivage; la cinquième étoit de l'autre côté, mais très-loin; & enfin la dernière alloit en serpentant, & passa à cinquante pas de la Résolution sans lui faire aucun mal. Le capitaine

(*a*) La latitude de l'Observatoire de M. Wales, dans le port de Pickersgill, est au 45° 47′ 26″ ½ sud, & la longitude, au 166° 18′ est.

Cook

Cook n'ignoroit pas qu'on prétend que les coups de canon dissipent les trombes, & il fut bien fâché de n'en avoir pas fait l'expérience; mais quoiqu'il eût un canon prêt pour cela, il étoit si profondément occupé à considérer ces terribles météores, quand il passa auprès d'eux, qu'il oublia de faire tirer. CHAP. IV. ANN. 1773.

Le lendemain, la Résolution arriva à la vue du canal de la Reine Charlotte. Le capitaine Cook eut la satisfaction d'y trouver l'Aventure; & les équipages des deux vaisseaux jouirent d'une joie égale, en se rencontrant, après une séparation de quatorze semaines. Comme ce qui arriva au capitaine Furneaux, pendant qu'il ne fut point avec le capitaine Cook, est étranger à mon Ouvrage, il me suffira de rapporter que l'Aventure parcourut la côte de Van-Diemen, plus exactement qu'on ne l'avoit encore fait; que l'opinion du capitaine Furneaux étoit qu'il n'y a point de détroit entre cette côte & la Nouvelle-Hollande, mais seulement une baie très-profonde; & qu'enfin ce capitaine eut de nouvelles preuves que les Zélandois étoient antropophages. 18 Mai.

Le 19 au matin, le capitaine Cook descendit sur le rivage, & alla chercher lui-même du cochléaria, du celeri, & des autres herbes anti-scorbutiques. Il eut bientôt le plaisir de s'en retourner avec son canot chargé. Ayant vu qu'on pouvoit se procurer assez de ces articles pour l'équipage des deux vaisseaux, il ordonna qu'on en fit cuire chaque jour avec de la farine & du bouillon pour déjeuner; & avec des pois & du bouillon pour diner. L'expé- 19.

CHAP. IV. ANN. 1773. rience lui avoit appris que ces végétaux, ainſi préparés, étoient excellens pour les gens de mer, & les délivroient bientôt des nombreux ſymptômes ſcorbutiques auxquels ils ſont ſujets.

LE capitaine Cook avoit eu le déſir de viſiter lui-même la terre de Van-Diemen, pour ſavoir ſi elle eſt effectivement jointe à la Nouvelle-Hollande; mais comme ſon projet venoit d'être exécuté en partie par ſon collegue, il ſe détermina à continuer ſes perquiſitions dans l'eſt, entre les latitudes de 41° & 46°, & il donna ordre que
20 Mai. les vaiſſeaux fuſſent prêts le plutôt poſſible pour remettre en mer. Le 20 Mai il envoya à terre le ſeul bélier & la ſeule brebis qui lui reſtoient de ceux qu'il avoit apportés du Cap de Bonne-Eſpérance, dans l'intention de les dépoſer à la Nouvelle-Zélande. Bientôt après il viſita pluſieurs jardins que le capitaine Furneaux avoit fait enſemencer avec des graines d'Europe. Ils étoient dans l'état plus floriſſant, & il ſembloit que pour peu qu'on en prît
21. ſoin, ils devoient devenir très-utiles aux Indiens. Le jour ſuivant, le capitaine Cook envoya quelques perſonnes de ſon équipage, travailler un terrein ſur l'iſle Longue, pour un jardin qu'il voulut faire lui-même. Il y ſema diverſes graines, & ſur-tout des carottes, des panais, des turneps, des pommes de terre. Ces racines devoient mieux convenir aux Indiens que les herbages, & il étoit plus aiſé de le leur faire concevoir, en les comparant avec les racines de leur pays, dont ils font un grand uſage.

LE 22, les Anglois eurent le déſagrément d'apprendre

que le bélier & la brebis, qu'ils s'étoient donné tant de peine pour apporter aux Zélandois, avoient été trouvés morts. Il étoit vraisemblable que ces animaux avoient mangé quelques herbes vénéneuses. Ainsi les espérances qu'avoit eues le capitaine Cook, de peupler la Nouvelle-Zélande de brebis, furent détruites dans un instant

CHAP. IV.
ANN. 1773.

LES liaisons que notre navigateur eut cette fois avec les Indiens du canal de la Reine Charlotte, furent très-amicales. Deux ou trois familles vinrent s'établir près des vaisseaux, & s'occupérent constamment à pêcher pour les Anglois. Ce ne fut pas un petit avantage pour nos compatriotes, qui sont bien éloignés d'être aussi adroits pêcheurs que les Zélandois, ni d'avoir des façons de pêcher qui égalent les leurs. Ainsi chez toutes les nations, il y a quelque art particulier porté à sa perfection; & souvent les plus polies trouvent quelque chose à apprendre des plus barbares.

LA Résolution & l'Aventure furent prêtes à mettre en mer le 2 Juin. Alors le capitaine Cook envoya à terre un bouc & une chèvre; & le capitaine Furneaux mit près du port des Cannibales un verrat & deux truies pleines. Nos navigateurs ne doutoient pas que le pays ne fut bientôt fourni de ces animaux, pourvu que les Indiens ne les détruisissent pas avant qu'ils devinssent sauvages. Après cela, il ne pouvoit plus y avoir de danger; & les Zélandois n'étant pas avertis qu'on leur laissoit des animaux, ils devoient être naturellement long-tems avant de les découvrir.

2 Juin.

Chap. IV. Ann. 1773.

Une chose assez étonnante, c'est que, pendant ce second séjour dans le canal de la Reine Charlotte, le capitaine Cook ne put pas reconnoître un seul des Indiens qu'il y avoit vus à son premier voyage. Il ne parut pas même qu'aucun d'eux se souvînt de lui ou de quelqu'un de ses compagnons. Il n'y avoit pourtant que trois ans qu'ils étoient venus en cet endroit. Mais il est probable que presque tous les Zélandois qui habitoient aux environs de la rade en 1770, ou en avoient été chassés, ou l'avoient délaissée volontairement pour aller s'établir ailleurs. Il n'y avoit même pas, la seconde fois, un tiers des habitans qui y étoient la première. Leur fort de la pointe de Motuara étoit désert ; & de tous les côtés du canal on voyoit des habitations abandonnées. L'opinion du capitaine Cook étoit que cette contrée n'avoit jamais été très-peuplée; & en comparant les relations de ses deux voyages, on voit que les Indiens d'Eaheinomawe sont un peu plus civilisés que ceux de Tavai-Poenammoo.

4 Juin.

La journée du 4 fut employée par le capitaine Cook à visiter un chef Zélandois & toute sa tribu, composée de quatre-vingt-dix à cent personnes, hommes, femmes & enfans. Après que le capitaine eut distribué quelques présens à ce chef & à son peuple, & qu'il leur eut montré les jardins qu'avoient faits les Anglois, il retourna à son bord pour célébrer l'anniversaire de la naissance du Roi d'Angleterre. Le capitaine Furneaux & ses Officiers furent invités à bord de la Résolution ; & l'équipage eut des rations doubles pour participer à la joie générale.

Comme quelques perſonnes pourroient trouver extraordinaire que le capitaine Cook ſe fût avancé pour faire des découvertes juſqu'au 46° de latitude ſud, au milieu de l'hiver, il a eu ſoin lui-même d'expoſer les motifs de ſa conduite. Il avoue d'abord que l'hiver n'eſt nullement favorable aux découvertes. Cependant il croyoit néceſſaire de commencer ſon voyage pendant cette ſaiſon, afin d'en faciliter la ſuite; & de peur que, ſans cela, il n'eût pas le tems, dans l'été ſuivant, de finir de découvrir la partie méridionale de l'Océan pacifique. En outre il penſoit que s'il appercevoit quelque terre en faiſant route à l'eſt, il pourroit commencer à l'examiner, auſſitôt que la ſaiſon ſeroit convenable. Indépendamment de toutes ces raiſons, il avoit enfin peu de craintes avec deux bons vaiſſeaux bien approviſionnés, & dont les équipages jouiſſoient d'une ſanté parfaite. Où pouvoit-il alors mieux employer ſon tems? S'il n'eût rien découvert, il lui reſtoit du moins l'eſpérance d'apprendre à la poſtérité que ces mers ſont navigables, même au milieu de l'hiver; & cela ſuffiſoit pour ranimer l'ardeur qu'il avoit de continuer ſon voyage, dans des circonſtances où la plupart des marins ſe ſeroient arrêtés.

Chap. IV. Ann. 1773.

Pendant que le capitaine Cook demeura dans le canal de la Reine Charlotte, il obſerva que cette ſeconde viſite n'avoit point perfectionné la morale des habitans de l'un & de l'autre ſexe. Il avoit juſqu'alors regardé les Zélandoiſes comme les plus chaſtes de toutes les femmes Indiennes. Si elles accordoient quelques faveurs à des perſonnes de l'Endéavour, c'étoit toujours en

CHAP. IV. ANN. 1773.

cachette, & fans y être jamais engagés par leurs maris. Mais à fon fecond voyage, le capitaine apprit que les hommes Indiens étoient eux-mêmes les promoteurs d'un commerce honteux, & que pour un clou ou quelqu'autre bagatelle, ils forçoient les femmes à fe proftituer, foit que la proftitution leur fût indifférente, foit qu'en fecret elle bleffât leurs fentimens. En même-tems ils bravoient impudemment toute efpèce de décence. Ces faits devroient intéreffer toutes les perfonnes qui aiment l'ordre & le bonheur des fociétés, même quand ils ne feroient pas guidés par de plus hautes confidérations.

17 Juin. LE 17 de Juin, la Réfolution & l'Aventure remirent en mer. Relativement à la partie nautique de la route que les vaiffeaux firent pour fe rendre de la Nouvelle-Zélande à Otahiti, je ne redirai point ce qui a déja été lu dans les relations imprimées; je citerai feulement ce qui a rapport au plan de mon Ouvrage. Ce voyage dura jufqu'au 15 d'Août. On s'apperçut le 29 de Juillet que l'équipage de l'Aventure commençoit à être en mauvais état. Le coq, ou cuifinier des matelots, étoit mort, & environ 20 perfonnes ne pouvoient plus travailler, tant elles fe reffentoient du fcorbut & de la dyffenterie. Dans le même tems, il n'y avoit que trois malades à bord de la Réfolution; & un feul de ces trois étoit attaqué du fcorbut. A la vérité, bientôt après, les fymptômes de cette maladie funefte commencèrent à fe manifefter chez quelques autres; mais on eut recours au moût de bière, à la marmelade de carottes, aux limons, aux oranges; & le fuccès fut complet.

Le capitaine Cook ne put attribuer la différence des progrès que le ſcorbut avoit fait dans les deux vaiſſeaux, qu'à ce que l'équipage de l'Aventure en étoit plus attaqué que l'autre à ſon arrivée à la Nouvelle-Zélande, & à ce que cet équipage n'avoit mangé que peu ou point du tout de végétaux dans le canal de la Reine Charlotte; ce qui provenoit & de ce qu'ils n'en connoiſſoient pas les bonnes eſpèces, & de ce que les marins n'aiment point les innovations dans leur régime. Leur averſion pour ces changemens eſt même ſi grande, qu'elle ne peut être vaincue que par l'exemple perſévérant & l'autorité de leur Commandant. Pluſieurs Officiers du capitaine Cook, auſſi bien que ſes matelots, n'aimoient point d'abord le mélange du céleri, du cochléaria & des autres herbages, parmi les pois & la farine bouillie; quelques-uns refuſoient même abſolument d'en manger. Mais comme ce refus n'eut aucun pouvoir ſur le Capitaine, inſenſiblement leur répugnance ceſſa. Ils commencèrent à goûter les herbages auſſi-bien que leurs compagnons; & à la longue, il n'y eut pas un ſeul homme dans le vaiſſeau qui n'attribuât le bonheur d'être privé du ſcorbut, à la bière de ſpruce, & aux végétaux dont on avoit fait uſage à la Nouvelle-Zélande. Mais dès que le vaiſſeau arrivoit enſuite dans quelque port où l'on pouvoit trouver des plantes anti-ſcorbutiques, le capitaine Cook n'avoit plus beſoin de recommander qu'on en cueillît. Celui qui pouvoit en avoir, ſe croyoit fort heureux.

Le premier d'Août, les vaiſſeaux étoient à 25° 1′ de latitude ſud, & au 134° 6′ minutes de longitude oueſt; 1 Août.

Chap. IV.
Ann. 1773.

ce qui eſt preſque le point aſſigné par le capitaine Carteret à l'iſle Pitcairn, qu'il a découverte en 1767; nos navigateurs la chercherent attentivement : mais ils ne la virent point. Suivant la longitude que le capitaine Carteret adonnée à cette isle, le capitaine Cook paſſa à quinze lieue plus oueſt; cependant, comme c'étoit incertain, il ne crut pas prudent de perdre ſon tems à la chercher. D'ailleurs le mauvais état de l'équipage de l'Aventure, exigeoit qu'il arrivât le plus promptement poſſible dans un lieu propre à ſe rafraîchir.

La vue de l'iſle Pitcairn, eût été ſans doute utile, pour en vérifier ou corriger la longitude, ainſi que des autres isles découvertes par le capitaine Carteret, dans le voiſinage de celle là. Un des inconvéniens du voyage de Carteret, c'eſt que ſes longitudes n'aient pas été aſſurées par des obſervations aſtronomiques; car par là il s'eſt trouvé ſoumis à des erreurs qu'il étoit hors de ſon pouvoir de redreſſer.

Comme alors le capitaine Cook avoit gagné le nord des traces du capitaine Carteret, il ne conſerva pas l'eſpérance d'y découvrir un continent. Il ne put même ſe flatter que de voir des isles, à moins qu'il ne retournât vers le ſud. Dans ce voyage, ainſi que dans le premier, il avoit traverſé l'Océan par la latitude de 40°, & au-deſſus, ſans rencontrer rien qui dût lui faire croire qu'il atteindroit le principal objet de ſes pourſuites. Tout, au contraire, s'accorda à le convaincre qu'entre le midi de l'Amérique & la Nouvelle-Zélande, il n'y a point de continent, & que s'il

en

en existe un plus loin dans le sud, il ne peut être qu'à de très hautes latitudes. Cependant ce point étoit trop important pour ne le décider que par des conjectures ou des hypothèses; il méritoit d'être exactement vérifié: aussi le capitaine Cook résolut d'y consacrer tout l'été suivant.

ON étoit déjà au six d'Août, avant que les vaisseaux rencontrassent les vents alisés (*a*). Ils les eurent du sud-est, étant au 19° 36′ de latitude, & au 131° 32′ de longitude ouest. Dès que le capitaine Cook sentit ce vent, il dirigea sa course au ouest-nord-ouest, non-seulement pour profiter de tous les avantages du vent, mais aussi pour gagner le nord des isles découvertes à son premier voyage, afin de pouvoir en rencontrer quelqu'autre qu'il n'eût point encore vue. Il suivoit alors la même route, qu'a autrefois parcourue M. de Bougainville; il étoit fâché de ne pouvoir pas se détourner davantage dans le nord; mais, comme nous l'avons déjà dit, il ne perdoit pas de vue la mauvaise santé de l'équipage de l'Aventure, qui rendoit son arrivée dans quelque isle connue, plus importante que des découvertes. Cependant quatre isles s'offrirent à leurs yeux. Le capitaine Cook donna à l'une le nom de la Résolution, & il appella les trois autres, l'isle Douteuse, l'isle de l'Aventure & l'isle Furneaux. Il crut que c'étoit les mêmes vues par M. de Bougainville, il crut qu'elles composoient, avec diverses autres isles basses & à demi noyées, ce que ce Navigateur françois à nommé l'*Ar-*

(*a*) Il n'est pas rare dans ces mers, de ne pas rencontrer les vents Alisés du sud-est avant cette époque.

CHAP. IV. ANN. 1773.

chipel Dangereux. Le calme de la mer convainquit nos voyageurs qu'ils devoient être environnés de ces isles, & qu'il étoit néceſſaire de naviger avec beaucoup de précaution, principalement la nuit (*a*).

LE 15 d'Août, à la pointe du jour, les vaiſſeaux arrivèrent à la vue de l'iſle Oſnabroug ou Maitea, découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après le capitaine Cook avertit le capitaine Furneaux que ſon intention étoit d'entrer dans la baie de Oaiti-Piha, proche de la pointe ſud-eſt d'Otahiti, afin de tirer le plus de rafraîchiſſemens poſſibles de cette partie de l'iſle, avant d'aller à Matavaï. A 6 heures du ſoir, Otahiti fut vue dans l'oueſt. Nos navigateurs continuèrent à avancer juſqu'à minuit; puis ils revirèrent de bord, & à quatre heures du matin, ils firent de nouveau voile vers la terre, avec une forte briſe d'eſt. A la pointe du jour, ils ſe trouvèrent à une demi-lieue de diſtance des récifs. En même-tems la briſe diminua. Un calme profond ſuccéda bientôt. Il fut néceſſaire de mettre les canots à la mer pour touer les vaiſſeaux; mais tous les efforts furent inſuffiſans pour les empêcher d'être portés près des récifs. Le calme continuant, la ſituation devenoit de plus en plus dangereuſe. Le capitaine Cook entretenoit pourtant encore l'eſpérance de doubler la pointe

25 Avril.

(*a*) L'iſle de la Réſolution, eſt par le 17° 24', de latitude ſud, & par le 141° 39' de longitude oueſt.

L'iſle Douteuſe	17° 20'	141° 38'
L'iſle Furneaux,	17° 5'	143° 16'
L'iſle de l'Aventure,	17° 4'	144° 30'

ouest des récifs; mais vers les deux heures de l'après midi, lorsqu'il fut vis-à-vis d'une ouverture ou passage qui étoit dans les rochers, il trouva, en le faisant sonder, qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour qu'un vaisseau s'y hasardât. Cependant cette ouverture donnoit tant de rapidité à la marée, qu'elle risqua d'être funeste à la Résolution; car lorsque les vaisseaux parvinrent vis-à-vis de son courant, ils furent entraînés avec impétuosité. Dès que le Capitaine s'en apperçut, il donna ordre qu'une des chaloupes qui touoit, fut conduite à cent brasses de distance; mais elle ne fit que fort peu d'effet; & les Anglois eurent à craindre un naufrage presque certain. Ils n'étoient plus qu'à deux cables des rochers. Le seul moyen de sauver les vaisseaux étoit de jetter l'ancre; & la sonde ne trouvoit point de fond. Cependant ils mouillèrent un ancre; mais avant que cet ancre tînt, la Résolution ayant moins de trois brasses d'eau, touchoit à chaque retour des vagues, qui se brisoient avec fureur contre la poupe du vaisseau, & menaçoient l'équipage d'un trépas horrible & soudain. Heureusement l'Aventure ne toucha point. Les matelots de la Résolution portèrent au loin deux ancres à touer avec des haussières, & ils trouvèrent un peu de fond. En halant sur ces ancres, le vaisseau fut remis à flot. Le capitaine Cook & ses gens étoient pourtant toujours dans la plus grande anxiété; car ils s'attendoient à chaque minute, ou que les ancres revinssent à bord, ou que les cables fussent cassés par le frottement du rocher. Enfin la marée commença à descendre. Soudain le capitaine Cook ordonna que tous les canots fussent employés à touer le vaisseau. Ayant trouvé ce moyen praticable, on

CHAP. IV.
ANN. 1773.

Chap. IV. Ann. 1773.

releva les deux ancres ; & le vent de terre soufflant, les canots furent si bien aidés par ce vent que la Résolution sortit bientôt de danger. Le capitaine Cook envoya alors ses canots pour secourir l'Aventure ; mais avant qu'ils l'eussent jointe, elle étoit à la voile, profitant de la brise de terre, & laissant derrière elle trois ancres, un de ses grands cables & deux haussières, qu'on n'a jamais pu retrouver. Ainsi nos voyageurs furent encore une fois en sûreté à la mer, après avoir risqué de périr sur la même isle où ils désiroient si ardemment d'arriver. Dans une situation si cruelle, il fut heureux que le calme qui leur avoit nui, continuât ; parce que si la brise du large s'étoit levée comme de coutume, les vaisseaux auroient été inévitablement brisés.

Pendant le tems que les Anglois furent en péril, plusieurs Otahitiens étoient à bord ou près des vaisseaux ; mais ils paroissoient insensibles au malheur des Anglois, ils ne montroient ni crainte, ni joie, ni surprise quand le vaisseau touchoit ; & ils se retirèrent un peu avant le coucher du soleil, sans la moindre inquiétude. Quoique la plupart d'entr'eux connussent le capitaine Cook, quoiqu'ils s'informassent de M. Banks, aucun ne demanda des nouvelles de Tupia.

17 Août. Le 17 d'Août, les vaisseaux mouillèrent dans la baie de Oaiti-Piha. Soudain ils furent remplis d'Indiens qui leur portoient des noix de coco, des bananes, des pommes de terre, des ignames & d'autres provisions qui furent échangées contre des clous & des grains de colier. Il y

avoit quelques Otahitiens qui se disoient chefs, auxquels le capitaine fit présent de chemises, de petites haches & de diverses choses, pour lesquelles ils promirent d'apporter des cochons & de la volaille ; mais ils ne tinrent point leur parole ; il y a même apparence qu'ils n'avoient jamais eu dessein de la tenir.

CHAP. IV.
ANN. 1773.

L'APRÈS midi, le capitaine Cook descendit à terre avec le capitaine Furneaux. Ils vouloient chercher un endroit commode pour prendre de l'eau ; & en même tems sonder la disposition des Indiens. L'eau, dont on manquoit à bord, parut facile à avoir ; les habitans témoignèrent aux Anglois beaucoup de bonne volonté. Malgré cela, le lendemain ils ne portèrent au marché rien que des fruits & des racines. Les Anglois avoient cependant vu autour des maisons beaucoup de cochons & de volailles ; quand ils en parlèrent, la réponse fut qu'ils appartenoient à *Waheatoua*, *Earee de hi*, ou Roi, qui n'avoit pas encore paru, non plus qu'aucun autre chef de marque.

PARMI les Indiens qui revinrent à bord de la Résolution, & dont plusieurs ne faisoient pas scrupule de s'appeller *Earee*, il y en avoit un, qui, se disant de cette classe, avoit été fêté dans la grand'chambre presque tout le jour. Le capitaine Cook lui avoit fait des présens, ainsi qu'aux autres Indiens de sa suite. Cependant ce prétendu chef fut apperçu s'appropriant des choses qui ne lui appartenoient pas, & les portant hors de la gallerie. Dans le même tems, il y eut plusieurs plaintes portées contre les Otahitiens qui étoient sur le pont ; ce qui

engagea le capitaine Cook à les chaſſer tous du vaiſſeau. Le convive de la grand'chambre fut le plus prompt à ſe retirer. Le capitaine ſe ſentit ſi indigné de la conduite de ce chef, qu'après qu'il fut à une certaine diſtance, il fit tirer deux coups de fuſil par-deſſus ſa tête. L'Earee fut ſi épouvanté qu'il ſe jetta à la mer. Alors le capitaine Cook envoya un canot pour prendre la pirogue vuide; mais quand le canot approcha du rivage, le peuple qui étoit ſur la côte ſe mit à lui lancer des pierres. Le capitaine craignant pour ſes gens, parce qu'ils étoient ſans armes, ſe mit lui-même dans un autre canot pour les aller protéger, & il ordonna qu'on tirât un coup de canon à balle. Les Indiens ſe diſpersèrent ſoudain; & les Anglois ramenèrent deux pirogues; mais en peu de tems la paix fut faite. On rendit les pirogues aux premiers qui vinrent les demander.

CE ne fut que le ſoir du même jour, où cette querelle eut lieu, que deux ou trois Otahitiens ſeulement demandèrent des nouvelles de Tupia. Quand ils furent informés des circonſtances de ſa mort, ils parurent fort contents. Le capitaine Cook penſa qu'ils n'auroient pas eu le moindre chagrin quand le pauvre Tupia eut dû ſa perte à toute autre cauſe que la maladie. Ils étoient auſſi peu inquiets d'Aotouroa, celui de leurs compatriotes qui avoit ſuivi M. de Bouguainville; mais ils faiſoient perpétuellement des queſtions ſur M. Banks & ſur divers autres Anglois qui étoient du premier voyage du capitaine Cook.

DEPUIS ce voyage, l'iſle avoit éprouvé de grands

des changemens. Toutaha, régent de la grande Péninfule d'Otahiti, avoit été tué dans une bataille donnée entre les peuples des deux royaumes, fix mois avant l'arrivée de la Réfolution. C'étoit maintenant Otoo qui regnoit. Tubourai-Tomaïde, & plufieurs autres chefs, amis des Anglais, avoient péri dans ce combat, ainfi que beaucoup des fimples guerriers. Enfin la paix étoit rétablie entre les deux peuples qui fe partagent l'ifle. CHAP. IV. ANN. 1773.

LE 20, l'un des habitans déroba un fufil à la garde qui étoit à terre. Le capitaine Cook, qui en fut lui-même témoin, fit courir quelques Anglois aux trouffes du voleur, mais inutilement; plufieurs Indiens qui fe trouvoient là, pourfuivirent leur compatriote, le terrafsèrent & rapportèrent volontairement ce fufil. Cet acte de juftice empêcha le capitaine Cook d'avoir befoin d'ufer de févérité. Si les Otahitiens n'avoient pas donné une prompte affiftance, il eût été impoffible de recouvrer, par la voie de la douceur, le fufil volé; & en ufant d'une autre méthode, on eût perdu fûrement plus de dix fois la valeur du fufil. 20 Août.

LA fraude d'un Otahitien, qui fe difoit chef, mérite d'être rapportée : cet homme fit une vifite au capitaine Cook, & lui préfenta une grande quantité de fruits; mais parmi ces fruits, il y avoit beaucoup de cocos qui avoient été percés par les Anglois, & rejettés après qu'on en avoit bu la liqueur ; l'Indien les avoit ramaffés & fi bien attachés en paquet, qu'on ne s'en apperçut pas tout de fuite. Cependant on découvrit la rufe, & on le lui dit à lui-même ; mais alors fans la moindre émotion, & affectant

Chap. IV. Ann. 1773. une ignorance parfaite, il ouvrit lui-même deux ou trois cocos, comme pour se convaincre de la vérité de cet accident ; ensuite il se rendit à terre, & il renvoya aux Anglois un présent de bananes. Ainsi la politique, l'effronterie & la ruse, ne sont pas connues des seules sociétés polies.

23 Août. Le 23 le Capitaine eut une entrevue avec Waheatoua, dont il obtint une assez grande quantité de cochons pour régaler les équipages des deux vaisseaux. Au premier voyage des Anglois, Waheatoua, qui n'étoit guère qu'un enfant, se nommoit Tearée : mais ayant succédé à son père, il en avoit pris le nom.

Les fruits qu'on se procura dans la baye de Oaiti-Piha, contribuèrent beaucoup à rendre la santé à l'équipage de l'Aventure. Plusieurs matelots, qui avoient été absolument hors d'état de se mouvoir, commencèrent en peu de jours à se promener. Quand la Résolution entra dans la rade, elle n'avoit à bord qu'un seul scorbutique. Un soldat de marine, malade depuis long-tems, & qui mourut deux jours après l'arrivée du vaisseau à Otahiti, avoit une complication de maux, mais non pas le moindre symptome du scorbut.

24. Le 24 les vaisseaux levèrent l'ancre, & arrivèrent le lendemain au soir à Matavai. Avant d'avoir mouillé, ils furent remplis d'Indiens, dont plusieurs étoient connus du capitaine Cook, & le reconnurent très-bien eux-mêmes. Parmi la multitude de peuple qui bordoit le rivage, on distinguoit

diſtinguoit le Roi Otoo. Le jour ſuivant le capitaine Cook alla voir ce prince à Oparée, lieu de ſa réſidence. Il trouva en lui un homme d'une belle figure, parfaitement bien fait, haut de ſix pieds, & âgé d'environ trente ans; mais les qualités de ſon ame ne répondoient pas à ſon extérieur. Quand le capitaine Cook l'engagea à venir le voir à bord du vaiſſeau, Otoo avoua qu'il étoit effrayé des canons, & manifeſta dans ſes actions, comme dans ſes diſcours, une extrême timidité.

A ſon retour d'Oparée, le capitaine Cook trouva les tentes & les obſervatoires des Aſtronomes déjà dreſſés à la même place, où l'on avoit obſervé le paſſage de Vénus en 1769. Il y avoit vingt hommes malades du ſcorbut dans l'Aventure, & un dans la Réſolution. On les fit ſoudain mettre à terre; & on y établit une garde de ſoldats de marine, ſous le commandement du lieutenant Edgcumbe.

Le 27, Otoo conſentit, avec quelque difficulté, à rendre viſite au capitaine Cook. Il y vint accompagné d'une nombreuſe ſuite, portant un préſent de divers fruits, d'un cochon, de deux gros poiſſons & de beaucoup d'étoffes. Ce jeune Roi, & ſa ſuite reçurent en retour des dons convenables. Quand le capitaine Cook reconduiſit ſes hôtes au rivage, il fut abordé par une femme vénérable, mère du prince Toutaha, tué depuis ſix mois. Cette femme ſaiſiſſant le Capitaine par les deux mains, s'écria en fondant en larmes : *Toutaha Tiyo no toutée maty Toutaha;* c'eſt-à-dire, « Toutaha votre » ami, ou l'ami de Cook, eſt mort. » Notre navigateur fut ſi vivement affecté du ton 27 Août.

Chap. IV. Ann. 1773.

& de la douleur de cette femme, qu'il n'auroit pu s'empêcher de mêler ses larmes aux siennes, si Otoo, à qui cette vue déplaisoit, ne l'avoit entraîné d'un autre côté. C'est même avec peine qu'il obtint depuis de revoir cette Indienne. Il lui donna alors une hâche, & quelques autres objets.

Le capitaine Furneaux fit présent à Otoo de deux chèvres, qui donnoient lieu d'espérer, qu'à moins d'accident, elles multiplieroient beaucoup.

Plusieurs jours s'étoient écoulés dans des liaisons d'amitié, on se procuroit facilement, & sans troubles, des provisions; quand, dans la soirée du 30, les personnes qui étoient à bord de la Résolution, entendirent crier au meurtre. Il y avoit un grand tumulte sur la plage, au fond de la baie, & à une certaine distance du camp des Anglois. Soudain le capitaine Cook craignant que quelqu'un de ses gens ne se trouvât compromis dans cette affaire, expédia un canot armé pour apprendre la cause du trouble, & pour conduire à bord qui que ce fût de son équipage qui seroit rencontré parmi les Indiens. Il envoya aussi à bord de l'Aventure & au camp qui étoit sur le rivage, pour savoir qui est-ce qui manquoit; car tous ceux qui devoient être à bord de la Résolution y étoient. Les canots revinrent promptement, ramenant trois soldats de marine & un matelot. Quelques autres hommes, appartenant à l'Aventure, avoient été également pris. Ils furent tous enfermés à fond de cale; & le lendemain matin le capitaine ordonna qu'on les punît comme ils le méri-

30 Août.

toient. Les libertés qu'ils avoient prises avec les femmes, avoient sans doute occasionné la querelle. Mais quelle qu'en fût la cause, les habitans furent si épouvantés qu'ils s'enfuirent de leurs habitations pendant la nuit, & l'allarme fut répandue à plusieurs milles de la côte. Le lendemain le capitaine Cook, allant visiter Otoo, trouva qu'il s'étoit retiré loin du lieu où il demeuroit ordinairement. Il fut même quelque tems avant d'être admis en sa présence; & quand il put le voir, il entendit ce Prince craintif se plaindre amèrement de ce qui s'étoit passé la veille.

CHAP. IV. ANN. 1773.

1 Sept.

Les malades étant déja guéris, le complément d'eau à bord, les réparations des vaisseaux finies, le capitaine Cook résolut de remettre en mer sans délai. Le premier de Septembre, il fit rembarquer tout ce qui étoit sur le rivage, & démarrer les vaisseaux; ce qui occupa les équipages presque tout le jour. L'après midi le lieutenant Pickersgill revint d'Attahourou, lieu où il avoit été envoyé pour tâcher d'obtenir quelques provisions qu'on lui avoit promises. Dans cette course, le Lieutenant avoit rencontré Oberée, cette jeune fille que les Anglois ont rendue si célèbre. Sa situation étoit alors bien différente de l'état brillant dans lequel on l'avoit d'abord vue. Non-seulement elle avoit perdu sa beauté, mais elle paroissoit pauvre & très-peu considérée dans l'isle.

Le soir, la brise de terre s'étant levée, les vaisseaux sortirent du port. Le capitaine Cook fut obligé de renvoyer ses amis Otahitiens, plutôt qu'ils ne le vouloient; mais il les renvoya du moins satisfaits de ses bons traitemens.

CHAP. IV. ANN. 1773. 3 Sept.

De la baie de Matavai, le capitaine Cook dirigea sa route vers Huaheine, où il avoit résolu de relâcher. Le jour suivant il apperçut cette isle, & le 3 Septembre au matin, il mouilla l'ancre dans le port d'Owharre. L'Aventure n'eut pas le bonheur d'entrer dans ce havre aussi facilement. Elle toucha sur le côté nord du canal; mais par les secours que le capitaine Cook avoit préparés en cas d'accident, l'Aventure fut aidée à tems, & retirée sans aucun dommage. Aussitôt que les deux vaisseaux furent placés, le capitaine Cook & le capitaine Furneaux se rendirent à terre, où les Indiens les reçurent avec la plus grande cordialité. Les échanges commencèrent immédiatement. Aussi nos navigateurs eurent l'espoir d'être abondamment approvisionnés de cochons & de volailles; ce qui devenoit très-précieux dans la circonstance où ils se trouvoient. Le 4, le lieutenant Pickersgill partit avec la grande chaloupe pour aller trafiquer dans le sud de l'isle. Un autre parti commerçant fut envoyé à terre, non loin des vaisseaux, & le capitaine Cook se chargea de le présider d'abord lui-même, pour être sûr que les affaires seroient ensuite bien menées; ce qui devenoit très-important. Tout étant en bon train, il se rendit avec le capitaine Furneaux & M. Forster, chez son ancien ami, le vieillard Orée, chef d'Huaheine. Cette visite fut précédée de quelques cérémonies. Orée envoya d'abord au capitaine Cook l'inscription gravée sur une petite pièce d'étain, que le capitaine lui avoit laissée en 1769. Elle étoit dans le sachet que M. Cook avoit fait faire exprès, avec une pièce de monnoie Angloise contrefaite, & quelques grains de collier qui y avoient été mis dans le même tems; ce qui

prouvoit qu'on en avoit eu beaucoup de foin. Après tous les préliminaires, le capitaine défira d'aller trouver le Roi ; mais on lui dit que le Roi vouloit venir lui-même vers lui. En effet, Orée s'avança vers M. Cook, & l'embraffa tendrement. Ce n'étoit point une vaine formule de politeffe, mais l'effet d'une pure affection ; & les pleurs qui couloient le long des joues du vieillard, démontroient les fentimens de fon cœur. Les préfens que lui fit alors le capitaine Cook, confiftoient en un choix de ce qu'il avoit de meilleur; car il confidéroit ce bon Indien comme fon père. Orée lui donna en retour un cochon avec beaucoup d'étoffes, promettant d'ailleurs qu'on s'efforceroit de procurer aux Anglois tout ce qui leur feroit néceffaire ; & cette promeffe fut fidellement remplie. Orée fit plus. Il eut l'attention d'envoyer tous les jours au capitaine Cook, pour fa table, une grande quantité des meilleurs fruits & des plus excellens végétaux cuits à la mode du pays.

JUSQU'ALORS le féjour des Anglois à Huaheine avoit été très-agréable ; mais le 6 il furvint des accidens qui rendirent ce jour-là fort inquiétant. Quand le capitaine alla fe promener dans l'endroit où l'on faifoit les échanges, il apprit qu'un Indien s'étoit conduit avec beaucoup d'infolence. Cet homme étoit en habit de guerre. Il portoit une maffue dans chaque main, & il fembloit réfolu à quelque mauvais deffein. Le capitaine Cook lui ôta foudain fes maffues ; les brifa devant l'audacieux, & le força, quoique avec peine, de fe retirer. Dans le même tems M. Sparrman, qui s'étoit imprudemment écarté feul, pour herborifer,

fut aſſailli par deux hommes qui lui ôtèrent tout ce qu'il avoit, excepté ſes grandes culottes, & qui le frappèrent avec ſon propre couteau de chaſſe; mais heureuſement ſans le bleſſer. Quand ils l'eurent dépouillé, ils ſe ſauvèrent. Après cela, un autre Indien lui apporta une pièce d'étoffe pour ſe couvrir, & le conduiſit à la place du marché. Pluſieurs habitans y étoient raſſemblés; mais dès l'inſtant que M. Sparrman parut en cet état, ils prirent tous la fuite. Le capitaine Cook en ayant rappellé quelques-uns, & leur ayant bien perſuadé qu'il ne vouloit point ſe venger ſur les innocens, alla ſe plaindre à Orée. Dès que ce bon vieillard eut écouté les détails de cette affaire, il pleura amèrement. Pluſieurs Indiens qui l'entouroient, ſenſibles à ſa douleur, pleurèrent auſſi. Enſuite Orée s'indignant contre ſon peuple, rappella la manière dont le capitaine Cook avoit traité les Indiens, & depuis ſon arrivée & à ſon premier voyage, & il obſerva combien il y avoit de baſſeſſe & d'ingratitude à le récompenſer ainſi. Alors il prit en compte ce qui avoit été dérobé à M. Sparrman; il promit de faire faire les recherches les plus exactes pour découvrir les voleurs; & il demanda à ſuivre le capitaine à ſon bord. Auſſitôt les Indiens, craignant pour la ſûreté de leur prince, lui témoignèrent leurs alarmes, & firent tout ce qu'ils purent pour le diſſuader; mais ce fut en vain. Il entra vîte dans le canot; & eux voyant que leur Roi chéri étoit au pouvoir des Anglois, jettèrent tous enſemble un cri de déſeſpoir. Il ſeroit impoſſible de rendre leur déſolation. Non-ſeulement ils l'exhortoient, ils le prioient; mais ils s'efforcèrent à l'arracher du canot; & il n'y en avoit

pas un seul dont le visage ne fût inondé de larmes. Le capitaine Cook, témoin de leur affliction, se joignit à eux pour engager Orée à s'en retourner; mais rien ne changea la résolution du prince. Il supplia lui-même le capitaine d'entrer dans le canot, & soudain il ordonna de mettre au large. La sœur d'Orée fut la seule parmi les Indiens qui se conduisit en cette occasion avec magnanimité. Remplie du même esprit que son frère, elle ne s'opposa pas à son dessein. Le projet du Roi, en s'embarquant dans le canot des Anglois, étoit d'aller avec eux à la poursuite des voleurs. Le capitaine Cook & lui se firent donc porter fort loin. Ensuite ils mirent pied à terre. Ils s'enfoncèrent quelques milles dans la campagne, Orée s'informant dans toutes les habitations si on ne savoit pas qui étoient les coupables. Il auroit même continué ses perquisitions jusqu'aux extrémités de l'isle; mais le Capitaine qui ne regardoit pas ce qu'on cherchoit comme digne de tant de peine, ne voulut pas aller plus loin. En outre il étoit décidé à partir le lendemain; tout commerce étoit suspendu par la terreur des Indiens; & il lui étoit nécessaire de s'en retourner pour rétablir la facilité des échanges. Ce fut avec beaucoup de résistance qu'Orée renonça à faire lui-même de plus longues recherches, & se contenta d'envoyer quelques-uns de ses Indiens à sa place. Quand M. Cook & lui revinrent au canot, ils y trouvèrent la sœur d'Orée, & plusieurs autres habitans qui s'y étoient rendus par terre. Les Anglois s'embarquèrent immédiatement, sans demander au Roi de les suivre. Mais il insista pour les accompagner encore, malgré les nouvelles craintes de ses sujets. Sa sœur imita cette fois-là son

CHAP. [illegible].
ANN. 1773.

exemple. Elle s'embarqua auſſi, quelques prières que lui adreſſât ſa jeune fille pour l'en détourner. Le Capitaine répondit généreuſement à la confiance que ces deux Princes avoient eue en lui. Après diner, il les fit ramener au rivage, où des milliers d'Indiens les attendoient, & les reçurent avec des larmes de joie. Tout fut alors content & paiſible. Les habitans vinrent en foule de toutes parts, portant des cochons, des volailles & toute ſorte de fruit; les Anglois en remplirent deux canots. Orée lui-même donna au Capitaine un beau cochon & diverſes autres proviſions. Le couteau de chaſſe de M. Sparrman, la ſeule choſe de prix qu'on lui eût dérobée, lui fut rendu avec une partie de ſes habits; & on aſſura que le reſte ſeroit rapporté le lendemain. Quelques autres bagatelles qu'on avoit priſes à des Officiers Anglois qui étoient à la chaſſe, furent auſſi reſtituées exactement.

NOUS avons rapporté avec ſoin les événemens de cette journée, pour montrer la haute opinion que le chef d'Huaheine s'étoit formée du capitaine Cook, & quelle confiance il avoit miſe en ſon intégrité & en ſon honneur. Orée s'étoit lié d'une amitié ſolemnelle avec notre navigateur, ſuivant les coutumes des inſulaires de la mer du Sud; & il ſembloit penſer que cette amitié ne pouvoit être altérée par des infractions étrangères. Auſſi le capitaine Cook a eu raiſon de remarquer qu'il ſeroit impoſſible de fournir un ſecond exemple d'un Roi, qui, en pareille circonſtance, agiroit de la même manière. Orée n'avoit sûrement rien à craindre. L'intention du capitaine Cook n'étoit pas de lui faire la moindre injure. Mais lui & ſon

peuple

pouvoient-ils en être assurés ? Ils n'ignoroient pas au contraire, qu'étant une fois au pouvoir du capitaine Cook, toutes les forces de l'isle n'auroient pu délivrer le Roi; & que si le Capitaine avoit voulu lui faire payer une rançon, il eût fallu se soumettre à tout ce qu'il auroit exigé. Aussi les craintes du peuple pour la sûreté de son chef & pour la sienne propre, étoient fort raisonnables. CHAP. IV. ANN. 1773.

LE 7 de Septembre, tandis qu'on démarroit les vaisseaux, 7 Sept. le capitaine Cook alla le matin prendre congé d'Orée, & lui apporta des présens qui avoient non-seulement une valeur imaginaire ; mais une utilité réelle. Il lui laissa aussi & la première pièce d'étain qu'il lui avoit donnée avec une inscription, & une autre petite plaque de cuivre sur laquelle on grava ces mots ; « Les vaisseaux de Sa Majesté » Britannique, la Résolution & l'Aventure, ont mouillé » ici en Septembre 1773 ». Ces plaques, ainsi que quelques autres médailles, furent serrées dans un sac, & Orée promit de les montrer aux premiers vaisseaux, qui aborderoient dans l'isle. Le Roi ayant ensuite fait présent d'un cochon & de beaucoup de fruits au capitaine Cook, ils prirent congé l'un de l'autre ; mais ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes que le bon vieillard se sépara de son ami. Dans cette entrevue, on ne parla point du reste des effets de M. Sparrman. Comme il étoit encore de bonne heure, le capitaine Cook jugea qu'ils n'avoient pas été rapportés, & ne voulut point en faire mention, de peur de causer de la peine à Orée, pour des choses qu'on n'avoit pas eu le tems de recouvrer. Mais dès que

CHAP. IV. ANN. 1773.

les Anglois se furent rembarqués, on conduisit sur le rivage, les voleurs qui venoient d'être pris. Orée s'y rendit lui-même, en faisant prier le capitaine Cook d'y venir, pour ordonner du sort des coupables, ou être du moins présent à leur punition. Le capitaine Cook ne crut pas devoir y aller. Il s'en rapporta à l'équité d'Orée.

C'EST à Huaheine que le capitaine Furneaux reçut à son bord le jeune Omaï, né dans l'isle d'Ulietea, & dont on a tant parlé, depuis que nous l'avons vu à Londres. Le capitaine Cook désapprouva d'abord ce choix, pensant que ce jeune homme ne pouvoit pas donner une opinion avantageuse des habitans des isles de la société. Il étoit inférieur à plusieurs d'entre eux, par la naissance, par le rang, même par la structure, la physionomie & la couleur. Cependant le capitaine Cook eut lieu d'être satisfait, par la suite, du voyage d'Omaï en Angleterre.

PENDANT le peu de séjour que nos navigateurs firent à Huaheine, ils y obtinrent beaucoup de provisions. Ils y achétèrent trois cents cochons au moins avec une immense quantité de volailles & de fruits; & si les vaisseaux y étoient demeurés plus long-tems, ils auroient encore été mieux pourvus. La richesse, la fertilité de cette petite isle, est telle, que rien ne paroissoit y avoir diminué, par ce que les Anglois en avoient tiré. Tout y restoit également dans l'abondance.

D'HUAHEINE nos voyageurs se rendirent à Ulietea,

où les échanges continuèrent de la même manière que dans les autres isles. L'amitié fut vivement renouée entre le capitaine Cook & Oreo, roi d'Ulietea. Là, les Indiens, demandèrent avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de Tupia; mais quand ils apprirent la cause de sa mort, ils cessèrent d'être inquiets.

15 Sept.

DANS la matinée du 15, les Anglois furent extrêmement surpris de ne voir venir aucun des Indiens à bord des vaisseaux, comme ils y étoient venus jusques alors. Comme deux matelots de l'Aventure avoient passé toute la nuit à terre, le capitaine Cook conjectura que les habitans les avoient volés, & craignoient qu'on n'en tirât vengeance. Cependant cela n'étoit point, les deux matelots ayant été très-bien traités, ne purent fournir aucune raison de la fuite précipitée des Indiens. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'est que plusieurs habitans étoient tués & d'autres blessés par les fusils des Anglois; ce qui l'inquiéta beaucoup pour le sort de deux chaloupes qu'il avoit envoyées à l'isle d'Otaha. Soudain il résolut d'aller trouver le chef. Dès qu'il l'aborda, Oreo jetta ses bras autour du cou de M. Cook & fondit en larmes. Toutes les femmes, tous les hommes qui l'entouroient, pleuroient aussi. La désolation étoit générale, M. Cook en fut non moins ému qu'étonné. Enfin, tout ce qu'il sut, c'est que les habitans, alarmés de l'absence des deux chaloupes angloises, & croyant que les hommes qui les conduisoient avoient déserté, imaginoient que le capitaine puniroit les Indiens pour recouvrer ses gens; quand tout fut éclairci, on reconnut qu'il n'y avoit pas eu un seul Anglois, ni un

CHAP. IV. ANN. 1773. seul Indien insulté. Cette terreur panique montre dans toute sa foiblesse la timidité naturelle des peuples des isles de la Société.

NOS navigateurs ne furent pas moins heureux à Ulietea qu'à Huaheine, pour se procurer des provisions. Le capitaine Cook estima que le nombre des cochons achetés s'élevoit à plus de quatre cents. Il y en avoit beaucoup de bons à rôtir tout entiers. Il y en avoit quelques-uns du poids d'un quintal; mais le plus grand nombre étoit du poids de quarante à cinquante livres. Enfin les Indiens en offrirent bien plus qu'on ne pouvoit en prendre. Aussi nos voyageurs furent en état de continuer leur route avec beaucoup d'agrément & d'avantages.

PENDANT cette seconde visite que le capitaine Cook fit aux isles de la société, il eut bien occasion d'en connoître les mœurs & les loix. Il apprit qu'un vaisseau Espagnol avoit été récemment à Otahiti. Les Indiens se plaignoient que les gens de ce vaisseau leur avoient communiqué une maladie qui leur affectoit la tête, la gorge, l'estomach, & enfin les faisoit mourir. Quant à un autre mal, dont les effets ont été depuis quelques tems si funestes au monde, le capitaine Cook ne put savoir, quelques informations qu'il prît, s'il étoit connu des Insulaires ou non, avant qu'ils eussent été visités par les Européens; mais s'ils n'en avoient pas connoissance avant, ils la doivent, sans aucun doute, au voyage de M. de Bougainville.

UNE chose que le capitaine Cook desiroit vivement,

c'eſt d'apprendre ſi les ſacrifices de ſang humain ſont partie des coutumes religieuſes de ces peuples. L'homme à qui il le demanda d'abord, & quelques autres depuis, prirent beaucoup de peine pour en faire l'explication. Mais les Anglois entendoient trop peu la langue du pays, pour bien comprendre ce que ces prêtres diſoient. Le capitaine Cook apprit enſuite d'Omaï que les habitans des iſles de la Société immoloient des hommes à l'Être Suprême. Toutes les notions qu'il eut en outre, concernant la religion des Indiens, furent très-imparfaites, excepté dans ce qui a rapport aux cérémonies funèbres.

Le capitaine Cook eut dans ce voyage occaſion de reconnoître l'injuſtice qu'on avoit faite, pendant le premier, aux femmes d'Otahiti & des iſles voiſines. On les avoit repréſentées, ſans aucune exception, toujours prêtes à accorder leurs faveurs au premier homme qui leur en offroit le prix; mais M. Cook découvrit que c'étoit abſolument faux. Les faveurs des femmes mariées & des jeunes filles d'une certaine claſſe, ſont auſſi difficiles à obtenir là que dans tout autre pays. Les filles, même du rang le plus inférieur, ne ſont pas auſſi coupables qu'on l'avoit d'abord cru. Il y en a beaucoup qui ne ſe prêtent jamais à des familiarités indécentes. Le docteur Hawkeſworth s'eſt ſans doute trop étendu ſur ce ſujet, dans la relation des premières découvertes du capitaine Cook; & les éclairciſſemens que ce capitaine a obtenus à cet égard, en ſont d'autant plus précieux. Toute ame honnête doit être flattée, en apprenant ce qui fait honneur à la nature humaine, & en particulier aux femmes. Leur chaſteté eſt

Chap. III. Ann. 1773

leur gloire; & cette vertu semble si nécessaire au bon ordre de la société, qu'il est doux de réfléchir qu'il n'y a point de pays, ignorant ou barbare, où elle ne soit regardée comme un devoir.

Le second voyage de M. Cook le mit aussi à portée d'acquérir de nouvelles connoissances, relatives à la géographie des isles de la Société. Il trouva qu'Otahiti est bien plus étendue qu'il ne l'avoit pensé (a). Les Astronomes furent également attentifs à y faire toutes les observations qui dépendoient d'eux.

17 Sept. Le 17 de Septembre, le capitaine Cook partit d'Ulietea, en dirigeant sa course vers l'ouest, avec un peu d'inclinaison au sud. Le 23 du même mois, il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de l'isle d'*Harvey*. Le premier d'Octobre il vit l'isle de Middlebourg. Tandis qu'il cherchoit un lieu propre à aborder, il vint deux canots, dans chacun desquels étoient deux ou trois hommes, qui, à la première invitation, montèrent hardiment dans les vaisseaux. Leur confiance donna au capitaine Cook une si bonne opinion d'eux, qu'il résolut de leur faire une visite; & il l'exécuta le lendemain. A peine les vaisseaux avoient mouillé l'ancre, qu'il furent environnés de canots remplis d'Indiens; ils apportoient des étoffes & diverses curiosités qu'on troqua pour des clous ou d'autres objets de

---

(a) La latitude de la Baie de Oaiti-Piha, est au 17° 46′ 28″ sud, & la longitude au 0° 21′ 25″ $\frac{1}{4}$ de la pointe de Vénus; ou au 149° 13′ 24″ à l'ouest de Greenwich.

fantaisie. Parmi les Indiens qui vinrent à bord, il y avoit un chef, nommé *Tyoony*, dont le capitaine Cook s'empressa de gagner l'amitié, en lui faisant présent d'une hache & de quelques clous. Un parti de nos navigateurs, ayant le capitaine Cook à sa tête, se rendit à terre avec deux canots. Une foule immense de peuple bordoit le rivage & les salua avec des acclamations de joie. Ce peuple étoit dans les dispositions les plus pacifiques; il ne portoit pas la moindre arme, le plus léger bâton. Il sembloit plus envieux de donner que de recevoir. Les Indiens qui ne pouvoient pas s'approcher des canots, jettoient leurs étoffes par-dessus la tête des autres, & se retiroient sans rien demander, même sans attendre qu'on leur envoyât quelque chose en retour. Toute cette journée fut employée de la manière la plus agréable. Le soir, quand les Anglois se retirèrent à bord, ils se félicitèrent du plaisir dont ils avoient joui, & de l'accueil des Insulaires, qui sembloient s'être efforcés, à l'envi, de témoigner de la bienveillance à leurs hôtes. Cependant une telle conduite étoit plutôt l'effet du bon naturel que d'un sentiment particulier pour les Anglois; car lorsque le capitaine Cook annonça son départ à Tyoony, ce prince n'en parut pas ému. Parmi les divers présens que le capitaine Cook lui fit, il y avoit un assortiment de graines de jardinage, qui, bien soignées, pouvoient devenir d'un grand avantage pour le pays.

De l'isle de Middlebourg, les vaisseaux se rendirent à celle d'Amsterdam. Les habitans ne se montrèrent pas moins empressés que leurs voisins, à former des liaisons

CHAP. IV. ANN. 1773.

d'amitié avec les Anglois. Véritablement ils n'apportoient, non plus que les autres, que des articles peu utiles, tels que des étoffes ou des nattes. Cependant, les matelots étoient assez simples pour troquer leurs vêtemens contre ces bagatelles. Pour mettre fin à un trafic si onéreux, & pour tâcher d'obtenir quelques rafraîchissemens, le capitaine défendit que personne achetât aucun objet de curiosité. Cette loi produisit l'effet désiré. Quand les Indiens virent qu'on ne vouloit faire des échanges que pour des comestibles, ils portèrent des bananes & des cocos en abondance, ainsi que quelques volailles & quelques cochons. Ils troquèrent ces objets contre des clous & des vêtemens. Les moindres haillons suffisoient pour avoir un cochon, ou au moins une volaille.

La manière de faire les échanges bien assurée, & des Officiers choisis pour y veiller & pour prévenir les disputes, le capitaine Cook désira de connoître, autant qu'il lui seroit possible, l'isle d'Amsterdam. Il fut en cela très-favorisé par l'amitié d'Attago, l'un des principaux chefs. Le capitaine Cook fut frappé d'admiration, quand il examina la beauté de la campagne, & le soin avec lequel on la cultive. Il se crut transporté dans l'une des plus fertiles plaines de l'Europe. Il n'y vit pas un seul morceau de terrein négligé. Les chemins n'ont que la largeur absolument nécessaire, & les clôtures ou haies qui séparent les champs, ne sont que de quatre pouces de hauteur; encore ces haies sont-elles formées de plantes ou d'arbustes utiles. Chaque vallon de l'isle est de même; il n'y

a

a point de lieu au monde où la nature, aſſiſtée par un peu d'induſtrie, déploye autant de richeſſe.

Quelque bons que ſoient les Indiens de l'isle d'Amſterdam, ils ne ſe montrent pas totalement exempts de cette inclination au vol, qu'ont tous les inſulaires de la mer du ſud. Cependant, leurs rapines ne furent pas alors aſſez conſidérables pour cauſer beaucoup de troubles, ou pour exciter des querelles générales.

L'entrevue du capitaine Cook avec le roi de l'isle, fut aſſez remarquable. Cette majeſté étoit aſſiſe d'un air ſi ſérieux, ſi ſtupide & ſi rechigné, que le capitaine la prit pour un imbécille, que les Indiens révéroient par quelques motifs de ſuperſtition. Quand il la ſalua & lui parla, elle ne lui répondit, ni ne parut le remarquer. Les préſens même que le capitaine offrit à ce roi, ne dérangèrent point ſa gravité; on n'en tira pas un ſeul ſigne de tête. Comme il étoit dans le printems de ſon âge, il eſt poſſible qu'une fauſſe idée de ſa dignité l'engageât à affecter un extérieur auſſi ſottement grave. L'hiſtoire des peuples plus policés pourroit fournir des exemples qui confirmeroient cette ſuppoſition.

La deſcription générale & détaillée des isles de Middlebourg & d'Amſterdam, ſe trouve dans les relations du capitaine Cook; c'eſt pourquoi, je ne la répéterai point ici: mais je rapporterai quelques particularités, qui, j'eſpère, ne déplairont point à mes lecteurs.

CHAP. IV. ANN. 1773.

IL faut d'abord observer que ces isles sont défendues contre la mer, par un rempart de rocher de corail, qui s'étend à plus de cent brasses loin du rivage. La violence des ondes est amortie par ce rocher, avant qu'elles arrivent jusqu'à terre. A la vérité, la plupart des isles que le capitaine Cook a visitées dans cette partie du globe, sont entourées de même, & c'est là une nouvelle preuve de la bonté & de la sagesse de la Providence; car, par le moyen des rochers, la nature a préservé de l'effort des vagues, les isles qui ne sont que comme des points perdus au milieu de l'immense Océan qui les environne (a).

M. FORSTER trouva à Amsterdam, non seulement les mêmes plantes qui sont à Otahiti & dans les isles voisines, mais beaucoup d'autres, dont l'espèce n'étoit point encore connue. Le capitaine eut soin d'enrichir l'agriculture des Indiens d'Amsterdam, d'un assortiment de graines de jardinage.

LES cochons & les volailles sont les seuls animaux que les Anglois aient vu dans cette isle. Les cochons sont parfaitement semblables à ceux des autres parties de la mer du sud; mais les volailles l'emportent de beaucoup. Il y en a peu en Europe qui les égalent & pour la grosseur & pour la délicatesse.

(a) Les isles de Middlebourg & d'Amsterdam sont situées entre la latitude de 21°. 29' & 21°. 3' sud, & la longitude de 174° 40' & 175° 15' ouest, suivant les observations faites sur les lieux.

Les hommes & les femmes y ont à-peu-près la taille des Européens. Leur couleur est celle d'un cuivre très-clair, & beaucoup plus uniforme que parmi les Indiens d'Otahiti. Plusieurs Anglois furent même d'opinion que les habitans de Middlebourg & d'Amsterdam étoient d'une plus belle race; mais quelques autres, sur-tout le capitaine Cook, pensoient le contraire. Quoi qu'il en soit, ils ont beaucoup de régularité dans les traits. Ils sont bien faits, actifs, léger & joyeux. Les femmes principalement sont les plus gaies que nos voyageurs aient vues; & pour peu que quelqu'Anglois parût se plaire avec elles, elles babilloient à son côté, sans y être engagées, & sans considérer qu'elles n'étoient point entendues: d'ailleurs, elles paroissoient en général assez modestes. Comme on s'étoit déja plaint à bord d'une certaine maladie, le capitaine Cook prit tout le soin possible pour empêcher qu'on ne la communiquât à ces Indiens. Nos navigateurs eurent le plaisir d'entendre chanter souvent les femmes. Leurs airs sont très-agréables. Elles ont une méthode singulière de battre la mesure, en faisant craquer leurs doigts. Leur musique est harmonieuse, leur voix douce, leur ton extrêmement juste.

Il y a une coutume bien extraordinaire dans ces isles. Presque tous les habitans manquent d'un de leurs petits doigts. Ce n'est point particulier au rang, à l'âge, ou au sexe. L'amputation n'est pas même fixée à une certaine époque de la vie; elle est arbitraire, & pourtant générale. Nos navigateurs cherchèrent en vain à découvrir la cause d'une si bizarre pratique.

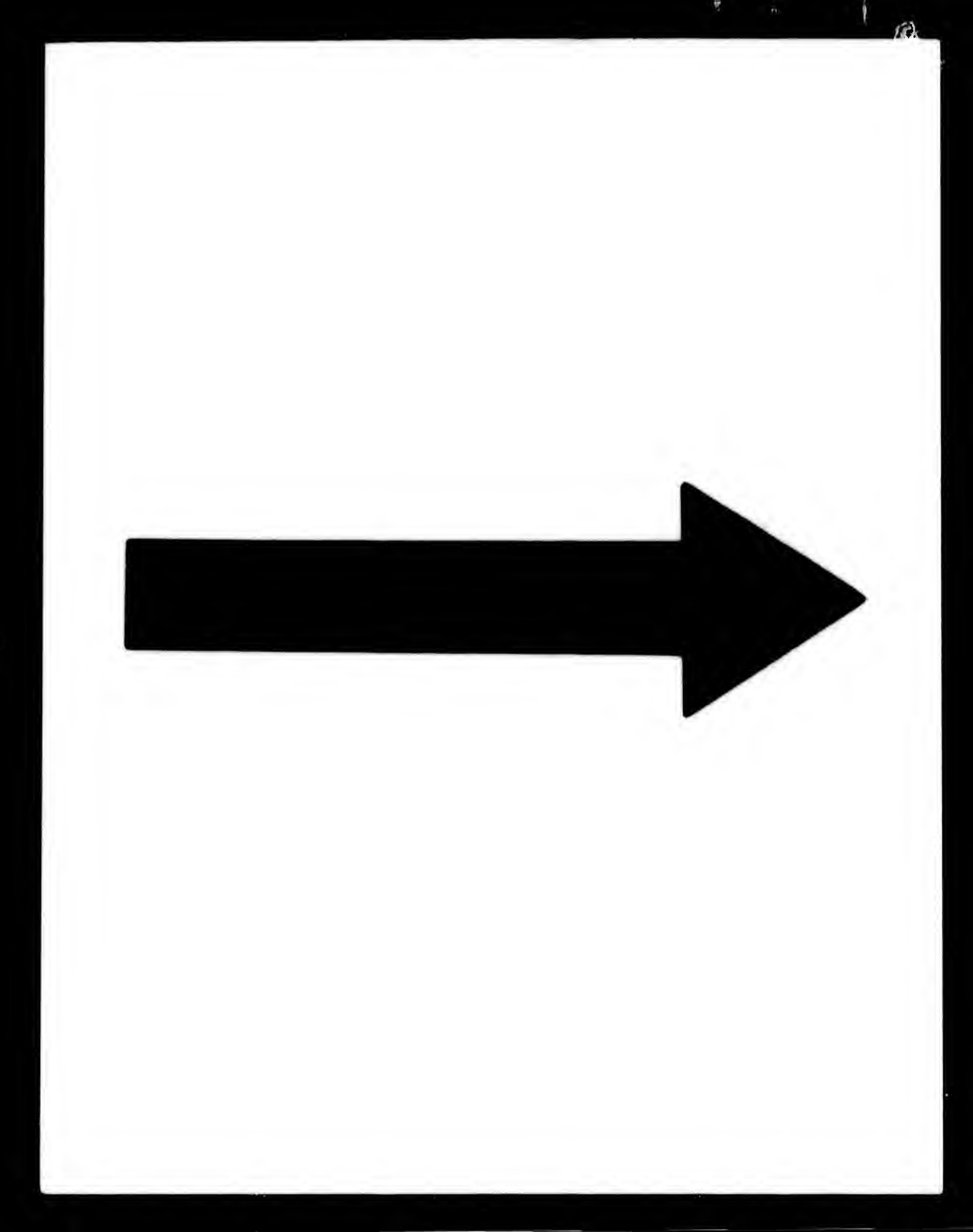
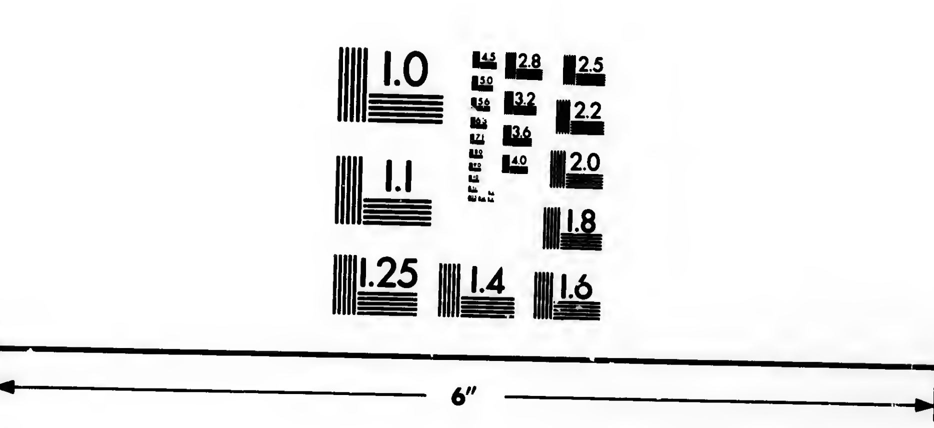


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

CHAP. IV. ANN. 1773. LES Anglois demeurèrent trop peu de tems à Amsterdam & à Middlebourg, pour pouvoir acquérir une grande connoissance du langage; cependant, plus ils y firent attention, plus ils trouvèrent qu'il ressembloit à celui d'Otahiti & des autres isles de la société. La différence n'est même pas aussi grande qu'entre les idiomes de quelques Provinces d'Angleterre.

7 Octob. LE 7 d'octobre, le capitaine Cook continua son voyage. Son intention étoit de se rendre directement dans le canal de la Reine-Charlotte à la Nouvelle-Zélande, pour y prendre l'eau & le bois dont il avoit besoin, & ensuite de continuer ses perquisitions dans le sud & dans l'est. Le lendemain de son départ d'Amsterdam, il passa près de l'isle Pilstart, que Tasman avoit découverte (*a*).

LE 21, il vit la terre de la Nouvelle-Zélande, étant à la distance de huit ou dix lieues du cap Table. Comme il desiroit d'enrichir le pays, des animaux & des plantes qui y manquoient, & qui pouvoient, par la suite, être d'un grand avantage pour les habitans, une des premières choses qu'il fit, ce fut de donner à un chef Zélandois, qui étoit venu à bord dans une pirogue, deux verrats, deux truyes, quatre poules, deux coqs, & une grande quantité de graines de jardinage, des espèces les plus utiles, telles que du froment, des pois, des fèves, des choux, des turneps, des oignons, des carottes, des navets, des

(*a*) L'isle Pilstard est au 22°. 26′ de latitude sud, & au 175° 50′ de longitude ouest, elle est à trente-deux lieues de Middlebourg.

ignames. Quoique l'Indien fût bien plus charmé d'un clou, que des riches préſens que le capitaine Cook venoit de lui faire, il promit d'en prendre ſoin, & ſur-tout de ne point tuer les animaux. S'il a rempli ſa promeſſe, ils ſuffiront, ſans doute, avec le tems, pour garnir l'isle de leurs eſpèces.

LE capitaine Cook ne put entrer que le 3 de Novembre dans le canal de la Reine Charlotte. Il mouilla l'ancre dans le port du vaiſſeau. Il avoit été obligé de tenir la mer autour de l'isle, & d'eſſuyer beaucoup de mauvais tems depuis le 21 Octobre. Une tempête terrible l'éloigna de la terre pendant deux jours; il y auroit eu même beaucoup de danger pour lui, ſi, par bonheur, il n'eût pas alors été hors du Cap, & à l'abri de la baſſe côte. C'eſt à la ſuite de cette tempête qu'il perdit de vue l'Aventure, dont on n'eut aucune nouvelle pendant le reſte du voyage.

LE premier objet dont s'occupa le capitaine Cook, quand il fut dans le canal de Reine Charlotte, c'eſt de réparer ſon vaiſſeau qui avoit beaucoup ſouffert, ſur tout dans les voiles & dans les cordages. Il fit auſſi viſiter ſa proviſion de biſcuit, & il eut le déſagrément d'en trouver beaucoup de gâté. Pour tâcher de remédier un peu à cet inconvénient, il donna ordre qu'on ouvrît tous les tonneaux de biſcuit, qu'on triât celui qui étoit piqué des vers, & qu'on le paſsât au four; malgré cela il y en eut quatre mille deux cents quatrevingt-dix livres, entiérement perdus, & environ trois milliers de celui qu'on fit recuire

ne pouvoient être mangés que par des perſonnes comme nos navigateurs.

LE capitaine Cook s'empreſſa de ſavoir ce qu'étoient devenus les animaux qu'il avoit laiſſés au mois de Mai à la Nouvelle-Zélande. Il vit la plus jeune des truies qu'avoit dépoſées le capitaine Furneaux ; elle étoit en bon état & très-apprivoiſée. Les Indiens aſſurèrent que le verrat & l'autre truie s'étoient enfuis dans le bois, mais n'avoient point été tués. Ils racontèrent auſſi que les deux chèvres lâchées au fond de la baie, avoient été égorgées par un méchant Zélandois nommé Goubiah. Ainſi le capitaine eut la douleur d'apprendre que tous les ſoins bienveillans qu'il prenoit pour les avantages de ce pays, étoit rendus vains par les hommes même qui en étoient l'objet. Les jardins avoient eu plus de ſuccès ; les Indiens avoient laiſſé tout ce qu'on y avoit planté, excepté les patates, aux ſoins de la nature ; & la nature avoit été ſi favorable à ces jardins, que tout étoit dans un état floriſſant.

MALGRÉ l'inſouciance & la folie des Zélandois, le capitaine Cook perſiſta dans ſon zèle à les ſervir. Il donna à ceux qui demeuroient près du port un verrat, une jeune truie, deux coqs & deux poules qui venoient des iſles des Amis. Dans l'oueſt de la baie, il fit lâcher, à l'inſçu des Indiens, trois truies & un verrat, deux poules & deux coqs. On les porta un peu loin dans le bois, & on leur laiſſa à manger pour dix ou douze jours ; précaution qu'on prit pour empêcher que ces animaux vinſſent tout de ſuite chercher leur nourriture du côté du rivage, & ne fuſſent

fussent découverts par les habitans. Le Capitaine désiroit de remplacer les deux chèvres qu'avoit tuées Goubiah, en lâchant sur la rive les deux seules qui lui restoient; mais bientôt après le mâle mourut par un accident, dont on ne put pas découvrir la cause. Soit qu'il eût mangé quelque herbe vénéneuse, soit qu'il eût été piqué par des orties qui sont très-communes sur cette côte, l'animal éprouva des transports de rage; & dans un de ces accès, on dit qu'il sauta dans la mer & se noya. Toutes les peines qu'avoit prises M. Cook pour naturaliser dans la Nouvelle-Zélande des chèvres & des brebis, furent donc inutiles; mais il espéra qu'il seroit plus heureux pour les cochons & les volailles.

UN jour le Bosseman étant allé couper des balais avec quelques matelots, ils enfoncèrent une cabane, dans laquelle les Zélandois avoient déposé, non-seulement ce qu'ils avoient reçu des Anglois, mais leurs propres biens. Soudain les maîtres de la cabane vinrent se plaindre au capitaine Cook; & un des Anglois ayant été désigné comme le principal voleur, le capitaine ordonna qu'il fût puni aux yeux des Indiens. Alors ceux-ci, quoiqu'on ne pût rien recouvrer des choses volées, parurent fort satisfaits. Le capitaine Cook avoit pour principe de punir les moindres crimes, dont ses gens se rendoient coupables envers les nations sauvages. Il pensoit que, quoique les sauvages volassent avec impunité, ce n'est pas une raison pour que nous agissions de la même manière. Les Zélandois avoient une inclination au vol, qui pouvoit bien s'être accrue à la vue des objets nouveaux que

CHAP. IV. ANN. 1773.

les Anglois leur préſentoient; cependant ils avoient aſſez d'idée de la juſtice pour s'adreſſer au capitaine Cook, dès qu'on leur prenoit quelque choſe. Ce Capitaine étoit donc perſuadé que la meilleure méthode pour engager les peuples ſauvages à ſe bien conduire, c'eſt de les convaincre d'abord de la ſupériorité que donnent aux Européens les armes à feu, & de ſe tenir enſuite toujours ſur ſes gardes. Une telle conduite, jointe à une honnêteté rigoureuſe & à beaucoup de douceur, doit leur perſuader qu'il eſt de leur intérêt de ne pas troubler nos navigateurs, & les empêcher de former contr'eux aucun plan général d'attaque.

LES Anglois eurent, à l'époque dont nous parlons, une preuve indubitable que les Zélandois étoient antropophages. Cette découverte frappa de terreur l'ame d'Oedibée, jeune homme de Bolabola, que le capitaine Cook avoit embarqué à Ulietea. Sa conſternation le rendit immobile; & l'art du plus habile peintre ne pourroit rendre que foiblement l'horreur qu'exprimoit ſon regard & toute ſa perſonne. Quelques Anglois l'ayant rappellé à lui-même, il pleura amèrement; il mêla des imprécations à ſes larmes; & appellant les Zélandois hommes infâmes, il les aſſura qu'il ne vouloit pas être plus long-tems leur ami. Dès lors, il ne ſouffrit pas qu'ils l'approchaſſent. Il refuſa même de toucher le couteau qui avoit ſervi à couper de la chair humaine. Telle étoit l'indignation d'Oedibée contre une ſi abominable coutume; indignation qui mérite, comme l'a remarqué M. Cook, d'être imitée par les êtres les plus raiſonnables. Les ſentimens de ce jeune

jeune Indien font voir quelle différence prodigieuſe il y a entre les mœurs des habitans des iſles de la Société & celles des habitans de la Nouvelle-Zélande. L'opinion conſtante du capitaine Cook étoit pourtant que les Nouveaux-Zélandois ne mangeoient que les ennemis qu'ils tuoient à la guerre.

CHAP. III. ANN. 1773

PENDANT le ſéjour que les Anglois firent dans le canal de la Reine Charlotte, ils furent abondamment approviſionnés de poiſſon. Les Indiens le leur vendoient à très-bas prix. D'ailleurs, indépendamment des légumes que fourniſſoient déja leurs jardins, ils trouvoient ſur le rivage beaucoup de cochléaria & de céleri que le capitaine Cook faiſoit préparer tous les jours pour l'équipage. Grace à ſa vigilance continuelle, toutes les perſonnes du vaiſſeau ſuivirent pendant trois mois un régime rafraîchiſſant, & il n'y eut pas à bord un ſeul malade.

LA veille de ſon départ, M. Cook écrivit ſur un papier les avis qu'il crut néceſſaire de donner au capitaine Furneaux, s'il venoit dans le canal. Ce papier fut mis dans une bouteille & caché ſous les racines d'un des arbres du jardin, de manière qu'il ne pouvoit pas manquer d'être découvert, ſi le capitaine Furneaux, ou quelqu'autre Européen, étoit arrivé par haſard dans le port.

NOTRE navigateur ne quitta point la Nouvelle-Zélande, ſans faire des obſervations utiles ſur la côte qui s'étend entre le Cap Terrawhitte & le Cap Palliſer. Tous les Anglois qui étoient à bord de la Réſolution, pen-

CHAP. IV. ANN. 1773. ſant unanimement que l'Aventure n'étoit pas ſur la côte de la Nouvelle-Zélande, M. Cook renonça à l'eſpérance de la revoir pendant le reſte du voyage. Toutefois cet accident ne rallentit point en lui le déſir de parcourir entièrement la partie qu'il n'avoit point vue de l'Océan Pacifique, & il réſolut d'y employer toute la ſaiſon ſuivante. En partant de la Nouvelle-Zélande, il eut la ſatisfaction de voir qu'aucun homme de ſon équipage n'étoit découragé; qu'aucun ne penſoit que les dangers qu'il alloit affronter, devoient lui paroître plus redoutables par l'abſence de l'Aventure. La confiance que leur Commandant leur inſpiroit à tous, les rendoit auſſi ardens à le ſuivre dans les mers Auſtrales, & par-tout où ils voudroit les conduire, que ſi leurs compagnons de fortune euſſent encore été avec eux.

26 Novem. LE 26 de Novembre, le capitaine Cook ſortit enfin du canal de la Reine Charlotte, dans la Nouvelle-Zélande, & cingla vers le ſud, en gouvernant un peu eſt. Peu de jours après, nos navigateurs reconnurent qu'ils étoient placés ſur les vrais antipodes de leurs amis de Londres; & conſéquemment à la plus grande diſtance poſſible.

12 Déc. CE ne fut que le 12 de Décembre qu'ils rencontrerent une iſle de glace (a). Elle étoit beaucoup plus loin dans le ſud que la première glace qu'ils avoient vue l'année pré-

(a) C'étoit par les 62° 10′ de latitude ſud, & par les 172° de longitude oueſt.

cédente, en partant du Cap de Bonne-Eſpérance; bientôt après ils trouvèrent continuellement des iſles de glace, & leur navigation en devint de plus en plus pénible & dangereuſe. Quand ils furent aux 67° 5′ de latitude ſud, ces ſortes d'iſles & d'autres grands morceaux de glace flotante, les embarraſsèrent tellement, qu'ils avoient beaucoup de peine à empêcher le vaiſſeau d'en être briſé. Le 22 du même mois la Réſolution arriva à la plus haute latitude où elle eût encore été (*a*). La route étoit alors ſi périlleuſe, que le capitaine Cook crut devoir retourner vers le nord. D'ailleurs il n'y avoit aucun eſpoir de rencontrer la terre, ni même de pouvoir pénétrer plus avant dans le ſud; & il eût été peu ſage de ſuivre cette latitude vers l'eſt, non-ſeulement par rapport à la glace, mais parce qu'il reſtoit au nord un vaſte eſpace de mer, qui n'avoit point encore été traverſée, & où il pouvoit y avoir des terres. A meſure que nos navigateurs s'avançoient dans le nord-eſt, les iſles de glace ſe multiplioient au point que le 24 Décembre à midi, ils en comptèrent près de cent autour d'eux, ſans comprendre une foule immenſe d'autres pièces d'une moindre grandeur. Ils paſsèrent donc les fêtes de Noël de la même manière que l'année d'auparavant. Heureuſement qu'ils eurent un tems aſſez clair, & qu'ils jouirent preſque continuellement du jour. Si dans une pareille ſituation ils avoient eu des brumes, il n'eût fallu rien moins qu'un miracle pour les empêcher de périr.

Chap. IV. Ann. 1773.

24 Déc.

Tandis que la Réſolution navigeoit dans de ſi hautes

(*a*) 67° 31′ latitude ſud. 142° 54′ longitude oueſt.

CHAP. IV. ANN. 1774. 5 Janv.

latitudes, plusieurs personnes de l'équipage furent attaquées d'une petite fièvre, occasionnée par l'excès du froid; mais cette maladie céda aux plus légers remèdes & disparut en peu de jours. Le 5 de Janvier 1774, le vaisseau étoit encore à plus de cinquante degrés de latitude, & il n'y avoit qu'un ou deux malades à bord.

APRÈS que le capitaine eut traversé une vaste étendue de mer, sans rien découvrir, il revira de bord, & dirigea de nouveau sa course vers l'ouest. Le 30 de Janvier, à travers tous les embarras & les difficultés de ces isles de glace, dont nous avons déjà parlé, & qu'il seroit ennuyeux de décrire sans cesse, il parvint jusqu'au soixante-onzième degré de latitude australe (*a*): ainsi, quand il eût pu aller plus loin, il y auroit peut-être eu de la folie à le faire, puisqu'il se seroit exposé au plus grand danger sans le moindre avantage. Le Capitaine & tous les officiers étoient d'avis que la glace qu'ils voyoient devant eux s'étendoit jusques au pôle, ou cachoit peut-être quelque terre depuis le commencement des siècles. Si en effet il y a là une terre, elle ne peut pas être plus habitée par les animaux & par les oiseaux, que la glace même qui doit la couvrir entiérement. Quoique notre navigateur eût l'ambition d'aller, non-seulement au-delà d'où les autres marins sont allés, mais encore aussi loin que l'homme puisse pénétrer, il fut un peu moins mécontent des obstacles qui s'offroient devant lui, en considérant que ces obstacles bornoient les tourmens & les périls inséparables d'un voyage comme

(*a*) 71° 10′ latitude sud. 106° 54′ longitude ouest.

le ſien. Enfin, il fut contraint, par l'impérieuſe néceſſité de s'arrêter, & de s'ouvrir une nouvelle route vers le nord.

Le capitaine Cook réſolut alors de paſſer l'hiver (*a*) ſuivant du côté du tropique, à moins qu'il ne trouvât avant cette époque, un endroit plus convenable. Il étoit déjà preſque certain de l'impoſſibilité de découvrir un continent dans ces mers, puiſque s'il exiſtoit, il devoit être trop avant ſous les glaces du pôle, pour qu'on pût y parvenir, ou que du moins il falloit employer tout l'été à le chercher. D'un autre côté, en ſuppoſant qu'il n'y eût pas de terre en cet endroit-là, il devoit ſans doute ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance au mois d'Avril; & alors il auroit mis fin aux importantes recherches d'un continent, principal objet de ſon voyage. Mais ce dernier parti étoit bien éloigné de ſatisfaire l'ame ardente & magnanime de notre navigateur. Il montoit un bon vaiſſeau; il étoit expédié pour faire des découvertes; tout ſon équipage jouiſſoit d'une bonne ſanté; il ne manquoit point de proviſions. Ainſi, il lui ſembloit, qu'en quittant alors l'Océan Pacifique, il manqueroit & de perſévérance & de jugement, puiſqu'il ne l'avoit pas encore aſſez parcouru, pour pouvoir dire qu'il ne lui reſtoit rien à y voir. Quoiqu'il eût prouvé qu'il n'exiſtoit pas de continent, à moins qu'il ne fût tout-à-fait ſous le pôle, il penſoit du moins qu'il y avoit encore aſſez de mer à viſiter pour eſpérer d'y

(*a*) Il faut obſerver que l'Hyver des mers Pacifiques a lieu dans le même tems que notre Eté d'Europe.

Chap. IV. Ann. 1774.

trouver de fort grandes isles. D'ailleurs, plusieurs des isles déjà découvertes n'avoient pas été bien examinées, & leur gissement restoit indéterminé. Enfin, il étoit persuadé, qu'un plus long séjour dans ces parages ne pouvoit qu'être avantageux à la navigation, à la géographie, & à l'astronomie.

D'après cela, il se détermina à aller d'abord chercher les terres découvertes dans le siècle dernier par Juan Fernandes (*a*). Ensuite, s'il ne les trouvoit pas, il vouloit diriger sa route vers l'isle de Pâque ou vers la terre de Davis, dont la situation est si incertaine, qu'aucune des tentatives qu'on a faites depuis peu pour y arriver, n'a pu réussir. Après cela, son dessein étoit de se rapprocher du Tropique, & de s'avancer dans l'ouest, visitant toutes les isles qu'il trouveroit sur sa route, & rectifiant leur position jusqu'à Otahiti, où il étoit nécessaire de s'arrêter pour s'informer de l'Aventure. Il prétendoit en même-tems recourir assez loin dans l'ouest pour voir la Terre-Australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, & à laquelle M. de Bougainville a donné le nom de *Grandes Cyclades*; de là il comptoit cingler vers le sud, & du sud à l'est, entre les 50 & 60° de latitude, & atteindre le Cap de Horn au mois de Novembre, pour employer tout l'été suivant à examiner la partie sud de l'Océan Atlantique.

Quelque vaste que fût ce plan, le capitaine Cook crut pouvoir l'exécuter; & quand il le communiqua à

(*a*) Vers le 38° de latitude.

ſes Officiers, il eut la ſatisfaction de les voir tous ſatisfaits & empreſſés d'y concourir. Ils ſe ſignalèrent à l'envi, pour ſe préparer aux meſures qu'il jugea à propos de prendre. Sous de tels chefs, les matelots, ardens à les imiter, ſe montroient toujours prompts & dociles. Ils étoient même ſi éloignés de déſirer la fin du voyage, qu'ils ſe réjouiſſoient de le voir prolongé d'un an, & de pouvoir bientôt profiter d'un climat plus doux.

En pourſuivant ſa route au nord, le capitaine Cook ſe perſuada de plus en plus que la prétendue terre de Juan Fernandez, ſi tant il eſt vrai qu'elle exiſtât, ne pouvoit être qu'une iſle fort petite. Mais tandis qu'il la cherchoit, il fut attaqué d'une colique bilieuſe qui l'obligea de garder le lit; & le commandement du vaiſſeau fut confié à M. Cooper, ſon premier Lieutenant, qui s'acquitta de ſon devoir à la ſatisfaction entière du capitaine. Cependant la maladie de M. Cook devint encore plus dangereuſe, & le mit pluſieurs jours à deux doigts de la mort. M. Patten, chirurgien du vaiſſeau, le ſoigna alors, non-ſeulement avec toute l'habileté d'un vrai médecin, mais avec la tendreſſe d'un ami. Quand le capitaine commença à être un peu convaleſcent, M. Forſter fit en ſa faveur le ſacrifice d'un chien qu'il aimoit beaucoup. Il n'y avoit point à bord d'autre viande fraîche; & on fut obligé de faire du bouillon pour le malade avec la chair du pauvre chien. On lui fit même goûter de cette chair. Ainſi, il reprit un peu de ſanté, en ſe nourriſſant d'un mets qui répugneroit à la plupart des hommes & les rendroit ma-

CHAP. IV. ANN. 1774.

lades. Mais la néceſſité dompta en M. Cook le ſentiment du dégoût.

11 Mars. LE 11 de Mars, nos navigateurs arrivèrent à la vue de l'iſle de Pâque, ou autrement la Terre de Davis (*a*). Leur ſéjour en cet endroit fut trop court pour exiger beaucoup de détails. Les habitans y ſont d'une race chétive. Leur couleur, leurs traits, leur langage, ont tant de rapport avec ce qu'on voit aux iſles de l'oueſt, que ces différents peuples ont indubitablement une commune origine; & il eſt vraiment étonnant que la même nation ſe ſoit aſſez étendue pour couvrir un quart entier du globe. Les habitans de l'iſle de Pâque ſont bons & hoſpitaliers; mais ils ne paroiſſent pas avoir moins d'inclination au vol que leurs voiſins. Leur iſle eſt ſi peu recommandable par elle-même, que perſonne ne peut guère être bien aiſe de l'avoir découverte. La nature a été ſi avare envers elle, qu'elle ne lui a donné ni un port sûr pour les vaiſſeaux d'une certaine grandeur, ni du bois bon à brûler, ni de l'eau propre à être embarquée. Les ſeuls objets remarquables qu'on y trouve ſont quelques ſtatues giganteſques, qui furent d'abord vues par Roggewein, & dont le capitaine Cook a donné une deſcription particulière.

LE capitaine Cook s'éloignant avec plaiſir d'une contrée ſi peu favorable aux voyageurs, dirigea ſa route vers les iſles Marquiſes. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit

(*a*) Elle eſt ſituée à la latitude de 27° 5′ 30″ ſud, & ſa longitude eſt de 109° 46′ 20″ oueſt.

remis

remis en mer, lorſqu'il ſe ſentit de nouveau attaqué de ſa colique. Ses accès ne furent cependant pas auſſi violens que les premiers ; & il attribua avec raiſon, le retour de ſa maladie, aux fatigues que lui avoit occaſionnées ſon ſéjour dans l'iſle de Pâque.

CHAP. IV. ANN. 1774.

LE 6 & le 7 d'Avril, nos voyageurs virent quatre iſles qu'ils reconnurent pour les Marquiſes. Le capitaine Cook en appella une, qui étoit une nouvelle découverte, l'*iſle de Hood*, du nom du jeune Officier qui l'avoit apperçue le premier. Auſſitôt que le vaiſſeau fut à l'ancre dans la baie de la *Madre de Dios*, ou plutôt dans la *Baie de la Réſolution*, à l'iſle de Sainte-Chriſtine, on commença à trafiquer avec les Indiens, qui reçurent ſouvent les marchandiſes des Anglois, ſans donner rien en retour. A la fin, le capitaine Cook fut forcé de faire tirer un coup de fuſil par-deſſus la tête d'un homme qui avoit commis pluſieurs fraudes; mais cela ne produiſit qu'un effet momentané. Un grand nombre d'Indiens étant montés à bord au moment que le capitaine s'embarquoit dans ſon canot, pour choiſir un endroit propre à amarrer le vaiſſeau, il cria à ſes Officiers de prendre garde que ces Indiens ne dérobaſſent quelque choſe. A peine il venoit de faire cette recommandation, qu'on lui dit qu'ils emportoient un inſtrument de fer. Alors il donna ordre à ſes gens de faire feu par-deſſus la pirogue des Indiens ; mais de prendre garde d'en tuer aucun. Cependant le bruit qu'on faiſoit empêchant les ſoldats de bien entendre les paroles du Capitaine, le voleur fut tué. Tous les Indiens s'étant ſauvés avec précipitation, le capitaine Cook les ſuivit à terre. Il 6, 7 Avril.

s'y prit avec tant de douceur, qu'il en engagea quelques-uns à venir le long de son canot, & à force de présens, il parvint à bannir leurs craintes. La mort de leur compatriote n'avoit pas suffi pour les empêcher de dérober; mais enfin la certitude qu'ils eurent ensuite, de ne pouvoir pas, en fuyant, se mettre à l'abri des armes à feu, les détermina à se contraindre. Le capitaine Cook fit aussi semblant de ne pas s'appercevoir de plusieurs petits vols.

Les provisions que les Anglois achetèrent à Sainte-Christine, consistoient en ignames, bananes, fruit-pain, noix de coco, volailles & petits cochons. Les échanges se firent d'abord commodément; mais le marché fut bientôt ruiné, par l'indiscrétion de quelques jeunes Officiers qui présentèrent divers articles de fantaisie, que les Indiens n'avoient pas encore vus, & dont ils furent plus envieux que des clous & des outils les plus utiles. Un de ces Messieurs donna pour un cochon beaucoup de plumes rouges qu'il avoit apportées de l'isle d'Amsterdam: mais l'effet en fut fatal. Il n'y eut plus de moyen de soutenir le commerce de cette manière. Alors le capitaine Cook voyant qu'on ne pouvoit pas se procurer convenablement les provisions dont on avoit besoin, qu'en outre le bois & l'eau étoient rares dans le pays, & qu'enfin il étoit difficile d'y travailler aux réparations du vaisseau, il résolut de chercher, sans délai, un lieu qui lui offrît plus de ressource. Les Anglois avoient tenu la mer pendant dix-neuf semaines, ne mangeant que des salaisons. Un changement de régime leur étoit donc nécessaire. Cependant, à leur arrivée à Sainte-Christine, ils n'avoient pas un seul homme malade.

Il y en avoit même très-peu d'entr'eux qui se sentissent quelque disposition au scorbut ; ce qui provenoit sans doute, dit le capitaine Cook dans sa relation, & des divers anti-scorbutiques qu'on avoit à bord, & de l'attention du Chirurgien qui étoit extrêmement soigneux de donner des remèdes à propos. Pour nous, nous pouvons ajoûter à cette observation, que la santé de l'équipage fut également due à la vigilance excessive du capitaine Cook lui-même, & à l'autorité qu'il employoit pour faire pratiquer des règles que la sagesse & l'humanité avoient prescrites.

Le principal but du capitaine Cook, en touchant aux isles Marquises, fut de fixer leur situation sur la carte ; car c'est la seule chose sur laquelle M. Dalrymple s'est trompé, quand il a parlé de ces isles dans sa collection des découvertes de la mer du Sud. Il étoit nécessaire de bien s'assurer de cette situation, parce qu'elle importe à la connoissance des autres pays vus par Mendana. Le capitaine Cook a donc marqué la position (*a*) des isles Marquises, avec la plus grande justesse. Il a également pris soin de décrire le port le plus commode de la baie de la Résolution, dans l'isle de Sainte-Christine.

Nous ne devons pas oublier de remarquer que les habi-

(*a*) Les isles Marquises, dont quatre ont été d'abord découvertes par l'espagnol Mendana, sont au nombre de cinq ; la Madeleine, San-Pedro, la Dominique, Sainte-Christine, & l'isle de Hood, qui est la plus septentrionale ; la Dominique est la plus grande, elle a quinze ou seize lieues de circuit. Ces isles occupent un degré de latitude, & près d'un demi degré de longitude. Leur latitude est par les 9 à 10°, & leur longitude par les 138° 47' à 139° 13' ouest.

Chap. IV. Ann. 1774.

tans des iſles Marquiſes ſont en général, & ſans aucune exception, la plus belle race de peuple qui ſe trouve dans ces mers. Ils ſurpaſſent les autres Indiens, & pour l'élégance de leur forme, & pour la régularité de leurs traits. Il paroît cependant, d'après la conformité de leur langage avec celui d'Otahiti & des autres iſles de la Société, que leur origine eſt la même. Les Anglois eurent une preuve de cette conformité, non qu'ils puſſent bien converſer avec les habitans des Marquiſes, mais Oedibée les entendoit fort bien.

Des iſles Marquiſes, le capitaine Cook dirigea ſa route vers Otahiti. Il ſe propoſa en même-tems d'examiner les iſles qu'il rencontreroit ſur ſon paſſage, principalement celles qui ont été découvertes par les Hollandois, & dont la ſituation n'eſt pas exactement déterminée. Il vit dans ſa route un grand nombre d'iſlots, preſque tous joints enſemble par des bancs de corail. Une des iſles où le Lieutenant Cooper deſcendit avec deux canots bien armés, étoit nommée par les habitans *Tiookea* (*a*). Elle avoit déja été découverte par le Commodore Byron. Les Indiens de Tiookea ſont d'une couleur plus brune que les autres Inſulaires de ces mers. Ils ont auſſi l'air plus fier & plus ſauvage. Tout cela ne vient peut-être que de ce qu'ils ſont obligés de chercher leur nourriture dans la mer, & de s'expoſer continuellement aux ardeurs du ſoleil. Nos voyageurs obſervèrent qu'ils étoient grands & bien faits, & qu'ils gravoient

(*a*) Tiookea eſt par la latitude 14° 27′ 30″ ſud, & par la longitude de 144° 56′ oueſt.

tous sur leur corps une figure de poisson, juste emblême de leur manière de vivre.

Chap. IV. Ann. 1774.

En passant aux isles Saint-George, découvertes par le Commodore Byron, le capitaine Cook en vit quatre (*a*) autres, qu'il nomma les isles *Pallifer*, en l'honneur de sir Hugh Pallifer, son ami. Les habitans ressembloient beaucoup à ceux de Tiookea, & ils étoient comme eux, armés de longues piques. Le capitaine Cook ne put pas décider avec quelque certitude, si ces isles étoient les mêmes qu'avoient vues les navigateurs Hollandois; ce qui provient de la négligence qu'ils ont eue, en désignant les points de leurs découvertes. Notre voyageur observa aussi qu'en navigeant dans ces mers, entre les latitudes de 20 & 12°, & depuis la longitude de 138° à 148 ou 150, on trouve tant d'isles basses & tant d'écueils, qu'il est important de prendre beaucoup de précautions.

(*a*) La situation d'une de ces isles, est par la latitude 15° 26′ sud, & par la longitude de 146° 20′ ouest, une autre 15° 37. & 246° 3′.

Chap. V.
Ann. 1774.

CHAPITRE V.

Continuation du second Voyage du capitaine Cook, jusqu'à son retour en Angleterre.

Le 22 d'avril, le capitaine Cook arriva à Otahiti, & mouilla l'ancre dans la baie de Matavai. Comme son principal objet étoit de fournir à M. Wales l'occasion de corriger les erreurs des montres marines, de les accélerer ou de les rallentir, il s'empressa de faire descendre les instrumens astronomiques, & de dresser les tentes pour les garder. Il fit aussi mettre à terre les personnes qui avoient besoin d'y travailler. Quant aux malades, il ne s'en trouvoit pas un seul à bord. Les rafraîchissemens pris aux isles Marquises avoient dissipé toute apparence de maladie.

La grande quantité de provisions que le capitaine Cook trouva, contre son attente, à Otahiti, le détermina à faire, dans cette isle, un plus long séjour qu'il ne l'avoit d'abord résolu. Il prit alors des mesures, pour donner à son vaisseau un radoub, que les hautes latitudes où il avoit navigé, rendoient indispensable.

Pendant ce nouveau séjour dans une isle que les Anglois avoient tant de fois visitée, ils se concilièrent davantage les habitans. Il y eut continuellement des visites très-amicales entre le capitaine Cook, Otoo, Towha, &

les autres chefs. Les échanges furent beaucoup plus faciles, par rapport aux plumes de perroquets rouges, portées de l'isle d'Amsterdam. Les Otahitiens regardoient ces plumes, comme des ornemens très-précieux. Ainsi, les articles d'échange du capitaine Cook se trouvèrent heureusement renouvellés; mais, sans cela, il eût peut-être été difficile de fournir aux besoins du vaisseau.

Nos navigateurs jouirent à Otahiti du spectacle d'une grande revue navale. Le nombre des vaisseaux de guerre se montoit à cent soixante doubles pirogues, bien équipées, bien armées, & décorées de pavillons & de banderolles. Les chefs, & tous ceux qui devoient combattre, étoient placés sur des gradins, & revêtus de leurs habits de guerre. Cette flotte avoit une apparence noble & imposante. Les Anglois n'en avoient jamais vu, ni espéré d'en voir une semblable dans ces mers. Indépendamment des vaisseaux de guerre, il y avoit encore cent soixante-dix canots, qui paroissoient destinés à servir de vaisseaux de transport. Sur chacun de ces petits canots, il y avoit une tente & des cordages, & des voiles qu'on ne voyoit pas dans les autres. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas moins de sept mille sept cent soixante hommes dans la flotte; mais il ne put pas obtenir des notions certaines sur le dessein de cet armement.

MALGRÉ la bienveillance qui régnoit entre les Anglois & le peuple d'Otahiti, il y eut de tems en tems des occasions où le capitaine Cook fut obligé d'user de beaucoup

Chap. V. Ann. 1774.

de prudence & de fermeté. Un des Indiens, qui avoit essayé de dérober une barrique à eau, dans l'endroit où l'on avoit mis les tonneaux pour les remplir, fut pris sur le fait, conduit à bord, & mis aux fers. Tandis qu'il étoit ainsi retenu, le roi Otoo & quelques autres chefs vinrent à bord, & le virent. Le capitaine Cook les ayant instruits du crime de leur compatriote, ils demandèrent tous sa liberté; mais le capitaine les refusa, en disant que puisqu'il punissoit les Anglois, lorsqu'ils commettoient quelque faute envers Otoo, il étoit juste également que l'Indien fût puni. Comme il savoit bien qu'Otoo ne voudroit point punir cet homme, il étoit résolu à se rendre justice. Il le fit donc conduire aux tentes, qui étoient sur le rivage; il y alla lui-même avec les chefs Otahitiens. Il ordonna à la garde de se mettre sous les armes, & il fit attacher le coupable à un poteau. Otoo & sa sœur sollicitèrent encore la grace de cet homme, mais en vain. Le capitaine leur retraça la conduite du voleur, & des autres Otahitiens en général, alléguant qu'aucun Anglois ne touchoit à la propriété des Indiens, sans le payer d'avance; rappellant les objets qu'il avoit donnés pour les différentes choses prises à Otahiti, & observant sur-tout combien les Otahitiens étoient criminels en volant leurs amis. Il ajouta que la punition d'un homme étoit le seul moyen de sauver la vie de plusieurs sujets d'Otoo, en les corrigeant de leur inclination au vol, qui, sans cela, les exposeroit tôt ou tard à être tués à coups de fusil. Le roi parut satisfait de tous ces raisonnemens. Il pria seulement encore qu'on ne tuât pas l'Indien. Le capitaine Cook fit écarter la foule, qui étoit nombreuse, & en présence de

de tout le monde, le voleur reçut vingt-quatre coups de verges; châtiment qu'il supporta avec beaucoup de fermeté. Après cela, on le relâcha. Tandis que les Indiens se retiroient, Towha les rassembla, & avec beaucoup de grace, & d'un ton très-persuasif, il leur adressa un discours, qui dura une demi-heure, en condamnant leur conduite présente, & les exhortant à en avoir une meilleure à l'avenir. Pour faire une impression plus profonde sur l'ame des habitans, le capitaine Cook ordonna à ses soldats de faire l'exercice, & de tirer quelques volées de coups de fusils, chargés à balle. Les soldats furent si prompts dans leurs manœuvres, qu'il est plus aisé d'imaginer, que de décrire l'étonnement des Indiens, principalement de ceux qui n'avoient rien vu de semblable auparavant.

Les esprits judicieux verront que ce que nous venons de rapporter, sert beaucoup à faire connoître le caractère du capitaine Cook; d'ailleurs, il est assez curieux de voir un étranger, exercer une jurisdiction sévère sur les habitans d'un pays lointain, en présence de leur roi, sans invoquer l'autorité de ce roi, & même malgré ses sollicitations.

La négligence d'une sentinelle angloise fut cause qu'on eut une autre altercation désagréable avec les habitans d'Otahiti. S'étant endormie, ou ayant quitté son poste, elle perdit son fusil, qu'un Indien emporta. Dès qu'on commettoit quelque vol extraordinaire, il excitoit tant

CHAP. V. ANN. 1774.

d'alarmes parmi les habitans, que, pour fuir le ressentiment du capitaine Cook, ils abandonnoient leurs habitations, & aucun ne se rendoit au marché. Le fusil dérobé causa donc beaucoup de troubles; mais, grace à la prudence de M. Cook, il fut recouvré, la paix rétablie, & le commerce des provisions repris.

DANS les différends qui survinrent entre notre navigateur & les peuples qu'il visita, il se fit une loi de ne jamais toucher à leur propriété. Il retint seulement quelquefois leurs canots pour un peu de tems, encore étoit-ce dans des occasions très-extraordinaires. Il employoit de préférence les moyens les plus doux pour faire revenir ces peuples à la raison; & par là, non seulement il réussissoit à remettre les choses dans le premier ordre, mais encore à les arranger souvent d'une manière plus favorable & plus sûre.

LES Anglois trouvèrent sur-tout à Otahiti une grande abondance de fruits & d'autres rafraîchissemens. Ce secours leur étoit d'autant plus agréable & plus salutaire, que leur biscuit étoit presque tout gâté. Quoiqu'on l'eût mis à l'air, & trié à la Nouvelle-Zélande, il fallut encore renouveller cette opération, & en jetter une grande partie, qui étoit absolument pourrie. Nos navigateurs imputèrent cet accident à la glace, au milieu de laquelle ils avoient été fréquemment dans les mers australes, & qui rendoit le fond de cale du vaisseau froid & humide; ensuite, à la grande chaleur, qui succéda rapide-

ment à l'humidité, quand ils navigèrent vers le nord. Quelle qu'en fût la cause, on fut obligé de diminuer beaucoup les rations. Encore au désagrement d'avoir peu de biscuit se joignoit celui de le manger fort mauvais.

DEUX chèvres que le capitaine avoit données à Otoo, lors de son passage à Otahiti, laissoient espérer qu'elles réussiroient parfaitement. La femelle avoit eu, bientôt après, deux petites chèvres, qui étoient déja prêtes à rapporter, & la mère étoit pleine de nouveau. Les Indiens aimoient beaucoup ces animaux. Aussi le capitaine Cook ne doutoit pas qu'en peu de tems l'espèce n'en fût assez multipliée, pour qu'il y en eût dans toutes les isles de la mer du sud. Les moutons qu'on avoit portés à Otahiti n'eurent pas le même succès. Ils y furent bientôt morts, excepté un seul. Nos navigateurs donnèrent aussi aux Otahitiens une vingtaine de chats, sans compter ceux dont ils firent présent à Ulietea & à Huaheine.

D'APRÈS l'examen que le capitaine Cook avoit fait d'Otahiti, & les divers faits dont il avoit été témoin, il jugeoit qu'il y avoit au moins dans cette isle, deux cent quatre mille habitans, tant hommes que femmes & enfans. Toutefois, cette estimation lui sembla d'abord à lui-même exagérée; mais quand il réfléchit de nouveau à la foule immense de peuple qui se présentoit à lui par-tout où il alloit, il ne douta plus qu'elle fût exacte.

LES Anglois étoient si bien traités dans l'isle, qu'un des maîtres canoniers forma le dessein d'y demeurer.

CHAP. V. ANN. 1774.

Comme il ſavoit bien qu'il ne pourroit pas exécuter ſon plan, tant que la Réſolution ſeroit dans la baie de Matavai, il attendit qu'elle fût à la voile. Alors il ſe laiſſa couler dans la mer. Il nageoit bien, & il ne doutoit pas de joindre un canot qui l'attendoit à une aſſez grande diſtance du vaiſſeau; car il s'étoit concerté pour cela avec les Indiens. Otoo l'avoit même beaucoup encouragé à reſter; cependant il fut découvert avant d'avoir perdu le vaiſſeau de vue. Soudain on mit un canot en mer: on atteignit le déſerteur, & on le ramena. Quand le capitaine Cook réfléchit ſur la ſituation de cet homme, il ne le jugea pas ſi coupable, ni ſon projet de demeurer dans l'isle, ſi bizarre, comme il le lui avoit paru d'abord. Le canonier étoit Irlandois; il avoit, pendant ſa jeuneſſe, navigué au ſervice des Hollandois, qu'il quitta à Batavia, pour ſuivre l'Endéavour. Toujours employé depuis ſur le vaiſſeau du capitaine Cook, il n'avoit ni amis, ni relations, qui duſſent lui faire préférer une partie du Monde à l'autre. Toutes les Nations étant égales à ſes yeux, où devoit-il être plus heureux qu'à Otahiti? Là, dans un des climats les plus doux de la terre, il pouvoit jouir à ſon aiſe, non-ſeulement des choſes néceſſaires à la vie, mais de tous les plaiſirs que la nature donne. Auſſi M. Cook diſoit depuis, que ſi cet homme ſe fût adreſſé à lui avant le départ, il lui auroit peut-être permis de reſter parmi les Indiens.

15 Mai. LE 15 de Mai, le capitaine Cook mouilla l'ancre à Huaheine, dans le port d'Owharre. Il fut reçu immédiatement par ſon ancien ami Orée, & les liaiſons qu'il avoit formées autrefois avec ce bon vieillard ſe renouvel-

lèrent. Les plumes rouges ne parurent point là aussi précieuses qu'à Otahiti. Les Indiens de Huaheine avoient assez de bon sens pour préférer des objets utiles à des ornemens vains. Le séjour de nos voyageurs fut un peu inquiété par l'inclination des habitans au vol : mais cela n'occasionna pourtant aucune querelle dangereuse. Le capitaine Cook traversa le pays à la tête de quatre-vingts hommes ; & cette marche militaire inspira aux Indiens, une grande idée de son pouvoir. A la vérité, ce peuple avoit été d'abord enhardi à dérober par l'indiscrétion de quelques Anglois, qui s'écartoient souvent seuls dans les bois pour tuer des oiseaux, & qui manioient si mal leurs armes, qu'elles cessoient entre leurs mains de paroître formidables aux yeux des habitans.

JE ne puis m'empêcher de parler d'une scène dramatique qu'on joua un soir devant plusieurs Officiers de la Résolution. Le sujet de la pièce étoit une jeune fille d'Otahiti qui se sauvoit avec nos navigateurs ; & ce sujet étoit en partie véritable, puisqu'effectivement une fille s'étoit embarquée dans le vaisseau pour aller jusques à Uliétea. Elle assistoit elle-même à la représentation de ses propres aventures ; & elle en fut si affectée, que les Anglois eurent beaucoup de peine à la faire rester jusqu'à la fin de la pièce, & à l'empêcher de pleurer pendant tout le tems que dura le spectacle. Au dénouement, on supposoit que cette fille retournoit vers ses parens & ses amis ; & l'accueil qu'ils lui faisoient, n'étoit pas très-favorable. Comme ce peuple compose des petits drames impromptus, quand il en trouve l'occasion, il y a lieu de croire

CHAP. V. ANN. 1774.

que celui-ci étoit une ſatyre pour punir la fille qui ſuivoit les Anglois, & pour décourager celles qui auroient voulu l'imiter. Les idées des Indiens ſur l'honneur des femmes ne ſont donc pas ſi perverſes.

TANDIS que le capitaine Cook demeura à Huaheine, on lui apporta du fruit-pain, des noix de coco, des bananes, & divers autres végétaux en abondance; mais on ne lui fournit pas aſſez de viande pour la conſommation journalière du vaiſſeau; ce qui provenoit en grande partie de ce que les Anglois manquoient d'objets propres aux échanges. Le capitaine fut alors obligé de mettre le forgeron au travail, pour faire différentes ſortes de clous & d'autres inſtrumens de fer; car il ne lui en reſtoit preſque plus pour ſe procurer des rafraîchiſſemens dans les autres iſles qu'il ſe propoſoit de viſiter, & pour ſoutenir ſon crédit auprès des Indiens.

QUAND la Réſolution fut prête à partir de Huaheine, Orée fut le dernier Indien qui ſortit du vaiſſeau. Le capitaine Cook lui diſant qu'ils ne ſe verroient plus l'un l'autre, ce bon vieillard lui répondit en pleurant: « Envoie nous tes enfans, & nous les traiterons bien. »

LES Anglois ſe rendirent alors à Uliétea. Il y étoit arrivé, depuis leur abſence, des événemens à peu-près ſemblables à ceux que nous avons déjà rapportés. Les habitans de cette iſle ayant toujours bien accueilli le capitaine Cook, ils avoient acquis le droit d'obtenir de lui tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir de leur accorder. A ſon départ,

ils témoignèrent la plus vive affliction, & ils l'importunoient souvent au sujet de son retour. Le Roi Oréo, & surtout sa femme & sa fille, ne cessoient de pleurer. Leur chagrin sembloit même si excessif, qu'on pourroit douter qu'il fût sincère, ou du moins qu'il n'y eût pas un peu d'affectation. Mais le capitaine le croyoit réel. Enfin, quand il voulut mettre à la voile, ils lui firent les plus tendres adieux. La dernière prière que lui fit Oreo, ce fut de revenir, & voyant qu'il ne pouvoit pas en obtenir la promesse, il lui demanda le nom de l'endroit où il devoit être enterré. Le capitaine Cook lui dit, sans hésiter, à Stepney, nom de la paroisse dans laquelle il demeuroit à Londres. Mais M. Forster, à qui une pareille question fut adressée, répondit avec plus de réflexion & de sagesse, que l'homme qui se confioit à la mer, ne pouvoit pas savoir où il seroit enseveli.

CHAP. V. ANN. 1774.

Le capitaine Cook ne pouvant pas promettre de revenir aux isles de la Société, ne sachant pas même si d'autres vaisseaux anglois y seroient envoyés, déposa Oedibée dans sa terre natale. Ce jeune Indien avoit été, pendant plusieurs mois, le fidèle compagnon de nos navigateurs; & il les vit partir avec le plus tendre regret. Rien ne pouvoit même le séparer d'eux que la crainte de ne jamais revoir son pays. Lorsqu'Oréo pressoit trop vivement le capitaine Cook de retourner à Uliétea, & que le Capitaine lui en donnoit quelque espérance; aussitôt Oedibée le tiroit à part & lui demandoit avec intérêt, si effectivement il reviendroit? M. Cook a avoué luimême, qu'il ne connoissoit point de mots en état de décrire

CHAP. V. ANN. 1774.

la douleur de ce jeune homme, quand il le quitta la dernière fois. Oedibée le voyant partir, resta d'abord muet & regarda fixement le vaisseau. Puis tout-à-coup il éclata en sanglots, & se jetta le visage contre le fond de sa pirogue Oedibée étoit plein d'esprit, docile, agréable, & sur-tout très-humain. A la vérité il ignoroit en grande partie la religion, le gouvernement, les mœurs, les coutumes, les traditions de son pays & des isles voisines; il n'auroit pas pu en fournir de grandes notions, si le capitaine Cook l'avoit emmené avec lui; mais il auroit donné du moins une meilleure idée de sa nation qu'Omaï.

LORSQUE le capitaine Cook revint dans ces isles, il avoit envie de visiter la fameuse Bolabola, tant vantée autrefois par Tupia; mais l'abondance des rafraîchissemens qu'il avoit pris ailleurs, joint au peu de tems qui lui restoit à perdre, l'en détourna. Il dirigea sa course vers l'ouest. Ainsi, il prit congé de ces isles heureuses, où la bienfaisante nature a versé d'une main prodigue ses dons les plus doux; & où les Indiens, imitant la bonté de la Providence, sont généreux comme elle, & toujours prêts à fournir abondamment aux besoins des navigateurs (*a*).

C'EST le 6 de Juin que les Anglois partirent d'Uliétéa. Le lendemain ils virent une isle entourée de récifs,

(*a*) M. Wales observa que durant cinq mois que les montres marines passèrent de l'extrême froid à l'extrême chaud, elles allèrent mieux dans les climats froids, que dans les chauds.

très-

très-basse, d'environ quatre lieues de grandeur, & d'une forme circulaire, qu'ils reconnurent bientôt pour l'isle d'Howe (a), découverte par le capitaine Wallis. Il n'arriva plus rien de remarquable depuis ce jour jusqu'au 16 du même mois, qu'ils virent une autre terre. Elle étoit également environnée de récifs ; & comme c'étoit une nouvelle découverte, le capitaine Cook l'appella l'*isle Palmerston* (b), en l'honneur du Lord qui porte ce nom. CHAP. V. ANN. 1774.

LE 20, on rencontra une nouvelle isle habitée. Le capitaine Cook se détermina à y débarquer avec une suite d'hommes bien armés. Mais les Indiens lui parurent des sauvages intraitables. Toutes les tentatives qu'il fit pour les engager à une conférence, furent vaines. Sans rien écouter, dès qu'ils virent les Anglois s'approcher, ils coururent au-devant d'eux, semblables à des sangliers féroces, & leur lancèrent leurs dards. Deux ou trois coups de mousquet tirés en l'air, ne les empêchèrent pas de s'avancer encore davantage, & de jetter un autre javelot qui rasa l'épaule du capitaine Cook. Le courage de l'Indien qui venoit de porter ce coup faillit lui être à lui-même fatal ; car comme il n'étoit qu'à cinq pas de distance, le capitaine Cook, obligé de se défendre, voulut lui tirer un coup de fusil à balle ; mais heureusement le fusil ne partit pas, & le Capitaine en fut après très-satisfait. Quand il rejoignit les autres Anglois, & qu'il essaya son fusil en l'air, le coup partit fort bien. D'après la conduite des In- 20 Juin.

(a) Sa latitude est à 16° 46′ sud, & sa longitude à 154° 8′ ouest.
(b) Sa latitude est à 18° 4′ sud, & sa longitude à 163° 10′ ouest

CHAP. V. ANN. 1774. diens qui ne voulurent consentir à aucune liaison, d'après le mauvais succès que les Anglois avoient eu dans cette isle, ils la nommèrent l'*isle Sauvage* (a). Elle a environ dix lieues de circuit. Elle est d'une forme ronde & assez élevée; une mer profonde entoure ses bords escarpés; enfin, parmi beaucoup d'autres desavantages, elle a celui de ne pas offrir un seul port commode.

26 Juin. EN poursuivant sa route à l'ouest sud-ouest, la Résolution passa près d'un grand nombre de petites isles; & le 26 Juin, elle mouilla l'ancre dans la partie nord d'Anamocka ou Rotterdam. Soudain les échanges commencèrent avec les Indiens; leurs provisions consistoient en ignames & en quelques fruits, qu'ils troquèrent pour des clous, des grains de collier, & d'autres bagatelles pareilles. Là, comme en beaucoup d'autres endroits l'inclination que les habitans ont au vol, causa quelque inquiétude au capitaine Cook. Comme ils s'étoient emparés d'une hache & de deux mousquets, il résolut de leur montrer assez de vigueur pour les leur faire rendre & pour les empêcher de retomber dans de semblables fautes. Il fit donc descendre sur le rivage tous ses soldats de marine bien armés; leur vue en imposa aux Indiens, & les effets volés furent restitués. Cependant le capitaine Cook avoit été forcé de faire tirer quelques coups de fusil avec du petit plomb à un habitant, qui s'étoit conduit plus audacieusement que les autres. Ses compatriotes vinrent dire ensuite qu'il étoit mort; mais il n'étoit en effet que blessé, même très-légérement.

(a) Sa latitude est au 19° 1' sud, & sa longitude au 169° 37' ouest.

Quoique cet Indien ſe fût attiré ce malheur par ſa propre faute, le capitaine tâcha de le conſoler, en lui faiſant un préſent, & en chargeant le chirurgien du vaiſſeau de panſer ſes plaies.

LA première fois que le capitaine Cook mit pied à terre à Anamocka, une vieille femme vint lui préſenter une fille, en lui faiſant entendre qu'elle étoit à ſes ordres. La jeune perſonne, qui avoit ſans doute été prévenue, demanda un préſent: mais le capitaine répondit qu'il ne pouvoit lui rien donner, s'imaginant que c'étoit le ſeul moyen de ſe délivrer de l'importunité de ces femmes. Il ſe trompoit. Les faveurs de la plus jeune lui furent offertes à crédit; & comme il perſiſtoit dans ſon refus, la vieille ſe fâcha & l'inſulta vivement. Il comprit même fort bien, par les geſtes par les actions de cette femme, qu'elle l'accabloit de reproches, & le tournoit en ridicule, ſur ce qu'il avoit rebuté une jeune & belle fille. Cette fille étoit effectivement jolie: mais notre navigateur trouva plus facile de réſiſter à ſes attraits, que de ſupporter les injures de la vieille; & il s'empreſſa de ſe rembarquer.

PENDANT que les Anglois ſéjournèrent à Anamocka, ils apprirent le nom de vingt isles, qui s'étendent au nord-oueſt & au nord-eſt. Du rivage d'Anamocka, on en diſtingue même pluſieurs. Les deux qui font le plus occidentales, ſont remarquables par leur grande hauteur. On les nomme *Amattafoa* & *Oghao*. Une colonne de fumée que nos voyageurs virent perpétuellement s'élever du milieu d'Amattafoa, leur fit juger qu'il y avoit un Volcan.

CHAP. V.
ANN. 1774.

ANAMOCKA eſt l'une des isles que Taſman découvrit. Ce Navigateur hollandois la nomma Rotterdam (*a*). Elle eſt d'une forme triangulaire, chacun de ſes côtés à environ trois milles & demi ou quatre milles d'étendue. Du nord eſt au ſud, & de l'eſt au nord, Anamocka eſt environnée de petites isles, de bancs de ſable & de rochers. On ne peut pas voir la fin de ces écueils dans le nord, & il eſt poſſible que vers le ſud, ils ſe prolongent juſqu'à Amſterdam, ou Tongatabao. Ces isles, avec celle de Middlebourg ou Eaoowe, & celle de Pilſtart, forment un groupe d'environ trois degrés de latitude & de deux degrés de longitude. Le capitaine Cook donna à toutes ces isles, le nom d'isles ou d'archipel des Amis, d'après les liaiſons & la conſtante amitié, qui regnent entre leurs divers habitans, & la conduite généreuſe de ces habitans envers les étrangers : cet aſſemblage d'isles peut s'étendre plus loin : peut-être même qu'il va juſqu'à celles de Boſcawen & de Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, & qui ſont preſque ſous le même méridien.

TANDIS que le capitaine Cook ſéjourna à Anamocka, il fut très-attentif à empêcher ſon équiqage de communiquer aux Indiens une maladie funeſte. Pluſieurs de ſes matelots ſentoient encore les effets des maux qu'ils avoient pris aux isles de la Société; auſſi le Capitaine ne ſouffrit pas qu'ils s'approchaſſent des femmes; & il eut lieu de ſe flatter que les Anglois n'avoient point corrompu le ſang d'un peuple ami.

(*a*) Elle eſt ſituée par les 20° 15' de latitude ſud, & par les 174° 31' de longitude oueſt.

Les productions de la terre, les mœurs, le langage des habitans d'Anamocka, ressemblent à ce qu'on voit dans l'isle d'Amsterdam. Cependant le sol y est peut-être un peu moins fécond, & la culture n'y est pas aussi perfectionnée. Elle n'a point non plus la même supériorité, relativement aux étoffes, aux nattes, aux ornemens & à tous les objets qui constituent les richesses des Insulaires de la mer du Sud (*a*). Chap. V. Ann. 1774.

Tandis qu'ils continuoient à s'avancer dans l'ouest, nos navigateurs découvrirent, le premier Juillet, une nouvelle terre. C'étoit une petite isle que le capitaine Cook nomma l'*isle de la Tortue* (*a*), d'après l'immense quantité de tortues qu'on apperçut sur la côte. 1 Juillet.

Le 16, les Anglois virent une haute terre, portant au sud-ouest. Nul d'eux ne douta que ce ne fût la terre Australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville a appellée les *Grandes Cyclades*. Après avoir longé la côte pendant quelques jours, le capitaine Cook jetta l'ancre dans un port de l'isle de Mallicollo. Son premier soin fut de former des liaisons, avec les Indiens; mais pendant qu'il s'en occupoit, il survint un accident qui plongea tout le monde dans la consternation, & qui finit pourtant par être plutôt avantageux que nuisible à nos navigateurs. Un jeune Indien qui étoit dans une piro- 16.

(*a*) Anamocka, est par les 15° 53′ de latitude sud.

(*b*) Elle est située au 19° 48′ de latitude sud & au 178° 2′ de longitude ouest.

Chap. V. Ann. 1774.

gue, ayant voulu entrer dans un canot de la Résolution, en fut repoussé. Soudain il banda son arc pour percer d'une flèche empoisonnée le gardien du canot. Quelques-uns de ses compatriotes l'en ayant empêché, on avertit le capitaine Cook qui courut tout de suite sur le pont. Dans cet instant, l'Indien visoit de nouveau l'Anglois. Le capitaine l'ayant menacé, cet homme tourna vers lui sa flèche. Par bonheur notre navigateur tenoit en main un fusil chargé avec du petit plomb, qu'il tira sur l'Indien. Cependant ce coup ne fit que retarder le sauvage d'un moment. Il releva bientôt son arc, & s'apprêta à se venger; mais un second coup de fusil, lui fit tomber son arme de la main, & l'obligea, ainsi que ses compagnons, à pagayer vers le rivage avec beaucoup de célérité. Pendant ce tems-là, d'autres habitans commençoient à tirer des flèches contre les Anglois. Un coup de fusil en l'air ne fit aucun effet sur eux; mais dès qu'ils virent passer par-dessus leur tête un boulet de canon de quatre livres, ils se dissipèrent confusément.

Quelques heures après, nos navigateurs s'embarquèrent dans deux canots, & abordèrent devant trois ou quatre cents Indiens qui étoient assemblés sur la rive; & qui, bien qu'armés d'arcs, de flèches, de piques, de lances, ne firent pas la moindre opposition. Au contraire, quand ils virent le capitaine Cook s'avancer seul vers eux, avec une branche d'arbre à la main, un de leurs chefs déposa son arc & ses flèches dans les mains d'un autre, & prenant aussi une branche d'arbre, il vint à la rencontre du capitaine. Ils changèrent de branche en signe d'amitié; &

alors le chef Indien conduisit le capitaine vers le peuple, à qui notre navigateur distribua quelques présens. Les soldats de marine furent mis à terre. Le capitaine Cook fit signe aux Indiens qu'il avoit besoin de bois; & ils lui accordèrent aussi par signe la permission de couper des arbres.

On ne put pas faire grand commerce avec ce peuple; car il n'attachoit aucun prix ni aux clous, ni aux autres outils de fer, ni même à aucun des objets que les Anglois pouvoient lui fournir. Dans le peu d'échanges qu'on fit avec lui, & qui consistoit en flèches contre des étoffes, il se distingua par une extrême honnêteté. Le vaisseau étoit déja à la voile. Plusieurs Indiens suivoient dans des canots, & ils pouvoient aisément s'enfuir quand on leur jettoit quelque chose d'avance; mais au contraire, ils faisoient leurs efforts pour se rapprocher du navire & s'acquitter de leurs obligations. L'un d'eux sur-tout suivit si long-tems la Résolution, que lorsqu'il l'eut jointe, l'Anglois qui avoit acheté ses armes l'avoit déja oublié. Cependant le vendeur les éleva pour les montrer. Plusieurs autres personnes de l'équipage voulurent en faire l'emplette; mais l'Indien refusa d'y consentir. Enfin son premier acquéreur ayant paru, il lui donna les armes; & celui-ci lui offrant quelque chose en retour, l'Indien s'empressa de montrer ce qu'il avoit déja reçu.

Les habitans de Mallicollo sont en général le peuple le plus laid & le plus mal-fait que le capitaine Cook ait vu. Ils diffèrent à tous égards des autres Indiens qui peu-

Chap. V. Ann. 1774.

plent les nombreuſes iſles de la mer du Sud. Ils ont la peau très-brune, la tête allongée, le viſage plat, & les geſtes & la contenance des ſinges. Leurs cheveux ſont noirs, courts & friſés; mais non pas ſi fins & ſi laineux que ceux des nègres. Non ſeulement ce peuple ne reſſemble point aux autres nations des mêmes climats; mais il a un langage entièrement oppoſé aux leurs. De quatre-vingt mots ou environ, que raſſembla M. Forſter, à peine un ſeul paroît avoir quelqu'affinité avec les idiômes des autres iſles. Le capitaine Cook obſerva cependant que les habitans de Mallicollo prononçoient facilement les mots anglois. Ils ne connoiſſoient point les chiens, ni n'avoient aucun mot pour nommer ces animaux; & comme ils parurent leur plaire beaucoup, le capitaine leur en laiſſa un mâle & une femelle, qui probablement ſe multiplieront.

Notre navigateur nomma l'endroit où ſon vaiſſeau fut à l'ancre à Mallicollo, le *Port de Sandwich* (*a*). Ce port a beaucoup d'avantages. L'eau y eſt profonde. Les vents y ſoufflent peu; & on peut y mouiller aſſez près du rivage pour protéger les hommes qui ont beſoin de travailler à terre.

23 Juillet. Nos navigateurs partirent de Mallicollo le 23 de Juillet. Bientôt après ils virent trois ou quatre petites isles qui, au premier aſpect, leur ſemblèrent n'en former qu'une; en même tems la Réſolution étoit peu éloignée de l'isle

(a) Il eſt ſur la côte nord-eſt de Mallicollo, non loin de la pointe ſud-eſt par la latitude de 16° 25′ 20″ ſud, & ſa longitude de 167° 57′ 23″ oueſt.

d'Ambrym,

CHAP. V.
ANN. 1774.
24 Juillet.

d'Ambrym, de l'isle de Paoom, & de l'isle d'Apée. Le lendemain quelques autres isles s'offrirent à leur vue, en dehors de la pointe sud-est d'Apée; elles formoient un grouppe, que le capitaine Cook nomma les isles de *Shepherd*, en l'honneur du docteur Shepherd, son savant & estimable ami, professeur d'Astronomie à Cambridge. Le vaisseau courut ce jour là quelque risque. Il se trouva tout-à-coup en calme, & entraîné par le courant très-près des isles, sans trouver le fond avec une ligne de cent quatre-vingt brasses. Les isles, au milieu desquelles les Anglois se trouvoient alors, étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit pas les compter : mais bientôt la brise se leva, le vaisseau fut délivré & toute inquiétude dissipée.

PARMI toutes les isles, que nos navigateurs apperçurent alors, il n'y en avoit qu'une seule, où ils ne virent point d'habitans. Cette isle étoit un rocher pointu, accessible seulement aux oiseaux, il fut nommé à cause de sa structure, l'isle du *Monument*.

EN navigeant vers le sud, nos voyageurs s'approchèrent d'une terre, qu'ils reconnurent pour une très-grande isle, qui s'étendoit du sud à l'est, & dont il leur étoit impossible de voir l'extrémité. Il y avoit dans le nord de cette terre, trois ou quatre petites isles. Le capitaine Cook appella les deux principales du nom de *Montagu* & de *Hinchinbrock*; & il donna à la grande terre le nom d'isle *Sandwich*. Cette isle, étoit couverte de bois & de vastes champs d'herbes, agréablement variés; au milieu s'élevoit un amphithéâtre de montagnes, qui venant se réunir par

Chap. V. Ann. 1774. une pente presque insensible au rivage de la mer, forment une perspective enchanteresse. Cependant notre navigateur ne voulut point s'y arrêter, dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à la dernière des isles de cet archipel.

Bientôt les Anglois virent une autre isle, qu'ils apprirent ensuite être nommée, par les naturels du pays, *Erromango*. Ils en longèrent la côte pendant trois jours; & 3 Août. le troisième jour, ils jettèrent l'ancre dans une baie, qui s'offrit à eux. Le lendemain, le capitaine Cook descendit avec deux canots, pour visiter la côte, & pour chercher un endroit propre au débarquement, où il pût prendre de l'eau & du bois. En même tems, les Indiens s'étoient assemblés sur le rivage, & invitoient, par des signes, nos voyageurs à mettre pied à terre. Leurs intentions sembloient si amicales, que le capitaine Cook en fut charmé. La seule chose qui pouvoit lui inspirer des soupçons, c'est que la plupart des habitans étoient armés de piques, de lances, de javelots, d'arcs & de flèches; aussi tenoit-il les yeux continuellement fixés sur le chef, observant ses actions & ses moindres regards. Bientôt il fut convaincu que ce peuple avoit des desseins hostiles. Plusieurs Indiens s'élancèrent tout-à-coup pour saisir un des canots; & quoique le capitaine les visât avec son fusil, ils ne s'en désistèrent qu'avec peine, & revinrent peu-après à la charge, plus déterminés que jamais à s'emparer du canot. A la tête des assaillans, étoit le principal chef, tandis que d'autres chefs, qui lui paroissoient subordonnés, tenoient derrière la troupe leurs armes levées pour protéger l'attaque. Comme les signes & les menaces demeuroient sans effets, le capitaine

Cook sentit que la sûreté de ses Anglois étoit le principal objet qu'il devoit considérer. Cependant il ne vouloit point tirer sur la multitude; mais il résolut de rendre le chef victime de sa trahison. Il le coucha donc en joue une seconde fois; mais malheureusement son fusil ne partit point. Cet accident enhardit les Indiens à mépriser nos armes, & à montrer la supériorité des leurs. Ils se servirent à l'instant de pierres, de dards, de flèches; ce qui obligea le capitaine à donner ordre de tirer sur eux. Une première décharge les mit en confusion, & une seconde leur fit abandonner le rivage. Dans cette escarmouche, quatre Indiens étoient tombés, & avoient paru entièrement morts; mais bientôt après on en vit deux se traîner jusques derrière les halliers. Il fut heureux pour ce peuple que la moitié des fusils ne pussent pas partir; car, sans cela, il y auroit eu bien plus de monde tué. Les Indiens furent alors si remplis de terreur, qu'ils n'oserent plus paroître, & abandonnèrent sur des buissons deux de leurs rames, qu'ils avoient quittées pendant le combat.

CHAP. V. ANN. 1774.

LES Anglois observèrent que ces Indiens paroissoient d'une autre race que ceux de Mallicollo, & qu'ils parloient un langage différent. Ils sont d'une taille médiocre, bien faits, & assez jolis de figure. Leur couleur est naturellement fort brune, & ils la gâtent encore en se peignant le visage, les uns avec du noir, les autres avec du rouge. Ils ont les cheveux courts, frisés & un peu laineux. Le peu de femmes que nos voyageurs virent, étoient très-laides, & portoient une espèce de pagne ou de petit

CHAP. V. ANN. 1774.

jupon de feuilles de palmier; mais les hommes, ainsi que ceux de Mallicollo, étoient entièrement nuds. La conduite perfide de ces Indiens d'Erromango, fut cause que le capitaine Cook nomma le promontoire ou péninsule où se passa la querelle, la *pointe des Traîtres* (*a*).

D'ERROMANGO, le capitaine Cook fit voile pour une isle un peu éloignée, qu'il avoit vue avant, & où il résolut de faire quelque séjour, pour prendre l'eau & le bois dont il avoit besoin. D'abord les habitans parurent mal intentionnés; mais avec non moins d'humanité que de prudence, notre navigateur parvint à les intimider, sans leur faire de mal. Il fit, pour cela, tirer quelques gros canons, qui répandirent d'abord l'effroi parmi les Indiens, & ensuite les engagèrent à céder aux voies de la douceur. Plusieurs de ces insulaires, sur-tout les vieillards, étoient disposés à traiter amicalement les Anglois; mais les jeunes hommes se montroient insolens, audacieux, & forcèrent nos navigateurs à se tenir continuellement sur leurs gardes. Il est assez naturel que les gens âgés soient soupçonneux & prudens, & que la jeunesse se montre téméraire, impétueuse. Cependant il en a presque toujours été autrement chez les diverses nations vues par le capitaine Cook.

L'ISLE où les Anglois relâchoient alors, est appellée par les habitans, *Tanna*; & trois autres, qu'on apperçoit

---

(*a*) C'est la pointe nord-est de l'isle, cet endroit est situé par les 18° 43' de latitude sud, est par les 169° 28' de longitude ouest.

du rivage de Tanna, ſe nomment *Immer*, *Erronan* ou *Footoona*, & *Annatom*.

D'APRÈS les connoiſſances que le capitaine Cook put prendre des mœurs des habitans de Tanna, il y a lieu de croire que la circonciſion eſt pratiquée chez eux, & qu'ils ſont cannibales. Ils ne ſe feroit point apperçu qu'ils mangeaſſent de la chair humaine, il n'auroit pas même ſongé à les interroger là-deſſus; mais ils furent les premiers à demander ſi les Anglois en mangeoient. On a prétendu que la néceſſité a ſeule introduit cette coutume abominable: mais les Inſulaires de Tanna ont du cochon excellent, des volailles en abondance, & une immenſe quantité de fruits & de bonnes plantes. Ils ne peuvent donc pas s'autoriſer de la néceſſité. Au reſte, comme ils ne donnèrent point d'exemple de ce qu'ils diſoient, on peut balancer à croire qu'ils ſoient réellement antropophages.

INSENSIBLEMENT le peuple de Tanna devint ſi facile & ſi complaiſant, qu'il ſouffrit que les Officiers Anglois ſe promenaſſent & s'amuſaſſent à chaſſer dans les bois. Il ne les troubla jamais ni n'en prit ombrage. Un jour quelques enfans cachés derrière des buiſſons, jettèrent deux ou trois pierres aux matelots qui coupoient du bois. Soudain les bas Officiers qui y étoient, tirèrent quelques coups de fuſil. Le capitaine Cook qui étoit à terre, fut alarmé du bruit des mouſquets. Il y courut; & très-mécontent d'apprendre qu'une ſi légère cauſe eut engagé ces Officiers à abuſer de leur pouvoir, il prit de nouvelles meſures pour prévenir déſormais de ſemblables accidens.

Chap. V. Ann. 1774.

Il y a dans l'isle de Tanna un volcan qui produit souvent un bruit épouvantable; & à chaque explosion, c'est-à-dire, toutes les trois ou quatre minutes, il s'en élève une colonne immense de fumée & de feu. Une fois on lui vit vomir une grande quantité de pierres. On trouve au pied de la montagne plusieurs sources chaudes; & sur l'un des côtés, M. Forster découvrit plusieurs crevasses, d'où s'exhaloit une fumée sulphureuse. Un thermomètre qu'on plaça à l'entrée d'une de ces crevasses, & qui en plein air n'étoit qu'à quatre-vingt dégrés, s'éleva tout-à-coup à cent soixante-dix. Dans un autre le mercure monta jusqu'à cent quatre-vingt-onze. Le capitaine Cook désirant de contempler de près le volcan, partit avec une suite bien armée. Mais il éprouva tant d'obstacles de la part des habitants, fâchés & jaloux de le voir pénétrer dans leur pays, qu'il jugea à propos de renoncer à son projet. Il est bon d'observer que notre navigateur a, dans la relation de son voyage, excusé lui-même très-judicieusement la jalousie des Indiens de Tanna.

Une chose singulière, c'est que le volcan qui est dans cette isle, n'a point son crater sur le sommet de la montagne; mais bien sur l'un des côtés. D'ailleurs, cette montagne est une des moins élevées. Il y en a auprès de celle-là plusieurs autres qui ont le double de sa hauteur. Enfin, c'est toujours lorsque le tems est brumeux ou pluvieux, que le volcan a le plus de violence.

Au moment de partir de Tanna, il arriva un accident qui donna beaucoup d'inquiétude au capitaine Cook. Les

Anglois embarquoient quelques pièces de bois, & quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour les examiner. Comme ils passoient la ligne de démarcation, on leur ordonna de se retirer; ce qu'ils firent soudain. Dans le même tems le capitaine Cook qui les examinoit, ayant tourné les yeux, vit la sentinelle coucher le peuple en joue. Il alloit lui en faire des reproches, lorsqu'il fut encore bien plus surpris en entendant cette sentinelle lâcher son coup de fusil. Une attaque aussi extraordinaire, aussi peu provoquée, jetta les Indiens dans l'épouvante. La plupart s'enfuirent, & ce fut avec beaucoup de peine que le capitaine Cook pût obtenir que quelques-uns restassent. Comme ils couroient tous ensemble, un d'eux tomba du coup qu'il avoit reçu. Soudain deux autres le prirent, & le portèrent dans la mer pour laver sa blessure. Le capitaine envoya soudain chercher le Chirurgien du vaisseau. Il le mena lui-même vers le blessé; mais le malheureux Indien étoit expirant. Le soldat qui l'avoit tué prétendit qu'un Indien avoit bandé son arc, & alloit lui décocher sa flèche, & que pour n'être pas tué lui-même, il avoit fait feu. Cependant les Insulaires n'avoient rien tenté de plus qu'autrefois. Ils montroient seulement qu'ils étoient armés, ainsi que nos voyageurs. Ce qui rend encore l'action du soldat anglois plus criminelle, c'est que l'Indien tué n'étoit pas celui qui leva son arc.

Le port de Tanna où le capitaine Cook avoit séjourné, fut nommé le *Port de la Résolution*, du nom du vaisseau, le premier sans doute qui y eût abordé. C'est un petit havre, d'environ trois quarts de mille de long, & d'un

CHAP. V. ANN. 1774.

demi mille de profondeur (a). Il n'y a nul endroit au monde plus commode pour se pourvoir d'eau & de bois; car un ruisseau coule dans le port, & le bois borde le rivage. L'habitant avec lequel le capitaine Cook eut les plus fréquentes relations, & qui le traita toujours avec beaucoup d'amitié, s'appelloit *Paowang*.

LES Anglois firent peu d'échanges avec le peuple de Tanna. Ce peuple n'avoit aucune connoissance du fer. Conséquemment les clous, les instrumens, & tous les autres articles composés de ce métal, & qui sont si recherchés dans les isles de la Société, n'étaient d'aucune valeur à Tanna. Les étoffes même pouvoient-elles convenir à un peuple qui va tout nu?

PARMI les productions de cette isle, on doit compter le muscadier. Nos navigateurs surent, par un grand hasard, qu'il y en avoit. M. Forster tua un pigeon d'un coup de fusil; & on trouva dans son jabot une noix de muscade. Cependant toutes les peines qu'on prit ensuite pour découvrir l'arbre d'où elle pouvoit sortir furent inutiles.

NOS navigateurs pensèrent d'abord que la race des Indiens de Tanna tenoit le milieu entre celle des isles des Amis, & celle de Mallicollo; mais dès qu'ils connurent mieux les Tanniens, ils virent qu'ils n'avoient aucune espèce d'affinité avec ces deux peuples, excepté par leurs

(a) Il est situé sur le côté nord de la pointe la plus est de l'isle, & par les 19° 32′ 25″ ½ de latitude sud, & par les 169° 44′ 35″ de longitude ouest.

cheveux

cheveux qu'ils ont courts & frisés. On vit pourtant aussi à Tanna quelques hommes, quelques femmes & quelques enfans dont les cheveux ressembloient à ceux des Anglois; mais on les soupçonna d'une autre nation, & on apprit bientôt qu'ils venoient d'Erronan.

ON parle à Tanna deux langues différentes. L'une est celle d'Erronan, & a beaucoup de rapport avec la langue des isles des Amis. L'autre est l'idiôme naturel du pays, & le même que celui d'Erromango & d'Annatom; mais il diffère en même-tems de tous les autres langages que nos voyageurs avoient entendu parler jusques-là.

LES Indiens de Tanna sont d'une taille médiocre, & en général fort minces On voit rarement parmi eux des hommes grands ou gros. Ils ont les traits jolis & les manières agréables. Tels que le peuple de la Nouvelle-Hollande, ils sont extrêmement agiles. Ils semblent très-adroits à se servir de leurs armes; mais ils aiment peu le travail. M. Wales, en parlant des armes des Tanniens, fait une réflexion si honorable pour Homère, que je ne puis me refuser au plaisir de la citer. « Je dois avouer, dit-il, » que j'ai souvent pensé que les actions qu'Homère ra- » conte de ses héros, & le pouvoir qu'il attribue à leurs » dards, étoient trop merveilleux, trop extraordinaires » pour devoir être employés dans un poëme héroïque » & sérieux, tel qu'Aristote le demande ». M. Pope lui-même, ce digne Avocat du Poëte grec, convient « que » les exploits qu'il décrit, ont quelque chose d'incroyable.

CHAP. V. ANN. 1774.

» Mais depuis que j'ai vu ce que les Indiens de Tanna » savent faire avec des javelots de mauvais bois, fort peu » pointus, j'ai cessé de douter de la vérité des tableaux » du grand Homère. Au contraire, ils me paroissent infiniment » plus beaux. Il y a peu de circonstances, peu de » détails dans les descriptions qu'il fait de la manière dont » ses guerriers se servoient de leurs javelots, que je n'aie » vu reproduits chez les Tanniens. Les tournoiemens, » les sifflemens, le vol rapide de ces armes, leur retentissement » en s'enfonçant dans la terre; l'air qu'ont les » guerriers qui les lancent, la manière dont ils visent leurs » ennemis, dont ils les menacent, dont ils brandissent » leurs redoutables dards, tout retrace les combats d'Homère ».

20 Août. LE 20 d'Août, le capitaine Cook partit de Tanna, & employa le reste du mois à l'examen des isles voisines. Il visita en détail tout cet Archipel, & il eut occasion de le connoitre bien mieux qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Les isles qui sont le plus au nord, avoient été découvertes en *1606* par le grand navigateur Quiros, qui pensa qu'elles étoient attenantes à un continent sud, qu'on croyoit dans ce tems-là, & même naguère, devoir exister. M. de Bougainville fut le second qui les vit en 1768. Il aborda à l'isle des Lépreux, & il reconnut que ces terres ne formoient point un continent; mais un groupe d'isles qu'il nomma les *Grandes Cyclades*. Le capitaine Cook, en faisant mieux connoître leur étendue & leur situation, en découvrit plusieurs que personne n'avoit encore vues,

& il les parcourut toutes. Croyant d'après cela avoir acquis le droit de leur donner un nom collectif, il les appella les *Nouvelles-Hébrides* (*a*). Cet honneur ne lui sera sûrement contesté par aucun peuple de l'Europe, & sur-tout par une nation aussi éclairée & aussi noble que la nation françoise. CHAP. V. ANN. 1774.

LA saison exigeoit déjà que le capitaine Cook retournât vers le sud; cependant il voulut profiter du peu de tems qui lui restoit pour examiner s'il n'y avoit point quelque terre inconnue dans le vaste Océan qui s'étend entre les Nouvelles-Hébrides & la Nouvelle-Zélande. Il avoit besoin d'ailleurs de faire rafraîchir son équipage chez les Zélandois, & d'y prendre une nouvelle provision de bois & d'eau pour pouvoir faire une dernière course sur les mers Australes. Dans ce dessein, il partit le premier 1 Sept.
de Septembre, & le 4 il découvrit une terre, où dès 4.
qu'il apperçut un port, il fit mouiller l'ancre. Non-seulement il vouloit prendre connoissance du pays; mais y observer une éclipse de soleil qui devoit bientôt avoir lieu. Soudain il y eut des liaisons entre les Anglois & les Indiens. Ce peuple continua à se conduire de la manière la plus douce & la plus amicale, pendant tout le tems que la Résolution

(*a*) Les Nouvelles-Hébrides sont situées entre les 14° 29′ & 20° 4′ de latitude sud, & entre les 166° 41′ & 170°. 21′ de longitude est; elles s'étendent cent vingt lieues du nord-nord-ouest ½ ouest, au sud-sud-est ½ est. Les principales des Nouvelles-Hébrides, sont le Pic de l'Etoile, Tierra del Espiritu santo, Mallicola, San Bartholomew, l'Isle des Lépreux, Aurora, Whitsuntide, Ambrym, Paoom, Apée, les trois Montagnes, Sandwich, Erromango, Tanna, Jummer & Annamatom.

CHAP. V. ANN. 1774.

demeura dans l'isle. En revanche le capitaine Cook chercha à témoigner aux habitans toute sa gratitude. Il fit divers présens à Teabooma leur chef. Il lui donna, entre autres choses, deux jeunes chiens, mâle & femelle. Teabooma demeura long-tems sans pouvoir croire que ces deux animaux étoient réellement pour lui; mais dès qu'il en fut convaincu, il parut pénétré de la joie la plus vive. Un présent plus précieux encore que lui envoya le capitaine Cook, c'est une couple de cochons, mâle & femelle; & comme Teabooma étoit absent, lorsqu'on les porta à terre, son peuple les reçut avec beaucoup de difficultés.

LA dernière fois que notre navigateur mit pied à terre, il fit graver sur un grand arbre le nom de son vaisseau, la date de son arrivée, & tout ce qui pouvoit attester que les Anglois avoient les premiers découvert le pays. Il en agissoit de même partout où cette cérémonie lui sembloit nécessaire.

IL fut impossible à nos voyageurs d'apprendre des habitans comment se nommoit leur isle; c'est pourquoi le capitaine Cook fut obligé de lui donner un nom, & il l'appella la *Nouvelle-Calédonie*. Les nouveaux Calédoniens sont forts, robustes, agiles, bien faits. Ils parurent aux Anglois être d'une race qui tenoit le milieu entre celle du peuple de Tanna & celle des Indiens des isles des Amis, ou entre celle du peuple de Tanna & celle des nouveaux Zélandois, ou plutôt encore entre toutes les trois. Leur langage du moins tient de celui de ces trois peuples (*a*).

(*a*) M. Forster pense que le langage des nouveaux Calédoniens, est tout-à-fait différent de celui des autres Nations que les Anglois avoient déjà visitées.

Les nouveaux Calédoniens font bons & obligeans, & n'ont pas la moindre inclination au vol; ce qu'on ne peut dire d'aucune autre nation de ces mers, excepté peut-être des Indiens de Mallicola. CHAP. V. ANN. 1774.

LES femmes de la Nouvelle-Calédonie, ainfi que celles de Tanna, paroiffent beaucoup plus chaftes que les Indiennes des isles qui font dans l'eft. Le capitaine Cook n'apprit jamais qu'elles euffent accordé aucune faveur aux Anglois. Elles fe permettoient bien quelquefois un peu de coquetterie, mais elles n'alloient pas plus loin.

LES Botaniftes qui étoient dans le vaiffeau n'eurent point à fe plaindre de manquer d'occupation dans la Nouvelle-Calédonie. Chaque jour ils alloient herborifer, & chaque jour ils rapportoient une grande quantité de plantes inconnues, & d'autres curiofités d'hiftoire naturelle.

TOUT étant prêt à partir, le capitaine Cook leva l'ancre le trois de Septembre, dans l'intention de fuivre la côte 3 Sept. de la Nouvelle-Calédonie. Mais tandis qu'il exécutoit ce projet, qui a tant ajouté aux connoiffances nautiques & géographiques, la Réfolution fut plus d'une fois en danger de fe perdre. Elle courut fur-tout le plus grand rifque dans la nuit du 28 du même mois. Nos navigateurs furent alors très-allarmés, & le jour, en fe levant, leur fit voir que leurs craintes avoient été trop fondées. En effet, ils avoient eu des brifants continuellement fous le vent & à très-peu de diftance du vaiffeau; de forte que le danger étoit imminent. Nous en fumes fauvés, dit le capitaine

CHAP. V. ANN. 1774.

Cook, par un miracle de la Providence, par une sorte de hasard heureux, & parce que le vaisseau fut manœuvré avec beaucoup de promptitude & de précaution.

A cette époque, notre navigateur, commença à se lasser de parcourir une côte qu'il ne pouvoit pas longer plus long-tems, sans s'exposer à perdre son vaisseau & tout le fruit de son voyage. Il résolut pourtant de ne pas l'abandonner sans découvrir de quelle espèce étoient les arbres qui formoient de très-jolis bosquets le long du rivage, & qui avoient été l'objet de beaucoup de conjectures parmi les Anglois. Le capitaine Cook désiroit d'autant plus de vérifier cela, que les arbres paroissoient d'un bois propre à la construction des vaisseaux, & qu'il n'en avoit apperçu de pareils que dans le sud de la Nouvelle-Calédonie. Effectivement ces arbres étoient de spruce, & très-bons pour des barres dont on avoit besoin à bord. La rencontre étoit sans doute précieuse, car les Anglois n'avoient pas encore vu une autre isle dans l'Océan Pacifique où ils pussent trouver de quoi faire ni un mât, ni une vergue. Le charpentier de la Résolution, qui étoit très-habile ouvrier, pensa qu'on pourroit faire de très-bons mâts avec les spruces de la Nouvelle-Calédoine. Le bois en est blanc, à filamens serrés, dur & léger, enfin très-convenable à la mâture. Une des petites isles où l'on trouva de ces arbres, fut nommée l'*isle des Pins*; & une autre, l'*isle Botanique*, parce que nos herboristes y ramassèrent beaucoup de plantes nouvelles, pendant le court séjour qu'ils y firent.

Le capitaine Cook s'occupa du parti qu'il devoit prendre

définitivement. Il avoit bien déterminé l'étendue de la côte ſud-oueſt de la Nouvelle-Calédonie; & il auroit volontiers achevé de prendre connoiſſance du pays, s'il n'en avoit été détourné, non-ſeulement par les écueils qui l'environnent; mais parce que cet examen exigeoit un tems qu'il ne pouvoit plus y employer. En conſidérant l'immenſe Océan qui lui reſtoit à parcourir, l'état délabré de ſon vaiſſeau, l'été qui s'approchoit, les accidens qui pouvoient le retenir une année de plus dans ces mers, il vit bien qu'il lui falloit abſolument quitter la Nouvelle Calédonie. Mais quoique forcé, pour la première fois, à laiſſer un pays qu'il avoit découvert le premier, ſans le connoître parfaitement, il ne s'en éloigna pas, du moins avant de pouvoir juger de ſon étendue, & prouver qu'après la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie eſt l'iſle la plus grande de l'Océan Pacifique (*a*).

TANDIS que la Réſolution pourſuivoit ſa route, en partant de la Nouvelle-Calédonie, on découvrit une autre terre, qui, dès qu'on l'eut approchée, fut reconnue pour une isle aſſez haute, d'environ cinq lieues de tour. Le capitaine Cook la nomma l'*iſle de Norfolk*, en l'honneur de la noble famille Howard (*b*). Cette iſle eſt inhabitée, & les

(*a*) La Nouvelle-Caledonie s'étend, depuis les 19° 37′ de latitude ſud, juſqu'au 22° 30′. & depuis le 163° 37′ de longitude eſt, juſqu'aux 167° 14′. Elle porte par le nord-oueſt ½ oueſt, eſt ſud eſt ½ eſt; & a quatre-vingt ſept lieues de long dans ſa direction. Sa largeur n'eſt guère que de dix lieues.

(*b*) Elle eſt aux 29° 2′ 30″ de latitude ſud, & 168° 16′ de longitude eſt.

Chap. V. Ann. 1774. premiers hommes qui y ont mis le pied sont, sans contredit, nos navigateurs. Ils y trouvèrent divers arbres & beaucoup de plantes semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande; particulièrement le chanvre. La principale production de l'isle est une sorte de spruce, très-droit & très-élevé, qui y croît en abondance. La grosseur de plusieurs de ces arbres est telle, qu'à cinq pieds de terre deux hommes ne pouvoient pas les embrasser. Les Anglois y trouvèrent aussi beaucoup de choux palmistes qui leur fournirent des rafraîchissemens très-salutaires & le plus agréable repas qu'ils eussent fait depuis long-tems. Ils eurent également le plaisir de pêcher dans cette isle d'excellent poisson.

De l'isle de Norfolk le capitaine Cook dirigea sa course vers la Nouvelle-Zélande. Il lui tardoit de relâcher dans le Canal de la Reine Charlotte, pour pouvoir faire rafraîchir son équipage, & remettre son vaisseau en état de braver encore les mers Australes. Enfin le 18 d'Octobre (18 Octob.) il mouilla l'ancre dans le port du Vaisseau. La première chose dont il s'occupa à son arrivée, ce fut d'aller visiter l'endroit où il avoit enterré une bouteille avec une lettre. La bouteille n'y étoit plus; & il ne douta pas que l'Aventure ne fût venue dans ce port, après le départ de la Résolution.

Il visita ensuite ses jardins de Motuara. Mais les Indiens les avoient tellement négligés qu'ils étoient presque en friche. Plusieurs légumes y restoient cependant encore

pleins

pleins de vigueur, & montrant combien le sol de la Nouvelle-Zélande leur convenoit. Chap. V. Ann. 1774.

La Résolution étoit arrivée depuis plusieurs jours, avant qu'aucun des Indiens parût; mais quand ils vinrent & qu'ils reconnurent le capitaine Cook & ses amis, la joie succéda à la crainte. Ils sortirent en foule du fond des bois, où ils s'étoient cachés. Ils embrassèrent les Anglois à plusieurs reprises, sautant & dansant avec des transports de joie qui sembloient tenir de la folie. Cependant, malgré cette espèce de délire, ils se montrèrent soigneux de conserver l'honneur de leurs femmes, ne voulant pas permettre que quelques-unes d'entr'elles qu'on voyoit à une certaine distance, approchassent de nos navigateurs. Toutes les liaisons que le capitaine Cook eut avec ce peuple, pendant sa troisième visite dans le canal de la Reine Charlotte, furent paisibles & pleines d'amitié; aussi un nouveau Zélandois qui paroissoit un personnage très-considérable, & qui se nommoit *Pedero*, présenta au Capitaine un bâton d'honneur, tel qu'en portent les chefs de ce peuple. En retour le capitaine Cook fit revêtir d'un de ses uniformes Pedero, qui étoit joli & d'une belle prestance; & cet Indien ne fut pas peu enorgueilli d'une pareille distinction.

Notre navigateur ne perdoit point de vue le soin de pourvoir la Nouvelle-Zélande d'animaux utiles. En conséquence, il donna ordre d'y lâcher encore un verrat & une truie. Malgré qu'on ne vît point les coqs & les poules qui avoient été mis à terre au voyage précédent, il y

Chap. V. Ann. 1774. avoit lieu de croire qu'ils exiſtoient encore, puiſqu'on trouva un œuf de poule frais pondu.

M. Wales fit de nouvelles obſervations pour déterminer avec la plus grande exactitude, la longitude & la latitude du Canal de la Reine Charlotte. Lors du premier voyage du capitaine Cook, on avoit commis une légère erreur ſur cela; mais M. Wales la releva; & il employa toute ſon attention, tout ſon talent à vérifier de même la ſituation des autres endroits que viſitèrent nos voyageurs (a).

10 Nov. Le 10 de Novembre, le capitaine Cook partit de la Nouvelle-Zélande, dans l'eſpoir de réſoudre enfin la queſtion ſur l'exiſtence d'un continent Auſtral. Ayant navigé
27. juſqu'au 27, par différens dégrés de latitude, depuis les 43 aux 55° 48′, il perdit l'eſpoir de trouver aucune autre terre dans cette route (b). Il revira donc de bord, & cingla vers l'embouchure oueſt du détroit de Magellan, ſe propoſant de longer la côte ſud de la terre de Feu, de doubler le Cap de Horn, & d'entrer dans le Détroit de le Maire. Comme juſqu'alors on n'avoit eu qu'une connoiſſance imparfaite de toute cette côte, notre navigateur crut qu'un examen ſoigné en feroit plus avantageux à la géographie & à la navigation que tout ce qu'il pourroit découvrir encore dans de plus hautes latitudes.

17 Déc. Le 17 de Décembre nos voyageurs arrivèrent à la vue

(a) La longitude de la baie de la Reine Charlotte dans le port du vaiſſeau eſt de 174° 25′ 7″ ½ eſt, & la latitude, 41° 5′ 56″ ½ ſud.

(b) Le vaiſſeau étoit alors par les 138° 56′ de longitude oueſt.

de la côte oueſt de la terre de Feu, & ayant continué à la ranger juſqu'au 20, ils mirent à l'ancre dans un endroit qu'ils nommèrent la *Baie de Noël*. Depuis qu'ils parcouroient des pays auſſi différents les uns des autres, ils n'avoient pas encore vu de côte qui préſentât un aſpect ſi déſolé. Elle eſt bordée dans toute ſon étendue de montagnes rocailleuſes, où il n'y a pas la moindre apparence de végétation. Le penchant des montagnes eſt rempli d'horribles précipices, & leurs ſommets ſourcilleux s'élèvent à une prodigieuſe hauteur; enfin, il n'eſt nul pays au monde ſi ſauvage & ſi ſtérile.

CHAP. V. ANN. 1774. 20 Déc.

LA route que le capitaine Cook venoit de ſuivre à travers l'Océan, depuis les hautes latitudes ſud juſqu'à la terre de Feu, lui fit penſer que c'étoit la première fois qu'on avoit fait directement le même chemin (*a*). Auſſi fut-il très-attentif à remarquer tout ce qui lui parut avoir la moindre importance. Cependant, il crut n'avoir jamais parcouru aucune côte d'une pareille étendue, & même beaucoup moins grande, où il n'eût vu beaucoup plus de choſes dignes d'être obſervées. Preſque rien ne le frappa que la variation de la bouſſole.

IL avoit alors rempli ſes projets dans l'Océan pacifique; il l'avoit parcouru & examiné de manière à ne pas laiſſer ſoupçonner qu'on pût tenter plus que lui, dans un ſeul voyage, pour atteindre le but où il étoit enfin arrivé.

(*a*) Il ne pouvoit pas ſavoir encore que l'Aventure l'avoit précédé dans cette courſe.

Chap. V.
Ann. 1774.

Quelque ſtérile, quelqu'affreuſe que ſoit la terre de la baie de Noël, elle ne ſe trouva pourtant pas entièrement dépourvue de choſes qui convenoient à nos navigateurs, & qui leur furent même très-agréables. Dans chaque port, ils eurent de l'eau excellente & du bois à brûler. Ils y trouvèrent auſſi du gibier en abondance, principalement des oies ſauvages. On put en donner à tout l'équipage ; ce qui fit d'autant plus de plaiſir, qu'on étoit à même de célébrer la fête de la Nativité. Si la Providence n'avoit pas ainſi pourvu aux beſoins de la Réſolution, la bonne chère qu'on alloit faire à bord pour les réjouiſſances de Noël, auroit été composée & de bœuf & de porc ſalé. De toutes les proviſions d'Angleterre, il n'y reſtoit plus qu'un peu de vin de Madère, qui, à la vérité, s'étoit extrêmement amélioré en vieilliſſant ; auſſi ce vin, joint aux oies ſauvages que les cuiſiniers du vaiſſeau préparèrent de diverſes façons, aida nos voyageurs à paſſer une journée auſſi joyeuſe peut-être que leurs amis de Londres.

Le capitaine Cook jugea que les habitans de la terre de Feu étoient de la même nation que ceux qu'il avoit déja vus dans la baie de Bon-Succès, & que M. de Bougainville a diſtingués par le nom de *Pecharas*. Ils ſont peu nombreux, fort laids, imberbes, toujours affamés, & preſque nuds. Ce ne peut être que par leur faute, s'ils n'ont point de vêtemens ; car la nature leur a abondamment donné tout ce qu'il faut pour en faire. En garniſſant leurs capots de veau marin, avec des peaux & des plumes d'oiſeaux aquatiques ; en faiſant leurs capots même un peu plus larges, & en ſe couvrant différentes parties du corps

qu'ils ne couvrent point, ils rendroient leurs habillemens bien plus chauds & bien plus commodes. Mais, tandis qu'ils sont condamnés à vivre dans un des plus affreux climats du globe, ils ne montrent aucune adresse pour se préserver de rigueurs de ce climat & profiter des moyens que la Providence a mis sous leurs mains. En un mot, le capitaine Cook, après avoir vu tant de diverses nations sauvages, déclara que la plus misérable de toutes étoit celle des Pecharas.

CHAP. V. ANN. 1774.

CE pays si pauvre fournit cependant une moisson abondante & variée à nos Botanistes. « Presque toutes les plantes » que nous recueillîmes dans les fentes des rochers, dit M. » Forster, étoient nouvelles pour nous, & plusieurs espè» ces étoient remarquables non seulement par beauté de » leurs fleurs, mais par leur parfum ».

28 Déc.

LE 28 de décembre, le capitaine Cook partit de la baie de Noël, & poursuivit sa route autour du cap Horn, dans le détroit de Lemaire, & vers la terre des Etats. Le lendemain il doubla ce cap Horn si fameux, & il entra dans l'Océan atlantique. Dans quelques cartes, le cap Horn paroît être la pointe d'une isle assez petite; mais nos voyageurs ne purent ni confirmer, ni contredire cette assertion. Les brisans qu'il y avoit sur la côte de l'est, ainsi que sur celle de l'ouest, & sur-tout les brouillards, les empêchèrent de rien voir distinctement. Quoique les sommets des montagnes parussent être des rochers arides, les côteaux & les vallées étoient couverts d'herbes & de touffes d'arbres.

Chap. V. Ann. 1775. 1 Janv.

En rangeant l'isle des Etats, les Anglois trouvèrent un bon port, à trois lieues dans l'oueſt de Saint-Jean, & faiſant face au nord. Comme ce port fut découvert le premier de janvier, le capitaine Cook le nomma *le Port du nouvel An*. La connoiſſance de cet endroit peut devenir utile aux navigateurs. A la vérité, il conviendroit mieux aux vaiſſeaux qui vont dans l'oueſt, ou qui veulent doubler le cap de Horn, ſi ſa ſituation leur permettoit de ſortir avec un vent d'eſt, ou un vent de nord; mais cet inconvénient n'eſt pas bien dangereux, puiſque ces ſortes de vents ſont très-rares ſur cette côte.

Le capitaine Cook a déclaré que s'il paſſoit encore le cap Horn pour aller dans l'oueſt, il n'approcheroit point de terre, à moins qu'il ne manquât de bois ou d'eau, ou qu'il n'eût quelqu'autre motif preſſant d'entrer dans un port. En tenant la haute mer, on peut éviter les courans, qui perdent leur force à dix ou douze lieues de terre, & qui n'ont aucune influence à une diſtance plus éloignée.

Notre navigateur obſerva que l'étendue de la terre de Feu, & conſéquemment du détroit de Magellan, étoit moindre que la plupart des voyageurs ne l'ont prétendu. Il trouva auſſi que la côte n'offroit pas autant de dangers qu'on l'a dit ſouvent; enfin, l'air lui parut aſſez tempéré.

Près de la terre des Etats, il y a une petite isle, que le capitaine Cook nomma l'*isle du nouvel An*, comme il avoit nommé le port auprès de Saint-Jean. Là les animaux d'eſpèce différente paroiſſent vivre dans une harmonie

digne d'être remarquée. Il femble qu'ils ont formé une ligue pour ne point s'inquietter les uns les autres. La plus grande partie de la côte eft couverte de lions de mer. Les ours marins vivent un peu plus avant dans l'isle. Les oifeaux crabiers fe tiennent fur les rochers efcarpés; les pingouins dans les endroits les plus aifés pour pêcher dans la mer, & le refte des oifeaux occupent les lieux retirés. On voit quelquefois tous les animaux fe mêler, comme les animaux domeftiques d'une vafte ferme, fans que jamais aucun cherche à en maltraiter un autre. Bien plus, les Anglois virent fouvent des aigles, des vautours fur les mêmes rocs où étoient le crabiers, & les crabiers jeunes ou vieux ne paroiffoient rien craindre. On demandera peut-être comment les aigles & les vautours font pour vivre? A cela le capitaine Cook a déja répondu, en fuppofant qu'ils trouvoient affez de quoi fe nourrir dans les carcaffes de veaux marins ou d'oifeaux, qui périffent par accident; & il eft en effet probable, d'après l'immenfe quantité d'animaux qui peuplent cette isle, qu'il y en meurt beaucoup. Chap. V. Ann. 1775.

Le 4 de janvier, nos navigateurs partirent de l'isle des Etats. Ils virent alors le premier endroit d'où l'on découvre cette immenfe côte, que M. Dalrymple a tracée fur fa carte, & où eft le golfe de Saint-Sébaftien. Voulant avoir toutes les parties de ce golfe devant lui, le capitaine Cook forma le deffein d'en atteindre la pointe la plus oueft; d'ailleurs, il doutoit un peu de l'exiftence de cette côte, & il crut que c'étoit le meilleur moyen de connoître la vérité, & d'examiner le midi de cet Océan. Quand il arriva dans les fituations affignées aux différents points du golfe 4 Janv.

Chap. V. Ann. 1775.

de Saint-Sébaſtien, non-ſeulement il ne vit aucune terre, mais aucun ſigne de terre. Au contraire, il lui parut évident qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre un peu étendue dans la direction où M. Dalrymple en a ſuppoſé une très-grande.

14 Janv.

Le 14 de janvier, les Anglois virent une terre, qu'ils prirent d'abord pour une isle de glace. Elle étoit entièrement couverte de neige. On la nomma l'*isle de Willis*, du nom de celui qui la vit le premier (*a*). C'eſt un rocher fort élevé, mais de peu de circonférence, & qu'entourent divers autres petits rocs, qui forment des isles dangereuſes. Une autre grande isle, à quelque diſtance de la première, fut nommée l'*isle des Oiſeaux*, d'après l'immenſe quantité d'oiſeaux qui la couvroient. Le capitaine Cook vit auſſi, pendant quelque tems, une terre bien plus vaſte, & enfin il l'atteignit le 17 du même mois, & il y débarqua dans trois différens endroits. L'entrée de la baie où il mit pied à terre, étoit environnée par des eſpèces de collines de glace fort hautes, dont il ſe détachoit ſans ceſſe des pièces qui flottoient ſur la mer. Pendant que nos navigateurs étoient là, il en tomba une, dont le bruit fut auſſi fort que celui d'un coup de canon. L'intérieur du pays n'eſt ni moins ſauvage, ni moins horrible. Le ſommet des montagnes rocailleuſes ſe perd dans les nues, & les vallées ſont inceſſamment couvertes de neige. On n'y trouve pas un ſeul arbre, pas un ſeul buiſſon. Les ſeules choſes qui

---

(*a*) L'iſle de Willis eſt par la latitude de 54° ſud, & par la longitude de 38° 23′ oueſt.

y croiſſent, ſont des touffes d'herbes, dont le tuyau eſt dur & très-gros, de la pimprenelle ſauvage, & une autre eſpèce de plante ſemblable à de la mouſſe, qui rampe le long des rochers. CHAP. V. ANN. 1775.

En deſcendant ſur cette rive ſauvage, le capitaine Cook déploya le pavillon Anglois; & faiſant faire une décharge de ſa mouſqueterie, il prit poſſeſſion du pays, au nom de Sa Majeſté Britannique. Il faut pourtant convenir que cette découverte ne lui paroiſſoit pas devoir jamais être d'un grand avantage pour l'Angleterre. A ſon retour à bord, notre voyageur porta une grande quantité de pingouins & de veaux marins, qui furent très-agréables a l'équipage, non qu'il manquât de proviſions, mais à cauſe de la variété & de la fraîcheur des viandes. Dans un navire, les mets nouveaux ſont preſque toujours préférés aux ſalaiſons. Le capitaine Cook lui-même ſe trouvoit alors, pour la première fois, las de la viande ſalée qu'il mangeoit; & quoique la chair des pingouins pût à peine être comparée au foie de bœuf, on la trouvoit excellente, parce qu'elle étoit fraîche. Le capitaine Cook donna à l'endroit où il avoit mouillé l'ancre, le nom de *baie de la Poſſeſſion* (*a*).

La terre où eſt cette baie, fut d'abord priſe, par nos navigateurs, pour une partie d'un vaſte continent; mais ils en firent le tour, & ils reconnurent bientôt que ce

(*a*) Elle eſt ſituée par les 54° 5′ de latitude ſud, & par les 37° 18′ de longitude oueſt.

Chap. V. Ann. 1775.

n'étoit qu'une isle d'environ soixante-dix lieues de circonférence. Le capitaine Cook la nomma, en'honneur de Sa Majesté Britannique, l'*isle de la Georgie*. On devoit peut-être avoir de la peine à croire qu'une isle comme celle-là, située entre les cinquante-quatre & les cinquante-cinq degrés de latitude, dût être entièrement couverte d'une couche de neige gelée de plusieurs brasses de profondeur au milieu même de l'été; cependant c'est ce qu'ils virent, le penchant & le sommet des montagnes étoit chargé de neige & de glace, & les vallons en contenoient une quantité prodigieuse (*a*). C'est ce qui fut cause que le capitaine Cook ne put pas s'imaginer que cette contrée ne fût qu'une isle: il pensa donc au contraire, qu'elle étoit jointe à une autre terre qu'il voyoit à quelque distance; & d'après cela il espéra qu'un nouveau continent alloit enfin être découvert. Cependant en reconnoissant sa méprise il ne s'en affligea pas beaucoup, parce qu'il sentit bien par l'exemple qu'il avoit sous les yeux, qu'un continent dans cette partie du monde ne seroit d'aucune utilité. On doit remarquer qu'on ne vit pas une seule rivière dans toute la côte de l'isle de la Georgie. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas même probablement de source d'eau vive dans le pays, & que le centre de l'isle étant trop froid à cause de son élévation, jamais le soleil ne faisoit fondre assez de neige pour former un courant d'eau. En faisant le tour de l'isle de la Georgie, nos navigateurs furent presque sans cesse dans un épais brouillard; & ce qu'ils connurent de

(*a*) Elle se trouve entre les 53° 57′ & 54° 57′ de latitude sud, & entre les 38° 13′ & 35° 34′ de longitude ouest.

mieux, c'eſt qu'ils pouvoient être environnés de dangereux rochers.

Chap. V. Ann. 1775.

Le 25, le capitaine Cook abandonna l'iſle de la Georgie, & le 27 il ſe trouva, ſuivant ſon calcul, au ſoixantième degré de latitude ſud. Il ne pouvoit point aller plus loin dans la même direction, à moins que quelques ſignes ne lui annonçaſſent des découvertes à faire; mais les vagues très-allongées, qui venoient de l'oueſt, lui firent juger qu'il n'y avoit point de terre de ce côté-là. Tout cela prouve mieux encore ce que nous avons déja remarqué ſur l'inexiſtence de la grande côte entre l'Afrique & l'Amérique, & du Golfe de Saint-Sébaſtien, fauſſement indiqués l'un & l'autre dans la grande carte de M. Dalrymple. 25 Janv. 27.

Loin de faire mention de toutes les différentes petites iſles que les Anglois rencontrèrent dans cette route, & des noms qu'ils leur donnèrent, je me bornerai à parler de quelques-unes des plus intéreſſantes, & à citer les événemens les plus remarquables. Le 31, le capitaine Cook ayant vu une iſle dont la côte étoit très-élevée, il la nomma la *Thulé méridionale*, parce que c'étoit la terre la plus avant dans le ſud qu'il eût encore découverte (*a*). Elle eſt de tous côtés chargée de neige, & les ſommets de ſes montagnes ſont d'une exceſſive hauteur. Nos navigateurs coururent un grand riſque le jour qu'ils approchèrent de cette iſle. Les lames d'eau qui venoient de l'oueſt, les portoient avec violence ſur la côte, dont l'aſpect ſeul fait frémir. 31.

(*a*) Sa latitude eſt de 59° 13′ 30″ ſud, & ſa longitude de 27° 45′ oueſt.

Chap. V. Ann. 1775. Heureusement qu'ils apperçurent bientôt vers le nord un point où il n'y avoit plus de terre, & leurs craintes cessèrent.

31 Janv. 6 Fév. Le capitaine Cook donna aux principaux endroits qu'il découvrit depuis le 31 Janvier jusqu'au 6 Février, les noms de *Cap Bristol*, de *Cap Montagu*, d'*isle Saunders*, d'*isle de la Chandeleur* & de *Terre de Sandwich*. Cette dernière terre est un groupe d'isles, ou plutôt un point du continent; car suivant la première & constante opinion du capitaine Cook, il y a une terre près du pôle, d'où provient en partie tant de glace semée sur le vaste Océan Austral. Il regardoit d'ailleurs comme probable que cette terre devoit s'étendre beaucoup plus loin du côté nord où elle est opposée aux mers Atlantiques & à l'Océan Indien; & ce qui semble confirmer son idée, c'est qu'il a toujours trouvé beaucoup plus de glace dans le nord qu'ailleurs. Au reste, s'il est vrai qu'un continent existe dans ces mers, il ne doit être que sous le cercle polaire, où la glace le couvre & le rend absolument inaccessible. On court même tant de risque en traversant cet Océan inconnu & rempli d'écueils & de glaces, que notre navigateur pouvoit hardiment assurer, sans manquer de modestie, qu'aucun autre homme ne se hasarderoit pas à pénétrer plus loin que lui; & que s'il y avoit un continent dans le sud, il ne seroit sûrement jamais découvert. Il faut sans cesse braver dans ces climats & des brouillards épais, & des isles de glace, & des tempêtes de neige, & un froid excessif, & enfin, tout ce qui peut rendre une navigation horriblement périlleuse. De plus, les dangers semblent

augmenter par l'affreux aſpect de tout ce qui frappe les yeux, dans des contrées condamnées par la nature à ne point ſentir la douce chaleur du ſoleil, & à demeurer enſevelies ſous d'éternels glaçons. Il y a peut-être des ports ſur la côte ; mais ils ſont entièrement remplis de neige gelée. Si par haſard il s'en préſentoit quelqu'un ouvert aux voyageurs, leur vaiſſeau y ſeroit sûrement bientôt retenu par le froid, ou n'en ſortiroit qu'entouré d'une isle de glace. Enfin, on peut ajouter que les isles ou les morceaux énormes de glace qui flottent ſur cet Océan, les pièces qui ſe détachent de la côte montueuſe & tombent dans la mer, & les torrens de neige, ſeroient également funeſtes aux navigateurs qui auroient l'imprudence de s'arrêter là. S'il avoit été poſſible d'aller plus loin vers le pôle, rien ne pouvoit vaincre le déſir qu'en avoit le capitaine Cook ; mais les difficultés étoient inſurmontables. D'ailleurs en riſquant de perdre le fruit de ſon voyage, pour tenter de découvrir une côte, dont la découverte ne pouvoit être d'aucune utilité ni à la Géographie, ni à la Navigation, ni à nulle autre ſcience, il ſe rendoit coupable d'une témérité inexcuſable. Il ſe détermina donc à changer de route, & à faire voile vers les parages où il pourroit trouver la terre de Bouvet, dont l'exiſtence n'avoit encore été certifiée que par Bouvet lui-même. Le capitaine Cook la chercha donc depuis le 6 juſqu'au 22 de Février. Il avoit alors parcouru 13° de longitude, dans la latitude aſſignée à la terre de Bouvet. Cependant il ne trouvoit aucune terre, ni n'appercevoit rien qui lui prouvât l'exiſtence du Cap de la Circonciſion. Il n'étoit pas en ce tems-là à plus de 2° de longitude de la route qu'il avoit

CHAP. V.
ANN. 1775.

6 Fév. au 22.

CHAP. V. ANN. 1775.

faite vers le ſud, en partant du Cap de Bonne-Eſpérance. Il eût donc été inutile de ſuivre la même direction pour aller plus loin dans l'eſt. Mais déſirant de réſoudre la queſtion concernant une autre terre, qu'on ſuppoſoit avoir été vue plus loin dans le ſud, il dirigea ſa courſe vers l'endroit où on prétendoit qu'étoit cette terre. Il y employa deux jours, mais vainement; & enfin après avoir attentivement examiné les lieux où il croyoit pouvoir trouver quelque choſe, & ne trouvant abſolument rien, il reſta convaincu que les isles de glace avoient trompé nos navigateurs auſſi bien que Bouvet.

Le capitaine Cook avoit alors fait le tour de la mer du ſud dans les plus hautes latitudes; & il la traverſa de manière à ne plus laiſſer croire qu'il y ait un continent, à moins qu'il ne ſoit juſque ſous le pôle, & hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois l'Océan, qui s'étend ſous les tropiques, non-ſeulement il confirma pluſieurs anciennes découvertes; mais il en fit beaucoup de nouvelles, & on peut même dire qu'en cela il a laiſſé bien peu de choſe à eſpérer à ceux qui l'imiteront. Le but de ſon voyage fut, à tous égards, rempli & l'hémiſphère méridional ſuffiſamment examiné. Par-là, il mit fin aux recherches d'un continent ſud, qui depuis près de deux ſiècles ont captivé l'attention de diverſes puiſſances maritimes, & ont été l'objet des ſollicitations preſſantes des Philoſophes & des Géographes.

Enfin, après tant de courſes autour du globe, le capitaine Cook ſongea à retourner en Angleterre. Il eut

cependant d'abord quelque intention de prolonger un peu ſon voyage, pour examiner l'endroit où eſt, dit-on, ſituée la terre découverte par les François; mais après une mure délibération, il abandonna ce deſſein. Il conſidéra que ſi cette découverte étoit vraie, ceux qui en étoient les auteurs devoient avoir auſſi bien examiné l'endroit qu'il pourroit l'examiner lui-même; que ce ne pouvoit être qu'une isle, & que d'après le froid que nos voyageurs avoient ſenti par la même latitude, cette isle devoit être ſtérile & mauvaiſe. En outre, il auroit fallu que les Anglois reſtaſſent au moins deux mois de plus en mer, dans une latitude orageuſe, & avec un vaiſſeau très-fatigué. Les voiles & les cordages étoient preſque pourris. A tout moment il ſe caſſoit quelque choſe, & on n'avoit plus de quoi le remplacer. Les proviſions du vaiſſeau étoient ſi vieillies, qu'elles ne fourniſſoient qu'une mauvaiſe nourriture, & depuis long-tems l'équipage manquoit de rafraîchiſſemens. A la vérité tout le monde ſe portoit bien à bord, tout le monde auroit volontiers ſuivi le capitaine; mais pour lui que ſa prudence n'abandonnoit pas, il craignoit que le ſcorbut s'emparât de ſes gens, quand il ne lui reſtoit plus de remèdes à oppoſer à cette maladie funeſte. Il penſoit d'ailleurs qu'il y auroit de la cruauté à prolonger ſans néceſſité les périls & les fatigues de ces hommes qui s'étoient tous bien conduits pendant un ſi long voyage, & il ſe regardoit comme obligé de leur témoigner ſa reconnoiſſance, en leur épargnant des peines; car il faut le répéter, animés par l'exemple de leurs Officiers, les matelots avoient montré qu'il n'y avoit point d'obſtacles, point de dangers qu'ils n'oſaſſent ſurmonter; & la ſéparation de

Chap. V. Ann. 1775. l'Aventure n'avoit nullement diminué ni leur ardeur, ni leur courage, ni même leur gaieté.

D'après ces reflexions, dictées par la ſageſſe & l'humanité, le capitaine Cook réſolut donc, ſans perdre de tems à chercher les découvertes des François, de prendre le chemin du Cap de Bonne-Eſpérance. Il ſe propoſa cependant de voir en paſſant les isles de Denia & de Marſeveen, qui ſont placées ſur la carte (*a*) des variations du docteur Halley. Mais quoiqu'il eût parcouru, depuis le 25 Février
13 Mars. juſqu'au 13 de Mars, les latitudes où devoient être ces isles, il ne les apperçut point. Rien même ne lui fit eſpérer qu'il pourroit les trouver; & il ne voulut pas employer plus de tems à les chercher ou à prouver leur non-exiſtence. Tous nos voyageurs devoient déſirer de gagner un port. Le capitaine Cook qui le ſouhaitoit non moins que les autres, ne voulut pas paroître s'oppoſer au vœu général; & il dirigea ſa courſe, ſans plus de délai, vers le Cap de Bonne-Eſpérance (*b*).

Dès qu'il eut invariablement formé ce deſſein, il demanda à tous les principaux & bas Officiers les livres de Lock & les journaux qu'ils avoient tenus. Ils lui furent ſur le champ remis, & il les ſcella pour être délivrés au bureau de l'Amirauté. Cette formalité étoit conforme aux

(*a*) Elles ſont placées par la latitude ſud de 4° ½, & par la longitude eſt de 4° du méridien du Cap de Bonne-Eſpérance.

(*b*) Il étoit alors par la latitude 38° 38′ ſud, & par les 23° 37′ de longitude eſt.

instructions

instructions qu'il avoit reçues à son départ. Il enjoignit aussi à ses Officiers & à tout l'équipage, de ne point divulguer où ils avoient été, jusqu'à ce que l'Amirauté leur en accordât la permission; mais il faut convenir que cet ordre paroît bien difficile à remplir, si on considère le penchant qu'ont tous les hommes à parler des entreprises extraordinaires & des aventures où ils se sont trouvés mêlés.

CHAP. V. ANN. 1775.

LORSQUE la Résolution approchoit du Cap de Bonne-Espérance, elle rencontra un vaisseau de la Compagnie des Indes Hollandoise, commandé par le capitaine Bosch, & venant du Bengale. Bientôt après elle trouva encore le vrai Breton, vaisseau de la Compagnie Angloise, monté par le capitaine Broadly. M. Bosch s'empressa d'offrir à nos navigateurs du sucre, de l'arake, & tout ce qui étoit à son bord; & M. Broadly leur envoya généreusement des provisions fraîches, du thé, & plusieurs autres articles qui ne pouvoient pas manquer de leur être très-agréables. Quelques gazettes même assez anciennes, que M. Broadly leur donna, parurent d'un grand prix à des hommes qui avoient été privés si long-tems des nouvelles de leur patrie. Nos voyageurs apprirent aussi, par MM. Bosch & Broadly, quelques particularités concernant l'Aventure, depuis qu'elle s'étoit séparée de la Résolution.

LE mercredi 22 de Mars (a), le capitaine Cook fit 22 Mars.

(a) Pour nos Navigateurs, qui avoient fait le tour du Monde, il n'étoit que mercredi 22 Mars; mais au Cap de Bonne-Espérance, il étoit jeudi 21.

Chap. V. Ann. 1775.

mouiller l'ancre dans la Baie de la Table, où il trouva des vaiſſeaux Hollandois, des François, & la Cérès appartenant à la Compagnie des Indes angloiſes, commandée par le capitaine Newte, & allant à Londres. Le capitaine Cook profita d'une occaſion auſſi favorable. Il remit à M. Newte la première partie de ſon journal avec pluſieurs cartes & deſſins pour les lords de l'Amirauté.

Du moment que le capitaine Cook étoit parti du Cap de Bonne-Eſpérance pour naviger autour du globe juſqu'à ſon retour dans le même port, il avoit parcouru vingt mille lieues de mer; ce qui eſt preſque égal à trois fois la circonférence de la terre. Jamais aucun vaiſſeau, avant la Réſolution, n'avoit fait une auſſi longue route en ſi peu de tems. Il n'étoit ſans doute pas ſurprenant que les voiles & les cordages fuſſent endommagés, même entièrement pourris. Cependant dans ce pénible voyage par tant de latitudes différentes, depuis 9 juſqu'à 71°, les Anglois ne perdirent pas une voile, ni ne caſsèrent la moindre vergue; bonheur qu'on doit attribuer & à la bonté du vaiſſeau & de ſes agrès, & aux ſoins vigilans de ſes habiles Officiers.

Il eſt inutile, je crois, de s'étendre ſur la ſuite de ce voyage. Quoique nos navigateurs n'aient point rallenti leur attention pour tout ce qui intéreſſe la Géographie & la Marine, quoiqu'ils aient obſervé avec la même ſagacité tout ce qu'ils ont cru digne de remarque, comme ils ne voyageoient plus dans des mers inconnues, & qu'ils n'avoient point de pays nouveaux à découvrir, il nous

suffira de parler brièvement des endroits où ils s'arrêtèrent en revenant en Angleterre.

Les réparations du vaisseau étant complètement achevées & les ustensiles embarqués, ainsi que les provisions fraîches, le capitaine Cook partit du Cap de Bonne-Espérance le 27 Avril; & le 15 de Mai il arriva à Sainte-Hélène. Il séjourna dans cette isle jusqu'au 21; & en étant reparti, il fit voile pour celle de l'Ascension, où il jetta l'ancre le 28. Là il s'arrêta trois jours. Ensuite il dirigea sa course vers l'isle de Fernando de Noronha, qu'il atteignit le 9 de Juin.

27 Avril. 15 Mai. 21. 28. 31. 9 Juin.

Dans cet intervalle, le capitaine Cook renouvela les expériences pour dessaler l'eau de la mer. Le résultat prouva que l'invention étoit bonne ; mais qu'il ne seroit pas prudent de compter entièrement sur ce moyen pour se procurer de l'eau fraîche. Il est certain que quand on a assez de bois, & que le cuivre de la machine à distiller est bien étamé, on peut dessaler assez d'eau pour soutenir la vie d'un équipage; mais non pas pour s'en procurer une assez grande quantité pour les besoins & la propreté qu'exigent des climats chauds. Le capitaine Cook étoit convaincu par expérience que rien ne contribue plus à la santé des gens de mer que d'avoir beaucoup d'eau.

Le 14 de Juillet, la Résolution entra dans le Port royal de Fayal, l'une des Açores. Le seul dessein qu'avoit le capitaine Cook en s'arrêtant là, c'étoit de fournir à M. Wales, l'occasion de régler les montres marines, & de

14 Juillet.

Chap. V. Ann. 1775. pouvoir fixer la longitude des Açores avec la plus grande justesse possible. Il n'eut pas plutôt fait mouiller l'ancre, qu'il envoya un de ses Officiers au Consul anglois, afin qu'il instruisît le Gouverneur de l'arrivée de la Résolution, & qu'il lui demandât la permission de faire à terre des observations astronomiques. M. Dent qui remplissoit la place de Consul, non-seulement obtint cette permission; mais il fit préparer dans son jardin un endroit où M. Wales plaça son observatoire.

19 Juillet. Les travaux de M. Wales étant achevés, le 19, nos navigateurs s'empressèrent de se rendre en Angleterre. Le
30. 30 ils mouillèrent l'ancre à Spithead, & ils débarquèrent à Porstmouth. Ils avoient été absens de leur patrie pendant trois ans & huit jours; & quoiqu'ils eussent continuellement voyagé dans les climats les plus différents, c'est-à-dire, ou très-froids ou très-chauds, ils n'avoient perdu que quatre hommes, dont un seul de maladie.



CHAPITRE VI.

Contenant l'Histoire du capitaine Cook, depuis la conclusion de son second voyage autour du Monde, jusqu'au commencement du troisième voyage dans l'Ocean-Pacifique.

La manière dont le capitaine Cook avoit dirigé son second voyage, les découvertes qu'il avoit faites, la solution du grand problême pour lequel il avoit été envoyé; tout enfin justifioit les personnes qui avoient concouru à le faire mettre à la tête d'une si noble entreprise, & le rendoit encore plus recommandable à leurs yeux. Il n'y avoit eu pendant son absence aucun changement dans les départemens de l'Amirauté. L'illustre lord Sandwich, dont l'esprit étendu avoit adopté ce vaste plan de navigation que le capitaine Cook venoit de remplir, étoit encore dans le ministère; aussi jouit-il de la plus grande satisfaction, quand il vit ses projets si dignement exécutés. Il ne perdit pas un instant pour faire valoir auprès du Roi les services du capitaine Cook; & Sa Majesté montra qu'elle n'avoit pas besoin d'être long-tems sollicitée pour recompenserle mérite. Le 9 du mois d'Août, notre navigateur qui n'étoit encore que Capitaine commandant, fut élevé au rang de Capitaine en pied. Trois jours après il reçut encore une marque plus distinguée de la protection du Gouvernement. Il eut, en sa qualité de Capitaine, une place dans l'administration de l'hôpital de Gréenwich; place qui lui fut

CHAP. VI. ANN. 1775. accordée pour qu'il pût jouir agréablement du prix de ses grands travaux.

ON ne peut pas douter que les amis des Sciences ne fussent particulièrement attentifs à l'effet que devoient produire les découvertes du capitaine Cook. Les additions que cet habile Marin venoit de faire aux connoissances géographiques, à la navigation, à l'astronomie, & les vues qu'il donnoit sur la vie, les mœurs, les usages de tant de peuples différens, ne pouvoient pas manquer de lui mériter l'estime & la reconnoissance des vrais Philosophes. Intimement lié avec plusieurs savans, & sur-tout avec sir John Pringle, alors Président de la Société Royale, il fut engagé par ses amis à solliciter une place dans cette Compagnie illustre. En conséquence, vers la fin de 1775, il
1776. se mit au nombre des candidats. Le 29 de Février on
29 Fév. 7 Mars. l'élut unanimement, & le 7 de Mars on procéda solennellement à sa réception. Le même jour, on lut un mémoire de lui adressé à sir John Pringle, relativement à la méthode qu'il avoit suivie, pour conserver la santé de l'équipage de la Résolution, pendant son voyage autour du monde. Le 18 Avril, le Président de la Société Royale le détermina à lui communiquer un autre mémoire sur les marées de la mer du Sud. Ses observations ont été principalement faites dans la rivière de l'Endéavour, & sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande.

UN plus grand honneur que celui d'être simple membre de la Société Royale, étoit réservé au capitaine Cook. Sir John Pringle & le conseil de la Société, résolurent de lui

accorder la médaille d'or, destinée à l'écrit le plus utile qui ait paru dans l'année, sur des expériences nouvelles; & un tel choix étoit sans doute plein de sagesse & d'équité. Si le capitaine Cook n'avoit point fait des découvertes importantes, s'il n'avoit point résolu le problême sur un continent austral, son nom seroit également immortel, pour avoir veillé avec tant d'humanité & avec tant de bonheur, à la conservation de la santé des gens de mer. Aussi doit-on applaudir à ce qu'il dit modestement de lui-même, en terminant la relation de son second voyage. « Quel que puisse être » le jugement qu'on por- » tera sur ce que je viens d'écrire, c'est avec une verita- » ble satisfaction, & sans m'attribuer aucun autre mérite » que celui de l'attention que j'ai portée à mon devoir, » que je conclurai mon récit par une observation impor- » tante & fondée sur l'expérience. J'ai eu l'avantage de » trouver la possibilité de conserver pendant long-tems la » santé d'un équipage nombreux, dans des climats divers, » & parmi les fatigues & les dangers; or cela seul rendra » encore mon voyage précieux aux yeux des hommes bien- » faisans, lors même que les disputes sur un continent » Austral auront cessé de fixer l'attention du public, & de » diviser les Philosophes. »

SIR John Pringle avoit accoutumé, en délivrant la médaille de sir Godfrey Copley, de faire une analyse de l'Ouvrage qui avoit mérité cette médaille. Ainsi, à l'occasion du Mémoire du capitaine Cook, le Président put étendre son discours. L'objet étoit parfaitement analogue à son goût & à ses études. Sa vie entière avoit été consacrée

non-seulement à chercher les moyens de guérir les maladies qui affligent l'humanité ; mais les moyens plus utiles de prévenir ces maladies. C'est donc avec une douce satisfaction qu'il célébra les talens d'un ami, dont les précautions, aussi simples que sages, ont rendu la navigation autour du monde presque sans danger pour la santé.

Au commencement de son discours, sir John Pringle demande : « Quelles expériences peuvent être plus utiles » que celles qui ont pour objet de conserver la vie des » hommes? Quand pourrons-nous en trouver qui aient eu » plus de succès que celles dont nous nous occupons main- » tenant ? Ici, ajoute le Président, nous ne voyons point » le vain pouvoir dont se vante l'empirisme, ni les ingé- » nieuses & trompeuses théories de l'esprit de système ; » mais un détail succint & incontestable des moyens dont » s'est servi le capitaine Cook, avec l'aide de la Providence » divine, pour faire un voyage de trois ans & huit jours, » à travers tous les climats, depuis les 52° nord aux 71° » sud, sans n'avoir perdu qu'un seul matelot, sur cent dix- » huit hommes qu'il avoit dans son vaisseau (*a*). Je veux » demander à présent, continua sir John, à ceux qui con- » noissent le mieux les calculs sur les mortalités, s'ils » ont jamais vu, dans le meilleur climat & dans l'état

(*a*) M. PATTEN, chirurgien de la Résolution, informa sir John Pringle, que cet homme mourut d'une consomption, qui se termina en hydropisie. Il s'étoit plaint à bonne heure d'une toux, & ensuite d'autres symptomes de consomption qui ne l'abandonnèrent jamais. Il y a apparence que ses poumons etoient attaqués avant qu'il entrât à bord.

» de

» de vie le plus paisible, mourir aussi peu d'hommes sur cent » dix-huit, en trois années de tems? Lorsque nous avons » vu dans l'histoire des anciens navigateurs, qu'il périssoit » autrefois tant de monde à la mer, combien nous de- » vons être agréablement étonnés, en apprenant qu'il est » possible de braver l'insalubrité de l'air qu'on respire sur » l'Océan, & qu'enfin un voyage autour du monde ne sera » désormais pas plus dangereux pour la santé qu'une simple » course en Europe. »

DANS la suite de ce discours, le Président parle des ravages & de la mort que le scorbut avoit coutume de produire dans les voyages de long cours. Ensuite il fait connoître, en y ajoutant ses propres observations, la méthode que le capitaine Cook a suivie pour maintenir la santé de son équipage; & enfin en achevant, il remarque que jamais la Société Royale n'a plus dignement accordé la médaille d'or, qui est le symbole fidèle de l'estime & de la bienfaisance. « Si à Rome, dit-il, on décernoit la » couronne civique à celui qui sauvoit un simple citoyen, » quels lauriers ne sont pas dus à l'homme qui en ayant » sauvé plusieurs, éternise dans nos transactions les moyens » dont doit se servir la Grande-Bretagne, pour conserver » dans les plus longs voyages la santé de ses intrépides en- » fans, de ces enfans qui, en s'exposant à tant de périls, » contribuent noblement à sa gloire, à son opulence & à la » durée de sa puissance maritime (*a*).

(*a*) CES citations sont tirées des Discours de sir John Pringle, pages 145, 147, 199, on ne sera pas fâché de retrouver ici, ce qu'a dit le capitaine Cook

Chap. VI.
Ann. 1776.

Lorsque la médaille fut décernée au capitaine Cook, il manquoit une seule chose à cette auguste cérémonie, il

des diverses causes qui, avec l'aide de la Providence, ont contribué à maintenir la santé constante & vraiment extraordinaire, dont son équipage a joui. — « Dans l'Introduction de ma relation, dit-il, j'ai parlé de l'extrême attention » qu'eut l'Amirauté, de me faire fournir tous les articles que l'expérience » ou la théorie jugeoient propres à conserver la santé des gens de mer. Je » n'abuserai pas du tems de mes Lecteurs en les leur détaillant tous, mais je » citerai ceux qui m'ont paru les plus utiles.

» Nous avions une grande quantité de dreche, dont nous faisions du » *mout-de-biere*. Dès qu'un matelot avoit le moindre symptome du scorbut, » ou qu'on le soupçonnoit de porter le germe de cette maladie fatale, on » lui faisoit boire chaque jour, depuis une jusqu'à deux, & souvent trois » pintes de ce mout-de biere, suivant que le chirurgien le jugeoit nécessaire. » Quelquefois même il en ordonnoit quatre pintes. Cette boisson, est sans » contrédit une des plus anti-scorbutiques qu'on ait découvertes, & si on » s'en sert à tems, & avec l'attention convenable, je suis convaincu qu'elle » empêchera toujours le scorbut de faire de grands progrés. Cependant je ne » pense pas qu'elle puisse le guérir radicalement à la mer.

» Nous étions pourvus de beaucoup de *sour-krout*. C'est un aliment sain, » & suivant moi, un très-puissant anti-scorbutique. D'ailleurs il ne se corrompt » pas en vieillissant; quand nous étions en mer, on en servoit une livre à chaque homme, deux fois par semaine, ou plus souvent si on le jugeoit con» venable.

» Les *Tablettes-de-Bouillon* sont aussi très-bonnes, & nous en avions une » provision considérable. On en faisoit bouillir trois fois par semaine, dans » les rations de féves, à raison d'une once par homme; & quand nous relâchions dans des endroits, où nous pouvions nous procurer des végétaux » frais, on en mêloit tous les matins pour déjeuner dans les rations de farine » de froment, ou de gruau, & à dîner dans les féves & les herbages. Cela » rendoit nos repas plus sains, & en outre, cela donnoit aux végétaux » un goût plus agréable, & engageoit les matelots à en manger sans ré» pugnance.

n'étoit point lui-même présent à l'assemblée, & il ne put ni entendre le discours du Président, ni recevoir publique-

» Le *jus de limon ou d'orange*, est un puissant anti-scorbutique, dont nous » étions bien pourvus. Le chirurgien l'employa souvent avec succès.

» Parmi nos provisions on nous donna du *sucre* à la place de l'*huile*; & le » *gruau* fut suppléé en partie par la *farine de froment*. Je pense que ce change- » ment nous fut utile. Non-seulement le sucre est un assez bon anti-scorbu- » tique, mais l'huile, & sur-tout celle qu'on emploie dans les vaisseaux anglois, » me semble propre à donner le scorbut.

» Mais les choses les plus salubres, soit comme alimens, soit comme » remèdes, ne peuvent avoir aucun succès, à moins qu'on ne prenne beau- » coup de précautions. En cela, plusieurs années d'expérience, & les con- » seils que j'ai reçus de sir Hugh Pallifer, des capitaines Campbell & Wallis, » & de divers autres officiers intelligens, m'ont mis à même d'établir les règles » par lesquelles je me suis gouverné dans mon voyage.

» L'Equipage étoit divisé en trois quarts, * excepté dans les occa- » sions extraordinaires. Par ce moyen les matelots n'étoient pas si long-tems » exposés à l'air, que s'il n'y avoit eu que deux quarts. Ils avoient des » hardes sèches pour se changer lorsqu'ils étoient mouillés; & d'ailleurs on » prenoit soin de les faire mouiller le moins possible.

» On étoit attentif à faire tenir leurs personnes, leurs hamacs, leur cou- » cher, leurs vêtemens, &c. toujours propres & secs. Le vaisseau étoit » souvent seché & nétoyé dans les entreponts. Une ou deux fois par » semaine on y allumoit du feu; & quand le mauvais tems ne le permettoit » pas, on y faisoit fumer de la poudre à canon, mêlée avec du vinaigre » & de l'eau. Je faisois fréquemment mettre du feu dans un pot de fer, » qu'on plaçoit à fonds de cale, ce qui servoit à purifier l'air des endroits » les plus bas du vaisseau. On ne sauroit jamais apporter assez d'attention au » renouvellement de l'air & à la propreté du vaisseau, comme à celle de » l'équipage. La moindre négligence enfante des odeurs putrides & désa- » gréables, que le feu seul peut corriger.

* Le quart est la partie de l'équipage qui veille à la conduite du vaisseau.

CHAP. VI.
ANN. 1776.

ment la couronne. Quelques mois avant l'anniversaire de Saint-André, jour où la Société Royale distribue ses prix,

---

« LES ustensiles de cuivre pour la cuisine, étoient toujours exactement » nétoyés.

» JE ne souffrois jamais qu'on laissât manger à l'équipage la graisse de » bœuf ou de porc salé, parce que je crois qu'elle donne le scorbut.

» J'AVOIS soin de prendre de l'eau fraîche, par-tout où je pouvois en » trouver, quoique souvent j'en eusse peu de besoin; parce que je crois que » l'eau nouvellement puisée, vaut toujours beaucoup mieux que celle qui a » resté quelque tems dans les tonneaux. D'ailleurs nous n'étions jamais obligés » de ménager cette importante provision : nous en avions au contraire » pour nos moindres besoins. A la vérité tous les navigateurs ne doivent pas » s'attendre à jouir des mêmes avantages que j'ai eus à cet égard. Je voya- » geois dans de très-hautes latitudes : mais les peines & les dangers insé- » parables d'une pareille entreprise, étoient compensés, en quelque sorte, » par le plaisir singulier d'extraire souvent de l'eau fraîche des glaces qui » chargeoient l'Océan où nous navigions.

» NOUS vîmes peu d'endroits, où la main de l'homme, ou la bienfaisante » nature, n'eût pas mis quelques provisions fraîches, animales ou végétales, » dont nous pouvions profiter. Mon premier soin, en arrivant dans un port, » étoit de chercher tout ce qui pouvoit convenir à l'équipage, & pour » obliger les matelots à en faire usage, j'employois l'exemple & l'autorité. » Mais l'utilité de ces sortes de rafraîchissemens, fut sitôt reconnue, que je » n'avois plus guère besoin de les recommander.

LE capitaine Cook, avant de s'embarquer pour son troisième voyage, écrivit une lettre à sir John Pringle, datée de la rade de Plymouth, le 7 Juillet 1776, dans laquelle il lui dit : « Je conviens avec vous que la cherté » du jus de limon & d'orange doit empêcher d'en prendre en grande quantité, » mais je ne crois pas cet article absolument nécessaire; s'il peut contribuer » avec les autres anti-scorbutiques à la santé des matelots, il me semble » du moins qu'il ne peut pas suffire. Je n'ai pas non plus une grande opinion » du vinaigre; mon équipage en usa très-peu pendant mon second voyage, &

le capitaine Cook étoit parti pour son dernier voyage. La médaille fut remise entre les mains de madame Cook, qui jouit de la joie la plus vive & la plus pure, en recevant ce témoignage de la gloire de son époux. On ne peut cependant pas douter que le capitaine ne fût instruit, avant son départ d'Angleterre, de la distinction que la Société Royale lui destinoit.

CHAP. VI. ANN. 1776.

APRÈS son second voyage, le capitaine Cook se fit connoître dans le monde comme un bon Écrivain. Lorsque le Gouvernement avoit fait publier la Relation du voyage de notre navigateur dans l'Endéavour, ainsi que les voyages des capitaines Byron, Carteret & Wallis, on pensa qu'il falloit employer la plume d'un homme de lettres à rédiger les différens journaux de ces Officiers. Le docteur Hawkesworth, connu & estimé du public, fut employé à ce travail; mais au second voyage de M. Cook, on crut que ce savant marin pouvoit se passer d'une main étrangère, & qu'il étoit lui-même en état d'écrire ses relations. Son journal n'avoit effectivement besoin que de quelques légères corrections, & d'être divisé par chapitres. Nous ne faisons que lui rendre justice, en disant que sa manière d'écrire ajoute beaucoup à sa gloire. Son style est naturel, clair, vigoureux, digne de son caractère & de son sujet; & nous croyons qu'un Auteur plus élégant auroit peut-être

---

» vers la fin du voyage il n'en eut point du tout. Cependant nous n'eûmes point » à nous plaindre qu'il nous eût manqué. Je fais rarement arroser le dedans de » mon vaisseau avec du vinaigre, parce que je crois que le feu & la fumée » produisent un bien meilleur effet ».

CHAP. VI. ANN. 1776.

nui à la simplicité qu'exige une pareille narration. C'est quelque tems après le départ du capitaine qu'on imprima son Ouvrage, & l'édition en fut confiée à son savant & estimable ami le docteur Douglas, dont la promotion à l'épiscopat, a depuis causé le plus grand plaisir à tous les amis des lettres & de la vertu. La relation du capitaine Cook fut d'ailleurs enrichie d'excellentes cartes, & de plusieurs belles gravures, d'après les dessins de M. Hodges.

CET Ouvrage fut bientôt suivi par les observations astronomiques que M. Wales avoit faites à bord de la Résolution, & M. Bayley à bord de l'Aventure; observations entreprises aux dépens des commissaires des longitudes, & publiées par leur ordre. Les livres de M. Wales & de M. Bayley, prouvent encore mieux de quelle utilité le voyage du capitaine Cook a été pour les sciences (*a*).

LE récit de quelques-unes des circonstances dont nous venons de parler a précédé la date où elles auroient dû

(*a*) Indépendamment des Ouvrages que le Gouvernement fit publier à cette occasion, M. George Forster en fit imprimer un en deux volumes, in-4°, intitulé: *Voyage autour du Monde dans la frégate la Résolution.* Il parut en 1777. L'année suivante, le docteur John-Reynold Forster donna au public un autre volume in-4°, sous le titre d'*Observations faites pendant un Voyage autour du Monde, sur la Physique, la Geographie, l'Histoire Naturelle & la Morale.* Il est inutile de dire que ces différens ouvrages contiennent beaucoup de choses curieuses. M. George Forster, ayant été accusé de s'être trompé sur plusieurs faits, M. Wales écrivit des remarques critiques, auxquelles M. George Forster répondit. Quant à deux ou trois autres livres publiés à la hâte sur le même sujet, nous n'en parlerons pas ici.

naturellement paroître ; mais nous avons cru qu'il valoit mieux les rapporter ici que d'interrompre le fil de la narration du dernier voyage qui doit remplir le chapitre suivant. Chap. VI. Ann. 1776.

Quoiqu'on s'attendît bien que le capitaine Cook ne dût songer qu'à se reposer de ses grands travaux, le projet des découvertes n'avoit pas été entièrement abandonné. L'espérance de trouver une terre Australe inconnue pour y établir un commerce & des colonies utiles, s'étoit évanoui ; mais il restoit une autre importante question à résoudre ; on vouloit savoir s'il existoit réellement un passage dans le nord de l'Océan Pacifique.

Divers navigateurs, & sur-tout des Anglois, ont cherché ardemment à découvrir une route plus courte, plus commode & plus avantageuse pour la navigation du Japon, de la Chine, & en général de toutes les Indes Orientales, que l'ennuyeux circuit du Cap de Bonne-Espérance. Des marins intrépides ont tenté de s'ouvrir un chemin par l'ouest de l'Amérique septentrionale. Forbisher a commencé à le chercher en 1576, & il a été imité par plusieurs autres jusques à James & Fox en 1631. Leurs expéditions ont sans doute beaucoup étendu les connoissances nautiques. L'Amérique en a été mieux connue. On a découvert les baies d'Hudson & de Baffin. Mais le passage qu'on désiroit n'a point été trouvé. Toutes les tentatives des Hollandois & de nos compatriotes pour passer dans le nord de l'Asie, en allant vers l'est, n'ont pas été plus heureuses. Le voyage de Wood en 1676,

ſemble avoir terminé la longue liſte des inutiles entrepriſes qu'on fit dans le ſiècle dernier pour trouver ce paſſage; & enfin ſi la poſſibilité de le découvrir n'a pas été abſolument démontrée, les recherches en furent toujours ſi infructueuſes qu'on crut pendant long-tems devoir y renoncer.

L'espérance ſe ranima un peu avant le milieu de ce ſiècle. M. Dobbs ſoutint vivement la probabilité d'un paſſage au nord-oueſt de la baie d'Hudſon, & fixa l'attention de l'Angleterre ſur cet important objet. Il fut cauſe que le Gouvernement envoya le capitaine Middleton en 1741, & les capitaines Smith & Moore en 1746, pour tâcher de découvrir ce paſſage; mais quoiqu'un acte du Parlement aſſurât vingt mille guinées de récompenſe à celui qui réuſſiroit dans une pareille entrepriſe, elle n'en fut pas plus avancée.

La ſolution d'un problême auſſi important pour la navigation, étoit réſervée au règne de George III, & ce projet, digne du premier lord de l'Amirauté, fut adopté par lui avec empreſſement. On fit d'abord partir lord Mulgrave avec deux vaiſſeaux pour examiner juſqu'où on pouvoit aller vers le pôle nord. Dans cette expédition lord Mulgrave rencontra les difficultés inſurmontables qui ont rebuté tant d'autres voyageurs. Cependant l'eſpoir d'ouvrir une communication par le nord, entre l'Océan Atlantique & l'Océan Pacifique, ne fut point rejetté; on réſolut au contraire d'accélérer le voyage qui devoit décider s'il y avoit un paſſage ou non.

La

LA conduite d'une entreprise si intéressante, si difficile, exigeoit un chef d'une expérience consommée, & d'un talent & d'un courage supérieurs. D'après cela, on ne pouvoit pas douter que le capitaine Cook ne fût l'homme le plus capable de remplir dignement cet emploi. Cependant, quoique tout le monde désirât vivement qu'il s'en chargeât, personne, pas même lord Sandwich, son digne patron & ami, n'osa le lui proposer. Les services récens que le Capitaine avoit rendus à la navigation & aux autres sciences, les fatigues, les dangers qu'il avoit éprouvés, tout faisoit croire qu'il ne seroit pas raisonnable de lui demander qu'il s'exposât à des périls nouveaux. En même tems il étoit naturel de prendre ses conseils sur les moyens les plus convenables pour réussir dans un pareil voyage; & on demanda particulièrement son avis sur le choix de la personne à qui on pouvoit donner le commandement. Pour conférer plus aisément sur cet objet, lord Sandwich invita à diner notre navigateur, sir Hugh Palliser & M. Stephens. Là, indépendamment des bienfaits du Roi, que devoit attendre l'Officier qui auroit l'avantage de trouver le passage qu'on désiroit, on parla de tout ce qui avoit rapport à cette entreprise. On en fit valoir l'importance. On s'étendit sur l'utilité dont elle seroit pour la navigation, en complétant en quelque sorte toutes les découvertes maritimes. Le capitaine Cook se sentit si animé par tant de considérations, qu'il s'élança de son siége, en disant qu'il se chargeroit lui-même d'exécuter le projet. On peut facilement imaginer le plaisir qu'eurent ses amis. La proposition du capitaine flattoit leurs vœux secrets; car ils pensoient que lui seul pouvoit entièrement réussir dans

CHAP. VI. ANN. 1776.

ce périlleux voyage. Lord Sandwich ne perdit pas un moment. Il mit le projet sous les yeux du Roi ; & le capitaine Cook fut nommé commandant de l'expédition le 10 de Février 1776. En même-tems, on décida qu'à son retour en Angleterre, il seroit de nouveau établi à Gréenwich ; & que s'il n'y avoit point alors de place vacante, l'Officier qui lui succéderoit lui résigneroit la sienne.

Le commandement de l'expédition étant ainsi arrêté, on s'occupa à déterminer quel étoit le chemin le plus convenable pour espérer de réussir. Tous les premiers navigateurs autour du monde sont retournés en Europe par le cap de Bonne-Espérance ; mais il fut résolu que l'intrépide capitaine Cook tenteroit d'y revenir par les plus hautes latitudes nord, entre l'Amérique & l'Asie, & il y a lieu de croire que c'est lui même qui proposa de suivre cette dangereuse route. Ainsi le plan connu pour découvrir un passage au nord, fut renversé. Au lieu de chercher à entrer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, on voulut essayer de venir des mers Australes dans notre Océan. Quelque canal, quelque entrée qu'il puisse y avoir dans l'est de l'Amérique, propre à fournir l'espérance d'un passage, on prévit avec raison qu'il falloit que la mer fût navigable entre l'ouest de ce continent & les extrémités de l'Asie, pour que l'expédition pût complettement réussir. Le capitaine Cook eut donc ordre de se rendre dans l'Océan Pacifique, de traverser la chaîne des nouvelles isles qu'il avoit déja vues vers le Tropique du Capricorne ; de passer sous l'Equateur dans le nord de cet Océan, & de suivre alors la route qui lui paroîtroit la

plus convenable, pour fixer plusieurs points intéressans de géographie, pour faire des découvertes, & pour se rendre dans l'endroit où il croiroit pouvoir trouver un passage. La recherche de ce passage, principal objet de son expédition, lui fit résoudre, après les plus mûres délibérations, que dès qu'il seroit arrivé sur les côtes de la Nouvelle-Albion, il s'avanceroit dans le nord, jusqu'à la latitude de 65°, & qu'il ne perdroit aucun tems à visiter les Baies ou les rivières qu'il rencontreroit avant d'être arrivé par cette latitude.

POUR donner toute sorte d'encouragement à l'exécution d'un si grand projet, les motifs d'intérêt furent joints aux obligations du devoir. L'acte du Parlement de 1745, accordoit une récompense de vingt mille livres sterlings aux vaisseaux des sujets du Roi d'Angleterre qui trouveroient le passage. Les vaisseaux même de Sa Majesté n'avoient point droit à ce prix. Un plus grand défaut de cet acte, c'est qu'il exigeoit que le passage fût trouvé dans la baie d'Hudson ; mais on remédia à ces deux inconvéniens dans une nouvelle loi, passée en 1776. On déclara que « si quelque vaisseau appartenant aux sujets de Sa Majesté, » ou à Sa Majesté elle-même, trouvoit une communication » entre l'Océan Atlantique & l'Océan Pacifique, dans » quelque direction ou parallèle de l'hémisphère nord, » au-dessusde 52° de latitude, les propriétaires de ces » vaisseaux, s'ils étoient sujets du Roi d'Angleterre, ou » le commandant, officiers & matelots, si les vaisseaux » appartenoient à Sa Majesté, recevroient, comme une

CHAP. VI. ANN. 1776.

» récompenſe de cette découverte, la ſomme de vingt » mille livres ſterling ».

Le lieutenant Pickerſgill fut expédié, en 1776, pour aller examiner les côtes de la baie de Baffin. L'année ſuivante, on chargea le lieutenant Young, non-ſeulement de parcourir l'oueſt de cette baie, mais d'eſſayer de trouver, de ce même côté, une entrée de la mer Atlantique dans la mer du ſud; mais ces deux officiers ne découvrirent rien de favorable au projet du capitaine Cook.

Le gouvernement choiſit deux vaiſſeaux pour l'expédition principale, la Réſolution & la Découverte. Le commandement du premier fut donné au capitaine Cook; celui du ſecond, au capitaine Clerke. La Réſolution eut le même nombre d'officiers, ſoldats & matelots qu'à ſon précédent voyage; & la Découverte fut armée comme l'Aventure, excepté qu'on ne lui donna point de ſoldats de marine.

Pendant que les deux vaiſſeaux furent en armement, le comte de Sandwich & tous les autres lords de l'Amirauté montrèrent le zèle le plus ardent, la plus grande attention pour qu'ils fuſſent équipés de la manière la plus ſatisfaiſante. Ils leur firent fournir abondamment toutes les meilleures proviſions qu'on pût trouver; & les choſes que l'expérience avoit fait juger les plus propres à conſerver la ſanté des équipages, furent également accordées comme dans le voyage précédent. Sa Majeſté voulant que les habitans d'Otahiti & des autres isles de la mer du Sud

que nos navigateurs pourroient visiter, jouissent des marques durables de sa bienfaisance, ordonna qu'on leur portât un assortiment d'animaux utiles. En conséquence, on embarqua dans la Résolution un taureau, deux vaches, leurs veaux, & plusieurs moutons, avec du foin & du grain pour leur nourriture; & on résolut de joindre plusieurs autres animaux à ceux-ci, quand les vaisseaux arriveroient au cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Cook eut aussi une provision considérable de graines de jardinage; ce qui ne pouvoit pas manquer d'être un présent très-agréable pour les insulaires de l'Océan Pacifique. L'Amirauté fit joindre à ces objets plusieurs choses propres à améliorer la condition de ces peuples, ainsi que divers outils de fer, & une grande quantité d'articles curieux, qui pouvoient servir aux échanges du capitaine Cook, & à resserrer ses liaisons avec les Indiens. On ne se borna cependant point à s'occuper des nations qu'on alloit visiter: on songea aux besoins de nos matelots; on leur donna des vêtemens propres aux climats froids. Enfin, on mit à bord tout ce qu'on crut pouvoir contribuer à la santé ou aux agrémens de nos navigateurs.

LES soins extraordinaires de lord Sandwich & des autres chefs de l'Amirauté s'étendirent à tout, afin qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit rendre l'expédition utile. Divers instrumens astronomiques & nautiques furent confiés, par le Bureau des longitudes, au capitaine Cook, & à M. King son second lieutenant, qui se chargea de faire, pendant ce voyage, les observations d'astronomie & de navigation. On avoit d'abord décidé d'envoyer un astronome parti-

Chap. VI. Ann. 1776.

culier dans la Réfolution ; mais l'habileté du capitaine & celle du lieutenant rendirent ce double emploi inutile. Il en fut autrement pour la Découverte. M. Williams Bayley s'y embarqua. Il avoit déja donné des preuves de fa fagacité & de fon zèle, lorfqu'il étoit dans l'Aventure avec le capitaine Furneaux. La partie de l'hiftoire naturelle fut confiée à M. Anderfon, chirurgien de la Réfolution, très-capable d'obferver & de décrire tout ce qui pouvoit avoir rapport à cette fcience. M. Anderfon avoit été d'un grand fecours au capitaine Cook pendant fon fecond voyage. Il l'avoit fur-tout beaucoup aidé dans le nombreux vocabulaire du langage d'Otahiti, & dans la comparaifon des idiômes des autres isles que les Anglois avoient vues. Le capitaine Cook choifit en outre plufieurs jeunes officiers, qu'il pouvoit employer à tracer des cartes, à relever des points de vue des côtes & des caps près d'où les vaiffeaux devoient paffer, & à deffiner le plan des ports & des baies où on jetteroit l'ancre. Il penfoit que ce n'étoit qu'en prenant toutes ces précautions, que ces découvertes feroient utiles aux navigateurs à venir. Enfin, pour rendre de toutes les manières ce voyage inftructif & agréable, on engagea M. Webber à s'embarquer dans la Réfolution. On defira qu'il fuppléât, par fon pinceau, à l'infuffifance des narrations, & qu'il nous repréfentât les fcènes les plus intéreffantes de ce mémorable voyage.

Le 8 de juin, le comte de Sandwich, fir Hugh Pallifer, & tous les autres chefs du Bureau de l'Amirauté, par une dernière & extraordinaire marque d'attention, fe rendirent à Long-Reach, où étoient les vaiffeaux. Ils voulurent

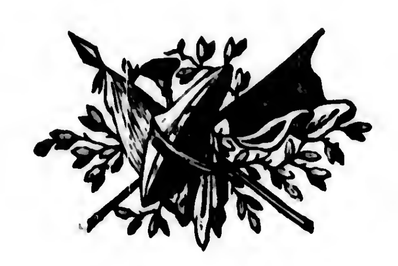
vérifier ſi tout l'armement étoit achevé ſuivant leurs intentions, & à la ſatisfaction des voyageurs. Cette viſite fut ſuivie d'un dîner que le capitaine Cook donna à ſon bord à tous les lords de l'Amirauté, & à pluſieurs de leurs amis; & lorſqu'ils montèrent dans le vaiſſeau, & lorſqu'ils en débarquèrent, il les fit ſaluer de dix-ſept coups de canon, & de trois acclamations de ſon équipage. CHAP. VI. ANN. 1776.

COMME la Réſolution devoit toucher à Otahiti & aux autres isles de la Société, on ne manqua pas la ſeule occaſion qui pourroit peut-être s'offrir pour reconduire Omaï dans ſon pays natal. Il quitta Londres le 24 juin, 24 Juin. avec le capitaine Cook; mais il ne partit qu'avec une ſatisfaction mêlée de regrets. Le ſeul nom de l'Angleterre, & des perſonnes qui, pendant ſon ſéjour, l'avoient protégé & aimé, l'affectoit ſenſiblement, & faiſoit couler ſes pleurs. Mais la joie renaiſſoit dans ſes yeux, dès qu'on lui parloit des isles où il étoit né. Les bons traitemens qu'il avoit reçus à Londres, avoient fait une profonde impreſſion ſur ſon ame. Il conſervoit la plus haute idée & de l'Angleterre & de la nation angloiſe; cependant, l'eſpoir ſi doux de revoir ſa patrie, & l'avantage d'y retourner chargé de choſes qu'il ſavoit être inappréciables pour ſes compatriotes, & dont la poſſeſſion devoit le mettre à même d'obtenir une grande diſtinction, ſuffiſoient pour bannir bientôt les ſentimens triſtes qui l'affectoient, & en mettant le pied à bord, il parut preſque conſolé.

LE Roi avoit accordé à Omaï une ample proviſion de tout ce que nos navigateurs avoient vu eſtimé comme

CHAP. VI.
ANN. 1776.

utile ou agréable pendant leur premier voyage à Otahiti, & aux autres isles de la Société. Lord Sandwich, sir Joseph Banks, & plusieurs autres personnes de distinction, tant hommes que femmes, firent aussi beaucoup de présens à ce jeune Indien : en un mot, pendant qu'il demeura en Angleterre, & quand il en partit, on ne négligea rien pour qu'il pût donner aux insulaires de l'Océan pacifique, la plus noble opinion de la grandeur & de la générosité des Anglois.



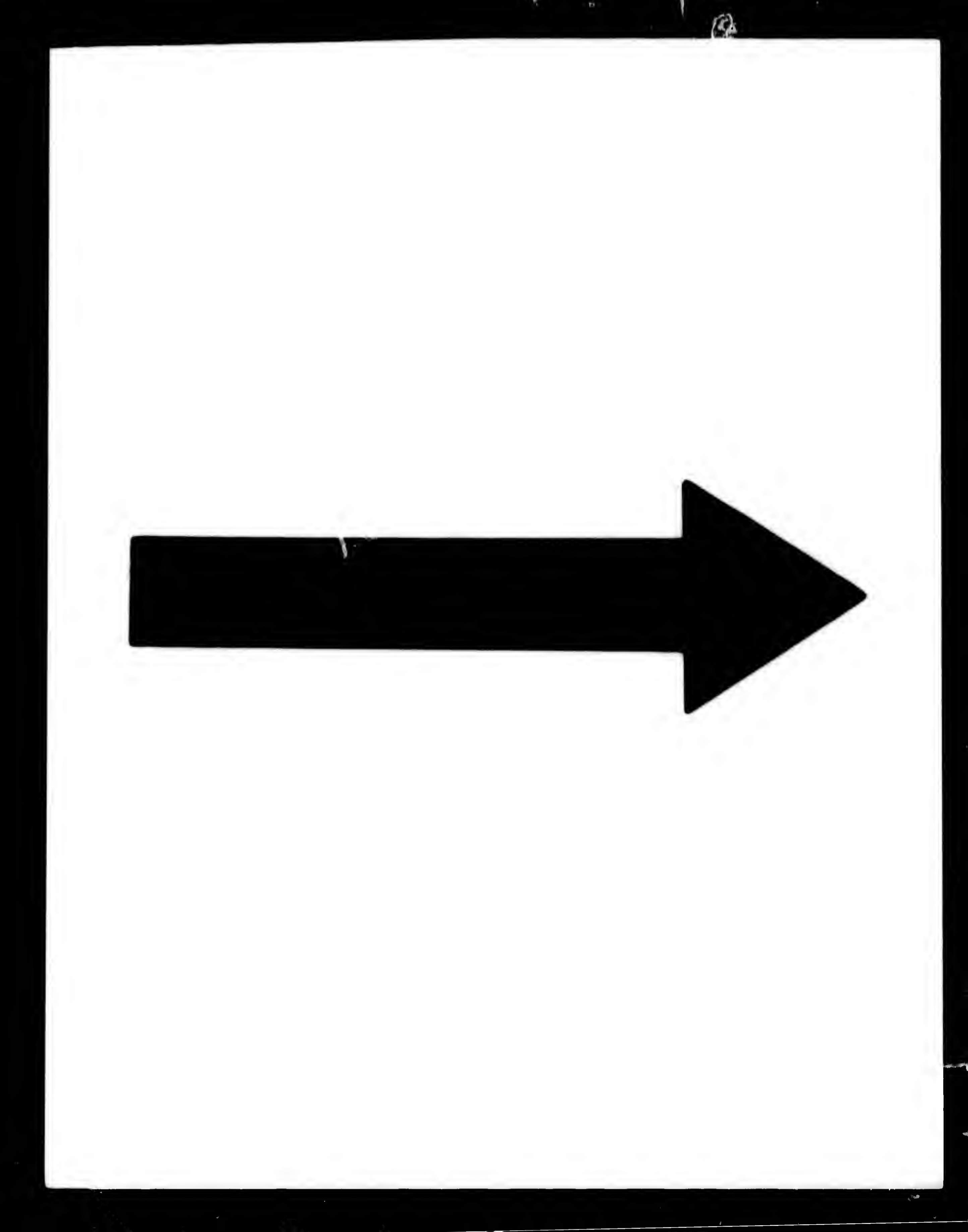
Chap. VII.
Ann. 1776.

CHAPITRE VII.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook depuis le commencement de ſon troiſième voyage juſqu'à ſa mort.

Tout étant prêt à bord de la Réſolution, le capitaine Cook reçut ordre de ſe rendre à Plimouth, & de prendre la Découverte ſous ſon commandement. L'ordre fut également donné au capitaine Clerke, d'obéir à M. Cook.
Le 25 de Juin, il partit de Nore pour les Dunes, & le 25 Juin.
30 il mouilla l'ancre dans la baie de Plymouth, où la Dé- 30.
couverte étoit déja arrivée. Ce ne fut que le 8 Juillet que 8 Juillet.
notre navigateur reçut les dernières inſtructions de l'Amirauté, avec l'injonction de faire voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance. Le capitaine Clerke, retenu à Londres pour des affaires indiſpenſables, devoit le ſuivre dès qu'il pourroit joindre ſon vaiſſeau.

Dans la ſoirée du 12, le capitaine Cook appareilla 12.
& ſortit de Plimouth pour deſcendre le canal. Il commença de bonne heure à uſer de ſes précautions pour conſerver la ſanté de ſon équipage; car dès le 17, il fit fumiger 17.
les entreponts du vaiſſeau avec de la poudre à canon, & donner de l'air dans les endroits où l'on ſerre les voiles.
Le 30 il y eut une éclipſe totale de lune, que le capitaine 30.
Cook ſe prépara à obſerver avec un téleſcope de nuit; mais il ne put pas marquer les progrès de l'éclipſe, parce



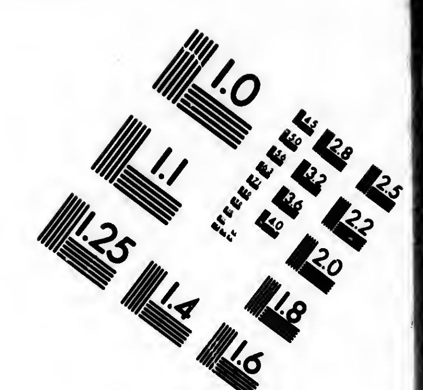
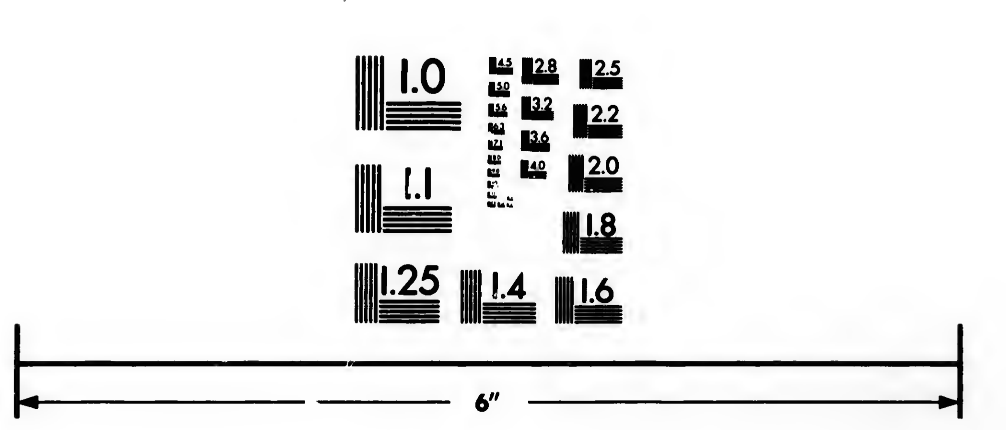


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





CHAP. VII. ANN. 1776.

que la lune fut presque toujours cachée par un nuage épais.

S'ÉTANT apperçu qu'il n'avoit pas assez de foin & de grains pour nourrir, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, les bestiaux qui étoient à bord, le capitaine Cook résolut de relâcher à Ténériffe. Il crut qu'il trouveroit dans cette Isle, plutôt qu'à Madère, les rafraîchissemens & les fourrages dont il avoit besoin. Le premier du mois d'Août, il entra dans la rade de Santa-Crux, & ayant envoyé un de ses Officiers au Commandant, il en reçut l'assurance polie d'obtenir tout ce qu'il demandoit.

1 Août.

SI l'on jugeoit de Ténériffe, par la campagne qui avoisine la rade de Santa-Crux, on la trouveroit si pauvre & si stérile, qu'on ne la croiroit pas en état de nourrir ses propres habitans. Cependant, d'après toutes les provisions que nos navigateurs y trouvèrent, il paroît que l'abondance règne dans cette isle. Tout y étoit d'ailleurs à un prix si modéré, que le capitaine Cook persista à croire que Ténériffe étoit préférable à Madère pour la relâche des vaisseaux dans les voyages de long cours. A la vérité, le vin de Madère vaut mieux que celui de Ténériffe; mais aussi il coûte bien plus cher.

DURANT le court séjour que le capitaine Cook fit à Ténériffe, il continua, avec assiduité, ses observations astronomiques. M. Anderson fit aussi beaucoup de remarques sur le pays en général, sur la nature du sol, les

productions & les habitans. Il apprit d'un homme, plein d'esprit & de connoissances, lequel résidoit depuis long-tems dans l'isle, que l'arbuste décrit par Tournefort & par Linnæus, sous le nom d'*arbuste à thé*, & qu'on dit ne croître qu'à la Chine, est fort commun à Ténériffe. On l'y regarde comme une herbe parasite, & chaque année on en arrache beaucoup en sarclant les vignes. Cependant les Espagnols en prennent quelquefois la feuille, en guise de Thé, & lui attribuent toutes les qualités du thé de la Chine. Ils lui donnent même le nom d'*arbuste à thé*, & ils disent qu'il y en avoit déja dans l'isle, quand elle fut découverte. Une autre curiosité botanique, fort singulière, qu'on trouve à Ténériffe, c'est une espèce de Limon, dans lequel il y en a un plus petit & plus rond, renfermé & absolument distinct.

LE climat de Ténériffe est généralement remarqué pour sa salubrité. Il est sur-tout, dit-on, très-bon pour les pulmoniques. L'habitant que nous avons déja cité, attribuoit cette propriété à la facilité qu'on a de changer sans cesse de température, en se transportant à diverses hauteurs de la montagne; & il s'étonnoit beaucoup que les Médecins Anglois n'envoyassent jamais leurs malades à Ténériffe, au lieu de les faire passer à Nice & à Lisbonne.

QUOIQU'ON dise que les manières des Espagnols ressemblent fort peu à celles des Anglois, Omaï ne trouvoit pas beaucoup de différence entr'eux. Il disoit seulement que les Espagnols ne paroissoient pas être aussi bienveillans que les Anglois, & que par leur figure & par leur

CHAP. VII. ANN. 1776. couleur, ils avoient quelque rapport avec ses compatriotes.

4 Août. LE 4 d'Août la Resolution partit de Téneriffe, & cingla vers le Cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Cook étoit si attentif à conserver la discipline & la santé dans son vaisseau, qu'il fit faire l'exercice des canons & de la mousqueterie deux fois dans l'espace de cinq jours, ainsi que
10. nétoyer & fumiger les entreponts. Dans la soirée du 10, nos navigateurs arrivant près de l'isle de Bonavista, se trouvèrent environnés de rochers à fleur d'eau; de sorte qu'ils touchoient presque les brisans. Leur situation étoit sans doute très-allarmante. Mais le capitaine, avec ce sang-froid intrépide qui le caractérisoit, ne s'amusa point à sonder, pensant que ce retard, loin de diminuer le péril, pourroit l'augmenter.

LORSQUE le capitaine Cook fut près des isles du Cap-Verd, il eut occasion de relever une erreur de M. Nichelson, relativement à la manière de naviger dans ces parages; erreur qui pourroit devenir funeste aux marins qui l'adopteroient.

13. LE 13, nos voyageurs passèrent devant le port de Praya, dans l'isle de Sant-Jago. Mais la découverte n'étant point-là, & la Résolution ayant consommé très-peu d'eau depuis son départ de Téneriffe, le capitaine Cook ne voulut point s'arrêter. Il fit voile au sud.

ENTRE les latitudes de 12 & de 7° nord, nos navi-

gateurs trouvèrent un ciel sombre & brumeux. La pluie tomboit fréquemment, & elle étoit accompagnée de ces chaleurs étouffantes qui engendrent souvent des maladies funestes. Dans des tems pareils, les Commandans des vaisseaux ne sauroient jamais prendre trop de précautions pour prévenir les effets du mauvais air. Il est nécessaire de purifier les entreponts avec du feu & des fumigations, & d'obliger les matelots à tenir leurs vêtemens aussi secs qu'ils le peuvent. Ces soins qu'on prenoit constamment à bord de la Résolution, eurent le plus grand succès. Le capitaine Cook avoit, à son dernier voyage, en passant dans la même latitude, six malades de moins qu'aux deux premiers. C'étoit d'autant plus surprenant, que les jointures des planches du tillac laissoient entrer beaucoup d'eau, & que les matelots étoient souvent mouillés dans leurs hamacs. Les Officiers qui avoient leurs chambres dans l'entrepont, se voyoient également chassés de leur lit par l'eau qui entroit à travers les côtés du vaisseau. Au premier beau tems on employa les calfats à boucher les ouvertures & sur le pont, & en-dedans des flancs du vaisseau; car le Capitaine ne vouloit pas exposer ses ouvriers à travailler en-dehors pendant qu'il tenoit la mer.

Chap. VII. Ann. 1776.

Le premier de Septembre nos navigateurs passèrent sous l'Équateur (*a*). Le 8, ils atteignirent la côte orientale du Brésil. Le capitaine Cook eut alors beaucoup de peine à déterminer sa longitude. Il fut obligé de débarquer pour

1 Sept. 8.

(*a*) Par la longitude de 27° 38′ ouest.

faire ses observations astronomiques, & il trouva qu'il étoit
Chap. VII. à 35° & demi ou 36° au plus.
Ann. 1776.

La nuit nos voyageurs virent souvent de ces petits poissons lumineux qui sont sur la mer, & dont nous avons déja donné la description. On en prit plusieurs qui parurent bien plus gros que ceux qu'avoit autrefois vus le capitaine Cook; & de tems en tems ils étoient si nombreux, qu'on les voyoit par centaines.

18 Octob. Le 18 Octobre, la Résolution arriva au Cap de Bonne-Espérance, & mouilla dans la baie de la Table. Les complimens & les visites d'usage ayant été faits à M. le baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, le capitaine Cook s'occupa à faire raccommoder son vaisseau & à se procurer des provisions. Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au
31. 31 qu'on essuya une tempête horrible qui dura trois jours, & qui fut si violente, que de tous les vaisseaux qui étoient dans le port, la Résolution seule tint à l'ancre. Les effets de la tempête devinrent fatals aux Anglois qui se trouvoient à terre. Leurs tentes & leur observatoire furent mis en pièces, & leur octan astronomique éprouva beau-
3 Nov. coup de dommages. Le 3 de Novembre la tempête cessa; & le jour suivant nos voyageurs purent reprendre leurs diverses occupations.

10. Ce ne fut que le 10 de Novembre que le capitaine Cook eut la satisfaction de voir arriver la Découverte. Elle étoit partie d'Angleterre le premier d'Août, & elle seroit entrée dans la baie de la Table, huit jours plutôt, si la

tempête ne l'en avoit écartée. On s'empressa à la mettre en état de continuer le voyage. CHAP. VII. ANN. 1776.

PENDANT que nos navigateurs achevoient de se préparer à partir du Cap, il leur arriva un accident assez fâcheux. Ils avoient mis leur bétail à terre pour le faire rafraîchir. Le taureau, les deux vaches & leurs veaux paissoient le long du rivage avec beaucoup d'autres bœufs; mais le capitaine Cook fut averti de garder ses moutons qui étoient au nombre de seize, du côté des tentes, & de les faire rentrer tous les soirs. Dans la nuit du 13 au 14, quelques chiens s'étant élancés parmi les moutons, les forcèrent de sortir de leur parc, & après en avoir étranglé quatre, ils dispersèrent le reste. Le lendemain on en retrouva six; mais les deux béliers & quatre des plus belles brebis furent perdus. Le baron de Plettemberg étant alors à la campagne, le capitaine Cook s'adressa à M. Hemay, Lieutenant du Gouvernement, & au Fiscal; & ces deux Messieurs promirent de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour retrouver les moutons volés. Les Hollandois se vantent que la police est si bien observée au Cap, qu'il n'est pas possible à un esclave, quelque rusé qu'il soit, de se dérober à leur vigilance. Cependant les moutons des Anglois demeurèrent cachés, malgré toutes les recherches du Fiscal & des autres Officiers. Enfin après beaucoup de peines & de dépenses inutiles, le capitaine Cook ayant employé quelques mauvais garnemens du Cap, il recouvra ses moutons, à l'exception de deux brebis, dont on n'entendit plus parler. La personne qui lui conseilla de s'adresser à ceux qui lui ramenèrent quatre 14 Nov.

CHAP. VII. ANN. 1776.

de ses moutons, les lui peignit comme des drôles qui, pour un ducat, couperoient le cou à leurs maîtres, mettroient le feu à leurs maisons, & les enseveliroient dans les cendres avec toute leur famille.

TANDIS que la Résolution étoit au cap, M. Anderson & quelques officiers pénétrèrent dans le pays. M. Anderson se montroit sans cesse attentif à observer tout ce qui étoit digne de remarque; cependant, ce qu'il recueillit au cap ne semble que fort peu de chose à côté de l'exacte & curieuse description qu'a publiée M. Sparrman.

SANS négliger un instant les objets qui avoient rapport à ses vaisseaux, & qui pouvoient contribuer de quelque manière au succès de son voyage, le capitaine Cook s'occupoit soigneusement à faire des observations. Il étoit jaloux de bien connoître les courans, les variations de la boussole, la latitude & la longitude de tous les endroits où il alloit. Aussi, les remarques qu'il inséra dans son Journal, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance, doivent être très-estimées des navigateurs.

APRÈS le désastre arrivé à ses moutons, le capitaine n'eut pas assez de confiance pour les laisser plus long-tems à terre. Il donna ordre de rembarquer tous ses bestiaux le plutôt possible. Il en ajouta même beaucoup d'autres à ceux qu'il avoit portés d'Angleterre. Il acheta deux jeunes taureaux, deux génisses, deux poulains, deux jumens, deux béliers, des brebis, des chèvres, des lapins & de a volaille. Tous ces animaux étoient destinés pour la Nouvelle-

Nouvelle-Zélande, pour Otahiti, & pour les isles voiſines, & même pour les autres endroits qu'on pourroit découvrir dans le cours du voyage, & où on jugeroit qu'ils deviendroient utiles. Chap. VII. Ann. 1776.

En s'approviſionnant au cap de Bonne-Eſpérance, le capitaine Cook eut égard à la nature & à la durée de ſon entrepriſe. Il n'étoit pas poſſible de dire où, ni quand il pourroit trouver un lieu propre à renouveller ſes vivres. Auſſi il en prit aſſez pour que les deux vaiſſeaux en euſſent au beſoin pour deux ans.

Notre navigateur ayant donné une copie de ſes inſtructions au capitaine Clerke, & un ordre qui lui dictoit ce qu'il devoit faire, en cas de ſéparation, il ſortit du Cap le 30 Novembre, & le 3 de Décembre il perdit la terre 30 Nov.
de vue. Le 6, les deux vaiſſeaux paſſèrent dans des en- 3 Déc. 6.
droits où la mer étoit preſque rouge comme du ſang. On prit un peu d'eau, & en l'obſervant au microſcope, elle parut remplie d'une eſpèce de petits poiſſons, ſemblables à des écréviſſes infiniment petites.

En cinglant vers le ſud-eſt, nos voyageurs eurent un vent très-fort de l'oueſt, qui fut ſuivi d'une groſſe mer. Le vaiſſeau rouloit tant, qu'on ne put ſauver le bétail qu'avec beaucoup de peine. Bientôt après il mourut pluſieurs chèvres & quelques moutons, quoiqu'on prit tous les ſoins imaginables pour prévenir ce malheur. L'air étoit devenu ſi froid, que ces animaux ne purent y réſiſter.

CHAP. VII. ANN. 1776. 12 Déc.

LE 12, nos navigateurs découvrirent la terre, & en s'en approchant, ils reconnurent que c'étoit deux isles; la plus grande, qui est dans le sud, fut jugée par le capitaine Cook, avoir environ quinze lieues de circuit; & celle qui est au nord, neuf lieues, ou à-peu-près. Ces deux isles sont à cinq lieues l'une de l'autre (*a*). Quoique les Anglois passassent dans le canal qui les sépare, ils ne purent découvrir avec leurs lunettes d'approche, ni un arbre, ni un arbrisseau sur aucune de ces isles; elles paroissent avoir des côtes bordées de rochers, d'où partent des montagnes arides, dont les sommets sont couverts de neige. Ces deux isles, ainsi que quatre autres, qu'on voit depuis neuf jusqu'à douze degrés de longitude plus loin dans l'est, ont été découvertes en 1772 par les capitaines Marion Dufresne & Crozet, navigateurs françois, quand ils passèrent avec deux vaisseaux du Cap de Bonne-Espérance aux Philippines. Comme ces différentes isles n'étoient point nommées dans la carte de la mer du sud, que M. Crozet communiqua en 1775 au capitaine Cook, le capitaine Cook appella les deux premières les isles du prince Edouard, en l'honneur du quatrième fils de Sa Majesté Britannique; & il nomma les quatre autres, les isles de Marion & de Crozet, afin de perpétuer la mémoire de ceux qui les ont découvertes.

QUOIQUE ce fût alors le milieu de l'été, pour l'hé-

(*a*) La plus grande est par les 46° 53′ de latitude sud, & par les 37° 46′ de longitude est, l'autre est par les 46° 4′ de latitude sud, & par les 38° 8′ de longitude est.

miſphère où navigeoient les Anglois, ils ſentoient le froid auſſi vivement qu'on le ſent dans le fort de l'hyver en Angleterre. Cependant bien loin d'être découragés par cet inconvénient, le capitaine Cook dirigea ſa ronte de manière à paſſer au ſud des iſles Marion & Crozet, & à pouvoir atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen, autre Navigateur françois. D'ailleurs notre voyageur ſe conformoit à ſes inſtructions pour la recherche d'un port dans cette terre.

Chap. VII.
Ann. 1776.

Le 24 Décembre les brouillards qui enveloppoient nos vaiſſeaux, & qui rendoient leur navigation déſagréable & dangéreuſe, commencèrent à s'éclaircir; les Anglois découvrirent une terre portant au ſud-ſud-eſt. Bientot ils virent que ce n'étoit qu'une isle d'environ trois lieues de circonférence & d'une exceſſive hauteur. Peu après une ſeconde isle de la grandeur de la première fut découverte; enſuite une troiſième, & enfin beaucoup d'autres petites. Pendant ce tems-là, les brouillards s'étoient tout-à-fait diſſipés, & il y avoit une apparence de terre derrière les petites isles, ce qui donnoit au capitaine Cook l'envie de les traverſer & d'aborder à cette terre. Mais en s'approchant, il vit que les brouillards s'épaiſſiſſoient de nouveau, & qu'il ſeroit trop dangereux de s'expoſer au milieu de tant d'écueils; parce que s'il n'y avoit point eu de paſſage, ou s'il étoit ſurvenu quelque autre accident, les vaiſſeaux n'auroient pas pu échapper dans une mer impétueuſe aux briſants qui s'offroient de toutes parts. En même tems le capitaine vit une nouvelle isle, & ne pouvant pas ſavoir combien il y en avoit encore, il crut qu'il devoit éviter

24 Déc.

Chap. VII. Ann. 1776.

prudemment de s'embarrasser dans un tems aussi brumeux, au milieu de terres inconnues, & qu'il valoit mieux attendre qu'on pût y voir clair.

La principale isle, dont nous venons de parler, est un rocher très haut, nommé le Cap de Bligh. Le capitaine Cook avoit reçu à Ténériffe, quelques inductions relatives à cet endroit; & sa sagacité lui fit juger soudain que c'étoit le même que M. de Kerguelen a nommé l'isle du *Rendez-vous*. Le motif qu'a eu cet officier pour donner un pareil nom, n'est guère concevable; car il ne peut y avoir que les oiseaux qui se donnent rendez-vous en ce lieu là. L'air s'éclaircissant, le capitaine Cook se rapprocha de la terre, qu'il avoit commencé à voir le matin. C'étoit véritablement celle de M. de Kerguelen.

Nos navigateurs n'eurent pas plutôt gagné le Cap François, qu'ils se mirent à visiter la côte dans le sud, où il sembloit y avoir quelque baie, ou au moins quelque port sûr. En effet, ils en trouvèrent bientôt un fort commode où ils jettèrent l'ancre, le 25 de Décembre, jour de Noël. En débarquant, ils virent le rivage couvert de phoques ou veaux marins, ainsi que de pingouins, & de plusieurs autres oiseaux. Les veaux de mer qui n'avoient pas coutume d'être visités par des hommes, ne témoignerent pas la moindre peur; & comme les Anglois en avoient besoin à cause de leur graisse, ils en tuèrent tant qu'ils vou-

(a) La latitude du Cap de Bligh est de 48° 29' sud, & la longitude de 68° 40' est.

lurent, sans difficultés. Ils trouvèrent aussi en cet endroit de l'eau en abondance. Les ruisseaux y sont très-multipliés. Mais en revanche il n'y a aucune espèce de bois; l'herbe même y est fort rare. Le capitaine Cook monta sur les rochers qui s'élèvent en amphithéâtre, afin de pouvoir jetter un coup d'œil observateur dans le lointain. Mais sa peine fut perdue. Le brouillard devint si épais, que notre voyageur ne pouvoit presque plus retrouver son chemin pour regagner le canot. Le soir il fit jetter la seine à l'entrée du port; mais on ne prit qu'une demi douzaine de petits poissons. Le lendemain la pêche ne fut pas plus heureuse à l'hameçon. Il n'y eut que les oiseaux qui fournirent à nos navigateurs des provisions fraîches en abondance.

LES équipages ayant beaucoup travaillé pendant deux jours, & les tonneaux d'eau étant presque achevés de remplir, le capitaine Cook accorda aux matelots la journée du 27 pour se reposer & pour célébrer la fête de Noël. 27 Déc.
Plusieurs d'entr'eux descendirent sur le rivage, & allèrent se promener en différens endroits. Ils trouvèrent par-tout la campagne stérile & sauvage. Un d'eux découvrit une petite bouteille qu'il porta le soir au Capitaine. Cette bouteille étoit appendue avec du fil d'archal à un roc, sur le côté nord du havre; & elle renfermoit un parchemin où on lisoit cette inscription :

LUDOVICO XV GALLIARUM
REGE ET D. DE BOYNES
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS ANNIS 1772 ET 1773.

Chap. VII. Ann. 1776.

Il eſt indubitable, d'après cette inſcription, que les Anglois ne ſont pas les premiers qui aient abordé dans ce port. Auſſi le capitaine Cook voulant ſeulement faire connoître qu'il étoit venu dans le même endroit, ſe contenta d'écrire ſur le revers du parchemin :

Naves Resolution
et Discovery
de Rege magnæ Britanniæ,
Decembris 1776.

Ensuite il le remit dans la bouteille, avec une petite pièce de monnoie d'argent de 1772; & l'ayant bien bouchée avec du plomb, il la plaça ſur une petite pyramide de pierres, qu'il fit arranger dans le côté nord du rivage, & près de l'endroit où on l'avoit trouvée. Là, elle ne peut échapper à la connoiſſance d'aucun des Européens que le haſard ou un deſſein prémédité conduira dans ce port. Le capitaine Cook y déploya le pavillon Anglois, & le nomma le *Port de la Noël*, d'après le jour où il y étoit arrivé.

Après que notre navigateur eut placé la bouteille, & nommé le port, il s'embarqua dans ſon canot pour en faire le tour, & viſiter la côte voiſine. Le principal objet de ſes recherches étoit du bois ſec; mais il ne put pas en trouver un ſeul morceau. Le même jour il ſe rendit avec M. King, ſon ſecond Lieutenant, juſques ſur les hauteurs du Cap François, dans l'eſpérance d'obſerver, dans le lointain, la mer & les isles voiſines. Ce fut encore une vaine ten-

tative. Quand ils furent montés fur la pointe la plus élevée du Cap, les brumes leur dérobèrent tout ce qui étoit un peu éloigné d'eux. La terre du Cap qu'ils pouvoient voir, leur fembla une terre entièrement nue & fauvage; & les montagnes du côté fud étoient couvertes de neige.

29 Déc.

Le 29, le capitaine Cook fortit du port de Noël, & rangea la côte, dans le deffein d'examiner fa pofition & fon étendue. Il découvrit plufieurs promontoires, plufieurs baies, ainfi qu'une peninfule; il donna à ces divers endroits des noms de fes amis. Durant cette route, les vaiffeaux coururent plufieurs fois rifque de périr. Enfin ils rencontrèrent un port où ils jettèrent l'ancre pour une nuit feulement. Le capitaine Cook, M. Gore & M. Bayley defcendirent fur le rivage qu'ils trouvèrent encore plus ftérile & plus affreux que dans le port de la Noël. Cependant fi on pouvoit efpérer quelque fertilité fur cette côte malheureufe, elle devroit être où nos navigateurs étoient alors, parce que la campagne y eft à l'abri du froid vent du fud qui défole prefque continuellement les environs. Le capitaine Cook obferva qu'il n'y avoit là de nourriture pour aucune efpèce de bétail, & que s'il y en laiffoit, il périroit infailliblement. Rebuté de cette terre, il leva l'ancre le 30 de Décembre, & fortit du port, qu'il nomma le *Port Pallifer* (*a*), Le même jour il atteignit l'extrémité eft de la terre de Kerguelen (*b*).

(*a*) Il eft par la latitude de 49° 3′ fud, & par la longitude de 69° 37′ eft.

(*b*) Le capitaine Cook nomma cet endroit le Cap Digby. Il eft fitué par les 49° 23′ de latitude fud, & par les 70° 34′ de longitude eft.

CHAP. VII. ANN. 1776.

DANS une grande baie qui eſt très-près de la pointe eſt, nos voyageurs virent beaucoup d'herbe marine, d'une hauteur extraordinaire. Elle ſembloit de la même eſpèce que celle que ſir Joſeph Banks a nommée *Fucus Giganteus*. Quoique ſa tige ne ſoit pas plus grande que la main d'un homme, le capitaine Cook aſſure que cette herbe a juſqu'à ſix braſſes de long.

IL réſulte de l'examen de la terre de Kerguelen, qu'elle occupe à peu-près un dégré un quart de latitude. Son étendue de l'eſt à l'oueſt n'eſt pas encore déterminée. Lorſqu'elle fut découverte, on ſuppoſa probablement qu'elle faiſoit partie d'un continent ſud ; mais ce n'eſt pourtant qu'une isle, même peu conſidérable (*a*). Si notre navigateur n'avoit pas voulu conſerver à M. de Kerguelen l'honneur de laiſſer ſon nom à cette terre, il l'auroit appellée, à cauſe de ſa ſtérilité, l'iſle de *la Déſolation*.

NOUS ne devons pas oublier de dire que M. de Kerguelen aborda deux fois ſur cette côte, d'abord en 1772, & enſuite en 1773. Le capitaine Cook n'avoit eu que quelques inductions relatives au premier voyage, & il n'avoit jamais entendu parler du ſecond ; auſſi ne put-il guère comparer ſes propres découvertes avec celles de l'Officier François. M. de Kerguelen avoit eu aſſez de malheur dans cette iſle, puiſque dans les deux fois qu'il s'en approcha, il ne put jamais faire tenir ſon vaiſſeau à l'ancre en aucun

(*a*) M. de Kerguelen, qui en avoit vu quarante lieues de côte, dit qu'il croit avoir raiſon de penſer qu'elle a au moins deux cens lieues de tour.

endroit

endroit de la côte. Le capitaine Cook y rencontra moins d'obſtacles, ou il fut plus heureux en les ſurmontant.

QUOIQUE le ſéjour de la Réſolution fût très-court dans le port de la Noël, M. Anderſon en profita pour parcourir la campagne de tous les côtés. Peut-être n'avoit-on jamais découvert juſqu'alors aucune terre dans la même latitude qui offrît un champ ſi borné à l'Hiſtoire de la Nature. Tout ce qui pouvoit être obſervé dans le peu de tems qu'avoit M. Anderſon, ou plutôt tout ce qui étoit digne de remarque, fut recueilli par lui. La verdure qu'on avoit apperçue de la mer, & qui donnoit quelque eſpérance à nos voyageurs de leur fournir beaucoup de plantes, fut reconnue de près pour une eſpèce de ſaxifrage, preſque la ſeule herbe qui croiſſe dans l'isle. On la voit en groſſes touffes couvrir le penchant de la montagne. Le reſte des plantes qu'on y rencontre en petite quantité, n'excède pas le nombre de ſeize ou dix-huit, en y comprenant les mouſſes & les lichens qui y garniſſent les rocs, & qui ſont de la plus rare beauté. D'ailleurs, il n'y a pas le moindre arbriſſeau dans tout le pays. La Nature s'y eſt montrée moins avare dans le règne animal; quoique, à proprement parler, les animaux qu'on y trouve ſoient plutôt des habitans de la mer que des habitans de la terre. Mais ils ſont leurs petits à terre, parce qu'ils y ſont plus tranquilles. L'eſpèce la plus grande eſt celle des ours marins. Les oiſeaux, comme nous l'avons déja dit, y ſont auſſi en grande quantité. Ce ſont des pingouins, des canards ſauvages, des albatroſſes, des poules d'eau, des mouettes & des hirondelles de mer. Les pingouins y ſont les plus

CHAP. VII. ANN. 1776. nombreux. Il y en a de trois espèces, dont une étoit inconnue à nos voyageurs.

Les rochers de l'isle & toute la base des montagnes, sont de cette sorte de pierre d'un bleu foncé & très-dure, qui semble la production fossile la plus commune. Rien n'indiqua qu'il pouvoit y avoir dans l'isle des mines de fer ou de quelqu'autre métal.

31 Déc. Le 31 Décembre, le capitaine Cook partit de cette terre sauvage, se proposant de toucher à la Nouvelle-Zélande, conformément à ses instructions. Il avoit, en outre, besoin d'y prendre de l'eau, du bois & du fourrage. Le nombre de ses bestiaux étoit pourtant bien diminué. Deux jeunes taureaux, un poulain, deux béliers & plusieurs chèvres, étoient morts pendant que les Anglois visitoient la terre de Kerguelen.

Nos navigateurs eurent quelque tems un vent assez bon

1777. 3 Janv. & des beaux jours; mais le 3 de Janvier 1777, le vent passa au nord, & continua pendant huit jours, avec un brouillard si épais, que les vaisseaux firent trois cens lieues toujours dans les ténèbres. Le tems s'éclaircissoit seulement quelquefois par hasard, & permettoit aux Anglois de voir le soleil; mais c'étoit toujours fort rare & de peu de durée. Cependant, malgré l'obscurité des brumes qui empêchoient les vaisseaux de se voir, ils furent assez heureux pour ne pas se séparer. Il est vrai qu'ils tiroient fréquemment des coups de canon pour se faire des signaux (*a*). Le 12 un

(*a*) Les vaisseaux étoient alors par la latitude de 48° 40' sud, & par la longitude de 110° 26' est.

calme profond succéda aux vents de nord. Bientôt le vent du sud souffla, & fut suivi d'une pluie qui dura vingt-quatre heures. Mais enfin la pluie cessa, le vent renforça en tournant à l'ouest-nord-ouest, & le tems devint très-clair. CHAP. VII. ANN. 1777.

Nos voyageurs n'éprouvèrent rien de remarquable jusqu'au 24, qu'ils découvrirent la côte de la terre de Van Diemen, & le 26 ils jettèrent l'ancre dans la baie de l'Aventure. Le capitaine Cook fit soudain mettre les canots à la mer, & il s'embarqua lui-même dans le sien, pour chercher un lieu où il pût prendre commodément le bois, l'eau & le fourrage dont il avoit besoin. Il trouva plusieurs endroits où il y avoit de l'eau & du bois en abondance; mais l'herbe dont on manquoit le plus étoit rare & très-coriace. Cependant la nécessité força les Anglois d'en prendre autant qu'ils purent en trouver. 24 Janv.

Le 28 de Janvier, les matelots qui coupoient du bois, furent agréablement surpris, en recevant la visite de huit hommes Indiens & d'un enfant. Ces Indiens s'approchèrent des Anglois, non-seulement sans témoigner de la crainte; mais avec un grand air de confiance & d'amitié. Ils étoient sans armes. Un seul d'entr'eux portoit un petit bâton pointu par un bout. Ils n'avoient aucune espèce d'habit ni d'ornement, à moins qu'on n'appelle ornement plusieurs piquures qui paroissoient sur leur peau, & qui formoient des lignes droites ou courbes. La plupart de ces Indiens avoient la barbe & les cheveux chargés d'une espèce de pommade rouge. Il y en avoit même dont tout le visage 28.

Chap. VII. Ann. 1777.

étoit peint de cette couleur. Ils reçurent tous les présens que leur fit le capitaine Cook, sans marquer aucun contentement. Lorsqu'on leur offrit du pain & du poisson, ils refusèrent d'en manger ; mais ils firent entendre qu'ils aimoient beaucoup à se nourrir d'oiseaux. Deux petits cochons que le capitaine avoit fait mettre à terre, s'étant approchés d'eux, ils les saisirent par les oreilles, comme auroient pu faire des chiens dressés pour cela, & ils vouloient les emporter, dans l'intention sans doute de les tuer. Le capitaine Cook désirant de connoître à quoi pouvoit servir le bâton qu'un des Indiens avoit dans les mains, le lui demanda par signes. Alors un d'eux plaça une pièce de bois pour servir de but, & se mettant à environ vingt pas de distance, il y lança plusieurs fois son bâton; mais il manquoit d'adresse, car le bâton passa toujours fort loin de la marque. Omaï voulut faire voir à ces Indiens que nos armes étoient bien supérieures aux leurs. D'un coup de fusil il frappa le but; ce qui les épouvanta tellement, que malgré tout ce que les Anglois firent pour les rassurer, ils s'enfuirent précipitamment dans les bois.

Après la retraite des Indiens, le capitaine Cook jugeant que la frayeur les empêcheroit de se rapprocher, il donna ordre qu'on portât les deux petits cochons, mâle & femelle, à un mille de distance de la baie; & il les fit déposer lui-même sur le bord d'un ruisseau. Il avoit d'abord eu l'intention de laisser aussi sur la terre de Van Diemen un taureau & une vache, avec des moutons & des chèvres; mais il changea de dessein, en songeant que les Indiens,

incapables d'entrer dans ses vues bienfaisantes, détruiroient sûrement ces animaux. Les cochons étant disposés à devenir sauvages, & recherchant toujours les endroits les plus épais des bois, il étoit probable qu'ils échapperoient aux Indiens. Les autres animaux avoient au contraire besoin de pâturages libres & découverts.

29 Janv.

Le 29 Janvier une vingtaine d'Indiens, hommes & enfans, sans témoigner les moindres craintes, joignirent le capitaine Cook, au moment où il venoit de descendre sur le rivage avec quelques autres Anglois. L'un de ces Indiens étoit extrêmement difforme; mais la bosse qu'il avoit sur les épaules ne le distinguoit pas plus que ses singeries & la jovialité de ses discours, dont le but étoit probablement de récréer nos voyageurs. Par malheur ils n'entendoient pas un mot de la langue dans laquelle ce farceur s'exprimoit. Le capitaine Cook donna à chaque grouppe d'Indiens des grains de collier avec une médaille; & ils parurent recevoir ce présent avec beaucoup de satisfaction. Tous les ustensiles de fer n'avoient au contraire nul prix à leurs yeux. Il y a lieu de croire qu'ils ne connoissoient pas les hameçons; cependant, on ne peut supposer qu'un peuple qui habite les rivages de la mer, & qui ne paroît se nourrir d'aucune production de la terre, ignore toutes les manières de prendre le poisson. Pourquoi donc ne l'a-t-on jamais vu pêcher? Pourquoi ne l'a-t-on jamais apperçu dans aucun canot, ou autre machine propre à aller sur l'eau? Pourquoi ces Indiens ne voulurent-ils pas manger du poisson que le capitaine Cook leur offrit? On n'en fait

rien ; mais il n'en femble pas moins certain qu'ils fe nourrifsoient en partie de coquillages.

APRÈS que le capitaine Cook eut quitté le rivage, plusieurs femmes & enfans parurent, & furent présentés au lieutenant King par quelques hommes qui les conduisoient. Les femmes avoient sur les épaules une peau de kangourou nouée pour soutenir leurs enfans. Le reste de leur corps étoit nu, aussi bien que celui des hommes, également noir & chargé de scarifications. Les enfans avoient en général les traits fins & la physionomie jolie; mais nos voyageurs n'ont point rendu le même témoignage aux femmes, sur-tout à celles qui étoient avancées en âge. Malgré cela, quelques Officiers de la Découverte leur firent la cour & leur offrirent des présens qui furent refusés avec beaucoup de dédain. Leurs maris en parurent non moins offensés. Un des plus âgés s'appercevant du dessein des jeunes Anglois, ordonna soudain aux femmes de se retirer; & elles obéirent, quoique avec un peu de répugnance.

LE capitaine Cook a fait sur cet évenement quelques réflexions qui sont trop sages pour que je ne les rapporte pas ici. « La manière dont les Européens se conduisent » auprès des femmes sauvages, dit-il, est très-blâmable. » Elle remplit leurs maris d'une jalousie qui peut devenir » fatale à ceux qui la font naître, & à tout le corps des » navigateurs, sans que la galanterie qu'on témoigne aux » femmes Indiennes soit presque jamais suivie d'aucun

» ſuccès. Je vois que parmi toutes les nations barbares, » chez leſquelles on a trouvé les femmes d'un accès facile, » les hommes ont été toujours les premiers à les offrir » aux étrangerss; mais quand elles ne ſont pas offertes, » ni le pouvoir des préſens, ni les déſirs qu'on leur té- » moigne en particulier, n'obtiennent guère leurs faveurs. » Cette réflexion du moins convient aux différens pays » de la mer du Sud où j'ai été. Pourquoi donc y a-t-il » des hommes aſſez imprudens pour riſquer leur vie & celle » de leurs compagnons, en pourſuivant un triomphe qu'ils » ſont preſque certains de ne pas obtenir? »

TANDIS que nos navigateurs étoient ſur la terre de Van-Diemen, ils ramaſsèrent beaucoup de fourrage pour leur bétail. Ils en trouvèrent même, lorſqu'ils eurent pénétré dans le pays, de beaucoup meilleur que celui qu'ils avoient vu à leur premier débarquement; & ils en prirent aſſez pour eſpérer d'en avoir juſqu'à la Nouvelle-Zélande.

LA terre de Van-Diemen avoit été viſitée deux fois avant que le capitaine Cook y abordât. Taſman fut le premier qui la découvrit en 1642, & qui lui donna le nom qu'elle porte. Depuis ce tems-là les Européens ſembloient l'avoir oubliée juſqu'au voyage du capitaine Furneaux, qui y relacha en 1773. On ſait maintenant que la terre de Van-Diemen eſt la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande, qui eſt ſans contredit la plus grande iſle du monde; peut-être même aſſez grande pour mériter le nom de continent.

Chap. VII. Ann. 1777.

Le capitaine Cook ne négligea point ſur cette côte, tout ce qu'il crut pouvoir contribuer aux avantages de la navigation & des ſciences en général. Il détermina la latitude & la longitude du lieu, ainſi qu'il avoit coutume de le faire par-tout où il alloit (*a*); il marqua les variations de la bouſſole, & il dreſſa une table des marées. Il corrigea auſſi une erreur du capitaine Furneaux, relativement à la ſituation de l'iſle Marie; & il a avoué franchement, à cet égard, que ſon opinion n'eſt point le réſultat d'une obſervation plus ſavante, mais d'un ſecond examen.

M. Anderſon profita auſſi du ſéjour des vaiſſeaux dans la baie de l'Aventure, pour recueillir autant de connoiſſances qu'il étoit poſſible d'en eſpérer en ſi peu de tems, ſur les productions du pays & ſur les Indiens qui l'habitent. Il y a peu de choſes à dire de l'activité & du génie de ce peuple; car il paroît en général fort indolent, & il ſemble avoir encore moins d'intelligence que les habitans à demi-brutes de la terre de Feu. Son peu d'étonnement à la vue d'autres hommes qui lui étoient ſi étrangers, & qui lui reſſembloient ſi peu, ainſi qu'à la vue d'une foule de choſes qu'il ne connoiſſoit abſolument pas; ſon indifférence pour les préſens que les Anglois lui offrirent; ſon peu d'attention; tout enfin prouve qu'il manque d'eſprit & d'intelligence. Ce que les anciens nous ont raconté des faunes & des ſatyres, vivans dans le creux des arbres,

(*a*) La Baie de l'Aventure eſt par les 43° 21′ 20″ de latitude ſud, & par les 147° 29′ de longitude eſt.

eſt

est précisément ce qu'on voit encore dans la terre de Van-Diemen. Les Anglois trouvèrent bien sur le rivage quelques mauvais bâtons plantés dans la terre, & recouverts d'écorce d'arbre, lesquels méritoient à peine le nom de hutes; mais ils n'étoient mis là que pour procurer un abri momentané. Les vraies habitations des Indiens de la terre de Van-Diemen sont les gros arbres. Ils y font un creux avec du feu jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, de sorte qu'ils peuvent s'y loger au nombre de trois ou quatre personnes, & même s'y asseoir autour d'un foyer qu'ils y font avec de l'argile. Cependant ces abris doivent durer long-tems; car les Indiens ont soin de conserver un côté de l'arbre très-sain, pour que la sève y circule aisément & entretienne les branches dans toute leur vigueur. Les habitans de la terre de Van-Diemen sont sûrement de la même race que les autres peuples de la Nouvelle-Hollande. Leurs idiômes ne semblent pourtant pas les mêmes; mais nos voyageurs ne purent pas juger jusqu'à quel point ils différoient. Il est probable aussi que tous ces Indiens ont une origine commune avec ceux des autres isles de la mer du Sud.

LE 30 de Janvier, le capitaine Cook partit de la baie de l'Aventure, & le 12 de Février il mouilla l'ancre dans son port accoutumé du canal de la Reine Charlotte. Ne voulant pas y perdre un seul moment, il commença l'après midi même du jour de son arrivée à vaquer à ses occupations. Plusieurs tonneaux à eau qui se trouvèrent vuides, furent immédiatement débarqués. On prépara une place pour élever les observatoires, & poser les tentes des gardes

30 Janv. 12 Fév.

Chap. VII.
Ann. 1777.

& des autres perſonnes qui devoient être employées à terre.

A peine les vaiſſeaux furent à l'ancre qu'une foule de canots indiens s'en approcha ; mais très-peu de nouveaux-Zélandois voulurent monter à bord. Ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire, c'eſt que la plupart d'entr'eux reconnoiſſoient parfaitement le capitaine Cook, & n'ignoroient pas combien il avoit toujours été juſte & bienfaiſant envers eux. Il y en avoit un ſur-tout qu'il avoit traité avec une amitié particulière, lors de ſon dernier voyage ; malgré cela aucun témoignage de bienveillance, aucun préſent ne put le déterminer à entrer dans la Réſolution.

Cette crainte des Nouveaux-Zélandois étoit fondée. Elle avoit pour motif un événement funeſte, arrivé à une partie de l'équipage du capitaine Furneaux, lorſque l'Aventure vint dans le canal de la Reine Charlotte, après s'être ſéparée de la Réſolution. Dix hommes partis dans une chaloupe de l'Aventure pour recueillir des herbages, avoient été maſſacrés dans un combat que leur livrèrent les Indiens. Quelle qu'eût été la cauſe de cette querelle, il fut impoſſible de la connoître, puiſqu'aucun Anglois ne ſe ſauva. Le lieutenant Burney, qu'on envoya pour chercher ces infortunés, trouva quelques reſtes de leurs corps, qui prouvoient qu'ils avoient été mangés par les Indiens. C'étoit donc le ſouvenir de cet événement, & la peur de la vengeance qu'on pouvoit en tirer, qui empêchoit les Nouveaux-Zélandois d'entrer dans le vaiſſeau du capitaine Cook. Ils ſavoient bien que notre navigateur ne devoit

pas ignorer cette hiſtoire malheureuſe, puiſqu'Omaï étoit à bord de l'Aventure lorſqu'elle arriva. Cependant le capitaine Cook crut qu'il étoit néceſſaire de les aſſurer que ſon amitié n'étoit point changée; & qu'il ne ſongeoit point à les punir. Auſſi, enhardis par ce qu'il leur diſoit, ils mirent bientôt de côté toute eſpèce de contrainte & de méfiance.

CEPENDANT le radoub des vaiſſeaux ſe faiſoit avec promptitude, & on travailloit avec non moins de zèle à ſe procurer les proviſions dont on avoit beſoin. Pour protéger les hommes qui travailloient à terre, le capitaine Cook établit une garde de dix ſoldats de marine, & il fit donner des armes à tous les ouvriers. En outre M. King & deux ou trois bas Officiers demeurèrent conſtamment avec eux. On n'envoyoit jamais un canot à quelque diſtance ſans le bien armer, & ſans le faire commander par des Officiers qui connuſſent les Indiens, & ſur leſquels on pût compter. Lorſque le capitaine Cook étoit venu autrefois à la Nouvelle-Zélande, il n'avoit jamais uſé de pareilles précautions; il ne les croyoit pas même encore d'une néceſſité abſolue: mais les aventures tragiques arrivées aux gens du Capitaine Furneaux, & celles qu'éprouva le Capitaine Marion du Freſne dans la baie des isles en 1772, donnoient à nos navigateurs quelques appréhenſions fâcheuſes.

LES craintes des habitans s'étoient, comme nous l'avons déja dit, plus aiſément diſſipées. Loin de continuer à ſoupçonner que les Anglois vouluſſent ſe venger de leur

Chap. VII.
Ann. 1777.

barbarie, ils parurent fort tranquilles, & ils vinrent s'établir auprès des tentes de nos voyageurs. L'avantage de les avoir aussi à portée n'étoit pas peu considérable. Toutes les fois que le tems le permettoit, ils s'occupoient à pêcher; & on obtenoit facilement par des échanges une partie de leur poisson qui étoit d'un grand secours, joint à celui que nos navigateurs prenoient avec leurs filets & leurs hameçons. On trouvoit également là beaucoup de végétaux bons à manger: on y faisoit de l'excellente bière de spruce; de sorte que s'il y avoit eu quelque semence de scorbut parmi l'équipage, elle auroit été facilement détruite par le régime qu'on suivoit; mais il n'y avoit que deux seuls malades sur la liste des deux vaisseaux.

Les curiosités, les poissons & les femmes étoient les objets du commerce des Nouveaux-Zélandois. Les deux premiers avoient un cours raisonnable; mais le troisième se trafiquoit moins facilement, & étoit peu recherché. Nos matelots avoient conçu de la répugnance pour ce peuple, & sembloient désormais effrayés ou dégoûtés de s'associer avec lui. Un pareil éloignement eut un heureux effet; car le capitaine Cook ne s'apperçut pas une seule fois qu'aucun de ses gens quittât son poste pour aller trouver les Indiennes. Il eût été sans doute impossible à notre navigateur d'empêcher toujours les hommes qui lui étoient soumis, de former des liaisons avec les femmes des pays où il abordoit; mais jamais il ne les encouragea, & il en craignit toujours les conséquences. Plusieurs personnes pensent que de pareilles connexions sont très-utiles auprès des Nations sauvages: mais si par hasard cela offre quelque avantage

aux Européens, qui fondent des Colonies & s'établissent chez les Indiens, il n'en est pas de même pour les voyageurs qui ne font qu'y passer. Nos navigateurs se trouvoient dans une situation, où le commerce des femmes indiennes pouvoit plutôt les exposer à la méchanceté perfide des maris, que de les en préserver. « Que pouvoit-on » attendre que du mal, dit le capitaine Cook, d'un peuple, » dont toutes les vues étoient intéressées, & sans aucun » mélange de respect ou d'attachement ? J'ai eu occa- » sion de l'étudier long-tems : mais je n'ai pas pu m'ap- » percevoir une seule fois qu'il eût d'autres sentimens que » ceux de la cupidité ».

PARMI les Indiens qui venoient par hasard voir les Anglois, se trouvoit un chef nommé *Kahoora*, qui, dit-on, étoit à la tête du parti par lequel les gens du capitaine Furneaux furent massacrés, & qui même tua de sa main M. Rowe, l'officier Anglois qui commandoit la chaloupe. Plusieurs personnes, même parmi les Nouveaux-Zélandois, sollicitoient le capitaine Cook de faire donner la mort à cet homme. Omaï sur-tout l'en pressoit vivement ; mais le capitaine Cook demeura inébranlable. Il admiroit le courage de Kahoora ; il se plaisoit à voir que ce chef avoit assez de confiance en lui pour se mettre en son pouvoir. Kahoora fondoit en effet sa sûreté sur la déclaration qu'avoit fait le capitaine Cook à tous les Nouveaux-Zélandois, d'être toujours leur ami, jusqu'à ce qu'ils lui donnassent une nouvelle occasion de changer à leur égard ; d'oublier leur mauvais traitement envers quelques Anglois, puisqu'il étoit passé depuis long-tems, & qu'il n'en avoit pas été le

témoin; mais d'être assurés qu'ils sentiroient le poids de son ressentiment, s'ils tentoient de nouveau d'exercer une pareille perfidie.

Chap. VII. Ann. 1777.

16 Fév.

Le 16 de Février, le capitaine Cook ayant pénétré dans l'intérieur du pays, pour recueillir du fourrage pour ses bestiaux, il eut occasion de s'informer plus exactement des circonstances de la malheureuse querelle des Indiens avec les gens du capitaine Furneaux. Omaï lui servoit d'interprète, & il apprit, par les questions qu'il lui fit faire, que la dispute étoit survenue pour quelques vols; que les voleurs avoient été découverts, & qu'ils ne s'étoient révoltés, que parce que les Anglois avoient voulu les punir avec trop de sévérité; que sans cela il ne seroit point arrivé de malheur, puisqu'il n'y avoit eu aucun projet d'attaque. Les principaux ennemis de Kahoora, même ceux qui avoient le plus violemment demandé sa mort, confessèrent qu'il ne prétendoit point chercher querelle aux Anglois, encore moins les assassiner jusqu'au moment où le combat commença.

Pendant le dernier séjour que le capitaine Cook fit à la Nouvelle-Zélande, il continua à montrer les mêmes desirs qui l'avoient animé lors de ses précédens voyages, pour y laisser des marques durables de sa bienfaisance. Il donna à l'un des chefs, deux chèvres, mâle & femelle, avec un petit chevreau; à l'autre, une truie & un verrat. Cependant, quoiqu'ils lui promissent de ne point tuer ces animaux, jusqu'à ce qu'ils les lui eussent représentés, il n'osa guère compter sur leurs assurances. Il avoit eu l'in-

tention, avant d'arriver dans le canal de la Reine-Charlotte, non-seulement d'y déposer des chèvres & des cochons, mais des brebis, un jeune taureau & deux génisses. Cependant il falloit, pour exécuter ce dessein, trouver un chef assez puissant pour protéger ces animaux, ou il falloit au moins les déposer dans un endroit caché, où ils fussent à l'abri des Indiens, qui pourroient chercher à les détruire, & c'étoit impossible. Le capitaine Cook avoit laissé en différens tems à la Nouvelle-Zélande dix ou douze cochons, sans compter ceux qu'y porta aussi le capitaine Furneaux. Il seroit donc bien extraordinaire que la race de ces animaux ne s'y conservât pas dans l'état sauvage ou domestique. Nos navigateurs apprirent qu'un chef, bon & populaire, nommé *Tiratou*, avoit plusieurs coqs, plusieurs poules, & une truie en sa possession.

Les jardins semés autrefois par les Anglois, avoient été entièrement négligés, & même détruits en partie; cependant ils produisoient encore des herbages & des racines d'Europe. On y trouva des choux, des oignons, des poirreaux, des radis, de la moutarde & des patates. Les patates, qui avoient d'abord été portées du cap de Bonne-Espérance, s'étoient singulièrement améliorées en changeant de sol, & donnoient lieu de croire que si elles étoient bien cultivées, elles deviendroient supérieures à celles de beaucoup d'autres pays.

Le tems que les Anglois passèrent alors à la Nouvelle-Zélande, leur fournit beaucoup de lumières nouvelles sur les productions du pays, & sur les mœurs des Indiens. Le

zéle du capitaine Cook pour obtenir des connoiſſances ſur ces différens objets, étoit admirablement ſecondé par l'intelligence de M. Anderſon, qui ne perdoit aucune occaſion de s'inſtruire ſur tout ce qui étoit à ſa portée. Nous nous bornerons à citer ici quelques-uns des traits qu'il recueillit, & qui peignent le mieux le caractère des nouveaux Zélandois.

CE peuple ſemble entièrement ſatisfait du peu qu'il poſsède. Il ne paroît point curieux. Il ne fait preſque jamais de queſtions. Les choſes nouvelles qu'on lui préſente, lui cauſent beaucoup moins d'étonnement qu'on ne le croiroit. Elles ne fixent même ſon attention que peu d'inſtans. Il n'a pas un grand nombre d'arts : mais il excelle dans ceux qu'il connoît. Il fait mieux ce qu'il ſait faire, que ne le feroient les autres peuples Indiens les plus intelligens. Sans connoître l'uſage de outils de métal, il fabrique tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſe nourrir, pour s'habiller & pour combattre ; & ſes inſtrumens de pêche ou de labourage, ſes étoffes, ſes armes, ſont faits avec une adreſſe, & une perfection proportionnées à l'emploi auquel il les deſtine. Il n'y a point de nation auſſi ſenſible à l'injure que les nouveaux Zélandois, & auſſi prompte à témoigner ſon reſſentiment. Cependant ils n'ont pas le caractère du vrai courage, puiſqu'ils ſe montrent toujours inſolens, lorſqu'ils ne courent point riſque d'être punis. On doit juger par le nombre de leurs armes, & par leur addreſſe à s'en ſervir, que la guerre eſt leur principale occupation. Leurs querelles générales ſont fréquentes ou plutôt durent ſans ceſſe. Auſſi doivent-ils vivre dans une méfiance continuelle les

uns

uns des autres, & dans l'appréhension de se voir massacrer à tout instant. L'horrible coutume, qu'ils ont de manger leurs ennemis, non-seulement sans répugnance, mais avec une satisfaction barbare, feroit croire qu'ils sont privés de tout sentiment d'humanité, même pour leurs parens & leurs amis : cependant il en est tout autrement. Ils regrettent la perte de leurs compagnons, avec une expression de douleur, qui prouve qu'ils leur sont tendrement attachés. Les enfans sont habitués, dès leur plus tendre jeunesse, aux bonnes ou mauvaises coutumes de leurs pères. Ainsi un garçon, ou une fille de neuf ou dix ans, imite déjà les gestes effrayans avec lesquels les plus vieux guerriers cherchent à épouvanter leurs ennemis. Les enfans chantent également avec beaucoup de justesse dans leurs chansons ; & ils ont beaucoup de mélodie en célébrant l'histoire de leurs ayeux, leurs exploits ou leurs passions. Leur plus grand plaisir, le plaisir qui les occupe le plus souvent, est celui de chanter la gloire militaire de leurs ancêtres. Ils s'accompagnent alors avec un instrument assez harmonieux, & un peu semblable à une flûte.

Quant à leur langage, il n'est ni dur, ni désagréable, quoiqu'ils prononcent beaucoup du gosier. Si nous en jugeons même par la mélodie de quelques-unes de leurs chansons, il ne manque point des qualités qui rendent une langue propre à la Musique. Nos voyageurs acquirent encore, pendant leur dernier séjour à la Nouvelle-Zélande, de nouvelles preuves de l'identité de ce langage, avec les idiômes des autres isles de la mer du Sud.

Chap. VII. Ann. 1777.

Omaï pria ſi vivement le capitaine Cook de prendre avec lui deux enfans Zelandois, que le capitaine y conſentit. Mais pour que ces enfans ne quittaſſent pas leur pays dans la fauſſe eſpérance de le revoir, il eut ſoin de prévenir leurs parens qu'ils n'y retourneroient jamais. Cette aſſurance ne parut pas leur faire la moindre impreſſion. Le père du plus jeune ſe ſépara de lui avec autant d'indifférence qu'il auroit pu ſe ſéparer d'un chien; & avant de le livrer à nos voyageurs il le dépouilla du peu d'habits & d'ornemens qu'il avoit, & le laiſſa aller abſolument nud. La mère de l'autre enfant agit d'une manière différente. Elle n'en prit congé qu'avec les marques de la plus tendre affection & des regrets les plus vifs: mais enſuite ayant repris ſa gaîté, elle ſe retira fort tranquillement.

24 Fév. Le 24 du mois de Février, le capitaine Cook ſortit du canal de la Reine Charlotte, & le 27 il perdit de vue la Nouvelle-Zélande. A peine les vaiſſeaux ne virent plus la terre, que les deux jeunes Zélandois, dont l'un avoit environ dix-huit ans, & l'autre dix, commencèrent à ſe repentir vivement de leur démarche. A la vérité le mal de mer contribuoit beaucoup à leur inſpirer de la mélancolie. Toutes les complaiſances, tous les encouragemens des Anglois ne pouvoient pas les conſoler. Ils pleuroient quand ils étoient ſeuls; ils pleuroient de même devant tout le monde, & ils chantoient une eſpèce de complainte triſte & lamentable, à la louange de leur pays & de la Nation, dont ils s'étoient ſéparés pour jamais. Ces marques de douleur continuèrent pluſieurs jours; mais dès qu'ils ne ſentirent plus le mal de mer, & que les premiers mouve-

mens de leur ame furent appaisés, leur tristesse diminua peu-à-peu. Ils cessèrent de témoigner des regrets; ils finirent même par oublier leur terre natale & leurs amis, & ils parurent aussi attachés à nos navigateurs, que s'ils étoient nés en Angleterre. CHAP. VII. ANN. 1777.

APRÈS son départ de la Nouvelle-Zélande, le capitaine Cook eut des vents contraires, qui le retardèrent longtems, & ce ne fut que le 29 de Mars qu'il vit la terre. 29 Mars. C'étoit une isle habitée. Les Anglois apprirent par deux Indiens, qui vinrent à bord dans une pirogue, qu'elle se nommoit *Mangeea;* mais ne pouvant pas y trouver un port commode pour mettre les vaisseaux à l'ancre, ils ne s'y arrêtèrent point, quoiqu'elle semblât propre à fournir beaucoup de rafraîchissemens & de provisions. L'isle de Mangeea est d'environ cinq lieues de circuit, & n'a pas beaucoup d'élevation (*a*); l'aspect en est très-agréable, & présente des campagnes propres à la culture; les habitans qui étoient en grand nombre sur le rivage, ressembloient à ceux d'Otahiti & des isles Marquises pour la beauté & les graces de leurs personnes; ils paroissoient même avoir des dispositions & un caractère aussi doux, si l'on en peut juger du moins en aussi peu de tems que nos Voyageurs les virent.

LE capitaine Cook s'éloigna le 30 de Mars des côtes de 30. Mangeea. Le lendemain il vit une nouvelle terre, à en-

(*a*) Mangeea est par les 21° 57′ de latitude sud, & par les 20° 57′ de longitude est.

Chap. VII. Ann. 1777. 1 Avril.

viron quatre lieues de diſtance, & il y arriva le premier Avril ; il reconnut alors que c'étoit une iſle à-peu-près ſemblable à celle qu'il venoit de quitter. Quelques Indiens s'embarquèrent ſoudain dans leurs canots pour venir du côté des vaiſſeaux, & trois d'entr'eux, cédant aux offres des Anglois, montèrent à bord de la Réſolution. Toute leur conduite prouva qu'ils étoient tranquilles & qu'ils ne craignoient, ni qu'on les retînt, ni qu'on les maltraitât. Quelques autres habitans étant venus, ils témoignèrent les plus grandes craintes à l'approche des chevaux & des bœufs ; & ils ne purent jamais ſe former une idée de la nature de ces animaux. Mais pour les moutons & les chèvres, ils en avoient une opinion ſingulière. Ils firent entendre à nos Navigateurs qu'ils ſavoient que c'étoient des oiſeaux. Comme il n'y a pas la moindre reſſemblance entre les chèvres ou les brebis & des animaux aîlés, l'idée de ces Indiens montre juſqu'où peut aller l'humaine ignorance. A l'exception des cochons, des chiens & des oiſeaux, ce peuple ne connoiſſoit aucune eſpèce d'animaux terreſtres.

Quelque tems après les Indiens portèrent à bord un cochon avec des bananes & des noix de coco ; & ils demandèrent un chien en échange. Tout ce qu'on leur offrit à la place ne put leur convenir ; ils voulurent abſolument un chien. Un des officiers poſſédoit un chien & une chienne, qui étoient très-nuiſibles à bord, & il auroit pu en diſpoſer d'une manière utile, en les donnant à ces inſulaires : mais il avoit d'autres intentions. Alors Omaï, avec une généroſité, qui fait beaucoup d'honneur à ſon

caractère, céda un chien qu'il avoit amené de Londres, & qu'il aimoit beaucoup, & les Indiens parurent extrêmement satisfaits de cette acquisition. CHAP. VII. ANN. 1777.

LE 3 d'Avril le capitaine Cook envoya M. Gore avec trois canots, pour essayer de descendre dans l'isle. M. Gore, Omaï, M. Anderson & M. Burney furent les seules personnes qui mirent pied à terre. Les événemens de ce jour, dont M. Anderson rendit un compte agréable & intéressant, ajoutèrent aux lumières que les Anglois avoient acquises sur le pays, mais ne remplirent point les intentions du capitaine Cook. On ne rapporta de terre aucune espèce de rafraîchissemens. En cette occasion Omaï donna des preuves de ce goût pour l'exagération, dont on accuse ordinairement les voyageurs. Les Indiens l'interrogeant sur les Anglois, sur leur pays, sur leurs vaisseaux, sur leurs armes, il leur fit des réponses qui tenoient toutes du merveilleux. Il leur dit qu'il y avoit en Angleterre des vaisseaux aussi grands que leur isle, dans lesquels étoient des machines de guerre, qui pouvoient tuer plusieurs personnes à la fois. Il vouloit parler des canons; & il ajouta qu'un seul coup de ces machines suffiroit pour briser l'isle où ils étoient. Quoiqu'il fut obligé de convenir, que les canons des vaisseaux, qui étoient alors sur la côte, n'avoient pas autant de pouvoir, il tira un coup de fusil, pour essayer de leur montrer combien l'effet en étoit formidable. Il y a apparence que ces récits contribuèrent à sauver les Officiers anglois, qui étoient descendus sur le rivage, car les Indiens avoient paru déterminés à les retenir dès qu'ils les avoient vus débarquer. 3 Avril.

Chap. VII. Ann. 1777.

Ce moment paroiſſoit deſtiné à faire valoir les talens & la bonne volonté d'Omaï. Il eut la principale part à tout ce qui arriva durant la journée. Quoique les Européens n'euſſent jamais abordé dans cette isle, il y avoit cependant des étrangers. Omaï le découvrit, & c'étoit sûrement aſſez intéreſſant pour mériter l'attention des Anglois. A peine Omaï avoit-il mis le pied ſur la plage, qu'il diſtingua dans la foule des habitans, trois Indiens des isles de la Société. La rencontre de ces hommes, venus d'un pays à deux cents lieues de diſtance, à travers des mers inconnues, & dans une pirogue fragile, & propre ſeulement à naviger près des côtes, & qu'on trouve dans une isle où l'on aborde par haſard, reſſemble un peu à ces aventures ſurprenantes, inventées par les faiſeurs de Romans, & mérite d'être rapportée, ne fût-ce qu'à cauſe de ſa ſingularité. On peut imaginer avec quel étonnement & quelle ſatisfaction mutuelle, Omaï & ſes compatriotes ſe reconnurent. Douze années avant, environ vingt Indiens des deux ſexes s'étoient embarqués dans une pirogue à Otahiti, pour ſe rendre à Ulietea, qui en eſt peu éloignée. Mais une tempête violente s'étant élevée, & les ayant écartés de leur route, ils ſouffrirent des maux extrêmes; la plupart mourut de fatigue & de faim; & il ne reſtoit plus que quatre hommes quand leur pirogue fut chavirée. La perte de ces infortunés ſembloit inévitable : cependant ils s accrochèrent aux bords de la pirogue, & ils flottoient ainſi depuis quelques jours, quand la Providence les conduiſit à la vue de l'isle où Omaï les trouva. Les habitans avoient tout de ſuite mis un canot à la mer, & avoient été les chercher. Quand Omaï arriva dans l'isle, l'un de ces malheureux étoit mort

depuis quelques années. Les trois autres témoignèrent la plus vive reconnoissance du traitement hospitalier, qu'ils avoient reçu des habitans. Ils étoient même si satisfaits de vivre là, qu'ils refusèrent l'offre que les Anglois leur firent de les ramener dans leur patrie.

ON peut tirer de l'histoire que nous venons de rapporter, une conclusion importante. Elle doit servir à montrer bien mieux qu'une foule de conjectures incertaines & de raisonnemens spéculatifs, comment les différentes parties de la terre, & sur-tout les isles de l'Océan Pacifique, les plus éloignées & du continent & des autres isles, ont été peuplées. De semblables aventures sont souvent arrivées, & si elles étoient connues, elles grossiroient beaucoup l'histoire de la navigation & des naufrages.

L'ISLE où descendirent MM. Gore, Anderson & Burney, & où Omaï rencontra ses trois compatriotes, se nomme *Wateeoo* (a); elle est charmante. Le mélange des plaines & des côteaux, couverts d'une verdure variée, plaît beaucoup à l'œil qui les contemple. Les habitans y sont en grand nombre. La plupart des jeunes hommes sont extrêmement bien faits & de la taille la plus élégante. Ils ont en outre le teint aussi délicat que celui de leurs femmes, & ils paroissent d'un caractère aussi doux. Les manières, les mœurs, les opinions, les cérémonies religieuses

(a) Wateeoo est par la latitude de 20° 1′ sud, & par la longitude de 201° 45′ est. Elle a environ six lieues de circonférence.

CHAP. VII. ANN. 1777. de ce peuple a beaucoup de rapport avec celles d'Otahiti & des autres isles de la Société, & son langage étoit fort aisément compris par Omaï & par les deux nouveaux Zélandois.

DE Wateeoo le capitaine Cook se rendit dans une autre petite isle, nommée *Wennooa-ette* ou *Otakootaix*. M. Gore y descendit à la tête d'un parti; il en rapporta une centaine de noix de coco, pour chaque vaisseau, avec de l'herbe & des jeunes branches d'arbre pour le bétail. Quoique aucun Indien ne se montrât à Wennooa-ette, ce qu'on y trouva prouvoit qu'elle étoit habitée au moins de tems en tems; & M. Gore laissa sur la plage une petite hâche & plusieurs clous, pour prix de ce qu'il en emportoit.

5 Avril. LE 5 d'Avril nos Navigateurs cinglèrent vers l'isle d'Harvey, qui n'étoit qu'à quinze lieues de distance, & où ils espéroient de se procurer quelques rafraîchissemens (*a*). Le capitaine Cook, avoit déjà découvert cette isle en 1773; mais il n'y avoit alors trouvé aucun habitant. Cette fois-ci, elle étoit au contraire fort bien peuplée, par une race d'Indiens, qui paroissoient différer beaucoup de ceux de Wateeoo. Leur assemblée étoit bruyante & désordonnée. Ils avoient la peau noire, & plusieurs d'entr'eux sembloient brutaux & méchans. Ce qui frappa les Anglois, c'est qu'aucun de ces Indiens n'avoit sur le corps les dé-

(*a*) Elle est au 19° 15′ de latitude sud, & au 201° 37′ est. de longitude.

coupures

coupures ou marques piquetées, que se font en général tous les Insulaires de la mer du Sud. Cependant ils ont indubitablement une origine commune avec les autres Indiens; nos Voyageurs en eurent des preuves. Leur langage approchoit beaucoup plus de celui d'Otahiti que de celui de Wateeoo & de Mangeea. L'isle d'Harvey, n'offrant aucun port où les vaisseaux pussent mouiller l'ancre, ils s'en éloignèrent promptement.

Le capitaine Cook s'étant trompé relativement aux isles qu'il avoit rencontrées, & où il avoit espéré de trouver des secours, depuis son départ de la Nouvelle-Zélande; sa marche ayant en outre été retardée par les vents contraires & par quelques autres circonstances imprévues, il vit bien qu'il ne pouvoit rien entreprendre cette année dans les hautes latitudes de l'hémisphère septentrional; la saison étoit déjà propre à y commencer ses recherches, & il en étoit à une distance immense. Il avoit besoin de relâcher dans le premier endroit commode pour se procurer les moyens de sauver les bestiaux qu'il avoit à bord. Un motif plus important, c'étoit de conserver les provisions des vaisseaux, afin d'être en état de poursuivre les découvertes qu'il devoit tenter dans le Nord, mais qui se trouvoient réculées d'un an. S'il avoit eu le bonheur d'obtenir de l'eau & du fourrage dans l'une des isles récemment visitées, il auroit soudain reviré de bord, & fait voile vers le Sud, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les vents d'ouest. Mais en prenant ce parti, sans un supplément de fourrage & d'eau, il ne pouvoit pas manquer de perdre tout son bétail; &

Chap. VII. Ann. 1777.

ce changement de route n'eût pas été fort avantageux pour le principal objet de son voyage. D'après toutes ces considérations, il prit le chemin des isles des Amis, où il étoit sûr de trouver des provisions en abondance.

14 Avril. Le 14 d'Avril, nos Navigateurs arrivèrent à l'isle de Palmerston; là & dans une autre petite isle voisine inhabitée, comme celle de Palmerston, ils prirent quelques rafraîchissemens. On y chargea les canots d'herbes aux cuillers, & de jeunes cocotiers, qui furent d'un grand secours pour les bestiaux; on y prit aussi beaucoup de choux palmistes & de jeunes branches de l'arbre de Wharra. De sorte qu'on eut de quoi nourrir les animaux pendant plu-
16. sieurs jours. Le 16 Omaï étant descendu à terre avec le capitaine Cook, prit en peu de tems, en pêchant à l'épervier, assez de poisson pour le dîner de tous les Anglois qui étoient à terre, & pour en envoyer un présent à bord des deux vaisseaux. On tua beaucoup d'oiseaux, principalement des frégates & d'autres oiseaux du Tropique. Aussi nos Voyageurs firent un somptueux repas. En cette occasion Omaï voulut servir de cuisinier. Il fit cuire le poisson & les oiseaux avec des pierres chaudes à la manière de son pays, & il s'en acquitta avec une addresse, une gaîté, qui le rendirent encore plus agréable aux Anglois. On recueillit sur la petite isle douze cents noix de coco, qu'on partagea entre les équipages des deux vaisseaux. Il n'y a point d'eau dans l'isle de Palmerston, ni dans les islets voisins. Si on y trouvoit de l'eau & qu'on pût jetter l'ancre en dedans des recifs, le capitaine Cook eût préféré

cette isle à toutes les autres isles inhabitées de la mer du Sud, à cause des rafraîchissemens qu'elle fournit. L'équipage d'un vaisseau peut y pêcher assez de poisson pour se nourrir, & on a l'agrément de s'y promener, sans courir risque d'y être inquiété par personne.

Il y a plusieurs opinions différentes sur la formation des petites isles de l'Océan. D'après ses observations, le capitaine Cook demeura convaincu, que les isles qu'il voyoit alors, étoient formées par des bancs de corail, & croissoient sans cesse ; & il a détaillé avec beaucoup de sagesse & de sagacité, les raisons qui lui avoient fait embrasser cette hypothèse.

En partant de l'isle de Palmerston, notre navigateur fit voile vers l'ouest, dans le dessein de relâcher à Annamooka. Pendant cette route, les grains de pluie devinrent si fréquens, que les Anglois ramassèrent une grande quantité d'eau. Voyant qu'une heure de pluie donnoit plus d'eau qu'un mois de distillation de la machine à dessaler, on mit de côté cette machine ennuyeuse.

La chaleur & l'humidité de l'air, jointe à l'impossibilité de tenir les vaisseaux secs, firent craindre alors pour les équipages. Cependant, ni l'usage continuel des viandes salées, ni les changemens de climat, n'avoient encore produit aucun mauvais effet. Depuis le départ des vaisseaux du Cap-de-Bonne-Espérance, on n'avoit eu des rafraîchissemens un peu considérables qu'à la Nouvelle-Zélande, malgré cela une seule personne étoit malade à bord. Cet

CHAP. VII. ANN. 1777. avantage étoit dû sans contredit à l'attention, à la vigilance perpétuelle du capitaine Cook, qui ne laissoit pas échapper la moindre occasion de procurer à ses gens ce qui pouvoit être utile à leur santé.

28 Avril. 1 Mai. LE 28 d'Avril nos Voyageurs touchèrent à l'isle de Komango. Le premier de Mai ils arrivèrent à Annamooka; & ils jettèrent l'ancre dans le même endroit où le capitaine Cook s'étoit arrêté trois ans auparavant. C'étoit vraisemblablement là aussi que Tasman, qui le premier découvrit Annamooka & les isles voisines, mouilla l'ancre en 1643.

IL y eut bientôt un commerce établi entre les Anglois & les habitans. Tout fut arrangé à la satisfaction du capitaine Cook. Il reçut les plus grandes marques d'amitié de la part de Toobou, chef d'Annamooka, & Taïpa, chef de l'isle de Komango, s'attacha aux Anglois d'une manière si extraordinaire, que voulant être auprès d'eux la nuit comme le jour, il fit transporter sa maison sur les épaules de ses Indiens, à plus d'un quart de mille de distance, & il la fit placer à côté des tentes de nos Voyageurs.

6. LE 6 de Mai, le capitaine Cook fut visité par un grand chef de l'isle de Tongataboo. Son nom étoit Feenou; Taïpa le présenta faussement comme Roi de toutes les isles des Amis. L'amitié qui régnoit alors entre les Anglois & les habitans d'Annamooka, fut un peu interrompue par l'inclination que ce peuple avoit pour le vol. Il donna souvent des preuves étonnantes de son adresse à dérober. Les

chefs même ne croyoient pas en volant ce qui leur convenoit, manquer à leur dignité. Un d'eux fut pris emportant du vaisseau un verrou qu'il avoit caché sous ses vêtemens; le capitaine Cook le condamna, pour punition, à recevoir douze coups de fouet, & à rester à fond de cale jusqu'à ce qu'il eût payé l'amende d'un cochon. Après cet acte de justice, nos Navigateurs n'eurent plus à craindre des voleurs d'un rang élevé; leurs sujets ou leurs esclaves furent seuls occupés à ce vil emploi; & quand on les y attrapoit, une volée de coups de verges ne faisoit pas plus d'impression sur eux, que si on l'avoit appliquée sur le mât du vaisseau. Les maîtres même étoient alors si éloignés d'intercéder en faveur de ces malheureux, qu'ils conseilloient souvent aux Anglois de les tuer: mais les Anglois n'avoient garde de suivre ces conseils. Quelquefois même ils laissoient les voleurs impunis; car le fouet & la honte étoient des châtimens inutiles. A la fin pourtant le capitaine Clerke trouva un moyen efficace de les punir. Il fit raser complettement la tête à tous les voleurs qu'il prit en flagrant délit. Ce fut pour eux une infamie, parce qu'ils en devenoient ridicules aux yeux de leurs compatriotes, & les Anglois les distinguant, ne les laissoient plus approcher du vaisseau, ni des tentes, & ne pouvoient pas être surpris deux fois par les mêmes voleurs.

CHAP. VII. ANN. 1777.

L'ISLE d'Annamooka commençant à fournir moins de provisions à nos Voyageurs, le capitaine Cook se proposa d'aller le 11 de Mai à Tongataboo; mais il en fut détourné par Feenou, qui le sollicita vivement de se rendre dans 11 Mai.

Chap. VII. Ann. 1777. une isle, ou plutôt un groupe d'isles, qui font au nord-eft, & qu'on nomme *Hapaée.* Feenou affura le Capitaine, qu'il y trouveroit abondamment des provifions ; & pour preuve de ce qu'ils difoit, il offrit d'accompagner les Anglois. Hapaée devint donc le lieu où on réfolut de relâcher ; notre Navigateur y confentit d'autant plus facilement, qu'aucun autre Européen n'y étoit allé avant lui.

17 Mai. Le 17 les vaiffeaux arrivèrent à Hapaée ; le capitaine Cook fut très-amicalement reçu par les habitans, & furtout par Earoupa, le chef de l'isle. Tout le tems qu'il y demeura, fe paffa dans un commerce réciproque de préfens, de civilités & de fêtes. Les Indiens donnèrent des fpectacles, des combats à la lance, à la lutte, aux coups de poings : les femmes même fe mêloient à ces gymnafes ; les hommes exécutoient des pantomimes. Enfin, les nuits étoient employées à chanter & à danfer. Les Anglois, en revanche, firent manœuvrer leurs foldats de marine, & tirerent des feux d'artifice, qui causèrent aux Indiens beaucoup de plaifir & d'étonnement.

Après les premiers divertiffemens, le capitaine Cook s'occupa de l'examen d'Hapaée, de Lefooga & des autres isles voifines dont il prit pleine connoiffance.

31. Le 31, il venoit de quitter ces isles pour s'en retourner à Annamooka, lorfque la Réfolution fe trouva en danger d'échouer fur une petite ifle de fable, entourée de brifans, & nommée *Pootoo Pootooa.* Heureufement qu'alors tous les matelots étoient fur le pont, & exécutèrent les

ordres du capitaine avec autant de sang froid que d'agilité. Cela seul sauva le vaisseau. « Ces situations périlleuses, dit » M. Cook, sont nécessairement le partage de l'homme » qui navige dans des mers inconnues. »

PENDANT que le capitaine Cook demeura à Hapaée, il fut présenté à Poulaho, le véritable Roi de toutes les isles des Amis. C'est en présence de ce Roi qu'on reconnut que Feenou avoit faussement pris ce titre. Feenou étoit cependant un grand chef qui ne manquoit pas d'influence.

POULAHO invita le capitaine Cook à passer à Tongataboo; ce que notre Navigateur, fit après s'être arrêté trois ou quatre jours à Annamooka. Dans cette route, la Résolution fut entraînée sur les hauts fonds couverts de roches de corail, plus ou moins cachés sous les eaux. Malgré toute l'attention, tous les soins des Anglois pour s'en préserver, ils ne purent pas empêcher qu'elle ne touchât à la pointe d'un roc; la Découverte toucha aussi : mais ni l'une, ni l'autre ne frappèrent assez fort pour être endommagées.

LE 10 de Juin le capitaine Cook arriva à Tongataboo; le Roi s'étoit rendu sur le rivage pour le recevoir, & dès que le Capitaine mit pied à terre, ce Prince le conduisit lui-même dans une maison, petite, mais propre & jolie, qu'il lui avoit destinée pour tout le tems de son séjour dans l'isle. Cette maison, située à l'entrée du bois, avoit devant elle une grande prairie & un point de vue étendu. On

10 Juin.

ne pouvoit pas désirer un endroit plus commode & plus agréable. L'arrivée des Anglois à Tongataboo fut suivie des mêmes plaisirs, des mêmes spectacles qu'ils avoient eus à Hapaée, mais plus variés & représentés avec plus de splendeur. Cela n'empêcha pourtant pas que quelques Indiens ne se signalassent de tems en tems par de petits vols. Rien ne pouvoit corriger ce peuple d'un si détestable défaut; souvent même il s'y abandonnoit avec audace. Il n'y avoit rien dans le vaisseau ou dans les tentes, sur quoi il n'osât porter les mains; & comme la foule étoit toujours considérable, le Capitaine ne vouloit pas permettre aux sentinelles de tirer, de peur que les innocens ne payassent pour les coupables.

19 Juin. Le 19 de Juin le capitaine Cook distribua les animaux qu'il avoit choisis dans son bétail, pour faire des présens aux principaux Indiens. Poulaho, Roi de toutes les isles des Amis, eut un jeune taureau, une vache & trois chèvres, Mareewagée, l'un des grands chefs, eut un bélier avec deux brébis (*a*); Feenou, un cheval & une jument. Omaï fut en même tems chargé d'expliquer aux Indiens l'importance de ces animaux & la manière dont il falloit s'y prendre pour les conserver & les faire prospérer. Cependant la générosité du capitaine Cook ne fut pas sans quelques inconvéniens.

(*a*) Comme personne ne prenoit soin des trois brebis, échues en partage à Mareewagée, le capitaine Cook, les fit rapporter à bord du vaisseau. Indépendamment des animaux ci-dessus mentionnés, il laissa aussi dans l'isle, un jeune verrat, & trois truies, de la race des cochons d'Angleterre, deux lapins & deux daims mâle & femelle.

véniens. Il y eut des Indiens jaloux des dons qu'on avoit faits aux autres ; car dès le lendemain matin on vola deux chevreaux & quelques poules d'Inde. Comme notre Navigateur ne dut pas s'imaginer que ces animaux se fussent égarés d'eux mêmes , il voulut absolument les ravoir. Il commença par faire saisir trois pirogues, qui étoient venues le long de son bord. Ensuite s'étant rendu au rivage, & ayant trouvé le Roi, le frère du Roi, Feenou & quelques autres chefs, il les fit envelopper par une garde angloise, & leur déclara qu'il ne les relâcheroit pas, jusqu'à ce qu'on eût rapporté, non-seulement les chevreaux & les poules d'Inde, mais encore toutes les choses qu'on lui avoit dérobées en différens tems. Cette démarche hardie eut le plus heureux effet. La plus grande partie des objets volés fut immédiatement rendue, & on donna de si fortes assurances de rapporter promptement le reste, que le capitaine Cook fit dès l'après-midi mettre les chefs en liberté. Ce qu'il y eut encore d'assez heureux c'est que cette affaire ne diminua point la confiance que Poulaho & ses amis avoient dans la générosité de notre navigateur.

Le 5 de Juillet il y eut une éclipse de soleil que le tems ne permit d'observer qu'imparfaitement ; mais cet inconvénient ne nuisit pas beaucoup. La longitude avoit déja été très-exactement déterminée par les observations lunaires. 5 Juillet.

Le capitaine Cook partit de Tongataboo le 10 de Juillet. Deux jours après il mouilla l'ancre dans un port de 10.

l'isle de Middlebourg ou d'Eooa, comme l'appellent les Indiens. Il reçut soudain une visite de Taoofa, chef de l'isle, qu'il connoissoit depuis son second voyage. Leur amitié fut renouvellée de la manière la plus affectueuse ; & tous les autres Indiens imitèrent la conduite de Taoofa. Le capitaine Cook leur fit un présent qui devoit leur devenir très-agréable par la suite. Il planta dans une des habitations de Taoofa un pommier, & il y sema diverses graines de fruits & d'herbages d'Europe. Ce qui l'encouragea à prendre ces soins, c'est qu'il eut une preuve qu'ils ne seroient point inutiles ; car Taoofa lui fit un jour servir à diner un plat de turneps, provenant des graines que les Anglois lui avoient autrefois données.

Le séjour que fit alors le capitaine Cook aux isles des Amis fut de près de trois mois. Il régna entre les Anglois & les Indiens une amitié qui ne fut que rarement troublée par les légers accidens dont nous avons parlé, & qui n'eurent jamais de conséquences fâcheuses. Il est vrai que le capitaine Cook apportoit une attention continuelle à prévenir tout ce qui pouvoit nuire aux habitans ou aux Anglois.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que pendant tout le tems que nos voyageurs restèrent dans ces isles, ils ne touchèrent presque point aux provisions du vaisseau. Ce qu'ils obtenoient par leurs échanges leur suffisoit pour vivre ; & ils eurent même assez de provisions fraîches pour espérer qu'elles dureroient jusques aux autres endroits où ils de-

voient relâcher, & où ils en trouveroient de nouvelles. Aussi le capitaine Cook, content de ces bons Indiens, & de tout ce qu'il recevoit d'eux, jouit de la plus douce satisfaction en augmentant leurs richesses & leur bonheur par les dons qu'il leur fit, & d'un grand nombre de végétaux, & de divers animaux d'Europe. Enfin le séjour des Anglois aux isles des Amis fut réciproquement utile; & cette utilité ne retarda pas d'un seul moment le grand projet du capitaine Cook, puisque la saison étoit déja trop avancée pour passer dans le nord, quand il arriva à Annamooka.

INDÉPENDEMMENT de tous les avantages dont nous venons de parler, nos navigateurs acquirent alors beaucoup de connoissances géographiques sur cette partie de la mer du Sud. Sous le nom des isles des *Amis* on doit comprendre, non-seulement Annamooka, Tongataboo, le grouppe des isles d'Hapaée, mais toutes celles qui ont été découvertes sous le même méridien, en tirant vers le nord, ainsi que les autres isles qui avoient été jusqu'alors inconnues aux Européens, & qui sont sous la domination de Tongataboo. D'après ce que le capitaine Cook apprit des Indiens, cet Archipel est immense. Ils disent qu'il comprend plus de cent cinquante isles; & ils se servent, pour marquer ce nombre, d'autant de petits morceaux de bois ou de feuilles d'arbres. M. Anderson, avec ses soins ordinaires, recueillit tous les noms de ces différentes isles. Il y en a, dit-on, quinze très-hautes, & trente-cinq assez basses, mais fort vastes. Trente-deux que les Anglois ne visitèrent point, sont de la grandeur d'Annamooka, qui est comptée au nombre des plus petites. Aussi la plus

CHAP. VII. ANN. 1777.

grande partie de ces petites isles est inhabitée. On en voit, sur la carte que le capitaine Cook a donnée des isles des Amis & du port de Tongataboo, soixante-une, dont les gissemens & les noms sont exactement marqués. Le capitaine Cook ne doutoit pas que les isles du prince Williams, découvertes & nommées par Tasman, ne fussent comprises dans la liste de celles que les Indiens fournirent aux Anglois. Il pensoit aussi que les isles de Keppel & de Boscaven, vues en 1765 par le capitaine Wallis, devoient se trouver dans la même liste, & étoient sous la dépendance de Tongataboo, chef lieu du gouvernement de toutes ces isles & de l'empire de Poulaho. Les navigateurs à venir pourront étendre la géographie de cette partie de l'Océan Pacifique, & déterminer la grandeur & le gissement de près de cent des isles des Amis que le capitaine Cook n'eut pas le tems de visiter.

Il acquit pourtant beaucoup plus de connoissances qu'il n'en avoit eu à son précédent voyage sur l'histoire naturelle, sur les productions du pays & sur les mœurs & les coutumes des peuples qui l'habitent. Il y fit en même-tems des réflexions si sages & si remplies de candeur & d'humanité sur l'inclination que ces peuples ont à dérober, que je ne puis m'empêcher de rapporter ses propres paroles. « Le seul défaut, dit-il, qui dégrade ces Indiens, c'est » leur penchant à voler. Ils y sont adonnés avec une sorte » de fureur, quelque âge qu'ils aient & de quelque sexe » qu'ils soient. Cependant il est bon d'observer qu'ils » ne dérobent que les Anglois; & je suis fondé à croire » qu'il se commet aussi peu de vols entr'eux, même peut-

» être moins que dans les autres pays où les vices de quelque individu ne suffisent pas pour faire accuser une Nation entière. On doit sans doute pardonner les foiblesses de ces bons Indiens de l'Océan pacifique, dont l'ame est entraînée par l'éclat des objets nouveaux & séduisans que nous leur présentons. Le vol peut être considéré chez les peuples civilisés, comme l'effet d'un caractère profondément vicieux & annonçant un homme qui par avarice brave les loix de l'équité, ou qui par inconduite, se trouve réduit à une extrême indigence & dédaigne les moyens honnêtes d'en sortir. Mais aux isles des Amis, & dans les autres pays nouveaux où je suis allé, les petits pillages, auxquels nous étions si souvent exposés, doivent être imputés à des motifs moins odieux. On peut les attribuer à la curiosité & au desir qu'avoient les Indiens de se procurer des choses extraordinaires & appartenant à un peuple étranger & si différent d'eux. Peut-être que s'il étoit possible qu'une espèce d'êtres aussi supérieure à nous pour les richesses, que nous l'étions aux Indiens, vînt tout-à-coup dans notre pays, tous nos principes d'équité ne nous rendroient pas capables de résister à la tentation. Je crois que j'ai eu d'autant plus raison d'attribuer à l'envie de posséder des choses rares, la disposition des Indiens pour le vol, qu'ils déroboient en effet la première chose qui s'offroit à leurs yeux, sans savoir s'ils pourroient jamais s'en servir : mais parmi nous il en est tout autrement. Nul homme ne voudroit s'exposer à l'infamie & aux châtimens, avant de connoître le prix & l'emploi des objets pour lesquels il s'exposeroit. Enfin, les pillages des Insulaires de la mer du Sud,

» quoique souvent inquiétans & désagréables, nous mirent du moins à même de connoître leur agilité & leur » intelligence ».

Quant à la Religion des Indiens des isles des Amis, M. Anderson prétend qu'ils croient fermement à l'immortalité de l'ame; & qu'ils n'adorent ni des ouvrages sortis de la main des hommes, ni aucun autre objet matériel. Leur langage est absolument conforme à celui de la Nouvelle-Zélande, de Wateeoo & de Mangeea. M. Anderson en a recueilli plusieurs centaines de mots; & parmi ces mots il y en a qui expriment des nombres jusqu'à cent mille; mais ils ne vont ni ne peuvent vraisemblablement compter au-delà; car les Anglois observèrent que quand ils vouloient exprimer davantage, ils se servoient toujours d'un mot qui signifie un nombre indéfini.

On ne doit pas douter que pendant que le capitaine Cook fut aux isles des Amis, il ne s'occupât toujours avec le même zèle de ses observations nautiques & astronomiques. Aussi il a marqué avec le plus grand soin la latitude & la longitude des différens endroits où il aborda, les variations de la boussole, la force des marées, & tout ce qui peut être utile aux marins qui voudroient visiter les mêmes contrées.

17 Juillet. Le 17 de Juillet nos navigateurs prirent leur dernier congé des Insulaires de Tongataboo & des environs, pour aller enfin revoir ceux des isles de la Société. Ils pour-
21. suivoient leur route dans la nuit du 21, lorsqu'ils observè-

rent une éclipse. Le 8 d'Août, ils découvrirent une terre. Quelques Indiens vinrent dans des pirogues, le long des vaisseaux, & presserent vivement les Anglois de descendre dans leur isle; mais le capitaine Cook ne voulut pas courir le risque de perdre l'avantage d'un bon vent, pour examiner un pays qui paroissoit de fort peu de conséquence. Le nom de cet endroit est Toobouai (*a*). Les habitans qui vinrent à bord parloient la même langue que les Otahitiens.

Chap. VII. Ann. 1777. 8 Août.

Le 12 d'Août nos voyageurs arrivèrent à Otahiti. Ils entrèrent dans la baie d'Oheitepeha, où ils mouillèrent l'ancre. Le capitaine Cook vouloit d'abord prendre les provisions qu'il pourroit obtenir dans le sud-est de l'isle, & puis se rendre à Matavai. 12.

Le premier accueil qu'on fit à Omaï ne fut pas flateur pour lui. Quoiqu'il vînt à bord plusieurs Indiens de sa connoissance, & même son beau-frère, aucun d'eux ne témoigna beaucoup de plaisir à le revoir; mais le lendemain il eut une entrevue avec sa sœur, dans laquelle la nature fit sentir tout son pouvoir; & il est plus aisé d'imaginer que de décrire avec quelle tendresse le frère & la sœur s'embrassèrent & se parlèrent. Une tante du bon Omaï vint aussi le voir, & dans les premiers transports de sa joie, cette vieille femme se jetta aux pieds du jeune homme, & les inonda de ses larmes. 13.

(*a*) Toobouai est par les 23° 25′ de latitude sud, & par les 210° 37′ de longitude est. Cette isle n'a que cinq ou six milles de long.

Chap. VII.
Ann. 1777.

Le capitaine Cook fut informé par les Indiens que, depuis son départ, deux vaisseaux étoient venus dans la baie d'Oheitepeha, & qu'ils avoient laissé des animaux dans le pays. Ces animaux étoient des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau, un bélier. Les vaisseaux étoient Espagnols. Les Anglois ne purent pas en douter quand ils virent une Inscription gravée sur une croix de bois qu'on avoit plantée à quelque distance d'une maison où s'étoient établis les étrangers. Sur la partie transversale de la croix on lisoit :

Christus Vincit.

Et sur la partie perpendiculaire :

Carolus II. Imper. 1774.

Le capitaine Cook saisit cette occasion de conserver la mémoire des premiers voyages des Anglois à Otahiti. Il grava sur l'autre côté de la croix :

Georgius tertius Rex,
annis 1767,
1769, 1773, 1774 & 1777.

Quelles que fussent les intentions des Espagnols en venant dans l'isle, on doit avouer à leur gloire qu'ils se conduisirent si bien envers les habitans, que ceux-ci en parloient toujours avec de grands témoignages d'estime & de reconnoissance.

Le capitaine Cook eut alors une importante affaire à régler.

régler. Il savoit qu'il pouvoit se procurer beaucoup de noix de coco, dont la liqueur est une boisson agréable & saine; & il désiroit d'obtenir le consentement de son équipage pour que cette boisson remplaçât les rations d'eau-de-vie pendant tout le tems qu'il séjourneroit à Otahiti & dans les isles voisines. Mais comme cette innovation auroit pu occasionner des murmures, si on n'en avoit pas expliqué la cause, le capitaine Cook crut devoir prudemment assembler tous ses gens, pour leur faire connoître le but de son voyage & les travaux qui les attendoient. Afin de les animer d'abord à braver les fatigues & les dangers d'une telle entreprise, il leur rappella la récompense que le parlement offroit à tous les sujets de Sa Majesté Britannique, qui découvriroient une communication entre les mers du Sud & l'Océan Atlantique, dans quelque partie que ce fût de l'hémisphère septentrional, ainsi qu'à ceux qui s'avanceroient les premiers au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude nord. Il leur dit ensuite, qu'il ne doutoit nullement qu'ils ne fussent tous disposés à entreprendre avec lui de mériter ces récompenses: mais que pour se préparer au succès, il étoit nécessaire d'observer la plus grande économie relativement à toutes leurs provisions, sur-tout aux provisions de bouche, parce qu'il n'y auroit plus d'espoir d'en trouver de nouvelles, quand ils se seroient éloignés des isles de la Société. Il ajouta que cette précaution devenoit d'autant plus importante, qu'ayant déjà perdu l'occasion de se rendre dans le Nord cet Eté, leur voyage dureroit au moins une année de plus qu'on ne l'avoit d'abord cru; qu'ils devoient donc considérer les nombreux obstacles, qu'il leur restoit à surmonter,

CHAP. VII. ANN. 1777.

les peines horribles qu'ils avoient à souffrir, & qu'il ne falloit point les aggraver en se mettant dans le cas de voir diminuer leurs rations dans des climats froids; qu'il leur expliquoit ces différentes raisons, pour qu'ils jugeassent s'il n'étoit pas plus prudent de se passer des liqueurs spiritueuses pendant qu'ils se trouvoient dans un pays chaud, que de courir le hasard d'en manquer quand elles leur seroient vraiment nécessaires; & qu'ils déclarassent s'ils consentoient à renoncer à l'eau-de-vie, & à y suppléer l'excellente boisson que fournissoient les cocos, qu'ils avoient alors en abondance; enfin, il conclut en leur disant qu'il s'en rapportoit là-dessus absolument à leur choix.

Ce discours rempli d'une éloquence simple, naturelle & persuasive, eut tout l'effet qu'on pouvoit désirer, il entraîna facilement l'ame généreuse des matelots Anglois; le capitaine Cook eut la satisfaction de voir accepter d'une commune voix & sans la moindre objection, ce qu'il venoit de proposer. Soudain il donna ordre au capitaine Clerke d'en dire autant à son équipage, ce qui fut exécuté & agréé de la même manière. Ainsi on ne servit plus d'eau-de-vie, excepté le samedi au soir, qu'on en donnoit une forte ration, afin que nos marins pussent se rejouir & boire à la santé de leurs amis d'Angleterre.

24 Août, Le 24 du mois d'Août, les vaisseaux quittèrent leur station dans le sud-est d'Otahiti, & se rendirent dans la baie de Matavai. Dès qu'ils furent arrivés, le capitaine Cook reçut la visite d'Otoo, roi de l'isle, & leur ancienne amitié se renouvella de la manière la plus satisfaisante. Les

civilités, les bons offices, les fêtes, en resserrèrent même les nœuds. Un des premiers soins de notre Navigateur, fut de disposer de tous les animaux d'Europe qui lui restoient. Il fit conduire à Oparre, lieu de la résidence ordinaire d'Otoo, un paon & sa femelle, un coq d'Inde & sa femelle, un jar & trois oies, un canard & trois canes. Les deux dernières espèces de ces volailles, couvèrent & réussirent fort bien, avant que les Anglois quittassent l'isle. Otoo possédoit déjà, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des chèvres & un taureau espagnol, qui étoit sans contrédit le plus bel animal qu'on pût voir. Cela n'empêcha pas que le Capitaine ne donnât au Roi un taureau anglois, avec trois belles vaches. Il lui fit aussi présent d'un cheval & d'une cavale, ainsi que de tous les moutons qui se trouvoient à bord des deux vaisseaux.

En disposant ainsi de ces animaux, le capitaine Cook se vit délivré d'un fardeau très-pesant. Il n'est pas aisé de concevoir combien il avoit fallu prendre de soins pour conduire cette cargaison vivante à travers tant de dangers & à une si grande distance; mais notre Navigateur en fut bien recompensé par le plaisir qu'il eut de remplir heureusement les intentions bienfaisantes de notre digne Monarque, qui avoit songé à envoyer tant de présens utiles aux bons Insulaires de la mer du Sud.

Il y avoit alors des hostilités commencées entre les habitans d'Eimeo & ceux d'Otahiti. Les Otahitiens prièrent fortement le capitaine Cook de combattre pour eux; mais il étoit trop sage pour y consentir. Il résista à toutes leurs

Chap. VII. Ann. 1777.

sollicitations. Il allégua à Otoo & aux autres Chefs, qu'il ne connoissoit pas assez le sujet de leur querelle; & que le peuple d'Eimeo ne l'ayant jamais offensé, il ne pouvoit pas raisonnablement s'armer contre lui. Otoo & la plupart des Chefs parurent satisfaits de ces raisons; mais l'un d'eux, Towha en fut si mécontent, que notre navigateur perdit pour jamais l'amitié de cet Indien.

Dans cette occasion, le capitaine Cook eut des preuves incontestables que le peuple d'Otahiti immoloit des victimes humaines dans ses solemnités religieuses. Il fut lui-même témoin d'un de ces abominables sacrifices. Il l'a décrit avec les expressions de l'indignation & de l'horreur qu'un pareil acte de barbarie doit inspirer. La victime infortunée qu'on offroit alors à la divinité d'Otahiti, paroissoit un homme d'un âge mur & de la plus basse classe du peuple; mais, malgré toutes ses recherches, le capitaine Cook ne put jamais apprendre si ce malheureux Indien avoit commis quelque crime qui méritât la mort. Il est certain qu'en général le choix tombe ou sur des criminels, ou sur des gens de la lie du peuple, qui n'ayant point d'habitation fixe, rôdent sans pouvoir se procurer honnêtement leur subsistance. Ceux qu'on destine à périr, n'en sont jamais avertis qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. Lorsque dans des cas extraordinaires, quelque chef juge à propos de faire un sacrifice humain, il choisit lui-même une victime, & donne soudain l'ordre de la saisir & de l'immoler; ce qui s'exécute toujours, ou avec des piques, ou à coup de pierres. Quoiqu'il y ait apparence qu'on ne sacrifie jamais qu'une seule personne à la fois,

ces atrocités font si fréquentes à Otahiti, que la population y perd sans doute beaucoup. Le capitaine Cook compta quarante-neuf cranes humains appendus devant le *Morai*, où on alloit en attacher un cinquantième. Il vit bien aussi, d'après l'état de ces débris de victimes, qu'il ne pouvoit pas y avoir long-tems que les infortunés, dont ils étoient les restes, avoient péri sur ces autels de sang.

CHAP. VII. ANN. 1777.

On ne peut douter que cette horrible coutume ne soit suivie dans toutes les isles semées au milieu du vaste Océan Pacifique. Le capitaine Cook avoit déja eu des preuves qu'elle existoit aux isles des Amis. On sait combien les sacrifices de sang humain étoient jadis communs dans notre ancien monde. Il n'y a presque point eu de nation qui en ait été exempte. Comme la réforme des pratiques religieuses est un des derniers efforts de l'esprit humain, la superstition peut subsister encore après que les peuples sont éclairés. Il a fallu bien du tems pour que la civilisation enlevât au fanatisme sa cruauté, & le réduisît à des cérémonies qui, quoique souvent ridicules, sont douces & innocentes, quand on les compare aux rits barbares dont nous venons de parler.

Le 5 de Septembre, nos voyageurs éprouvèrent un accident qui, bien que léger en soi, étoit fâcheux par rapport aux circonstances. Un jeune bélier de la race des moutons du Cap de Bonne-Espérance fut étranglé par un chien. Le capitaine Cook en fut d'autant plus fâché, que c'étoit le seul qu'il eût de la même espèce, & qu'il ne

5 Sept.

reſtoit qu'un autre bélier de la race des moutons d'Angleterre.

CHAP. VII. ANN. 1777.

14 Sept.

LE 14, le capitaine Cook & le capitaine Clerke montèrent à cheval, & ſe promenèrent dans la plaine de Matavai, au grand étonnement des Otahitiens, qui accoururent en foule pour les voir, & qui les regardoient avec non moins d'admiration que ſi nos cavaliers avoient été des Centaures. Ce que nos Capitaines avoient fait, fut répété tous les jours par quelques-uns des Officiers; mais chaque fois les Indiens témoignoient la même curioſité & la même ſurpriſe. Ils paroiſſoient être dans l'enchantement en voyant l'uſage qu'on pouvoit faire des chevaux. Nulle autre choſe apportée par les Européens, ne leur donnoit une ſi haute idée de la grandeur & de la puiſſance des nations éloignées.

QUOIQUE le capitaine Cook ne voulût point prendre parti dans la querelle élevée entre les isles de la Société, il étoit pourtant toujours prêt à protéger ſes amis particuliers, lorſqu'ils recevoient quelqu'injure. Towha, qui commandoit l'expédition contre l'isle d'Eimeo, avoit été obligé de ſe ſoumettre à un arrangement déſagréable; & plein de reſſentiment de n'être pas ſecondé comme il le deſiroit, il avoit juré que dès que le capitaine Cook ſeroit parti, il joindroit ſes forces à celles de Tiaraboo, pour attaquer Otoo dans Oparre. Mais notre navigateur, inſtruit de cette menace, déclara hautement qu'il étoit réſolu à défendre ſon ami contre un pareil projet; & que ſi on l'exécutoit, on ſentiroit le poids de ſa vengeance dès qu'il

retourneroit à Otahiti. Cette déclaration eut sans doute l'effet qu'en attendoit le capitaine Cook ; car il n'entendit plus parler des desseins de Towha.

La manière dont le capitaine Cook fut guéri d'un rhumatisme qui lui prenoit depuis la hanche jusques au pied, mérite d'être rapportée. La mère d'Otoo, ses trois sœurs, & huit autres femmes, se rendirent à bord pour entreprendre cette cure. Le capitaine accepta leur offre amicale, leur fit étendre un lit dans la grand-chambre, & se soumit entièrement au traitement qu'elles voulurent lui faire. Elles le firent coucher au milieu d'elles; alors elles se mirent à le presser avec leurs mains de la tête aux pieds, mais principalement sur le côté endolori, jusques à ce que ses os craquèrent, & que ses chairs furent extrêmement ramollies. Cette première opération dura environ un quart-d'heure ; & quoiqu'elle l'eût fort incommodé, sa douleur rhumatismale en fut tellement soulagée, qu'il se sentit encouragé à se soumettre à un second frottement avant de se mettre dans son lit. D'après cela il passa la nuit assez tranquillement. Les femmes répétèrent deux fois leur opération dans la journée du lendemain, & enfin le capitaine Cook fut parfaitement guéri. Ce remède, appelé *romée*, est généralement pratiqué parmi les insulaires de cette partie du monde. Les hommes le font quelquefois eux-mêmes; mais plus souvent ce sont les femmes.

Le capitaine Cook qui avoit alors résolu de partir promptement d'Otahiti, accompagna Otoo à Oparre, pour exa-

Chap. VII. Ann. 1777.

miner les animaux qu'il avoit confiés à cet ami. Tout étoit soigné de la manière la plus convenable : tout étoit en fort bon état ; tout promettoit de prospérer. Le capitaine Cook demanda alors à Otoo quatre chèvres. Il en vouloit laisser deux à Ulietea, où il n'y en avoit pas encore, & deux dans la première isle que le hasard lui feroit rencontrer sur son passage quand il iroit dans le nord. Le lendemain Otoo vint à bord, & informa notre navigateur qu'il avoit une pirogue, qu'il le prioit d'emporter en Angleterre, pour en faire présent au *Earée rahie no Pretane*. C'étoit la seule chose, dit-il, qu'il crût digne d'offrir à Sa Majesté Britannique. Le capitaine Cook fut très-content de cette marque de générosité de la part d'Otoo, sur-tout quand il fut bien sûr que personne ne la lui avoit suggérée. Otoo se croyoit endetté envers les Anglois pour tous les dons utiles qu'il en avoit reçus, &, de son propre mouvement, il voulut leur donner une preuve de sa gratitude. Cependant la pirogue étant trop grande pour qu'on l'embarquât dans la Résolution, le capitaine Cook fut obligé de remercier le Roi Indien de sa bonne volonté ; mais ce Prince ne fut pas aussi satisfait que si notre navigateur eût accepté son présent.

Pendant ce dernier séjour des Anglois à Otahiti, l'amitié qui régnoit entr'eux & les Indiens ne fut jamais troublée. Il n'arriva pas le moindre accident. Le capitaine Cook avoit fait sentir aux chefs, qu'il étoit de leur intérêt de le traiter avec justice, & d'empêcher le peuple de rien dérober aux Anglois. Otoo s'étoit si fort attaché à nos voyageurs, qu'il souhaitoit

souhaitoit de les voir former un établissement fixe à Matavaï, sans considérer qu'il seroit dès-lors dépouillé en quelque sorte de sa royauté, ainsi que ses peuples de leur droits; mais le capitaine Cook avoit une reconnoissance & un attachement trop vrais pour desirer que jamais cela arrivât. Quoiqu'il pensât que des visites passagères fussent, à beaucoup d'égards, utiles aux Otahitiens, il frémissoit en considérant qu'un établissement durable & pareil à ceux que les nations de l'Europe ont malheureusement formés chez tant d'autres Indiens, pourroit mettre Otoo & son peuple dans le cas de se plaindre d'avoir jamais été découverts par nos navigateurs. Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'un tel événement ait jamais lieu, puisqu'il ne convient ni à l'ambition des Rois, ni à l'avarice des particuliers. Or, sans ces motifs, on ne fonde point des colonies.

Le 30 de Septembre, nos voyageurs partirent d'Otahiti, & le même jour ils mouillèrent l'ancre à Eimeo. Quelques accidens qui survinrent d'abord, rendirent leur séjour dans cette isle assez désagréable. Une chèvre fut dérobée; puis on la rendit avec quelque difficulté, & les Indiens eux-mêmes conduisirent un des voleurs aux pieds du capitaine Cook : premier exemple d'une pareille justice depuis que les Anglois fréquentoient les isles de la Société. Le vol d'une autre chèvre occasionna plus d'inquiétude, & exigea plus de soins. Comme il étoit très-essentiel de ne point perdre cette chèvre, le capitaine Cook résolut de la ravoir à quelque prix que ce fût. Pour y réussir, il fut obligé de faire une incursion dans l'isle. Il mit le 30 Sept.

CHAP. VII. ANN. 1777.

feu à cinq ou six maisons, & à un grand nombre de pirogues de guerre : enfin, ayant envoyé un message à Maheine, chef de l'isle, pour le prévenir que les Anglois ne laisseroient pas un seul canot dans l'isle, & que rien ne les appaiseroit jusqu'à ce qu'on leur rendît leur chèvre ; la chèvre fut rapportée. Cette querelle causa autant d'affliction au capitaine Cook qu'aux Indiens mêmes. Il étoit très-affecté en considérant qu'après avoir refusé de céder aux pressantes sollicitations des chefs d'Otahiti, pour les seconder dans l'attaque projettée contre les peuples d'Eimeo, il se trouvoit cependant dans la fâcheuse nécessité de faire la guerre à ces malheureux Indiens, & de leur causer de plus grands maux que ne leur en préparoit l'invasion de Towha.

11 Octob. LE 11 d'octobre, les vaisseaux sortirent d'Eimeo ; le lendemain, ils arrivèrent à Huaheine, & ils entrèrent dans le port d'Owharre, situé sur la rive occidentale de l'isle. La principale affaire du capitaine Cook, pendant qu'il résida à Huaheine, fut l'établissement d'Omaï. On employa beaucoup d'art, de sagesse, & même de politesse, pour obtenir le consentement des chefs de l'isle. Omaï s'habilla très-proprement, présenta aux chefs des présens convenables, s'acquitta de plusieurs cérémonies religieuses, & prononça un discours, dont le capitaine Cook lui avoit fourni les principales idées. Le résultat de cette négociation fut qu'on accorda à Omaï un terrein auprès du port, lequel terrein avoit deux cents pas de large, & s'étendoit du rivage, jusques au pied de la montagne. Une partie même de cette montagne fut comprise dans la concession. Tout

étant bien arrangé, & la garantie du terrein assurée, les charpentiers du vaisseau furent employés à bâtir une maison pour Omaï, afin qu'il pût y serrer les richesses qu'il avoit apportées d'Europe. En même tems plusieurs hommes de l'équipage travaillèrent à lui faire un jardin, où ils plantèrent des chadeks, des seps de vigne, des ananas, des melons, & diverses autres graines de fruits & d'herbages, & le capitaine Cook eut la satisfaction, avant de partir d'Huaheine, de voir que ces différentes semences avoient fort bien réussi.

OMAÏ trouva à Huaheine un frère, une sœur & un beau-frère, qui l'accueillirent avec beaucoup de tendresse; mais quoique ces Indiens eussent de l'affection pour Omaï, le capitaine Cook reconnut avec peine qu'ils étoient de trop peu de conséquence dans l'isle, pour pouvoir rendre aucun service à leur parent. Ils n'avoient le moyen de protéger ni sa personne, ni ses propriétés, & il y avoit lieu de craindre qu'il ne fût dépouillé de tout ce qu'il possédoit, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le pouvoir des Anglois. Pour prévenir un tel malheur, le capitaine Cook lui conseilla de se procurer la faveur & la protection de deux ou trois des principaux chefs, en leur faisant part de ses biens. Omaï suivit prudemment ce conseil. Malgré cela, notre navigateur ne se fiant pas tout-à-fait à l'espoir de la reconnoissance des chefs, employa les menaces pour défendre son ami. Il saisit plusieurs occasions de signifier aux habitans, qu'il avoit dessein de retourner à Huaheine, après en avoir été absent suivant son usage, & que si à son retour il ne trouvoit pas Omaï dans le même état où il le laissoit,

Chap. VII. Ann. 1777.

tous ceux qui l'auroient inquiété feroient févérement punis. Les Indiens croyoient que les vaiffeaux anglois continueroient à venir périodiquement dans la mer du Sud : ainfi la menace du capitaine Cook fembloit devoir produire un heureux effet.

Quand la maifon d'Omaï fut prefque achevée de bâtir, on mit à terre les chofes qui lui appartenoient. Alors une boëte de curiofité fervit à exciter bien plus l'admiration des Indiens, que les objets les plus utiles n'auroient pu le faire. Quant aux pots, aux chaudières, aux plats, aux affiettes, aux gobelets & autres uftenfiles de ménage, les habitans les regardoient à peine ; Omaï lui-même, fentant que ces chofes n'étoient pas d'une grande conféquence pour lui dans fon nouveau domicile, en troqua fagement la plus grande partie, avec les matelots anglois, pour des haches & d'autres inftrumens de fer qui avoient une valeur plus réelle à Huaheine, & qui pouvoient lui donner plus de fupériorité fur les hommes avec lefquels il devoit paffer le refte de fes jours.

Quand Omaï s'établit à Huaheine, fa famille confiftoit en huit ou dix perfonnes ; fi l'on peut toutefois appeller famille, la maifon à laquelle n'appartient ni ne peut appartenir une feule femme, à moins que fon maître ne devienne moins volage. Omaï ne paroiffoit pas alors difpofé à fe marier, ce qui pourroit faire croire que fa réfidence en Angleterre n'avoit pas beaucoup contribué à lui faire defirer de goûter la félicité d'une union chafte & domeftique, avec une femme de fon pays.

LES armes qu'Omaï possédoit, étoient un mousquet, une bayonnette, une boëte à cartouches; un fusil de chasse, deux paires de pistolets & deux ou trois sabres ou épées. Il étoit enchanté de cet assortiment militaire; le capitaine Cook ne lui en fit présent que pour céder au violent desir qu'il avoit de ces armes : car il pensoit qu'Omaï seroit plus heureux de ne point garder des fusils, ni d'autres armes européennes, de peur que l'usage qu'il en pourroit faire, ne devînt pour lui plus dangereux qu'utile; d'autant que la prudence n'étoit pas la vertu qui distinguoit le plus ce bon Indien. Quoique notre Navigateur sentît un vrai plaisir d'avoir rapporté Omaï dans le même endroit où il l'avoit pris, il étoit pourtant un peu affligé, en considérant que la situation de ce jeune homme étoit peut-être moins heureuse qu'avant qu'il connût les Anglois; il y avoit tout lieu d'appréhender que les avantages qu'il devoit à son voyage d'Angleterre, l'exposeroient à bien des périls.

QUELQUES défauts qu'eût Omaï, ils étoient bien plus que balancés par son bon naturel & ses sentimens de reconnoissance. Il avoit assez d'intelligence, mais peu d'application & de persévérance. Il savoit en général beaucoup de choses, mais il les savoit imparfaitement, & ses observations n'étoient jamais profondes; aussi il n'étoit pas capable d'introduire les arts & les coutumes des Anglois parmi ses compatriotes, ni même de perfectionner beaucoup les arts, qu'ils connoissoient dès long-tems. Cependant le capitaine Cook étoit certain qu'Omaï s'efforceroit de cultiver les fruits & les plantes, dont les Anglois avoient enrichi son jardin, & cela seul n'étoit pas une

médiocre acquiſition pour les Indiens : mais le plus grand
Chap. VII. avantage que les iſles de la mer du Sud puſſent devoir au
Ann. 1777. voyage d'Omaï, c'étoit les animaux qu'on avoit portés dans ces iſles : car il eſt probable qu'elles ne les auroient jamais eus, ſi Omaï n'étoit pas venu en Angleterre. Quand ces animaux ſe multiplieront, comme le capitaine Cook l'eſpéroit, Otahiti & les autres iſles de la Société égaleront & ſurpaſſeront peut-être, pour l'abondance des proviſions, toutes les autres contrées de la terre.

Avant de quitter Huaheine, notre Navigateur fit graver ſur un des côtés de la maiſon d'Omaï l'inſcription ſuivante :

Georgius tertius Rex, 2 *Novemb.* 1777.

Naves { *Reſolution*, *Jac. Cook*, *Pr.*
{ *Diſcovery*, *Car. Clerke*, *Pr.*

2 Nov. Le 2 de Novembre, Omaï prit pour la dernière fois congé de nos voyageurs. Il dit adieu de la maniere la plus affectueuſe à tous les officiers. Cependant il ſe contint avec beaucoup de force juſqu'à ce qu'il vînt au capitaine Cook ; mais alors ſes larmes coulèrent en abondance, & il continua de pleurer tout le tems qu'il fut dans le canot qui le conduiſit au rivage.

J'ajouterai ici qu'une quinzaine de jours après, notre navigateur étant à Ulietea, reçut un meſſage de deux hommes qu'Omaï lui envoyoit pour lui dire que ſes compatriotes ne l'avoient point encore chagriné ; que tout ce

qui lui appartenoit étoit en bon état, excepté sa chèvre, qui étoit morte en faisant ses petits, & qu'il prioit le capitaine Cook de lui envoyer une autre chèvre avec une hache. Le capitaine Cook se félicitant d'avoir une nouvelle occasion de rendre service à Omaï, lui renvoya ses messagers, non-seulement avec les haches, mais avec un couple de chevreaux qu'on prit dans la Découverte.

LES deux enfans que le capitaine Cook avoit pris à la Nouvelle-Zélande, ne doivent pas être oubliés. Ils desiroient vivement de rester à bord, & le capitaine Cook les auroit volontiers conduits en Angleterre, s'il avoit eu quelque espérance de pouvoir les rendre à leur patrie. Tiarooa, le plus avancé en âge, étoit un très-beau jeune homme, plein de bon sens, & capable de profiter des instructions qu'on auroit voulu lui donner. Il sembloit persuadé de l'avantage des isles de la Société, sur la Nouvelle-Zélande, & il consentit, quoiqu'avec un peu de peine, à fixer ses jours à Huaheine, dans le sein de l'abondance & du repos. Pour le plus jeune, il s'étoit tellement attaché à nos navigateurs, qu'il fallut le faire mettre à terre par force. Cette nécessité coûtoit pourtant au capitaine Cook & à tout son équipage; car l'enfant étoit spirituel, jovial, & tout le monde l'aimoit beaucoup. Il devint, ainsi que son camarade, une partie de la famille d'Omaï.

TANDIS que nos voyageurs étoient à Huaheine, un voleur leur causa tant d'inquiétude par sa conduite atroce, que le Capitaine Cook se crut obligé de le punir plus

CHAP. VII. ANN. 1777.

sévèrement qu'il n'avoit jamais puni les autres. Après lui avoir fait raser les cheveux & la barbe, il lui fit encore couper les oreilles, & il le renvoya ainsi mutilé. Nous ne pouvons apporter qu'à regret cet acte d'une sévérité cruelle.

5 Nov.

LE 3 de Novembre, les vaisseaux mouillèrent l'ancre dans le port de Ohamaneao, sur la côte d'Ulietea. Le 6 on éleva deux observatoires sur le rivage, & les deux journées suivantes furent consacrées aux travaux astronomiques. Dans la nuit du 12 au 13, John Harrisson, soldat de marine qui étoit en sentinelle devant les tentes, déserta arme & bagage. Le capitaine Cook se conduisit dans cette occasion avec sa fermeté & sa vigueur accoutumée. Il alla lui-même à la poursuite du déserteur, qui, après quelques difficultés de la part des habitans, fut enfin pris. On le trouva assis entre deux femmes, ayant mis son mousquet par terre à côté de lui. Tout ce qu'il put dire pour sa défense, c'est que les Indiens l'avoient engagé à rester parmi eux. C'étoit assez vraisemblable. D'ailleurs il n'avoit quitté son poste qu'environ dix minutes avant le moment où on devoit le relever. Ainsi le capitaine Cook ne lui fit infliger qu'une légère punition.

QUELQUES jours après cette désertion, il y en eut une autre plus inquiétante. Dans la matinée du 24 Novembre, le capitaine Cook fut informé qu'un pilotin & un matelot de la Découverte manquoient. Bientôt après on fut instruit qu'ils s'étoient échappés la soirée précédente,

dente, dans un canot, & qu'ils devoient avoir déja atteint l'extrémité de l'isle. On avoit entendu plusieurs fois le pilotin témoigner le désir de vivre dans ces contrées; on ne pouvoit donc pas douter que lui & le matelot ne se fussent cachés avec cet espoir. Quoique le capitaine Clerke partît immédiatement pour se mettre à leurs trousses, avec deux canots armés, il revint sans les trouver. Les Indiens l'amusèrent toute la journée par de faux avis. Le lendemain on rapporta que les déserteurs étoient à Otaha. Comme ils n'étoient pas les seuls dans les vaisseaux qui désirassent de passer leurs jours dans ces isles chéries, il devenoit important de les ravoir à quelque prix que ce fût, afin de prévenir désormais de semblables évasions. Aussi le capitaine Cook voulant faire connoître ses intentions aux habitans, résolut de se mettre lui-même en quête des deux fugitifs; d'autant qu'il avoit déja observé plusieurs fois que les Indiens n'osoient jamais l'abuser par de fausses informations.

CHAP. VII. ANN. 1777. 25 N...

IL partit donc le lendemain matin, avec deux canots armés, & accompagné d'Oreo, chef d'Ulietea. Il se rendit droit à Otaha; mais quand il fut arrivé dans l'endroit où il croyoit trouver les déserteurs, on lui dit qu'ils avoient passé à Bolabola. Notre navigateur ne jugea point à propos de les poursuivre jusques dans cette isle. Il aima mieux mettre à exécution un projet qu'il crut plus efficace. Il s'empara du fils du chef Oreo, de sa fille & de son gendre; & il déclara qu'il les retiendroit prisonniers jusques à ce qu'on eût rendu ses déserteurs. Quant à Oreo lui-même,

Chap. VII. Ann. 1777.

il lui dit qu'il étoit maître de sortir du vaisseau lorsqu'il voudroit, & de prendre les mesures les plus convenables pour ramener les deux Anglois; que s'il réussissoit, on remettroit ses enfans en liberté; mais qu'autrement on les emporteroit en Angleterre. Le capitaine Cook ajouta que la conduite du chef & de la plus grande partie de son peuple, en favorisant l'évasion des déserteurs, & en encourageant d'autres Anglois à les suivre, justifioit tout ce qu'il pourroit faire pour s'en venger. Après cette explication, Oreo se conduisit avec beaucoup de zèle pour ravoir les deux fugitifs. Il envoya un canot avec un message à Opoony, Roi de Bolabola, pour lui apprendre ce qui venoit de se passer, & pour le prier de faire saisir les deux Anglois, & de les lui renvoyer. L'Indien chargé de cette commission étoit le père de Pootoe, gendre d'Oreo. Il vint, avant de partir, demander les ordres du capitaine Cook, qui lui recommanda de ne pas revenir sans les déserteurs, & de dire à Opoony, que s'ils étoient déja sortis de Bolabola, il mît ses canots à leur poursuite jusqu'a ce qu'ils fussent pris. Ces demarches hardies eurent enfin un heureux succès.

28 Nov. Le 28 les déserteurs furent ramenés; & dès qu'ils entrèrent à bord du vaisseau on relâcha les trois prisonniers Indiens. Notre navigateur n'auroit peut-être pas pris, en cette occasion un parti aussi vigoureux, s'il n'avoit pas eu le plus grand désir de conserver à sa patrie le fils du frère d'un de ses meilleurs Officiers.

Pendant que cette affaire se passoit, quelques Indiens, affligés de l'emprisonnement des enfans de leur chef,

conçurent un projet qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Ils résolurent de s'emparer, à la première occasion favorable, & du capitaine Clerke & du capitaine Cook. Relativement au capitaine Clerke, ils ne firent point un secret de leur complot, & le lendemain il fut découvert; mais ils furent plus discrets sur leur principal dessein, qui étoit d'arrêter le capitaine Cook. Il avoit coutume d'aller se baigner tous les soirs dans une petite rivière auprès du port, & en y allant, il étoit presque toujours seul, & sans armes. Les Indiens le savoient: en conséquence ils se préparèrent, le 26, à saisir le capitaine lorsqu'il seroit au bain; 26 Nov. mais heureusement qu'il avoit eu la prudence de ne plus vouloir s'exposer seul, tandis qu'il retenoit prisonnière la famille d'Oreo. Il avoit même averti le capitaine Clerke & tous les officiers de ne point hasarder d'aller seuls loin des vaisseaux. Dans l'après midi, où le projet des Indiens devoit s'exécuter, le chef des Indiens demanda au capitaine Cook, s'il ne vouloit pas aller au bain; & quand il vit que le capitaine avoit résolu de ne point sortir ce jour-là, il se retira avec tout ses sujets. Oréo soupçonna sans doute que son plan étoit découvert; cependant le capitaine Cook n'en avoit eu aucune idée. Il imagina au contraire, en voyant les habitans se retirer si vîte, qu'ils éprouvoient quelque terreur panique, dont ils seroient, comme à l'ordinaire, bientôt guéris.

Le capitaine Clerke & M. Gore furent le même jour dans un assez grand danger. Pendant qu'ils se promenoient ensemble, un parti d'Indiens, armés de piques, vint les environner; mais le capitaine Clerke tenoit un pistolet

Chap. VII. Ann. 1777.

à la main, qu'il tira une fois, & les Indiens se dissipèrent. La découverte de la conspiration formée contre le capitaine Clerke & M. Gore, fut due à une fille, qu'un des officiers avoit amenée de Huaheine. Alors les habitans furent si irrités contre cette fille, qu'ils menacèrent de la tuer dès que les Anglois se seroient éloignés de l'isle; mais nos voyageurs prirent des moyens sûrs pour la mettre à l'abri de ce malheur. On dut se féliciter que le complot des Indiens fût découvert; parce que s'ils avoient mis leur plan à exécution, il leur seroit devenu sans doute très-funeste à eux-mêmes par le sang qu'il auroit fait répandre.

Tandis que le capitaine Cook séjournoit à Ulietea, il fut visité par son vieux ami Orée, qui, lors des premiers voyages des Anglois, étoit chef, ou plutôt régent d'Huaheine. Cependant, quoique descendu de ce rang, & réduit, en quelque sorte, à celui d'un simple particulier, il conservoit un grand crédit: il ne parut jamais qu'avec une nombreuse suite, & des présens qui prouvoient son opulence & sa générosité.

Bolabola fut la dernière des isles de la Société où le capitaine Cook relâcha. Il y arriva le 8 de Décembre. Son dessein, en s'arrêtant à Bolabola, étoit de se procurer une ancre, que M. de Bougainville avoit perdue à Otahiti, & qui étoit dans la possession d'Opoony, roi des Bolaboliens. Ce n'est pas que notre navigateur manquât d'ancres; mais il vouloit convertir celui-ci en objets de commerce, dont la quantité diminuoit beaucoup dans les vaisseaux. Le capitaine Cook réussit dans sa négociation, & il

récompensa généreusement Opoony de lui avoir cédé l'ancre.

PENDANT le tems que les Anglois demeurèrent à Bolabola, ils eurent occasion de connoître parfaitement l'histoire militaire de cette isle, dont ils avoient si souvent entendu parler. Les guerriers de Bolabola avoient déja achevé la conquête d'Ulietea & d'Otaha, & leurs victoires les rendoient redoutables à tous les habitans des isles voisines. Ce qui ajoute sur-tout à leur gloire, c'est que leur pays n'a pas huit lieues de circonférence, c'est-à-dire, la moitié de la grandeur d'Ulietea.

LE zèle du capitaine Cook pour procurer des animaux utiles aux habitans de la mer du Sud, ne se rallentit jamais. Opoony avoit déja un bélier, que les Espagnols avoient laissé à Otahiti. Le capitaine Cook lui donna une brebis, de la race des moutons du cap de Bonne-Espérance; content de pouvoir, par ce présent, espérer que ces animaux se multiplieroient dans l'isle de Bolabola. Il avoit aussi fait donner à Oréo, chef d'Ulietea, un verrat & une truie d'Angleterre, avec deux chèvres mâle & femelle. D'après tant de soins, on ne doit pas douter qu'avant peu d'années, Otahiti & toutes les isles du voisinage, non-seulement aient une bien meilleure race de cochons, mais encore une grande quantité d'autres espèces d'animaux que leur ont porté nos voyageurs; & alors aucune autre partie du monde ne pourra le disputer à ces isles pour la variété & l'abondance des provisions nécessaires aux navigateurs. Telles qu'elles étoient déja à l'arrivée du

capitaine Cook, ce chef expérimenté les préféroit à tous les autres lieux de relâche.

CHAP. VII. ANN. 1777.

UNE obſervation importante, c'eſt que le bonheur des inſulaires de la mer du Sud dépend déſormais beaucoup des viſites des Européens. Le capitaine Cook ne pouvoit pas s'empêcher de confeſſer que ce peuple auroit été infiniment plus heureux de n'avoir jamais connu toutes les commodités, tous les agrémens que procurent nos arts, que d'être abandonné enſuite à ſon ignorance première. Si les relations entre ce peuple & nous ceſſoient entièrement, il ne pourroit plus jouir de cette douce indifférence, dans laquelle il vivoit avant qu'on le découvrît. Auſſi, il ſembloit à notre navigateur que ce fût maintenant un devoir pour les Européens, que d'aller tous les trois ou quatre ans dans ces isles, pour leur apporter une proviſion des choſes auxquelles nous les avons ſi bien accoutumés. Peut-être les habitans de l'Archipel de la Société ſentiront-ils vivement la privation de notre commerce, quand il ſera trop tard pour revenir aux choſes de leur invention; choſes qu'ils mépriſent en grande partie, & dont ils ne veulent plus ſe ſervir, depuis que nous leur en avons fait connoître de meilleures. On peut même craindre que quand les inſtrumens de fer, apportés d'Europe, ſeront entièrement uſés, les Indiens auront déja perdu la connoiſſance de beaucoup d'autres inſtrumens que ceux-ci ont remplacé parmi eux. Au dernier voyage du capitaine Cook, une hache de pierre paroiſſoit auſſi rare à Otahiti, qu'une hache de fer l'étoit huit années auparavant, & on n'y voyoit plus un ſeul ciſeau de pierre ou d'os. Nos ciſeaux

de menuisier leur avoient succédé. Les Indiens étoient même assez bornés pour croire qu'ils possédoient une provision inépuisable de cette dernière marchandise. De toutes les choses que nous leur avons fournies, les plus précieuses pour eux, sont les haches & les coignées. Ils ne leur comparent absolument rien; mais en général nos instrumens, nos outils leur sont devenus d'un usage si commun & si nécessaire, ils en retirent tant d'avantages & de commodités, que si on ne continuoit pas à leur en porter, ils seroient très-malheureux, puisqu'ils n'ont aucun moyen d'en fabriquer eux-mêmes.

Il est impossible de réfléchir à la situation actuelle de ce peuple, sans y prendre un vif intérêt. On ne peut s'empêcher de souhaiter que l'ordre des événemens oblige les Européens à voyager de tems en tems dans la mer du Sud, pour qu'un commerce souvent renouvellé avec les Indiens de ces contrées, ne leur permette pas de se plaindre de nous avoir connus, & ajoute au contraire à leur bonheur, en les faisant passer à un état de civilisation dont ils sont encore éloignés.

Malgré toutes les occupations accidentelles ou subordonnées du capitaine Cook & de ses compagnons, il ne perdoit pas un seul instant de vue le principal objet de son voyage. Il saisit avec soin toutes les occasions de faire des observations astronomiques & nautiques. Aussi la latitude & la longitude de tous les endroits où les vaisseaux s'arrêtèrent, furent déterminées, les variations de la

Chap. VII. Ann. 1777.

bouſſole marquées ; les marées calculées avec une exactitude précieuſe pour les ſciences, & particulièrement utiles aux navigateurs, qui parcourront un jour le même Océan.

D'après les fréquens voyages que les Anglois ont faits aux isles de la Société, on feroit fondé à croire que la religion, la politique, les inſtitutions ſociales, les mœurs, les coutumes de ce pays, doivent être parfaitement connues. La dernière viſite de nos navigateurs ſur-tout put leur fournir beaucoup de lumières à cet égard. Cependant le capitaine Cook & M. Anderſon ont confeſſé l'un & l'autre, que tout ce qu'ils avoient appris là-deſſus étoit fort imparfait, & même qu'ils ignoroient entièrement les plus importantes loix des Otahitiens. Le capitaine Cook a fait ſur le caractère de ce peuple une réflexion qui me paroît ſi ſage, que je veux la copier ici. » Il me ſemble, dit-il, » qu'on s'eſt trop étendu, dans nos premières Relations, » ſur certains uſages, qui rendoient le ſéjour d'Otahiti ſi » agréable à pluſieurs de nos marins. S'il reſtoit quelques » traits à ajouter à ces tableaux, j'héſiterois à les placer » ici, parce que je croirois que la peinture des mœurs » licentieuſes ne pourroit que déplaire aux lecteurs ſages » pour leſquels j'écris ».

M. Anderson rapporte que le ſyſtême religieux des Otahitiens eſt très-étendu, & à beaucoup d'égards, très-ſingulier ; ils ne paroiſſent point adorer un ſeul Dieu, ſupérieur à tout ; mais ils rendent hommage à pluſieurs Déités, qu'ils ſuppoſent toutes très-puiſſantes. Dans les différentes

différentes parties d'Otahiti, ainsi que dans les isles voisines, ils choisissent celles de ces Déïtés, qu'ils croient la plus propre à les protéger, ou à leur accorder ce qu'ils désirent; & ils lui rendent un culte particulier; mais s'ils se trompent dans leurs espérances, ils ne pensent pas que ce soit une impiété, que de délaisser l'objet de leur adoration & d'offrir leurs vœux à un autre qu'ils imaginent être plus propice ou plus puissant. En général, les idées qu'ils ont de la Divinité, sont absurdes & extravagantes. Ils croient cependant que l'ame est spirituelle, immortelle, & en même tems, ils ne pensent pas à cette espérance sublime d'une éternelle félicité, que la Religion chrétienne inspire, & que la raison humaine n'a connue qu'après la perfection de ses facultés.

Il y avoit déjà dix-sept mois que le capitaine Cook étoit parti d'Angleterre. Quoique son tems n'eût pas été absolument perdu, il étoit fâché de voir que, par rapport au principal objet de ses instructions, il n'étoit encore qu'au commencement de son voyage. C'est pourquoi, en quittant les isles de la Société, toute son attention se rapporta de nouveau sur ce qui pouvoit contribuer à la conservation des équipages, & au succès de l'expédition. Il avoit déjà fait à Otahiti l'examen de ses provisions. Dès qu'il fut en mer, il ordonna à tous les bossemans, à tous les charpentiers, de lui en fournir encore un état exact, afin qu'il pût connoître au juste, & la quantité & la qualité de ce qui restoit à bord, & par ce moyen en user de la manière la plus profitable.

CHAP. VII. ANN. 1777. 8 Déc. C'ÉTOIT le 8 de Décembre, que les vaiſſeaux Anglois partirent de Bolabola, où ils étoient arrivés le même jour. 22 au 23. Dans la nuit du 22 au 23 du même mois, notre Navigateur paſſa la ligne par la longitude de 203° 15′ eſt. 24. Le 24 il découvrit une terre, qui fut bientôt reconnue pour une de ces iſles baſſes & inhabitées, ſi communes dans cet immenſe Océan. Là les Anglois eurent le bonheur de prendre une grande quantité de tortues, qui leur furent d'un ſecours très agréable. 28. Le 28 une éclipſe de Soleil, fut obſervée dans cette même isle par M. Bayley, M. King & le capitaine Cook. Les fêtes qui s'approchoient, furent cauſe que le capitaine Cook appella l'iſle, où il étoit alors, l'isle de *Noël*. Il fit planter des noix de coco, & des graines de melon, dans les endroits les plus élevés, & il y laiſſa une bouteille renfermant cette inſcription :

Georgius tertius, *Rex*, 31 *Decembris* 1777.

Naves { *Réſolution*, *Jac. Cook*, *Pr.*
{ *Diſcovery*, *Car. Clerke*, *Pr.*

Cette isle a de quinze à vingt lieues de circuit (*a*).

1778. 2 Janv. LE 2 du mois de Janvier 1778, les Anglois reprirent leur route vers le nord. Quoique pluſieurs circonſtances leur prouvaſſent qu'ils n'étoient pas éloignés de terre, ils

(*a*) La côte oueſt, où l'Eclipſe fut obſervée, eſt au 1° 59′ de latitude Nord, & aux 202°. 30′ de longitude eſt.

ne découvrirent rien juſqu'au 18 qu'une iſle fut apperçue portant nord-eſt par eſt. Bientôt après nos voyageurs virent une plus grande étendue de terre détachée de la première. Le lendemain ils rencontrèrent une troiſième iſle, dans la direction de l'oueſt-nord-oueſt, & ſe prolongeant auſſi loin que l'œil pouvoit atteindre. En s'avançant vers la ſeconde terre, ils étoient incertains s'il y avoit des habitans; mais leurs doutes furent bientôt réſolus; puiſque pluſieurs canots portant de trois à ſix hommes chacun, partirent du rivage pour venir au-devant d'eux. A leur approche, les Anglois furent agréablement ſurpris de voir que ce peuple parloit la même langue que celle d'Otahiti. Aucun des Indiens n'oſoit d'abord ſe haſarder à monter dans les vaiſſeaux; mais le 20, il y en entra pluſieurs qui témoignèrent bien plus d'étonnement & d'admiration que le capitaine Cook n'en avoit jamais vu chez les autres nations nouvellement découvertes. Leurs yeux ſe portoient continuellement d'un objet vers l'ancre; leurs regards, leurs geſtes annonçoient aſſez que tout ce qu'ils voyoient, leur étoit abſolument étranger; & qu'ils n'avoient jamais été viſités par aucun Européen. Cependant ils avoient entendu parler du fer; ils en avoient même eu quelque morceau, depuis très-long-tems; mais tout ce qu'ils en ſavoient, c'eſt qu'il avoit la propriété de couper & de percer mieux que toutes les matières connues dans leur pays. Leurs cérémonies, en entrant dans le vaiſſeau, leurs geſtes, leurs ſaluts, leur manière de chanter, étoient ſemblables à ce que les Anglois avoient vu aux iſles de la Société. Une choſe qui leur étoit également commune avec les autres Inſulaires, c'eſt leur aptitude à dérober

CHAP. VII. ANN. 1778.

20 Janv.

tout ce qui se présentoit sous leurs mains, ou plutôt à le prendre devant tout le monde, comme si on n'avoit dû ni s'en offenser, ni l'empêcher. Les Anglois leur prouvèrent qu'ils se méprenoient, & ils tinrent sur eux un œil si vigilant, qu'ils furent obligés de paroître moins ardens à s'approprier les objets qui piquoient leur fantaisie & excitoient leur convoitise.

Le capitaine Cook établit une loi, par laquelle il étoit défendu aux canots de l'équipage d'aller à terre. Il voulut, par ce moyen, empêcher ses gens d'introduire dans cette isle une maladie fatale, qu'ils avoient malheureusement communiquée ailleurs. Il défendit également qu'il entrât des femmes dans les vaisseaux ; & enfin une troisième précaution qu'il prit & qui étoit non moins nécessaire, ce fut d'avoir soin qu'aucun des Anglois qui avoient cette maladie, n'eussent de l'emploi ailleurs qu'à bord. Ainsi l'ame sensible & pleine d'humanité de notre navigateur, ne permit pas qu'une injure irréparable fût faite à ces pauvres Indiens. Il est des hommes qui s'énorgueillissent dans leur infâmie, & qui s'inquiètent fort peu du mal qu'ils peuvent faire. Tel étoit le maître canonier de la Découverte. On l'avoit chargé à Tangataboo, de veiller à terre sur les échanges ; & quoiqu'il n'ignorât point qu'il étoit déja malade, il persista à avoir des relations avec diverses femmes. Ses camarades lui en firent des reproches ; mais en vain, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine Clerke, instruit de sa dangereuse inconduite, le fit mener à bord. Si je savois le nom de cet homme, je ne manquerois pas de le tracer ici, en le dévouant à la honte éternelle qui lui est due.

LE lieutenant Williamſon, ayant été envoyé au rivage avec des canots pour chercher un endroit propre à faire aiguade, les habitans vinrent en foule au-devant de lui. Dans l'inſtant qu'il eſſayoit de débarquer, ils s'efforcèrent avec tant de violence à ſaiſir les rames, les mouſquets, & généralement tout ce qui étoit dans les canots, qu'on fut obligé de tirer ſur eux, & il y eut un Indien tué. Cet accident ne fut connu du capitaine Cook qu'après qu'il eut quitté l'isle: de ſorte qu'il continua à ſe conduire avec les Indiens comme ſi rien n'étoit arrivé.

TANDIS que les vaiſſeaux étoient à l'ancre, le capitaine Cook deſcendit à terre. Au moment même qu'il débarquoit, tous les habitans aſſemblés ſur la plage, tombèrent la face contre terre, & demeurèrent dans cette humble poſture juſqu'à ce qu'à force de ſignes, il leur eût fait entendre qu'il vouloit les voir relever. Malgré cela, ils firent encore beaucoup d'autres cérémonies. Le lendemain les échanges commencèrent. Les habitans portèrent au marché des cochons & des patates; & les Anglois des clous & des petits morceaux de fer taillés en forme de ciſeaux de menuiſerie. Loin de faire des difficultés pour laiſſer prendre de l'eau, les Indiens aidèrent nos matelots à rouler les barriques, & ils ſe prêtèrent gaiement à tout ce qu'on exigeoit d'eux.

TOUT allant à la ſatisfaction du capitaine Cook, il fit une incurſion dans le pays, accompagné de M. Anderſon & de M. Webber, l'un non moins capable de décrire

avec la plume, que l'autre de repréfenter avec le pinceau, tout ce qui étoit digne de leur obfervation.

CHAP. VII. ANN. 1778.

PARMI les différens objets qui fixèrent l'attention des trois voyageurs, étoit un *Morai*, dont la defcription particulière & le deffein gravé, font dans le troifième voyage du capitaine Cook. A leur retour fur la rive, ils eurent la fatisfaction de voir que le commerce alloit bon train. Les cochons, les volailles, les végétaux arrivoient en abondance; & les Indiens ne cherchoient plus ni à dérober, ni à tromper. L'inclination qu'ils avoient d'abord montrée pour le pillage, étoit entièrement corrigée, depuis qu'on les avoit convaincus qu'ils ne pouvoient pas s'y livrer impunément. Dans les différens articles qu'ils portèrent pour échanger, le plus remarquable étoit une efpèce de manteau avec un bonnet très-élégant, & qui pourroit fervir de parure, même dans les endroits où il y a le plus de recherche dans les habillemens. Ce manteau étoit richement orné de plumes rouges & jaunes, extrêmement belles, & que leur nouveauté, leur fraîcheur rendoit encore plus brillantes.

22 Janv. LE 22, il arriva un événement qui donna aux Anglois lieu de penfer que les habitans de l'isle où ils fe trouvoient, étoient antropophages. Cependant pour ne pas croire à cette horrible pratique fur de fimples foupçons, le Capitaine voulut s'informer de la vérité du fait; & les réponfes qu'on lui fit, confirmèrent les premières idées qu'on lui avoit données. Un vieillard fur-tout à qui il

demanda si les Indiens mangeoient de la chair humaine, répondit qu'oui, & parut se moquer de la simplicité d'une telle question. Malgré cela, on l'interrogea encore; mais il fit la même réponse, en ajoutant que la chair humaine étoit bonne, ou, comme il l'exprimoit lui-même, « un » excellent manger. » On apprit pourtant que les ennemis qui périssoient dans les combats étoient les seuls objets de cette exécrable coutume.

L'ISLE où séjournoient alors nos voyageurs se nomme *Atooi*. Tout près de celle-là, il y en a une autre appellée *Oneeheow*, où le capitaine Cook se rendit avec les deux vaisseaux le 29 du même mois. Les habitans d'Oneeheow, ressemblent à ceux d'Atooi, & ont absolument les mêmes usages. Divers exemples prouvèrent évidemment aux Anglois que le barbare usage de manger des hommes est encore plus fréquent & plus chéri à Oneeheow, qu'à la Nouvelle-Zélande.

LE capitaine Cook désirant d'être utile à ce peuple, en l'enrichissant de diverses choses utiles, lui laissa un bélier & deux brébis, un verrat & une truie de la race des cochons Anglois, & des graines de melons & d'oignons. Des dons pareils auroient été faits aux habitans d'Atooi; mais un gros tems écarta nos voyageurs de cette isle, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Quoique le sol d'Oneeheow parut assez pauvre aux Anglois, il étoit pourtant couvert de plantes & d'arbustes qui embaumoient l'air de parfums exquis. Aucune autre isle n'avoit offert à nos navigateurs des jouissances en ce genre, aussi délicieuses.

Il eſt aſſez curieux de voir que preſque toutes les isles de l'Océan Pacifique, que les derniers voyages des Européens ont ajouté à la géographie du globe, ſont raſſemblées en groupes ou en différens Archipels. Il en paroît quelques-unes ſeules; mais elles ſont extrêmement rares, en comparaiſon des autres; & il y en a probablement beaucoup qui ſont encore inconnues, & qui doivent ſervir comme de points par leſquels les divers Archipels ſont réunis dans ces vaſtes mers. Celui dont nous parlons comprend une grand nombre d'isles dont le capitaine Cook ne put connoître alors que les cinq premières, Woahoo, Atooi, Oneeheow, Oreehoua & Tahoora. Il donna au groupe entier le nom d'isles *Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, ſon protecteur & ſon ami (*a*).

Atooi eſt la plus conſidérable de ces isles, & celle où le capitaine Cook ſéjourna le plus long-tems & prit le plus d'informations, conjointement avec M. Anderſon. Il parut à nos voyageurs que la terre d'Atooi ne reſſembloit point à celle des isles qui ſont entre le tropique du ſud & l'équateur, excepté en ce qui concerne les montagnes, qui s'élèvent au milieu de l'iſle, & qui préſentent un aſpect charmant. Les cochons, les chiens, les volailles ſont les ſeuls animaux domeſtiques qu'on trouve à Atooi; & leurs eſpèces ne diffèrent en rien de celles d'Otahiti.

(*a*) Les iſles Sandwich, ſont ſituées par la latitude de 21° 30′ & 22° 15′ nord, & entre la longitude de 199° 20′ & 201° 30′ eſt, longitude qui fut déterminée d'après ſoixante-douze obſervations lunaires

Les

Les habitans font fortement bâtis ; mais d'une ftature médiocre. Une chofe très-remarquable parmi eux , c'eft l'égalité de leur taille , de leur couleur & des traits des deux fexes. Le capitaine Cook n'avoit jamais vu une reffemblance fi générale & fi frappante. Ces Indiens paroiffent doués de beaucoup de franchife & de gaieté. D'après l'opinion que le capitaine Cook conçut d'eux , ils font également éloignés & de la légéreté frivole des peuples d'Otahiti , & du trop grand férieux de ceux de Tongataboo. Ce qui honore leur caractère , & qui prouve qu'ils connoiffent les vertus fociales, c'eft le refpect & l'attention qu'ils ont pour leurs femmes. Ils fe montrent toujours prompts à les affifter dans les tendres foins du devoir maternel. D'ailleurs le peuple d'Atooi paroiffoit toujours devant nos navigateurs profondément pénétré du fentiment de fon ignorance ; bien différent en cela de l'infolent & orgueilleux Japonois & du fauvage habitant du Groenland.

Les habitans des isles Sandwich ne connoiffent pas la coutume fi généralement répandue dans toutes les isles de la mer du Sud , de fe percer les oreilles & d'y porter des ornemens , quoique d'ailleurs ils aiment extrêmement la parure. Tout ce qu'ils travaillent eft fait avec beaucoup d'adreffe & de propreté. La forme élégante , la fineffe de leurs hameçons ne pourroit pas être furpaffée par nos ouvriers d'Europe , quoique nos ouvriers joignent à beaucoup de talent la fupériorité & la multiplicité des outils. Ces Indiens font également inftruits dans l'art utile de l'agriculture. La quantité & l'excellence de leurs fruits & de leurs

CHAP. VII. ANN. 1778. légumes ſont dues autant à leur intelligence & à leurs travaux, qu'à la fertilité de leur terre. Parmi les conformités que ces peuples ont avec ceux des isles de la Société, une des plus frappantes, eſt celle du langage. Il eſt mot pour mot le même qu'à Otahiti.

Si les Eſpagnols avoient autrefois découvert les isles Sandwich, ils n'auroient sûrement pas manqué d'en profiter, & d'en faire un excellent lieu de relâche pour les vaiſſeaux qu'ils envoient tous les ans d'Acapulco aux Philippines. Il eût ſur-tout été bienheureux pour l'Amiral Anſon de ſavoir qu'il exiſtoit entre l'Amérique & Tinian, un grouppe d'isles où il pouvoit trouver abondamment des proviſions pour faire rafraîchir ſon équipage, & ſe mettre à l'abri de tous les maux qu'il a ſoufferts.

2 Fév. Le 2 de Février, nos navigateurs continuèrent leur voyage vers le nord. Dans cette route, il ne leur arriva

2 Mars. rien, juſqu'au 2 de Mars, qui ne ſoit entièrement relatif à la navigation. Mais le 7 de Mars, ils virent la côte longtems déſirée de la Nouvelle-Albion. Ils étoient alors par les 44° 33′ de latitude nord, & par les 235° 20′ de longitude eſt. Pendant que les vaiſſeaux rangeoient la côte oueſt de l'Amérique, le capitaine Cook nomma pluſieurs caps ou pointes de terre qui ſe préſentèrent à ſa vue. Enfin le 29 de Mars, il mouilla l'ancre dans une eſpèce de baie, dont les environs ſembloient fort différents de tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors ſur la même côte. C'étoient de hautes montagnes couvertes de neige, au pied deſquelles il y avoit des vallons & des côteaux qui s'éten-

doient jusques au bord de la mer, & qui, remplis de grands arbres, offroient l'imposante perspective d'une magnifique forêt (a). Les Anglois s'apperçurent bientôt que la côte étoit habitée. Trois canots, portant dix-huit hommes, partirent du rivage, & se rendirent auprès de la Résolution; mais on ne put pas les déterminer à monter à bord. Malgré cela ils paroissoient avoir des intentions pacifiques. Ils donnoient avec promptitude ce qu'ils possédoient pour ce qu'on leur offroit en échange, & ils témoignoient plus de désir pour les instrumens de fer, dont l'usage leur étoit certainement connu. D'après cela nos navigateurs eurent quelque raison d'espérer qu'ils trouveroient-là une station commode où ils pourroient se pourvoir des objets dont ils manquoient, & oublier les inquiétudes & les retardemens qu'ils venoient de souffrir; car des vents contraires & un temps toujours tempêtueux les avoient tourmentés depuis leur arrivée sur les côtes de l'Amérique.

Les vaisseaux étant donc entrés dans une baie commode, & les habitans paroissant disposés à entretenir un commerce amical avec les étrangers, le premier soin du capitaine Cook fut de chercher un port sûr; & il n'eut pas de peine à le trouver. Aussitôt qu'il fut à l'ancre, les échanges commencèrent avec les Américains. Les articles qu'ils offroient étoient des peaux de divers animaux, tels que

(a) C'étoit par la latitude de 49° 29' nord, & par la longitude de 232° 29' est.

CHAP. VII. ANN. 1778.

des loups, des ours, des renards, des daims, des lapins des Indes, des chats sauvages, des martres, & sur-tout des loutres de mer. Indépendamment de ces peaux, sans préparation, ils en avoient aussi de travaillées en forme d'habits ou d'ornemens, ainsi que d'autres habillemens faits d'écorce d'arbre, & une foule d'ouvrages de leur façon, très-ingénieux & très-bien faits. Mais de toutes les choses que ces peuples portoient au marché, les plus extraordinaires sans doute, étoient des crânes & des mains d'homme où il restoit encore de la chair, & qui paroissoient avoir été rôtis. Nous n'avons pas besoin de dire que ces derniers objets ne furent point acceptés. Pour les autres, nos navigateurs donnoient en échange des couteaux, des ciseaux, des petits morceaux de fer & d'étain, des clous, des miroirs, des boutons & plusieurs autres articles de métal. Les colliers de verre avoient peu de cours, & les étoffes angloises étoient absolument rejettées; quoiqu'en général les trocs se fissent avec honnêteté, il y avoit quelques Américains, aussi inclinés au vol que les Insulaires de la mer du Sud. Ils étoient en même tems voleurs plus dangereux, parce que, comme ils possédoient des instrumens de fer très bien aiguisés, ils pouvoient couper un hameçon qui pendoit à sa ligne, ou toute autre chose attachée à une corde, au moment que les Anglois tournoient la tête; & ils y mettoient tant de dextérité, que quoique nos Voyageurs se tinssent bien sur leurs gardes, ils échappoient souvent à leur vigilance. Quant aux petites ruses qu'ils employèrent dans les échanges, comme elles étoient assez rares, le capitaine Cook

aima mieux les paſſer ſous ſilence, que d'en faire l'objet d'une querelle. Les Américains, qui d'abord acceptoient toute ſorte de métaux, finirent par ne plus vouloir que du cuivre ; auſſi quand nos Voyageurs quittèrent cet endroit, il n'en reſtoit pas le moindre morceau dans les vaiſſeaux, excepté celui qui appartenoit aux uſtenſiles, ou aux inſtrumens les plus néceſſaires. Tous les habits étoient dégarnis de leurs boutons, les bureaux dépouillés de leurs garnitures, les caſſéroles, les bouilloires, les canaſtres, les chandeliers, & tous les autres articles de cuivre, furent trafiqués : de ſorte que les Anglois rendirent en peu de tems les Américains poſſeſſeurs de plus de choſes, qu'aucune des autres Nations qu'ils avoient viſitées dans le cours de leur voyage.

DE tous les Sauvages qu'avoit vus le capitaine Cook, les habitans de la baie où il ſe trouvoit alors, étoient ceux qui paroiſſoient avoir les notions les plus certaines de leur droit de propriété excluſive ſur tout ce que leur contrée produit. Dès qu'on voulut prendre de l'eau & du bois, ils en demandèrent le paiement, & certainement ſi le Capitaine eût été à terre quand cela arriva, il les auroit contentés : mais les officiers Anglois étoient d'une opinion différente, & ils refusèrent de ſe ſoumettre à la réclamation des habitans.

L'HERBE qui couvroit leur terre, ne leur ſervoit abſolument à rien ; cependant lorſqu'on voulut en faucher un peu pour les chèvres & les moutons qui reſtoient à bord, ils eſſayèrent également d'en obtenir un prix. Ils ſe mon-

CHAP. VII. ANN. 1778.

trèrent même très-déraifonnables à cet égard. Malgré cela le capitaine Cook confentit à les fatisfaire autant qu'il le put en confcience. Il s'étoit fait une loi facrée de ne jamais toucher aux propriétés des peuples chez lefquels ils defcendoit, fans leur donner un ample dédommagement.

Le principal foin de nos Navigateurs dans cette baie, fut de réparer les vaiffeaux, afin de les mettre bien en état d'achever leur route. Pendant qu'on y travailloit, le capitaine Cook s'occupa à prendre une connoiffance plus étendue de la baie & des habitans. Ces peuples le reçurent prefque par-tout amicalement. Cependant une fois il rencontra un chef fuperbe & audacieux, qui accepta les préfens du capitaine Cook, mais que ces préfens ne purent adoucir. Les femmes du canton, où commandoit cet orgueilleux, fe montrèrent beaucoup plus prévenantes & plus polies. Plufieurs des plus jeunes s'étant parées à la hâte, fe raffemblèrent & vinrent au-devant des Anglois qu'elles accompagnèrent jufques dans leur village, en chantant une chanfon, qui n'étoit ni rude, ni défagréable. Dans une autre occafion, le capitaine Cook fut encore falué par des chanfons.

22 Avril. Le 22 d'Avril, un grand nombre de canots s'avancèrent vers les vaiffeaux; & quand ils en furent affez près, tous les Américains s'arrêtèrent, & fe mirent à chanter. Quelques-unes de leurs chanfons, qu'ils répétent tous enfemble, ont une mefure lente, mais d'autres fort preftes. D'ailleurs ils s'accompagnent ou en battant des mains, ou en frap.

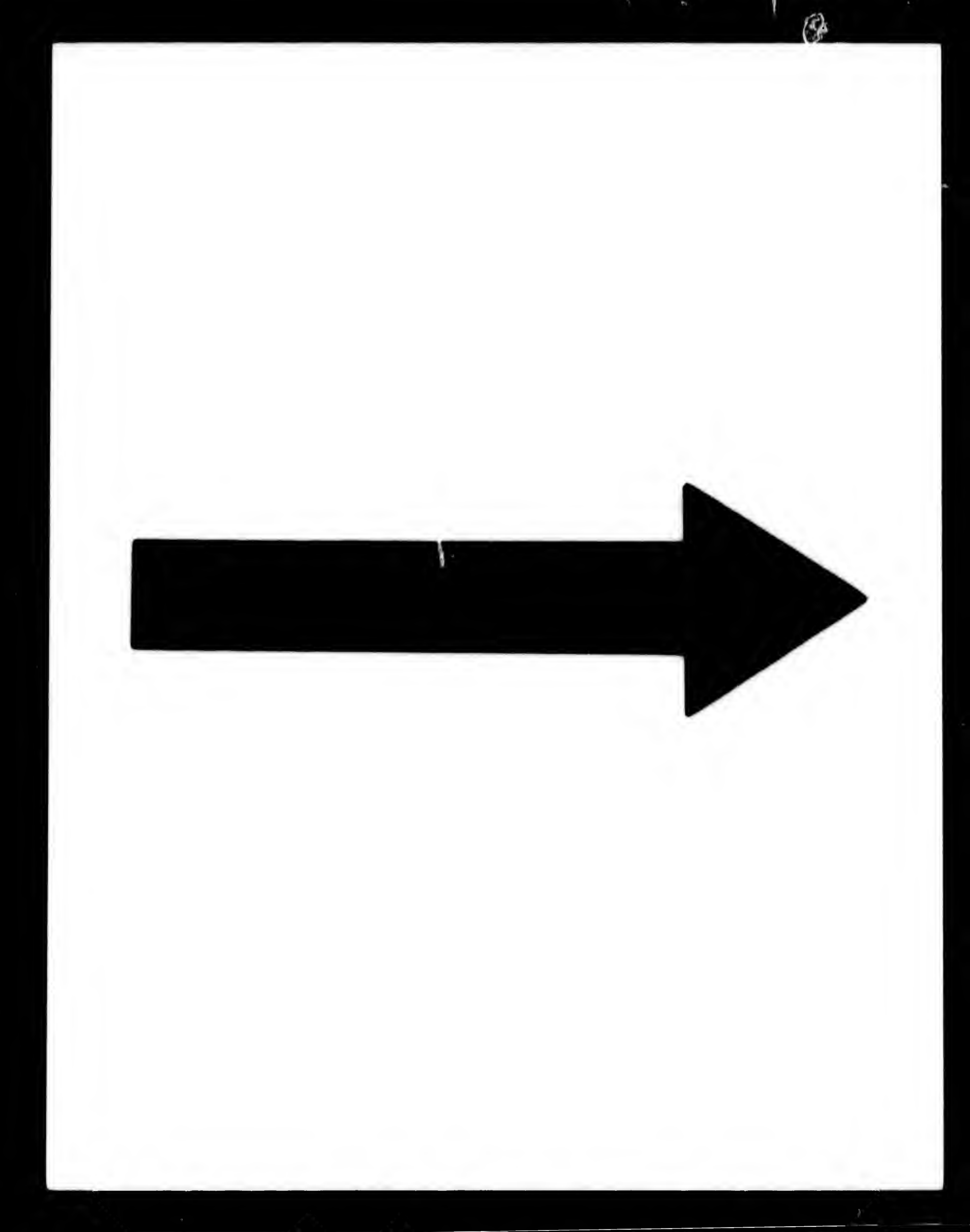
pant tous enfemble de leurs pagayes fur le bord de leurs canots, & en faifant des geftes très expreffifs. A la fin de chaque chanfon, ils reftent quelques momens dans le plus grand filence. Enfuite ils recommencent, en prononçant fouvent le mot *hooéé!* qui leur fert de refrain.

PARMI les habitans de la baie, étoit un chef qui s'attacha au capitaine Cook d'une manière extraordinaire. Le capitaine Cook lui offrant à fon départ un petit préfent, en reçut une peau de caftor d'une bien plus grande valeur. Alors notre navigateur ajouta quelque chofe à fon premier don, ce qui fit tant de plaifir à l'Américain, qu'il fe dépouilla foudain d'un beau manteau de pelleterie qu'il portoit & qu'il aimoit beaucoup, en infiftant pour que le Capitaine l'acceptât. Le Capitaine admirant tant de générofité, & ne voulant pas que l'Américain en fouffrît, lui ceignit un beau fabre à manche de laiton; préfent qui rendit ce Sauvage exceffivement content.

A fon arrivée dans la baie, le capitaine Cook l'avoit honorée du nom de *Baie du Roi George;* mais il apprit enfuite que les habitans l'appelloient *Nootka* (*a*).

M. Anderfon continua de feconder l'attention & le fagacité du capitaine Cook. Ils acquirent enfemble autant de lumières qu'ils pouvoient en efpérer fur ce pays & fur le peuple qui l'habite. Il réfulte du tableau intéreffant qu'ils

(*a*) L'entrée de la baie eft dans l'eft de la pointe du canal de l'Efpérance, & par la latitude de 40° 33' nord, & par la longitude de 233° 12' eft.



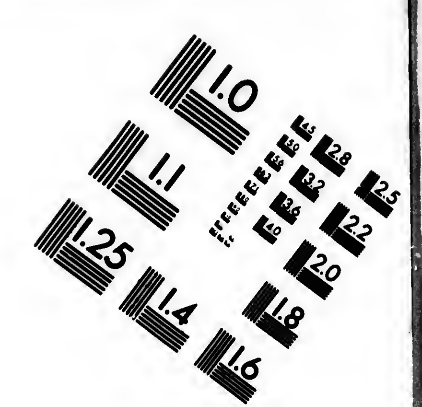
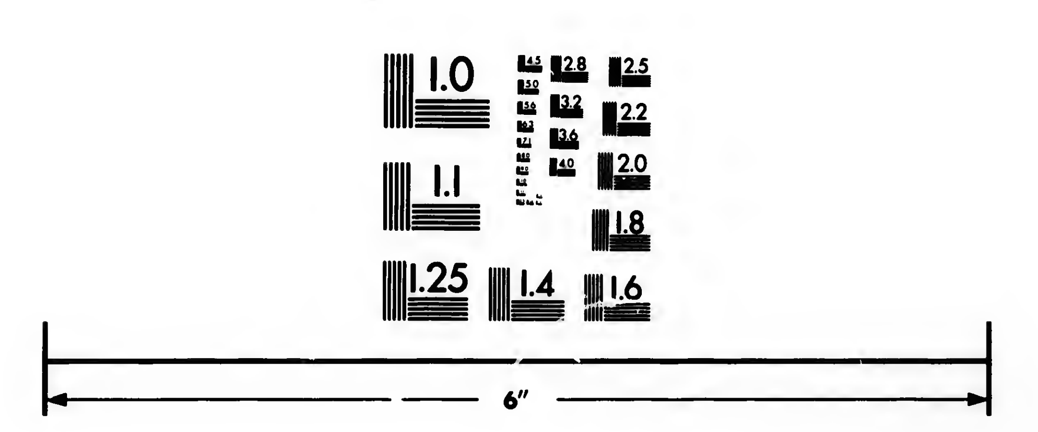


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





CHAP. VII.
ANN. 1778.

en ont tracé, que tout diffère-là des contrées de la mer du Sud. Je ne peux rapporter ici, comme je l'ai fait relativement aux autres pays découverts par le Capitaine, que ce qui me semble le plus digne d'être offert à mes lecteurs.

Nos navigateurs trouvèrent que le climat de la baie du Roi George, étoit incomparablement plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique ne l'est dans une latitude parallèle. Le thermomètre ne descendoit jamais, pendant la nuit, au-dessous de 42°, & le jour il montoit fréquemment au-dessus de 60°.

Les arbres qu'on voit-là sont en général de l'espèce des pins du Canada, des cyprès blancs & des pins sauvages, avec deux ou trois autres sortes de pins assez rares. Il y a d'ailleurs peu d'autres végétaux. Il est vrai que la saison étant fort peu avancée quand nos navigateurs s'arrêtèrent dans ce pays, toutes les plantes qu'il peut produire n'avoient peut-être pas encore poussé. En outre, ils ne pénétrèrent pas loin dans la campagne, & il échappa sans doute à leurs recherches beaucoup de productions.

Les animaux les plus communs dans cette partie de l'Amérique, sont les ours, les loups, les renards, les daims. Il y a aussi beaucoup d'animaux marins qui fréquentent la côte, comme des baleines, des marsouins & des phoques. Les oiseaux y sont beaucoup plus rares, tant pour le nombre que pour les espèces, & en outre fort difficiles à approcher; ce qui vient sans doute de ce que les habitans les poursuivent sans cesse, non-seulement pour

manger

manger leur chair, mais pour se parer de leurs plumes, qui sont un grand ornement parmi ce peuple. Le poisson est-là beaucoup plus commun que les oiseaux; mais nos voyageurs n'en virent que de peu d'espèces, quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'il y en a davantage dans d'autres saisons. Les Anglois n'apperçurent que deux sortes de reptiles, des serpens & des lézards d'eau. Mais en revanche, les insectes couvroient la terre.

Les Américains de la baie du Roi George sont en général d'une taille médiocre; mais quarrés ou plutôt replets & fort peu musclés. Leur offre de vendre des têtes & des bras d'hommes, prouve qu'ils traitent leurs ennemis avec beaucoup de cruauté. Cependant on ne peut pas d'ailleurs les taxer d'une inhumanité particulière. La coutume de manger la chair des ennemis qui sont tués dans les batailles, a été généralement répandue chez presque toutes les nations sauvages dans tous les tems & dans toutes les parties du globe. Les Anglois n'eurent pas à se plaindre de ces Américains. Ils les trouvèrent dociles, prévenans, doux, d'un tempérament assez phlegmatique, mais prompts à ressentir l'injure & prompts à s'appaiser. Leurs autres passions, principalement leur curiosité, semblent avoir peu d'activité; & on peut attribuer cela à l'extrême indolence à laquelle ils s'abandonnent pour la plupart. La plus grande occupation des hommes est d'aller à la pêche ou à la chasse pour nourrir & entretenir leurs familles, tandis que les femmes travaillent à leurs étoffes de chanvre ou de laine ou s'occupent de leurs autres soins domestiques. On doit dire

CHAP. VII. ANN. 1778.

à leur louange qu'elles sont toujours très-décemment & très-proprement habillées, & qu'elles ont une modeste pudeur qui est le plus bel appanage de leur sexe, & qui leur fait d'autant plus d'honneur que les hommes n'ont aucun sentiment de honte.

DANS ses manufactures, dans ses arts, ce peuple se montre très-adroit & très-ingénieux, soit dans le dessein, soit dans l'exécution de tout ce qu'il fabrique. On ne devroit pas en attendre autant de son caractère lent & insoucieux, & du peu de progrès qu'il a fait vers la civilisation. A la vérité, la manière dont il travaille le bois doit être principalement attribuée aux outils de fer qui sont d'un usage universel dans le pays, & dont tous les habitans se servent avec une étonnante dextérité. Le capitaine Cook a fait beaucoup de raisonnemens sur ce qui a fourni à ces Américains la connoissance du fer. L'opinion la plus probable, est que le fer, ainsi que les autres métaux, leur sont parvenus de la baie d'Hudson & du Canada. Car les objets que nous portons d'Europe dans ces deux parties de l'Amérique, se répandent successivement d'une nation chez l'autre à travers le continent. Il y a même lieu de croire que les métaux voyagent quelquefois de la même manière, depuis la côte nord-ouest du Mexique (*a*).

(*a*) Deux cuillères d'argent d'une forme semblable à celles qu'on voit quelquefois dans les anciens tableaux flamands, furent achetées par M. Gore; le Sauvage qui les lui vendit, les portoit comme un ornement attachées à son cou avec une courroie de cuir. M. Gore a fait présent de ces deux cuillères à sir Joseph Banks.

Le langage de Nootka n'eſt ni rude, ni déſagréable. Il ſe prononce beaucoup plus des lèvres que du goſier; ce qui n'eſt pas commun chez les ſauvages. M. Anderſon a recueilli beaucoup de mots de l'idiôme de ce peuple. CHAP. VII. ANN. 1778.

Le capitaine Cook n'oublia pas dans cette baie de continuer ſes obſervations aſtronomiques & nautiques. Celles qu'il y fit ſont très-nombreuſes & d'une grande importance pour les ſciences.

Le 26 Avril, les vaiſſeaux furent complettement achevés de radouber, & prêts pour le départ. L'après-midi, au moment où on alloit mettre à la voile, le mercure du baromêtre tomba extrêmement bas; & l'on eut divers autres préſages d'une tempête prochaine. Elle ſembloit même venir du côté du ſud. Dans ces circonſtances, le capitaine Cook commença à héſiter de partir, d'autant plus que la nuit s'approchoit: mais l'impatience de continuer ſon voyage, la crainte de perdre pour long-tems l'occaſion de ſortir de la baie, firent plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, que l'approche de la tempête. Il réſolut de braver le danger, & dès le même ſoir il leva l'ancre & partit. Cependant il ne fut point trompé dans l'attente du mauvais tems. A peine les vaiſſeaux ſortoient de la baie que le vent ſouffla avec fureur & par raffales accompagnées de pluies. Le ciel devint en même-tems ſi ténébreux, que d'un bout du vaiſſeau, on ne voyoit pas l'autre bout. Heureuſement le vent prit une direction qui éloigna nos navigateurs de la côte; & quoique le 27, la tempête devînt un véritable 26 Avril. 27.

CHAP. VII. ANN. 1778.

ouragan, & que la Réfolution eût une voie d'eau, on ne fouffrit pas un grand dommage à bord.

En pourfuivant fa route vers le nord, & en revenant enfuite aux isles Sand- wich, le capitaine Cook ne fit que des obfervations purement nautiques. De pareils détails ne peuvent entrer dans mon Ouvrage, & d'ailleurs, s'ils y entroient, ils me forceroient de lui donner bien plus d'étendue que je ne me le fuis propofé. Ceux qui auront le defir de les connoître peuvent confulter la Relation particulière du dernier voyage du capitaine Cook, où on n'a rien oublié de ce qui doit intéreffer les marins. On y voit le récit exact des lieux où paffa notre navigateur, des Caps, des Promontoires auxquels il donna des noms, des Baies où il entra, des Isles qu'il découvrit, des Bordées qu'il courut, des latitudes & des longitudes qu'il détermina, des divers vents qui foufflèrent, & enfin des changemens de tems qu'il éprouva. Parmi tant de chofes différentes, j'en choifirai feulement quelques-unes de celles que je croirai les plus propres à plaire à mes lecteurs.

Une circonftance que je ne manquerai pas d'obferver, c'eft que pendant que le capitaine Cook longea les côtes de l'Amérique, il s'en tint éloigné tout le tems que le vent fouffla avec trop de violence, & enfuite il y revint lorfqu'il put s'en approcher fans péril. D'après cela, il y a plufieurs lacunes dans fa route qu'il ne fut point à portée d'examiner, fur-tout entre les 50 & 55° de latitude nord; comme, par exemple, la fituation du prétendu détroit d'A-

nian. Toutes les perſonnes qui ſe ſont formé une juſte idée du caractère de notre navigateur, ne douteront pas que s'il eût vécu pour retourner ſur la même côte en 1779, il n'auroit pas manqué de faire ſes efforts pour viſiter les parties qui avoient échappé à ſes obſervations. CHAP. VII. ANN. 1778.

LE premier endroit où le capitaine Cook relâcha, après ſon départ de la Baie du Roi George, ou plutôt de la Baie de Noötka, étoit une isle d'environ onze ou douze lieues de long. La pointe ſud-oueſt de cette isle eſt par la latitude de 59° 49′ nord, & par la longitude de 216° 58′ eſt. Le 11 de Mai il y dépoſa au pied d'un arbre 11 Mai.
qui étoit ſur une petite éminence peu éloignée du rivage, une bouteille, contenant un papier ſur lequel on avoit écrit les noms des vaiſſeaux & la date de leur paſſage. Il renferma auſſi dans la bouteille deux petites pièces de monnoie d'argent frappées au coin du Roi d'Angleterre en 1772. Il tenoit ces pièces, ainſi que pluſieurs autres du docteur Kaye, Doyen de Lincoln; & pour donner à ce reſpectable ami une marque de ſon eſtime, notre navigateur nomma le lieu où il étoit alors, l'*Iſle de Kaye*.

LE lendemain 12, les vaiſſeaux mouillèrent l'ancre dans 12.
une baie que le capitaine Cook nomma la *Baie du Prince Williams*. Là, non-ſeulement il eut la facilité de boucher la voie d'eau de la Réſolution, & de faire un grand nombre d'obſervations géographiques, mais encore d'acquérir beaucoup plus de connoiſſances, relativement aux habitans de la côte de l'Amérique. Tout ce qu'on remarqua concernant la perſonne de ces Américains, prouve qu'ils ont une

CHAP. VII. ANN. 1778.

grande reſſemblance avec les Eskimaux & les Groenlandois. Leurs canots, leurs armes, leurs inſtrumens de pêche & de chaſſe, ſont abſolument les mêmes que ceux du Groenland, tant pour la matière, que pour la façon dont ils ſont faits.

LES animaux qu'on voit dans les environs de la baie du prince Williams, ſont, en général, pareils à ceux de Nootka. Une des plus belles peaux qu'on offrit de vendre aux Anglois, c'eſt celle d'un petit animal, qu'on n'a encore trouvé que dans cet endroit là; M. Anderſon avoit du penchant à croire, que c'étoit le même animal décrit par M. Pennant, ſous le nom de marmotte de Caſan. Parmi les oiſeaux que nos voyageurs apperçurent là, étoient l'aigle à tête blanche, la poule de mer, & l'alcédo, ou le roi pêcheur, dont les couleurs ſont extrêmement fines & brillantes. Le murmure s'y voyoit auſſi, & voloit ſouvent autour des vaiſſeaux pendant qu'ils étoient à l'ancre; mais il eſt difficile de croire que cet oiſeau puiſſe ſubſiſter ſur cette côte dans la froide ſaiſon de l'hiver. Enfin, le gibier marin, eſt là très-abondant. Il y a ſur-tout une eſpèce de plongeon de la groſſeur d'une perdrix, qui ſemble particulière à cet endroit. Mais en revanche, les Anglois n'y prirent que deux ſeules eſpèces de poiſſon (*a*); les végétaux y ſont auſſi fort rares. Les arbres y reſſemblent au pin ſpruce du Canada, & il y en a beaucoup d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable.

(*a*) Torsk, and halibut.

Les colliers & le fer que les Américains de la baie du prince Williams poſſédoient à l'arrivée du capitaine Cook, leur venoient ſûrement de quelque Nation civiliſée. Cependant, il y a tout lieu de croire, que les Anglois étoient les premiers navigateurs qui avoient eu une communication directe avec ce peuple. D'où avoit-il donc tiré nos marchandiſes ? Ce ne peut-être que de chez les autres Américains, qui habitent l'intérieur du continent, & qui les reçoivent eux-mêmes de la baie d'Hudſon, ou des hauteurs du Canada. C'eſt même d'autant plus probable, que le peuple, au milieu duquel ſe trouvoient alors nos navigateurs, connoiſſoit l'uſage du fer, avant que les Ruſſes euſſent fait leurs premières découvertes ſur la côte de l'Amérique, & établi un commerce entre ce pays & le Kamſchatka.

D'après l'examen de la baie du prince Williams, le capitaine Cook jugea qu'elle occupoit au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, ſans y comprendre les divers enfoncemens, dont il ne put pas prendre connoiſſance.

Quelques jours après leur départ de ce lieu, nos navigateurs arrivèrent à l'entrée d'une baie profonde, où ils s'attendirent à des découvertes intéreſſantes. Ils eurent de fortes eſpérances que c'étoit un paſſage, qui communiquoit avec la mer du Nord, ou tout au moins avec la baie de Baffin ou la baie d'Hudſon. En conſéquence ils ſe préparèrent à en faire l'examen le plus ſérieux. Cependant, bientôt après le capitaine Cook demeura perſuadé que

CHAP. VII. ANN. 1778.

leur ſuppoſition étoit ſans fondement : mais il perſiſta dans ſes recherches, plutôt pour ſatisfaire ſes compagnons, que pour confirmer ſa propre opinion. Après avoir bien vu, bien parcouru cet endroit, on n'eut plus de doute que le prétendu paſſage ne fût une ſimple rivière. Nos navigateurs la remontèrent ſans trouver ſa ſource juſqu'aux 61° 30′ de latitude nord, & aux 210° de longitude eſt, c'eſt-à-dire, ſoixante-dix lieues au-deſſus de ſon embouchure.

1 Juin. LE premier de Juin, le lieutenant King reçut ordre du Capitaine de ſe rendre à terre, d'y déployer le pavillon anglois, & de prendre poſſeſſion du pays au nom de Sa Majeſté Britannique. En même tems cet officier enterra une bouteille contenant quelques pièces de monnoie d'Angleterre frappées en 1772, & un papier où étoient écrits les noms des vaiſſeaux & la date de leur paſſage en cet endroit.

LA rivière qu'on venoit de découvrir ſemble devoir le diſputer pour la grandeur aux rivières les plus conſidérables qu'on connoiſſe ; elle a une largeur immenſe, & par elle-même, & par ſes branches, elle peut fournir une communication très-avant dans les terres. Si la connoiſſance en devient jamais utile au commerce, les jours que nos voyageurs employèrent à l'examiner ne doivent point être regrettés. Mais le capitaine Cook, qui avoit un plus grand objet en vue, regardoit comme perdu le tems qu'il avoit paſſé dans cette rivière : car la ſaiſon commençoit à s'avancer. Il éprouvoit pourtant quelque ſatisfaction en refléchiſſant que s'il n'avoit pas vérifié ce qu'étoit cette rivière, les

les ſpéculatifs fabricateurs de Géographie n'auroient pas manqué d'affirmer qu'il s'y trouvoit un paſſage dans la mer du Nord, dans la baie de Baffin, ou dans celle d'Hudſon; peut-être auſſi que ce paſſage auroit été marqué ſur les cartes & les mappemondes avec plus de préciſion & des ſignes plus certains de réalité, que les détroits inviſibles & imaginaires de Fuca & de la Fonte. En décrivant ce lieu, notre navigateur en laiſſa le nom en blanc; & le lord Sandwich voulut depuis, avec beaucoup d'équité, qu'on y mît le nom de rivière de *Cook*.

TOUS les Américains que les Anglois rencontrèrent, en remontant cette rivière, parurent avoir une parfaite reſſemblance avec la nation qui habite la Baie du Prince Williams; mais ils différoient eſſentiellement du peuple de la Baie du Roi George, ou Baie de Nootka, tant pour leurs traits que pour leur langage. Parmi les choſes qu'ils poſſédoient, les ſeules qui n'étoient pas de leur fabrique, étoient quelques grains de collier de verre, les pointes de fer qui armoient leurs lances & des couteaux du même métal. De quelque lieu qu'ils euſſent tiré ces articles, il eſt certain qu'ils n'avoient jamais eu de liaiſons immédiates avec les Ruſſes. Puiſque ſi ces liaiſons avoient exiſté, nos navigateurs n'auroient pas trouvé ce peuple communément vêtu de fourrures, auſſi eſtimées que les peaux de loutres de mer. Un commerce de pelleteries très-lucratif, peut ſans contredit être entrepris avec les habitans de toute cette côte; mais probablement ces contrées ſont trop éloignées pour que la Grande-Bretagne en retire beaucoup d'avantage, à moins qu'on ne trouve

Chap. VII. Ann. 1778.

enfin un passage dans le nord. Toutefois il est impossible de dire jusqu'où peut s'étendre cet esprit de commerce qui distingue si éminemment la nation Angloise (a). Les plus précieuses peaux, ou plutôt les seules précieuses que le capitaine Cook vit sur la côte ouest de l'Amérique, étoient des peaux de loutres de mer. Les peaux des autres animaux du pays, spécialement celles des renards & des martres, sembloient être d'une qualité inférieure.

6 Juin. Ce ne fut que le 6 de Juin que nos navigateurs sortirent de la rivière de Cook. En poursuivant le cours de leur
19. voyage, ils arrivèrent le 19 au milieu d'un grouppe d'isles que Bering a nommées les *isles de Schumagin*. Là le capitaine Clerke tira trois coups de canon, & fit des signaux qui annonçoient qu'il vouloit parler au capitaine Cook. Ces signaux allarmèrent beaucoup notre navigateur; & comme il ne s'étoit apperçu d'aucun danger en passant dans le canal, il craignit qu'il ne se fût déclaré quelque voie d'eau dans la Découverte. A l'arrivée du capitaine Clerke à bord de la Résolution, il raconta que plusieurs Américains avoient suivi son vaisseau dans leurs canots; qu'un d'eux avoient fait beaucoup de signes, tirant son bonnet & saluant à la manière des Européens; qu'il avoit attaché à une corde qu'on lui avoit allongé du vaif-

(a) Plusieurs vaisseaux ont déjà été armés dans les Colonies Angloises de l'Inde, aussi bien qu'en Angleterre, pour aller chercher des Pelleteries sur cette côte. Cependant ils n'ont pas jusqu'à présent fait beaucoup de bénéfice, à l'exception du premier de ces vaisseaux, qui fit baisser le prix des fourrures dans les marchés de la Chine.

ſeau, une petite caiſſe de bois; qu'après avoir vu que cette caiſſe étoit bien arrivée à bord, il avoit encore parlé, fait d'autres ſignes, & qu'enfin il s'étoit retiré. On ouvrit la caiſſe, dans laquelle on trouva un papier ſoigneuſement plié, où il y avoit quelque choſe écrit. C'étoit probablement en langue Ruſſe; au bas du papier étoit la date de 1778, & dans le corps de l'écriture celle de 1776. Quoiqu'il n'y eût perſonne à bord en état de déchiffrer cette écriture, les dates prouvoient ſuffiſamment que d'autres voyageurs avoient précédé les Anglois dans cette affreuſe contrée; & l'eſpérance de rencontrer bientôt des hommes qui avoient plus de rapport avec eux, & qui n'étoient point étrangers aux arts, au commerce des nations civiliſées, cauſa beaucoup de ſatisfaction à nos navigateurs, qui depuis ſi long-tems ne converſoient qu'avec les ſauvages de l'Amérique ou ceux de la mer du Sud. M. Clerke penſa d'abord que quelques Ruſſes avoient fait naufrage ſur ces côtes; mais le capitaine Cook ne fut point de cette opinion. Il crut au contraire que le papier contenoit quelque note inſtructive laiſſée par des négocians Ruſſes, pour qu'on la remît aux premiers de leurs compatriotes qui viendroient dans le pays; & que les Américains voyant paſſer les Anglois & les prenant pour des Ruſſes, leur avoient remis la note. D'après cela, nos navigateurs continuèrent leur route ſans chercher davantage à s'informer de ce que ce pouvoit être.

LE 21 du mois Juin, au milieu de pluſieurs montagnes exceſſivement élevées ſur la côte de la grande terre,

CHAP. VII. ANN. 1778. & dont les sommets étoient entourés d'épais nuages, les Anglois découvrirent un volcan qui vomissoit continuellement des tourbillons d'une noire fumée. Il étoit peu éloigné de la mer, par la latitude de 54° 48′ nord, & par la longitude de 195° 45′ est. La montagne qui renferme ce volcan forme un cône parfait, & le crater est sur la pointe même.

L'APRÈS midi du même jour, nos navigateurs profitant d'un calme qui dura trois heures, se mirent à pêcher, & prirent beaucoup de poisson. Alors un petit canot, parti d'une isle voisine & conduit par un seul homme, se rendit à leur bord. En approchant de la Résolution, cet homme tira son bonnet, & salua à la manière européenne, ainsi que l'avoit fait l'Américain, qui avoit remis la boîte au capitaine Clerke, un ou deux jours avant. Cette formule de politesse, aussi bien que le papier reçu par les Anglois, leur montra d'abord que ce peuple avoit des liaisons constantes avec les Russes. Ensuite ils en eurent une preuve plus certaine en voyant l'homme qui étoit dans le canot, vêtu d'une paire de culotes verts, & d'un gilet d'étoffe noire qu'il portoit sous sa fourure américaine.

26 Juin. LE 26, le brouillard s'épaissit au point que nos voyageurs ne pouvoient rien voir à cent pas d'eux. Malgré cela le tems étoit assez doux; & ils résolurent de continuer leur route. Cependant bientôt après, le capitaine Cook allarmé du bruit des brisans qu'il entendoit, revira

de bord pour s'en écarter, fit jetter l'ancre, & donna ordre à la Découverte d'en faire autant. Au bout de quelques heures, le brouillard s'étant dissipé, on vit clairement que les vaisseaux venoient d'échapper à un danger imminent. La Providence les avoit conduits pendant l'obscurité à travers des rochers, où le capitaine Cook n'auroit pas voulu hasarder de passer en plein jour, & ils avoient heureusement jetté l'ancre dans le meilleur endroit qu'ils eussent pu choisir, quand même le choix auroit été entiérement à leur option. CHAP. VII. ANN. 1778.

LE 27, ils arrivèrent auprès d'une isle nommée *Oonalashka* (*a*); & bientôt ils mouillèrent l'ancre. Là, les habitans se conduisirent envers les Anglois avec beaucoup plus de politesse qu'on n'a coutume d'en trouver chez les Nations sauvages. Un jeune homme, dont le canot s'étoit renversé, ayant été obligé par cet accident de monter à bord du vaisseau, entra sans répugnance & sans crainte dans la chambre du capitaine Cook. Ses habillemens étoient mouillés. Le capitaine lui en donna d'autres, & il s'en revêtit avec non moins d'aisance qu'auroit pu le faire un Anglois. D'après les manières de ce jeune homme, & celles du reste des habitans, il est évident qu'ils connoissoient & les Européens & les coutumes Européennes. Il y avoit pourtant quelque chose dans les vaisseaux anglois, qui excitoit beaucoup leur admiration; car tous les Amé- 27 Juin.

(*a*) Le port de Samganooda, dans la partie nord d'Oonalashka, où le capitaine Cook jetta l'ancre, est par la latitude de 53° 55′ nord & par la longitude de 194° 38′ est.

Chap. VII. Ann. 1778. ricains, qui ne pouvoient pas entrer dans les canots, montoient sur les hauteurs de l'isle, afin de voir nos voyageurs plus à leur aise. Dans une circonstance, il parut que les habitans étoient encore si loin d'avoir fait de grands progrès dans la politesse, qu'ils conservoient au contraire, à certains égards, les plus sauvages mœurs; tandis que le capitaine Cook se promenoit le long du rivage,
29 Juin. dans la journée du 29, il rencontra une troupe de personnes des deux sexes assises en rond sur l'herbe, & faisant un repas de poisson crud, avec autant d'appetit & de plaisir, que les premiers gourmands d'Europe pourroient manger un turbot apprêté avec la sauce la plus délicate.

Bientôt après que les vaisseaux furent arrivés à Oonolashka, un Américain vint à bord de la Résolution, & remit au capitaine Cook un papier pareil à celui qui avoit été donné quelques jours avant au capitaine Clerke : mais comme ce papier étoit écrit en langue Russe, & qu'il ne pouvoit servir de rien aux Anglois, quoiqu'il fût peut-être de grande conséquence pour d'autres personnes, le Capitaine le rendit à l'Américain en lui faisant quelques présens. Alors l'Américain le remercia par plusieurs révérences, & il se retira.

2 Juillet. Le 2 de Juillet nos voyageurs partirent d'Oonalashka;
16. le 16 ils découvrirent un promontoire, & lorsqu'ils en furent près, le capitaine Cook donna ordre au lieutenant Williamson d'y débarquer, pour observer la direction de la côte, au-delà de ce Cap, & les productions du pays. M. Williamson se rendit donc à terre; à son retour

il rapporta, qu'ayant débarqué à la pointe, & grimpé sur la plus haute montagne, il avoit vu que la partie la plus éloignée de la côte portoit presque dans le nord. En même tems cet officier ne manqua point de prendre possession du promontoire & des contrées adjacentes, au nom de Sa Majesté Britannique, & il y déposa une bouteille renfermant un papier, où étoient inscrits les noms des vaisseaux & la date de la Découverte. Il donna aussi à cet endroit le nom de Newenham (*a*). Partout où M. Williamson put étendre ses regards, il vit que la terre ne produisoit ni arbres, ni arbustes, mais que les vallées basses, étoient couvertes de gason, & avoient même quelques plantes en fleur. CHAP. VII. ANN. 1778.

Le 3 d'Août nos navigateurs s'étoient avancés dans le nord, jusqu'au 62° 34′ de latitude, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre M. Anderson des suites d'une consomption, dont il étoit attaqué depuis plus d'un an. M. Anderson, quoique fort jeune, étoit premier chirurgien de la Résolution. Il avoit un esprit très-cultivé, les manières douces & agréables, & une grande habileté dans son art. Ses connoissances s'étendoient même à toutes les sciences; mais l'Histoire naturelle étoit celle où il avoit fait le plus de progrès. Ce que nous avons souvent rapporté de lui, prouve combien il s'étoit rendu utile au capitaine Cook. Si le Ciel eût conservé sa vie, il n'est nullement douteux qu'il n'eût fourni au Public des détails très-intéressans sur 3 Août.

(*a*) C'est une pointe de roc très-élevée, par la latitude de 58° 42′ nord, & par la longitude de 197° 36′ est.

l'Histoire naturelle des pays nouveaux où il avoit été; mais les seules preuves qui nous sont parvenues de ses talens, suffisent pour que le nom d'*Anderson* soit présenté à la postérité à côté du nom de *Cook* (*a*).

A peine M. Anderson venoit de rendre le dernier soupir, que les Anglois découvrirent une isle dans le lointain; & le capitaine Cook, en mémoire de son ami, la nomma l'*isle d'Anderson*.

LE lendemain M. Law, premier chirurgien de la Découverte, passa dans la Résolution, & M. Samwel, second chirurgien de la Résolution, alla prendre sa place.

9 Août. LE 9, le capitaine Cook mouilla l'ancre près d'une pointe de terre qu'il appella le *Cap du Prince de Galles*; Cap très-remarquable, puisqu'il est à l'extrémité la plus occidentale qu'on eût jusqu'alors découverte dans cette partie de l'Amérique (*b*). Cette pointe n'est éloignée que de treize lieues seulement du Cap le plus est de la Sibérie. Ainsi le

(*a*) M. Anderson légua ses papiers à sir Joseph Banks: mais l'Amirauté s'empara de la plus grande partie, & elle la retient encore. Ce qui est seulement relatif à l'Histoire naturelle, fut délivré par le capitaine King à sir Joseph, qui nous a priés de joindre son témoignage à ce que nous avons dit du caractère & de l'habileté de M. Anderson, ainsi que de la certitude où nous sommes, que si ce jeune Naturaliste eût vécu, il auroit publié un Ouvrage infiniment utile.

(*b*) Le Cap du Prince de Galles, est par les 65° 46′ de latitude nord, & par les 191° 45′ de longitude est.

capitaine

capitaine Cook eut la gloire de vérifier le rapprochement des deux continents, qu'on ne pouvoit que ſuppoſer, d'après le rapport de quelques Aſiatiques qui habitent dans le voiſinage, & d'après les obſervations imparfaites des navigateurs Ruſſes (*a*). Chap. VII. Ann. 1778.

Le 10 nos voyageurs ayant repris leur route, entrèrent dans une baie qu'ils crurent d'abord faire partie de l'isle d'Alaſchka, marquée ſur la carte de M. Schælin. Mais en examinant la côte & la ſituation du rivage oppoſé de l'Amérique, ainſi que la longitude, le capitaine Cook penſa que cette terre étoit plus probablement celle de Tſchutski, qui ſe trouve à l'extrémité eſt de l'Aſie, & qui a été découverte en 1728 par le Ruſſe Beering. En effet c'étoit le même pays. Notre navigateur fut après cela convaincu que la carte de M. Schælin étoit erronée ; & il reſtitua au grand continent de l'Amérique tout l'eſpace que ce Géographe a fait occuper par ſon isle imaginaire d'Alaſchka. 10 Août.

Le 11 les Anglois partirent de la baie de Saint-Laurent ſur la côte Aſiatique de Tſchutski, & ils gouvernèrent un peu dans l'eſt pour ſe rapprocher de l'Amérique. Enſuite s'avançant vers le nord, ils arrivèrent le 7 par les 70° 33′ de latitude. Le même jour ils virent une clarté du côté du ſeptentrion, ſemblable à une réverbération de la glace. Ils n'y firent pas d'abord grande attention, parce 11.

(*a*) Tiré de la Comparaiſon des Découvertes des Ruſſes ; avec celles des capitaines Cook & Clerke, par Coxe, p. 15 & 16.

qu'ils ne fuppofoient pas qu'il y eût quelque probabilité qu'on rencontrât fitôt de la glace. Cependant le froid & les brouillards fembloient annoncer depuis deux ou trois jours, un grand changement de température. Enfin une heure après qu'on eut apperçu la clarté à l'horifon, la vue d'un vafte champ de glace ne laiffa plus nul doute à nos navigateurs. L'après midi, par la latitude de 70° 41′ les vaiffeaux fe trouvèrent prefqu'au bord de la glace. Il n'y avoit pas de poffibilité d'aller plus loin. Le 18 au 70° 44′ la glace qui étoit à côté des Anglois reffembloit à une muraille, & avoit au moins dix ou douze pieds d'épaiffeur; & plus loin dans le nord, elle paroiffoit encore plus forte. La furface en étoit très-rude & très-inégale, & contenoit divers étangs. Il y avoit fur cette glace un nombre immenfe de chevaux marins. Le 19 nos navigateurs en tuèrent quelques-uns pour les manger; car ils manquoient de provifions fraîches; mais quand ces animaux furent portés à bord, les matelots fe trouvèrent bien loin de leur compte, eux qui les avoient regardés plufieurs jours avec des yeux de convoitife, & qui les reconnurent pour des chevaux de mer, au lieu de vaches marines, qu'ils les avoient d'abord jugés. La répugnance de l'équipage n'auroit pourtant pas eu lieu fi un matelot qui avoit été dans le Groenland, n'eût pas fait faire aux autres la différence de ces animaux, en déclarant qu'on n'avoit pas coutume de les manger. Malgré cela le défir de changer de mêts vainquit le préjugé; pendant tout le tems que nos navigateurs furent dans ce parage, ils fe nourrirent de chevaux marins; & peu de perfonnes à bord préféroient la viande falée à la chair de ces animaux.

Le 29, le capitaine Cook continua à traverser la mer glacée, au-delà du détroit de Beering, dans un grand nombre de directions, & malgré une infinité d'obstacles. Chaque jour la glace augmentoit, de manière à ôter à notre navigateur tout espoir d'atteindre cette année le but de son voyage. La saison étoit déja très-avancée; le froid ne pouvoit bientôt plus que croître: il eût été fort imprudent de tenter alors d'aller plus loin, & il valoit beaucoup mieux attendre l'été suivant pour continuer à chercher un passage dans la mer Atlantique. L'attention de notre navigateur se tourna donc toute entière vers d'autres objets importans & nécessaires. Il étoit de grande conséquence pour lui de trouver un endroit où il pût prendre de l'eau & du bois; mais ce qui l'occupoit surtout beaucoup, c'étoit la manière dont il employeroit l'hiver, afin de pouvoir se rendre de plus en plus utile à la géographie & à la navigation, & en même-tems se tenir à portée de retourner vers le nord au renouvellement de la belle saison.

Chap. VII. Ann. 1778. 29 Août.

Avant que le capitaine Cook reprît la route du Sud, il passa un tems considérable à visiter la mer & la terre dans le voisinage du détroit de Beering, tant sur les côtes d'Asie, que sur celles d'Amérique. Dans cet examen, il confirma, autant qu'il le put, l'exactitude du navigateur Russe Beering; mais en revanche, il démontra les erreurs qui abondent dans la carte que Sthœlin a tracée du nouvel Archipel septentrional, & il ajouta beaucoup aux connoissances géographiques de cette partie du globe.

Chap. VII. Ann. 1778.

« Il résulte, ainsi que l'observe justement M. Coxe, le » plus grand honneur pour le nom Anglois, de ce que notre » illustre navigateur, en partant d'une si grande distance, » a porté ses découvertes, dans une seule expédition, » aussi loin que les Russes ont pu le faire pendant une » longue suite d'années dans des parties de la terre qui » leur appartiennent, ou du moins voisines de leur » Empire ».

2 Octob. Le second jour du mois d'octobre, nos voyageurs arrivèrent à la vue de l'isle d'Oonalashka, & le lendemain ils mouillèrent l'ancre dans le port de Samganoodha. Là, le premier soin du capitaine Cook fut de faire radouber ses vaisseaux. Tandis que les charpentiers étoient à l'ouvrage, les matelots eurent la permission d'aller par tiers & tour-à-tour cueillir les mûres & les framboises dont l'isle abonde; & quoique ces mûres commençassent à passer, elles contribuèrent beaucoup, avec la bière de spruce, à guérir les équipages du scorbut, qu'ils pouvoient avoir gagné à la mer.

Le poisson se trouvoit aussi dans ce port en grande quantité. Les Anglois en pêchèrent assez non-seulement pour leur consommation journalière, mais ils purent en réserver pour quand ils seroient en mer; & par ce moyen, ils épargnèrent leurs provisions accoutumées: ce qui étoit devenu d'une grande conséquence.

6. Six jours après son arrivée à Oonalashka, le capitaine Cook reçut un présent singulier que lui porta un habitant

nommé *Derramoushk*. C'étoit un pain de ſeigle, ou plutôt un pâté en forme de pain, rempli de ſaumon, & aſſaiſonné de beaucoup de poivre. Cet homme préſenta un pareil préſent au capitaine Clerke, & chacun de ces pâtés étoit accompagné d'un billet, dont perſonne à bord ne put lire l'écriture. Il étoit naturel de ſuppoſer que ces préſens venoient de quelques Ruſſes des environs; auſſi nos navigateurs envoyèrent quelques bouteilles de vin, de rum & de bière de Porter à ces amis inconnus, penſant que ces boiſſons étoient les choſes les plus agréables qu'ils puſſent leur offrir. Lediard (*a*), caporal des ſoldats de

(*a*) Ce caporal Lediard eſt un homme fort extraordinaire. Je veux inférer ici quelques fragmens de ſon hiſtoire, parce qu'ils pourront peut-être intéreſſer mes Lecteurs. Dans l'hiver de 1786, il partit avec le ſingulier projet de traverſer tout le continent de l'Amérique. Pour venir à bout d'une ſi pénible entrepriſe, il reſolut de ſe rendre en Sibérie, afin de pouvoir paſſer de la Sibérie, ſur la côte de l'Amérique, qui lui eſt oppoſée. Américain de naiſſance, il n'avoit aucun moyen de ſe procurer l'argent néceſſaire à ſon voyage : mais ſir Joſeph Banks, & quelques autres perſonnes, lui donnèrent une ſomme d'environ cinquante guinées. Avec cette ſomme il ſe rendit à Hambourg; d'Hambourg à Copenhague, & de Copenhague à Pétersbourg, où il arriva le premier de Mars 1787. Dans la route de Copenhague à Pétersbourg, ayant trouvé que le Golphe de Boſnie n'étoit pas aſſez gelé pour pouvoir le traverſer ſur la glace il fut obligé d'en faire le tour par Torneo. Il ſe repoſa à Pétersbourg juſqu'au 21 de Mai. A ſon départ de cette Ville, il obtint la permiſſion d'accompagner un convoi d'armes qu'on envoyoit à M. Billings, qu'il avoit connu contremaître dans le vaiſſeau du capitaine Cook, & qui a été depuis employé par l'Impératrice de Ruſſie à faire des découvertes en Sibérie, & ſur la côte nord-oueſt de l'Amérique. A la ſuite du convoi, le caporal Lediard arriva au mois d'Août à Irkuſtk, ville de Sibérie, enſuite il ſe rendit à Yakuſtk, où il trouva M. Billings. Delà il revint à Irkuſtk pour paſſer une partie de l'hiver, ſe propoſant de retourner au Printems à Yakustk, afin de ſe rendre pendant l'été à Okoſtk.

CHAP. VII. ANN. 1778.

marine, homme très-intelligent, fut en même-tems expédié avec Derramoushk pour tâcher de savoir quelles étoient les personnes qui avoient prévenu si honnêtement nos navigateurs, & on lui dit que s'il trouvoit des Russes, il essayât de leur faire entendre que nos voyageurs étoient Anglois & amis de leur nation.

10 Octob. LE 10, le caporal revint avec trois marins Russes, ou plutôt trois Pelletiers, qui résidoient avec plusieurs de

---

JUSQU'ALORS M. Lediard avoit été assez heureux, & il se flattoit de réussir dans son entreprise; mais au mois de Janvier de cette année 1788, il fut arrêté sur un ordre de l'Impératrice de Russie; & une demi-heure après, mis dans un traîneau, sous la garde d'un officier & de deux soldats, pour être conduit à Moscou, sans qu'il lui fut permis de prendre ses habits, son argent & ses papiers. De Moscou on le fit passer à Moioloff, dans la Russie Blanche, & ensuite à Tolochin en Pologne. Là, on l'informa que les ordres de l'Impératrice étoient qu'il ne rentrât jamais dans les Etats de la Russie, sans une permission expresse. Pendant tout le tems de sa captivité, il avoit souffert les plus grands maux, tant d'inquiétude & de fatigue, que par marque du nécessaire, & il étoit presque réduit à l'état d'un squelette. De Tolochin il s'achemina vers Konisberg, faisant, comme il dit lui-même, un misérable voyage, dans un misérable pays, pendant une misérable saison, avec une misérable santé & une misérable bourse, & privé de l'espérance de réussir dans sa plus chère entreprise. M. Lediard a mandé de Konisberg à sir Joseph, à qui il écrit de tems en tems, que quoiqu'il ait été arrêté dans son chemin, par malice, il n'a pas voyagé tout-à-fait en vain; & que peut-être ses observations sur la partie de l'Asie, où il a été, sont aussi complètes, que s'il y étoit demeuré plus long-tems. Il paroît par sa dernière lettre qu'il se propose de revenir le plus promptement possible de Konisberg en Angleterre.

C'EST sir Joseph Banks, qui a bien voulu nous fournir l'historique que contient cette note.

leurs compatriotes à Egoochshac, où ils avoient leurs magasins, ainsi qu'un navire de trente tonneaux de port ou environ. Un des trois Russes étoit patron de ce navire. Un autre avoit une fort jolie écriture, & dessinoit un peu, & tous les trois paroissoient avoir de l'esprit, & se conduisirent très-honnêtement. Ils se prêtèrent aisément à donner au capitaine Cook les informations qu'il desiroit. La grande difficulté pour demander & recevoir ces informations ne venoit que du manque d'interprète. Le 14, il arriva à Oonolashka un Russe, nommé *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff*, qui étoit la principale personne de toutes les isles des environs. Indépendamment de ce que le capitaine Cook apprit par ce Russe dans les conversations qu'ils tinrent ensemble, & par signes & par figures, en caractères tracés sur le papier, il obtint aussi la vue de deux cartes qu'Ismyloff lui permit de copier. L'une & l'autre de ces cartes étoient manucrites, & portoient tous les caractères possibles d'authenticité.

CHAP. VII. ANN. 1778.

14 Octob.

LA première renfermoit la mer *Penshinskiene*, la côte de Tartarie, au-dessous de la latitude de 41°, les isles de Kuril, & la péninsule du Kamtschatka; mais la plus intéressante sans doute pour le capitaine Cook, étoit la seconde. Elle comprenoit toutes les découvertes faites par les Russes à l'orient du Kamtschatka, en allant vers l'Amérique; découvertes qui pourtant se bornoient presque aux voyages de Beering & de Tscherikoff. A la vérité, toutes les personnes que le capitaine Cook questionna à Oonalashka s'accordèrent à lui assurer, en différens tems,

CHAP. VII. ANN. 1778.

qu'il n'y avoit pas d'autres isles que celles qui étoient portées sur cette carte, & que les Russes n'avoient jamais visité aucune partie de l'Amérique vers le nord, excepté celle qui est opposée à la côte asiatique de Tschutskis.

QUAND M. Ismyloff prit congé des voyageurs Anglois, le 21 d'octobre, le capitaine Cook lui confia une lettre pour les lords de l'Amirauté de Londres, à qui il envoyoit une carte de toutes les côtes septentrionales qu'il avoit visitées. Il espéroit qu'il se présenteroit quelqu'occasion au printems d'envoyer cette lettre au Kamtschatka, ou à Okotsk, & que de là, elle passeroit à Pétersbourg. Le capitaine ne fut point trompé. M. Ismyloff répondit fidèlement à sa confiance. Ce Russe sembloit posséder assez de talens & d'habileté pour mériter une place plus agréable que celle qu'il occupoit. Il avoit d'assez grandes connoissances en Astronomie. Toutes les branches les plus utiles des Mathématiques lui étoient familières. Notre Navigateur lui fit présent d'un octant d'Hadley; & quoique ce fût probablement le premier que M. Ismyloff eût vu, il comprit, en très-peu de tems, les divers usages auxquels cet instrument est applicable.

21 Octob.

TANDIS que les vaisseaux séjournoient à Oonalashka, nos voyageurs ne négligèrent rien pour acquérir toutes les connoissances possibles sur les productions de l'isle & sur ses habitans; mais comme ce que nous pourrions en citer, ressemble à beaucoup d'égards, à ce que nous avons déjà dit, il est inutile de le répéter. Nous nous bornerons

rons à une seule observation, qui ne doit pas être omise, par rapport à l'honneur qu'elle fait à ces Insulaires. Ils sont sans doute les plus paisibles & les moins offensans de tous les peuples que le capitaine Cook rencontra dans le cours de ses différens voyages, & leur honnêteté peut servir de modèle aux Nations les plus civilisées. On peut soupçonner cependant que ces bonnes qualités leur viennent de leurs liaisons avec les Russes.

LA conformité qui se trouve entre le langage des Groenlandois & des Eskimaux, & celui des habitans de la baie de Norton (a) & d'Oonalashka, semble devoir prouver que ces diverses Nations ont une même origine. Or, si cela est, l'existence d'une communication par mer, entre la côte ouest de l'Amérique & la côte est à travers la baie de Baffin, cesse d'être douteuse; bien que cette communication puisse être fermée aux grands vaisseaux par la glace ou par d'autres obstacles.

TOUT étant prêt pour le départ, le capitaine Cook sortit le 26 Octobre du port de Samganoodha, & cingla vers les isles Sandwich. Il avoit l'intention de passer quelques mois dans ces isles, & ensuite de revenir vers le Kamtschatka, & de tâcher même d'y arriver au mois de Mai suivant. 26 Octob.

(a) La baie de Norton est un vaste enfoncement qui s'étend au nord jusqu'à la latitude de 64° 55'; c'est sur cette côte qu'étoit descendu le lieutenant King, par l'ordre du capitaine Cook.

Chap. VII. Ann. 1778. 26 Nov. Le 26 de Novembre les vaiſſeaux avoient navigé du côté du ſud juſqu'au 20° 55′ de latitude nord, lorſqu'on découvrit une terre, qui fut bientôt reconnue pour une isle nommée Mowée, qui avoit déjà été viſitée par nos voyageurs, & qui ſe trouve compriſe dans le groupe des isles Sandwich.

Il étoit de la plus grande importance de ſe procurer des proviſions dans ces isles ; mais l'expérience avoit appris à notre navigateur qu'il y réuſſiroit mal s'il laiſſoit chaque perſonne trafiquer à ſa fantaiſie toutes ſortes d'objets : ainſi il publia un ordre, par lequel il étoit défendu à tous les Anglois de faire aucun eſpèce de commerce avec les Indiens, excepté ceux qui y ſeroient autoriſés par lui ou par le capitaine Clerke, encore étoit-il enjoint à ceux qu'on choiſiroit, de ne recevoir en échange que des proviſions ou des rafraîchiſſemens. Nos voyageurs reſtèrent quelques jours à Mowée, où ils n'eurent qu'à ſe louer des habitans.

30 Nov. Le 30 de Novembre, ils découvrirent une autre isle appellée par les Indiens *Owhyhee*. Comme elle paru d'une bien plus grande étendue qu'aucune des autres iſles que le capitaine Cook eût encore vues dans cette partie du monde; il paſſa ſept ſemaines à naviger autour d'elle & à en examiner la côte. Tandis qu'il s'occupoit de cet examen, les habitans venoient ſouvent à bord avec leurs canots, & ſe montroient toujours prêts à trafiquer avec les Anglois. Dans ce trafic, la conduite des

Insulaires sembloit plus franche & moins soupçonneuse qu'on ne l'avoit éprouvé jusqu'alors de leurs voisins. Le peuple d'Otahiti même qui avoit eu des liaisons si intimes & si fréquentes avec les Anglois, ne leur avoit jamais témoigné autant de confiance, de bienveillance & d'intégrité.

PARMI les rafraichissemens qu'on se procura de ces Indiens étoient beaucoup de cannes de sucre. Le Capitaine essaya d'en faire de la bière; à quoi il réussit parfaitement. D'après cela il ordonna d'en préparer une grande quantité pour la boisson de son équipage. Cependant quand le premier tonneau de cette liqueur fut mis en perce, aucun matelot ne voulut en goûter. Le Capitaine n'avoit eu d'autre motif, en faisant préparer cette boisson, que d'épargner le rum & l'eau-de-vie pour un climat plus froid. Il ne craignoit point que le scorbut s'emparât de son équipage, tant qu'il auroit des fruits & des végétaux en abondance; ainsi il ne jugea pas à propos d'exercer ni l'autorité, ni la persuasion pour changer la résolution de ses gens. Il se contenta de donner ordre qu'on ne servît plus de grog (*a*) à bord des vaisseaux; & lui-même, & tous les Officiers continuèrent à faire usage de la bière de canne de sucre qui devint excellente par le mélange d'un peu de houblon qu'on trouva par hasard à bord. Il n'y avoit point de doute que cette liqueur ne fût très-saine. Cependant les matelots inconsidé-

(*a*) Sorte de boisson, faite avec du rum ou de l'eau-de-vie & de l'eau.

rés, persistèrent à dire qu'elle deviendroit préjudiciable
CHAP. VII. à leur santé. Il n'y a point d'hommes plus ennemis de
ANN. 1778. toute espèce d'innovation que les marins, & dont les préjugés soient aussi difficiles à détruire. Ce fut cependant en attaquant ces préjugés, & en s'écartant souvent des usages établis, que le capitaine Cook parvint à préserver ses équipages de cette terrible maladie du scorbut, qui peut-être a plus détruit de nos matelots, dans des voyages entrepris en pleine paix, qu'il n'en est tombé sous les coups des ennemis dans les expéditions militaires.

TANDIS que le capitaine Cook continuoit son examen des côtes d'Owhyhée, il éprouva tout-à-coup un calme
19 Déc. profond, le 19 de Décembre à une heure du matin. La Résolution laissée ainsi à la merci des lames qui venoient du nord-est, fut rapidement poussée vers la terre. De sorte que long-tems avant le jour, les Anglois voyoient les feux allumés sur le rivage, qui n'étoit pas à plus d'une lieue de distance du vaisseau. La nuit étoit en même tems très-obscure. Il y avoit du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Lorsque le jour commença à paroître, il découvrit à nos voyageurs une houle, qui se brisoit à une demi-lieue d'eux sur la côte. Il étoit évident qu'ils avoient été dans le plus grand danger, & que ce danger n'étoit pas encore entiérement évité; car le vent changeant à tout instant, à peine le vaisseau pouvoit se soutenir à une certaine distance de la terre. Ce qui rendit leur situation plus fâcheuse, c'est que la corde de la grande voile ayant manqué, la voile se déchira d'un bout à l'autre. Les deux voiles de perroquet manquèrent de même, quoi-

qu'elles ne fussent pas à demi usées. Cependant on eut le bonheur de les remplacer avec promptitude, & la Résolution reprit sa route avec sécurité. CHAP. VII. ANN. 1779.

LE 16 de Janvier 1779, il vint tant de canots de toutes parts, qu'il y en avoit près de mille autour des vaisseaux. Ils étoient remplis d'Indiens, & chargés pour la plupart de cochons & d'autres provisions. Ce qui prouvoit encore les intentions amicales des Indiens, c'est qu'ils n'avoient pas la moindre arme offensive. Le commerce & la curiosité paroissoient être les seuls motifs de leur nombreuse visite. Certes, parmi une si grande quantité d'hommes qui se trouvoient quelquefois à bord, il n'étoit pas étonnant qu'il y en eût quelqu'un qui montrât un peu d'inclination au vol. Un d'eux déroba le gouvernail du canot de la Résolution, & s'enfuit avec tant d'agilité, qu'il fut impossible de l'attraper. Alors le Capitaine crut qu'il falloit saisir cette occasion de faire connoître à ce peuple le pouvoir de nos armes à feu. Il ordonna qu'on tirât trois ou quatre coups de fusil, & autant de coups de canons de quatre par-dessus le canot du voleur : mais comme on n'avoit pas voulu qu'aucun de ces coups eût un effet meurtrier, les Indiens en parurent plus surpris qu'épouvantés. 16 Janv.

LE lieutenant Blig, ayant été envoyé pour examiner la baie, rapporta à son retour, qu'il avoit trouvé un endroit commode & sûr pour mouiller l'ancre, & où il couloit une rivière, dont l'eau étoit très-bonne. Soudain le capitaine Cook résolut de s'y arrêter dans l'espoir d'y faire reposer les équipages, & de s'y bien pourvoir de provisions

CHAP. VII. ANN. 1779.

fraîches. A l'approche de la nuit une grande partie des Indiens se retira à terre; mais plusieurs autres demandèrent la permission de coucher à bord. Il y en avoit sans doute beaucoup dans ce nombre, dont la curiosité n'étoit pas le seul motif, puisqu'on s'apperçut le lendemain matin qu'il manquoit plusieurs choses. Aussi le capitaine Cook se détermina à ne plus souffrir que tant de monde à la fois passât la nuit dans son vaisseau.

17 Janv. LE 17 de Janvier les vaisseaux mirent à l'ancre dans le port examiné par M. Blig, & nommé par les Indiens Karakakooa. Là ce peuple continua à venir en foule à bord, & une multitude de canots couvroit sans cesse la mer. Dans aucun de ses voyages, le capitaine Cook n'avoit jamais eu occasion de voir de peuple si nombreux; car indépendamment des habitans, qui étoient dans les canots, le rivage fourmilloit de spectateurs, & des milliers venoient à la nage autour des vaisseaux, comme des bancs de poissons. Nos navigateurs ne pouvoient s'empêcher d'admirer cet étonnant spectacle, & le plaisir dont ils jouissoient, suspendoit en ce moment leurs regrets de n'avoir pas réussi pendant l'été à trouver le passage qu'ils avoient cherché dans le Nord, pour regagner leur Patrie. « C'est à ce manque de succès, dit le capitaine Cook, que nous avons » dû le plaisir de revoir les isles Sandwich, & d'illustrer » notre voyage par une découverte, qui bien que la dernière, semble à beaucoup d'égards, la plus importante » qu'aient fait jusqu'à présent les Européens, dans toute l'étendue de l'immense Océan Pacifique ».

TELLE eſt la réflexion qui conclut le Journal de notre navigateur ; & le ſentiment de plaiſir, dont il ſemble avoir été pénétré, en écrivant cette réflexion, doit ſans doute faire une impreſſion profonde ſur l'ame de tous ceux qui la liront. Le brave & généreux capitaine Cook n'imaginoit pas qu'une découverte, qui paroiſſoit lui promettre d'ajouter beaucoup à ſa gloire, & de lui fournir un relâche très-agréable, lui devînt jamais fatal. Il étoit loin de prévoir que l'isle d'Owhyhée fût deſtinée à être le dernier champ de ſes travaux & la cauſe de ſa perte.

L'ACCUEIL que les Indiens s'empreſſèrent de faire aux Anglois, dès que les vaiſſeaux mouillèrent dans la baie de Karakooa, fut on ne peut pas plus flatteur. Ils accoururent en foule ſur le rivage, chàntant, danſant & exprimant leur joie par toute ſorte de geſtes extravagans & biſarres. Pareea, jeune homme qui avoit beaucoup d'autorité ſur les Indiens, & Kaneena, autre chef, s'étoient déjà attachés tous les deux au capitaine Cook, & lui furent d'un grand ſecours pour empêcher leurs nombreux compatriotes de devenir trop importuns.

PENDANT la longue courſe de nos voyageurs autour de l'isle d'Owhyhée, les habitans agirent preſque toujours avec beaucoup de candeur & d'honnêteté dans les marchés, & ne montrèrent pas le moindre penchant au vol, ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire que les hommes avec leſquels les Anglois traitoient, étoient pour la plupart de la claſſe la plus inférieure, c'eſt-à-dire domeſtiques ou pêcheurs ; mais après que la Réſolution & la

Chap. VII. Ann. 1779.

Découverte furent à l'ancre dans la baie de Karakakooa ; les choses changèrent de face. L'immense troupe d'insulaires qui couvroient sans cesse toutes les parties des vaisseaux, non-seulement leur fournissoit le moyen de voler souvent sans être découverts, mais encore l'espoir de l'impunité s'ils étoient apperçus; espoir qu'ils fondoient sur la supériorité infinie du nombre. Une autre cause du changement de conduite des Indiens, venoit de la présence & des encouragemens de leurs chefs, entre les mains desquels se déposoit le butin, & qu'on avoit sans doute raison de regarder comme les instigateurs des rapines qui se commettoient.

Apres l'arrivée de la Résolution dans le port, Pareea & Kaneena, menèrent à bord un troisième chef, nommé Koah, qu'ils présentèrent comme prêtre de l'isle, & comme ayant été dès sa première jeunesse un guerrier distingué. Le soir le capitaine Cook avec M. Bayley & M. King, accompagnèrent Koah à terre. Alors le capitaine fut reçu avec des cérémonies extraordinaires. Les honneurs qu'on lui rendit, marquoient le plus grand respect, même une sorte d'adoration.

Un des principaux soins de notre navigateur à Owhyhée, fut de faire saler pour la mer, une partie des cochons qu'on achetoit, & il eut alors bien plus de succès qu'il n'en avoit eu dans tous les autres essais de ce genre. Il ne paroît point que de semblables expériences aient été tentées par les navigateurs d'aucune Nation du monde, avant le capitaine Cook. Il commença à le faire pour la première

première fois, lors de son second voyage autour du Monde, en 1774, & le succès de cet essai, quoique très imparfait, l'encouragea pourtant à faire de nouveaux efforts, pour réussir dans un objet d'une si grande conséquence. Comme son dernier voyage devoit vraisemblablement être plus long d'un an qu'on ne l'avoit projetté, & que conséquemment les provisions des vaisseaux étoient bornées, il fut obligé d'y remédier, en cherchant un nouveau moyen de nourrir les équipages, sans quoi il lui eût fallu reprendre le chemin de l'Angleterre, avant d'avoir achevé son entreprise. Il profita donc de l'occasion de renouveller ses essais pour la salaison des viandes, & l'événement remplit son espoir. Le capitaine King a rapporté depuis en Angleterre quelques barrils de porc salé à Owhyhée au mois de Janvier 1779, & plusieurs personnes qui ont goûté de cette viande en Décembre 1780, ont déclaré qu'elle étoit très-bonne & très-saine. Le capitaine Cook semble donc avoir été destiné à perfectionner ou à créer tous les moyens possibles de contribuer aux progrès de la navigation.

26 Janv.

CE fut le 26 de Janvier que le capitaine Cook eut sa première entrevue avec Terreeoboo, Roi de l'isle d'Owhyhée. Son introduction fut accompagnée de beaucoup de cérémonies, parmi lesquelles on ne manqua pas d'observer l'usage de troquer de nom; usage qui est la plus grande marque d'amitié chez tous les Insulaires de la mer du Sud. Après les premières formalités, notre navigateur conduisit Terreeoboo, ainsi que tous les chefs qui purent entrer dans la grande chaloupe à bord de la Résolution. On les y reçut avec les plus grands égards; & pour té-

moigner à Terreeoboo sa reconnoissance d'un magnifique manteau garni de plumes, dont ce Roi lui avoit fait présent, le capitaine Cook lui donna une très-belle chemise de lin, & lui ceignit son propre couteau de chasse.

Durant la continuation des liaisons des Anglois avec les Indiens, la tranquillité & la conduite obligeante de ce peuple écartoit tout soupçon de danger. Aussi les Anglois alloient toujours par-tout avec la plus grande confiance. Les marques de prévenance & d'amitié que nos voyageurs reçurent des habitans sont en si grand nombre, qu'il seroit impossible de les rapporter. Une société de prêtres sur-tout, déploya une générosité, une magnificence étonnante. Ils envoyèrent chaque jour au capitaine Cook une provision de cochons & de fruits, sans jamais demander le moindre retour, & sans faire entendre qu'ils désirassent quelque chose. Ces présens étoient faits, dit-on, aux dépens de leur chef nommé *Kaoo*, homme très-considérable, & qui, dans toutes les occasions, avoit témoigné aux Anglois le plus grand attachement. Mais nos voyageurs n'avoient pas toujours raison d'être aussi satisfaits de la conduite des Earées ou Chefs des guerriers, que de celle des prêtres. D'ailleurs la satisfaction que procuroient la douceur & les mœurs hospitalières des habitans, étoit souvent troublée par l'aptitude que quelques-uns d'entr'eux avoient à dérober. Cet inconvénient étoit même d'autant plus fâcheux, qu'il obligeoit le Capitaine & ses Officiers à user quelquefois d'une sévérité qu'ils auroient volontiers éludée, si la nécessité ne l'avoit pas rendue absolument indispensable

QUOIQU'EN général les bons traitemens & les prévenances des Indiens continuassent, Terreeoboo & ses Chefs commencèrent à s'informer fréquemment du tems où les Anglois partiroient ; ce qui ne doit pas surprendre, quand on songe que durant l'espace de seize jours que nos navigateurs étoient restés dans la baie de Karakakooa, ils avoient déja fait une énorme consommation de cochons & de végétaux. Toutefois il ne paroissoit pas que Terreeoboo eût d'autre objet en vue dans ses questions qu'un désir de se préparer à congédier nos navigateurs avec des présens dignes de la considération & de l'amitié qu'il leur avoit toujours témoignées. La preuve de cela, c'est que ce Roi ayant appris que ses hôtes devoient quitter la baie dans un ou deux jours, il fit proclamer dans différens villages, une espèce d'injonction qui prescrivoit aux habitans de lui porter des cochons & des fruits, pour qu'il pût en faire présent à l'*Orono* (*a*), à son départ de la baie.

3 Fév.

LE 3 de Février, veille du jour que le capitaine Cook avoit fixé pour le départ des vaisseaux, Terreeoboo invita le capitaine Cook & M. King à venir avec lui jusques dans le village où résidoit le grand Prêtre Kaoo. En arrivant, ils virent la terre couverte d'étoffes ; auprès de ces étoffes beaucoup de végétaux, & un peu plus loin un grand troupeau de cochons. A la fin de l'entrevue, la plus grande partie des étoffes, tous les cochons & tous les végétaux furent donnés, par Terreeoboo, à nos naviga-

(*a*) Orono est un titre d'honneur, qui avoit été donné au capitaine Cook.

CHAP. VII. ANN. 1779. teurs, qui demeurèrent remplis d'étonnement, en confidérant la valeur d'un fi riche préfent. Tant de magnificence & de générofité furpaffoit de beaucoup tout ce qu'ils avoient vu aux isles des Amis & de la Société (a)

M. King s'étoit fi bien concilié l'eftime & l'affection des habitans d'Owhyhée, qu'ils lui firent les follicitations les plus preffantes, les offres les plus flatteufes, pour qu'il demeurât dans le pays. Terreeoboo & Kaoo en firent la demande en forme au capitaine Cook, dont ils croyoient que M. King étoit le fils. Pour éviter de faire un refus pofitif à une offre fi amicale, le capitaine Cook leur dit qu'il ne pouvoit point fe féparer alors de M. King: mais qu'il reviendroit l'année fuivante dans l'ifle, & qu'il feroit enforte d'arranger cela à leur fatisfaction.

4 Fév. LE 4 Février au matin, les vaiffeaux partirent très à bonne heure de la baie de Karakakooa, & ils furent fuivis par un grand nombre de canots. Le deffein du capitaine Cook étoit d'achever l'examen d'Owhyhée, avant d'aller dans les autres isles; efpérant de trouver une rade, encore meilleure que celle de Karakakooa mais en cas qu'il ne réussît pas, il fe propofoit de fe rendre dans la partie fud-eft, de Mowée, où il favoit qu'il rencontreroit un port excellent.

JE rapporterai, d'après la relation de M. Samwell, la

(a) Quand la Réfolution fut partie de la baie de Karakakooa, Terreeoboo donna une nouvelle preuve de fon amitié pour le capitaine Cook, en lui envoyant affez loin un dernier préfent de cochons & de fruits.

cause qui obligea le capitaine Cook de retourner dans la baie de Karakakooa, & les conséquences malheureuses de ce retour. M. Samwell m'a confié de la manière la plus obligeante cette relation manuscrite, en me laissant une entière liberté d'en faire l'usage que je jugerois à propos. Après l'avoir lue, j'en sentis si bien l'importance que je desirai de la voir imprimée séparément; je me chargeai même d'en faire la publication, avec l'aide de M. Samwell lui-même, pour que si on y faisoit quelques objections, je pusse y repondre dans cette histoire: mais depuis deux ans que le public a lu la relation de M. Samwell, personne n'en a contesté la vérité. Ainsi je crois pouvoir me servir ici de cet ouvrage, puisqu'il contient le récit le plus complet & le plus authentique de la funeste catastrophe, qui priva l'Angleterre d'un de ses plus illustres navigateurs.

« Le 6 de Février nous fumes surpris par un coup de » vent. La nuit suivante, le haut du mât de perroquet de » la Résolution se cassa d'une manière si dangereuse, que » le capitaine Cook fut obligé de rentrer dans la baie de » Keragegoah (a) pour le faire réparer; car nous ne pûmes 6 Fév.

(a) Il est nécessaire d'observer que M. Samwell écrit les noms de plusieurs personnes & de plusieurs endroits, d'une manière toute différente qu'ils ne sont dans l'Histoire du voyage. Par exemple:

	Il s'appelle
Karakakooa	Ke,rag,e,goo,ah.
Terreeoboo	Kariopoo.
Kowrowa	Kavaroah.
Kaneecabareca	Kaneekapo,heroi.
Maihamaiha	Ka,mea,mea.

CHAP. VII. ANN. 1779.

» pas trouver dans l'isle un autre port commode. La même » bourasque qui venoit de nous faire perdre notre mât, » avoit causé encore plus de mal à divers canots indiens qui » étoient venus à la suite du vaisseau. Un de ces canots » où il y avoit deux hommes & un enfant, fut heureuse- » ment sauvé du naufrage à bord de la Résolution. Les » deux hommes avoient si fort pagayé toute la nuit pour » tâcher d'attraper la terre, & ils étoient si épuisés de fati- » gue, qu'ils pûrent à peine monter dans le vaisseau, » quand ils se virent sur le tillac, ils versèrent un tor- » rent de larmes, plus frappés du danger auquel ils ve- » noient d'échapper que de leur délivrance; mais l'enfant » paroissoit vif & content. Bientôt après, un canot de la » Résolution sauva un homme & deux femmes, dont la pi- » rogue avoit été chavirée par la violence des vagues. Ils » furent portés à bord & accueillis comme les autres » par le capitaine Cook, qui leur donna toute sorte de » marques d'intérêt & de pitié.

10 Fév. » LE mercredi 10 du mois, nous nous trouvâmes » dès le matin à quelques milles du port, & nous fûmes » bientôt joints par un grand nombre de pirogues, où étoient » plusieurs de nos connoissances, qui sembloient venir » pour nous inviter à entrer dans le port. Il y avoit sur- » tout un prêtre nommé *Coo, aha;* il portoit un petit co- » chon & quelques noix de coco qu'il tenoit à la main, » & après avoir chanté quelques-unes de ses litanies, il of- » frit ces présens au capitaine Clerke. Soudain il s'em- » pressa de se rendre à bord de la Résolution, pour faire les » mêmes cérémonies amicales devant le capitaine Cook.

» Le peu de vent qu'il faisoit ce jour-là, ne nous permit » pas de gagner le port. Dans l'après-midi un chef du » premier rang nommé Ka-mea-mea, & proche parent de » Kariapoo, vint nous voir à bord de la Découverte, il » étoit paré d'un magnifique manteau garni de plumes, » qu'il sembloit avoir porté pour vendre; mais dont il ne » voulut se défaire que pour des poignards. Cet article » étoit celui que les chefs avoient préféré à tous les au- » tres, lorsque nous avions été prêts à partir de la baie; » car étant alors suffisamment pourvus de petites haches & » d'outils, ils commencèrent à se munir d'instrumens de » guerre. Kameamea obtint neuf poignards pour son man- » teau; & satisfait du bon accueil qu'il avoit reçu, il passa » la nuit dans notre vaisseau, ainsi que toutes les personnes » de sa suite.

» Dans la matinée du 11, la Résolution & la Décou- » verte mouillèrent l'ancre à Kerragegoah, & soudain on » se prépara à mettre à terre le mât de perroquet de la Réso- » lution. Nous eûmes ce jour-là peu de visites, parce qu'il » se trouvoit peu d'Indiens dans la baie. Lorsque nous en » étions partis, tous ceux qui demeuroient dans d'autres » quartiers de l'isle, s'en étoient retournés sur leurs habi- » tations, & il falloit qu'il se rassemblât de nouveau du » monde de tous ces différents endroits, pour que nous nous » vissions entourés d'une foule aussi nombreuse, comme » nous l'avions été la première fois. L'après-midi du jour » que nous mouillâmes l'ancre, je me rendis seul à un mille » dans la campagne, pour visiter un Indien de mes amis, 11 Fév.

Chap. VII. Ann. 1778.

» qui peu de jours auparavant, avoit fait vingt mille dans » un canot pour venir me voir, tandis que les vaisseaux » étoient en calme. Comme il n'étoit parti du vaisseau que » quelque tems avant la tempête, j'étois inquiet sur son » sort: mais j'eus le plaisir de le trouver en bon état, quoi- » qu'il eût eu assez de peine, en me quittant à regagner le » rivage. Je ne parle ici de cette petite incursion, qui m'est » particulière, que parce qu'elle me fournit une occasion » d'observer, qu'il ne paroissoit aucun changement dans la » conduite, ni dans les sentimens des Indiens. Je ne vis » rien qui pût m'induire à penser qu'ils étoient fâchés de » notre retour. Au contraire, la bienveillance généreuse, » qui les avoit toujours caractérisés, sembloit s'être ra- » nimée au fond de leur cœur, & se manifester dans toutes » leurs actions (*a*).

» Le lendemain, les vaisseaux furent mis par les chefs, » sous un Taboo, sorte de pompe, qu'il sembloit nécessaire » d'observer avant que le Roi Kariapoo fît la première visite » au capitaine Cook pour le complimenter sur son re- » tour. Le même jour, ce Prince se rendit à bord de la

(*a*) M. King rapporte que nos voyageurs furent surpris en mouillant l'ancre, de recevoir un accueil tout différent de celui qu'on leur avoit fait à leur première entrée. Il confesse cependant que la conduite non suspecte de Terreeoboo, qui vint rendre visite dès le lendemain matin au capitaine Cook, & le retour des habitans à leurs premières liaisons d'amitié avec les Anglois, sont de fortes preuves qu'ils ne meditoient rien de mal. « Les choses, dit M. » King, continuèrent à aller leur train fort paisiblement jusques dans » l'après-midi du 13 ».

» Résolution,

» Réfolution. Il étoit fuivi d'un nombreux cortège d'Indiens, » dont plufieurs portoient les dons deftinés au capitaine, & » le capitaine le reçut avec les plus grands témoignages » d'amitié, en lui faifant à fon tour divers préfens. Cette » première cérémonie achevée, le taboo fe diffipa. Les » chofes reprirent leurs cours ordinaire; & le jour fuivant, » 13 du mois, nous fûmes accablés de vifites. Le mât de la » Réfolution étoit à terre, ainfi que les inftrumens aftro- » nomiques, pour lefquels on avoit déja élevé un ob- » fervatoire dans le même endroit que la première fois. » Je débarquai, avec un Anglois de mes amis, près de » la cité de Kavaroha, où nous trouvâmes un grand » nombre de pirogues, qui venoient d'arriver de différentes » parties de l'isle, & les Indiens étoient occupés fur le » rivage à fe conftruire des cabanes, pour y loger pen- » dant le tems que les vaiffeaux demeureroient dans la baie. » A notre retour à bord de la Découverte, nous appri- » mes qu'un Indien avoit été furpris dérobant à la forge » une pince d'armurier, & qu'on l'avoit févèrement fouetté » & chaffé hors du vaiffeau. Malgré cet exemple, un autre » Indien, dès l'après-midi, eut l'audace d'arracher du même » endroit les pinces & un cifeau, de s'élancer dans » la mer, & de nager du côté du rivage. Le maître » d'équipage & un pilotin furent immédiatement envoyés » à fa pourfuite. L'Indien fe fentant fuivi de près, nagea » vers un canot. Ses compatriotes l'y reçurent, & pa- » gayèrent de toute leur force droit à terre. Nous leur » tirâmes plufieurs coups de fufil, mais inutilement. Ils » furent bientôt hors de la portée de nos armes. Pareah,

CHAP. VII. ANN. 1779.

» un des chefs, qui étoit en ce moment à bord de la Dé-
» couverte, ayant appris ce qui se passoit, se rendit soudain
» à terre, avec promesse de rapporter les articles
» dérobés. Notre canot avoit été si bien devancé par celui
» qu'il poursuivoit, que le voleur eut le tems de se sauver
» dans la campagne. Le capitaine qui se trouvoit alors
» sur la plage, avoit voulu le surprendre à son débarque-
» ment; mais il y a apparence qu'il fut dévoyé par les habi-
» tans, qui s'étoient offerts d'eux-mêmes à lui servir de
» guides.

» LE maître d'équipage, en arrivant à terre, trouva
» quelques Indiens qui lui apportoient non-seulement les
» pinces & le ciseau, mais le couvercle d'une barrique à
» eau, dont on ne savoit pas la perte à bord. Il s'en re-
» tournoit avec ces articles, lorsqu'il rencontra la cha-
» loupe de la Résolution avec cinq hommes, qui, sans
» aucun ordre, étoient partis de l'observatoire. Le maître
» se trouvant ainsi par hasard secouru, se crut assez fort
» pour obliger les Indiens à lui livrer le voleur, ou du
» moins la pirogue où il s'étoit sauvé. D'après ce projet,
» il regagna le rivage; & ayant trouvé la pirogue à terre,
» il se préparoit à la lancer à l'eau, quand Pareah parut,
» & insista pour qu'on ne touchât pas à la pirogue, parce
» qu'elle lui appartenoit. Le maître d'équipage ne l'é-
» coutant point, Pareah jetta ses armes sur son dos, saisit
» l'Anglois par les cheveux, & le retint vigoureusement.
» Alors un de nos matelots lui assena un coup d'aviron,
» & soudain Pareah lâchant le maître d'équipage, arracha

» l'aviron des mains du matelot, & le rompit en deux sur
» son genou.

» CEPENDANT la multitude commença à attaquer nos gens
» à coups de pierre. Ils voulurent d'abord lui faire résistance;
» mais ils furent bientôt obligés de céder, & de se sau-
» ver à la nage vers le canot, qui se trouvoit plus au large
» que la chaloupe. Les officiers n'étant pas habiles nageurs,
» firent leur retraite sur un petit rocher, au milieu de
» l'eau, où les Indiens les assaillirent bientôt. Un homme
» lança un morceau de l'aviron cassé contre le maître
» d'équipage; mais heureusement le pied lui ayant glissé, il
» manqua son coup, & la vie de l'officier Anglois fut
» sauvée: cependant Pareah réprima la violence des In-
» diens. Nos officiers voyant bien que la présence de ce
» chef étoit leur seule défense contre le peuple irrité, le
» prièrent de demeurer avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent
» regagné leurs canots; mais il refusa leur demande, &
» il se retira. Le maître d'équipage se rendit à l'observa-
» toire pour y chercher du secours, tandis que le pilotin
» préféra de rester dans la chaloupe, où il fut fort mal-
» traité par le peuple, qui pilla tout ce qu'il y avoit à
» piller. Il commençoit même à vouloir mettre en pièces
» la chaloupe, afin d'en prendre le fer, quand Pareah
» revint, & l'empêcha. Il avoit rencontré le maître, comme
» il alloit à l'observatoire; & soupçonnant son dessein,
» il l'avoit forcé de s'en retourner. Il dispersa le peuple,
» & pria les Anglois de s'en aller à bords. Ceux-ci lui obser-
» vèrent que tous leur avirons avoient été enlevés. Alors
» il leur en apporta lui-même quelques-uns, qu'il prit

Chap. VII. Ann. 1779.

» dans les mains des Indiens, & nos officiers furent » très-contens de l'avoir échappé à si bon compte. Ils » n'étoient pas encore bien loin, que Pareah les joignit » encore dans un canot, pour rendre au pilotin son bon- » net, qui avoit été arraché par le peuple. Ce chef fit » alors des caresses aux Anglois en forme de réconcilia- » tion, & il parut inquiet de savoir si le capitaine Cook » ne voudroit pas le tuer pour se venger de ce qui étoit » arrivé. Ils l'assurèrent du contraire, en lui faisant, à » leur tour, plusieurs signes d'amitié. Alors il partit » pour se rendre du côté de la ville de Kavaroah : ce » fut la dernière fois que les Anglois le virent. Bientôt après » le capitaine Cook retourna à bord de la Résolution, » extrêmement affligé de tous ces désagréables événemens; » & la même nuit, il envoya un de ses lieutenans à bord » de la Découverte, pour en apprendre les détails, parce » qu'ils avoient pris naissance dans ce vaisseau.

» Il est à remarquer que pendant que la querelle étoit » le plus animée, Kanynah, chef qui avoit toujours été » très-lié avec nous, partit du lieu où elle se passoit, & » vint à bord de la Découverte pour vendre un très-gros » cochon, dont il demanda un pahowa ou poignard, d'une » grandeur extraordinaire. Il nous indiqua qu'il le vou- » loit aussi long que son bras. Le capitaine Clerke n'en » ayant pas de cette longueur, lui dit qu'il lui en feroit » faire un pour le lendemain matin; & Kanynah, satisfait » de cette réponse, laissa son cochon, & se retira sans » tarder davantage.

» Il n'est pas non plus inutile de rapporter une chose

» qui arriva le même jour dans la Résolution. Un chef » Indien étant à table avec le capitaine Cook lui demanda » s'il étoit un Tata-toa, c'est à-dire un homme de » guerre. Le capitaine Cook lui ayant répondu que oui, » l'Indien désira de voir ses blessures. Alors le Capitaine » montra sa main droite où il avoit une forte cicatrice qui » lui couvroit toute la longueur du métacarpe, entre le » pouce & le premier doigt. Le chef étant ainsi con- » vaincu que le Capitaine étoit un guerrier, fit la même » question à un Officier anglois qui étoit présent, & » qui n'avoit aucune cicatrice sur son corps. L'Indien ajouta » qu'il étoit lui-même un toa, & il montra les marques de » quelques blessures qu'il avoit reçues dans les combats.

» Les Anglois qui étoient de garde à l'observatoire, » furent inquiétés durant toute la nuit par les cris perçans » & douloureux & toutes les lamentations des femmes » des villages voisins. Sans doute que la dispute des » Indiens avec les Anglois les faisoient craindre pour leurs » époux; mais quoiqu'il en puisse être, leurs clameurs » mélancoliques allarmèrent beaucoup nos sentinelles.

» Pour ajouter à l'insulte qu'ils nous avoient faite, quel- » ques Indiens enlevèrent pendant la nuit, le grand ca- » not de la Découverte qui étoit attaché à la bouée d'un de » nos ancres. Ils le prirent même si adroitement que nous » ne nous en apperçûmes que le lendemain matin samedi » 14 de Février. Le capitaine Clerke ne perdit pas de tems » pour aller avertir le capitaine Cook de cet accident; & » il retourna à bord, avec ordre d'envoyer une chaloupe &

Chap. VII. Ann. 1779.

» un canot, ſous le commandement du ſecond Lieutenant, » en ſtation à la pointe eſt de la baie, afin d'intercepter » tous les canots qui voudroient ſortir, & même de faire » feu ſur eux, ſi cela étoit néceſſaire. Dans le même tems, » le troiſième Lieutenant de la Réſolution fut expédié avec » deux canots, à l'autre pointe de la baie, chargé d'or- » dres pareils; & le maître partit dans la chaloupe à la » pourſuite d'une double pirogue, déja ſous voile, & faiſant » ſes efforts pour ſortir de la rade. Il l'eut bientôt appro- » chée, & dès qu'il tira quelques coups de fuſil, elle rega- » gna le rivage, & les Indiens l'abandonnèrent. Il ſe trouva » que cette pirogue appartenoit à Omea, chef qui portoit » le titre d'Orono. Il étoit alors lui-même dans la pirogue, » & il eût été heureux pour les Anglois de le prendre; car » le peuple regardoit la perſonne de cet Indien comme auſſi » ſacrée que celle du Roi.

» Pendant ce tems-là le capitaine Cook ſe préparoit à ſe » rendre lui-même à la ville de Kavaroah, pour s'aſſurer de la » perſonne du Roi Kariopoo, avant qu'il eût le tems de ſe re- » tirer dans quelque partie de l'isle, hors de la portée des » Anglois. Cette démarche ſembloit même le moyen le plus » efficace de recouvrer notre canot. D'ailleurs c'étoit la pré- » caution qu'avoit conſtamment priſe le capitaine Cook en » pareil cas, dans les autres isles de la mer du Sud; & elle » lui avoit toujours réuſſi. Certes, il auroit été très-dif- » ficile d'indiquer une manière de ſe conduire plus sûre » & plus prudente pour obtenir ce qu'on déſiroit de ces » peuples (*a*).

(*a*) M. King avoue qu'il craignoit toujours que l'extrême confiance, dont

» Nous avions lieu de penser que le Roi & sa suite » s'étoient enfuis à la première allarme; mais en ce cas, le » capitaine Cook étoit dans l'intention de s'emparer de tou- » tes les grandes pirogues qu'il trouveroit sur le rivage. Il » partit donc de son vaisseau à sept heures du matin, accom- » pagné par le Lieutenant des soldats de marine, un ser- » gent, un caporal & sept soldats. La chaloupe, également » bien armée, les suivoit sous le commandement de M. » Roberts. Tandis qu'ils ramoient vers le rivage, le capi- » taine Cook ordonna à un des canots qui étoient en sta- » tion à la pointe ouest de la baie, de quitter son poste & » de le suivre. Cette circonstance mérite d'être remarquée; » parce qu'elle montre que le Capitaine avoit quelque ap- » préhension d'éprouver de la résistance de la part des In- » diens, ou du moins qu'il songeoit à prendre des précau- » tions pour sa sûreté & celle de son monde. J'oserai dire » que de la manière dont les choses se présentoient alors, » il étoit peut-être le seul qui crût tant de soins nécessaires; » tant on doit être éloigné de le taxer de présomption » & d'imprudence! Il débarqua avec les soldats de marine » au-dessus de la ville de Kevaroah. Soudain les Indiens » l'environnant en foule comme de coutume, lui té- » moignèrent le même respect en se prosternant devant » lui, & ne laisèrent pas appercevoir la moindre marque » d'hostilité ou d'allarme. Cependant le Capitaine ne voulant

---

le capitaine Cook étoit rempli d'après tous ses succès avec les Indiens, ne put dans quelque moment infortuné, l'engager à trop exposer sa personne.

Chap. VII. Ann. 1779.

» point se fier à ces apparences, fut très-attentif à la disposition de ses soldats, & empêcha qu'ils ne fussent trop » resserrés par la multitude. Il demanda d'abord à voir » les fils du Roi, qui s'étoient tous deux fort attachés à » lui, & qui demeuroient ordinairement avec lui à bord. » On leur envoya des messages ; & bientôt ces jeunes » Indiens parurent eux-mêmes. Ils dirent au capitaine Cook » que leur père étoit couché dans une de ses maisons peu » éloignée. Ils en prirent tous trois ensemble le chemin, & » le Capitaine se fit suivre par ses soldats de marine. Par» tout où il passa les Indiens se prosternèrent devant lui, & » semblèrent n'avoir rien perdu du respect qu'ils étoient » habitués à lui témoigner. Il fut joint en route par plu» sieurs chefs, parmi lesquels étoient Kanynah & son frère » Koohowrooah, qui continrent le peuple dans l'ordre, » ainsi qu'ils avoient coutume de le faire; mais comme ils » ignoroient les desseins du capitaine Cook, ils lui de» mandèrent plusieurs fois s'il avoit besoin de cochons ou » d'autres provisions; à quoi il répondit toujours que non, » qu'il n'avoit besoin que de voir le Roi. Dès qu'il fut arrivé » devant la maison de ce Prince, il chargea quelques Indiens » d'informer Kariapoo qu'il desiroit de lui parler. Ces In» diens allèrent & revinrent deux ou trois fois, & au lieu de » porter une réponse, ils présentèrent au capitaine Cook » diverses pièces d'étoffe rouge ; ce qui fit soupçonner au » Capitaine que le Roi n'étoit pas dans la maison. Alors il » donna ordre au Lieutenant des soldats de marine d'en» trer. Le Lieutenant trouva le vieux Roi qu'on venoit de » réveiller, & qui paroissoit fort alarmé de ce message.

Malgré

» Malgré cela il ſortit ſans héſiter. Le capitaine Cook » lui tendit la main, en l'invitant amicalement à le ſuivre » à bord; & Kariapoo y conſentit tout de ſuite. Les » choſes paroiſſoient devoir s'arranger favorablement, & » les Indiens n'avoient pas l'air de craindre que les Anglois » les attaquaſſent; ce qui étonna un peu le capitaine Cook; » mais en témoignant ſa ſurpriſe, il dit que comme les ha» bitans de la ville paroiſſoient innocens de l'enlèvement » de ſon canot, il ne vouloit pas les en punir; & qu'il » falloit ſeulement que le Roi vînt à ſon bord. Kariapoo » s'aſſit alors devant ſa maiſon, & fut bientôt environné » d'une immenſe foule de peuple. Kanynah & ſon frère » ſe montroient l'un & l'autre très-diligens à maintenir le » bon ordre. Cependant, en peu de tems, les Indiens ſe fu» rent armés de longues lances, de piques, de poignards, & » ſe revêtirent d'épaiſſes nattes qui leur ſervoient de cui» raſſes. Ces diſpoſitions hoſtiles parurent bientôt accrues » & furent plus inquiétantes à l'arrivée de deux hommes qui » venoient dans une pirogue de l'autre côté de la baie, » & qui rapportèrent qu'un chef nommé Kareemoo, avoit » été tué par les gens d'un canot de la Découverte. En tra» verſant la baie, ces deux hommes avoient donné la même » nouvelle à l'un & l'autre de nos vaiſſeaux. Soudain les » femmes, qui étoient aſſiſes ſur la plage où elles déjeû» noient & qui cauſoient familiérement avec nos mate» lots, ſe retirèrent précipitamment & confuſément en » murmurant beaucoup entr'elles. Un vieux prêtre s'a» vança vers le capitaine Cook, portant dans ſa main une » noix de coco qu'il lui préſentoit, & chantant d'une voix

CHAP. VII.
ANN. 1779.

Chap. VII.
Ann. 1779.

» très-forte. On le pria souvent de se taire, mais envain; » il continua son chant importun & bruyant. Il sembloit » qu'il cherchoit à détourner l'attention du capitaine, tandis » que ses compatriotes accouroient en tumulte armés, de » tous les quartiers de la ville. Le capitaine Cook, se » voyant en même tems environné de toutes parts, pensa » que sa situation devenoit hasardeuse. En conséquence il » ordonna aux soldats de marine, de faire marcher sa » petite troupe du côté du rivage où étoient nos canots; » les Indiens se rangèrent en haie pour les laisser passer, » & ne parurent nullement vouloir s'opposer à leur retraite. » Nos gens n'avoient guère que cinquante ou soixante pas à » faire; le capitaine Cook venoit après, tenant par la main » le roi Kariapoo, qui marchoit très-volontairement, ac- » compagné de sa femme, de ses deux fils & de plusieurs » chefs. Le vieux prêtre importun les suivoit aussi, & » continuoit à faire le même bruit. Keowa, le plus jeune » des fils du Roi, entra d'abord dans la chaloupe, pen- » sant que son père alloit le suivre; mais au moment que ce » vieux Prince arriva au bord de l'eau, sa femme se jetta » à son cou, & avec le secours de deux chefs, elle le » força de s'asseoir à côté d'une double pirogue. Le capi- » taine Cook se plaignit, & leur fit des reproches; mais » inutilement; ils ne voulurent jamais consentir que le Roi » allât plus loin, disant qu'on lui donneroit la mort s'il se » laissoit conduire au vaisseau. Kariapoo, dont l'ame sem- » bloit entiérement résignée à se soumettre à la volonté » des autres, laissa tomber sa tête sur sa poitrine & parut » excessivement affligé.

» TANDIS que le Roi étoit ainsi arrêté, un chef que » nous connoissions tous beaucoup, Coho, rodoit autour » tenant un poignard à demi-caché sous son manteau, & » avoit l'air de vouloir frapper furtivement le capitaine » Cook, ou le lieutenant des soldats de marine. Le lieute- » nant proposa de lui tirer un coup de fusil, mais le capi- » taine Cook ne voulut pas le permettre. Coho s'appro- » chant trop de lui, l'officier lui donna un coup de crosse » de fusil & l'obligea de se retirer. Un autre Indien saisit » le fusil du sergent, & tenta de le lui arracher; mais le » lieutenant le frappant aussi, lui fit lâcher prise. Le capi- » taine Cook, voyant alors le tumulte s'accroître, & les » Indiens devenir plus déterminés & plus audacieux, ob- » serva que s'ils vouloient employer la force pour retenir » leur Roi, les Anglois ne pourroient pas s'empêcher de » sacrifier la vie de plusieurs habitans. Après cela il s'arrêta » un moment, & il étoit prêt à donner ses ordres pour » l'embarquement, lorsqu'un Indien lui lança une pierre; » il lui répondit par un coup de fusil à petit plomb, dont » un des canons de son fusil à deux coups étoit chargé; » mais cet homme, qui avoit la poitrine rembourrée avec » une natte, ne fut que peu ou point du tout blessé, & » brandissant son dard, il menaça le Capitaine de le lui » lancer. Le Capitaine, qui ne vouloit point le tuer, au » lieu de le percer d'une balle, se contenta de le renver- » ser d'un coup de crosse de fusil. Il fit beaucoup de re- » proches de cette conduite turbulente aux plus avancés » de la foule, il avoit déjà désespéré de mener le Roi à » bord parce que cela paroissoit impraticable. Il ne son- » geoit plus qu'à se tenir sur la défensive, & à protéger

Chap. VII. Ann. 1779.

» l'embarquement de son foible parti, qu'il voyoit pressé
» par plusieurs milliers d'Indiens. Le fils du Roi, le jeune
» Keowa, qui étoit déjà dans la chaloupe, entendant le
» premier coup de fusil, fut effrayé & demanda à être
» remis à terre, ce que M. Roberts lui accorda promptement, ne pensant pas que le Capitaine fût en danger. Autrement il auroit gardé le prince, ce qui n'eût pas manqué de contenir les habitans. Un d'entre eux fut apperçu
» derrière une double pirogue, où il visoit le capitaine
» Cook pour lui lancer son dard. Le Capitaine fut obligé
» pour se défendre, de faire feu sur lui : mais il tua un
» autre homme, également audacieux. Le sergent ayant apperçu que le premier étoit manqué, le coucha en joue,
» reçut l'ordre de tirer, & étendit l'Indien roide mort.
» Ces deux coups firent reculer la multitude : mais poussée
» par les rangs de derrière, elle revint bientôt à la charge,
» & lança une volée de pierres sur les soldats de marine,
» qui sans attendre aucun ordre, firent une décharge générale; & cette décharge fut promptement suivie par le
» feu de canots. On entendit alors le capitaine Cook exprimer son étonnement. Il fit signe de la main aux canots de cesser leur feu & de s'approcher pour recevoir les
» soldats. Malgré une pluie de pierres que les Indiens faisoient tomber sur nos gens, M. Roberts rangea immédiatement la chaloupe aussi près du rivage qu'il put le
» faire, sans s'échouer, mais.... le lieutenant qui commandoit le petit canot, au lieu d'aller au secours du Capitaine,
» s'éloigna encore du rivage, dans le moment où tout dépendoit de ce que les canots agissent d'accord. Il avoua
» depuis avoir mal entendu le signal. Mais, quoi qu'il en

» puiſſe être, il me ſemble que c'eſt-là ce qui décida du » ſort du capitaine Cook, & qui lui ôta tout moyen de » ſauver ſa vie.

» D'APRÈS cela, la chaloupe put ſeule ſervir de re- » traite aux ſoldats de marine qui étoient ſur la plage; » & le peuple ſe précipita tellement en foule de ce côté- » là, que l'équipage ne put ni faire uſage de ſes armes à » feu, ni donner aucun ſecours au capitaine. Ainſi il pa- » roît donc que le plus grand malheur vient de la fuite du » petit canot, dans l'inſtant où il étoit le plus néceſſaire. » Enfin, indépendamment de ce que les gens de ce petit » canot ne purent plus, en s'éloignant, faire feu ſur la » foule, la confuſion que cauſa ſa retraite empêcha tout » l'effet des ordres du capitaine Cook (*a*). Dans ce moment, » le capitaine Cook ne pouvoit plus attendre du ſecours » que des canots ſeuls. Dès que les Anglois eurent fait » leur décharge, les Indiens les pouſsèrent dans l'eau, où » quatre ſoldats furent tués. Leur Lieutenant étoit bleſſé: » malgré cela, il eut le bonheur de s'échapper, & il fut mis » à bord de la chaloupe.

» LE capitaine Cook étoit le ſeul qui demeuroit ſur le » rocher. Il fut apperçu ſe retirant vers la chaloupe, tenant

(*a*) Je ſais de bonne part que, d'après l'opinion du capitaine Philips, qui commandoit les ſoldats de marine, & dont le jugement doit être d'un grand poids dans cette affaire, il eſt très-douteux qu'on eût pu ſauver le capitaine Cook, quand bien même il n'y auroit pas eu de mépriſe à bord du canot.

CHAP. VII. ANN. 1779.

» sa main droite derrière sa tête pour se garantir des coups » de pierre, & portant son fusil sous son bras gauche. On » voyoit aussi un Indien qui le poursuivoit, mais d'un » air de méfiance & de timidité ; car il s'arrêta une ou » deux fois, comme s'il étoit incertain de ce qu'il devoit » faire ; mais enfin, il s'avança tout-à-coup vers lui, & lui » porta sur le derrière de la tête un grand coup d'une » large pique (*a*) ; après quoi, il se retira précipitamment. » Le coup parut avoir étourdi le capitaine Cook. Il chan- » cela quelques pas, & comme il tomboit sur une main & » sur un genou, son fusil lui échappa. Cependant il com- » mença à se relever ; mais dans le même instant, un autre » Indien lui porta un grand coup de poignard sur le » cou. Alors il tomba dans un creux du rocher où il y » avoit de l'eau jusqu'au genou & où une troupe d'assaillans » se jetta sur lui, & essaya de le retenir. Mais en se dé- » batant vigoureusement avec eux, il éleva sa tête, & » porta vers la chaloupe des regards qui sembloient deman- » der du secours. Quoique le canot ne fût pas à plus de » cinq ou six pas de distance, le trouble des Anglois & » la foule qui s'opposoit à leur passage ne permirent pas

(*a*) » J'ai entendu un des officiers, qui étoient présens, dire que le premier » coup que le Capitaine reçut, étoit un coup de poignard, ainsi qu'il est repré- » senté dans l'Estampe du Voyage ; mais d'après le rapport de plusieurs autres, » qui furent aussi témoins de ce malheureux événement, je puis assurer qu'il » fut d'abord frappé avec une pique. Cela m'a été ensuite confirmé par le » prêtre Kaireekea, qui me cita particuliérement le nom de l'Indien, qui avoit » porté le coup, ainsi que celui du chef, qui après frappa le capitaine de son » poignard. Ceci ne mérite pas trop de causer une dispute ; mais je le raconte, » parce que je desire d'être exact dans ce récit, même pour ce qui a rapport » aux circonstances les moins importantes. (Note de M. Samwell.) »

» de ſauver l'infortuné Capitaine. Les Indiens le remirent » bientôt deſſous, dans une eau plus profonde. Malgré » cela, il éleva ſa tête encore une fois, & à force de ſe » débattre, il gagnoit le côté du rocher comme pour » s'en faire un rempart, quand un ſauvage lui aſſena un » grand coup de pique qui l'étendit mort. Pluſieurs d'en» tr'eux le traînèrent enſuite ſur le haut du rocher, où » ils ſembloient ſe faire un barbare plaiſir d'aſſouvir leur » furie ſur ce corps inanimé; s'arrachant les poignards de » la main les uns les autres, pour percer encore la victime » qui avoit déja ſuccombé à leur rage.

CHAP. VII.
ANN. 1779.

» Je ne me permettrai point de longues réflexions ſur » la grandeur de notre perte, ni ſur la douleur que nous » en reſſentîmes tous. Il ſuffit de dire que jamais aucun » homme ne fut ni plus chéri, ni plus admiré. On eſt » encore plus affligé quand on réfléchit qu'il n'a péri que » parce qu'on a manqué de le ſecourir à propos, tandis » que lui s'eſt au contraire toujours éminemment diſtin» gué par le ſoin qu'il a eu de ceux qui étoient ſous ſes » ordres, paroiſſant même juſqu'à la fin plus attentif à leur » conſervation qu'à celle de ſa propre vie.

» Si quelque choſe pouvoit ajouter à l'horreur & à » la triſteſſe dont on ſe ſent pénétré en voyant ainſi » périr le capitaine Cook, c'eſt de penſer que ſes reſtes » furent abandonnés lâchement ſur le rivage, quoiqu'on » eût pu les rapporter. Il paroit par le récit de quatre ou » cinq pilotins qui arrivèrent ſur le champ de bataille vers

» la fin de cette fatale querelle, que les Indiens s'étoient » presque tous enfuis, laissant aux canots la liberté de » leur feu, & se dispersant dans la ville. Il n'y avoit donc » pas grand obstacle à reprendre le corps du Capitaine; » mais, sans faire la moindre tentative à cet égard, le » Lieutenant retourna à bord. Il est inutile de m'étendre » davantage sur un sujet si triste, & de rapporter toutes » les plaintes & les reproches qu'excita la conduite du » Lieutenant. J'observerai seulement que les murmures » vinrent au point d'obliger publiquement le capitaine » Clerke de recevoir par écrit les dépositions des accusa- » teurs de l'Officier. Mais la triste santé M. Clerke & les » approches de sa mort, l'engagèrent, dit-on, à supprimer » depuis ces témoignages d'une juste indignation.

» Il est sans doute très-fâcheux d'avoir à parler d'évé- » nemens qui peuvent dégrader le caractère d'un homme » quel qu'il soit; mais cependant l'amour de la vérité me » force à déclarer les choses, sans prétendre les déguiser » par aucun adoucissement. Il m'a toujours semblé que la » principale qualité d'un Historien est de ne rien affoiblir, » comme de ne rien exagérer.

» Le funeste accident que je viens de raconter, arriva » à huit heures du matin, environ une heure après que » le Capitaine fut descendu à terre. Il paroît que ni le » Roi Kariapoo, ni ses enfans, n'en furent témoins. » On pense au contraire, qu'ils s'étoient retirés pendant » le fort du tumulte. Les principaux agresseurs étoient

» d'autres

» d'autres chefs, pour la plupart, parens ou amis du » Roi. L'homme qui frappa le Capitaine avec un poignard » se nommoit Nooah. Il se trouva que je fus le seul à » bord, qui me rappellai de ses traits, parce que j'avois » autrefois écrit son nom sur mon journal. J'avois eu la » fantaisie de le noter particulièrement, non pour son » rang & sa qualité de parent du Roi; mais à cause de sa » figure. Cet Indien fort quarré & de haute taille, mon- » troit dans ses regards & dans ses gestes, beaucoup » de férocité, & réunissoit l'agilité & la force à un plus » haut dégré qu'aucun autre homme que j'aie jamais vu. » Il pouvoit avoir environ trente ans; & par l'espèce de » galle blanche qui couvroit sa peau, & par la rougeur » de ses yeux, on jugeoit qu'il étoit grand buveur de » kava. Il étoit le compagnon ordinaire du Roi, avec qui » je le vis, lorsque ce prince vint rendre visite au capitaine » Clerke.

» Le chef, qui, le premier, donna un coup de pique » sur le derrière de la tête de notre infortuné Comman- » dant, portoit le nom de Karimaao-Craha; il m'étoit ab- » solument inconnu. J'appris toutes ces circonstances du » bon prêtre Kaireekea, qui ajouta que ces deux Indiens » s'étoient acquis beaucoup d'estime & de crédit, par » rapport à leur barbare action; mais ni l'un, ni l'autre » ne reparurent plus du côté des Anglois. Quand les ca- » nots se furent éloignés du rivage, les habitans prirent » le corps du capitaine Cook, & ceux des quatre soldats » de marine, & ils les emportèrent derrière la ville sur

CHAP. VII.
ANN. 1779.

» une éminence où nous les distinguions aisément du vaisseau avec nos lunettes d'approche.

» CET événement déplorable n'avoit été prévu par » nous, ni vraisemblablement prémédité par les Indiens. » Je ne m'apperçus jamais de rien avant ni après qui pût me » faire croire que ce peuple avoit eu le moindre dessein de » nous chercher dispute. Le vol fut cause de la dernière » querelle; mais il s'étoit commis des vols pendant notre » premier séjour dans la baie, comme pendant le second. » Le vol étoit la source de tous nos mal-entendus. On » faisoit quelquefois semblant de ne pas prendre garde » à de petites choses que les Indiens déroboient; mais » quelquefois aussi on punissoit légèrement les voleurs. » Le canot qu'ils se hasardèrent enfin de nous enlever, » étoit très-important pour nous. Nous ne pouvions pas » le remplacer, ni conséquemment l'abandonner, & nous » n'avions d'autre moyen de le ravoir, qu'en nous em» parant de la personne du Roi. Dès que nous essayâmes » d'aller prendre ce prince, les habitans craignirent pour » leur sûreté, & s'opposèrent naturellement à une entre» prise de gens, qu'ils regardèrent dès-lors comme leurs » ennemis, & enfin dans la querelle qui succéda, nous » eûmes le malheur de perdre notre brave & généreux » commandant. Aussi, j'ai toujours considéré cette cruelle » affaire, comme purement accidentelle, & non comme » provenant de quelque ancienne offense faite aux Indiens, » ou projettée par la jalousie qu'auroit pu leur inspirer » notre retour dans la baie.

» Pareah fut la principale cause de ce désastre. Nous » apprîmes par la suite que c'étoit lui qui avoit fait voler » notre canot. Certainement le Roi ne fut point consulté » pour cela. Il n'apprit même ce qui étoit arrivé au capi- » taine Cook, que lorsque le capitaine débarqua.

» On remarqua en général que dans le combat, les » Indiens montrèrent beaucoup de résolution, en faisant » face à nos armes à feu; mais leur bravoure n'étoit que » l'effet de leur ignorance. Ils imaginoient que les nattes » dont ils étoient cuirassés, les défendroient d'une balle » comme d'un coup de pierre; mais bientôt, convaincus » de leur erreur, & sans trop savoir comment les fusils » avoient tant de pouvoir, ils employèrent un strata- » gême, qui, bien qu'inutile, servit à prouver combien » ils étoient ingénieux & prompts à inventer des ressources. » En voyant le feu des mousquets, ils jugèrent que l'eau » en rendroit l'effet nul, & dès-lors ils tremperent dans » la mer leurs cuirasses & leurs armures, pour faire face » aux Anglois. Cependant, trouvant que ce dernier » moyen étoit encore inutile, ils se dispersèrent, & » laissèrent le rivage désert. Une chose qu'ils ne négligè- » rent jamais, même au risque des plus grands hasards, » ce fut d'emporter leurs morts. Ils sont sans doute atta- » chés à cette coutume, d'après la barbarie avec laquelle » ils traitent eux-mêmes le corps des ennemis qu'ils ont » tués dans les combats, & d'après les trophées qu'ils font » de leurs os ».

Cette barbarie fut cause qu'on ne put pas recouvrer

CHAP. VII. ANN. 1779.

tous les restes du capitaine Cook. Quelques soins qu'on prît pour cela, quelques promesses, quelques menaces qu'on employât tour-à-tour, on ne put ravoir qu'une partie de ses membres; encore fut-ce avec une extrême difficulté. Alors nos navigateurs rendirent les derniers devoirs à leur illustre & malheureux commandant. Ses os ayant été mis dans un cercueil, & les prières funèbres prononcées, on l'enterra, le 21 de Février, avec tous les honneurs militaires. Nous n'essayerons pas de peindre la douleur & les regrets des équipages des deux vaisseaux pendant cette triste cérémonie; tous ceux qui y furent présents, savent assez qu'il est impossible de les rendre.

UNE promotion d'officiers suivit la mort du capitaine Cook. Le capitaine Clerke succédant de droit au commandement de l'expédition, passa à bord de la Résolution. Il chargea alors M. Gore de le remplacer en qualité de capitaine à bord de la Découverte. Le reste des lieutenans fut avancé à proportion de leur rang; & M. Harvey, pilotin, qui avoit déja suivi dans le second voyage le capitaine Cook, passa à la lieutenance vacante.

TANDIS que l'Europe ignoroit encore la mort du capitaine Cook, elle fut témoin d'un événement qui eut rapport au voyage de ce navigateur célèbre, & qui est si honorable pour lui & pour la Nation généreuse au milieu de laquelle il se passa, que je sens une douce satisfaction de pouvoir le consigner ici. Il s'agit de la Lettre écrite le 19 de Mars 1779, par M. de Sartine, ministre de la Marine en France, à tous les commandans des vaisseaux

de Sa Majesté Très-Chrétienne. Cette Lettre étoit conçue en ces termes : « Le capitaine Cook, qui partit de Plymouth au mois de Juillet 1776, à bord de la frégate la » Résolution, & en compagnie de la Découverte, capitaine Clerke, pour tenter des découvertes sur les côtes, » isles & mers du Japon & de la Californie, doit être » sur le point de retourner en Europe. Comme de pareilles entreprises sont d'une utilité générale pour toutes » les nations, la volonté du Roi est que le capitaine » Cook soit traité comme le commandant d'une Puissance » neutre & alliée, & que tous les capitaines des vaisseaux armés, qui rencontreront ce navigateur célèbre, » l'informent des ordres de Sa Majesté à son égard, & en » même-tems lui fassent connoître qu'il doit lui-même » s'abstenir de toute espèce d'hostilités, &c. »

Nous avons appris de M. le marquis de Condorcet, que cette noble attention avoit été suggérée par M. Turgot, qui étoit doué de l'ame d'un excellent citoyen & d'un grand homme d'Etat. « Quand la guerre, dit M. de » Condorcet, fut déclarée entre la France & l'Angleterre, M. Turgot sentit combien il seroit glorieux pour » la nation Françoise, que le vaisseau du capitaine Cook fût » respecté à la mer. Il composa un Mémoire, dans lequel il » prouva que l'honneur, la raison & même l'intérêt dictoient cet acte de respect pour l'humanité ; & ce fut » d'après ce Mémoire, dont l'auteur demeura inconnu » pendant sa vie, qu'on donna l'ordre de ne pas traiter » comme ennemi le bienfaiteur commun de toutes les » nations de l'Europe ».

CHAP. VII. ANN. 1779

MAIS quoiqu'on doive louer beaucoup M. Turgot, d'avoir été cause que le gouvernement François prît des mesures qui lui firent le plus grand honneur, nous ne devons pas oublier que la première idée de ce plan de conduite fut probablement due au docteur Benjamin Franklin. Il est du moins certain que ce philosophe illustre, étant à Paris Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis de l'Amérique, donna à la Cour de France l'exemple d'une pareille générosité. Voici la Lettre qu'il écrivit de Passy, près de Paris, le 10 de Mars 1779.

« A tous les capitaines & commandans des vaisseaux „ armés, par commission du Congrés des Etats-Unis „ de l'Amérique, maintenant en guerre avec la Grande-„ Bretagne.

„ MESSIEURS, un vaisseau a été armé par l'Angle-„ terre, avant le commencement de cette guerre, pour „ découvrir de nouveaux pays dans des mers inconnues, „ sous la conduite du célèbre capitaine Cook; & comme „ cette entreprise, vraiment louable en elle-même, peut „ augmenter les connoissances géographiques, faciliter la „ communication entre les nations éloignées pour les „ échanges des denrées, ainsi que des productions des „ arts, qui concourent au bonheur de la vie, & enfin „ étendre les progrès de toutes les sciences utiles au „ genre humain, je desire fortement que ceux de vous „ qui pourront rencontrer le vaisseau du capitaine Cook, „ qui est maintenant attendu dans les mers d'Europe, „ ne le regardent point comme un ennemi, & ne souffrent

„ ni qu'on pille les effets qu'il porte, ni qu'on s'oppose „ à son retour direct en Angleterre; mais que vous traitiez „ au contraire le capitaine Cook & ses compagnons avec „ civilité & bienveillance, leur accordant, comme à des „ amis communs du genre humain, tous les secours qui „ dépendront de vous. En agissant ainsi, je suis sûr non „ seulement que vous suivrez les mouvemens de votre „ propre générosité, mais que vous obtiendrez l'appro„ bation du Congrès, & celle de tous les armateurs „ Américains.

„ J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble „ & obéissant serviteur, B. Franklin, Ministre Pléni„ potentiaire du Congrés des Etats-Unis de l'Amérique à la „ Cour de France ».

On doit observer que le docteur Franklin, agissant de sa propre autorité, ne put que recommander aux chefs des vaisseaux Américains, de ne pas considérer le capitaine Cook, comme un ennemi, & même qu'il ne recommande qu'un seul vaisseau, ne disant rien du capitaine Clerke. Quant à la confiance qu'il témoigna pour l'approbation qu'il espéroit avoir du Congrès, il se méprit beaucoup. Les membres de cette assemblée, qui n'étoient pas pour la plupart doués d'un esprit aussi éclairé, ni d'un cœur aussi noble que leur ambassadeur, parurent très-mécontens de son acte d'humanité, & de son amour pour les sciences. Les ordres qu'il avoit donnés, furent revoqués immédiatement, & le Congrès recommanda à

tous ses officiers de marine de faire tous les efforts possibles pour s'emparer du vaisseau du capitaine Cook, si par hasard ils le rencontroient. Les Américains pensoient faussément qu'il seroit dangereux pour eux que les Anglois eussent une connoissance certaine de la côte de l'Amérique, qui est opposée aux Etats-Unis.

LA conduite de la cour d'Espagne fut dirigée par de semblables principes de jalousie. Cette cour appréhendoit qu'il ne fût dangereux d'accorder trop aisément sa protection aux vaisseaux du capitaine Cook, puisqu'on ne pouvoit prévoir les malheurs qu'occasionneroit aux Espagnols la découverte d'un passage septentrional pour se rendre dans leurs possessions de l'Amérique. M. de Belluga, officier Espagnol, philosophe très-instruit, & membre de la Société royale de Londres, essaya d'obtenir de M. le comte de Florida Blanca & de M. d'Almodovar, qu'ils donnassent l'ordre aux commandans de marine de protéger les vaisseaux la Résolution & la Découverte, & il se flattoit que ces Ministres préféreroient la noble cause des sciences, à celle d'un intérêt partiel : mais il se trompoit. Le gouvernement Espagnol ne se montra pas digne d'adopter un projet aussi magnanime. Il étoit réservé à la seule Nation Françoise de donner un si grand exemple de sagesse & d'humanité; exemple qui, j'espère, deviendra moins rare à l'avenir dans l'histoire des peuples (*a*).

(*a*) C'est sir Joseph Banks, qui m'a fourni les détails, que je viens de raconter. Sir Joseph & M. Stephens, ont pris beaucoup de peine, pour se

LA

Chap. VII. Ann. 1779.

La continuation du voyage après la mort du capitaine Cook, ne doit pas être détaillée ici. Il suffit de dire simplement qu'on acheva l'examen des isles Sandwich, & qu'on acquit beaucoup de connoissances sur leurs productions & sur leurs habitans. Delà nos voyageurs se rendirent au Kamtschatka, où ils furent parfaitement accueillis des officiers Russes qui y résidoient. Le major Behm principalement, qui commandoit la garnison de Bolcharetsk, leur donna toutes les marques de l'hospitalité la plus généreuse. Après cela, ils s'avancèrent dans le nord, occupés toujours du grand projet de leur expédition; mais ayant passé le détroit de Beering, & étant parvenus un peu au-delà du soixante-neuvième degré & demi de latitude septentrionale, ils trouvèrent qu'il étoit impossible de pénétrer à travers la glace, soit du côté de l'Amérique, soit du côté de l'Asie.

Privé de l'espérance de s'ouvrir là un chemin pour passer dans l'Océan Atlantique, le capitaine Clerke fut obligé de retourner vers le Sud. Il n'y avoit pas encore un mois qu'il avoit repris cette route, lorsqu'il mourut

procurer par le duc de Dorset, une copie authentique des lettres de protection accordées par la cour de France aux vaisseaux du capitaine Cook. Si on la reçoit à tems, je l'insererai à la fin de ce volume.

J'ajouterai ici, que dès que le capitaine Gore fut informé (à Canton où il étoit alors), de l'ordre de la Cour de France, il se crut lui-même lié en reconnoissance d'une exception si généreuse; il résolut de s'abstenir de prendre aucun des vaisseaux français, que le hasard lui offriroit, & d'achever son voyage dans la plus stricte neutralité.

Chap. VII. Ann. 1779.

d'une maladie de consomption, le 22 du mois d'août 1779 (a).

Le capitaine Gore succéda au commandement de la Résolution, & le lieutenant King à celui de la Découverte. Les deux vaisseaux retournèrent alors au Kamtschatka, voyage qui servit à faire encore mieux connoître à nos voyageurs, cette partie de l'Asie. La Géographie sur-tout y gagna considérablement. Delà les Anglois cinglèrent vers les côtes du Japon & de la Chine. Ils s'arrê-

(a) Le capitaine Clerke mourut dans la trente-huitième année de sa vie. Il servoit dans la Marine royale, depuis sa plus tendre jeunesse, & il s'étoit trouvé dans plusieurs actions pendant la guerre de 1756. Dans le combat qui eut lieu entre la Bellona & le Courageux, il étoit à son poste au haut du mât de misène, & il fut emporté d'une volée de coups de canon avec ce mât : mais heureusement il tomba à la mer sans avoir le moindre mal. Il fit depuis le tour du Monde en qualité de pilotin dans le Dauphin, commandé par l'amiral Byron. Ensuite il servit dans l'escadre stationnée en Amérique. En 1768 il fit son second Voyage autour du Monde dans l'Endeavour, où il étoit contre-maître, & à la mort de M. Hicks, qui arriva en Mai 1771, il fut nommé lieutenant. Son troisième voyage dans l'Océan Pacifique fut fait dans la Résolution, il y remplissoit la place de second lieutenant. A son retour en 1775, il fut élevé au rang de Capitaine commandant, & il monta la Découverte, ainsi que nous l'avons déjà dit. La consomption, dont cet officier mourut, avoit commencé avant son départ d'Angleterre, & elle le fit languir durant tout le voyage. Quoique le déclin de sa santé affligeât beaucoup ses amis & ses compagnons de voyage, ils éprouvoient une sorte de consolation, en voyant avec quel courage il supportoit ses maux, & avec quelle douce & constante sérénité il regardoit sa dernière heure s'approcher. « Il étoit cependant impossible, dit M. King, de ne pas être vivement affecté en voyant mourir cet homme, dont la vie avoit été une » scène continuelle des peines & des dangers auxquels les marins sont » sujets, & dont il devint enfin la victime ».

tèrent quelque tems à Canton. Ensuite ils se rendirent au cap de Bonne-Espérance. Le 22 de Mai 1780, ils mouillèrent l'ancre à Stromness; & enfin, le 4 d'Octobre ils arrivèrent à Nore, après une absence de quatre ans, deux mois & vingt deux jours.

CHAP. VII. ANN. 1778. 22 Mai. 4 Octob.

DURANT tout le voyage, la Résolution perdit seulement cinq hommes de maladie; trois desquels jouissoient déja d'une assez mauvaise santé à leur départ d'Angleterre, & la Découverte n'en perdit pas un seul.

L'HISTOIRE du voyage fut écrite, depuis la mort du capitaine Cook, par M. King, qui s'en acquitta dignement. J'ajouterai ici que M. King lui-même mourut à Nice, en Piémont, en l'année 1784, & que l'Angleterre fit en lui la perte d'un brave & savant navigateur, dont les talens & les services ont fait joindre son nom au nom de l'immortel Cook.



CHAPITRE VIII.

Caractère du Capitaine Cook. — Effets de ses Voyages. — Témoignages qu'on lui a rendus. — Etat de ses — services. Observations relatives à sa famille. — Conclusion.

D'APRES l'histoire que je viens de donner de la Vie du capitaine Cook, & des importans événemens auxquels il a eu le plus de part, mes lecteurs doivent déja connoître la magnanimité de son caractère; car c'est dans ses actions qu'on peut recueillir les traits divers qui ont servi à manifester sa grande ame. Mais peut-être que si je n'essayois pas d'en présenter un portrait séparé, on m'accuseroit de manquer au devoir que je me suis imposé, en écrivant son Histoire.

PERSONNE ne niera, je crois, que le capitaine Cook ne fût doué de beaucoup de génie. Par le génie, je n'entends pas ici l'imagination seule, ou cette faculté de se livrer à de brillans écarts, & de cultiver avec succès les fleurs de la littérature; mais un esprit fécond, plein de ressources, & auquel sa force naturelle présenta toujours de nobles objets à poursuivre, en lui donnant le pouvoir de les atteindre. Notre navigateur possédoit éminemment cet esprit; & il en a donné assez de preuves par la rare sagacité & la constance inébranlable qu'il sut déployer dans les situations les plus difficiles & les plus périlleuses.

A beaucoup de génie, le capitaine Cook réuniſſoit cette application, ſans laquelle rien de grand & de durable ne peut être accompli, même par les hommes qui ont le plus de capacité. Une attention conſtante à tout ce qui avoit rapport à la marine, le diſtingua dès ſa première jeuneſſe; & il montroit le même zèle pour toutes les choſes qu'il entreprenoit. En quelque lieu qu'il allât, rien de ce qu'il convenoit à un homme de mer de connoître ou de pratiquer, n'échappoit à ſes obſervations.

Le génie & l'application du capitaine Cook étoient accompagnés d'une grande étendue de connoiſſances; & ces connoiſſances ne ſe rapportoient point à la navigation ſeule. Pluſieurs autres genres de ſcience étoient familiers à cet habile marin. Le deſir de ſavoir qui l'animoit, avoit triomphé des déſavantages d'une éducation trop bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques, & particulièrement dans l'aſtronomie, furent ſi rapides, qu'il devint enfin capable de ſe charger lui-même des obſervations aſtronomiques qu'il y avoit à faire dans le cours de ſes voyages. Il acquit auſſi aſſez d'érudition, & aſſez de perfection dans l'art d'écrire pour être en état de s'exprimer avec une clarté & une mâle préciſion qui le rendent recommandable en qualité d'Hiſtorien, comme il l'étoit déja par ſes voyages & par ſes belles actions.

Une choſe ſur-tout très remarquable dans le capitaine Cook, c'eſt cette perſévérance avec laquelle il pourſuivoit les grands projets auxquels il avoit conſacré ſa vie. C'eſt

CHAP. VIII. même ce qui diſtingue le plus ſon caractère. Perſonne au monde n'eût pu le ſurpaſſer en cela. Rien ne le détournoit jamais des réſolutions qu'il avoit priſes. Il perſiſtoit à les exécuter, malgré toutes les difficultés, tous les obſtacles, qui ſouvent auroient ſuffi pour rebuter des hommes très-courageux.

CE qui le rendoit capable de perſévérer ainſi dans ſes entrepriſes, c'étoit la force invincible de ſon ame. Il en a donné des preuves innombrables dans ſes différens voyages; mais je me bornerai à en rappeller ici deux exemples. Le premier eſt l'indomptable opiniâtreté avec laquelle il pourſuivit ſes découvertes le long de la côte de la Nouvelle-Hollande. Environné des plus grands dangers poſſibles, ſans ceſſe parmi les rochers, les bancs de ſable, les récifs, & ayant un vaiſſeau à demi briſé, ce navigateur magnanime ne conſidéra rien que ce qu'il crut devoir faire pour le ſervice de ſa patrie. Le ſecond exemple eſt l'intrépidité avec laquelle, après avoir paſſé le Cap de Bonne-Eſpérance, à ſon ſecond voyage, il s'avança dans des mers inconnues, & pénétra à travers des montagnes innombrables & des iſles de glace pour chercher un nouveau continent. Il ſembloit alors ſe précipiter dans les abymes du chaos. Devant lui tout étoit ténèbres, tout étoit confuſion; & rien ne peut être comparé à cet étonnant voyage, que celui du célèbre Magellan, lorſqu'il entra par le détroit qui porte ſon nom dans l'immenſe Océan Pacifique.

LA valeur du capitaine Cook fondée ſur la raiſon, &

non fur un vague inftinct, n'étoit point une ardeur impétueufe, mais le pouvoir de fe pofféder foi-même. Il favoit fe maîtrifer dans toutes les occafions difficiles, & il paroiffoit d'autant plus calme que le péril étoit plus grand. Dans les fituations dangereufes, quand il avoit donné fes inftructions & fes ordres, il fe retiroit dans fa chambre, & il dormoit fouvent avec la plus grande tranquillité, pendant les heures de repos qu'il s'étoit prefcrites. Rien n'annonce peut-être mieux l'ame fupérieure qui eft toujours contente & affurée de la jufteffe de fes mefures.

MAIS à tant de grandes qualités, le capitaine Cook joignoit les plus aimables vertus. Jamais aucun autre homme n'a mieux fenti tous les droits de l'humanité. On le voit par la manière dont il traitoit toujours fon équipage, ainfi que les habitans des pays nouveaux, qu'il découvrit. La fanté, l'aifance des matelots, & tout ce qui pouvoit leur procurer des agrémens, étoit l'objet de fes foins continuels; & il ne fe montroit pas moins zélé pour améliorer la condition des peuples fauvages. Il a excufé dans fon journal leur inclination au vol. Il faifoit fouvent femblant de ne pas prendre garde à leurs petites fautes, que d'autres auroient févèrement punies; & quand il fe trouvoit dans l'indifpenfable néceffité de faire infliger quelques châtimens, il ne l'ordonnoit qu'avec une répugnance & une inquiétude extrêmes.

C'EST dans fa vie privée, fur-tout, que le capitaine Cook paroiffoit intéreffant. Excellent époux, père tendre, fincère & conftant ami, il poffédoit cette difcrétion, cette réferve

de caractère qui embellit toutes les autres qualités morales, & qui semble en être le plus sûr garant.

Cependant malgré sa bonté & son excessive humanité, il se laissoit de tems-en-tems emporter par la vivacité de son tempérament. Aussi ce défaut a été exagéré, par le peu de dépréciateurs qui l'ont attaqué; car certes, il en avoit peu. Mais ses amis conviennent qu'il étoit quelquefois prompt. Le capitaine King & M. Samwell en parlent dans le portrait qu'il nous en ont tracé. M. Hayley l'appelle dans un de ses poëmes le *doux* Cook; mais ce n'est peut-être pas l'épithète la plus heureuse qu'il pouvoit lui appliquer. La simple douceur ne doit pas être considérée comme le trait le plus distinctif, le plus admirable dans le caractère d'un homme célèbre par l'élévation de son génie & par ses grands travaux qui eut tant d'obstacles à vaincre, & qui fut si souvent obligé de déployer toute la vigueur & l'autorité du commandement.

Enfin le capitaine Cook avoit une franchise, une simplicité dans ses mœurs & dans ses manières, qui est presque toujours l'apanage des grands hommes. Il n'étoit ni affecté, ni présomptueux dans sa conversation. Il parloit même fort peu; mais il répondoit toujours obligeamment & d'une manière communicative à ceux qui vouloient apprendre quelque chose de lui. D'ailleurs, il étoit impossible qu'un défaut aussi pitoyable que celui qu'on nomme vanité, pût entrer dans une ame comme la sienne.

L'esquisse imparfaite que je viens de tracer du caractère

ractère du capitaine Cook, est justifiée par tout le cours de sa vie, & parfaitement conforme aux sentimens des personnes qui ont vécu avec lui dans la plus étroite intimité. Cependant je crois devoir rapporter ici ce que quelques Ecrivains ont dit de cet illustre navigateur. CHAP. VIII.

Le capitaine King s'exprime de la manière suivante. « La constitution robuste du capitaine Cook, & son habitude au travail le rendoient capable de résister aux plus » dures fatigues & aux plus grandes incommodités. Son » estomach supportoit sans peine une nourriture grossière » & indigeste. Il se soumettoit avec une extrême indifférence à toutes sortes de privations. Les grandes qualités » de son ame étoient analogues à celles de son corps. Il » avoit un esprit étendu & rempli de perspicacité & » un jugement toujours prompt & sûr. Hardy, audacieux » même dans ses projets, il déployoit dans leur exécution, comme dans leur conception, un génie vraiment » extraordinaire. Sa valeur étoit tranquille, mais sûre; & » une présence d'esprit admirable ne l'abandonnoit jamais » dans le danger. On auroit peut-être pu lui reprocher » quelquefois un peu trop de vivacité; mais sa colère étoit » bientôt désarmée par sa bonté naturelle.

» Tel étoit le capitaine Cook; mais ce qui le distingue » le plus, c'est la persévérance continuelle avec laquelle » il marchoit à son but. Non-seulement les obstacles, les » fatigues, les dangers ne pouvoient le rallentir; mais il » ne connoissoit pas même le besoin ordinaire des distrac-

» tions & du repos. Durant ſes longs & pénibles voyages, » ſon ardeur & ſon activité ne diminuèrent pas un ſeul » inſtant. Les plaiſirs n'avoient nul pouvoir ſur lui; & dans » ces intervalles de récréation que le haſard lui offroit » quelquefois, & qui étoient déſirés par nous avec une » ſorte d'ardeur qu'excusèront facilement ceux qui ont » long-tems éprouvé les fatigues de la mer, il témoignoit » toujours de l'impatience, à moins qu'il ne pût faire ſervir » ces récréations à l'avantage de ſes deſſeins.

M. Samwell s'eſt un peu plus étendu ſur le capitaine Cook. Voici comme il en parle :

» Le caractère du capitaine Cook eſt prouvé par ſes ſer» vices, qui ſont univerſellement connus, & qui ont placé » ſon nom au-deſſus de tous les autres navigateurs. La » nature l'avoit doué d'un eſprit courageux & intelligent, » qu'il cultiva lui-même dès ſes plus jeunes années. Ses » connoiſſances étoient en général étendues & variées; » mais dans celles qui avoient rapport à ſa profeſſion, » perſonne ne pouvoit le ſurpaſſer. C'eſt avec une ame » forte, un jugement ſain, une réſolution conſtante, un » génie particulièrement entreprenant, qu'il pourſuivit » toujours ſes projets. Il étoit vigilant & actif au degré le » plus éminent; froid & intrépide dans les dangers; pa» tient & opiniâtre contre les obſtacles, fécond en ex» pédiens, ſublime dans ſes deſſeins, & ardent à les » exécuter. Toutes ces qualités en faiſoient l'ange tutélaire » de notre expédition. Dans aucune circonſtance il ne pou-

» voit avoir de rival ; tous les yeux se tournoient vers » lui : il étoit enfin l'astre qui nous conduisoit, & qui, en » disparoissant, nous laissa plongés dans les ténèbres & le » désespoir.

„ SON tempérament étoit très-fort, & sa manière de „ vivre très-sobre. — Modeste, même timide, il avoit „ une conversation agréable, spirituelle & instructive. Il „ sembloit quelquefois un peu vif; mais sa bienveillance „ & son affabilité réparoient bien ce défaut. — Il avoit „ plus de six pieds de haut; & quoique fort bien fait, il „ avoit la tête un peu petite, les cheveux très-bruns, le „ nez extremêment bien, les yeux noirs & petits, mais „ vifs, perçans, & pleins d'expression ; enfin, des sour- „ cils fort épais lui donnoient un air un peu austère.

„ TOUT l'équipage le chérissoit, & obéissoit à ses ordres „ avec joie. Notre confiance en lui étoit inaltérable ; „ notre admiration pour ses grands talens, extrême ; & „ notre estime pour ses bonnes qualités, franche & remplie „ d'affection.

„ CE qui le distinguoit éminemment, c'est l'activité de son esprit, qui lui faisoit donner des soins continuels „ à tous les objets qui avoient rapport à ses entreprises. „ La stricte économie avec laquelle il ménageoit les agrès „ du vaisseau, & l'attention particulière qu'il avoit pour „ conserver la santé des matelots, étoient les principales „ causes qui le rendoient capable de poursuivre le cours „ de ses découvertes dans les mers les plus éloignées, &

,, de faire des voyages bien plus longs que ceux des premiers navigateurs. La méthode qu'il a trouvée pour ,, conserver la santé des gens de mer dans les expéditions de long cours, suffit seule pour faire transmettre son nom à la postérité, comme le nom d'un ami ,, & d'un bienfaiteur du genre humain; & le succès qu'eut ,, cette méthode, causoit plus de satisfaction à cet homme, ,, vraiment grand, que la gloire qu'il avoit obtenue par la ,, découverte de tant de pays nouveaux.

» L'Angleterre a rendu un juste hommage à ses ,, vertus, & toute l'Europe a reconnu son mérite. Il y ,, a peu de contrées sur la terre, quelqu'éloignées & sauvages qu'elles soient, qui ne se rappellent long-tems sa ,, bienfaisance & son humanité. Un jour l'Indien reconnoissant, en montrant les troupeaux qui paîtront dans ,, ses fertiles plaines, racontera à ses enfans comment le ,, premier bétail fut porté dans ses isles; & le nom de ,, Cook sera placé parmi ces esprits sacrés qu'on y adore ,, comme les auteurs de tous les biens, & la source de ,, toutes les félicités ».

A la fin de l'Introduction au voyage du capitaine Cook dans l'Océan Pacifique, on trouve un éloge de ce navigateur tracé par un autre marin qui n'est pas moins distingué par l'élévation de son rang que par ses vertus privées (*a*). Cet éloge est, sans doute, connu de la plus

(*a*) L'Amiral Forbès.

grande partie de mes lecteurs ; cependant j'espère qu'ils ne feront pas fâchés d'en retrouver ici quelques traits. CHAP. VIII.

» LE capitaine Cook, dit l'auteur de cet éloge, posséda » au plus haut dégré toutes les qualités propres à réussir » dans sa profession & dans les grandes entreprises, ainsi » que les vertus aimables qui caractérisent l'honnête » homme.

» FROID & réfléchi, en jugeant; plein de sagacité en » projettant, rapide en exécutant; ferme & persévérant » dans ses desseins, ne se rebutant point par les fatigues, » les obstacles & les mauvais succès; fécond en expédiens; » ne manquant jamais de présence d'esprit; il avoit tou- » jours le don de se maîtriser lui-même, & de pouvoir » user de toutes les ressources de son génie.

» DOUX, juste, mais exact dans la discipline, il étoit » le père de son équi page, à qui il savoit inspirer non moins » d'affection que de confiance.

» SES connoissances, son expérience, sa sagacité le ren- » dirent si bien capable de commander, que les plus grands » obstacles étoient surmontés, & la navigation la plus » périlleuse devint aisée, presque même sans danger, pour » les vaisseaux qu'il dirigeoit.

» PAR sa bienfaisance & sa continuelle attention à la » conservation des matelots, il a introduit un régime » de santé dans les voyages de long cours, dont les effets » ont été admirables.

» La mort de ce grand homme fut une perte pour » tout le genre humain ; & il doit être particulièrement » pleuré chez les nations qui respectent les grandes qualités, » qui honorent la science & qui chérissent les sentimens » de bienfaisance & de générosité. Mais il est sur-tout à » regretter pour le pays qui peut justement se vanter d'a- » voir produit en lui un navigateur, dont les talens n'a- » voient pas encore été égalés ; & notre douleur est encore » aggravée quand nous réfléchissons que la patrie a été » privée d'un homme qui lui faisoit tant d'honneur, par » l'injuste barbarie d'un peuple à qui il n'avoit fait aucun » mal. Il montroit toujours au contraire les soins les plus » attentifs & la plus tendre compassion pour les sauvages ; » il s'efforçoit par toute sorte de bons traitemens à dissiper » leur crainte, & à gagner leur amitié ; faisant semblant » de ne pas voir leurs vols, leurs tricheries, & s'expo- » sant fréquemment, au péril de sa vie, à les protéger » contre le ressentiment de ses compagnons offensés.

» O Voyageur ! contemple, admire, & imite cet » homme supérieur, dont les travaux & l'habileté ont re- » culé les bornes de la philosophie, ajouté à la science de » la navigation, & découvert l'ordre admirable, & long- » tems caché, de la Providence dans la création de ce » globe, & en même-tems l'arrogance des mortels, qui » sont assez présomptueux pour fixer, dans leurs spécu- » lations, les loix par lesquelles elle a daigné tout former. » Il est maintenant prouvé, il est hors de doute que » l'Etre tout-puissant qui a créé l'univers avec une seule » parole, a voulu de même que la terre se reposât dans

» un juſte équilibre, ſans avoir beſoin pour cela d'un » continent auſtral; *il a étendu le Pole du nord ſur le* » *vuide, & il a ſuſpendu la terre ſur rien.* Job. » XXVI. 7. CHAP. VIII.

» SI par ſes recherches difficiles, mais exactes, le capi» taineCook n'a pas découvert un nouveau monde, il a » au moins découvert des mers inconnues. Il nous a fait » connoître des isles, des peuples, des productions de » la terre dont nous n'avions aucune idée; & s'il n'a » pas eu comme Améric le bonheur de donner ſon nom » à un continent, ſes droits à une pareille diſtinction ne » ſont ſurpaſſés par aucun autre navigateur. Il ſera révéré » tant qu'il ſubſiſtera une page de la modeſte relation » de ſes voyages, tant que les Marins & les Géo» graphes proficeront de la nouvelle carte de l'hémiſphère » ſud, & admireront les diverſes routes qu'il a parcou» rues, & les nombreuſes découvertes qu'il a faites.

» SI les ſervices publics ont droit d'être conſacrés pu» bliquement, ſi l'homme qui a étendu la gloire de ſon » pays, doit en recevoir des honneurs, le capitaine Cook » peut mériter qu'un monument ſoit élevé à ſa mémoire » par une nation généreuſe & reconnoiſſante.

» Virtutis uberrimum alimentum eſt honor.
Valer. Maxim. Lib. 2, Cap. 6.

LE dernier portrait du capitaine Cook que j'infererai ici, a été tracé par un ſavant Ecrivain, qui, d'après les mé-

contentemens survenus, dit-on, entre lui & notre navigateur, ne peut pas être accusé d'avoir emprunté pour le célébrer, le langage de la flatterie. Le docteur Reynold Forster, ayant fait un court récit de la mort du capitaine Cook, ajoute: ainsi tomba ce navigateur, vraiment grand » & justement admiré. — Si nous considérons son habi» leté, ses qualités naturelles, & celles qu'il avoit ac» quises, la fermeté, la constance de son ame, ses soins » vraiment paternels pour l'équipage qui lui étoit confié, les » manières prévénantes avec lesquelles il savoit gagner » l'amitié de toutes les Nations sauvages, & même sa con» duite envers ses amis & ses connoissances, nous devons » avouer qu'il a été un des plus grands hommes de son » siècle, & la raison justifie cette larme, que l'amitié paie » à sa mémoire ».

D'APRÈS cet éloge du capitaine Cook, on doit moins s'en rapporter à ce que le docteur Forster ajoute. Tout ce qu'il dit concernant l'humeur du capitaine, semble être exagéré & dicté par une animosité personnelle; & quand il insinue que notre navigateur s'opposa à l'avancement du lieutenant Pickersgill, je suis certain que cette inculpation est sans fondement. Il y a encore une autre erreur dans l'ouvrage de M. Forster, qu'on ne doit pas passer sous silence. Il a l'air de vouloir empêcher qu'on ne donne le nom de *Détroit de Cook*, au Détroit découvert par Beering, entre l'Asie & l'Amérique. Mais si le docteur a lu le Voyage dans l'Océan Pacifique, publié par l'ordre du Gouvernement, il a dû voir qu'on n'a eu aucun dessein d'enlever à Beering l'honneur auquel il a droit.

D'APRÈS

D'APRÈS un mûr examen du caractère du capitaine Cook, il est naturel de faire quelques réflexions sur l'effet des grandes entreprises dont il a été chargé. Nous avons déja inséré quelqu'une de ces réflexions dans l'histoire que nous venons d'écrire; & le docteur Douglas, évêque de Carlisle, s'est beaucoup étendu sur le même sujet, dans son admirable introduction au dernier voyage de notre navigateur dans l'Océan Pacifique. Sous la conduite d'un si digne guide, nous allons joindre encore quelques idées aux siennes.

IL faut d'abord convenir que je ne puis rien dire de nouveau sur les trois principales conséquences des voyages du capitaine Cook. Ces conséquences sont d'avoir fait évanouir l'illusion d'une terre australe inconnue; d'avoir démontré l'impossibilité de trouver un passage septentrional de l'Océan Pacifique dans l'Atlantique; & enfin d'avoir établi une méthode sûre pour conserver la santé des gens de mer dans les plus longs voyages, & dans les climats les plus dangereux. J'ai parlé plusieurs fois de ces trois grands objets; ainsi, je ne chercherai pas davantage à en faire sentir l'importance, & j'ose croire que mes lecteurs ont à cet égard rendu justice au mérite du capitaine Cook.

L'ÉVÊQUE de Carlisle a sagement observé qu'un des plus grands avantages qu'on a retirés des derniers examens du globe c'est d'avoir pleinement refuté ces théories imaginaires, trop faites pour donner naissance à des entreprises impraticables. Les philosophes spéculateurs, qui ont

si long-tems amusé le monde savant, & enfanté les plus brillantes espérances par leurs rêveries ingénieuses, sont désormais obligés de se soumettre aux seules règles de la vérité & de l'expérience. Les voyages du capitaine Cook ne seront pas seulement utiles au genre humain, en détournant les nations de l'Europe de faire des recherches vaines, mais ils le seront sur-tout en diminuant les dangers & les fatigues qui attendoient les voyageurs dans ces mers naguère inconnues, & maintenant livrées aux vœux du commerce & de la navigation. Les découvertes des Anglois peuvent déja être d'un grand avantage au commerce; mais sans doute que par la suite elles deviendront d'une utilité, dont on ne sauroit pas se faire à présent une juste idée. Dans l'immense enchaînement des causes & des effets, personne ne peut prédire jusqu'à quel point les liaisons des divers habitans de la terre peuvent s'étendre, d'après les moyens qu'a découverts & indiqués le capitaine Cook, pour faciliter ces liaisons.

Mais les sciences ne doivent pas moins que le commerce à notre illustre navigateur. Personne ne peut douter que la connoissance du globe où nous vivons, ne soit très-importante. Tandis que les philosophes les plus éclairés s'en occupent assiduement, les hommes même que leurs études ne conduisent pas directement à cet objet, sont pourtant bien aises d'acquérir des lumières qui y aient rapport, & on sait combien le capitaine Cook a favorisé l'acquisition de ces lumières. Avant les voyages entrepris de nos jours, presque la moitié du globe étoit encore couverte d'un voile, que le capitaine Cook a courageu-

ſement déchiré : mais la Géographie a changé de face, & eſt devenue en quelque ſorte, une ſcience nouvelle, d'après les expéditions de ce ſavant & intrépide Marin, & il a porté ſi loin ſes recherches, qu'il ne reſte déſormais aux autres navigateurs, que peu de pays à découvrir.

Il eſt heureux pour les Sciences, qu'une de leurs branches ne puiſſe pas s'étendre, ſans faciliter néceſſairement l'accroiſſement des autres. Des mers nouvelles ne ſont jamais parcourues, des pays nouveaux jamais viſités, ſans préſenter une foule d'objets extraordinaires à nos ſpéculations & à nos recherches, & propres à perfectionner les connoiſſances de la philoſophie.

L'ASTRONOMIE nautique en particulier étoit preſque encore dans ſon enfance, quand les derniers voyages furent entrepris. Mais durant le cours de ces voyages, & ſur-tout pendant la troiſième expédition du capitaine Cook, la plupart des bas-officiers étoient en état de calculer la diſtance qu'il y a de la lune au ſoleil, ou à une étoile, & même de faire les obſervations les plus délicates avec beaucoup d'exactitude. Quant aux Officiers d'un rang ſupérieur, ils auroient rougi d'eux-mêmes, s'ils avoient cru ne pouvoir pas marquer au juſte l'heure à la mer; cependant une pareille connoiſſance étoit naguère aſſez rare parmi les marins. Nos plus grands Philoſophes même doutoient qu'on pût faire ce calcul avec la préciſion néceſſaire. On doit avouer en même-tems que les progrès

CHAP. VIII.

que les Officiers de la marine ont fait dans l'art des obſervations aſtronomiques, eſt due en grande partie à l'établiſſement du bureau des longitudes. Les Commiſſaires ont apporté la plus grande attention à cet important objet ; des récompenſes généreuſes ont été données à des Mathématiciens pour perfectionner les tables lunaires, & facilite. les calculs ; & des Artiſtes ont été encouragés à conſtruire des inſtrumens & des montres marines, plus commodes & mieux entendues que les anciennes.

IL eſt impoſſible de dire ici combien les remarques du capitaine Cook ont ajouté aux tables qu'on avoit déja des marées ; à la connoiſſance de la direction & de la force des courans : & à celle des propriétés de la bouſſole & de la théorie de ſes variations. Les loix de la nature ont été auſſi mieux connues par les obſervations faites ſur les effets de la gravitation en des lieux très-différens & très-éloignés les uns des autres ; & notre navigateur, en pénétrant ſi avant dans les mers Auſtrales, a prouvé que le phénomène, communément appellé *Aurore boréale*, n'eſt point particulier aux plus hautes latitudes ſeptentrionales, mais appartient également aux climats les plus froids nord, ou ſud.

MAIS parmi les différentes ſciences, dont les voyages du capitaine Cook ont favoriſé les progrès, aucune n'en a fait de plus étendus que la Botanique. Douze cents plantes nouvelles au monde, ont été ajoutées au ſyſtême connu,

& on a acquis une immenſité de connoiſſances relatives aux autres parties de l'Hiſtoire Naturelle. Cette vérité eſt déjà établie dans les écrits du docteur Sparrman, de MM. Forſter & de M. Pennant ; mais on en aura encore une preuve bien plus complète, quand le grand ouvrage de ſir Joſeph Banks ſera achevé & enrichira le Monde ſavant.

LES effets des découvertes du capitaine Cook vont encore plus loin. C'eſt d'après ces découvertes que l'importante étude de l'homme a pu être graduellement ſuivie dans les divers états plus ou moins ſauvages, mais toujours intéreſſants, où l'on trouve l'eſpèce humaine répandue dans tant de contrées de la mer du Sud. Les iſles qui ſont dans le centre de l'Océan Pacifique, & qui ont été le principal ſéjour de nos navigateurs, étoient, à leur arrivée, un pays encore inconnu. Les habitans ne s'étoient jamais mêlés à aucune autre Nation depuis leur établiſſement dans ces iſles. Ils étoient entiérement abandonnés à leurs propres facultés pour les arts & les inventions les plus néceſſaires ; & à des traditions très-reculées pour toutes les inſtitutions politiques & religieuſes. Ils n'avoient nulle idée d'aucune eſpèce de ſcience, ni la moindre éducation, qui pût perfectionner leur entendement; ainſi l'état de ces peuples ne doit pas manquer d'offrir un ſujet très-intéreſſant aux méditations & aux recherches du philoſophe. On peut recueillir parmi eux, une infinité de faits relatifs à l'homme, à ſa perfectibilité, à ſa défectuoſité, à ſes vertus, à ſes vices, à ſes occupations, à ſes plaiſirs, à ſa ſenſibilité, à ſes manières, à ſes coutumes, dans un certain période de ſociété. Les curioſités même que ces isles ont

fourni, & qui enrichissent le Museum Britannique, ainsi

CHAP. VIII. que le cabinet de M. Parkinson (*a*), sont une acquisition précieuse pour l'Angleterre.

PEU de recherches plaisent autant que celles qui se rapportent aux migrations des diverses familles ou tribus qui ont peuplé la terre. On savoit en général que la Nation asiatique des Malais, étoit jadis en possession de la plus grande partie du commerce des Indes, & que leurs vaisseaux, non-seulement fréquentoient les côtes d'Asie, mais se hasardoient sur les mers même d'Afrique, jusqu'à la grande isle de Madagascar. Mais on ignoroit que de Madagascar aux isles Marquises & à l'isle de Pâque, qui est près de la côte orientale d'Afrique, & enfin jusques du côté ouest de l'Amérique, dans un espace qui renferme plus de la moitié de la circonférence du globe, la même Nation partie de l'Orient, avoit fondé des établissemens & des Colonies dans tous les ports de ce vaste pays, même dans des isles à des distances étonnantes du continent, & dont les habitans ne soupçonnoient pas l'existence les uns des autres; c'est pourtant un fait historique que les voyages du capitaine Cook ont parfaitement développé. C'est le capitaine Cook qui a découvert ce nombre innombrable d'isles perdues dans l'immensité de l'Ocean Pacifique, dont tous les peuples montrent par des traces frappantes, que leur commune origine vient d'Asie. Cela ne paroît pas seulement par la conformité des coutumes & des

(*a*) M. Parkinson les a acquises à la mort de sir Ashton Levert.

institutions, mais par une preuve invincible, l'analogie du langage. Le recueil des mots employés dans les différentes isles, au loin semées & visitées par nos navigateurs, ne peut pas manquer, d'après l'examen d'un Bryant & d'un Marsden, de jetter un grand jour sur l'origine des Nations, & la manière dont le globe a été peuplé. M. Marsden, sur-tout, qui consacre ses études & ses méditations à cet objet intéressant, se propose de publier là-dessus un ouvrage, qui ne peut qu'être curieux & instructif.

Il y a encore une autre famille d'habitans de la terre, sur laquelle les Navigateurs anglois nous ont donné de nouvelles idées. On pensoit bien que les Eskimaux, qu'on avoit trouvé établis sur les côtes du Labrador & de la baie d'Hudson, ressembloient parfaitement aux Groenlandois, on savoit qu'ils avoient les mêmes coutumes, les mêmes manières, le même langage, enfin tout ce qui démontre une identité d'origine; la chose n'avoit jamais paru douteuse. Mais que cette race habite les isles & les côtes de la rive ouest de l'Amérique septentrionale, dans la partie opposée au Kamtschatka; c'est ce qu'on n'avoit pas soupçonné, & c'est ce qu'a prouvé le capitaine Cook. On voit d'après son rapport que ce même peuple s'est étendu jusques dans la baie de Norton, dans l'isle d'Oonalashka, & dans la baie du Prince Williams, c'est-à-dire, à quinze cents lieues du Groenland & de la côte du Labrador. La conformité des mœurs n'est pas non plus ici la seule chose qui appuie ce fait; mais une table comparative des mots le confirme de la manière la plus certaine.

Chap. VIII.

D'AUTRES queſtions très-importantes deviendront plus faciles à réſoudre qu'elles ne l'avoient paru juſques à préſent. Le voiſinage de l'Aſie & de l'Amérique eſt pleinement prouvé. Or il ne ſemblera plus ridicule de croire que l'un de ces continens a pu fournir des habitans à l'autre. Les faits nouveaux que nos voyageurs ont recueillis ajoutent à la confiance que nous devons au récit de la Genéſe. Ce récit peut braver, ſans doute, les recherches les plus ſavantes & les objections les plus rigoureuſes. Certes, je ſuis dès long-tems convaincu, par les plus profondes méditations dont mon eſprit eſt capable, que la ſaine philoſophie & la naïve révélation ne peuvent pas ſe nuire l'une à l'autre. Les ſages amis de la Religion ſont ſi loin de craindre les recherches, qu'ils ne déſirent rien tant qu'un examen profond, calme, impartial, & fait avec toutes les lumières que la raiſon la mieux perfectionnée & la ſcience la plus étendue peuvent fournir.

UN des grands effets qu'on doit aux voyages du capitaine Cook, c'eſt d'avoir ranimé le zèle des entrepriſes ſemblables aux ſiennes. D'autres nations ont tenté depuis d'aller faire des découvertes. Le Gouvernement françois a fait partir de Breſt, au mois d'Août 1785, MM. de la Pérouſe & de Langle, dans les frégates la Bouſſole & l'Aſtrolabe. L'objet de cette expédition eſt le progrès de la Géographie, de l'Aſtronomie, de l'Hiſtoire Naturelle & de la Philoſophie, & le déſir de mieux connoître les coutumes & les mœurs des peuples de la mer du Sud. Pour obtenir un ſuccès plus certain, on a employé dans ce

voyage

voyage plusieurs personnes dont le nom est déja avantageusement connu dans les sciences & dans la littérature; M. Dagelet Astronome; M. de la Martinière, le Père Receveur & M. du Fresne, Botanistes; le chevalier de la Manon & M. Mongès, le jeune, chargés de la partie de l'Histoire Naturelle. Les Officiers de la Boussole sont eux-mêmes des hommes très-instruits, comme très courageux; & il y a dans l'équipage un grand nombre d'ouvriers en tout genre.

CES voyageurs ont à bord, nonseulement des montres marines, mais tous les autres instrumens qui ont rapport à leur entreprise. M. Dagelet est particulièrement chargé de faire des observations avec la pendule invariable de M. de la Condamine, & de déterminer les différences en gravité. On a déja reçu quelques informations qui prouvent que ces Messieurs ont procédé à l'examen de la côte de la Californie, fixé la situation de plus de cinquante endroits presqu'entièrement inconnus, & visité Owhyhée & le reste des isles Sandwich. A leur retour, il n'y a point de doute qu'on ne fasse part au public du résultat de leur expédition.

QUOIQUE le capitaine Cook ait fait tant de découvertes dans l'Océan Septentrional, & sur la côte est de l'Asie, & la côte ouest de l'Amérique, M. Coxe a savamment démontré qu'il restoit encore beaucoup de recherches à faire dans cette vaste partie du monde. En conséquence l'Impératrice voulant exécuter un pareil projet, a fait faire un armement dont elle a donné la conduite au capi-

Chap. VIII.

taine Billings, Officier de la Marine Angloise. Le capitaine Billings étoit du dernier voyage du capitaine Cook; & on a tout lieu de croire qu'il est digne de l'entreprise qui lui est confiée. Cette entreprise paroît très-importante & très-étendue; & si elle est couronnée du succès, elle ne peut manquer d'ajouter considérablement à nos connoissances géographiques.

Un avantage particulier à l'Angleterre, qui a résulté des voyages du capitaine Cook, & que je ne dois point omettre ici, c'est l'établissement de la Baie Botanique dans la Nouvelle-Hollande; sans parler de toutes les mesures qu'on a prises pour fonder cette nouvelle Colonie, je ne doute pas que le plan n'en ait été adopté avec les meilleures intentions, & qu'il ne soit le fruit des plus mûres délibérations & de la sagesse la plus consommée. Ce qu'il y a d'heureux sur-tout, c'est qu'il empêchera une foule de misérables scélérats, d'être induits, par les premiers objets de leur tentation, à retomber dans le crime, & qu'il leur fournira les moyens de se procurer une subsistance honnête, & de se corriger.

Tandis que nous considérons l'utilité des Découvertes pour les peuples qui les font, une question se présente naturellement: c'est de savoir quel bien il en a résulté pour les peuples découverts? Nous aurions un très-grand plaisir de pouvoir répondre à cette question d'une manière satisfaisante; mais il faut avouer que notre réponse seroit mêlée de beaucoup de doutes & de difficultés; & ces

doutes, ces difficultés peuvent être très-exagérés, par une imagination disposée à contempler les choses sous un aspect défavorable.

M. Samwell a essayé de démontrer que les habitans des pays nouvellement découverts, particulièrement ceux des isles Sandwich, n'ont nullement eu à se plaindre des Anglois. Le capitaine Cook prenoit des soins continuels pour que les gens de ses vaisseaux, non-seulement n'offensassent jamais les Indiens, mais ne leur communiquassent aucune maladie. S'il avoit toujours réussi, en cela, le bien qu'il a fait à ces peuples, en tant d'occasions différentes, auroit bien plus de prix à nos yeux.

Il y a une extrême différence des voyages qu'on a faits nouvellement, à ceux des premiers navigateurs. Personne n'ignore les horribles cruautés qu'ont exercées les superbes conquérans du Mexique & du Pérou; cruautés dont on ne se rappellera jamais sans rougir pour la Religion & l'humanité. Mais les voyages entrepris dans le dessein d'étendre la civilisation, & d'améliorer la condition des sauvages, ont sans doute un noble objet. Les extrémités du globe ont été parcourues par le capitaine Cook, non pour y porter l'esclavage & la désolation, mais pour étendre les connoissances humaines. Les peuples nouveaux ont été visités comme amis; & on n'a cherché à les découvrir que pour les rendre aux devoirs de l'humanité, & leur porter ce qui manquoit à leurs besoins, dans leur état imparfait de société. Telles étoient les vues bienfaisantes que le capitaine Cook fut chargé de remplir, par l'ordre

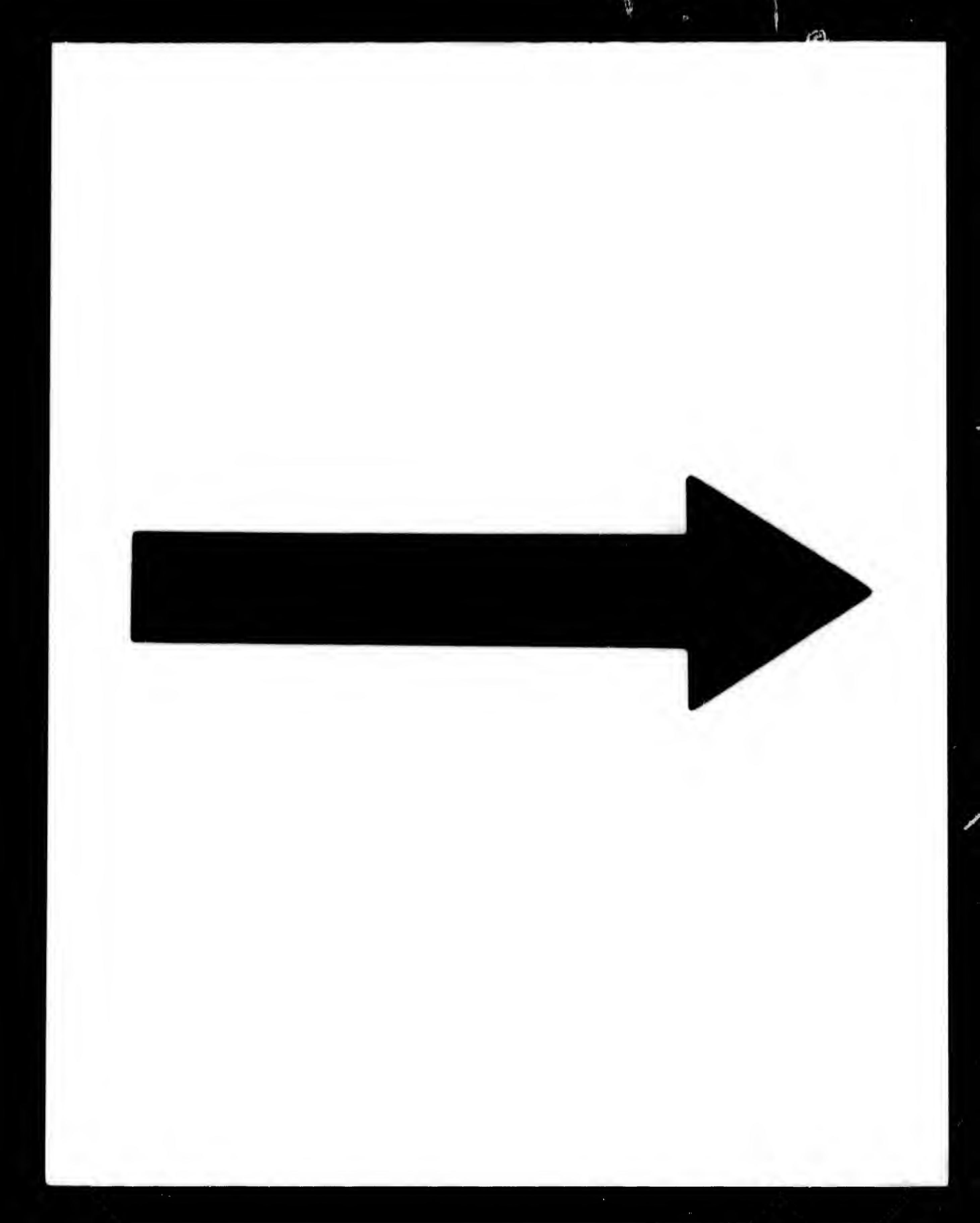
de notre Monarque ; & nous sommes fondés à croire qu'elles n'ont pas été tout-à-fait sans succès. Les liaisons de nos navigateurs avec les Indiens des isles des Amis, de la Société & Sandwich, doivent avoir répandu quelques traits de lumière dans l'ame de ce peuple presqu'enfant. Les objets extraordinaires qu'on lui a présentés, & qui ont tant excité sa surprise, ont aussi, sans doute, augmenté naturellement la somme de ses idées, & fourni un nouveau sujet à l'exercice de ses facultés intellectuelles. Les présents qu'on a faits à ces isles, tant de diverses espèces de bétail que d'un grand nombre de fruits & de plantes propres à la nourriture de l'homme, ajouteront sûrement beaucoup aux biens dont la nature les avoit déja pourvues ; & quand les seuls avantages des visites des Anglois se borneroient à leur avoir procuré de nouveaux moyens de subsistance, ce ne seroit pas pour elles une petite acquisition.

MAIS nos espérances ne peuvent-elles pas se porter encore vers un plus noble objet ? La découverte que nous avons faite des nations, qui sont à une si grande distance de nous, est un premier pas qui peut avoir une foule de conséquences, dont l'avantage est beaucoup au-dessus de nos conceptions. Peut-être que nos derniers voyages sont le moyen dont la Providence a voulu se servir pour commencer à faire connoître les douceurs de la civilisation aux nombreuses tribus de l'Océan Pacifique, & les préparer à prendre un rang honorable parmi les autres peuples de la terre. Il ne peut y avoir jamais d'entreprise plus louable que celle de s'efforcer de retirer des millions

d'hommes de l'état humiliant & à demi brut dans lequel ils sont plongés. Rien ne peut aussi contribuer plus essentiellement à la réussite d'un si noble projet, que l'introduction sage & raisonnable du Christianisme parmi ces peuples; mais du Christianisme épuré & dans toute sa simplicité première, se bornant à l'adoration d'un seul Dieu, donnant les leçons de la morale la plus sainte, & promettant à la vertu les récompenses d'une éternelle vie. De pareils principes qui sont à portée de tous les hommes, doivent nécessairement produire les plus heureux effets.

En considérant les grands talens du capitaine Cook & ses courageux travaux, on ne doit pas être étonné que sa mémoire soit aussi respectée chez les nations étrangères qu'en Angleterre même. Que dis-je? peut-être nos rivaux lui ont rendu de plus grands honneurs que nous. Il est, j'en suis certain, plus admiré dans le reste de l'Europe, qu'il ne l'est à Londres. Nous en avons une preuve remarquable dans l'éloge de notre navigateur, par Michel Angelo Ganetti, lu à l'Académie de Florence, le 9 de Juin 1785, & publié à Florence la même année. Cependant, comme cet Eloge ne m'est pas tombé entre les mains, il m'est impossible d'en citer ici quelques morceaux.

Une autre Académie a proposé en France, pour sujet d'un de ses prix, l'Eloge du capitaine Cook; & nous ne devons pas douter que plusieurs Ecrivains ne concourent dans une occasion si digne de faire briller les talens d'un Orateur.



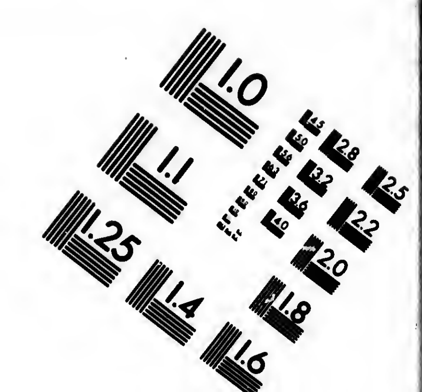
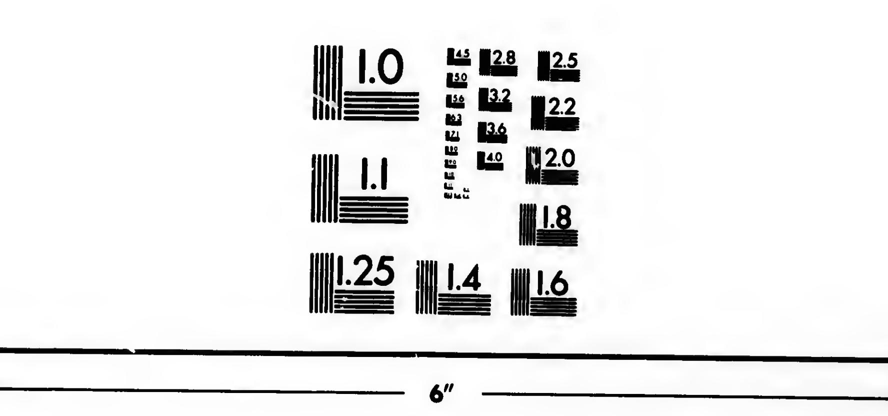


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

CHAP. VIII.

J'AI déja inféré ici plufieurs témoignages d'eftime donnés en profe à notre navigateur ; mais je ne puis m'empêcher de faire connoître quelques-unes des fleurs que la poéfie a femées fur fon tombeau. M. l'Abbé de Lille a terminé fon Poëme des Jardins en payant un tribut de juftes louanges à la mémoire du capitaine Cook. Voici fes vers.

» Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces fages,
» Qui dans un noble exil, fur de lointains rivages,
» Cherchoient ou répandoient les arts confolateurs.
» Toi, fur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
» Unis par les regrets la France & l'Angleterre ;
» Toi, qui dans ces climats, où le bruit du tonnerre
» Nous annonçoit jadis, Triptolême nouveau,
» Apportois le courfier, la brebis, le taureau,
» Le foc cultivateur, les arts de ta Patrie,
» Et des brigans d'Europe expiois la furie.
» Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
» Et ta voile en partant leur laiffoit des bienfaits.
» Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
» Et que fait fon pays à ma reconnoiffance ?
» Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
» Imitons notre Roi, digne d'être le fien.
» Hélas ! de quoi lui fert que deux fois fon audace,
» Ait vu des Cieux brûlans, fendu des mers de glace :
» Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
» Seul, fur les vaftes mers, fon vaiffeau fût facré ;
» Que pour lui feul la guerre oubliât fes ravages ?
» L'ami du Monde, hélas ! meurt en proie aux Sauvages.

QUELQUES-UNS des Poëtes Anglois, les plus élégans, fe font auffi empreffés à honorer la mémoire du capitaine Cook. L'aimable & ingénieufe mifs Hannah More a dernièrement

célébré & sa bienfaisance & son humanité, dans l'intéressant Poëme qu'elle a composé sur l'Esclavage.

» POURQUOI ces mortels intrépides, qui, à travers les » ondes impétueuses de l'Océan, sont allés chercher de » lointains rivages, par une insatiable soif de l'or, ou du » pouvoir, & qui n'ont jamais été que des conquérans » qui ravagent, ou des voyageurs qui ruinent; pourquoi, » dis-je, ces hommes, ô Cook! n'ont-ils pas eu ton ame » sensible? ton amour des arts? ton amour du genre hu- » main? Ah! s'ils eussent conçu des projets aussi nobles, » aussi bienfaisans que les tiens, l'homme n'eût point mau- » dit les découvertes! Alors, ô sage philantropie! Alors, » tes mains généreuses auroient réuni en société de frères, » les mondes divisés; & les humains, sans regarder si la » couleur ou le climat les sépare, vivroient & mourroient » dans le doux commerce d'une amitié mutuelle! »

BIENTÔT après qu'on eut appris en Angleterre la mort du capitaine Cook, il parut deux Poëmes consacrés à sa mémoire. L'un est l'Ode de M. Fitz-Gérald de Gray's-Inn, & l'autre une très-belle Elégie de Miss Seward, dont les talens sont si avantageusement connus du Public. Je vais citer ici quelques morceaux de ce dernier Ouvrage. Miss Seward représente au commencement de son Elégie les principes d'humanité qui animoient le capitaine Cook dans toutes ses entreprises.

» VOUS qui cueillez le laurier & le chêne pour cou- » ronner le front de l'illustre Cook; vous qui vous prépa-

Chap. VIII.

» rez à suspendre ses avirons en trophée avec des guir» landes de fleurs, & à faire retentir les rivages les plus » lointains du concert de ses louanges : arrêtez, & sonnez » la cloche de la mort ! — Répandez des branches de » cyprès sur son cercueil, en récitant les vers sacrés du » Psalmiste ; qu'une procession funèbre se promène autour » de sa tombe ; pleurez, pleurez, comme un mortel, celui » que vous chantez comme un Dieu !

» Dites, d'abord, quel pouvoir inspirant à son indomp» table cœur, le mépris du danger & d'un repos sans » gloire, lui fit abandonner les riches campagnes de la » superbe Londres ; ces campagnes, où les plaisirs brillent » parés de mille couleurs attrayantes ? dites quel pouvoir » lui fit braver le brûlant Equateur, & les rigueurs du Pole » Antarctique ? Climats si opposés ! Dans l'un, le soleil » dévorant brille toujours sans nuage, & verse un déluge » de flammes autour de la ligne ; tandis qu'on voit dans » l'autre l'empire d'un froid éternel ; & que des monta» gnes de glace s'élèvent au milieu du sombre été des » mers Australes. Quel pouvoir ? — l'humanité ! — Elle » a fait chercher à Cook, sur des côtes inconnues, » l'homme pauvre, nud, frissonnant, qui habite sous les » plus froides zones, & l'Indien basané qui erre dans les » immenses déserts, où l'ardent Capricorne rougit la terre » de ses feux. — Sur leurs rivages infertiles, semez les » végétaux nourrissans apportés par la généreuse humanité. » Unissez de ses doux liens, les cœurs sauvages & les mains » ennemies ! — Couvrez la terre de ses trésors ; entonnez » ses cantiques, & consacrez son temple. — O humanité !

» nymphe

» nymphe divine ! Je vois tes pas brillans empreints jusques sous la Zone Torride ! Tes yeux vigilants guident le pilote incertain ; & tu lui apprends à fatiguer de son tranchant aviron, les ondes enflammées. A mesure que tu fais avancer sa proue glorieuse, les rayons obliques du soleil brillent avec plus de douceur. Déja le père du jour s'est reculé ; & timide, il fait rouler son char pâlissant tout au-tour de l'horison. Le froid Borée lance des flèches cruelles à travers la grêle & la pluie neigeuse ; les heures lentes traînent à leur suite une obscurité funeste ; & l'horreur pèse sur la vaste étendue des flots.

LES efforts du capitaine Cook pour se rendre utile aux habitans de la Nouvelle-Zélande, en leur procurant des animaux & des végétaux, sont ainsi décrits :

» LE sage navigateur fait descendre son bétail sur le rivage de la Nouvelle-Zélande ; & plante des végétaux d'Europe dans ce sol sans culture. Là la toison soyeuse, le fruit excellent, l'épi doré, sont dûs à ses soins ; & par lui, bientôt les troupeaux & les moissons couvrent les immenses plaines. Déja ses chevreaux joyeux bondissent sur le gason des prairies ; l'oiseau, messager du jour, fait entendre son chant matinal ; l'oie au blanc duvet, s'avance vers la plage, étend ses ailes & se joue majestueusement sur les ondes ; le taureau rumine le long du rivage effrayé, & ses mugissemens font trembler des nations innombrables.

J'AJOUTERAI encore ici la noble & touchante conclusion de ce beau poëme.

» MAIS hélas ! — Sur le haut des rochers escarpés » qui bordent les rivages d'Albion, & qui dominent la » profonde mer, quelle femme, triste, inquiète, promène » ses regards sur les flots solitaires, & prie le ciel d'écar- » ter la tempête ? — Epouse infortunée ! — C'en est fait. » — Envain, tes yeux avides contemplent les ondes. — » Tu ne vois que les vagues agitées & blanchissantes » d'écume qui s'élèvent dans le lointain : ce ne sont point » ses voiles ! — Ton époux ne reviendra plus. — Ses os » sont maintenant dispersés sur une rive sauvage. — Eloigne » toi. — N'entends-tu point l'oiseau messager des orages » & de l'infortune, qui crie en sillonnant les mers du » bout de ses aîles ? Ne vois-tu pas l'air s'obscurcir & con- » firmer tes funestes présages ? — Les cruels esprits de » la nuit grondent déjà dans la tempête, & en étendant » un voile ténébreux sur la face des eaux, ils font dresser » tes cheveux & palpiter ton sein. — Fuis, Epouse déso- » lée ! fuis ! va, rentre dans ta demeure, pleure : mais » songe à te consoler.

» QUOIQUE tu aies perdu celui qui faisoit les délices » de ta vie : quoique l'astre qui embellissoit tes jours se soit » plongé dans une nuit affreuse ; élève tes pensées vers la » plaine étoilée du firmament ; reconnois que ta douleur » est injuste & vaine ; puisque l'Angleterre rendant hom- » mage aux vertus de ton Epoux, lui prépare des couronnes » & lui érige un buste immortel ; puisque sa renommée » volant sur l'aîle des vents, va retentir à jamais dans l'im- » mense étendue des cieux. Ce pouvoir divin, l'humanité » qui, conduisoit ses voiles, qui répandoit ses bienfaits sur

» des rivages ſtériles, le porte elle-même, vers les plaines » de l'immortalité, où l'Etre des Etres daigne le recevoir » dans ſa clémence, où déjà ſon ame, revêtue de la forme » des Anges, jouit de toutes leurs félicités, & du ſein de la » gloire veille ſur toi ! »

Les découvertes du capitaine Cook, ont enfin ouvert des ſcènes nouvelles à l'imagination poétique ; des ſcènes où le génie & le goût peuvent choiſir une infinité d'images brillantes. Les Morais, ſur-tout, des Inſulaires de la mer du Sud, ſont un ſujet bien digne de la poéſie élégiaque. Auſſi, une jeune Muſe s'en eſt déjà emparée, & en le traitant elle a couronné d'un nouveau laurier notre célèbre Navigateur. C'eſt miſſ Helène Maria Williams, la même qui dans pluſieurs morceaux de ſon *Perou*, de ſon *Ode ſur la Paix*, & ſur-tout de ſes *fragmens irréguliers*, a prouvé complettement qu'elle poſsède non-ſeulement le talent d'une verſification élégante & harmonieuſe, mais le génie de la vraie poéſie. Le Poëme, que j'ai le plaiſir de publier le premier, & qui a été compoſé à ma ſollicitation, ſe trouvera dans l'Appendix de ce volume. Je remarquerai à cette occaſion, qu'il eſt peut-être aſſez ſingulier, que ce ſoit trois jeunes filles, qui ont juſqu'à préſent chanté en Angleterre, avec le plus de diſtinction, la gloire du capitaine Cook. Peut-être un ſujet plus riche & plus étendu que celui qui a été célébré dans la Luſiade, & qui feroit ſans doute honneur à la plume d'un Haylay & d'un Cowper, inſpirera par la ſuite le génie d'un autre Camoens.

La Société Royale de Londres, en perdant le capitaine Cook, voulut honorer sa mémoire par une marque d'estime particulière. En conséquence elle résolut de faire frapper une médaille, & elle ouvrit pour cela une souscription. Les Membres de la Société qui avoient souscrit pour vingt guinées, eurent la médaille en or; ceux dont la souscription étoit au-dessous, en eurent une d'argent; & enfin, les autres en eurent une en bronze. Les souscripteurs pour trente guinées furent sir Joseph Banks, Président de la Société Royale, le Prince d'Anspach, le Duc de Montagu, Lord Mulgrave & MM. Cavendish, Peachey, Perrin, Poli & Shuttleworth.

La médaille réprésente d'un côté la tête du capitaine Cook en profil. Tout autour on lit:

Jac. Cook Oceani Investigator acerrimus;

Et sur l'exergue:

Reg. Soc. Lond. Socio suo.

Sur le revers, l'Angleterre tient un globe. Il y a autour

Nil intentatum nostri liquere;

Et sur l'exergue:

Auspiciis Georgii III.

Une de ces médailles d'or fut présentée au Roi; une autre à la Reine, & la troisième au Prince de Galles. Deux furent envoyées à des Souverains étrangers. La première

au Roi de France, en reconnoissance de la protection qu'il avoit daigné accorder aux vaisseaux du capitaine Cook, & la seconde à l'Impératrice de Russie, dans les Etats de laquelle ces mêmes vaisseaux avoient été accueillis avec amitié. Ces présens furent reçus par ces Princes de la manière la plus distinguée. Le Roi de France témoigna sa satisfaction à la Société Royale, par une lettre signée de sa main, & contresignée par M. de Vergennes; & l'Impératrice de Russie chargea M. Osterman de témoigner à M. Fitzherbert tout le plaisir que lui faisoit un pareil présent. Elle le fit déposer dans le Museum de l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, & elle envoya à la Société Royale, une magnifique médaille d'or, représentant d'un côté son effigie, & de l'autre le monument qu'elle a fait ériger à Pierre-le-Grand.

APRÈS qu'on eut ainsi rempli le premier vœu des souscripteurs (*a*), le Président résolut d'employer la somme qui restoit, à faire frapper un plus grand nombre de médailles en or, qui furent présentées à madame Cook, à lord Sandwich, au docteur Benjamin Franklin, au docteur Cooke, chef principal du college du Roi à Cambridge & à M. Planta. On accorda en même-tems à M. Aubert, l'agrément d'avoir une de ces médailles pour la valeur intrinseque, & le prix du frappement; & M. Aubert l'envoya au Roi de Pologne.

PENDANT les deux fois que la Résolution & la Dé-

(*a*) Dans le Printems de l'année 1784.

CHAP. VIII. couverte allèrent au Kamtschatka, nos voyageurs reçurent tous les secours, toutes les marques d'amitié, que put leur accorder le colonel Belm, commandant de cette Province. Sa conduite généreuse est amplement rapportée dans le troisième voyage du capitaine Cook. Aussi les Lords de l'Amirauté de Londres ont été si sensibles à l'honnêteté de l'Officier Russe, que désirant de lui témoigner leur admiration & leur gratitude, ils lui ont fait présenter une superbe plaque d'or, avec une inscription relative à sa bienfaisance & à son humanité. C'est le docteur Cooke qui a composé l'inscription. Je vais la copier ici.

VIRO EGREGIO MAGNO DE BELM : qui Imperatricis Augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi benignitate, sæva, quibus præerat, Kamtschatkæ littora, navibus nautisque Britannicis, hospita præbuit : eosque, in terminis, si qui essent imperio Russico, frustrà explorandis, mala multa perpessos, iteratâ vice excepit, refecit, recreavit, & commeatu omni cumulatè auctos dimisit; Rei navalis Britanniæ septemviri in aliquam benevolentiæ tam insignis memoriam, amicissimo, gratissimoque animo, suo, patriæque nomine, D. D. D.

M. DCC. LXXXI.

SIR Hugh Pallifer, qui, pendant toute la durée de la vie du capitaine Cook, lui témoigna tant de considération & d'amitié, a prouvé depuis la mort de ce brave navigateur, combien sa mémoire lui est chère. Il a fait construire dans sa maison de campagne de Buckimgamshire,

un petit monument fur lequel eft une colonne où on lit le caractère du capitaine Cook, qui eft à la fin de l'Introduction au troifième Voyage, & dont nous avons inféré une partie dans ce volume (*a*). Ce caractère eft tracé de la main d'un illuftre Officier, l'Amiral Forbes, que nous avons vu long-tems à la tête de la Marine Angloife, & qui eft maintenant Général des troupes de mer; il s'eft empreffé d'honorer le capitaine Cook, quoiqu'il ne le connût que par la réputation de fon mérite & par fes grands travaux.

PARMI les nombreufes marques d'eftime & d'intérêt qu'a occafionnées la perte de notre Marin, le foin de pourvoir à la fortune de fa famille, n'a point été oublié. Les Lords de l'Amirauté s'en occupèrent efficacement, dès qu'ils furent inftruits de la mort infortunée du capitaine Cook; & en réponfe au mémoire qu'ils adrefsèrent au Roi à ce fujet, Sa Majefté accorda fur le tréfor de l'Amirauté une penfion annuelle de deux cents livres fterling à la veuve du Capitaine, & une autre penfion de vingt-cinq livres fterling à chacun de fes trois fils.

LE mémoire préfenté au Roi, étoit figné par lord Sandwich, M. Buller, le comte de Lisburne, M. Penton, lord Mulgrave & M. Mann; tous les autres officiers de l'Amirauté, fecondèrent le zèle de leurs fupérieurs, par la promptitude avec laquelle le brevet du Roi pour la penfion de la veuve & des enfans du capitaine Cook, fut enregiftré avec les formes d'ufage.

(*a*) Page 413.

CHAP. VIII.

On saisit encore une autre occasion de conférer de nouvelles graces à la famille du capitaine Cook. Les cartes & tous les dessins relatifs au dernier voyage dans l'Océan Pacifique, gravés aux dépens du gouvernement, furent vendus un prix considérable ; & on chargea sir Hugh Palliser & M. Stephens, d'employer la moitié de ce prix au profit de madame Cook, pour qu'elle en jouît pendant sa vie, & qu'après sa mort, il fût divisé entre ses enfans (*a*).

Les honneurs, ainsi que la fortune, étoient réservés aux descendans de notre navigateur. Le 3 de Septembre 1785, Sa Majesté Britannique leur accorda une cote d'armes, monument des services de leur père (*b*).

Le Capitaine Cook eut six enfans; Jacques, Nathanael, Elisabeth, Joseph, George & Hugh. De ces enfans, Joseph, George & Elisabeth moururent jeunes. Jacques qui naquit dans la paroisse de *Saint Paul Shadwell*, le 13

(*a*) Un quart fut donné au Capitaine King, & le quart restant à M. Blyth & aux représentans du capitaine Clerke ; les représentans de M. Anderson avoient été recompensés.

(*b*) Dans un champ d'azur, entre les deux étoiles polaires en or, une sphère, avec son méridien, le pôle nord élevé, les cercles de latitude marqués de dix en dix degrés, & ceux de longitude de quinze en quinze, montrant l'Océan Pacifique entre les deux cents soixante, & les quarante ouest, borné d'un côté par l'Amérique, & de l'autre par l'Asie & la Nouvelle-Hollande, en mémoire de découvertes faites par le capitaine Cook, bien au-delà de tous les premiers navigateurs. Sa route est marquée en lignes rouges. Pour cimier, sur une guirlande de couleurs, il y a un bras vêtu de l'uniforme de capitaine de vaisseau, & dont la main tient au bout d'un bâton, le Pavillon d'union. Le bras est aussi entouré de lauriers & de palmes.

d'Octobre

d'Octobre 1763, eſt maintenant Lieutenant dans la Marine Royale. L'Amiral Richard Hughes, dans l'Eſcadre duquel il a été employé, en rend le témoignage le plus avantageux. Nathanael, né le 14 de Décembre 1764 à *Mile-end*, *Old Town*, entra également dans la Marine; mais ce jeune homme qui promettoit beaucoup, périt malheureuſement à bord du vaiſſeau le *Thunderer* (*a*), commandé par le Commodore Walſingham, dans l'ouragan qu'il y eut à la Jamaïque le 3 Octobre 1780. Hugh, le plus jeune de tous, vint au monde le 22 de Mai 1776, & fut ainſi nommé, d'après le nom du meilleur ami de ſon père, ſir Hugh Palliſer.

On a ſouvent témoigné de l'étonnement de ce qu'un monument patriotique n'eſt point encore dédié à la mémoire du capitaine Cook, dans l'abbaye de Weſtminſter. L'Evêque de Carliſle & l'Amiral Forbès en ont parlé dans l'Introduction au troiſième voyage de notre navigateur; & enfin ſir Hugh Palliſer m'a témoigné tout le déſir qu'il auroit de voir rendre un pareil honneur à la mémoire de ſon ami. Certes, il ſeroit glorieux pour la Nation Angloiſe de conſacrer ainſi les talens & les ſervices d'un de ſes plus illuſtres marins, & on ne peut s'empêcher de le déſirer; mais un monument dans l'Egliſe de Weſtminſter, n'ajouteroit rien à la réputation du capitaine Cook. Sa gloire eſt appuyée ſur une baſe plus ſolide & plus étendue, & durera bien plus, ſans doute, qu'un périſſable tombeau de marbre ou d'airain. Le nom de Cook ſera

(*a*) Le Tonnant.

honoré sur la terre, tant que l'histoire conservera la mémoire des grands événemens, & il est impossible de dire quelles récompenses la sagesse divine réserve dans d'autres mondes, aux hommes qui ont donné des exemples transcendans de sagesse & de vertu.



APPENDIX.

LE MORAI (a),

POEME,

Par Miss HELENE MARIA WILLIAMS.

» BELLE Otahiti ! Toi qui fus long-tems favorisée par » la présence & les bienfaits de ce Navigateur, qui brava » tant de fois les écueils des mers australes, les monta- » gnes sourcilleuses, les rochers de glace, où l'intrépide » oiseau des mers bâtit son nid, & apprend à dédaigner » la rage des ondes ; où la nuit qui chérit les éter- » nelles tempêtes étend un voile profond & ténebreux, » où le danger enfin est d'autant plus terrible qu'il paroît » incertain, & ne laisse voir qu'à demi ses horribles gouf- » fres ! Mais, tandis que la nature, d'un air si triste & si sé- » vère, se penche sur ces rocs entassés les uns sur les » autres, formidable image du cahos ! le nautonnier » étonné, craintif, en la voyant déchaîner d'une main » cruelle les vents & les orages, & s'abandonner à toute

(a) C'est le nom que les Otahitiens donnent à l'endroit où ils enterrent leurs morts.

APPENDIX.

» sa fureur, oublie qu'elle fait succéder dans d'autres » climats, à son aspect terrible, un aspect touchant & » doux, qu'elle fait prodiguer les couleurs brillantes & » les fleurs qui embellissent nos Etés, & qu'elle daigne » enfin charmer les mortels avec ce sourire dont elle se pare dans les boccages d'Otahiti.

» Oui, tandis que le Printems de ses doigts empreints » de rosée, ne fait naître dans d'autres campagnes que » quelques fleurs passagères, il vient, charmante Otahiti, » il vient dans tes odorans boccages s'environner sans » cesse des plus brillantes fleurs. Mais d'où partent ces cris » douloureux? d'où coulent ces larmes amères? O Mort! » ton infatigable main frappe quelques familles malheureu- » ses. — Eternité! plante superbe! qui t'épanouis sous » un ciel plus brillant & plus fortuné, le tems est une » branche languissante, qui croît sur ta belle tige, mais » qui ne croît que pour mourir.

» Qui es-tu! ô Mort! — Pouvoir terrible! qui t'en- » veloppes d'une impénétrable obscurité. — Souvent l'i- » magination audacieuse veut pénétrer dans le centre de » ta demeure, où la nuit seule règne, & n'accorde ja- » mais au jour une heure consolante; mais l'imagination, » à l'aspect de tant d'horreurs, frémit, & pousse de » longs soupirs. Là, elle ne t'apperçoit qu'à peine errante » dans les ténèbres, & soudain l'insensée réalise autour » de toi toutes les visions fantastiques qu'elle a créées, & » dont elle s'épouvante elle-même. — Mais une voix

» mortelle peut-elle dire ſi l'imagination te peint telle que » tu es, ou telle que tu n'es pas? Non non, nos pin- » ceaux ne peuvent jamais rendre la terreur que cauſe » ton aſpect. L'œil qui te contemple une ſeule fois, n'é- » lève plus ſon orbite immobile. Les lèvres qui ſauroient » révéler tes ſecrets, ſont condamnées à un éternel ſi- » lence. En vain nous preſſons la main glacée qui vient » de te toucher; en vain nous arroſons de larmes le ſein » qui t'a ſentie. Le cœur qui répondoit à nos ſoupirs, » ceſſe d'être ému, & l'œil n'a plus la force ni de nous » voir, ni de pleurer.

» CEPENDANT, des bords où le Gange roule ſes flots » ſous le ciel de la Zone Torride, juſques auprès des » pôles où la terre glacée ne reçoit que les derniers » rayons d'un jour languiſſant, les morts ſont toujours » ſacrés! Une douce penſée vient alléger la douleur, & » commande à l'homme en deuil de fouler d'un pied léger » la terre, où les reſtes inſenſibles des humains ſont dé- » poſés. Elle lui commande d'envélopper d'une obſcurité » paiſible le gazon qui croît ſur les tombeaux. L'homme » revère dès-lors avec un plaiſir mélancolique l'herbe, » les fleurs, les fruits, tout ce qu'il voit dans ces lieux » funèbres, & d'une main religieuſe, il en treſſe des guir- » landes.

» Portez les yeux ſur les plaines d'Otahiti. Voyez-y » s'avancer un convoi funèbre. La foule affligée ſuit,

APPENDIX. » d'un pas lent, le cercueil, & récite, en ſoupirant, » les prières ſolemnelles. Arrivé ſur le rivage de la mer, le » pontife va trois fois puiſer, d'une main pieuſe, l'eau pure » de la vague la plus élevée, & il en arroſe le cer- » cueil. Jamais un autre que lui n'oſeroit en verſer une » goutte profane, de peur de ſouiller les cendres du » mort.

» Mais, déja les reliques ſanctifiées ſont portées dans » les détours du labyrinthe ſacré. On ſuſpend des guirlan- » des au-deſſus de la tombe : on entrelace la nourriſſante » banane & les feuilles du riche palmier, & on couronne » chaque nœud de la plante conſacrée aux morts.

» Cinq fois dans ſon cours périodique la Lune éclaire » de ſa pâle lumière cette pieuſe & longue cérémonie. » Cinq fois elle revoit la beauté éplorée, qui, les che- » veux épars, vient gémir ſur les cendres de ſon époux. » Hélas ! veuve infortunée, ſes beaux cheveux ne lui » ſont plus chers. Elle parſeme leurs treſſes ſur le tombeau » de celui qu'elle aimoit; &, dans l'excès de ſa douleur, » elle arroſe ſouvent la terre du ſang qui coule de ſes » bleſſures.

» Dès que l'aſtre du jour s'eſt plongé dans les mers de » l'Occident, & qu'il réfléchit encore ſa lumière ſur l'ho- » riſon rougi ; quand le crépuſcule rend la clarté dou- » teuſe, & que la nuit eſt prête à étendre ſes voiles

» fur la terre, du fein du nuage fombre, qui eft fufpendu » fur le fommet de la montagne, on entend l'ame échappée nouvellement du corps placé dans le Morai, mêler » fes cris au fifflement des vents, & pouffer des gémiffemens longs & plaintifs. --- Alors quelque paffion terreftre la domine encore. Elle eft encore fenfible aux foupirs d'une époufe défolée : elle chérit encore » fes larmes fidelles.

» Mais cinq fois la lune a fourni fa pleine carrière. » Elle a fous un afpect varié, partagé cinq fois avec le » foleil la gloire d'éclairer les mortels. Il eft tems d'accomplir le rîte funébre, & de rendre aux manes » le dernier devoir, ce devoir qui leur eft fi cher! Le » Pontife revient, & recueille avec un foin pieux, les » reftes du mort, pour les confier à la tombe, creufée dans le centre obfcur du Morai. Enfuite il plante » autour la banane facrée, en fufpendant à fa tige des » plumes treffées, fymbole révéré des Divinités qui » gardent les tombeaux — Arrête. — Que jamais aucun cri de douleur ne trouble la paix de ces lieux. » Que jamais, jamais aucune plainte ne s'y faffe entendre, que lorfque la nature brifera de nouveau fes » liens. — Brillant croiffant de l'aftre des nuits! qui de ta » douce lumière, argentes la haute pyramide du Morai, » tandis qu'en ombrageant la terre, elle répand au loin » une fombre horreur; Lune, fois témoin de leur piété. » Les cérémonies font accomplies; tous les tributs font » payés. Que l'efprit errant fur les nuages n'ofe plus rien

Appendix. » demander. Mortels ! cessez de fouler la tombe, & livrez » ces lieux au silence & à la mort !

» Mais où peut-elle, cette femme, qui aime à s'égarer parmi les ombres funèbres, & qui se plaît dans la » tristesse des tombeaux ; où peut-elle chercher cet orgueilleux Morai, qu'un souvenir trop cher lui rappelle, » & où est tombé l'ami de l'humanité ? — Isles lointaines, c'est dans votre sein, vous qu'environne un » immense Océan, & qui, pendant de si longs âges, » fûtes inconnues jusqu'à ce que le généreux Cook, » guidé par la philantropie, traversa des mers infréquentées, brava tant d'écueils, & parut sur vos bords, pour » y répandre des bienfaits : — Il ne ressembloit point à » ces Conquérans meurtriers qui ont souillé de tant de » sang les vastes contrées de l'Amérique. Il ne ressembloit point à quelques enfans de la Grande-Bretagne, » qui, insultant à la liberté, si chère à leur noble patrie, » vont chercher les rivages d'Afrique pour y briser les » liens les plus doux & les plus sacrés, pour charger » d'autres chaînes pesantes une race de frères, pour » plonger un poignard dans leur cœur, pour dédaigner enfin les douleurs lamentables de la nature au désespoir !

» O Cook ! cette noble & ardente ambition qui apprit si souvent à détruire à tant d'autres hommes, te » conduisoit par des routes bien différentes, & t'environnoit du sourire de l'amour, de l'espérance & de la

» joie.

» joie. Les mêmes feux qui embrasent l'errante comète » lorsqu'elle traîne au loin sa queue menaçante, peuvent for- » mer aussi ces rayons purs & bienfaisans qui couronnent le » front de l'étoile dorée du matin. — Certes, où la cendre » d'un héros repose, les nations récemment sorties du sein » de la nuit, s'empressent. Leurs témoignages de reconnois- » sance & d'amour doivent être éternels. Son tombeau pa- » roît couvert de fleurs; & ce culte qu'on rend aux morts, » ce culte inventé par une imagination sensible, honore les » mânes de Cook.

» Que dis-je? hélas! — non, non! = les fleurs ne jon- chent point sa tombe. Les vœux, les présens funéraires ne » lui sont point offerts. — Son sang a abreuvé une rive » sauvage. Une prière hâtive, une furtive larme de l'amitié » est le seul devoir rendu à ses membres coupés par mor- » ceaux, & dispersés dans les ondes courroucées. Les gouf- » fres profonds de l'Océan recèlent les restes du navigateur » qui a péri loin de son toit domestique; loin, loin de celle, » hélas! dont les vœux & les soupirs suivoient fidèlement » la course périlleuse de son époux; de celle dont la tendre » pensée aimoit à errer avec lui sur des mers inconnues & » dans des » contrées nouvelles: de celle qui sema long-tems » des fleurs que lui présentoit l'espérance, la ténébreuse » route de la tempête.

» Cependant, brave Cook! des lauriers immortels » te couronnent, — tandis que la reconnoissante Albion » t'élève un tombeau de marbre & un buste glorieux, qui » attesteront à jamais tes talens & tes vertus; tandis que,

» jalouse d'entendre tes louanges, elle commande à la Muse » de l'Histoire de les consacrer dans ses fastes, & de les » présenter à toutes les nations civilisées ; les sauvages habi- » tans des contrées lointaines que tu découvris, répéteront » souvent ton nom sacré ; & leurs enfans apprendront à » connoître Cook, en apprenant à prononcer les premiers » mots, qu'on leur répete, en apprenant ces traditions dont » on nourrit les jeunes années, & dont le souvenir se con- » serve toujours jusqu'aux bornes de la vie!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Vie du Capitaine Cook.* Je ſuis bien convaincu que cet Ouvrage intéreſſant, & bien écrit, ne peut qu'être fort agréable au Public.

A Paris ce 26 Novembre 1788.

MENTELLE.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ces deux Volumes.

Fin de la Table des Chapitres.



